Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons, avec des mémoires sur les substances septiques et anti-septiques, lus à la Société Royale et la réponse à de Haen et à Gaber / par Pringle.

Contributors

Pringle, John, Sir, 1707-1782.
Royal Society (Great Britain)

Publication/Creation

A Paris : Chez Théophile Barrois le jeune, libraire ..., 1793.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/u7b9knj4

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

42233/A

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET DANS LES GARNISONS.

55750

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET DANS LES GARNISONS,

Avec des Mémoires sur les Substances septiques et anti-septiques, et la Réponse à de Haen et à Gaber ;

Sir John

Par Pringle, *docteur en médecine.*

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée sur la dernière édition angloise.

ΔΟΞΑ ΜΕΝ ΑΝΘΡΩΠΟΙΣΙ ΚΑΚΟΝ ΜΕΓΑ, ΠΕΙΡΑ Δ'ΑΡΙΣΤΟΝ.

Theognis.

A PARIS,

Chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 18.

M. DCC. XCIII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Je n'entreprendrai point l'éloge de l'ouvrage de M. le chevalier Pringle. L'accueil que lui ont fait les vrais ſavans (1), dans tous les pays où les ſciences ſont en honneur, a quelque choſe de plus flatteur que toutes les louanges que pourroit donner un traducteur, toujours ſoupçonné de ſe paſſionner pour l'auteur qu'il traduit. M. Pringle eſt fils de Jean Pringle de Stitchil, près de Berwick, chevalier-baronnet. Ce titre, qui eſt héréditaire, a paſſé avec la terre de Stitchil à ſon frère aîné le chevalier Robert Pringle. Le Roi actuellement régnant a créé notre ſavant chevalier-baronnet. Son goût l'ayant porté à ſe conſacrer à la médecine, il reçut à Leyde en 1730, le titre de docteur. Sa diſſertation qui rouloit ſur le deſſéchement des vieillards (2), *de Marcore Senili*, annonçoit déjà ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant ſurvenue en 1742, M. le chevalier Pringle ſuivit les armées, & par les ſervices qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de médecin du duc de Cumberland, & enſuite celle de médecin

(1) Il a été traduit en Allemand & en Italien.

(2) Voyez l'extrait qu'en a donné le journal des ſavans, au mois d'avril 1731.

général des armées du Roi d'Angleterre.

Il donna en 1750, ſes obſervations ſur la nature & le traitement des fièvres des hôpitaux & des priſons. Elles étoient adreſſées en forme de lettre au docteur Mead, médecin du Roi d'Angleterre. Mais elles furent publiées à la hâte, à l'occaſion de cette maladie contagieuſe qui enleva quelques-uns des magiſtrats de Londres, qui avoient tenu les aſſiſes au mois de mai 1750, le chevalier Samuel Pennant, lord-maire de Londres, le chevalier Thomas Abney & le baron Clarke, juges; le chevalier Daniel Lambert, alderman, & un grand nombre d'autres perſonnes qui avoient aſſiſté à ces aſſiſes.

Cette maladie tiroit ſon origine de Newgate, priſon qui a le déſavantage de recevoir de toutes les autres les criminels qu'on y conduit dans le temps des aſſiſes. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impoſſible d'y éviter un mal qui ſe communique ſi aiſément.

Des accidens de ce genre montrent aſſez combien il importe de renouveller l'air des lieux qui renferment une multitude de gens mal-propres. On a depuis tâché de détruire le principe de ce mal contagieux dans la priſon de Newgate. On permet aux priſonniers de ſe promener trois fois par jour dans une grande cour, qu'on lave ſouvent

& qu'on purifie de même que les chambres, en y faiſant brûler du ſoufre toutes les ſix ſemaines. Ces attentions avec l'uſage du ventilateur (1), ont ſauvé tous les ans la vie à grand nombre de perſonnes. J'ai vu ce ventilateur dans la priſon de Newgate, & la manière dont on l'y a placé m'a paru très-ingénieuſe. Les vingt-quatre tuyaux des différens appartemens communiquent à un tronc principal, ou à un corps de pompe aérienne, qu'un moulin à vent placé au haut de la priſon fait agir. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût les mêmes attentions pour nos hôpitaux & pour nos priſons, & que nos magiſtrats, dont on connoît aſſez le zèle pour le bien public, y fiſſent conſtruire de pareilles machines.

Cette fièvre des priſons a tant de rapport avec la fièvre peſtilentielle des hôpitaux, qui cauſe de ſi grands ravages dans les armées, que M. Pringle n'a pas voulu priver ſes lecteurs des obſervations qu'il avoit publiées dans ſa lettre ſur ce ſujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a crus néceſſaires pour les perfectionner, il en a fait un chapitre à part, qu'il a inſéré dans la troiſième partie de cet ouvrage.

---

(1) Voyez la deſcription de cette machine, dans le livre du docteur Hales.

Cette édition a un avantage conſidérable ſur la précédente. Je l'ai revue avec ſoin ſur la dernière édition angloiſe, dont l'auteur m'a envoyé les feuilles à meſure qu'elles s'imprimoient. Indépendamment d'un grand nombre de changemens, qu'a fait l'auteur dans le corps de l'ouvrage, il y a des additions conſidérables. Par exemple, le §. 6 du chapitre II de la ſeconde partie, qui n'avoit dans la ſeconde édition angloiſe qu'une demi-page, en occupe actuellement huit; & le chapitre de la dyſenterie, qui dans cette ſeconde édition n'avoit que vingt-huit pages, en a plus de quatre-vingt actuellement.

Qui croiroit qu'un ouvrage qui eſt le fruit d'une expérience conſommée, eut rencontré des cenſeurs? M. de Haen, profeſſeur en médecine à Vienne, attaqua notre ſavant en 1760, au ſujet de la fièvre pétéchiale; mais il lui a répondu d'une manière victorieuſe. Le docteur de Haen prête à M. le chevalier Pringle des ſentimens qu'il n'a jamais eu, & l'on diroit qu'il a pris à tâche de le décrier. Tantôt ce ſont des maximes générales tirées d'Hippocrate & de Sydenham, qu'on ne peut appliquer aux cas particuliers qu'a eu ſous les yeux notre ſavant; tantôt ce ſont des paſſages qui, étant iſolés, n'ont plus la même ſignification qu'ils avoient dans le corps de

l'ouvrage ; tantôt ce ſont des réticences qui dénaturent les penſées de l'auteur. Quel nom donner à un pareil procédé ? Je me tais. Interprète des ſentimens de M. le chevalier Pringle, de même que de ſes écrits, je me fais gloire d'imiter ſa modération.

M. le chevalier Pringle a joint aux obſervations ſur les maladies des armées, des mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Ils ont été lus ſucceſſivement à la ſociété royale, depuis le 28 juin 1750 juſqu'au 13 février 1752.

Rien n'a plus nui aux progrès de la médecine, que les ſyſtêmes formés avec précipitation ſur des connoiſſances imparfaites de la nature. La théorie de la putréfaction en offre un exemple, & les expériences de M. le chevalier Pringle montrent à combien d'égards les idées communes ſur la corruption des ſubſtances animales, & les concluſions qu'on en a tirées pour la pratique, s'éloignent de la vérité. On avoit, par exemple, regardé comme ſeptiques les ſels alcalis volatils, & les auteurs du dictionnaire encyclopédique, ouvrage ſi eſtimable d'ailleurs, ſont tombés dans la même erreur. Mais M. le chevalier Pringle s'eſt vu convaincu, d'après les expériences qu'il a faites, que ces ſels, bien loin de hâter la putréfaction, la préviennent ou l'arrêtent.

La ſociété royale a reçu ces mémoires

avec applaudiſſement ; mais elle ne s'eſt pas bornée à des éloges ſtériles. Dans ſon aſſemblée du 20 novembre 1752, elle gratifia M. le chevalier Pringle de la médaille annuelle aſſignée par le feu chevalier Copley à celui qui dans le cours de l'année ſe diſtingueroit par quelque découverte curieuſe & utile. Perſonne ne la méritoit à plus juſte titre. Si l'on conſidère en effet les difficultés ſans nombre qu'il a fallu ſurmonter, & le danger qui accompagne des expériences de cette nature, on conviendra ſans peine, qu'un houme qui ſacrifie ſon temps, ſes veilles & ſa ſanté à acquérir des connoiſſances ſi utiles, doit être regardé comme un des bienfaiteurs de l'humanité.

On ne doit point être ſurpris, d'après ce court expoſé, que ce ſavant jouiſſe dans les pays étrangers de la même eſtime que dans ſa patrie. L'Empereur & l'Impératrice-Reine en font un cas particulier ; & le premier janvier 1769, Son Excellence le comte de Seilern, ambaſſadeur de Leurs Majeſtés Impériales à la cour d'Angleterre, fit de leur part préſent à M. le chevalier Pringle, de trois médailles d'or & de dix-huit médailles d'argent, comme un témoignage de leur eſtime.

PRÉFACE.

Il ne paroît pas qu'aucun médecin dans l'antiquité ait écrit ſur les maladies des armées ; les hiſtoriens nous ont pareillement laiſſé dans une profonde ignorance à ce ſujet, à moins qu'il ne ſoit ſurvenu quelque maladie fatale & extraordinaire.

Ainſi, Xénophon dans ſon hiſtoire de la fameuſe (1) retraite des dix mille, fait mention de la faim canine, de la perte de la vue & de la mortification dans les extrémités, provenant de la neige & du froid exceſſif auxquels ces troupes furent expoſées dans leur marche. Pline le naturaliſte eſt le premier qui parle du ſcorbut qui affligea l'armée romaine en Germanie (2) après qu'elle y eut ſéjourné deux ans ; & nous voyons auſſi que les Romains ſe virent

---

(1) Liv. IV, pag. 219, édit. d'Oxford.

(2) L'ancienne Germanie renfermoit la partie ſeptentrionale des Pays-Bas, & il paroît que c'eſt-là le pays marécageux dont Pline veut parler, puiſqu'il ajoute, *trans Rhenum maritimo tractu:* ce qui s'accorde avec la relation que Tacite a publiée de cette expédition ſous Germanicus. *Voyez* Pline, livre XXV, chap. 3. Les recherches que j'ai faites depuis, m'ont appris que Pline n'avoit pas le premier parlé de la ſtomacace & du ſynonyme ſcélotyrbe, qui eſt le ſcorbut de nos jours. Strabon fait mention de cette maladie dans l'hiſtoire de l'expédition que les Romains firent en Arabie, ſous le commandement de Selius

quelquefois obligés de changer ſouvent de camp, à cauſe du mauvais air des marais voiſins. Plutarque obſerve que (1) Démétrius perdit dans ſa dernière expédition plus de huit mille hommes, par une maladie qui ſuivit une diſette de proviſions.

Tite-Live parle d'une maladie peſtilentielle qui fit en Sicile de grands ravages dans les armées des Romains & des Carthaginois. Diodore de Sicile en décrit une autre, accompagnée d'un flux de ſang, qui fit périr preſqu'entièrement ces derniers, alors occupés au ſiége de Syracuſe. Quoiqu'il attribue (2) cette calamité à la colère des dieux qui vouloient punir leur impiété, il ne laiſſe pas cependant d'en expliquer les cauſes naturelles, d'une manière plus ample & plus ſatisfaiſante que les hiſtoriens n'ont coutume de le faire en de ſemblables occaſions.

Si l'on excepte ces exemples, & un petit nombre d'autres encore, on ne trouve rien dans ce que nous ont laiſſé les anciens, qui ait rapport aux maladies des armées.

Gallus : cette expédition fut un peu antérieure à celle qu'ils firent en Allemagne ſous Germanicus. *Voyez* Strab. Geograph. Lib. XIII.

(1) *Vitæ parallel. Vol. V. pag. 57, ex edit. Londin.*

(2) Diodor. Sicul. Lib. XIV. Tom. I. pag. 697, ex Edit. Weſſel. Amſt. 1746.

Il paroît étonnant que Végece dans ſon livre ſur l'art militaire, ait fait un chapitre exprès ſur les moyens de conſerver la ſanté des ſoldats, & qu'il n'ait parlé nulle part des maladies auxquelles ils étoient particulièrement ſujets ; qu'il ait fait mention des médecins qui accompagnoient les armées, & qu'il ait paſſé ſous ſilence la manière dont on diſpoſoit les malades, dans des hôpitaux ou autres lieux ſemblables.

On doit d'autant plus regretter le ſilence des anciens ſur cet article, que faiſant de la guerre leur principale étude, on ne peut guère douter que ce qui regardoit le ſoin des malades, n'ait été porté à un auſſi haut point de perfection que les autres parties de leur ſcience militaire. Les troupes ſe trouvant continuellement en campagne, & dans des climats fort différens, les médecins étoient alors plus à portée de faire d'utiles obſervations ſur la nature & les cauſes des maladies des camps, & ſur la méthode la plus sûre de les traiter.

Lorſque je fus employé pour la première fois à l'armée, il y avoit bien peu de médecins parmi les modernes, qui euſſent eſſayé d'écrire ſur ce ſujet ; encore n'avoient-ils point été attachés aux armées & aux hôpitaux militaires, ou du moins ils l'avoient été fort peu. Ainſi, cette partie de la médecine, qui depuis

long-temps auroit dû être parfaite, eſt, pour ainſi dire, encore nouvelle : la vie militaire étant ſi peu compatible avec la tranquillité néceſſaire pour l'étude & les obſervations.

M'étant donc apperçu du peu de ſecours que je devois attendre des livres, je pris le parti de mettre par écrit mes obſervations à meſure qu'elles ſe préſentoient, dans l'eſpérance de les trouver par la ſuite de quelque utilité dans la pratique. Ayant continué cette méthode juſqu'à la fin de la guerre (1), j'ai depuis rédigé ces matériaux, & j'ai tâché de ſuppléer en quelque ſorte par ma propre expérience avec autant de clarté & de préciſion que je le pouvois, à ce qui manquoit ſur ce ſujet.

J'ai partagé cet ouvrage en trois parties. Dans la première, après une relation ſuccinte des qualités de l'air & des maladies particulières aux Pays-Bas, théâtre ordinaire de nos guerres, je donne un abrégé du journal de médecine des différentes campagnes. J'y fais mention des maladies épidémiques, c'eſt-à-dire, de celles qui arrivèrent le plus fréquemment parmi nos troupes, dans l'ordre qu'elles ſe ſont préſentées, des embarquemens, des cam-

(1) La guerre de 1743.

pemens ; des quartiers d'hiver , des ſaiſons, des changemens de temps , en un mot , de toutes les poſitions où ſe trouve une armée , qui me paroiſſent devoir affecter la ſanté des ſoldats. Bien loin de traiter en cette partie de la guériſon des maladies , je n'ai fait qu'en effleurer la deſcription , réſervant ces deux points pour la ſuite de mon ouvrage. Mon but étoit d'y raſſembler des matériaux pour remonter aux cauſes les plus évidentes des maladies militaires , afin de pouvoir établir d'une manière sûre tout ce qui ſe trouvoit compatible avec le ſervice , & qui dépendoit de ceux qui ont l'autorité en main , & afin de ſuggérer des meſures convenables pour prévenir ou pour diminuer par la ſuite les cauſes de ces maladies dans toute autre campagne. Je me ſuis d'autant plus attaché à rendre ces obſervations exactes , que j'ai prévu que cette partie étant ſur-tout un récit de faits dont j'ai été témoin oculaire, ne laiſſeroit pas d'être reçue favorablement , quelque accueil qu'on fît d'ailleurs au reſte de l'ouvrage. Les conſéquences que je tire de ces faits ſont courtes & en petit nombre , parce qu'une diſcuſſion trop étendue auroit interrompu leur enchaînement , & qu'on devoit les préſenter ſous un ſeul point de vue.

J'ai , par cette raiſon , renvoyé à la ſe-

conde partie la plupart des raiſonnemens qui réſultent de la première. Après avoir diviſé & rangé par claſſes les maladies qui ſont communes à la vie militaire, j'en examine les cauſes générales, je veux dire, celles qui dépendent de l'air, du régime & de ces autres circonſtances qu'on comprend communément, quoiqu'improprement, ſous le nom de *non-naturels*. Je rapporte quelques-unes de ces maladies à des cauſes fort différentes de celles que les autres écrivains leur attribuent communément; & je fais voir que telles cauſes qu'on a regardées juſqu'ici comme des ſources fréquentes de pluſieurs maladies militaires n'y ont pas la moindre part. J'eſpère qu'on excuſera ces libertés, ſi l'on fait attention que je me ſuis trouvé plus à portée de faire ces remarques que ceux qui m'ont précédé : les connoiſſanoes de la nature ſe perfectionnant d'ailleurs tous les jours, il eſt vraiſemblable que ceux qui écrivent les derniers ſur de pareils ſujets, approchent davantage de la perfection.

Le lecteur s'attend fort peu à me voir mettre les hôpitaux, dont l'unique deſtination eſt de ſervir au rétabliſſement & à la conſervation de la ſanté, au nombre des principales cauſes des maladies, & des ravages que fait la mort dans les armées. Ce qui m'y a déterminé, eſt le mauvais air & les autres inconvéniens qui en ſont inſéparables.

inſéparables. Pendant la première guerre on rendit les hôpitaux plus commodes, & on les porta à un point de perfection qu'on n'avoit point encore connu. On avoit été juſqu'alors dans l'uſage de tranſporter les malades fort loin de l'armée, quand l'ennemi étoit proche, ce qui en faiſoit périr un grand nombre avant que les médecins en euſſent pris ſoin. Le feu comte de Stair, mon illuſtre protecteur, inſtruit de cet inconvénient, engagea, dans le temps que l'armée étoit à Aſchaffenbourg, le maréchal de Noailles dont il connoiſſoit parfaitement l'humanité, à regarder des deux côtés les hôpitaux comme des ſanctuaires, & à les protéger mutuellement. Le Général François y conſentit de bonne grace, & ſaiſit la première occaſion qui ſe préſenta, pour montrer l'attention particulière qu'il avoit à remplir ſes engagemens. Car tandis qu'après la bataille de Dettingen, notre hôpital étoit à Feckenheim, village ſur le Mein, aſſez éloigné du camp, le maréchal de Noailles voulant envoyer un détachement à un autre village, ſitué ſur la rive oppoſée, & craignant que cela ne cauſât quelque alarme aux malades, il leur envoya dire qu'étant informé que l'hôpital anglois ſe trouvoit en cet endroit, il avoit donné des ordres exprès à ſes tronpes de ne le point inquié-

ter. Cet accord s'obſerva ſtrictement des deux côtés durant cette campagne ; & quoiqu'il ait été négligé depuis, on eſpère cependant que dans la ſuite les Généraux le regarderont comme un exemple, qu'ils s'empreſſeront de faire revivre.

Après avoir expliqué les cauſes générales des maladies des armées, je traite enſuite des moyens d'en écarter quelques-unes, & de rendre les autres moins dangereuſes. Sans cela, les obſervations antérieures euſſent été de fort peu d'utilité. Mais il eſt aiſé de concevoir que ce n'eſt point par des remèdes qu'on doit prévenir les maladies, & qu'on ne doit point faire dépendre cet article eſſentiel de quelque choſe qu'il ſoit au pouvoir du ſoldat de négliger ; mais d'ordres formels, qui, en même temps qu'il ſe voit dans la néceſſité d'y obéir, ne lui paroiſſent pas déraiſonnables.

Je termine la ſeconde partie, par comparer les diverſes quantités de malades en différentes ſaiſons, afin que le Général puiſſe ſavoir avec quelque degré de certitude le nombre de troupes ſur lequel il peut compter en quelque temps que ce ſoit ; qu'il puiſſe connoître les effets que fait ſur la ſanté une campagne d'une longue ou d'une courte durée, une campagne commencée de trop bonne heure, &

des quartiers d'hiver pris trop tard, & beaucoup d'autres calculs fondés ſur les matériaux amaſſés la dernière guerre. Les *données* ſont en trop petit nombre pour en déduire des conſéquences certaines; mais comme je n'en ai point trouvé d'autres ſur leſquelles je puſſe compter, je me ſuis vu forcé d'en faire le meilleur uſage que je pouvois. Cela ſervira du moins comme un eſſai de ce qu'on pourroit faire ſur ce ſujet en acquérant plus d'expérience.

Comme j'ai eu en vue dans ces deux parties l'inſtruction des officiers autant que celle des médecins, j'ai tâché de raconter clairement les faits & d'en tirer les conſéquences de la manière la plus ſimple, ſans me ſervir des termes de l'art, autant que me l'a permis la nature du ſujet; de me rendre en un mot ſi clair, que je fuſſe entendu de quiconque poſſéderoit les premiers principes de la connoiſſance de la nature.

Mais la troiſième partie qui renferme la pratique, n'a été écrite que pour les médecins, parce qu'on n'auroit pu expliquer ſuffiſamment ce ſujet aux autres, & qu'il auroit été fort peu inſtructif pour eux. Je balançai long-temps ſur la manière dont je devois traiter cette partie, incertain ſi j'omettrois les choſes généralement connues, ou ſi je parlerois d'une manière ample & régulière de toutes les maladies dont

il y eſt fait mention. Je me déterminai enfin pour la méthode ſuivante.

Je conçois qu'on peut diviſer les maladies auxquelles une armée eſt le plus ſujette en deux claſſes. La première renferme celles qui ſont communes à la Grande-Bretagne & aux autres pays ; & l'autre celles qui ſont propres à un climat différent & à l'état de ſoldat. Or, comme les maladies de la première claſſe ont été amplement traitées par pluſieurs ſavans auteurs, dont les ouvrages ſont entre les mains de tous les médecins, & que d'ailleurs elles ſe rencontrent tous les jours, j'en parle à la hâte & ſans m'y arrêter, me contentant d'établir ma méthode générale, & la différence, ſuppoſé qu'il y en ait, qu'il faut obſerver dans les ordonnances par rapport aux hôpitaux militaires.

A l'égard de l'autre claſſe qui renferme les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne, la fièvre d'hôpital & de priſon & la dyſenterie, comme ces maladies ſont moins fréquentes en ce pays-ci, (1) j'ai jugé à propos de les traiter plus au long, & d'une manière propre à inſtruire ceux qui les auroient peu connues auparavant.

Mes obſervations ſur la fièvre d'hôpi-

(1) L'Angleterre.

tal furent imprimées pour la première fois en 1750, dans une lettre adreſſée au docteur Mead. Mais comme elle fut publiée à la hâte à l'occaſion de la maladie de priſon, qui parut vers ce temps-là à Londres, je fus forcé d'omettre beaucoup de choſes que j'ai depuis ſuppléées, & il m'échappa des mépriſes que j'ai tâché de rectifier dans cet ouvrage, qui renferme auſſi cette diſſertation (1).

J'ai joint à cette deſcription de la fièvre d'hôpital, auſſi bien qu'à celle des fièvres d'automne & de la dyſenterie, quelques conjectures ſur leurs cauſes internes & plus cachées, quoique je n'ignore point qu'une tentative de cette eſpèce pouvoit tendre plutôt à affoiblir qu'à confirmer mes ob-

(1) On publia en Angleterre en 1722, un traité dont le titre eſt *recherches raiſonnables ſur la nature de la peſte, faites d'après des remarques hiſtoriques, par Jean Pringle, docteur en médecine.* Comme ce ſujet reſſembloit au mien, & que l'auteur portoit le même nom que moi, on a, dans l'index de l'édition du *Methodus ſtudii Medici* de Boerhaave, donnée par Haller, rapporté à une ſeule & même perſonne cette pièce, ma lettre au docteur Mead, & la diſſertation *de Marcore ſenili*, que je fis paroître à Leyde en 1730, lorſque je pris le bonnet de docteur. Je me fais un devoir de rendre juſtice au célèbre médecin, auteur de cet ouvrage, & je ſaiſis avec plaiſir cette occaſion, pour inſtruire le public d'une mépriſe où il étoit naturel à un étranger de tomber.

ſervations, parce qu'on ne voit que trop ſouvent que la théorie influe ſur le jugement & le pervertit. Mais j'avois non-ſeulement fait ces deſcriptions, mais encore établi le traitement de toutes ces maladies long-temps avant que d'avoir ſongé à en aſſigner ces cauſes, qui quelquefois ne m'ont été d'abord ſuggérées que par les effets des remèdes. Cependant une théorie juſte & éclairée peut être utile, non-ſeulement pour découvrir des remèdes plus efficaces, mais encore pour varier ceux que nous connoiſſons, quand le jugement ne peut être aidé par l'expérience, ou même par analogie avec d'autres fièvres.

En raiſonnant ſur la nature de ces maladies, j'ai eu ſi ſouvent recours au principe ſeptique, que le lecteur pourroit s'imaginer que je le regarde comme une cauſe plus univerſelle que je ne le penſe réellement. Car ſi l'on excepte ces maladies & un petit nombre d'autres auxquelles je fais alluſion dans cet ouvrage, je n'en ai rapporté aucune autre à cette origine. Mais à l'égard de la réalité de ce principe, quoique je l'aie ſuffiſamment prouvé dans mes obſervations, quelques perſonnes ſeront bien aiſes d'apprendre qu'Hippocrate donne à penſer qu'il regardoit la corruption des humeurs comme la cauſe de certaines maladies; que Galien en parle plus

au long ; que dans les temps poſtérieurs, on a traité plus amplement de ce principe, & qu'on l'a appliqué à la médecine, comme il paroît par les Aphoriſmes de Sanctorius, & autres ouvrages du même temps. Quoique ce principe ait été détruit par les ſyſtêmes de Sylvius & de Willis, & celui des premiers écrivains méchaniques, cependant Boerhaave l'a rétabli, en comprenant parmi les alkalis, tout ce qu'il croyoit ſeptique ou putride.

Mais comme cet auteur célèbre n'eut pas le temps d'appuyer toutes les parties de ſa doctrine par des expériences, il n'eſt point ſurprenant qu'on ait fait quelques mépriſes, & que l'on n'ait point aſſez compris toute l'étendue de ce principe.

Deux circonſtances m'engagèrent à continuer ce ſujet ; le grand nombre de maladies putrides, dont je fus obligé de prendre ſoin dans les hôpitaux, & l'autorité du lord Bacon, qui préſente de bonnes raiſons pour engager à conſidérer la connoiſſance de ce qui cauſe, ou de ce qui retarde la putréfaction, comme la choſe vraiſemblablement la plus propre pour expliquer les opérations les plus cachées de la nature. Je lus dans diverſes aſſemblées de la ſociété royale, pluſieurs mémoires à ce ſujet. Les trois premiers ont été publiés dans les Tranſactions philoſophiques ; mais tandis que

les autres étoient entre les mains du ſecrétaire de la ſociété, pour y être pareillement inſérés, me voyant dans la néceſſité de renvoyer ſouvent aux expériences qu'ils contiennent, j'ai jugé à propos de joindre le tout à cet ouvrage, dans le même ordre que je les ai préſentés. Je me ſuis contenté ſeulement d'y ajouter un petit nombre de notes, afin d'éclaircir ce que l'on n'avoit point aſſez amplement ou aſſez clairement exprimé auparavant, & pour lier davantage ces faits avec les obſervations précédentes. La ſociété s'eſt fait une règle de ne point publier dans ſes mémoires les diſſertations qui ayant été lues dans ſes aſſemblées, ont été depuis publiées par les auteurs. C'eſt par cette raiſon qu'on ne trouve dans les Tranſactions philoſophiques, que mes trois premiers mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques.

Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1752. Il fut réimprimé l'année ſuivante (1), avec quelques additions. Je corrigeai, dans la troiſième édition, quelques-unes de mes obſervations, d'après une plus grande expérience dans les camps que j'ai ſuivis en Angleterre pendant trois étés, au commencement de la dernière guerre.

(1) Ma traduction fut faite ſur la ſeconde édition.

Comme j'ai trouvé que les maladies de ces hôpitaux étoient les mêmes que celles que j'avois obſervées en Allemagne & en Flandre durant la guerre précédente ; quoique plus bénignes, à cauſe de la nature de notre climat, & que les ſoldats n'avoient point à ſouffrir les fatigues auxquelles ils ſont expoſés en préſence de l'ennemi, je n'ai point cru néceſſaire d'entrer dans aucune particularité par rapport à ces campagnes.

J'ai revu, avec tout le ſoin poſſible, les trois éditions ſuivantes, auſſi-bien que celle-ci. Des réflexions plus mûres, ma pratique particulière, & les converſations que j'ai eues avec ceux qui ont été employés dans les hôpitaux étrangers en différens climats, depuis le commencement de la dernière guerre juſqu'à la paix, m'ont mis à portée de les perfectionner, en préſentant, avec plus d'aſſurance, des remarques, que je n'avois publiées qu'avec une ſorte de défiance, & en en omettant d'autres que j'avois avancées ſans aucune raiſon ſuffiſante. J'ai pareillement ajouté quelques nouvelles obſervations à la plupart des articles de la troiſième partie, & particulièrement au chapitre ſur la dyſenterie. Quoique cette maladie ne ſoit pas commune en ce pays-ci, cependant elle le fut pendant l'automne de 1762, & cela me donna occaſion de faire un plus grand nom-

bre d'expériences. J'ai évité avec ſoin, dans cette édition, toutes les dénominations de fièvres qui ne donnent point d'idée claire de leur nature, ou qui peuvent en donner de fauſſes. L'on ne trouvera plus par conſéquent, les termes de fièvres *nerveuſes*, *bilieuſes*, *putrides* ou *malignes*, ou du moins on les définira de manière à ne plus cauſer d'ambiguité.

Je ſuis perſuadé, que malgré tous les ſoins & toutes les attentions que j'ai apportés en faiſant ces obſervations & ces expériences, & les différentes occaſions que j'ai eues de revoir & de corriger cet ouvrage, il m'eſt échappé pluſieurs inexactitudes & quelques mépriſes. Ceux qui ſe ſont appliqués à des recherches de cette nature, & qui n'ignorent point les difficultés qui les accompagnent, ſeront très-portés à les excuſer. Cependant, tout imparfait que cet ouvrage peut être, j'ai la ſatisfaction de voir qu'il a ſervi de fondement à des écrivains qui ont concouru avec moi à faire leurs efforts pour tirer des malheurs même de la guerre, quelque avantage pour le genre humain.

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I. *De l'air & des maladies des Pays-Bas.* 1

CHAP. II. *Relation générale des maladies qu'éprouvèrent les troupes angloises dans les garnisons en Flandre, & dans les quartiers d'Allemagne, en 1742 & 1743.* 10

CHAP. III. *Relation générale des maladies auxquelles les troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743 en Allemagne, & l'hiver suivant en Flandre.* 15

CHAP. IV. *Relation générale des maladies durant la campagne de Flandre en 1744.* 26

CHAP. V. *Relation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745.* 30

CHAP. VI. *Relation générale des maladies des campagnes de 1745 & de 1746, dans la Grande-Bretagne.* 34

CHAP. VII. *Relation générale des maladies des campagnes de 1746 & de 1747, dans le Brabant Hollandais.* 46

CHAP. VIII. *Relation générale des maladies de la campagne dans le Brabant Hollandais en 1748.* 52

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *De la division des maladies les plus ordinaires à une armée.* 62

CHAP. II. *Des causes des maladies les plus ordinaires à une armée.* 67

§. I. *Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.* 68

§. II. *Des maladies occasionnées par l'humidité.* 70

§. III. *Des maladies qui proviennent d'un air putride.* 72
§. IV. *Des maladies qui proviennent de défauts dans le régime.* 74
§. V. *Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la mal-propreté.* 79
CHAP. III. *Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée.* 81
§. I. *Comment on peut prévenir les maladies qui viennent du chaud ou du froid.* ibid.
§. II. *Comment on peut prévenir les maladies qui viennent de l'humidité.* 84
§. III. *Comment on doit prévenir les maladies qui viennent d'un air putride.* 86
§. IV. *Comment on peut prévenir les maladies causées par un mauvais régime.* 96
§. V. *Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent d'un défaut dans l'exercice.* 99
CHAP. IV. *Comparaison des saisons par rapport à la santé d'une armée.* 101

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. *Observations sur les fièvres inflammatoires en général.* 108
CHAP. II. *Observations sur quelques inflammations particulières.* 117
§. I. *De l'inflammation du cerveau.* ibid.
§. II. *De l'inflammation des yeux.* 119
§. III. *De l'inflammation de la gorge.* 121
§. IV. *De la pleurésie & de l'inflammation des poumons.* 123
§. V. *De l'inflammation du foie.* 129
§. VI. *De l'inflammation de l'estomac & des intestins.* 130
§. VII. *Du Rhumatisme.* 137
CHAP. III. *Observations sur les rhumes & la phthisie pulmonaire.* 146

CHAP. IV. *Observations sur les fièvres qu'on appelle communément bilieuses, ou les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne des armées.* 150
§. I. *Des symptomes des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne dans les camps.* 151
§. II. *Des symptomes des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne, dans les pays bas & marécageux.* 154
§. III. *Des causes des fièvres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.* 164
§. IV. *Comparaison des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne des camps & des quartiers, avec les fièvres d'été & d'automne d'autres endroits.* 167
§. V. *De la cure des fièvres d'automne rémittentes & intermittentes des camps & de celles des pays bas & marécageux.* 178
CHAP. V. *Observations sur les obstructions qui suivent les fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, les fièvres des camps, & celles des pays marécageux.* 191
CHAP. VI. *Observations sur la dysenterie des camps.* 193
§. I. *Description de la dysenterie des camps.* 194
§. II. *Des dissections.* 211
§. III. *De la nature & de la cause de la dysenterie.* 222
§. IV. *Du traitement de la dysenterie.* 229
CHAP. VII. *Observations sur la fièvre d'hôpital ou de prison.* 254
§. I. *De l'origine de la fièvre de prison ou d'hôpital, & de la manière dont l'infection se répand.* *ibid.*
§. II. *Des symptomes.* 256
§. III. *Des prognostiques.* 264
§. IV. *Des dissections.* 266
§. V. *Du traitement.* 270
§. VI. *De la nature & des causes de la fièvre de prison ou d'hôpital, & des fièvres pestilentielles en général.* 283
CHAP. VIII. *Observations sur la gale.* 303

MÉMOIRES

Sur les Subſtances ſeptiques & anti-ſeptiques.

MÉM. I. *Expériences qui démontrent qu'on ne doit point appeller les ſubſtances putrides*, alcalines ; *que ni les ſels alcalis volatils, ni les fixes, ne tendent naturellement à produire la putréfaction dans le corps humain, étant d'eux-mêmes anti-ſeptiques. Que deux anti-ſeptiques combinés peuvent en produire un troiſième plus foible que chacun d'eux. Expériences ſervant à comparer les vertus de quelques ſels neutres pour réſiſter à la putréfaction. Des qualités anti-ſeptiques de la myrrhe, du camphre, de la ſerpentaire, des fleurs de camomille & du quinquina.* 309

MÉM. II. *Suite des expériences & des remarques ſur les ſubſtances anti-ſeptiques. Table des vertus comparées des ſels pour réſiſter à la putréfaction. De la qualité anti-ſeptique de diverſes réſines, gommes, fleurs, racines & feuilles de végétaux, comparées avec le ſel commun. Tentatives pour corriger par le moyen des fleurs de camomille & du quinquina la corruption des ſubſtances animales. Conjectures ſur la cauſe des fièvres intermittentes, & ſur l'action du quinquina dans leur cure.* 319

MÉM. III. *Expériences ſur les ſubſtances qui réſiſtent à la putréfaction des liqueurs animales, avec leur uſage en médecine. Les aſtringens ſont toujours anti-ſeptiques ; mais les anti-ſeptiques n'ont pas toujours une vertu aſtringente manifeſte. De l'utilité de la putréfaction en général, & particulièrement dans l'économie animale. Des differens moyens de produire la putréfaction. Quelques ſubſtances réputées ſeptiques ont une vertu contraire. Les ſubſtances réellement ſeptiques, ſont celles-là même qu'on a le moins ſupçonnées de l'être ; ſavoir, la craie, les teſtacées & le ſel marin.* 330

MÉM. IV. *Suite des Expériences ſur les ſubſtances ſep-*

tiques. Conjectures sur les causes du déclin des maladies putrides. De la différence entre les effets des testacées & ceux de l'eau de chaux. De la vertu que les substances putrides animales ont d'exciter une fermentation vineuse dans les végétaux, & de quel usage est la salive dans cette opération, avec une application de ces expériences à la théorie de la digestion. 342

MÉM. V. *Expériences & remarques sur la fermentation des végétaux par le moyen des substances animales putrides. Acide austère produit par ces fermentations. Probabilité que la plupart des végétaux peuvent fermenter, sans en excepter ceux qu'on range parmi les âcres, les anti-scorbutiques & les alcalescens. De la fermentation du lait. Jusqu'à quel point les alimens fermentent dans l'estomac. De l'utilité de la salive dans la fermentation alimentaire. De différentes causes des indigestions. De la cause & de la cure de la chaleur d'entrailles, & d'où procèdent les aigreurs d'estomac.* 353

MÉM. VI. *Expériences sur les substances qui hâtent, qui retardent, qui augmentent & qui diminuent la fermentation des alimens, avec des remarques sur leur usage pour expliquer l'action de la digestion, & comment, suivant les circonstances, on peut l'aider par des acides, des amers, des aromatiques, du vin, &c. Quelles substances approchent davantage de la qualité digestive de la salive, & comment on doit les varier conformément au tempérament. De la différence entre l'action de la bile & celle des amers ordinaires. Le sel marin hâte ou retarde la fermentation alimentaire suivant sa quantité; mais les autres septiques accélèrent toujours cette action. En quoi les testacées, l'eau de chaux, & les sels alcalis fixes s'accordent, & en quoi ils different. Des alimens qui sont les plus aisés à digérer, & de ceux qui sont les plus difficiles.* 364

MÉM. VII. *Expériences & remarques sur la putréfaction du sang & d'autres substances animales. De la nature de la croûte inflammatoire, ou de la partie coëneuse du sang. De l'acide des excrémens. Avantages qu'on retire*

de l'observation des couleurs du sang corrompu. De la nature de la matière purulente. La dissolution du sang, le relâchement des fibres & l'émission de l'air sont des conséquences de la putréfaction. On rend par-là raison des divers symptomes des maladies putrides. La moëlle est lente à se corrompre. Le sang peut devenir réellement putride tandis que l'animal vit. Des effets différens des sels alcalis & des substances putrides sur les nerfs. Il n'y a à proprement parler qu'une seule espèce de véritable scorbut, & elle provient d'une cause putride. 372

Réponse à Messieurs de Haen & Gaber, contenant des Remarques sur l'Ouvrage précédent. 391

FIN DE LA TABLE.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET

DANS LES GARNISONS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'air & des maladies des Pays-Bas.

La Lis, qui prend sa source en Artois, & se jette à Gand dans l'Escaut, sépare, avec la partie inférieure de cette rivière, la partie élevée & sèche de la Flandre, de la partie basse & humide. Entre cette ligne & la mer, le pays est plat, marécageux & malsain. Cet espace renferme quelques villes frontières, qui appartiennent aux Hollandois, aux François & aux Autrichiens, dont les plus mal-saines sont Furnes & l'Ecluse. Le reste de la Flandre est plus élevé, & forme, avec les autres Pays-Bas Autrichiens, un pays sec et fort sain.

Une grande partie des Provinces-Unies, de même que le Brabant hollandois, depuis Grave en descendant le long de la Meuse, étant pareillement située

dans un terrein bas & humide, eſt ſujette aux mêmes maladies que la partie plate de la Flandre. La Zélande l'emporte par les mauvaiſes qualités de l'air qu'on y reſpire, étant non-ſeulement baſſe & couverte d'eau, mais encore environnée des bords bourbeux & fangeux de l'Eſcaut oriental & occidental, & des endroits les plus marécageux de tout le pays : de ſorte qu'il n'y a preſque point de vent, excepté ceux de mer, qui n'augmente l'humidité qui lui eſt naturelle & les exhalaiſons infectes.

Toute cette contrée des Pays-Bas ne ſe trouvant guère plus haute que le niveau de la mer & des rivières qui la traverſent, étoit autrefois tellement expoſée aux inondations dans les débordemens & dans les grandes marées, que juſqu'à ce qu'on eût fait des digues, & qu'on eût pratiqué des écoulemens, ce n'étoit qu'un large marais ; & maintenant, après des travaux incroyables, le pays eſt encore ſujet à être inondé dans des marées extraordinaires, ou lorſque l'eau trouve par haſard quelque paſſage libre. L'évaporation de ces eaux croupies, & de celles des canaux & des foſſés, dans leſquels ſe pourriſſent une infinité de plantes & d'inſectes, ſurcharge l'air, pendant l'automne & vers la fin de l'été, de vapeurs humides, putrides & très-nuiſibles à la ſanté.

Une ſeconde cauſe de l'humidité, à la vérité moins remarquable, vient de l'eau qui ſéjourne ſous terre. On la rencontre en effet ſi près de ſa ſurface, qu'il eſt rare d'y voir des foſſés ſecs ; & le ſol de la terre étant léger, l'humidité tranſpire aiſément, & charge en été l'air de vapeurs, dans les endroits même où l'eau n'eſt pas viſible. Tel eſt l'état de la plus grande partie du Brabant hollandois, dont les habitans ſont plus ou moins ſujets aux fièvres intermittentes, à proportion du plus ou du moins de diſtance de cette eau à la ſurface de la terre : de ſorte que, par l'inſpection ſeule des puits, on peut déterminer le degré de ſalubrité de pluſieurs villages. Ces puits, entretenus par les eaux ſouter-

raines avec lesquelles ils sont toujours de niveau, & diminuant à proportion de la sécheresse de l'été, sont une preuve que la chaleur du soleil attire continuellement cette eau à travers les pores de la terre, & servent en même tems de règle pour déterminer la quantité qui s'en évapore.

En Zélande, & sur les côtes de la Flandre & du Brabant opposées à cette province, on remarque une espèce singulière de vapeur, qui, dans les basses marées, s'élève d'un rivage bourbeux & couvert de limon, d'autant plus sujet peut-être à se corrompre, que l'eau douce s'y mêle avec la salée (1). Les habitans de ces pays sont sujets à de grandes maladies; mais ceux d'Ostende, qui est une place située sur l'Océan, jouissent communément d'une bonne santé, parce qu'il n'y a point de marais dans ses environs.

Une ventilation imparfaite, est une autre cause de l'humidité & de la corruption de l'atmosphère. Il ne se trouve point de montagne pour diriger les vents sur les lieux les plus bas; de-là vient que l'air est sujet à croupir & à perdre son élasticité; d'autant plus qu'on y voit un grand nombre de plantations pour le plaisir & le chauffage, ou qui servent d'enclos. Les termes & les plus petits villages sont couverts d'arbres, ce qui non-seulement empêche l'air de circuler, mais encore lui laisse, au moyen de leur transpiration, une certaine humidité Cette espèce d'humidité se trouve en moindre quantité dans les villes; le pavé des rues, les maisons & le feu continuel qu'on y fait, ne contribuant pas peu à empêcher ces exhalaisons: aussi les maladies causées par l'humidité, y sont-elles moins dangereuses & moins fréquentes.

On doit ajouter aux causes des fièvres des pays plats & marécageux, l'eau mal-saine qu'on y boit communément. Cette eau vient de la pluie, & se

(1) *Vid. Lancis. de Nox. Palud. Effluv. lib. 1. p. 1. c. 8.*

conſerve dans des citernes, ou bien on la tire de puits qui n'ont point de profondeur; ce qui fait qu'elle ſe corrompt aiſément dans les tems chauds & ſecs. Ainſi la diſpoſition générale à la putréfaction, peut s'augmenter par l'uſage d'une telle eau, & par celle des viandes qui ſe gâtent fort vîte, lorſque l'air n'eſt point renouvellé, qu'il eſt chaud & chargé de vapeurs humides. Différentes circonſtances conſpirent donc en été, non-ſeulement à relâcher les ſolides, mais encore à diſpoſer les humeurs à la putréfaction; & comme la combinaiſon de la chaleur & de l'humidité, eſt la grande cauſe de la prompte corrruption des ſubſtances animales, auſſi remarque-t-on qu'elle produit par-tout des fièvres rémittentes & intermittentes, & d'autres maladies d'une eſpèce putride, qui ſont exactement les mêmes que celles qui ſe rencontrent dans les parties baſſes & marécageuſes des Pays-Bas.

Telle eſt la nature du pays: mais les maladies épidémiques commencent plutôt ou plus tard, ſont d'une durée plus ou moins longue, & accompagnées de ſymptomes plus ou moins effrayans, ſuivant les différens degrés de la chaleur & de l'humidité de la ſaiſon. Si les chaleurs commencent de bonne heure, & qu'elles continuent pendant tout l'automne, ſans être modérées par des vents & par des pluies, la ſaiſon devient extrêmement mal-ſaine, les maladies paroiſſent de bonne heure, & ſont dangereuſes; mais ſi l'été eſt tardif, & que les pluies & les vents fréquens le tempèrent, ou bien ſi les froids de l'automne commencent de bonne heure, alors il y a peu de maladies, les ſymptomes ſont favorables, & la guériſon eſt aiſée (1).

Il eſt à propos d'obſerver ici la différence qui ſe

(1) Tout ceci eſt conforme à un regiſtre des variations du tems & des maladies, que le Docteur Stocke, Médecin de Middlebourg en Zélande, a tenu pendant pluſieurs années.

trouve entre les saisons humides & les pluvieuses. Dans les pays marécageux, les chaleurs excessives & continuelles, même sans pluie, occasionnent la plus grande humidité dans l'atmosphère, à cause des exhalaisons qu'elles y élèvent & y entretiennent: au lieu que les pluies fréquentes, durant les chaleurs, rafraîchissent l'air, répriment l'élévation des vapeurs, délayent & renouvellent l'eau croupie, & précipitent les émanations putrides & nuisibles. Mais si des pluies considérables sont suivies, au commencement de l'été, par des chaleurs violentes & continuelles, ces eaux, rassemblées dans des terreins bas, venant à y croupir & à s'y corrompre, fournissent plus de matière aux exhalaisons, rendent la saison plus mal-saine, & les maladies plus terribles.

On peut remarquer aussi que les maladies ne commencent jamais que lorsque les chaleurs ont assez continué, pour que la putréfaction & l'évaporation des eaux ait eu le tems de se faire. On peut, par conséquent, dater le commencement des maladies épidémiques de ce pays, de la fin de juillet, ou du commencement d'août, pendant les jours caniculaires; leur déclin sensible est vers la première chûte des feuilles, & leur fin, lorsqu'il commence à geler; le reste de l'année, il y a beaucoup moins de disposition aux maladies.

Il faut encore observer que, quoiqu'au mois de septembre, les plus grandes chaleurs soient passées, les maladies ne laissent pas de continuer, à cause de la grande variation du chaud & du froid. Les jours sont encore chauds, mais les nuits sont froides & humides, & souvent il y a des brouillards. Ces transitions subites arrêtent la transpiration; les parties du sang les plus putrescibles, restent dans le corps, ou bien les pores des poumons & de la peau, ont plus de disposition à absorber quelques particules nuisibles, capables de produire des fièvres & des cours de ventre. On doit aussi se rappeller que les étés sont, dans la même lati-

tude, plus chauds sur le continent qu'en Angleterre; & que dans les Pays-Bas, les chaleurs sont plus fortes & plus étouffantes que dans les pays de montagnes.

La maladie épidémique de l'automne, & la maladie dominante des pays marécageux & de celui-ci (1), est une fièvre d'une nature intermittente, communément tierce, mais d'une mauvaise espèce. Dans les endroits les plus humides, & durant les saisons les plus mal-saines, ce sont des fièvres double-tierces, rémittentes, ou même des fièvres ardentes (2). Toutes ces maladies, quoique variées à cause de la différence des tempéramens, & par d'autres circonstances, sont néanmoins de la même nature. En effet, quoiqu'au commencement de la maladie épidémique, lorsque la chaleur, ou plutôt lorsque la putréfaction de l'air est le plus considérable, elles deviennent continues ou rémittentes; cependant vers la fin de l'automne, elles se terminent ordinairement en fièvres intermittentes régulières.

En Zélande, où l'air est plus mal-sain, on appelle cette fièvre, maladie de la bile. En effet, sa grande abondance & sa dépravation sont quelquefois si considérables dans cette maladie, qu'il est naturel d'en attribuer la cause au débordement & à la corruption de cette humeur Quoique je ne considère pas la bile comme la cause primitive de ces fièvres, cependant la maladie peut s'entretenir, & les symptomes s'aggraver par une trop grande secrétion de cette humeur, & par sa putréfaction occasionnées par la fièvre. Dans cette maladie, de même qu'en d'autres, la cause première peut produire un effet, & cet effet occasionner de nouveaux symptomes.

A proportion de la fraîcheur de la saison, de l'élé-

---

(1) La Zélande.

(2) *Voyez* la définition de la fièvre ardente. Part. III. Ch. IV. §. 2.

vation & de l'aridité du pays, cette fièvre eſt plus bénigne, devient plutôt rémittente & intermittente, & s'écarte davantage de la nature d'une fièvre continue; mais à en juger d'après ſon plus fâcheux état, ne faut-il pas rapporter la plupart des ſymptomes, à une cauſe ſeptique, puiſque ces fièvres ſont accompagnées d'une altération & d'une chaleur exceſſives, que la langue eſt fort chargée, que la bouche eſt amère, qu'on deſire les acides, qu'on a des nauſées, une averſion pour toute nourriture animale, des vomiſſemens déſagréables, une grande oppreſſion d'eſtomac, quelquefois avec des taches livides, & autres ſemblables indications de la corruption des humeurs? Comme avec ces ſymptomes, la maladie prend toujours une forme intermittente & rémittente, on ſeroit tenté de croire que les fièvres intermittentes & rémittentes de cette ſaiſon, même les plus bénignes, doivent s'attribuer à quelque degré de putréfaction.

Quoique le *cholera morbus* & la dyſenterie ne ſoient jamais auſſi épidémiques que les fièvres, ce ſont néanmoins des maladies fréquentes dans les pays humides. Comme elles paroiſſent dans la même ſaiſon que ces fièvres, on ſuppoſe qu'elles ne ſont qu'une détermination particulière des humeurs corrompues. Si les premières voies donnent paſſage à ces humeurs, il en réſulte un *cholera morbus*, ou une dyſenterie; mais ſi elles reſtent dans le corps, & qu'elles ſoient portées dans le ſang, elles occaſionnent une fièvre intermittente ou rémittente.

Les fièvres & les flux de ventre ſont ſouvent accompagnés de vers, qu'on ne doit pas regarder comme la cauſe de ces maladies, mais ſeulement comme une marque du mauvais état des entrailles, de la corruption des alimens, & de la foibleſſe des inteſtins, cauſés par la chaleur, l'humidité & l'état putride de l'air.

Telles ſont les maladies aiguës des parties marécageuſes des Pays-Bas. La principale maladie

chronique, eſt une eſpèce de ſcorbut, particulier à ceux qui vivent dans un air humide & corrompu, principalement s'ils font uſage de viandes ſalées. Quoique les ſymptomes en ſoient moins fâcheux que ceux du ſcorbut de mer ; cependant comme ils en approchent beaucoup, on doit le regarder comme la même maladie. Les exhalaiſons putrides qui s'élèvent des canaux & des marais, pendant les chaleurs, agiſſent de même que celles qui s'élèvent d'un vaiſſeau ſale & trop chargé de monde, & corrompent les humeurs. L'air de la mer n'eſt point la cauſe du ſcorbut : car à bord d'un vaiſſeau, il y a des préſervatifs, dans les plus longs voyages, contre le ſcorbut de mer ; & les habitans des côtes maritimes ont beau reſpirer l'air de la mer, ils n'ont jamais cette maladie, s'il n'y a point de marais dans leur voiſinage (1).

En général les perſonnes riches ou aiſées, ſont moins ſujettes aux maladies des marais. Car ces climats exigent des maiſons sèches, des appartemens élevés, un exercice modéré, ſans travailler au ſoleil, ou parmi les vapeurs du ſoir, une quantité raiſonnable de liqueurs fermentées, & des alimens bons & ſains, tels que des végétaux & de la viande fraîche. Sans ces ſecours, non-ſeulement les étrangers, mais les naturels eux-mêmes ſont fort expoſés à ces maladies, principalement après des étés chauds, dont l'air n'a point été renouvellé par les vents. Les tempéramens les plus robuſtes ne s'en trouvent guères plus exempts que les autres ; & c'eſt par cette raiſon que les troupes angloiſes ſont ſi ſujettes à ces fièvres, & à la dyſentcrie dans les Pays-Bas ; mais elles ne le ſont pas toujours

(1) *Voyez* l'expérience quarante-huitième, ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques, où l'on explique plus amplement la nature du ſcorbut.

au ſcorbut, parce qu'elles ne ſont pas, en tems de guerre, dans les parties les plus humides de ce pays, un ſéjour aſſez long pour contracter cette maladie.

Quoique les maladies de l'été & de l'automne ſoient fréquentes & violentes dans les endroits marécageux de la Flandre & de la Hollande, il y a cependant peu de pays qui s'en trouve totalement exempt: car ſi les chaleurs ſont grandes, elles relâchent les ſolides, & tendent à corrompre les humeurs. Si en automne on s'expoſe, dans ces circonſtances, aux brouillards, aux vapeurs de la nuit, ou à toute autre cauſe qui arrête la tranſpiration; ſi on prend une nourriture qui ne ſoit pas ſaine, on ſera expoſé, dans un pays ſec, ainſi que dans un pays humide & marécageux, aux mêmes ſortes de maladies, quoique moins caractériſées & moins fréquentes. De-là vient que même dans les camps les plus ſecs, ces fièvres d'été & d'automne, & ces dyſenteries, ſont plus ou moins communes après de grandes chaleurs continues. Car, indépendamment de l'humidité naturelle de la tente, les ſoldats ſont ſouvent expoſés, ſoit par état, ſoit par leur faute, aux vapeurs & au froid de la nuit, à l'humidité de la terre, & à porter des habits mouillés, & ils courent d'autant plus de riſque de tomber alors dans ces maladies, que les paſſages du chaud au froid, & du froid au chaud, ſont plus fréquens & plus ſenſibles en campagne que dans les quartiers.

Or, une ſuppreſſion ſubite de la tranſpiration, ſurvenant lorſque les fibres ſont relâchées, & lorſque le ſang eſt dans un état de putréfaction cauſé par une expoſition continuelle au ſoleil, occaſionne généralement une fièvre rémittente ou une intermittente, un *cholera morbus* ou une dyſenterie, ſi l'on n'y remédie pas à tems. Ces maladies ſont par conſéquent preſque auſſi naturelles à un camp qu'à un pays bas & marécageux.

CHAPITRE II.

Relation générale des maladies qu'éprouvèrent les troupes angloises en Flandre, & dans les quartiers d'Allemagne, en 1742 & 1743.

Au commencement de juin 1742, (1) nouveau ſtyle, les troupes angloiſes commencèrent à s'embarquer pour la Flandre. Il y avoit en tout environ ſeize mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Les vents furent favorables, les paſſages courts; les ſoldats abordèrent en bonne ſanté, & ſe rendirent à leurs garniſons reſpectives.

On établit le quartier-général à Gand, avec la plus grande partie de la cavalerie, trois bataillons des Gardes, un régiment & l'artillerie : on mit huit bataillons en quartier à Bruges, deux à Courtray, un régiment de dragons à Oudenarde, & une autre partie à Aloſt, partie à Grammont. On plaça l'hôpital-général à Gand; mais dans les autres garniſons, on confia le ſoin des malades aux chirurgiens de chaque régiment.

Pendant l'été & l'automne, le tems fut beau, les chaleurs douces & modérées, & en général, il n'y eut point de maladies dans le pays. Les officiers anglois continuèrent à ſe bien porter; mais il y eut beaucoup de ſoldats qui tombèrent malades : en voici la cauſe la plus vraiſemblable.

Gand eſt ſitué entre la partie élevée & la partie baſſe de la Flandre. Le quartier de la ville qu'on appelle la *Montagne S. Pierre*, eſt beaucoup plus haut que le reſte de la ville. Les caſernes qu'on y avoit pratiquées, ayant des écoulemens pour les

(1) On s'eſt ſervi du nouveau ſtyle par-tout, quoiqu'il n'ait commencé en Angleterre qu'au mois de ſeptembre 1752.

eaux, & un air libre, étoient tout-à-fait sèches, de sorte que les troupes qui y logeoient, jouirent d'une santé parfaite; mais celles qui étoient en quartier dans la partie basse de la ville, & qui se trouvoient la plupart logées au rez-de-chaussée, dans des maisons ruinées, sans écoulement pour les eaux, & par conséquent fort humides, furent sujettes à beaucoup de maladies. Le bataillon du premier régiment des Gardes, est un exemple remarquable de l'effet causé par la différence des quartiers. Deux de ses compagnies étoient sur la montagne S. Pierre, les huit autres dans la partie basse de la ville. Ces dernieres occupoient des chambres si humides, qu'à peine les soldats pouvoient-ils empêcher leurs souliers & leurs baudriers de se moisir. Au mois de juillet, les malades de ce bataillon montoient à environ cent quarante (1); de ce nombre, il n'y en avoit que deux qui appartinssent aux compagnies de la montagne S. Pierre, & tout le reste à celles de la basse ville. Mais vers le milieu d'août, en changeant de casernes, la maladie diminua aussitôt. Le reste de la garnison souffrit beaucoup moins à proportion. Les plus grandes listes des malades de l'infanterie n'excédèrent, en aucun tems, soixante-dix hommes par bataillon, & quarante par régiment de dragons (2) Quoiqu'on comprît dans ces listes tous les accidents qui empêchent un

---

(1) Un bataillon complet consistoit alors en huit cents treize hommes; mais comme on ne met pas dans les listes des malades, les officiers brévetés, on ne doit compter dans le corps entier que sept cents cinquante soldats, & les officiers sans brevet, dont on porte les noms au commandant de chaque régiment, lorsqu'il leur survient quelque indisposition qui les empêche de s'acquitter de leur devoir.

(2) Les régimens de dragons étoient composés de trois escadrons, & chaque escadron de cent cinquante-huit hommes, sans compter les officiers brévetés.

ſoldat de vaquer à ſes fonctions, & que le nombre des malades fut alors trois fois plus grand qu'il ne l'eſt communément lorſque les troupes ſont dans leur pays, cependant il ne parut pas exorbitant dans cette garniſon. Les plus grandes liſtes furent au mois d'août. Ces maladies étoient alors principalement des fièvres intermittentes & rémittentes, & des cours de ventre.

Les maladies furent plus conſidérables à Bruges, ville de la diviſion de la Flandre baſſe, & plus humide que Gand. Les ſoldats étoient, outre cela, logés dans des barraques plus humides. Les fièvres intermittentes & rémittentes commencèrent au mois de juillet. Au mois d'août, les intermittentes ſe trouvèrent très-nombreuſes; elles continuèrent pendant tout le mois de ſeptembre, diminuèrent au mois d'octobre, & ceſſèrent avec les gelées en novembre. Ces fièvres étoient non-ſeulement d'une eſpèce plus dangereuſe que celles de Gand, mais le nombre des malades fut trois fois plus grand, & il en mourut davantage à proportion. Après les fièvres, les flux de ventre furent ce qu'il y eut de plus fréquent, & quoiqu'ils ne fuſſent pas toujours des flux de ſang, c'étoit cependant une eſpèce de dyſenterie. On remarqua alors que ceux qui logeoient dans des étages élevés, ſe portèrent beaucoup mieux que ceux qui demeuroient aux rez-de-chauſſées, qui étoient tous très-humides.

Les deux bataillons en garniſon à Courtray, étoient logés différemment : l'un avoit des caſernes ſèches, & l'autre d'humides. Le dernier eut le double de malades pendant tout l'automne; mais les plus grandes liſtes n'allèrent pas au-delà de 70 hommes.

Oudenarde ſe trouve dans la diviſion de la Flandre haute; mais les caſernes étant humides, ſans écoulement pour les eaux, & dans une ſituation baſſe, les fuſiliers Gallois qu'on y avoit mis, ſouffrirent autant, à proportion, que la garniſon de Bruges.

Mais à Aloſt & à Grammont, villes de la même diviſion, où un régiment de dragons fut logé par billet, dans les maiſons des particuliers, à peine y vit-on la moindre maladie; & ce corps ſe porta ſi bien, que lorſque l'armée marcha en Allemagne, il ne fut point obligé d'abandonner un ſeul homme.

Le grand nombre de malades, & le défaut d'expérience dans le traitement des maladies ordinaires à un climat humide, furent cauſe qu'on traita peut-être alors ces fièvres avec moins de ſuccès qu'elles ne le furent par la ſuite. Pluſieurs fièvres rémittentes dégénérèrent en fièvres continues, ſouvent mortelles. Les intermittentes ſe changèrent pareillement en fièvres continues, ou finirent en obſtructions dangereuſes des viſcères, parce qu'on les avoit arrêtées avant les évacuations convenables, ou parce qu'on ne s'étoit pas aſſez précautionné contre les rechûtes.

Après les gelées de novembre, les fièvres intermittentes ne parurent plus, à moins qu'on ne prît du froid, & même il n'y eut que ceux qui en avoient été attaqués en automne, qui en furent ſaiſis de nouveau.

Les maladies épidémiques de l'automne ceſſèrent, & firent place à celles de l'hiver. Ces dernières provenoient du froid, & ſe partageoient en différentes eſpèces; les plus communes étoient des toux sèches, des rhumatiſmes, des points de côtés, des inflammations du poumon, & autres ſemblables. Nos ſoldats n'étant point accoutumés aux exercices militaires, ni à des quartiers froids, & ne ſe trouvant pas pourvus d'habits propres au climat & à la ſaiſon, qui eſt très-rude en ce tems là, furent ſujets à toutes ces maladies.

Il n'y eut point d'autre incommodité conſidérable, ſi l'on excepte la galle. Elle devint ſi univerſelle en effet, quelque tems après le débarquement des troupes, que beaucoup de perſonnes crurent de-

voir attribuer la cause d'un mal si étendu & si subit ; aux provisions salées dont on fit usage sur mer, ou bien au changement d'air. La seule cause de cette contagion, provenoit d'un petit nombre de soldats qui, s'en trouvant infectés avant l'embarquement, le communiquèrent à bord à leurs camarades, ou après leur arrivée en Flandre, dans les casernes.

Telles furent les principales maladies de nos troupes dans les garnisons. Les moins fréquentes furent des hydropisies & des consomptions ; les premières, une suite des fièvres d'automne opiniâtres mal guéries ; & les autres, d'un rhume négligé.

Mais la plus alarmante fut, dans l'hôpital, une fièvre d'une espèce particulièrre, lente dans son cours, accompagnée d'un pouls profond & d'une stupeur constante. La nouveauté & le danger, plutôt que le nombre des personnes qui en furent attaquées, la rendirent considérable. On se méprit d'abord à la cause ; on s'apperçut ensuite qu'elle provenoit du mauvais air de quelques-unes des salles trop pleines de malades, & principalement d'une où il y avoit un homme dont un membre étoit gangréné. Cette fièvre ne parut point hors de l'hôpital, & comme elle commence, la plupart du tems, dans les hôpitaux ou dans les prisons, on l'appellera dorénavant, pour la distinguer, fièvre d'hôpital, ou de prison.

Les troupes sortirent de leurs quartiers d'hiver, au commencement de février 1743, & marchant en Allemagne, on les cantonna dans le pays de Juliers, & à Aix-la-Chapelle. On laissa seulement une partie de la cavalerie à Bruxelles. Le nombre des malades & de ceux à qui la foiblesse ne permettoit pas encore de se mettre en marche, se montoit à environ six cents : on les rassembla de toutes les garnisons, dans l'hôpital-général de Gand. Le tems étant favorable, les troupes entrèrent en Allemagne en fort bon état.

Bientôt après, l'*influenza* (1) pa courut la plus grande partie de l'Europe, & ſe fit ſentir vivement à Bruxelles : mais dans les quartiers on ne s'en apperçut que par les rechûtes de ceux qui, l'automne précédent, avoient été attaqués de fièvres intermittentes. Les autres maladies furent les mêmes qu'en Flandre, des rhumes, des pleuréſies, & autres ſemblables, occaſionnés par le froid & la rigueur de la ſaiſon.

Depuis l'arrivée des troupes à leurs quartiers, juſqu'au commencement de mai, le tems fut extrêmement froid ; il tomba beaucoup de neige vers la fin de mars, pendant dix-ſept jours ſans diſcontinuer. Les troupes abandonnèrent en ce tems-là leurs quartiers, & traverſèrent le Rhin ; la marche fut longue, & les mauvais chemins la rendirent pénible. Mais comme les ſoldats paſſoient les nuits dans des maiſons chaudes, & qu'ils avoient de bonnes proviſions, il y en eut ſi peu qui tombèrent malades en route, que dans la marche, depuis Gand aux quartiers d'Allemagne, & de ces quartiers à l'endroit où nous campâmes en hiver, & par le tems le plus fâcheux, nous ne perdîmes pas en tout vingt hommes.

Au commencement de mai, le tems changea tout-à-coup, & les troupes campèrent le 17 à Hoechſt (2), ſur les bords du Mein, dans un pays ſec, ouvert & ſain.

CHAPITRE III.

Relation générale des maladies auxquelles les troupes furent ſujettes pendant la campagne de 1743, en Allemagne, & l'hiver ſuivant en Flandre.

LE terrein, quoique naturellement bon, n'étoit pas encore parfaitement ſec. Malgré la chaleur des

(1) Fièvre de courte durée, accompagnée d'un catarrhe violent.
(2) Petite ville de l'électorat de Mayence.

jours, les nuits ne laiſſoient pas d'être froides, & condenſoient les vapeurs. Ces viciſſitudes de chaud & de froid, jointes à l'humidité inſéparable des tentes, ne pouvoient qu'affecter la ſanté de troupes qui faiſoient leur première campagne. Ainſi il y eut beaucoup de maladies inflammatoires.

On ouvrit l'*hôpital volant* à Nied, village dans le voiſinage du camp; en trois ſemaines on y reçut environ deux cents cinquante malades. Lorſqu'ils eurent été réduits à deux cent vingt, on rangea les maladies par claſſes, en la manière ſuivante. Pleuréſies & péripneumonies, ſoixante-onze; rhumatiſmes avec plus ou moins de fièvre, cinquante-un; fièvres inflammatoires, ſans douleur de rhumatiſme ou pleurétiques, vingt-cinq; fièvres intermittentes, trente; toux violentes ſans fièvre, neuf; rhumes anciens & conſomptions, ſept. Les autres avoient un flux de ventre, ou quelques ſymptomes inflammatoires, différens de ceux dont on vient de parler; & quelques perſonnes, légérement incommodées, reſtèrent dans le camp. Les fièvres intermittentes & les flux de ventre, furent auſſi accompagnés de quelque peu d'inflammation.

Tel fut à peu près le premier état des maladies du camp. Car les nuits étant encore froides, & la terre humide, il eſt aiſé de concevoir que des hommes qui couchent ſous des tentes, ſans rien avoir pour ſe couvrir, ont beaucoup à ſouffrir. Les ſoldats, d'ailleurs, ſont ſouvent expoſés à la pluie, & ne peuvent faire ſécher leurs habits; d'autre fois, ils ſe couchent ſur l'herbe, faute d'occupation, & dorment au ſoleil dans la ſaiſon la plus chaude.

De-là vient que les maladies, depuis qu'on commença à camper, juſqu'après le ſolſtice d'été, ont été preſque toujours inflammatoires. Les flux de ventre, les fièvres rémittentes & intermittentes n'ont jamais été générales durant ce période, & celles

celles qui ſe rencontrèrent, ont été rarement ſans quelque inflammation.

La cavalerie n'eut pas, à beaucoup près, autant de malades, & l'on remarque que, dans les camps, elle en a toujours moins à proportion ; car le ſoin des chevaux donne aux cavaliers un emploi aiſé, mais continuel ; leurs manteaux les garantiſſent de la pluie, & leur ſervent de couvertures pendant la nuit. Pour les officiers, ils jouiſſoient tous d'une ſanté parfaite, comme c'eſt aſſez l'ordinaire dans la première partie d'une campagne.

Le 22 juin, l'armée marcha à (1) Aſchaffembourg où elle campa dans un endroit ſec & aéré. On laiſſa cinq cents hommes à l'hôpital, de ſorte qu'en cinq ſemaines, la proportion des malades au total, fut d'environ un à vingt-neuf. Avant ce mouvement des troupes, la maladie avoit diminué ſenſiblement, & elle continua toujours à baiſſer dans le nouveau camp : car les plus foibles étoient déjà dans l'hôpital, & le reſte commençoit à s'accoutumer aux fatigues de la campagne. Ajoutez à cela, qu'il faiſoit alors chaud pendant la nuit, & qu'il n'étoit point tombé de pluie qui pût mouiller les habits des ſoldats, ou rendre humide la terre ſur laquelle ils couchoient.

Le 26, ſur le ſoir, on plia les tentes ; l'armée marcha toute la nuit, & le lendemain matin ſe donna la bataille de Dettingen. La nuit ſuivante, les troupes couchèrent ſur le champ de bataille, ſans tentes, expoſées à une grande pluie. Le lendemain elles marchèrent à Hanau, où elles campèrent dans une campagne ouverte, & ſur un bon terrein, mais alors mouillé, & elles n'eurent point de paille la première nuit, & peut-être même la ſeconde auſſi. Ces accidens occaſionnèrent un changement ſubit dans la ſanté des ſol-

(1) Ville d'Allemagne ſur le Mein, appartenant à l'Electeur de Mayence.

dats. Car l'été avoit commencé de bonne heure, & les chaleurs, jusqu'alors, avoient été grandes & continuelles; mais il paroît que la transpiration libre, & non interrompue, avoient empêché qu'elles ne produisissent quelque maladie générale. Les pores s'étant ensuite subitement bouchés, le corps se refroidit, & les humeurs tendant à la dissolution, à cause des chaleurs précédentes, se jettèrent en cet état sur les intestins, & occasionnèrent une dysenterie qui continua une grande partie de la saison. Dans l'espace de huit jours après la bataille, il y eut cinq cents personnes attaquées de cette maladie, & en quelques semaines, près de la moitié des troupes l'avoit, ou venoit d'en relever. Elle n'épargna point les officiers, mais elle ne fut pas aussi commune parmi eux. Elle se fit d'abord sentir à tous ceux qui se couchèrent tout mouillés à Dettingen, & les autres la gagnèrent par contagion.

La dysenterie, cette maladie épidémique qui arrive si fréquemment dans les camps, & qui leur est si funeste, commença plutôt cette campagne, que dans aucune des suivantes. Comme elle ne paroît guères avant la fin de l'été, ou le commencement de l'automne, on en attribue ordinairement la cause à des excès de fruits. Les circonstances suivantes contredisent cette opinion; la dysenterie commença, & fit le plus de ravage, avant la saison des fruits, si l'on en excepte les fraises, dont les soldats ne goûtèrent pas à cause de leur cherté, & elle finit vers le tems que le raisin est mûr, quoique chacun en mangeât tant qu'il voulut, les vignobles étant ouverts de tous côtés.

Ajoutons à cette observation l'événement dont voici le détail. Trois compagnies du régiment d'Howard, qui n'avoient point joint l'armée, marchèrent, avec le bagage du roi, depuis Ostende jusqu'à Hanau; elles y arrivèrent une nuit ou deux avant la bataille, & ayant reçu ordre de s'arrêter, elles campèrent, pour la première fois, à une petite distance

du terrein qu'occupa depuis l'armée. Ces ſoldats n'avoient point été expoſés à la pluie & ne s'étoient point couchés mouillés. Par cette ſéparation des lignes, ils ſe trouvèrent pareillement éloignés de la contagion des privés : & ayant établi leur camp ſur le bord de la rivière, ils jouirent d'un courant d'air continuel. Au moyen de ces circonſtances favorables, on remarqua que tandis que l'armée ſouffroit le plus, ce petit camp échappa preſque entièrement à la maladie (1), quoique la nourriture fût la même, qu'il bût de la même eau, & qu'il reſpirât le même air, ſi l'on en excepte la portion infectée. Il continua à en être exempt pendant ſix ſemaines, juſqu'à ce que les troupes étant décampées de Hanau, il ſe joignit au gros de l'armée, & campa dans les lignes. Il fut alors attaqué de cette maladie ; mais comme elle étoit ſur ſon déclin, il en ſouffrit peu.

La dyſenterie continua tout le mois de juillet & partie du mois d'août ; elle fut entretenue par la chaleur du tems, & le mauvais air du camp. Les chaleurs revinrent bientôt après les pluies dont j'ai parlé plus haut, qui avoient rafraîchi l'air, & elles furent ſi conſidérables pendant quelques ſemaines, que les humeurs qui n'étoient déjà que trop diſpoſées à recevoir l'infection, le furent encore davantage. Il paroît que la mauvaiſe paille & les privés, ſervirent ſur-tout à entretenir le mal, puiſqu'auſſi-tôt que nous eûmes quitté ce terrein, il diminua ſenſiblement.

Le nombre des malades ne fit qu'aggraver les ſymptomes, comme c'eſt l'ordinaire dans la petite vérole, la peſte, & dans toute autre maladie putride & contagieuſe. Mais la dyſenterie eſt ſur-tout funeſte dans les hôpitaux trop remplis, où les exhalaiſons corrompues étant reſſerrées & accumulées, ſont portées à un

(1) Je n'ai entendu parler que d'un ſeul homme qui ait été attaqué d'un flux de ſang.

grand degré de malignité. Cette même maladie en a fourni un exemple fatal.

On choiſit pour ſervir d'hôpital, le village de Feckenheim, environ à une lieue du camp. On y envoya du camp, pendant le ſéjour que l'armée fit à Hanau, autour de quinze cents malades, ſans compter les bleſſés, & de ce nombre, la plus grande partie avoit la dyſenterie. Au moyen de quoi l'air ſe corrompit à un tel point, que non-ſeulement le reſte des malades eut la dyſenterie, mais encore les apothicaires, les gardes malades, & autres perſonnes employées dans les hôpitaux, en furent pareillement attaqués avec la plus grande partie des habitans du village. Il s'y joignit encore une maladie beaucoup plus formidable, je veux dire la *fièvre d'hôpital* ou *de priſon*, ſuite ordinaire d'un air infecté par la corruption animale & par une trop grande quantité de perſonnes reſſerrées dans un même endroit. Ces deux maladies combinées occaſionnèrent une grande mortalité dans ce village parmi les habitans, de même que parmi les ſoldats; tandis que d'un autre côté, ceux d'entre nous qui eurent la dyſenterie, & qu'on ne tranſporta pas hors du camp, quoique dépourvus d'ailleurs de toutes les commodités dont jouiſſoient ceux qui étoient dans les hôpitaux, ſe virent exempts de cette fièvre & recouvrèrent la plupart la ſanté.

Le 16 d'août nous décampâmes de Hanau, & nous allâmes à Wisbaden, où nous fûmes joints par quatre bataillons nouvellement arrivés d'Angleterre. Le 23, nous traverſâmes le Rhin, & le 30 du même mois, nous campâmes à Worms, le long de la rivière, & nous y ſéjournâmes juſqu'au 25 ſeptembre. Tous ces campemens ſe firent ſur un terrein ſec & dans un pays ouvert.

Le mois d'août fut toujours chaud, ſec & ſans brouillards; le beau tems continua le reſte de l'automne. La chaleur ſeule diminua, & il y eut des

roſées abondantes, comme il eſt ordinaire dans cette ſaiſon. Sur la fin d'août, quoique les jours fuſſent toujours chauds, les nuits devinrent froides, & au commencement d'octobre, le froid fit de ſi grands progrès, que les campagnes étoient, le matin, quelquefois couvertes de gelée blanche.

Depuis le tems qu'on décampa de Hanau, la dyſenterie diminua d'une manière ſi ſenſible, qu'on ne peut en attribuer la cauſe qu'au changement d'un camp devenu fort mal-ſain par l'infection des privés, la putréfaction de la paille, & toutes les autres ordures qu'un long ſéjour ne manque jamais d'y occaſionner. Lorſque l'armée traverſa le Rhin, les ſoldats attaqués de la dyſenterie, ne compoſoient guères que le tiers des malades, quoique peu de tems auparavant cette maladie fût preſque la ſeule. Un mois après, elle ſe fit à peine remarquer, ſi ce n'eſt dans un petit nombre qui, n'ayant point été guéri parfaitement, ou ayant pris du froid, ou enfin faute de régime, éprouva une rechûte.

Vers le milieu du mois d'août, lorſque la dyſenterie étoit ſur ſon déclin, il parut une nouvelle maladie qui augmenta tous les jours, tant que les troupes reſtèrent en campagne. C'étoit une fièvre rémittente; les paroxyſmes revenoient tous les ſoirs accompagnés d'une grande chaleur, d'une ſoif ardente, d'un mal de tête violent, & ſouvent d'un délire. Ces ſymptomes duroient la plus grande partie de la nuit; mais ils diminuoient le matin avec une ſueur imparfaite, quelquefois avec une hémorrhagie de nez, ou avec un cours de ventre. L'eſtomac étoit fort incommodé dès les commencemens, par des nauſées, des oppreſſions, & de fréquens vomiſſemens bilieux & putrides. Si on manquoit à évacuer, ou qu'on ne le fit pas abondamment, le malade tomboit dans une fièvre continue, & quelquefois il devenoit jaune, comme

dans la jauniſſe. Lorſque la ſaiſon fut bien avancée, & les froids plus fréquens, cette fièvre fut accompagnée de toux, de douleurs de rhumatiſme & d'un ſang coëneux. Les officiers s'en ſentirent moins que les ſoldats, parce qu'ils n'étoient pas ſi expoſés au froid, & par la même raiſon, la cavalerie qui avoit des manteaux pour s'en garantir pendant la nuit, fut moins incommodée. Des gens qui étoient auſſi de l'armée, mais qui ſe trouvoient en quartiers, en furent d'autant moins attaqués, qu'ils avoient été fort peu expoſés aux chaleurs, aux vapeurs nocturnes, & aux autres fatigues inſéparables du ſervice. Je diſtinguerai dorénavant cette autre maladie épidémique, commune dans les armées, par le nom de *fièvre rémittente d'automne*, & de *fièvre intermittente des camps*.

Dans le cours de la dyſenterie, & de cette fièvre, pluſieurs rendirent des vers ronds, & ce même ſymptome s'eſt rencontré chaque campagne dans ces deux maladies. Mais on ne doit pas pour cela s'imaginer que les vers ſoient la cauſe de la fièvre ou de la dyſenterie (1); tout ce qu'on peut penſer, eſt qu'étant joints à l'une ou à l'autre, ils la rendent plus dangereuſe.

Le 25 ſeptembre, l'armée marcha à Spire. Il ne s'y trouvoit plus, il eſt vrai, de dyſenterie, mais les fièvres rémittentes faiſoient tous les jours de nouveaux progrès. Les troupes retournèrent le 13 d'octobre; le tems avoit changé; il fit froid & il plut beaucoup pendant la marche; cela cauſa tant de maladies dans ce peu de tems, qu'à leur retour on envoya plus de huit cents hommes à l'hôpital, la plus grande partie malades de cette fièvre.

Trois jours après l'armée gagna Biberic, & rom-

(1) *Voyez* Chap. premier, page 37.

pant ſon camp, elle retourna dans les Pays-Bas en différentes diviſions. Le tems fut extrêmement favorable pendant la marche, & il continua ainſi pendant un mois. Les ſoldats ayant toutes les nuits de bons logemens, il en tomba ſi peu de malades, que nos troupes arrivèrent à leurs garniſons reſpectives, ſans preſque perdre un ſeul homme.

Mais on laiſſa trois mille malades en Allemagne, partie à Feckenheim près de Hanau, & partie à Oſthoven & à Bechtheim, deux villages dans le voiſinage de Worms. On a déjà fait mention (1) de l'état où ſe trouvoient ceux de Feckenheim : la fièvre d'hôpital & la dyſenterie y continuèrent avec violence ; peu de perſonnes en réchappèrent ; car quelque favorable ou quelque maligne que fût la dyſenterie, pour la guériſon de laquelle on envoyoit quelqu'un à l'hôpital, cette fièvre ſurvenoit preſque toujours. Les taches pétéchiales, les puſtules, les parotides, les fréquentes mortifications, ſa qualité contagieuſe, & la grande mortalité, firent voir qu'elle étoit de la nature de la peſte. De quatorze aides employés auprès des malades, on en perdit cinq, & ſi l'on en excepte un ou deux, les autres avoient été fort mal & en danger. Près de la moitié des malades mourut dans l'hôpital ; les habitans du village ayant gagné d'abord la dyſenterie, & la fièvre enſuite par contagion, ils périrent preſque entiérement.

Les deux hôpitaux près de Worms étoient dans un meilleur état. Les malades s'y trouvoient plus au large ; ils y avoient été envoyés dans une ſaiſon plus fraîche, & les maladies étoient plus bénignes. Mais un hôpital-général ayant été établi à Newied, & les malades y ayant été tranſportés de leurs quartiers différens, en leur faiſant deſcendre le Rhin, le changement d'air ſoulagea d'abord, il eſt vrai, ceux de l'hô-

(1) Pages 60 & 61.

pital de Feckenheim ; mais les autres, qui avoient été mêlés avec eux, gagnèrent l'infection, & la circonstance suivante ne fit que la rendre plus générale & plus funeste. Car, des ordres étant venus peu de tems après pour transférer tous les malades d'Allemagne en Flandre, on les embarqua dans des belandes (1), & on les transporta par eau à Gand, où ils n'arrivèrent que vers le milieu de décembre. Dans ce voyage ennuyeux, la fièvre ayant pris de nouvelles forces par l'air enfermé & resserré des belandes, par les mortifications & autres émanations putrides, elle parvint à un tel degré de virulence & de malignité, qu'il en périt plus de la moitié dans les bateaux, & plusieurs autres peu de tems après leur arrivée. On peut encore démontrer davantage la ressemblance de cette maladie à une véritable peste, par l'événement suivant. On mit à bord des mêmes vaisseaux qui portoient les malades, un paquet de vieilles tentes, qui leur servirent de couvertures de lit. Ces tentes ayant besoin de réparation, on les mit entre les mains d'un ouvrier de Gand. Il employa vingt-trois compagnons pour les mettre en état. Mais ces infortunés se virent bientôt saisis de la maladie, qui en enleva dix-sept, quoiqu'ils n'eussent communiqué d'aucune autre manière avec les personnes qui en étoient attaquées.

Les hommes qu'on laissa dans les hôpitaux, à la fin de la campagne, étoient à ceux qui parvinrent sains & saufs à leur garnison, comme trois à treize.

On assigna aux troupes pour quartiers d'hiver, Gand, Bruges, Ostende & Bruxelles; cette dernière ville est la plus élevée & la mieux aérée. Mais en hiver, comme il y a fort peu d'exhalaisons, & par conséquent nulle humidité dangereuse répandue dans l'air, la situation de la place importe peu. La seule attention est d'avoir des casernes chaudes & sèches,

(1) Belande ou bilande, sorte de petit vaisseau flamand.

& du feu ſuffiſamment. Les meilleurs quartiers étoient à Bruxelles, & en conſéquence la maladie n'y fit pas, à beaucoup près, tant de ravage qu'à Gand & à Bruges, où l'humidité des caſernes, jointe à quelques reſtes des indiſpoſitions de la campagne précédente, occaſionna de fréquentes maladies au commencement de l'hiver. Quoique les troupes retournaſſent en Flandre en apparence en bonne ſanté, cependant bientôt après leur arrivée, pluſieurs ſoldats ſe ſentirent incommodés de fièvres rémittentes, accompagnées de ſymptomes inflammatoires. On vit par-là que le germe de cette fièvre pouvoit ſe tenir quelque tems renfermé dans le corps, & ſe montrer enſuite tout-à-coup ſuivant les occaſions, avant que les gelées euſſent rétabli le ton des inteſtins, qu'elles euſſent fortifié le tempérament & purifié la maſſe du ſang.

C'eſt pourquoi ces fièvres rémittentes furent au commencement de l'hiver, la maladie dominante des garniſons, & enſuite les jauniſſes ſans fièvre. A Bruxelles, où les caſernes étoient chaudes & ſèches, les fièvres furent en petit nombre & la jauniſſe rare; mais elles devinrent toutes les deux fort nombreuſes à Gand & à Bruges. La fièvre ne continua cependant que fort peu de tems; car elle diſparut au mois de décembre, & ne fut ſuivie que par des toux & des inflammations provenant du froid, de même que l'hiver précédent.

Il ne parut aucune maladie épidémique au printems. A l'exception des rhumes, il n'y eut d'autre maladie que la fièvre contagieuſe qui vint d'Allemagne, & qui continua dans l'hôpital de Gand. Elle ſe fit ſentir plus foiblement à Bruges dans les infirmeries des régimens, qui étoient trop remplies lorſque les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

CHAPITRE IV.

Relation générale des maladies durant la campagne de Flandre, en 1744.

Nos troupes campèrent d'abord le 31 mai à Anderlecht, à une lieue de Bruxelles. Le premier juin elles allèrent à Berleghem, & y reſtèrent juſqu'an 31 juillet, que l'armée traverſa l'Eſcaut, & campa à Anſtain dans le territoire de Lille, où elle ſéjourna preſque tout le reſte de la campagne.

Les Anglois entrèrent cette année en campagne avec cinq nouveaux bataillons, & l'on reçut à Berleghem un renfort de cinq autres bataillons venus d'Angleterre. Cette augmentation, jointe à celle des dragons & aux recrues, rendit les troupes nationales ſupérieures de dix mille hommes au moins, à celles de la première campagne.

Les trois premiers jours qu'on fut campé, il fit fort chaud pour la ſaiſon, & il fit froid pendant les dix ſuivans; mais le tems s'adouciſſant enſuite, & continuant de la ſorte, avec des chaleurs modérées, l'été fut en général très-favorable aux opérations de la campagne. Avant que l'armée paſſât l'Eſcaut, comme le ſervice n'avoit point été rude, & que le fourrage ſe trouvoit fort près, les ſoldats ſouffrirent peu, & eurent rarement leurs habits mouillés. De-là vient que la maladie fut ſi modérée, que pendant les dix premières ſemaines qu'on campa, nos troupes envoyèrent ſeulement environ ſix cents hommes dans les hôpitaux de Gand & de Bruxelles, ce qui ne faiſoit que la $\frac{1}{47}$ partie du total.

Les deux tiers de ces maladies étoient purement inflammatoires; telles que des pleuréſies, péripneumonies, des eſquinancies, des rhumatiſmes accompagnés de fièvres, ou autres ſemblables. Le reſte étoit, pour la plupart, des fièvres printanières intermitten-

tes, quelques dyſenteries, & autres maladies accidentelles, généralement accompagnées d'inflammation, comme au commencement de la précédente campagne (1).

Il eſt à propos d'obſerver encore une fois, par rapport aux maladies inflammatoires d'un camp, que quoiqu'au commencement de la campagne, les toux & les points de côté, avec inflammations des poumons & de la pleure, ſoient les effets ordinaires du froid qu'on a pris; cependant lorſqu'on approche du ſolſtice d'été, comme le tems devient plus chaud, la poitrine eſt moins ſujette à être affectée, & ces cauſes produiſent plutôt des fièvres continues, ou des rémittentes, avec un ſang coëneux, que quelques-unes des inflammations dont on a parlé plus haut. On doit encore obſerver que cette fièvre peut ſe guérir aiſément en peu de jours, ſi on la traite comme il faut. Mais ſi on la néglige au commencement, ſoit en omettant la ſaignée, ſoit en faiſant reſter les malades dans le camp, ou en les faiſant tranſporter dans des chariots à des hôpitaux éloignés, elle n'eſt jamais ſans danger.

Lorſque l'armée fut arrivée dans le territoire de Lille, on ouvrit un hôpital à Tournay, le 23 août, dans lequel on n'envoya d'abord que cinquante hommes; & comme c'étoient les ſeuls qui fuſſent tombés malades depuis qu'on eut traverſé l'Eſcaut, cela prouva que le camp étoit alors fort ſain. Mais parmi ce petit nombre, il ſe fit un changement dans leurs maladies; d'inflammatoires, elles devinrent putrides, la plupart étant des fièvres rémittentes ou des dyſenteries.

Depuis la fin du mois d'août juſqu'au milieu de ſeptembre, il tomba une grande quantité de pluie; ainſi ceux qui alloient au fourrage, non-ſeulement

(1) Chap. III. pages 53 & 54.

furent souvent mouillés, mais encore le terrein sur lequel l'infanterie campoit étant bas, il conserva l'eau de la pluie. De sorte qu'il y eut dans l'hôpital, le premier octobre, plus de quatre cents cinquante personnes attaquées de la dysenterie, sans compter quelques autres qui l'eurent plus foiblement, & qu'on ne jugea pas à propos de transporter hors du camp.

Ce fut-là toutefois le plus grand nombre de nos malades; ce qui, vu l'augmentation de nos troupes, étoit peu considérable, si l'on examine combien cette maladie avoit été fréquente la campagne précédente. La raison en est fort simple. Le tems, au commencement de la première campagne, avoit été si chaud, que vers la fin de juin, les humeurs avoient déjà de la disposition à se putréfier. Tandis que les choses étoient dans cet état, les pluies qui tombèrent à Dettingen, & le terrein mouillé sur lequel nos troupes couchèrent, ayant arrêté la transpiration, ou affecté d'une autre manière leur tempérament, produisirent la dysenterie, qui fut augmentée par la contagion, la chaleur du tems, la paille pourrie, & les privés d'un camp où l'on avoit fait un long séjour. Mais cet été étant fort tempéré, la maladie commença tard, & le froid de la saison l'empêcha de faire de grands progrès.

La fièvre rémittente du camp, se fit sentir plus périodiquement que la dysenterie. Elle commença seulement un peu plus tard que l'année précédente, fut assez fréquente sur la fin de septembre; mais elle ne se trouva en aucun tems aussi générale qu'elle l'avoit été auparavant. Les symptomes furent aussi plus modérés, & la peau parut rarement jaune, comme dans la campagne précédente; mais quand le tems devint froid, cette fièvre fut souvent accompagnée de toux, d'obstruction des poumons, ou de douleurs de rhumatismes. Ces symptomes (1), comme on l'a

(1) Chap. III, p. 64.

dit plus haut, n'appartenoient pas proprement à la fièvre ; ils y étoient ſeulement acceſſoires & cauſés par le froid.

Le beau tems ſuccéda aux pluies, & il dura juſqu'au commencement d'octobre ; mais ayant été ſuivi de nouveau par des pluies abondantes & froides, la maladie auroit certainement augmenté, ſi la campagne n'eût pas fini peu de tems après. Car le 16 de ce mois, on envoya une partie des troupes en quartier d'hiver, & quelques jours après elles furent ſuivies par le reſte de l'armée.

Lorſqu'on décampa, il y avoit dans les hôpitaux de Tournay, de Gand & de Bruxelles, autour de quinze cents malades ; ce qui faiſoit ſeulement la dix-ſeptième partie des troupes qui entrèrent en campagne. Le nombre de ſoldats qu'on perdit pendant la campagne & dans les hôpitaux, après qu'elle fut finie, n'alla pas au-delà de trois cents. La douceur de la ſaiſon, les campemens dans un pays ſec, l'exercice fréquent qu'on donna aux troupes, en les envoyant en partis pour fourrager, lorſqu'on eut fixé le camp à Anſtain, & les quartiers d'hiver qu'on prit de bonne heure, furent autant de circonſtances qui concoururent à conſerver l'armée en ſanté.

Les troupes retournant à leurs garniſons de ſi bonne heure & en auſſi bon état, emportèrent peu de ſemences de maladies. Comme la dyſenterie avoit été pendant quelque tems ſur ſon déclin, la pluie l'augmenta bien peu ; & la moitié de l'armée étant déjà endurcie par deux campagnes, la fièvre rémittente ne ſe fit guère ſentir, dans les quartiers, qu'aux recrues & aux nouveaux régimens qui campoient cet été pour la première fois.

Les troupes retournèrent aux mêmes garniſons qu'elles avoient laiſſées. On conſerva à Bruxelles l'hôpital-général, mais on n'en établit point à Bruges ni à Gand : on donna ſeulement ordre aux chirurgiens de chaque régiment, de prendre ſoin de

tous leurs malades, dans les casernes qu'on leur avoit destinées ; & on leur fournit, aux dépens du public, les remèdes & tout ce qui leur étoit nécessaire. En chacune de ces garnisons, il y avoit un médecin à qui les chirurgiens devoient s'adresser dans l'occasion. En établissant des infirmeries particulières pour chaque régiment, on n'eût en vue que d'épargner la dépense d'un grand hôpital. On en retira cependant un autre avantage en prévenant l'infection, suite ordinaire & fatale d'un hôpital-général qui se trouve trop rempli, comme on l'a déja remarqué.

Deux bataillons qui étoient restés pendant la campagne en garnison à Ostende, avoient joui d'une fort bonne santé. La fièvre rémittente y étoit inconnue, & il n'y eut que quelques soldats qui, par les gardes avancées & par le service de nuit, ayant été beaucoup exposés au froid & à la pluie, eurent des fièvres intermittentes & des dysenteries bénignes. Nos officiers & les habitans de cette place, en furent entièrement exempts.

CHAPITRE V.

Relation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745.

Les troupes sortirent de leurs quartiers le 25 avril ; elles allèrent camper encore à Anderlecht, & le 9 mai à Briffoel.

Le tems étant doux, la maladie fut modérée, & de la même espèce que celle des campagnes précédentes. Il y eut aussi beaucoup d'inflammations, qui prirent, comme auparavant, la forme de pleurésies ou de péripneumonies ; mais il y eut moins de rhumatismes aigus, parce que la saison se trouvoit encore trop froide pour engager les soldats à dormir sur l'herbe, ce qui leur cause ordinairement cette maladie. Les fièvres intermittentes printanières

étoient auſſi d'une eſpèce inflammatoire, ainſi que le petit nombre de dyſenteries qui parut alors. La petite vérole, la ſeule maladie particulière à cette campagne, étoit venue d'Angleterre avec les recrues, mais elle ne ſe répandit pas; & nous n'avons jamais remarqué qu'elle ait fait beaucoup de ravage dans un camp.

La bataille de Fontenoy ſe donna le 11: il fit très-beau; la nuit ſuivante fut ſi ſèche & ſi douce, que quoique la plupart des ſoldats n'euſſent rien pour ſe couvrir, & qu'ils fuſſent tous extrêmement fatigués, ils n'éprouvèrent aucune maladie. Le jour ſuivant on établit un hôpital à Ath, dans les caſernes de S. Roch, & on y mit environ ſix cents bleſſés; le reſte, qui ſe montoit à plus de 1200, ayant été emmené par les François, & envoyé à leurs hôpitaux.

Le 16 du même mois, l'armée abandonna Ath, & alla camper à Leſſines, où elle reſta juſqu'au 30 juin. La plus grande partie du mois de mai étant sèche, avec des chaleurs modérées, fut favorable aux bleſſés & aux ſoldats qui ſe trouvoient dans le camp. Mais comme le tems fut froid & pluvieux en juin, les fièvres intermittentes printanières & les dyſenteries reparurent. Les vieilles troupes qui étoient endurcies ne ſouffrirent pas beaucoup; mais ces maladies ſe firent cruellement ſentir dans les régimens de Price & de Mordaunt, qu'on venoit de former, & qui campoient à Leſſines pour la première fois.

L'armée ſe rendit à Grammont, où elle ſéjourna dix jours; & de-là marchant à Bruxelles, elle campa dans la pleine de Dieghem, qui étant sèche, ouverte & élevée, paſſe pour l'endroit le plus ſain des Pays-Bas, & le plus propre à aſſeoir un camp. Après y avoir reſté un mois, l'armée ſe rendit à Vilvorde; le ſol de la terre y étant ſec, le pays aéré, & les chaleurs modérées, les troupes continuèrent à jouir d'une ſanté peu ordinaire. Car au milieu de ſeptembre, il y eut rarement plus de douze malades

par bataillon ; nombre auſſi petit qu'on puiſſe l'eſpérer dans les meilleurs quartiers.

La température de la ſaiſon, la ſéchereſſe du terrein, & le peu de fatigues que les troupes eurent à eſſuyer, contribuèrent à rendre l'automne extrêmement ſain, quoiqu'il ne le ſoit pas communément. La dyſenterie ſeule avoit été fréquente dans les nouveaux régimens ; on en guériſſoit aiſément, & l'on ne pouvoit pas non plus donner le nom d'épidémique à la fièvre rémittente. Car quoiqu'elle eût commencé vers la fin du mois d'août, & que ce fût la maladie la plus ordinaire le reſte de cette campagne, elle fit cependant ſi peu de progrès, qu'il n'y eut en aucun tems plus de ſept à huit perſonnes par bataillon qui en furent attaquées ; les ſymptomes en furent même beaucoup plus favorables que ceux des campagnes précédentes.

Les troupes s'étant un peu éloignées, pour former une ligne le long du grand canal, on remarqua que le terrein étant bas & planté d'arbres, d'une manière fort ſerrée, les effets de l'humidité commencèrent bientôt à ſe manifeſter ; mais ils diſparurent dès qu'elles furent de retour au premier camp.

Le 24 octobre, le tems continuant à être beau & tempéré, on leva le camp, & les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver. Quelque tems auparavant on avoit renvoyé en Angleterre dix bataillons, & au commmencement de novembre, toute l'infanterie angloiſe, avec partie de la cavalerie, ayant été rappellée pour ſupprimer la rebellion, elle marcha à Willemſtad, où elle s'embarqua pour l'Angleterre.

Nous avons juſqu'à préſent parlé de la ſanté du gros de notre armée ; nous allons dire deux mots des corps qui en furent ſéparés. Oſtende s'étant rendue ſur la fin du mois d'août, la garniſon, compoſée de cinq bataillons anglois, fut conduite à Mons, où elle reſta environ trois ſemaines. Ces troupes s'étoient

toient ſi bien portées, que lorſqu'elles ſortirent, ſuivant la capitulation, elles ne laiſſèrent que dix malades, malgré la grande fatigue qu'elles avoient eſſuyée pendant le ſiége. Mais le même corps ayant été mis enſuite à Mons, dans des caſernes humides, tandis que les dehors de la ville étoient inondés, les maladies d'automne prévalurent alors à un tel point, que dans ce court eſpace, il y eut deux cents cinquante malades qu'on fut obligé d'y laiſſer, lorſque le reſte de ce corps marcha à Bruxelles. C'étoient des dyſenteries, des fièvres rémittentes & intermittentes; & il s'y joignit, comme c'eſt aſſez l'ordinaire vers la fin de l'automne, des toux, des douleurs de rhumatiſmes, & autres maladies provenant du froid. Il s'y mêla auſſi un peu de fièvre d'hôpital, cauſée par le mauvais air des logemens étroits & mal ſains, où les ſoldats reſtèrent à Mons.

On envoya, vers le milieu de juillet, dans la citadelle d'Anvers, le régiment de Handyſide, qui formoit auſſi un corps ſéparé, & qui étoit arrivé cet été pour la première fois. L'air de cette ville eſt humide; le fort, ſur-tout, ſe trouve expoſé aux exhalaiſons des marais voiſins. Les caſernes étoient d'ailleurs à rez-de-chauſſée & extrêmement humides; ce qui rendit d'une mauvaiſe eſpèce, & générales, la dyſenterie, les fièvres intermittentes & les rémittentes. Au commencement d'octobre il y eut cent ſoixante-trois malades dans ce ſeul bataillon, ce qui étoit cinq ou ſix fois plus que n'en avoient les autres régimens qui ſe trouvoient dans les lignes. On ne peut imputer cette diſproportion qu'à l'humidité, puiſque les autres régimens nouveaux, qui campoient alors, ſouffrirent fort peu, & que dans la ville même, les dyſenteries, les fièvres intermittentes & rémittentes, furent très-communes parmi les habitans, tandis que ceux de Bruxelles jouiſſoient d'une ſanté parfaite. Une partie des dragons de Rich s'étant échappée à la priſe de Gand, ſe retirèrent à Anvers; ils y furent attaqués

par les maladies épidémiques qui régnoient en cette ville, tandis que le reſte de ce régiment, qui étoit au camp, continua en bonne ſanté, ſans fièvre & ſans dyſenterie.

On laiſſa à la fin de la campagne, dans les différens hôpitaux d'Anvers, de Bruxelles & de Mons, environ mille malades en tout; ce qui fait un fort petit nombre, ſi l'on conſidère que pendant cette campagne, il y avoit eu en même tems en Flandre, ſans compter la cavalerie, vingt-neuf bataillons, dont quelques-uns n'avoient jamais fait de campagne auparavant. Le nombre des morts, depuis le commencement juſqu'à la fin de la campagne, ſi l'on excepte les ſoldats qui furent tués ou qui moururent de leurs bleſſures, n'alla pas au-delà de deux cents. Les chaleurs modérées, la ſéchereſſe du terrein où l'on campa, le peu de fatigues qu'eſſuyèrent les troupes, joint à ce qu'elles furent aſſez peu expoſées dans les marches & en faction, aux vapeurs humides & à la pluie, & qu'elles entrèrent de bonne heure en quartiers d'hiver, concoururent à rendre cette campagne la plus ſalubre de toutes.

CHAPITRE VI.

Relation générale des maladies des campagnes de 1745 & de 1746, dans la Grande-Bretagne.

VERS la fin de la campagne de 1745, les trois bataillons des gardes à pied & ſept autres, s'embarquèrent en Hollande; ils abordèrent au ſud de l'Angleterre. Le paſſage fut court, & ces troupes ayant quitté la Flandre avant que les nuits devinſſent froides, elles arrivèrent en parfaite ſanté. Le reſte de l'infanterie ayant campé plus long-tems, s'embarqua lorſque la ſaiſon étoit déjà avancée, & les vents contraires ayant retenu ces ſoldats en mer, ils débarquèrent malades à Newcaſtle, à Holy-Iſland & à

Berwick ; car pendant la traverſée, pluſieurs furent attaqués de fièvres rémittentes, qui, par le grand nombre de perſonnes & par l'air corrompu & renfermé du fond de cale, ſe tournèrent bien vîte en fièvres de priſon, & devinrent contagieuſes.

On choiſit, à Newcaſtle, un certain nombre de maiſons pour les malades qui y abordèrent. Comme on mit auſſi dans ces mêmes maiſons ceux qui ſe trouvèrent mal à l'armée du maréchal Wade, ils furent ſi ſerrés que l'air ſe corrompit en peu de tems. La fièvre devint ſi contagieuſe que la plupart des gardes-malades, & de ceux qui prirent ſoin de cet hôpital, en furent attaqués ; trois apothicaires de cette ville, quatre de leurs apprentifs & deux garçons en moururent.

Les régimens de Ligonier & de Price abordèrent à Holy-Iſland. Ayant laiſſé leurs malades à Anvers, ils s'embarquèrent en parfaite ſanté ; mais lorſqu'ils arrivèrent, ils ſe trouvèrent dans un état auſſi fâcheux que ceux qui étoient à Newcaſtle. L'on n'avoit point prévu ce déſaſtre, & il ſe fit ſentir dans le tems qu'on étoit dépourvu de tout. On tira des vaiſſeaux quatre-vingt-dix-ſept ſoldats attaqués de la fièvre de priſon ; quarante en moururent. Linfection s'étant répandue dans l'iſle, elle emporta cinquante perſonnes en quelques ſemaines, ce qui fait un ſixième des habitans de ce petit pays. La même fièvre fut portée à Berwick, par les ſoldats qui y débarquèrent ; mais les malades étant en plus petit nombre, la maladie ne fit pas de progrès.

Au commencement de décembre, on aſſembla à Litchfield, ſous les ordres du duc de Cumberland, un corps de troupes compoſé de douze bataillons & de trois régimens de cavalerie. Les Quakers avoient fait préſent aux ſoldats de camiſoles de flanelle, ce qui fut fort avantageux & fort commode pour une campagne d'hiver. On ne fut point mouillé pendant la marche ; l'armée ne campa à Packington que trois

jours, & les ſoldats paſſèrent une nuit à Stone, ſans quitter leurs armes ; mais comme ils couchèrent le reſte du tems dans des maiſons, & qu'ils eurent la paille, le chauffage & les vivres en abondance, ils ſe conſervèrent en meilleure ſanté qu'on ne devoit s'y attendre dans cette ſaiſon.

On envoya vers la fin de décembre la plus grande partie de l'infanterie en quartiers d'hiver, tandis que la cavalerie & mille hommes de pied s'avancèrent juſqu'à Carliſle. On laiſſa dans les villes qu'on trouva ſur la route, le petit nombre de ceux qui tombèrent malades pendant la marche, & on les mit entre les mains des chirurgiens du pays, qui en général les traitèrent bien.

Les troupes ayant ſéjourné quelques jours à Litchfield, on y laiſſa plus de malades que dans tout autre endroit, ce qui détermina à faire de la maiſon de force un hôpital. Mais comme on y en admit un trop grand nombre, l'air ſe corrompit, & les fièvres inflammatoires ordinaires ſe changeant en fièvre de priſon, pluſieurs en moururent. Cette fièvre fut inconnue dans tous les autres endroits où il n'y eut point d'hôpital-général.

La fièvre d'automne rémittente, quoique déguiſée par divers ſymptomes de froid, ſe fit cependant remarquer dans les troupes qui vinrent de Flandre, juſqu'à ce que les gelées du mois de décembre y mirent fin. Mais les maladies dominantes furent des toux violentes, des points de côté, des douleurs de rhumatiſme & de pleuréſie, avec un petit nombre de dyſenteries, ſuites naturelles du froid & de la pluie auxquelles les ſoldats avoient été expoſés lorſqu'ils étoient en faction, ou bien en marche. Il y eut outre cela quelques fièvres intermittentes, mais toutes tellement mêlées de toux & d'embarras dans les poumons, qu'on regarda la ſaignée comme le remède le plus néceſſaire. Elle l'étoit en général au point que dans toutes les villes où les troupes paſſoient, & où

on laiſſoit des malades, je regardois les chirurgiens & les apothicaires de ces villes, comme ſuffiſamment inſtruits ſur la manière dont il falloit traiter les malades confiés à leurs ſoins, quand je leur avois inculqué la néceſſité des ſaignées abondantes & réitérées : car les troupes étoient en ce tems-là bien nourries, & leur ſang s'étoit bientôt enflammé en prenant du froid.

On inveſtit Carliſle au commencement de janvier, & cette place fut priſe quelques jours après. Le peu de tems que dura le ſiège, la température de l'air, & l'excellent abri que les troupes trouvèrent près des fortifications, tant que dura le ſiège, rendirent la maladie ſi peu conſidérable, qu'elle n'enleva qu'un ſeul homme. Pendant toute cette expédition, ce corps perdit au plus quarante hommes, quoiqu'il eût eu ſix à ſept cents malades.

Le 10 février l'armée marcha d'Edimbourg à Perth, ſous les ordres du duc de Cumberland. Elle étoit compoſée de quatorze bataillons & de trois régimens de cavalerie. Comme ces troupes ſe trouvoient trop nombreuſes pour pouvoir être logées par billets dans les maiſons des particuliers, on mit deux bataillons en quartiers dans les égliſes. On avoit des proviſions en abondance ; mais les quartiers étoient généralement froids, de ſorte qu'un très-grand nombre éprouvèrent les maladies inflammatoires ordinaires en hiver. Les toux violentes, les pleuréſies & les péripneumonies furent en particulier très-fréquentes.

Les troupes décampèrent de Perth au commencement de mars, pour aller à Montroſe, & de-là à Aberdeen, & laiſſant derrière elles trois cents malades qu'on traita & qu'on pourvut de ce qui leur étoit néceſſaire dans les ſalles (1) *des corporations*, ou dans des maiſons bourgeoiſes.

---

(1) Les hôtels des différens corps de marchands.

L'infanterie entière reſta en quartier à Aberdeen ; juſqu'à la fin de mars ; mais on mit par la ſuite neuf bataillons en garniſon à Inverurie & à Strathbogie, & dans ce même tems, un bataillon débarqua à Aberdeen, & vint joindre l'armée.

Les gelées, la neige, & les vents d'eſt, ayant rendu le tems extrêmement vif, les maladies inflammatoires continuèrent ; mais tandis que les ſimples ſoldats ſouffroient, à cauſe des lits froids, des factions, des gardes, ou même à cauſe de leur peu de conduite, les officiers dont les quartiers étoient chauds, & qui ſe trouvoient moins expoſés au froid, ſe portoient bien : mais le tems étant devenu très-rude vers le commencement de mars, quelques-uns reſſentirent des attaques de goutte.

Les malades étant bien logés dans l'hôpital de la ville & dans d'autres grandes maiſons, où ils reſpiroient un air libre, ne furent point attaqués de la fièvre d'hôpital. Lorſque l'armée ſe mit en marche, on laiſſa quatre cents malades, y compris ceux d'Inverurie & de Strathbogie ; mais fort peu moururent.

L'armée campa d'abord le 23 avril à Cullen ; le jour ſuivant elle paſſa le Spey ; & le 27, après la bataille de Culloden, elle alla à Inverneſſ, & campa au ſud de la ville.

Le ſervice avoit été continuel à Strathbogie & à Inverurie, pour ſe précautionner contre les ſurpriſes ; on avoit marché un jour long-tems & par la pluie ; on avoit campé de bonne heure, & les rivières paſſées à gué, avoient occaſionné bien des rhumes, Toutes ces circonſtances concoururent à rendre la maladie conſidérable. Soixante à ſoixante-dix hommes tombèrent malades avant que l'armée eut atteint Inverneſſ ; on les laiſſa dans les villes qui ſe trouvèrent ſur la route. Lorſqu'on y fut arrivé, les maladies inflammatoires ne firent qu'augmenter ; elles devinrent d'autant plus conſidérables que le climat eſt froid, & que le camp étoit expoſé à des vents

perçans dans un pays ouvert de toutes parts. Les pleuréſies & les péripneumonies en particulier, alarmèrent d'autant plus qu'elles vinrent bien vîte à ſuppuration.

On mit à Inverneſſ, dans deux granges à drêche, les bleſſés, qui ſe montoient en tout à deux cents ſoixante-dix hommes. Pluſieurs avoient reçu des entaillades faites avec de larges ſabres, bleſſures juſqu'alors peu connues dans les hôpitaux; mais on en guérit d'autant plus aiſément que la largeur de l'orifice de la plaie étoit proportionnée à ſa profondeur, qu'elle avoit d'abord beaucoup ſaigné, & qu'il n'y avoit ni contuſions, ni eſcarres, qui puſſent mettre obſtacle à une bonne ſuppuration, comme cela ſe rencontre dans les plaies faites avec les armes à feu.

Outre ces deux granges occupées par les bleſſés, on choiſit deux maiſons bien aérées pour ſervir d'hôpital aux malades. Les chirurgiens des régimens eurent auſſi des ordres de ſe pourvoir d'endroits commodes pour recevoir les ſoldats auſſi-tôt qu'ils tomberoient malades, & on leur permit d'envoyer à l'hôpital-général autant de ceux qui étoient le plus mal, qu'il en faudroit pour diminuer leur travail, ſans cependant ſurcharger cet hôpital. On eſpéra qu'au moyen de la diſperſion des malades, & de l'air pur qu'on tâchoit de conſerver dans les quartiers, on pourroit au moins modérer la contagion, ſi on ne la prévenoit pas; quoiqu'on eut d'autant plus ſujet de la craindre, que la ville eſt fort petite, que les priſons étoient pleines de priſonniers dont pluſieurs étoient bleſſés, qu'on prévoyoit les ſuites d'un long campement & des maladies du camp. La multitude de monde, la mal-propreté d'une petite place où ſe tenoient les marchés de l'armée, & enfin l'air malſain d'une ville où la rougeole & la petite vérole avoient fait beaucoup de ravages avant l'arrivée de l'armée, augmentoient beaucoup nos frayeurs.

Toutes ces circonſtances concouroient à nous faire

appréhender les ſuites les plus fâcheuſes. On eut ; par cette raiſon, grand ſoin de partager les malades en pluſieurs bandes, & de tenir leurs quartiers bien propres. On donna pareillement ordre de nettoyer tous les jours les priſons, & d'enlever promptement les corps de ceux qui y mouroient ; pour prévenir les inconvéniens de la trop grande affluence, on mit une partie des priſonniers à bord de quelques vaiſſeaux qui ſe trouvoient à la rade, & on leur laiſſa la liberté de venir reſpirer l'air ſur le tillac.

Ainſi le mois de mai ſe paſſa ſans aucune infection ; le tems étant extraordinairement ſec & chaud pour le climat, la maladie inflammatoire avoit baiſſé à vue d'œil dans le camp, lorſqu'un accident imprévu fit que la fièvre maligne devint plus générale & plus fatale qu'on ne l'avoit craint d'abord.

Vers la fin de ce mois, le régiment d'Hougthon & trois autres, qui avoient été envoyés pour renforcer les troupes, abordèrent à Nairn, & joignirent l'armée. Douze ſoldats de ce corps tombèrent malades de la fièvre quelques jours après ; on les envoya à l'hôpital, où ils furent abondamment ſaignés. Mais le jour ſuivant, le Médecin n'ayant remarqué ni toux, ni points de côté, ni douleurs de rhumatiſme, ſymptomes ordinaires de la fièvre qui dominoit alors dans le camp ; voyant d'ailleurs que la ſaignée leur avoit abattu le pouls, & que quelques-uns avoient une ſtupeur extraordinaire, je rapportai ſur le champ cette fièvre à une eſpèce contagieuſe & de priſon, & je conclus qu'elle tiroit ſon origine de l'air infect & renfermé des vaiſſeaux qu'ils avoient reſpiré pendant le voyage. Je ne pus cependant m'empêcher d'abord d'être étonné de ce que ce bataillon étoit ſi malade, tandis que le reſte ſe portoit bien.

Mais après de plus amples recherches, j'appris que cette fièvre venoit directement par contagion de la véritable maladie de priſon, qui ſe communiqua de la manière ſuivante. Quelque tems auparavant on

avoit pris, ſur les côtes d'Angleterre, un vaiſſeau françois, à bord duquel il y avoit des troupes deſtinées à ſecourir les rebelles. Il ſe trouva parmi ces troupes quelques Anglois qui avoient déſerté en Flandre. Ces derniers ayant été pris, furent jettés dans les priſons à leur arrivée en Angleterre, où on les garda juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion pour les tranſporter à Inverneſſ, afin d'y être jugés par le conſeil de guerre. Les priſonniers, au nombre de trente-ſix, ayant apporté avec eux la fièvre de priſon, la communiquèrent à ce régiment qui s'étoit embarqué avec eux.

Trois jours après leur débarquement, ſix officiers en furent attaqués, & le régiment laiſſa environ quatre-vingt malades à Nairn, pendant le peu de ſéjour qu'il y fit. Les dix jours ſuivans, qu'il paſſa au camp d'Inverneſſ, il envoya à l'hôpital environ cent vingt hommes avec la même fièvre; mais quoique la force de la maladie eût diminué dans la marche qu'il fit enſuite pour gagner le fort Auguſte & le fort Guillaume, ce corps reſta cependant maladif pendant un tems conſidérable.

Les ſymptomes de la maladie de priſon reſſembloient totalement à ceux de la fièvre d'hôpital. On avoit auparavant ſoupçonné ces maladies d'être la même; les conjectures ſe changèrent alors en certitude. La première ayant été introduite de la ſorte, elle ſe répandit bientôt non-ſeulement dans les hôpitaux, mais encore parmi les habitans de la ville; tandis que le nombre & la violence des maladies ordinaires aux camps, diminuèrent ſenſiblement après le commencement de mai. Le tems ſe trouvant non-ſeulement ſec pendant tout le mois de mai, mais encore fort chaud pour le climat, il ne ſe trouva alors d'autres maladies dans le camp que celles qui ſe font ſentir au commencement d'une campagne, ſi l'on en excepte un petit nombre de fièvres intermittentes, & un plus grand nombre de diarrhées. Ces cours de ventre ac-

compagnoient pour l'ordinaire la plupart des maladies, mais ils étoient légers, & sembloient moins provenir du froid que de l'eau de la rivière qui sort du lac de Neſſ, & qu'on a toujours regardée comme laxative pour ceux qui ne sont pas accoutumés à en boire. Ces diarrhées s'en alloient d'elles-mêmes, ou cédoient bien vîte aux astringens.

Le 3 juin on laissa quatre bataillons dans Inverneſſ, & neuf autres, avec un régiment de cavalerie, se mirent en marche pour le fort Auguste, laissant dans l'hôpital environ six cents malades, sans compter les blessés.

Le nouveau campement se fit tout contre le fort, à l'extrémité du lac de Neſſ, dans une petite vallée environnée de montagnes, excepté du côté qu'elle donne sur le lac. Ce lac est considérable, l'eau en est douce, il a vingt-quatre mille de long sur un peu plus d'un mille de large. Il est situé entre deux rangs de montagnes parallèles l'un à l'autre, ce qui le fait paroître un vaste canal. Il est remarquable par sa profondeur, & par la propriété qu'il a de ne geler jamais. Par-tout où on l'a sondé, on a trouvé depuis cent seize jusqu'à cent vingt brasses, & dans un endroit jusqu'à cent trente-cinq. Son eau est parfaitement douce au toucher & au goût; elle dissout aisément le savon. Cependant elle est laxative pour quelques-uns, & se trouve toujours un diurétique. Les habitans en font grand cas pour le scorbut, & véritablement on peut croire par ces qualités qu'elle peut convenir dans quelques espèces de cette maladie (1). On voit sur ses bords un grand nombre de petites pierres pesantes, qui sont une espèce de marcassite, & il paroît fort probable que

(1) Savoir dans la galle de la tête, les dartres, & dans les degrés inférieurs de la lèpre, qu'on suppose communément, quoiqu'improprement, provenir d'une humeur scorbutique. *Voyez* Part. III, Chap. VII.

le fond s'en trouve pareillement couvert: mais il eſt difficile de déterminer ſi quelque principe minéral, quelque ſource d'eau chaude, ou la grande profondeur de ce lac, empêche ſon eau de geler (1). Comme il eſt plein de poiſſons excellens, & que ſon eau n'a aucun goût particulier, il ne paroît pas qu'elle ſoit beaucoup imprégnée de particules minérales, ſi tant eſt qu'elle le ſoit. D'ailleurs, comme elle eſt toujours fraîche, on a d'autant moins de raiſon de ſuppoſer au fond quelque ſource d'eau chaude, qu'on n'en trouve aucune de cette nature dans tout le pays. Ce lac eſt entretenu par pluſieurs petites rivières, toutes ſujettes à geler, & ſe jette dans le *Neſſ*, rivière aſſez grande, qui, après un cours de ſix milles, va ſe perdre dans le détroit de Murray à Inverneſſ, & qui, de même que la ſource, ne gèle jamais.

On a toujours regardé le fort Auguſte comme une garniſon fort ſaine; mais il n'en eſt pas de même du fort Guillaume qui eſt ſur la côte occidentale, à vingt-

---

(1) Il eſt très-probable que la grande profondeur de ce lac l'empêche de geler: car le comte de Marſilly obſerve dans ſon *Hiſtoire phyſique de la mer*, que la mer, depuis dix juſqu'à cent vingt braſſes, a le même degré de chaleur depuis le mois de décembre juſqu'au commencement d'avril, & il conjecture qu'elle perſiſte dans cet état le reſte de l'année, avec fort peu de variation. Or il paroît naturel de croire que l'eau douce, à une grande profondeur, n'eſt pas plus affectée par le chaud & par le froid de l'air, que ne l'eſt celle de la mer à une même profondeur; d'où l'on voit que la ſurface du *lac Neſſ* peut fort bien ne jamais geler, à cauſe de la grande quantité d'eau de deſſous, qui eſt d'un degré de chaleur ſupérieur au point de la congélation. Une autre circonſtance peut encore y contribuer. Ce lac ne ſe trouve jamais dans un calme parfait, & le vent qui ſouffle toujours d'une extrémité à l'autre, excite de telles ondulations, qu'elles ſont un obſtacle à la congélation. Cette relation ſe confirme par la remarque qu'on fait communément dans le voiſinage, que ſi l'on prend de l'eau du lac, & qu'on la tienne tranquille & ſans mouvement, elle gèle alors auſſi-tôt que toute autre eau.

huit milles environ de l'autre. On y eſt ſur-tout ſujet à la fièvre intermittente & au flux de ſang. Il pleut continuellement ſur cette côte, & le fort ſe trouve ſitué dans une vallée étroite, humide & environnée de montagnes ; de ſorte que non-ſeulement il y tombe beaucoup plus de pluie que dans tout le reſte du pays, mais encore que l'évaporation s'y fait beaucoup plus lentement.

Comme il n'y avoit point de paille au fort Auguſte, on ordonna aux ſoldats de couper les bruyères, & d'en faire uſage pour ſe coucher ; l'on remarqua que les plus diligens à s'en ſervir, & que ceux qui les renouvellèrent plus ſouvent, ſe portèrent mieux.

Le tems, depuis le milieu de mai juſqu'à la fin du même mois, fut ainſi qu'au commencement de juin, extraordinairement ſec & chaud ; mais il devint enſuite froid & pluvieux. Ce changement rendit les dyſenteries beaucoup plus fréquentes : mais comme il y eut des vents continuels, qui tinrent la terre aſſez ſèche, ils prévinrent la contagion, & la maladie n'augmenta point.

La dyſenterie, & toutes les autres maladies de ce camp, étant accompagnées d'un ſang cœneux, & d'autres marques d'une grande inflammation, rendirent les ſaignées abondantes & réitérées, plus néceſſaires ici qu'elles ne l'auroient été dans un climat plus chaud. Les vomitifs n'eurent pas autant de ſuccès qu'ils en avoient eu en Flandre, quoiqu'ils fuſſent alors plus efficaces qu'au printems : comme s'il y eut déjà, même dans cette latitude, quelque diſpoſition aux maladies d'automne.

Outre les dyſenteries, il y eut parmi les ſoldats des flux de ventre d'une eſpèce plus douce, provenant en partie de défaut de régime, de ce qu'ils avoient eu les pieds & les habits mouillés ; ou bien ces diarrhées accompagnoient les fièvres, quand, faute d'être aſſez couverts, les malades ne pouvoient tranſpirer librement.

A meſure que l'été avançoit, les fièvres inflammatoires paroiſſoient avec des ſymptomes moins violens; & à moins qu'on ne fût extraordinairement expoſé au froid, elles ne prenoient pas ſi ſouvent la forme de péripneumonie, de pleuréſie, de rhumatiſme aigu, ou autre ſemblable; ce qui ſur-tout les caractériſoit, étoit un ſang épais & coëneux.

Les fièvres intermittentes participoient de la nature de la fièvre rémittente d'automne, & de l'inflammatoire. Par cette raiſon elles exigeoient la ſaignée & les évacuations des premières voies: mais elles ne furent point en grand nombre; les vents continuels empêchant la ſtagnation de l'air & ſéchant bien vîte la terre, après qu'il étoit tombé de la pluie.

Nous n'avions pour loger nos malades que quelques miſérables cabanes, dans le voiſinage du camp. Comme on craignoit par cette raiſon le mauvais air, on tranſporta à Inverneſſ tous ceux qui purent l'être. Cette précaution retarda la fièvre d'hôpital, mais elle ne la prévint point. Car les malades s'étant multipliés, ces cabanes qui ſervoient d'infirmeries, furent bientôt pleines, l'air ſe corrompit, la fièvre d'hôpital parut avec violence & devint funeſte. Lorſqu'elle ſe joignit à quelque maladie inflammatoire commune, il ſe fit alors un mélange de ces deux maladies, qui rendoit le cas d'autant plus embarraſſant, que les indications curatives étoient plus contradictoires.

Vers le milieu du mois d'août on leva le camp, & on laiſſa au fort Auguſte environ trois à quatre cents malades, qu'on tranſporta depuis à Inverneſſ. Dans ce même tems, la fièvre d'hôpital devint fréquente parmi les habitans de cette ville, mais elle fut moins mortelle qu'à l'ordinaire, à cauſe de la fraîcheur du tems & de la ſituation favorable de la place.

Depuis le milieu de février que l'armée traverſa la rivière de Forth, juſqu'à la fin de la campagne, il y eut dans les hôpitaux plus de deux

mille malades, en y comprenant les blessés ; près de trois cents moururent, & la plupart de cette fièvre contagieuse.

CHAPITRE VII.

Relation générale des maladies des campagnes de 1746 & de 1747, dans le Brabant-Hollandois.

Tel fut l'état de la santé des troupes dans la Grande-Bretagne. Il n'y avoit eu dans les Pays-Bas, depuis le commencement de cette campagne, que trois bataillons & neuf escadrons de troupes angloises. Au mois d'août on envoya d'Ecosse quatre bataillons pour joindre l'armée : étant abordés à Willemstad, & ayant séjourné quelque tems dans ce terrein bas & marécageux, dans le fort de la plus mauvaise saison, ils gagnèrent bientôt les fièvres intermittentes & rémittentes du pays, & se virent obligés, avant de se mettre en marche, d'envoyer un grand nombre de malades à l'hôpital d'Oosterhout.

Les troupes ayant essuyé dans cette campagne, qui finit tard, des marches fatigantes par des pluies considérables en automne, après un été fort chaud, elles s'en trouvèrent très-incommodées. Car à la fin de la campagne, sans y comprendre ceux qui furent blessés à la bataille de Raucoux, il y avoit environ quinze cents de nos soldats dans les hôpitaux, ce qui faisoit presque le quart de nos troupes. Mais on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies, & elles furent les mêmes que celles qu'on voit communément dans toutes les campagnes (1).

---

(1) L'auteur suivit pendant cette campagne l'armée en Ecosse ; il n'a pu, par cette raison, donner une relation plus détaillée des maladies des troupes employées dans les Pays-Bas.

Le printems ſuivant, l'armée entra en campagne le 23 avril 1747, & campa d'abord à Gilſen près de Breda. L'armée angloiſe étoit au commencement compoſée de quinze bataillons & de quatorze eſcadrons, & quelque tems après il vint d'Angleterre un renfort de ſept bataillons; mais comme on en envoya quatre en Zélande, & les trois autres aux lignes de Berg-op-zoom, ils ne joignirent point l'armée.

Les premiers jours qu'on fut campé, il fit froid, le tems ſe radoucit enſuite, & il continua de la ſorte juſqu'au commencement de juin qu'il devint très-chaud. Depuis qu'on fut entré en campagne, juſques vers la fin de juin, il tomba fort peu de pluie, & tous les endroits où on campa étoient ſecs.

Les ſix premières ſemaines on envoya dans les hôpitaux environ deux cents cinquante malades, nombre fort modéré, ſi l'on conſidère que les troupes ſortirent de fort bonne heure de leurs quartiers. Les maladies prirent leur cours ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'elles ſe trouvèrent pour la plupart inflammatoires.

La bataille de Laffeld ſe donna le 2 juillet, & environ depuis ce tems-là il tomba beaucoup de pluie qui rafraîchit l'air. On conduiſit à Maſtricht autour de huit cents bleſſés, & l'on choiſit entre autres bâtimens, pour ſervir d'hôpital, une grande égliſe, qui non-ſeulement contint beaucoup de malades, mais qui encore, par ſa grandeur, prévint la fièvre d'hôpital, quoique un grand nombre de perſonnes attaquées de la dyſenterie & d'autres maladies putrides y fuſſent renfermées pendant le reſte de la campagne.

L'armée traverſa la Meuſe après la bataille, & campa à Richolt. Quelque tems après elle alla à Richel & enſuite à Argenteau, ſans quitter le voiſinage de Maſtricht. Tous ces camps, par leur ſituation, étoient ſecs & aérés; & dans les commencemens, n'y ayant pas de ſervice extraordinaire pendant la nuit, les maladies ſe trouvèrent peu nombreuſes & très-peu inflammatoires. La dyſenterie ne

se fit point sentir, si ce n'est aux gardes qui étoient à Richolt sur un terrein bas, & alors un peu mouillé; mais le nombre des malades ne fut point considérable, & les symptomes furent favorables.

Depuis le 20 juillet jusqu'au 10 septembre, il fit une chaleur étouffante, & jusqu'au milieu d'août les nuits furent presque aussi chaudes que le jour. Le camp jouit d'une parfaite santé pendant tout ce tems; mais les blessés souffrirent beaucoup, car l'extrême chaleur occasionna des fièvres lentes, ou bien en relâchant les fibres & en rendant âcres les humeurs, tantôt elle empêchoit les plaies de se cicatriser, & tantôt elle les disposoit à se rouvrir après avoir été guéries. Vers le milieu d'août, malgré la chaleur des jours, les nuits ne laissèrent pas de devenir fraîches, & il commença à tomber d'abondantes rosées. C'est à ces variations de tems auxquelles les troupes du camp étoient continuellement exposées, qu'on doit attribuer l'origine de la dysenterie; puisqu'elle arrive communément lorsque la transpiration est arrêtée par le froid & les vapeurs humides, après que le sang a éprouvé quelque altération par les chaleurs continuelles.

Plus de la moitié des soldats gagnèrent la maladie à différens degrés; elle fut aussi plus fréquente parmi les officiers qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. La contagion se communiqua aux villages voisins, & fit de grands ravages parmi les payſans, soit qu'ils manquassent tout-à-fait de remèdes, ou qu'ils en employassent dont ils auroient dû plutôt se passer. Mais Maſtricht souffrit peu, malgré son commerce journalier avec le camp; car cette ville étant bâtie sur une fort grande rivière, dans un pays ouvert, est bien aérée & salubre.

Nonobstant le grand nombre de dysenteries, peu de nos soldats en moururent; car les malades étoient plus dispersés, les hôpitaux mieux aérés qu'à l'ordinaire, & les chirurgiens de l'armée, instruits

par

par l'expérience, guériſſoient ceux qui étoient dans les hôpitaux du camp, ou bien, après quelques évacuations néceſſaires, ils les envoyoient à Maſtricht.

Au commencement d'octobre, il tomba beaucoup de pluie ; & les ſoldats qui s'y trouvèrent expoſés, furent attaqués de la dyſenterie : mais cette pluie devint en général fort favorable à l'armée, à cauſe qu'elle rafraîchit l'air, & que par-là elle mit plutôt fin à la maladie.

Les fièvres rémittentes d'automne qui avoient paru vers la fin du mois d'août, devinrent alors fréquentes ; mais il n'y eut rien de nouveau ni dans les ſymptomes, ni dans la cure.

Quelques jours après les pluies, l'armée ſe mit en marche du côté de Breda, & comme le tems commençoit alors à être froid, les toux, les points de côté pleurétiques, les douleurs de rhumatiſme furent communs, & parurent ſeuls, ou ſe joignirent à la fièvre rémittente.

Le 12 novembre les troupes entrèrent en quartiers d'hiver.

Quoiqu'il y eut eu dans le grand camp beaucoup de maladies pendant la campagne, la mortalité ne fut pas cependant conſidérable, & le nombre de ceux qu'on envoya aux hôpitaux à la fin de cette même campagne, doit paroître fort modéré, ſi l'on conſidère qu'elle finit fort tard.

Mais en Zélande la maladie fut conſidérable dans les quatre bataillons qui depuis le commencement de la campagne y avoient été en partie campés, & en partie dans des quartiers, les uns dans le Zuit-Beveland (1), & les autres dans l'iſle de Walche-

(1) Beveland, iſle de la Zélande, partagée par l'Eſcaut en Zuit-Beveland & Nort Beveland, Beveland méridional & Beveland ſeptentrional.

ren, deux petits pays du département de cette province. Ces troupes furent tellement incommodées, ſoit dans le camp, ſoit dans les quartiers, que lorſque la maladie parvint à ſon plus haut période, quelques-uns de ces corps avoient au plus cent hommes en état de faire le ſervice ; ce qui faiſoit ſeulement environ la ſeptième partie d'un bataillon complet. Le *Royal*, en particulier, n'eût à la fin de la campagne, que quatre hommes qui ſe fuſſent toujours bien portés. Or, comme nous avons déjà traité ſuffiſamment de la nature de l'air de la Zélande, & que nous avons prouvé que les fièvres rémittentes & intermittentes, & les dyſenteries, en ſont les effets & la ſuite (1), il ſuffit de renvoyer nos lecteurs à cette partie de notre ouvrage, afin qu'ils puiſſent ſe former une idée générale de ces maladies. Pour ceux qui veulent les connoître plus particulièrement, ils peuvent avoir recours à la troiſième partie de cet ouvrage (2). Je me contenterai de remarquer ici que ces fièvres épidémiques, non-ſeulement commencèrent en Zélande beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, à cauſe des grandes chaleurs ; mais encore ſe firent ſentir plus violemment, & devinrent auſſi funeſtes aux habitans qu'à nous-mêmes. Les officiers ne furent pas plus épargnés ; mais comme on prit plus de ſoin d'eux, & plus à tems, leurs fièvres ſe trouvèrent accompagnées de ſymptomes moins violens & moins fâcheux que celles des ſoldats. Mais l'eſcadre commandée par M. Mirchell, qui pendant tout ce tems-là étoit à l'ancre dans le canal, entre le Zuit-Beveland & l'iſle de Walcheren, où la maladie parut avec tant de violence, ne ſe trouva attaquée ni de fièvres ni de dyſenteries, & au milieu de cette contagion, elle jouit d'une ſanté parfaite : preuve

(1) Chap. I.
(2) Chap. IV. §. 2.

que l'air humide & putride des marais étoit diſſipé ; ou du moins corrigé avant que de parvenir à l'eſcadre, & qu'une ſituation en plein air eſt un des meilleurs préſervatifs contre les maladies d'un pays bas & marécageux, dans le voiſinage duquel on ſe trouve.

A proportion que l'automne devint plus frais, ces fièvres diminuèrent de leur ardeur, & ſe changèrent plus aiſément en intermittentes, quoique toujours irrégulières & d'une mauvaiſe eſpèce. La dyſenterie ne fut pas générale, quoique aſſez commune, & l'on remarqua que ceux qui en étoient attaqués, évitoient ordinairement la fièvre, ou que ſi quelqu'un les avoit toutes les deux, c'étoit alternativement ; de ſorte que lorſqne la dyſenterie paroiſſoit, la fièvre ceſſoit, & lorſque la dyſenterie étoit arrêtée, l'autre revenoit. Il s'enſuit que quoique ces deux maladies fuſſent bien différentes, elles provenoient cependant d'une même cauſe.

A l'égard des trois autres bataillons qu'on envoya à Berg-op-Zoom, ils campèrent dans les lignes de cette place, & ils y reſtèrent pendant la campagne. Cette ville ſe trouve ſituée ſur une petite hauteur ; mais le pays qui l'environne étant en quelques endroits marécageux, l'air y eſt moins ſec qu'aux environs de Maſtricht, quoiqu'il n'y ſoit pas auſſi humide qu'en Zélande. La maladie fut dans la même proportion, ſoit pour l'eſpèce, ſoit pour la violence, & garda un milieu entre celles qui dominèrent dans ces deux endroits : c'eſt-à-dire, que les fièvres furent autant au-deſſous de la violence de celles de la Zélande, qu'elles étoient au-deſſus des fièvres douces rémittentes du grand camp. Si les dyſenteries parurent plus fréquemment dans les lignes de Berg-op-Zoom qu'en Zélande, cela vint de ce que les ſoldats étoient plus expoſés à la pluie, & qu'étant dans un camp fixe, la maladie ſe communiquoit plus aiſément.

A la fin de la campagne, il se trouva dans les hôpitaux, sans compter les blessés, plus de quatre mille hommes, tant du gros de l'armée angloise, que des détachemens, ce qui faisoit un peu plus du cinquième du total. Mais on doit observer que les quatre bataillons qui étoient en Zélande en fournirent eux seuls près de la moitié ; de sorte que lorsqu'ils entrèrent dans leurs quartiers d'hiver, les malades étoient à ceux qui se portoient bien, à-peu-près comme quatre à un.

CHAPITRE VIII.

Relation générale des maladies de la campagne dans le Brabant-Hollandois en 1748.

CETTE campagne, qui fut la dernière, commença de très-bonne heure ; car le 8 avril l'armée campa à Hillenraet, près de Ruremonde, avec quinze bataillons & quatorze escadrons. Depuis l'ouverture de la campagne, jusqu'au commencement de mai, il fit très-froid, il tomba de la neige, & il y eut des vents violens accompagnés de pluie ; mais le service ne fut pas rude, & le terrein étoit sec.

Le 12 mai l'armée quitta Hillenraet, & en peu de jours elle vint à Nistelroy, où nous campâmes pour la dernière fois, laissant dans l'hôpital de Cuick environ cinq cents hommes, qui, pour la plupart avoient des maladies inflammatoires. Il parut un nombre extraordinaire de fièvres intermittentes : elles n'étoient communément que des rechûtes de ceux qui en avoient été attaqués en Zélande & dans les lignes de Berg-op-Zoom la campagne précédente. Elles furent aussi accompagnées d'un peu d'inflammation, qu'on doit attribuer au froid de la saison.

On nous envoya d'Angleterre en ce camp un renfort de sept bataillons. La chaleur commençoit alors à se faire sentir, & souvent elle étoit considérable ;

mais quelques orages, accompagnés de tonnerre & d'éclairs, ſurvenant à propos, détournèrent les chaleurs étouffantes & purifièrent l'air en le dégageant de ſes particules les plus mal-ſaines. Car on a remarqué que le tonnerre, étant plus fréquent dans les pays couverts & marécageux, il peut avoir pour cauſe finale, de rafraîchir l'air & d'en corriger la putréfaction, lorſque les chaleurs ſont le plus exceſſives (1). Le terrein étoit pareillement ſec, & le camp aéré; de ſorte que, tant que les troupes reſtèrent en campagne, la maladie fut très-peu conſidérable.

J'excepte toutefois les quatre bataillons qui avoient été la campagne précédente en Zélande. Car ils furent ſujets à retomber dans des fièvres intermittentes irrégulières qui ſe terminoient ſouvent en hydropiſies. Leurs malades étant en grand nombre & les hôpitaux des régimens, qu'on avoit placés dans des cabanes près des lignes, ſe trouvant remplis, il s'y engendra bientôt la fièvre d'hôpital, qui, de-là, ſe communiqua à l'hôpital général établi alors à Ravenſtein. Mais les quartiers de cet hôpital étant ſpacieux & bien aérés, la contagion ne fit pas plus de progrès; quoique pluſieurs des ſoldats qu'on y amena, fuſſent couverts de taches pétéchiales.

L'armée décampa le 9 juillet, & s'en alla en quartier. On établit à Eyndhoven le quartier principal, avec les trois bataillons de gardes. On plaça le reſte de l'infanterie dans les villages des environs, & la cavalerie près de Bois-le-Duc.

Il n'y avoit en ce tems-là que mille malades dans les hôpitaux, en comptant ceux qui y étoient reſtés de l'hiver dernier & de la campagne précédente; mais quelques jours après qu'on eut ceſſé la campagne, il parut une fièvre qui devint en peu de tems auſſi fréquente qu'aucune de celles qui avoient juſ-

(1) Muſſchenbroek, inſtit. phyſ. cap. 40.

qu'alors affligé l'armée. Voici les raiſons qu'on en donna.

Cette partie du Brabant eſt preſque auſſi unie qu'aucun autre endroit des Pays-Bas ; ſes ſeules inégalités ſont quelques montagnes ſablonneuſes & quelques élévations preſque inſenſibles, qui donnent à quelques villages l'avantage de quelques pieds au-deſſus du niveau du reſte du pays. Le terroir eſt ſablonneux & ſtérile ; l'on y apperçoit ſi peu d'eau, qu'au premier coup-d'œil on s'imagine qu'il eſt aride & fort ſain. Les apparences ſont trompeuſes ; on trouve par-tout l'eau à deux ou trois pieds de la ſurface, & à proportion qu'elle eſt plus ou moins avant en terre, les habitans ſe trouvent plus ou moins ſujets aux maladies. Le pays étant ſitué le long des bords de la partie inférieure de la Meuſe, eſt non-ſeulement très-mal ſain à cet égard ; mais à cauſe des inondations des petites rivières qui l'arroſent, il reſte ſous l'eau l'hiver entier, & pendant l'été il continue d'être humide. Les inondations qu'on a faites depuis le commencement de la guerre, autour des villes fortifiées, n'ont pas peu contribué à augmenter l'humidité & la corruption de l'air. Ces inondations devinrent ſur-tout nuiſibles au commencement de l'été qu'on fit rentrer une partie de ces eaux dans leur lit, après qu'on eut ſigné les articles préliminaires de la paix. Car ce terrein qui avoit été entièrement couvert d'eau, n'ayant été ſaigné qu'à demi, & devenant par-là marécageux, chargea l'air de vapeurs humides & putrides. Les états-généraux s'en étant apperçu à la contagion qui ſe fit ſentir avec violence à Bréda & dans les villages voiſins, donnèrent ordre de remettre l'inondation dans ſon premier état, & de l'y contenir juſqu'à l'hiver.

La maladie fut incomparablement plus grande près de Breda & de Bois-le-Duc, qu'à Eyndhoven, qui étoit à une beaucoup plus grande diſtance des inondations, & des autres terreins marécageux. C'eſt

pourquoi l'humidité de la plupart des quartiers provenoit principalement des eaux ſouterraines qui s'évaporoient à travers le ſable (1). Il y avoit près de Eyndhoven deux villages, Lind & Zelſt ; l'un élevé de dix pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau, & l'autre de quatorze, hauteur prodigieuſe pour le pays ; on remarqua que les ſoldats qu'on y avoit envoyés en quartier, ſe portèrent mieux que par-tout ailleurs.

On mit en quartier à Eyndhoven deux bataillons des gardes, & le troiſième à la campagne dans les maiſons des payſans ; de manière qu'ils ne formoient enſemble que l'enceinte d'un mille. Ce qu'il y eut de ſurprenant fut que le bataillon logé hors de la ville, eut toujours trois fois plus de malades que chacun des deux autres, quoique l'un d'eux eût été très-incommodé en Zélande l'année précédente. Or, la hauteur du terrein étant par-tout la même, on ne peut attribuer cette différence qu'à la grande humidité des cabanes (2) : car ces corps ſe reſſembloient à tous autres égards ; même nourriture, même ſervice & même exercice. Il arriva un cas ſemblable à un régiment d'infanterie. Une de ſes compagnies ayant été miſe en quartier dans des maiſons ſituées parmi des bruyères, elle y jouit d'une ſanté paſſable ; mais le reſte étant dans un bois, s'y trouva fort incommodé. Le camp des Hollandois établi à Gilſen, tout près de nos quartiers, mais ſitué ſur une bruyère ouverte de tous côtés, ſe conſerva en bonne ſanté, tandis que nous étions fort mal ; ce qui ſert encore à prouver qu'il eſt très-préjudiciable d'empêcher dans un pays humide, par des plantations ſerrées, l'air de circuler.

Telle fut la ſituation où nous nous trouvâmes.

(1) Vid. chap. I.
(2) Ibidem.

Nous allons voir maintenant juſqu'à quel point le tems concourut à cauſer cette maladie épidémique.

Il avoit fait très-chaud juſqu'alors ; mais pendant les mois de juillet & d'août, que la maladie ſe trouvoit la plus violente, il n'y eut point de pluie, & le tems fut étouffant & ſans air. Près des inondations, les brouillards de la nuit étoient épais & fétides. Les chaleurs diminuèrent au commencement de ſeptembre, & la maladie à proportion ; mais le froid ne ſe fit ſentir que vers le 20 d'octobre. Nous eûmes dans ce tems-là quelques jours de pluie & des vents conſidérables : vers la fin du mois, il y eut pendant la nuit quelques gelées un peu fortes. Le tems s'adoucit enſuite, & continua de la ſorte tant que les troupes reſtèrent dans le pays.

La maladie épidémique parut d'abord ſous la forme d'une fièvre ardente ; & ce fut la pire de toutes. Ceux qui en étoient attaqués, reſſentoient tout-à-coup de violens maux de tête, & tomboient ſouvent en délire. S'ils avoient l'uſage de la raiſon, ils ſe plaignoient de douleurs dans le dos & dans les reins, d'une foif exceſſive, d'une chaleur brûlante, accompagnées d'un grand mal & d'une grande oppreſſion d'eſtomac ; ou bien ils vomiſſoient de la bile avec beaucoup d'efforts ; d'autres l'évacuoient par les ſelles, avec un téneſme & des douleurs dans les inteſtins. Cette fièvre devenoit généralement rémittente dès les commencemens, ſur-tout en tirant du ſang, & en évacuant les premières voies. Mais ſi l'on venoit à négliger ces précautions, la maladie devenoit preſque continue. La tendence à la putréfaction étoit telle, que pluſieurs avoient des taches, des puſtules, & même des mortifications preſque toujours funeſtes.

Dans les quartiers voiſins des inondations, la plupart des malades éprouvèrent ces ſymptomes & autres ſemblables, pendant la première fureur de la maladie. Mais les quartiers plus éloignés de l'eau, qui

ne ſe trouvoient expoſés qu'à l'humidité naturelle au pays, & à la chaleur de la ſaiſon, eurent des fièvres plus bénignes & en plus petit nombre.

Ainſi quoique la maladie fût générale, les troupes qui étoient près des marais ſouffrirent davantage, ſoit par le nombre des malades qu'ils eurent, ſoit par la violence des ſymptomes. Le régiment de Grey en quartier à Vucht, village à une lieue de Bois-le-Duc, & environné de prairies alors couvertes d'eau, ou qui avoient été ſaignées peu de tems auparavant, ſe trouva le plus incommodé. Les quinze premiers jours ce régiment n'eut aucun malade; mais cinq ſemaines après, il y en eut à la fois ſur les liſtes cent cinquante; deux mois enſuite il en eut deux cents ſoixante, ce qui étoit plus de la moitié du régiment, & à la fin de la campagne, il n'avoit en tout que trente hommes qui ſe fuſſent toujours bien portés. Les dragons de Rothes & de Rich, qui étoient près des inondations, furent auſſi extrêmement malades. Le régiment de Johnſon, à Nieuland, où les prairies avoient été couvertes d'eau pendant tout l'hiver, & qui venoient d'être ſaignées, eut quelquefois plus de la moitié de malades. Les fuſiliers Ecoſſois qui ſe trouvoient à Dinther, quoiqu'ils fuſſent à quelque diſtance des inondations, eurent plus de trois cents malades à la fois, parce que leurs quartiers étoient dans un village bas & humide.

Ce qui parut ſurprenant, c'eſt qu'un régiment de dragons en quartier à Helvoirt, village ſitué ſeulement à une demi-lieue ſud-oueſt de Vucht, fut en grande partie exempt du malheur de ſes voiſins, les fièvres rémittentes & intermittentes n'y étant pas auſſi nombreuſes, & d'une auſſi mauvaiſe eſpèce; tant il étoit avantageux d'être éloigné des marais, d'avoir des vents qui ſoufflaſſent ſur-tout d'un endroit ſec, & d'être placé ſur un terrein un peu plus élevé, ſur des bruyères ouvertes de tout côté.

Ainsi les troupes furent à peine un mois en quartier, que les listes des malades furent en tout augmentées de deux mille, & qu'elles montèrent par la suite beaucoup plus haut. Car la maladie continua pendant tout le mois d'août, & ne diminua qu'avec les chaleurs vers le milieu de septembre. Les fièvres alors commencèrent, il est vrai, à n'être plus ni si nombreuses, ni si violentes; les rémissions furent aussi plus libres; de sorte qu'insensiblement, avec la fraîcheur du tems, cette fièvre devint régulière intermittente, & cessa totalement aux approches de l'hiver. Il étoit assez curieux de remarquer que ces fièvres intermittentes baissoient proportionnellement au dessèchement & à la chûte des feuilles. Il s'élève en ce tems-là beaucoup moins de vapeurs, & par la chûte des feuilles les villages sont exposés davantage au vent, l'air circule plus librement, & ils deviennent par conséquent plus secs & plus sains.

Les officiers furent par-tout moins incommodés que les simples soldats; avantage qu'on peut attribuer aux bons lits, aux chambres sèches & à une meilleure nourriture.

Les payſans souffrirent beaucoup, sur-tout ceux qui demeuroient près de Breda & de Bois-le-Duc; mais dans les villes il y eut moins de malades & moins de morts à proportion (1). La maladie fut en général plus fréquente parmi les pauvres qui couchoient dans des rez-de-chaussées, se nourrissoient mal & manquoient de remèdes. Car sans les évacuations artificielles, la nature n'étoit pas capable de guérir, ou bien elle ne le faisoit que lentement & imparfaitement. Ce pays n'avoit pas éprouvé de tels malheurs depuis un grand nombre d'années, parce que leurs deux grandes causes n'avoient pas concouru; je veux dire les inondations accompagnées d'un été

(1) On en donne la raison plus haut.

& d'un automne exceſſivement chauds & ſans air.

La dyſenterie ſe trouva peu fréquente pendant tout ce tems, circonſtance qui, ſi l'on conſidère la corruption des humeurs, & combien elles étoient portées à affecter les inteſtins, mérite qu'on y faſſe quelque attention. On peut ſe reſſouvenir qu'on a dit que la dyſenterie paroiſſoit lorſqu'après de grandes chaleurs la tranſpiration étoit ſubitement arrêtée, ſoit par les habits mouillés, le terrein mouillé, ou bien par les brouillards de la nuit & les roſées. Mais quoique ces inconvéniens ſe préſentent communément dans un camp, ils ſont cependant fort rares dans les quartiers. Ajoutez à cela, que la cauſe de la communication de la dyſenterie eſt moins due à la ſaiſon, aux habits mouillés, ou à d'autres accidens, qu'à la contagion provenant des excrémens putrides de ceux qui ſont d'abord attaqués de cette maladie. Or dans les quartiers les ſoldats étoient non-ſeulement moins expoſés à avoir leurs habits mouillés ; mais ſi quelques-uns ſe trouvoient affectés de ce mal, ils étoient tellement diſperſés, que les privés ne pouvoient occaſionner de contagion.

La paix ayant été conclue vers le milieu de novembre, les troupes ſortirent de leurs quartiers pour aller à Willemſtad, où elles s'embarquèrent ſur le champ. Mais les vents contraires ayant forcé pluſieurs vaiſſeaux à reſter à l'ancre plus d'un mois, & les troupes ayant eu après cela un paſſage ennuyeux & orageux, pendant lequel la plupart des ſoldats reſtèrent enfermés, l'air ſe corrompit & produiſit la fièvre de priſon ou d'hôpital.

Ce fut encore pis ſur les vaiſſeaux qui tranſportèrent à Ipſwich les malades de l'hôpital-général d'Ooſterhout. Car ſoit qu'il y eût déjà parmi eux quelques ſemences de maladie, ſoit qu'ils fuſſent trop ſerrés à fond de cale où ils reſtèrent trois ſemaines, pluſieurs ſe virent attaqués de cette fièvre à bord, ou bientôt après leur débarquement. On remarqua que le plus

grand nombre de maladies, & celles où il parut plus de malignité, ſe trouvèrent ſur un vaiſſeau dans lequel il y avoit deux hommes dont les membres étoient gangrénés. Cet accident fut non-ſeulement cauſe que l'infection ſe répandit davantage ſur mer, mais auſſi dans les ſalles de l'hôpital où on les mit, après qu'on eut abordé.

L'hôpital préparé à Ipſwich, qui n'étoit deſtiné qu'aux malades d'Ooſterhout, ſe vit forcé d'en admettre d'autres que le mauvais tems obligea de relâcher à cette côte: de ſorte qu'il y avoit en tout quatre cents perſonnes, la plupart malades de cette fièvre contagieuſe. Il y en eut un ſi grand nombre à la dernière extrémité, parmi ceux qui venoient de deſſus les vaiſſeaux deſtinés à tranſporter les malades, que l'infection & la mortalité furent d'abord conſidérables. Mais comme les ſalles étoient ſpacieuſes, & qu'on logeoit en ville les malades à meſure qu'ils ſe rétabliſſoient, on les éloignoit par-là d'une nouvelle contagion; & comme l'on gagnoit plus d'eſpace pour ceux qui continuoient toujours à ne ſe pas bien porter, l'air ſe purifia de jour en jour, & la maladie baiſſa plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. Ainſi on ſupprima l'hôpital, qui avoit duré près de trois mois en Angleterre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET DANS LES GARNISONS.

SECONDE PARTIE.

J'ai donné dans la première partie une relation générale des maladies les plus fréquentes à l'armée, dans l'ordre qu'elles se présentèrent pendant le cours de la guerre; mais j'ai réservé pour différentes parties de cet ouvrage les descriptions particulières, les causes, les préservatifs & les traitemens, parce que ce détail auroit trop interrompu la suite des faits, qu'on devoit présenter sous un seul point de vue; c'est pourquoi je vais procéder comme il suit :

1°. Je rangerai ces maladies suivant leurs classes différentes.

2°. Je rechercherai leurs causes en tant qu'elles dépendent de l'air, de la nourriture & du reste des choses non naturelles.

3°. Je proposerai quelques moyens pour les prévenir.

4°. Je comparerai les saisons par rapport à la santé & à la maladie, afin de calculer le nombre d'hommes sur lequel on peut compter pour le service, en différens tems de l'année.

CHAPITRE PREMIER.

De la diviſion des maladies les plus ordinaires à une Armée.

Les ſoldats ſe trouvent en tems de guerre dans des circonſtances bien différentes de celles des autres perſonnes, en ce qu'ils ſont expoſés davantage aux injures de l'air, & en ce qu'ils ſont preſſés les uns ſur les autres dans les camps, dans les caſernes & dans les hôpitaux. C'eſt pourquoi la diviſion la plus générale de ces maladies, eſt en celles qui proviennent de l'intempérie de la ſaiſon, du mauvais air & de la contagion.

On peut réduire à deux ſortes les maladies militaires qui dépendent de la ſaiſon; ſavoir, à celles d'été & à celles d'hiver, ou, ce qui eſt la même choſe, aux maladies des camps & à celles des garniſons. Comme on ne peut éviter d'être expoſé au froid au commencement d'une campagne, & quelque tems avant qu'on la quitte, les maladies d'hiver ſe font ſentir vers la fin de l'automne, & ne ceſſent entièrement que vers le milieu de l'été. D'un autre côté, comme les chaleurs de l'été & les vapeurs humides de l'automne diſpoſent le corps à la maladie, celles qui règnent dans le camp ne finiſſent jamais entièrement avec la campagne; mais elles continuent encore quelque tems après que les troupes ſe ſont retirées dans leurs quartiers d'hiver. De ſorte que par-tout où nous ferons mention des maladies d'été ou d'hiver, des camps ou des garniſons, on doit toujours ſuppoſer qu'elles ſe prolongent ainſi.

Si au lieu de déterminer par les ſaiſons les maladies les plus générales d'une armée, on veut le faire par l'état où ſe trouve alors le corps, on peut les diviſer en inflammatoires & en putrides; les maladies inflammatoires ſe trouvant les mêmes que celles d'hiver &

du commencement de la campagne ; & les putrides n'étant autres que celles d'été, d'automne, & partie de celles qui ſont portées du camp dans les garniſons.

Les maladies inflammatoires, ou d'hiver, les plus fréquentes, ſont des toux, des pleuréſies, des péripneumonies, des rhumatiſmes aigus, des inflammations du cerveau, des inteſtins & d'autres parties, accompagnées de fièvre. Il ſe trouve des inflammations plus légères avec peu de fièvre, & des fièvres d'une eſpèce inflammatoire, où il n'y a point de partie aſſez particulièrement affectée pour pouvoir donner un nom à la maladie. On peut auſſi rapporter à la même claſſe ces maladies chroniques, qui doivent leur origine à des inflammations ; les principales ſont des rhumes anciens, des conſomptions & des rhumatiſmes ſans fièvre. Or toutes ces maladies viennent originairement d'une ſuppreſſion de la tranſpiration ; dans le tems que les fibres ſont très-tendues, & que les pores de la peau & le poumon ſe trouvent plus reſſerrés. Mais la cauſe ne dépend-elle pas plutôt de quelque choſe qui eſt dans l'air, & qu'on a pris avec la reſpiration ? c'eſt ce qui n'eſt pas encore clair.

La nature des maladies d'été & d'automne eſt tout-à-fait différente. Dans ces ſaiſons les fibres ſont relâchées, les fluides plus raréfiés & plus diſpoſés à la putréfaction. Si dans cet état il arrive que la tranſpiration ou quelqu'autre excrétion, deſtinée à évacuer les parties les plus volatiles ou putrides du ſang, ſoit arrêtée, il s'en ſuivra une fièvre rémittente ou intermittente, un *cholera morbus* ou une dyſenterie, ſuivant l'acrimonie des humeurs, le lieu qu'elles occupent & le cours qu'elles auront pris. Hippocrate attribue les maladies de cette nature à la trop grande abondance de la bile, & la plupart des autres auteurs à ſa corruption ; de ſorte qu'il eſt fort ancien & fort général de leur donner le nom de bilieuſes, quoique peut-être le nom de putride leur convînt davantage. En effet, dans tous les pays chauds & dans les camps où les ſoldats ſont

tant exposés au soleil, si la bile n'est pas plus abondante, elle est du moins plus disposée à la corruption qu'à l'ordinaire, & quoique cette circonstance ne soit pas probablement la première cause de la fièvre, cependant elle l'accompagne fréquemment, & les maladies d'été & d'automne, & concourt peut-être à les rendre plus dangereuses.

Mais quand les mêmes causes opèrent plus lentement, ou que les maladies dont je viens de faire mention, ne sont guéries qu'imparfaitement, il se forme des obstructions dans les viscères, ou ils sont affectés de manière à donner lieu à diverses maladies chroniques. Ainsi en observant la variété & la fréquence des maladies qui paroissent en ce tems, on trouvera l'ancienne maxime, qui veut que l'été & l'automne soient les plus mal-saines de toutes les saisons (1), non-seulement vérifiée par rapport aux climats plus chauds, mais encore par rapport à un camp, où les hommes sont si fort exposés à la chaleur & à l'humidité, causes des maladies putrides & contagieuses.

Après avoir établi cette distinction générale entre les maladies d'été & d'hiver, il est à propos de considérer les parties de ces deux saisons, pour voir leurs effets sur la santé des troupes, dans les camps & en garnison. Lorsque l'hiver commence, les soldats étant très-peu couverts, se trouvent particulièrement sujets à des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies & autres maladies inflammatoires qui proviennent du froid. Les mêmes continuèrent pendant tout le printems; mais comme le tems devient alors plus doux, elles diminuent considérablement : ainsi cette saison est la plus salubre pour une armée. Mais aussi-tôt que

(1) *Saluberrimum ver est; proxime deinde ab hoc hiems; periculosior æstas; automnus longe periculosissimus. Cels.* (Ex Hipp. Aphor.) Lib. II, Cap. I.

les

les troupes entrent en campagne, quand même ce ne seroit pas avant le commencement ou le milieu de mai, ce changement occasionne de nouveau toutes les maladies d'hiver, avec quelques fièvres intermittentes & des flux de ventre d'une espèce inflammatoire. Au commencement de juin, la plupart des maladies inflammatoires, ou d'hiver, disparoissent, & ce qui en reste s'adoucit. C'est par cette raison que ce mois est communément le plus salubre de la campagne, & parce que les fièvres épidémiques d'automne n'ont fait encore aucun progrès. Le mois de juillet se trouve pareillement favorable si jusqu'alors l'été n'a point été trop chaud, & si les soldats ne se sont point couchés sur un terrein mouillé, ou avec des habits mouillés; accidens qui donnent la plupart du tems naissance à la dysenterie. Mais les maladies n'ayant pas tant de violence lorsque les chaleurs sont douces & qu'on campe sur un terrein sec, les fièvres rémittentes & les flux de ventre ne commencent que vers le milieu ou la fin d'août, tems où les jours sont encore fort chauds, mais où la fraîcheur des nuits occasionne des rosées abondantes & des brouillards. La dysenterie baisse avec l'automne; mais les fièvres rémittentes continuent tant qu'on reste campé, & ne cessent jamais entièrement qu'avec les premières gelées. Enfin vers la fin de la campagne, le froid renouvelle une grande partie des symptomes inflammatoires. Ces inflammations sont souvent seules les premières maladies de l'hiver; mais communément elles se trouvent jointes à la fièvre rémittente.

Tel est le cours ordinaire de ces fièvres. On peut cependant remarquer que ni les maladies inflammatoires, ni celles d'automne, ne sont pas tellement bornées à leurs saisons, que divers accidens n'y apportent quelquefois du changement. Quoiqu'il ne puisse y avoir de précision à cet égard,

il n'en est pas moins important de connoître ce qui se présente le plus souvent. En 1746, que les troupes campèrent dans le nord de l'Ecosse, les maladies inflammatoires continuèrent pendant tout l'été, à cause de la froideur du climat ; & l'on ne vit aucune fièvre d'automne, ou s'il y en eut, elle fut accompagnée de tant d'inflammation, que la saignée opéra la plus grande partie de la guérison.

On doit de plus observer que comme le passage d'une saison à l'autre se fait par degrés insensibles, il se trouve à leur jonction un mélange de ces deux espèces de maladies. Ainsi sur la fin du mois de juin, ou au commencement de juillet, les symptomes inflammatoires diminuent ou se retirent, & ceux qu'on appelle bilieux (1), ou putrides, avancent de leur côté ; de sorte que quelles que soient les causes qui occasionnent une maladie, elle vient d'inflammation, ou de la corruption des humeurs, ou d'un mélange des deux. De même, vers le déclin de l'automne, les toux, les points de côté, les douleurs de rhumatisme & autres symptomes des inflammations d'hiver, se joignent aux fièvres d'automne.

Enfin, il est à propos de remarquer que les maladies d'hiver & d'été diffèrent beaucoup par rapport à leur traitement. Ainsi, dans toutes les maladies inflammatoires, ou d'hiver, la première attention est de diminuer la force du sang, de relâcher les fibres, & de faire une révulsion des parties enflammées. Les principaux remèdes pour y réussir, sont la saignée & les vésicatoires. Mais

(1) J'avertis encore une fois le Lecteur que par ce terme *bilieux*, je distingue quelques maladies, plutôt par complaisance pour les opinions communes, que suivant la Pathologie ; puisqu'on n'a jamais prouvé que les fièvres d'automne, ou les dysenteries fussent causées par la trop grande abondance de la bile ou par sa corruption.

en été & dans l'automne, les humeurs se trouvant dans un état de putréfaction & les solides trop relâchés, on aura sur-tout besoin de remèdes qui débarrassent les premières voies, qui corrigent ou expulsent les parties les plus corrompues des fluides, & qui fortifient les fibres. De-là vient qu'on se sert généralement des vomitifs, des purgations, des acides & du quinquina.

Tel est l'ordre dans lequel nous pouvons ranger les maladies qui dépendent des saisons ou du tems. Il nous reste à considérer celles qui proviennent du mauvais air & de la contagion. Les plus fatales sont la dysenterie & la fièvre d'hôpital, qui se répandent le plus souvent par infection, quoiqu'elles soient produites par d'autres causes. La petite vérole & la rougeole sont aussi d'une nature contagieuse; mais comme elles n'ont jamais été générales, je ne les mettrai point au nombre des épidémiques d'une armée.

Les maladies vénériennes & la gale sont des infections d'une espèce différente. La première n'étant pas plus ordinaire aux soldats qu'aux autres hommes, je la passerai pareillement sous silence; mais comme la dernière arrive si fréquemment dans les camps, dans les casernes & dans les hôpitaux, on peut la mettre au nombre des maladies militaires, & par cette raison, j'en parlerai dans la suite.

CHAPITRE II.

Des causes des maladies les plus ordinaires à une armée.

Il paroît par la première partie, que les maladies les plus fréquentes d'une armée, étant occasionnées par les changemens sensibles qui arrivent dans l'air, elles doivent par conséquent avoir leurs ré-

volutions & leurs périodes, comme les saisons dont elles dépendent ; ou bien elles sont produites par les accidens presque inséparables de la vie militaire. Il est donc fort à propos d'avoir une connoissance parfaite de ces deux causes, afin de trouver les moyens de diminuer leur influence.

§. 1. *Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.*

Les grandes chaleurs auxquelles les soldats (1) sont exposés tout le jour, en relâchant les fibres & en disposant les humeurs à la putréfaction, sont la cause éloignée, plutôt qu'immédiate, d'une maladie générale. C'est ce qui arrive dans toutes les campagnes, où l'on a observé que jamais on n'a vu de maladies épidémiques à la suite des grandes chaleurs, à moins que la transpiration n'eut été arrêtée par des habits ou des lits mouillés, ou par des rosées & des brouillards ; & en ce cas, des fièvres ou des dysenteries ne manquoient pas de s'ensuivre. Quoique les chaleurs eussent continué long-tems pendant la campagne de 1743, cependant nous n'eûmes de grandes maladies qu'après la bataille de Dettingen ; nos soldats s'étant couchés mouillés la nuit qui la suivit, la dysenterie parut immédiatement (2). L'été de 1747 fut pareillement

---

(1) Les soldats, dans le camp, souffrent beaucoup de la chaleur, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'ardeur du soleil, sans avoir rien pour s'en défendre que des tentes assez minces, où l'air se trouve tellement resserré, que la chaleur y est quelquefois plus insupportable qu'au soleil. Cette circonstance, jointe aux exhalaisons d'un camp, cause, même dans le Nord, une très-grande ressemblance entre les maladies épidémiques d'été & d'automne, qui arrivent dans les armées & celles des pays méridionaux, de ceux sur-tout où l'air est humide.

(2) Part. I, Chap. III.

très-chaud, mais ſans aucun mauvais effet, juſques vers la fin du mois d'août. Les nuits devenant alors froides, & les roſées & les brouillards de la nuit arrêtant la tranſpiration, amenèrent viſiblement la même maladie (1). Quoique les chaleurs fuſſent grandes dans la dernière campagne, elles cauſèrent peu de maladies, juſqu'à ce qu'on eût mis les troupes en quartier au milieu des marais. L'humidité & la putréfaction s'y trouvant réunies & portées à un degré conſidérable, les fièvres ardentes, rémittentes & intermittentes, & les flux de ventre, ne furent que les effets éloignés de la chaleur (2).

On doit cependant convenir que les chaleurs ſe ſont trouvées quelquefois ſi grandes, qu'elles ſont devenues la cauſe la plus immédiate de quelques maladies particulières. Par exemple, lorſque dans des chaleurs brûlantes, les ſentinelles n'ont rien pour ſe mettre à couvert, ou qu'on ne les relève pas ſouvent, lorſque les troupes ſont en marche, qu'on leur fait faire l'exercice pendant la chaleur du jour, ou bien lorſque, par imprudence, les ſoldats ſe couchent & s'endorment au ſoleil; toutes ces circonſtances peuvent produire des maladies qui varient ſuivant les ſaiſons. Au commencement de l'été, elles occaſionnent des fièvres inflammatoires; ſur la fin de cette même ſaiſon, ou au commencement de l'automne, des fièvres rémittentes ou des dyſenteries.

Mais le froid eſt le plus ſouvent la cauſe la plus immédiate des maladies. Il eſt nuiſible de deux manières; ſeul ou accompagné d'humidité. Le dernier cas paroît le pire de tous. Les maladies qui proviennent du froid, ſont toutes d'une eſpèce inflammatoire; ſavoir, des rhumes, des pleuréſies,

(1) Part. I, Chap. VII.
(2) Part. I, Chap. VIII.

des péripneumonies, des douleurs de rhumatiſmes & autres ſemblables, & des conſomptions que dans une armée on doit preſque toujours attribuer à un rhume négligé. Nos troupes ſe trouvent en tems de paix beaucoup moins expoſées au froid, à cauſe de la douceur de nos hivers, & du peu de fatigue qu'elles ont à eſſuyer. Mais qu'on ſe rappelle ce qu'un ſoldat doit ſouffrir en tems de guerre, lorſque ſans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, il quitte, en ſortant d'Angleterre, un lit chaud & le feu de ſon hôte, pour des caſernes froides, un feu modique, & les hivers rigoureux des Pays-Bas. Or, on a vu dans la relation de la première maladie des garniſons, & dans celle des maladies du commencement & de la fin de chaque campagne, combien nos troupes étoient ſenſibles aux impreſſions du froid.

§. II. *Des maladies occaſionnées par l'humidité.*

L'humidité eſt une cauſe des plus fréquentes du dérangement de la ſanté. Dans le compte que nous rendîmes des maladies du premier hiver, nous obſervâmes combien les troupes ſouffrirent, ſur-tout à Bruges, de l'humidité de leurs caſernes. On fit la même remarque l'hiver ſuivant & dans la campagne de 1745. Mais les ſoldats ſe trouvent pareillement expoſés à l'humidité dans leurs tentes, où la terre ne peut jamais être parfaitement sèche, à cauſe des exhalaiſons continuelles & de la pluie dont elle eſt ſouvent abreuvée. Ces exhalaiſons ſont communes à tous les camps, & particulièrement à ceux des contrées baſſes & humides des Pays-Bas. Mais ni les canaux, ni les grandes inondations, lorſque l'eau eſt profonde, ne ſe trouvent pas à beaucoup près ſi dangereux, & n'exhalent pas des vapeurs auſſi pernicieuſes que des terreins marécageux; des prairies qui, après avoir été couvertes d'eau, ont depuis peu été ſaignées, ou des champs qui, quoique ſecs en apparence, ne laiſſent

pas d'être humides par la transpiration des eaux souterraines.

On évalue communément l'humidité d'une saison, par la quantité d'eau qui tombe, au lieu qu'on doit plutôt le faire par la continuité des vents humides, soit qu'ils amènent des pluies (1) ou non, mais surtout par un tems chaud & sans air, principalement dans les lieux bas & couverts de bois. Si après une inondation l'eau croupit & se corrompt sur un terrein bas, les pluies produisent alors dans l'air une humidité fort dangereuse; mais si les pays les plus unis ont des écoulemens, les pluies fréquentes deviennent salutaires en été, parce qu'elles tempèrent la chaleur, qu'elles rafraîchissent l'eau croupie, & qu'elles précipitent toutes les exhalaisons putrides (2). On peut remarquer que des maladies pestilentielles ont souvent paru dans des étés secs & chauds (3); j'ai pareillement observé que les saisons les plus mal-saines, dans une campagne, se trouvent toujours accompagnées des plus grandes chaleurs avec très-peu de pluie. Mais il faut aussi ajouter que quoique les pluies soient communément salutaires en été, elles ont cependant des suites fâcheuses, si les soldats sont obligés de se coucher sur la terre mouillée, ou bien de marcher pendant qu'elles tombent.

Le froid & l'humidité, affectant le corps pendant

---

(1) Je n'ai fait en particulier aucune expérience sur la sécheresse & sur l'humidité des différens vents des Pays-Bas; mais je m'en suis rapporté à l'estimation des autres. Le savant Musschenbroek pense que tous les vents du nord dessèchent en ce pays, que ceux d'est & de nord-est y sont les plus secs de tous, & les vents d'oueſt & de sud-oueſt les plus humides. *Vid. Instit. Physic. cap.* 43. Comparez aussi Mylord Bacon, *Hist. nat. Cent.* 8, *exp.* 786.

(2) *Voyez* Part. I, Chap. I.

(3) *Voyez* Mylord Bacon, Hist. Nat. Cent. IV. Exp. 383. *Diemerbr. de pest.* Lib. I, cap. 8, & la troisième partie de cet ouvrage, Chap. IV, §. IV.

l'hiver, produisirent plusieurs maladies inflammatoires, & occasionnèrent des rechûtes parmi ceux qui ne s'étoient pas bien portés l'automne précédent. Cet effet parut encore d'une manière plus sensible au printems & au commencement de l'été, lorsque les troupes quittèrent leurs quartiers & se mirent en campagne.

Les suites de l'humidité de l'air sont plus à craindre après de grandes chaleurs, & lorsque le sang se trouve raréfié. Car l'humidité non-seulement relâche les fibres, mais elle arrête encore la transpiration & affoiblit la force vitale. Ainsi les humeurs étant beaucoup disposées à la corruption par la chaleur, il n'est pas étonnant qu'il en résulte des maladies d'une nature putride, telles que des fièvres d'automne & des dysenteries.

Plusieurs auteurs regardent la trop grande sécheresse de l'air, comme une cause ordinaire des maladies épidémiques; mais je pense que c'est sans raison, puisque dans les camps & dans les quartiers d'hiver, les soldats se trouvent toujours exposés à une trop grande humidité. Quelques grandes que paroissent les sécheresses de l'été, on ne peut en conclure une aridité excessive de l'air, mais plutôt le contraire. En effet, plus l'air est chaud, & plus il dissout d'eau, & les pluies le débarrassent d'une grande partie de son humidité. Ainsi ce n'est peut-être que parmi des sables arides qu'on peut apprendre à quelles maladies les hommes sont sujets dans une atmosphère trop sèche.

§. III. *Des maladies qui proviennent d'un air putride.*

Je vais maintenant examiner la putréfaction de l'air, qui de toutes les causes des maladies est la plus funeste, & celle qu'on comprend le moins. Ce mauvais air, si pernicieux aux armées, peut se diviser en quatre espèces. La première vient de l'eau corrompue des marais; la seconde, des excrémens qui sont au-

tour du camp pendant les chaleurs, & lorſque la dyſenterie eſt fréquente ; la troiſième eſpèce tire ſon origine de la paille qui ſe pourrit dans les tentes ; & la quatrième provient de l'air qu'on reſpire dans des hôpitaux pleins de gens incommodés de maladies putrides. On doit auſſi rapporter à un degré inférieur de cette dernière eſpèce, l'air des caſernes, quand elles ſont trop pleines & qu'on n'a pas le ſoin de les entretenir proprement ; & celui des vaiſſeaux de tranſport, lorſqu'on ſe trouve fort ſerré & qu'on reſte long-tems en mer.

On peut obſerver à l'égard de la première eſpèce de mauvais air, que pendant la dernière guerre l'armée entière n'a jamais campé aſſez près des marais, pour qu'elle en fût ſenſiblement incommodée ; mais quelques détachemens ſouffrirent de cette cauſe, un en Zélande, & un autre dans les lignes de Berg-op-Zoom (1) ; & la dernière année de la guerre, une grande partie des troupes ayant été miſe en quartier près des inondations de Bois-le-Duc, elles devinrent extrêmement malades (2). Or, comme les exhalaiſons qui s'élèvent des marais ſont compoſées non-ſeulement de particules aqueuſes, mais encore d'émanations putrides produites par une multitude innombrable de plantes & d'inſectes qui y meurent & y pourriſſent, il ne paroît pas ſurprenant que les maladies dont ſe trouvent affectés ceux qui reſpirent cet air, ſoient d'une nature putride & maligne, & que les fièvres d'automne & les flux de ventre ſoient dans ce pays ſi fréquens, ſi infects & ſi dangereux (3).

Après les marais, les endroits les plus mauvais pour camper, ſont les terreins bas & trop chargés d'arbres. L'air ſe trouve alors non-ſeulement hu-

---

(1) Part. I, Chap. VII.
(2) Part. I, Chap. VIII.
(3) *Voyez* Part. I, Chap. VII & VIII.

mide & mal-sain en lui-même ; mais en croupissant, il devient encore plus susceptible de corruption, à cause des ordures du camp.

La seconde & la troisième espèce de mauvais air, viennent des privés du camp & de la paille pourrie. Ces deux choses sont toujours nuisibles ; mais elles deviennent d'autant plus infectes & dangereuses, qu'elles renferment les émanations & les excrémens putrides des malades, dans le tems que les flux de sang dominent. Il y a des saisons où les personnes les plus robustes & qui se portent le mieux, se sentent quelques dispositions à la dysenterie. Ces dispositions pourroient se dissiper d'elles-mêmes sans ces vapeurs pernicieuses, qui agissent comme un ferment, & développent la maladie.

La dernière espèce tire son origine des hôpitaux, des casernes, des vaisseaux de transport, en un mot, de tout endroit plein de monde, où l'air se trouve tellement renfermé, qu'il perd, par la fréquente respiration, non-seulement une partie de son principe vital, mais encore qu'il se corrompt par la matière de la transpiration, qui étant la partie la plus volatile des humeurs, est aussi la plus sujette à la putréfaction. Il s'ensuit de là que la fièvre contagieuse devient fréquente & mortelle à proportion de la mal-propreté de ces endroits, du nombre de dysenteries, d'ulcères, & sur-tout de mortifications qui s'y trouvent (1).

§. IV. *Des maladies qui proviennent de défauts dans le régime.*

On suppose communément, quoique injustement, que les maladies militaires proviennent en grande

(1) On traitera plus amplement dans la troisième partie, Chap. VI, §. VI, des maladies occasionnées par un air putride.

partie de l'irrégularité du régime. Si cela ſe trouvoit fondé, les viciſſitudes du tems & des ſaiſons n'affecteroient pas ſi viſiblement la ſanté des ſoldats; les corps les plus ſobres & les plus réguliers ne ſeroient pas ſi maladiſs; des nations différentes qui demeurent dans le même camp, & qui vivent chacune à leur manière, ne ſe verroient pas ſujettes aux mêmes maladies, & l'on n'appercevroit pas en différentes années, une ſi grande inégalité dans le nombre des malades, ſi la plupart des maladies provenoient de quelques autres cauſes que celles qu'on a déjà rapportées. Je conviens qu'il peut y avoir certains régimes qui rendent les ſoldats un peu moins ſujets à la maladie, mais je n'en connois point qui puiſſe les conſerver en ſanté, ſi le tems, le terrein ſur lequel on campe, & mille autres circonſtances, ne contribuent pas à l'entretenir (1).

Un ſoldat ne peut, à cauſe de la modicité de ſa paie, donner en tems de guerre dans des excès du côté de la nourriture, défaut le plus ordinaire dans le régime. Il y a plutôt à craindte qu'il ne ſe nourriſſe pas ſuffiſamment : car lorſqu'on ne le met pas dans la néceſſité de manger à un plat commun, il s'en trouve quelques-uns qui dépenſent leur paie en liqueur forte, & qui diſſipent en un jour, ce qui ſuffiroit à peine pour les faire vivre pendant une ſemaine. Mais quand on oblige le ſoldat à fournir ſon contingent pour vivre en commun, on peut être ſûr que la paie ſe trouvant preſque toute employée à une nourriture commune, il ne peut y avoir dans le régime de défaut qui

(1) Ce qu'on dit ici du régime, ne doit s'entendre que des ſoldats qui ſont en bonne ſanté, & non pas des malades à qui on fait obſerver le régime le plus exact, ſans s'en rapporter ni à eux-mêmes, ni à leurs gardes.

soit de quelque conséquence. On accuse, il est vrai, assez ordinairement les soldats de faire des excès de fruits & de liqueurs, & l'on prétend qu'ils sont fort sujets à boire de la mauvaise eau ; mais je ne balance point à soutenir que ces trois causes combinées ensemble, n'ont jamais occasionné la dixième partie des maladies de l'armée, dans aucune de nos campagnes.

Premièrement, il faut observer que les liqueurs prises même avec excès, tendent plutôt à affoiblir le tempérament qu'à produire aucunes des maladies communes au camp ; ou s'il arrive à quelques soldats de tomber malades après en avoir bu, il n'en est pas moins certain qu'il s'en trouve un beaucoup plus grand nombre qui ne se conservent en santé, qu'en prenant de ces liqueurs avec modération. Ne confondons donc point l'usage nécessaire des liqueurs dans un camp, avec les excès où les soldats tombent chez nous en tems de paix. Faisons attention qu'ils ont souvent à lutter contre les deux extrêmes, le chaud & le froid, un air humide & mauvais, de longues marches, des habits mouillés, & des provisions assez minces. Or, pour pouvoir soutenir toutes ces fatigues, il est nécessaire que leur boisson soit plus forte que l'eau, & même que la petite bière qui, daus les camps, se trouve communément nouvelle & mauvaise, & même trop chère pour en faire un usage constant.

Passons maintenant aux fruits. On les regarde ordinairement comme une des causes de la fièvre d'automne & de la dysenterie. Mais ces maladies étant de leur nature ou inflammatoires, ou putrides, on ne peut par conséquent les attribuer à des substances si acides. Si la dysenterie provenoit d'avoir mangé trop de fruit, cette maladie ne seroit-elle pas plus commune parmi les enfans ? Les soldats ne les aiment pas avec tant de passion ; d'ailleurs ils n'ont pas le moyen d'en acheter. Il n'est

pas concevable qu'après ce qu'on retient de la paie journalière, le reſte ſuffiſant à peine pour acheter une livre de bonne viande, un ſoldat en veuille mettre une partie en fruit. Un petit nombre de maraudeurs en volent, il eſt vrai, dans les jardins ; mais les plus rangés d'entre les ſoldats ſe trouvent également ſujets à la dyſenterie & à la fièvre des camps. On peut encore remarquer que le plus dangereux flux de ventre que nous ayons éprouvé, commença vers la fin de juin (1), dans le tems qu'on ne voyoit à la campagne d'autres fruits que des fraiſes, dont les ſoldats cependant ne goûtèrent point ; & que la même maladie ceſſa entièrement avant le premier d'octobre, lorſque le raiſin étoit mûr, & en ſi grande abondance, que les vignobles étant ouverts de tous les côtés, les ſoldats en mangèrent autant que bon leur ſembla. Ajoutons à ces raiſonnemens l'autorité de Sydenham, qui ne met jamais les fruits au nombre des cauſes des dyſenteries épidémiques qui parurent de ſon tems à Londres (2).

Degnerus, autre obſervateur exact, qui a fait ſur cette maladie un excellent traité, déclare expreſſément que les fruits ne furent nullement la cauſe de la dyſenterie, qui fit, il y a quelques années, tant de ravage à Nimègue (3).

Ce point étant auſſi évident, il ſemble étonnant que l'opinion contraire ait été ſi généralement admiſe. Mais voici les raiſons qui ont pu ſervir à établir ce préjugé. Le flux de ſang arrive communément dans la ſaiſon des fruits ; comme ils lâchent le ventre & qu'ils cauſent ordinairement des tranchées, il étoit naturel de n'attribuer la dyſenterie qu'à un excès en ce genre, d'autant plus

(1) Part. I, Chap. III.
(2) *Vid.* Op. §. IV, Cap. III.
(3) *Vid.* Hiſt. Dyſent. Cap. II, §. 30.

que la véritable cause paroissoit moins remarquable. Mais indépendamment que les fruits occasionnent rarement un cours de ventre aux personnes robustes, on doit faire attention que la dysenterie des camps diffère beaucoup de la diarrhée ordinaire par les symptomes, le danger & le traitement. Je conviens que les fruits pris avec excès, sur-tout dans un pays humide, peuvent disposer le corps à des fièvres intermittentes; mais la fièvre rémittente du camp est non-seulement d'une nature plus putride, mais encore la plupart du tems accompagnée d'une inflammation sensible. Quand même les fruits seroient capables de produire ces fièvres & ces flux de ventre qui dominent dans une armée; cependant comme en plusieurs centaines de personnes attaquées de ees maladies, dont j'ai pris soin, je n'ai jamais remarqué, après les recherches les plus exactes, que les fruits en aient été la cause; je conclus que c'est un cas si rare, qu'on peut l'omettre dans la relation qu'on donne de la dysenterie. Il est en même tems à propos d'observer que quiconque a un flux de ventre, ou qui peu de tems auparavant en a été incommodé doit s'abstenir de manger du fruit. Car, quoique les acides soient bons pour corriger la disposition à la putréfaction, cependant les intestins peuvent être trop relâchés & trop délicats pour souffrir un aliment acide, froid & venteux. Par la même raison, ceux qui relèvent depuis peu de fièvres intermittentes, doivent s'abstenir de fruits, ou en manger modérément. Les personnes qui se portent le mieux, ne doivent pas non plus en faire des excès dans les pays marécageux, & où l'air n'est pas renouvellé; parce que tout ce qui est froid & relâchant de sa nature, affoiblit trop le tempérament & l'estomac en particulier; au moyen de quoi, le fruit, quoiqu'il soit en lui-même antiseptique, peut servir de fondement à quelque maladie putride.

Enfin, on prétend que la mauvaiſe eau occaſionne un grand nombre de maladies, & c'eſt une opinion généralement reçue & très-ancienne. Hippocrate lui-même attribue beaucoup d'incommodités à cette cauſe. Mais ſans vouloir approfondir la juſteſſe de ces idées, je remarquerai ſeulement qu'il ne faut pas appliquer ce que ces auteurs ont écrit de l'eau des pays où ils vivoient, à celle dont notre armée faiſoit uſage communément, & qui étoit abondante & bonne. J'en excepte l'eau qu'on but en Zélande, qui, étant moins pure, put concourir avec d'autres cauſes à rendre la maladie ſi générale dans ce pays (1). Mais tout le reſte du tems, & par-tout ailleurs, l'eau étoit bonne, & particulièrement dans les deux ſaiſons où le flux de ſang parut le plus épidémique (2).

Enfin, ſi l'on veut ſe donner la peine de lire la relation que nous avons donnée des différentes campagnes, on y verra une ſi grande conformité dans la naiſſance & les périodes des maladies, avec la ſalubrité ou l'inſalubrité de l'air, qu'on doit être convaincu que ni l'abus des liqueurs & des fruits, ni les mauvaiſes eaux ne peuvent beaucoup contribuer à les produire.

§. V. *Des maladies occaſionnées par l'excès du repos & du mouvement, du ſommeil & des veilles, & par la mal-propreté.*

La vie d'un fantaſſin ſe trouve communément ſujette aux deux extrêmes, le travail & l'inaction. Quelquefois il eſt prêt à ſuccomber ſous la fatigue, lorſque avec ſes armes, ſon havre-ſac & le

---

(1) *Voyez* Part. I, Chap. I & VII.

(2) Savoir au camp de Hanau, en 1743, & à Maſtricht en 1747. *Voyez* Part. I, Chap. III & VII.

reste de l'attirail qu'il lui faut porter, il se voit encore obligé de faire de longues marches, surtout par des tems chauds & pluvieux, mais il lui arrive plus souvent de croupir dans le repos. Les cavaliers mènent un genre de vie plus uniforme, & les marches ne leur sont pas fort pénibles; soit en campagne, soit en quartier, le soin de leurs chevaux leur donne un exercice continuel, mais modéré & facile; raison de plus pour se conserver en bonne santé.

Le service devient quelquefois si fréquent & si pressé, que les troupes n'ont pas le tems de dormir; mais cela ne se rencontre qu'assez rarement, & communément lorsque les soldats ne sont plus en faction, ils dorment trop; ce qui énerve le corps & le rend sujet aux maladies.

Personne n'ignore la nécessité d'entretenir la transpiration, & que la mal-propreté concourt avec d'autres causes, à la supprimer. J'ai remarqué dans les hôpitaux que lorsqu'on y apportoit du camp des gens qui avoient la fièvre, rien ne provoquoit tant les sueurs, que de leur laver les pieds, les mains, & quelquefois le corps entier, avec du vinaigre & de l'eau chaude, & de leur donner du linge blanc. Aussi les officiers ont-ils raison, soit pour la montre, soit pour la santé des soldats, d'exiger avec tant de rigueur la propreté de leurs personnes & de leurs habits.

Il est à propos de parler ici de la gale, maladie si commune parmi les soldats. Elle se répand si aisément par le contact de la personne incommodée ou de ses habits, qu'un seul homme la communiquera bientôt à tous les autres sous la même tente, dans la même caserne. Cette circonstance, jointe au peu d'attention pour la propreté qu'ont les personnes de cet état, fait qu'il est presque impossible d'extirper cette maladie, quoique la guérison de chacune en particulier, soit fort aisée.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée.

QUOIQU'ON puiſſe à peine éviter la plupart des cauſes dont on a fait mention ci-deſſus, ſavoir l'excès du chaud, du froid, ou de l'humidité; l'état putride de l'air, la grande fatigue, les habits mouillés & mille autres circonſtances; cependant comme toutes ces choſes diſpoſent ſeulement le corps à la maladie, & ne la cauſent pas néceſſairement, il s'enſuit qu'on peut prendre des précautions qui mettront le ſoldat en état de réſiſter à la plupart des fatigues auxquelles il ſe voit expoſé dans la vie militaire. Il eſt preſque inutile d'ajouter que les préſervatifs contre les maladies ne doivent point conſiſter en remèdes, ou dépendre de quelque choſe que le ſoldat peut négliger; mais d'ordres ſeulement qu'on lui fera exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'ils ne lui paroîtront point déraiſonnables.

Nous allons donc examiner les moyens dont on doit faire uſage pour ſe préſerver des maladies, & nous ſuivrons l'ordre des cauſes dont on a fait mention (1). Les principales dépendant de l'air, nous conſidérerons les diverſes précautions qu'il faut prendre à cet égard, & nous propoſerons enſuite des réglemens au ſujet du régime, & des autres points importans qu'il dépend des officiers de faire obſerver.

§. I. *Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent du chaud & du froid.*

Pour pallier les effets d'une chaleur exceſſive, les généraux ont jugé à propos de régler les mar-

(1) Chap. II.

ches, de façon que les soldats puissent arriver à l'endroit destiné, avant la grande chaleur du jour; ils ont pareillement donné des ordres fort précis, pour qu'aucun soldat n'eût à dormir hors de sa tente, qu'il peut couvrir, dans les campemens fixes, avec des branches d'arbres, pour se garantir par le moyen de leur ombre de l'ardeur du soleil (1). Il est de la dernière importance de faire lever les soldats de bonne heure, & de leur faire faire l'exercice avant que la fraîcheur de la matinée soit tout-à-fait passée. On évite par-là non-seulement les chaleurs excessives, mais encore le sang étant rafraîchi & les fibres fortifiées, le corps se trouve plus en état de supporter la chaleur du jour. Enfin, dans les tems fort chauds, on a regardé comme très-utile d'abréger le tems que les sentinelles doivent être en faction, lorsqu'il faut nécessairement qu'elles soient exposées au soleil.

Les préservatifs contre le froid consistent en habits, en couvertures de lit, & en un feu modéré. L'expérience que nous avons eue de l'utilité des camisoles, pendant la campagne que nous fîmes en hiver dans la Grande-Bretagne (2), devroit nous apprendre à pourvoir de même nos armées dans une autre guerre. Il n'y a point, parmi les étrangers, de soldats qui soient sans cette partie nécessaire de l'habillement, ni même de gens de la plus vile condition. Ces camisoles seroient non-seulement utiles dans les quartiers d'hiver, mais encore dans les commencemens & sur la fin d'une campagne. L'on auroit pareillement besoin de manteaux pour les soldats qui sont en faction; la relation générale des maladies du premier hiver, en fait assez sentir les avantages. Un troisième article, non moins

(1) Part. I. Chap. VI.

(2) *Ne aridis, & sine opacitate arborum, campis aut collibus, ne sine tentoriis æstate, milites commorentur.* Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. II.

important, eſt de donner aux ſoldats des ſouliers forts, puiſque perſonne n'ignore combien il eſt aiſé de gagner un rhume, lorſqu'on a les pieds humides.

Le ſecond moyen pour préſerver les troupes des maladies dont on a fait mention, conſiſte à diſtribuer une couverture par chaque tente de l'infanterie. Ce réglement, quoiqu'en uſage par-tout ailleurs, n'a preſque pas eu lieu dans l'armée françaiſe ou dans la nôtre. Nous avons obſervé combien les manteaux étoient utiles à la cavalerie (1). De quel avantage ne ſeroient donc pas des couvertures pour conſerver la ſanté des ſoldats, à la fin & au commencement d'une campagne! La ſeule choſe qu'on doive examiner, eſt de voir ſi la dépenſe & l'embarras de ce ſurplus de bagage, l'emporte ou non ſur l'avantage qu'on pourroit en retirer (2).

Le dernier article regarde le feu. Nos ſoldats ne peuvent s'en paſſer, puiſque de tous les peuples guerriers ce ſont les moins accoutumés au froid. Mais comme il eſt avantageux qu'ils en endurent un peu, afin de s'endurcir contre les commencemens d'une campagne, on ne doit leur fournir du feu qu'autant qu'il leur en faut pour faire cuire leurs alimens, pour corriger l'humidité de leurs caſernes, & pour adoucir la rigueur d'un hiver trop rude. Du reſte, il faut plutôt ſe fixer à des habits chauds & à leurs exercices qu'au feu, pour les garantir des maladies cauſées par le froid. Végece (3) qui a fait un recueil des principales maximes de l'ancienne diſcipline militaire des Romains, recommande aux officiers ces deux articles eſſentiels, les habits & le feu.

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.

(2) Depuis les premières éditions de cet ouvrage, on a donné des couvertures à l'infanterie.

(3) *Non lignorum patiantur (milites) inopiam, aut minor illis veſtium ſuppetat copia; nec ſanitati enim, nec expeditioni idoneus miles eſt, qui algere compellitur.* De Re Milit. Lib. III. Cap. II.

§. II. *Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent de l'humidité.*

Quand les troupes vont en garnison, les maréchaux-des-logis sont obligés par leur devoir d'examiner toutes les casernes que les magistrats du lieu leur présentent, & de rejetter tous les rez-de-chaussées des maisons inhabitées, ou qui paroissent humides. Nous avons eu un exemple qui nous a mis à portée de juger par comparaison, des avantages que procure la sécheresse des étages élevés (1), qui sont toujours préférables, sur-tout dans les Pays-Bas, où les maisons n'ont point d'écoulemens. Mais en cas qu'on ne puisse point avoir de logement sec, la seule ressource, contre les maladies provenant de l'humidité, seroit d'augmenter le feu.

Le plus sûr moyen, lorsqu'on se trouve en campagne, est de faire des tranchées tout autour des tentes; ce qui, non-seulement diminue l'humidité naturelle de la terre, mais encore intercepte l'eau de la pluie qui s'écoule sans mouiller la paille. Cette précaution est toujours nécessaire, quand on ne resteroit campé que quelques jours dans le même endroit.

Il est de la dernière importance de faire distribuer aux soldats de la paille en abondance, & de la faire souvent renouveller; un lit sec & nouveau est non-seulement plus agréable, mais sert encore de préservatif contre les maladies. C'est aussi par cette raison que les soldats en changeant de camp, jouissent communément d'une meilleure santé, parce qu'alors on abandonne la paille humide & pourrie. Mais dans les camps fixes, où on ne sauroit toujours se procurer de la paille nouvelle aussi souvent qu'il seroit utile de le faire, il est à propos d'ouvrir les tentes tous les jours

(1) *Voyez* Part. I. Chap. II.

pendant quelques heures, & de faire tirer hors de la tente la paille quelquefois par ſemaine, & de la faire ſécher à l'air. Sans cette précaution, non-ſeulement elle contractera de l'humidité, mais elle ſe pourrira en peu de tems & deviendra fort mal-ſaine.

Il eſt pareillement néceſſaire que les officiers donnent tous les jours de l'air à leurs tentes, ſans quoi tout y périroit par l'humidité. On leur conſeille encore de ne jamais mettre leur matelas ſur la terre, de faire élever leur lit, ou de ſe ſervir d'un bois de lit. Des toiles huilées, étendues ſur le terrein qu'occupent leurs tentes, interceptent une partie des vapeurs qui s'élèvent. Vers la fin de la ſaiſon, lorſque le tems devient froid & humide, il eſt utile de brûler de l'eſprit-de-vin ſur le ſoir, afin d'échauffer & de corriger l'air de l'intérieur de la tente. Mais les officiers ne doivent en aucun tems tenir l'air trop renfermé, même pendant les froids, ſur-tout lorſqu'ils ſont malades ; prenant toujours pour règle qu'il y a plus de danger à reſpirer dans une atmoſphère humide, chargée des émanations qui ſortent de leurs corps, que dans une tente ouverte avec une marquiſe baiſſée.

Les ſoldats ſe trouvent inévitablement expoſés à la pluie, lorſqu'ils ſont en faction ou en marche ; leurs habits mouillés les rendent extrêmement ſujets aux maladies, à moins qu'on ne leur permette de couper du bois & d'allumer du feu à l'extrémité du camp ; indulgence dont j'ai toujours remarqué l'utilité dans ces occaſions.

Les camps ſont dans une ſituation plus ſaine ſur les bords d'une grande rivière, lorſque le terrein eſt également ſec ; parce que dans le tems des chaleurs, l'air, au moyen de l'eau, ſe renouvelle continuellement, & diſſipe les exhalaiſons putrides. A l'égard des quartiers, on doit non-ſeulement chercher des villages éloignés des endroits marécageux, mais encore ceux où l'air eſt moins reſſerré par les plantations, & qui ſe trouvent plus élevés au-deſſus des eaux ſouterraines.

Dans les pays humides, les villes sont communément préférables aux villages ou aux simples fermes, par les raisons qu'on a déjà alléguées (1).

§. III. *Comment on doit prévenir les maladies qui proviennent d'un air putride.*

Nous avons rapporté, dans le chapitre précédent, les causes d'un air putride qui affectent communément une armée; il ne me reste plus qu'à présenter ici quelques réflexions sur les moyens de les écarter ou de les diminuer chacune en particulier.

Premièrement, on peut appliquer à l'air putride des marais & des autres eaux dormantes, la plupart des préservatifs dont on a parlé à l'article de l'air humide. Si les opérations militaires obligent une armée de rester long-tems sur un terrein si mal-sain, le meilleur expédient est de ne pas toujours demeurer dans le même camp (2); car en changeant de camp, on changera pareillement de paille, les troupes auront plus d'exercice, & on laissera derrière soi les privés, qui, dans les camps, deviennent extrêmement dangereux, à cause du grand nombre de dysenteries.

A l'égard des quartiers dans les pays marécageux, si les troupes doivent y séjourner pendant la mauvaise saison, il vaut beaucoup mieux inonder tout-à-fait les campagnes, que de les laisser à moitié sèches : car plus l'eau est basse & plutôt elle se corrompt, & l'évaporation augmente aussi à proportion. Le régiment qu'on avoit mis à Helvoirt, éloigné seulement d'une

---

(1) Part. I. Chap. I & VIII.

(2) *Si autumnali, æstivoque tempore diutius in iisdem locis militum multitudo consistat, ex contagione aquarum & odoris ipsius fœditate, vitiatis haustibus & aëre corrupto perniciosissimus nascitur morbus, qui prohiberi aliter non potest nisi frequenti mutatione castrorum.* Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. II.

demi-lieue de l'inondation, peut ſervir à prouver combien les troupes peuvent être près des marais ſans en être notablement incommodées (1), pourvu que le vent porte les vapeurs d'un autre côté. L'eſcadre de M. Mitchel, en Zélande, & les quartiers ſalutaires d'Eyndhoven, de Lind & de Zelſt, dont le voiſinage étoit mal-ſain, fourniſſent d'autres preuves de la même nature (2). De plus, on a obſervé, à Rome, que la ſphère des vapeurs malignes qui s'exhalent des marais voiſins, s'étend ſeulement aux endroits de la ville qui en ſont plus près, & qu'elles y occaſionnent des fièvres, tandis que dans le reſte de la ville on jouit d'une ſanté parfaite (3). Ainſi, en s'éloignant un peu des marais, on peut quelquefois prévenir une maladie générale; mais ſi cela ſe trouve incompatible avec le ſervice, comme il arriva pendant la campagne de 1747, qu'on fut obligé d'envoyer quelques bataillons en Zélande, & pendant l'été ſuivant, que nos troupes furent cantonnées au milieu des inondations, on doit alors ſe contenter de diminuer les maux qu'on ne ſauroit totalement éviter. Mais comme c'eſt par le régime & par l'exercice qu'on en vient à bout, je différerai de donner des règles là-deſſus, juſqu'à ce que j'en ſois à ces articles.

Quand la dyſenterie commence à faire des progrès, le meilleur moyen pour s'en garantir, eſt de quitter le terrein où l'on campe, avec les privés, la paille pourrie, & toutes les autres immondices du camp. Si cette méthode ne ſe trouve pas incompatible avec les opérations militaires, on doit les réitérer une fois ou deux, & même plus ſouvent, ou du moins juſque vers le milieu de ſeptembre, tems où le danger tire en grande partie vers ſa fin. La première campagne me

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.
(2) *Voyez* Part. I. Chap. VII & VIII.
(3) *Lancis. de nox. palud. effluv. lib. 2. Epid. 1. cap. 3.*

fournit une preuve de la bonté de cette méthode ; car le long séjour qu'on fit à Hanau, ne fit qu'entretenir la violence de la dysenterie, qui, dès qu'on eut abandonné ce camp, diminua subitement (1). En 1745, ce flux de ventre fut moins dangereux qu'on ne l'avoit jamais vu auparavant ; on en attribua la cause non-seulement à la fraîcheur de la saison, mais encore aux fréquens changemens de camps, pendant que l'armée étoit le plus en proie à cette maladie (2). Mais si quelques circonstances rendent impraticable le changement de camp, lorsque la dysenterie commence à se répandre, on peut alors se servir d'autres méthodes pour en arrêter les progrès.

Afin de conserver la salubrité de l'air pendant la saison de la dysenterie, on peut défendre aux soldats de se décharger le ventre par-tout ailleurs qu'aux privés, & imposer une legère punition aux contrevenans. D'ailleurs depuis le milieu de juillet, où dès qu'on s'apperçoit que cette maladie commence à se répandre, on peut rendre les privés plus profonds qu'à l'ordinaire, & y faire jetter une fois par jour une couche épaisse de terre, jusqu'à ce que les fosses soient près d'être pleines, & lorsqu'elles le sont, on doit bien les couvrir de terre & en creuser de nouvelles. On doit faire creuser les fosses à la tête ou à la queue du camp, précaution fort utile, parce qu'alors les vents en emportent les exhalaisons au loin. Il est de plus nécessaire de renouveller souvent la paille, non-seulement parce qu'elle se trouve sujette à se pourrir, mais encore parce qu'elle retient aisément les émanations infectes de ceux qui ont été attaqués de cette maladie. Si l'on ne peut pas se procurer de la paille nouvelle, on doit prendre plus de soin à donner de l'air à la tente & à la paille, & à

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.
(2) *Voyez* Part. I. Chap. V.

les tenir sèches, comme on l'a observé auparavant.

Enfin, quand la maladie commence à être fréquente, on ne doit pas mettre les malades dans un hôpital-général ; du moins on ne doit pas y en envoyer un assez grand nombre pour corrompre l'air, & par-là non-seulement communiquer aux autres l'infection, mais encore l'entretenir & la conserver parmi eux. Ce réglement paroîtra d'autant plus juste, si l'on compare les faits allégués dans la relation de la campagne d'Allemagne (1), avec ce qui se passa pendant l'été de 1747 (2). C'est pourquoi, lorsque la dysenterie domine, les chirurgiens de chaque régiment doivent traiter les cas légers dans le camp même ; pour les soldats qui sont plus mal, on les mettra dans les hôpitaux des régimens, qu'on doit sur-tout choisir bien spacieux & bien aérés, & ils n'en soigneront qu'autant qu'ils le pourront. Les granges, & autres lieux semblables sont excellens, parce que les vapeurs s'y trouvent dispersées, sans qu'il y ait de risque à courir du côté du froid, puisque le tems est communément chaud pendant cette saison. A l'égard de l'hôpital-général, qu'on n'y admette que ceux que les hôpitaux des régimens ne peuvent contenir, & les malades qui ne sauroient suivre l'armée. Si l'on ne disperse point les malades de la sorte, l'hôpital-général peut, dans les mauvaises saisons, être chargé de plusieurs milliers de malades, qui ne sauroient être soignés que par un plus grand nombre de médecins que le public n'y en emploie. Mais quand même on obvieroit à cet inconvénient, il seroit toujours fort imprudent de n'avoir qu'un hôpital-général, à cause de la grande mortalité qui s'ensuit toujours, de ce qu'un grand nombre de gens attaqués de maladies putrides &

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.
(2) *Ibid.* Chap. VII.

contagieuses, sont, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres.

Après avoir fait voir, dans la relation de presque toutes les campagnes, les terribles effets de la fièvre d'hôpital, je n'ai pas besoin d'appuyer sur la nécessité de se servir de toutes sortes de précautions pour s'en garantir. Il est inutile d'entrer ici dans une description particulière de cette maladie, je la réserve pour la troisième partie de mon ouvrage ; je me contenterai seulement de proposer les moyens qui peuvent l'empêcher de paroître tout-à-fait, ou du moins avec autant de contagion & de danger. Je considérerai ces moyens sous les deux articles suivans ; le choix des hôpitaux, & la méthode de renouveller l'air qui y est renfermé.

En traitant du flux de sang, j'ai recommandé, pour la guérison plus prompte des malades, & pour prévenir l'infection, qu'on eût à se pourvoir dans le voisinage du camp, de maisons spacieuses & bien aérées. Les mêmes moyens préviendront pareillement la fièvre d'hôpital, puisque la dysenterie en est souvent la cause (1). Il est assez ordinaire de chercher en ces occasions, des maisons chaudes & bien fermées, & de préférer par cette raison la maison d'un paysan à sa grange ; mais l'expérience nous a convaincu que l'air est plus nécessaire que la chaleur. Par conséquent, non-seulement les granges, les étables, mais sur-tout les églises, sont les meilleurs hôpitaux, depuis le commencement de juin jusqu'au mois d'octobre. On en vit un exemple pendant la campagne de 1747, qu'on appliqua à cet usage une grande église de Maestricht. Quoique plus de cent

(1) Les émanations putrides des matières fécales dysentériques, sont non-seulement propres à propager la dysenterie ; mais encore à causer la fièvre de prison ou d'hôpital, avec des selles sanguinolentes, ou sans ce dernier symptome.

perſonnes incommodées d'ulcères, de flux de ventre & d'autres maladies putrides, y fuſſent pendant plus de trois mois de ſuite, & quoique pendant la plus grande partie de ce tems, il fît extrêmement chaud, cependant cette fièvre ne parut pas (1). Nous pouvons par conſéquent poſer pour règle, que plus on laiſſe entrer d'air frais dans les hôpitaux, & moins il y a de danger d'y cauſer cette maladie contagieuſe.

Un autre point qu'on doit obſerver dans un camp fixe, c'eſt de diſperſer de côté & d'autre les hôpitaux des régimens, & de ne les point placer les uns près des autres dans le même village. Par la même raiſon, ſi l'hôpital-général eſt obligé d'admettre à la fois un grand nombre de malades, (ce qui arrive toujours lorſque l'armée ſe met en marche après un long campement), il eſt à propos de les diſperſer dans deux ou trois villages, plutôt que de les tenir renfermés dans un ſeul, quoique l'économie de l'hôpital, & la commodité de ceux qui doivent en prendre ſoin, exigent le contraire. On ne peut jamais compenſer le manque d'air pur & ſalubre, par le régime & par les remèdes. De ſorte qu'il eſt de la dernière néceſſité que les malades qu'on peut commodément tranſporter dans des charriots, ſuivent par-tout leurs régimens reſpectifs.

Il eſt à propos d'ajouter la diſtinction ſuivante. Au commencement d'une campagne, lorſque les maladies inflammatoires dominent, on doit laiſſer derrière ceux qui en ſont attaqués, d'autant plus que leur ſituation ne permet pas le changement de place, & que cette maladie n'eſt pas alors contagieuſe. Mais pour ceux qui tombent malades depuis la fin de l'été juſqu'au déclin de l'automne, comme ces maladies ſont d'une eſpèce putride, qu'elles per-

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VII.

mettent le mouvement, & que communément elles guériſſent en changeant d'air, on doit par cette raiſon les faire plutôt ſuivre l'armée & les diſperſer, que de les raſſembler dans un hôpital-général, qui propagera l'infection.

Comme les hôpitaux à la ſuite de chaque régiment ſont de la dernière conſéquence, il eſt néceſſaire de les fournir de couvertures, & de remèdes tirés des magaſins publics, & de donner aux malades des gardes & les autres choſes dont ils peuvent avoir beſoin. On doit non-ſeulement conſerver ces hôpitaux pendant qu'on eſt en campagne, mais encore dans les quartiers d'hiver; parce qu'il ſe trouvera toujours à la fin d'une campagne plus de malades que les médecins, & ceux qui travaillent ſous eux, n'en peuvent ſoigner. Dans la campagne de 1743, on laiſſa dans l'hôpital-général autour de trois mille malades, & en 1747, lorſque les troupes entrèrent en quartiers d'hiver, les liſtes des malades montoient à quatre mille. Dans le cours de la guerre précédente, un médecin étoit quelquefois chargé de ſept cents malades en même tems; dans ce cas là, quoiqu'on puiſſe dire que l'hôpital ait un médecin, il n'en peut tirer que bien peu d'utilité. Mais quand même on emploieroit autant de médecins qu'il ſeroit néceſſaire, & que le reſte ſeroit à proportion, cependant la multitude, en corrompant l'air, rendroit preſque toutes leurs peines infructueuſes. C'eſt ce qu'on peut aiſément concevoir par ce qui arriva en effet. Car ſans compter la mortalité plus que peſtilentielle qui régna dans les hôpitaux de la première campagne, & prenant un terme moyen pour le reſte, l'air fut toujours communément ſi malſain, & rendit tous les ſoins ſi infructueux, que ſuivant un calcul modéré, de dix perſonnes qu'on admettoit à l'hôpital, il y en avoit toujours une qui mouroit. Outre l'avantage d'un air meilleur, avantage que procurent les hôpitaux à la ſuite de chaque

régiment, il s'y en rencontre encore un autre ; c'eſt que les chirurgiens connoiſſent mieux le tempérament, la diſpoſition de leurs malades, & toutes les circonſtances de leurs maladies. Comme on doit toujours avoir recours au médecin dans les cas difficiles, & qu'il eſt obligé de faire régulièrement ſes viſites, on ne peut faire d'objections contre cette méthode de traiter les malades, dans laquelle j'ai tonjours remarqué beaucoup plus d'avantage que dans celle d'un grand hôpital-général. Pour mettre les chirurgiens en état d'avoir plus de ſoin des malades de leurs régimens, il ſeroit néceſſaire de donner à chacun un aide de plus en tems de guerre, parce qu'il arrive ſouvent que les malades ſont en trop grand nombre pour que deux perſonnes ſeulement puiſſent en prendre ſoin. D'ailleurs, dans les ſaiſons maladives, l'un de ces aides, & quelquefois tous les deux peuvent tomber malades en même tems.

Examinons maintenant les hôpitaux-généraux. Il y en a de deux eſpèces ; l'hôpital volant qui ſuit toujours le camp à une diſtance convenable, & l'hôpital fixe qui reſte dans la même place. On doit ſérieuſement recommander à ceux qui ont l'inſpection de ces deux hôpitaux, de faire enſorte que les ſalles ſoient grandes & bien aérées ; ils doivent faire attention que la chaleur ne manque pas en été, & qu'en hiver on peut ſe la procurer au moyen du feu. Il eſt auſſi beaucoup plus avantageux de placer les hôpitaux-généraux dans les villes que dans les villages, parce que ſans compter mille autres commodités, on peut ſe procurer des ſalles plus grandes.

A l'égard de la diſpoſition des hôpitaux, pour conſerver la pureté de l'air, la meilleure règle eſt d'admettre dans chaque ſalle ſi peu de malades qu'une perſonne qui ne connoît pas le danger du mauvais air, croiroit qu'elle en pourroit contenir le double ou le triple. Si les plafonds ſe trouvent bas, on fera fort bien de mettre autre part une partie des mala-

des, & d'ouvrir jusqu'aux toits l'étage supérieur. Une expérience constante démontre qu'en peu de jours l'air se corrompt dans des salles trop pleines & où l'air est renfermé. Ce qui rend encore plus difficile de remédier à cet inconvénient, c'est l'impossibilité de convaincre les gardes & les malades eux-mêmes, de la nécessité d'ouvrir en aucun tems les portes ou les fenêtres pour avoir de l'air. J'ai toujours remarqué que les salles dont on ne pouvoit exclure l'air extérieur à cause que les fenêtres étoient brisées, se trouvoient les plus saines.

Il est probable, par conséquent, que lorsque les cheminées manquent, le meilleur préservatif seroit de se servir des ventilateurs du docteur Hales, & pour l'usage des hôpitaux l'on en pourroit construire de petits qu'il seroit aisé de transporter par-tout. Nous pourrions, par leur moyen, renouveller l'air dans toutes les salles, & les convalescens s'exerceroient à les mettre en jeu. Comme ces ventilateurs doivent être d'une dimension fort petite pour qu'on puisse les voiturer aisément, on peut aussi s'en servir sur les vaisseaux de transport (1).

---

(1) Le célèbre inventeur de cette machine, que j'ai consulté en cette occasion, a eu la bonté de m'envoyer les avis suivans; mais on ne s'est jamais servi de sa méthode.

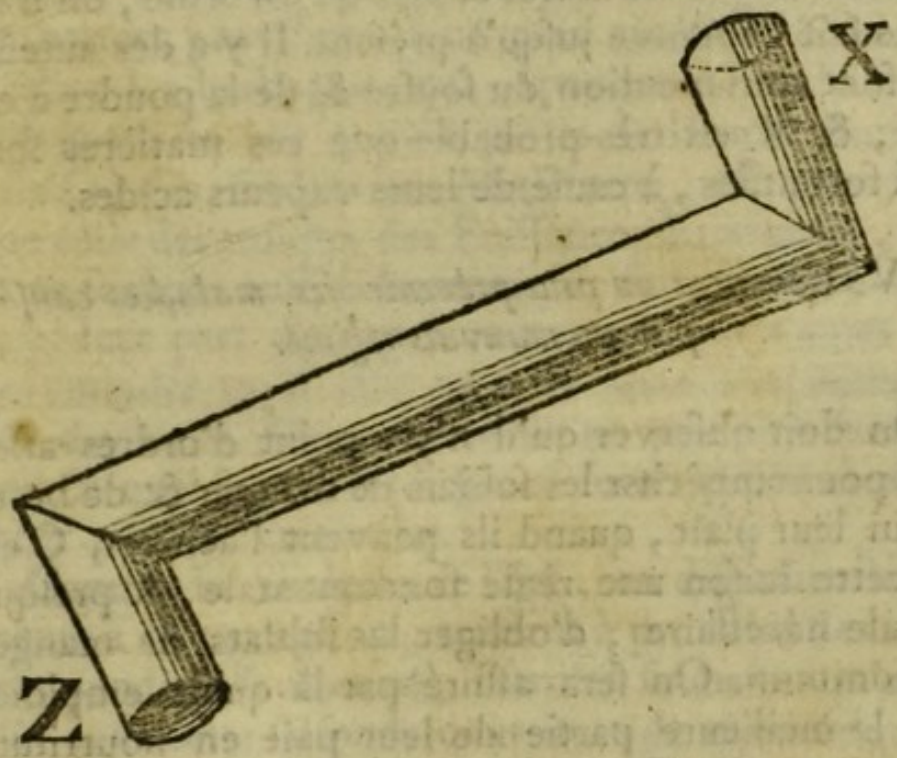
« *Réflexions sur les moyens de tirer le mauvais air des chambres* » *des malades dans les hôpitaux des armées, soit en ville,* » *soit dans les maisons particulières.*

» On ne doit pas pomper le mauvais air de ces chambres par » de petits ventilateurs mobiles, placés dans les passages qui » se rencontrent entre les chambres; car le mauvais air qu'on » tire, retourne bientôt de ces passages ou corridors, dans les » chambres des malades; de sorte que le moyen le plus vrai- » semblable pour y réussir, est d'avoir une planche serrée, » d'une manière solide, avec des vis à la partie supérieure de » la fenêtre en dehors, & non clouée à cause du bruit. Cette » planche doit être percée en rond, de manière que ce trou » soit propre à recevoir un tuyau d'une longueur suffisante

Dans les hôpitaux d'hiver, on doit échauffer les ſalles avec des cheminées, & jamais avec des poëles.

» pour atteindre de la fenêtre à un petit ventilateur qui eſt à » terre. Le mauvais air de toutes les chambres ſe tire à tra- » vers ce tuyau, l'air frais entre par la porte. On doit recom- » mencer tous les jours auſſi ſouvent qu'on le jugera à pro- » pos.

» Il eſt néceſſaire que le trou de la planche attachée au haut » de la fenêtre, & celui qui eſt au côté du ventilateur, ſoient » ronds pour recevoir les orifices des tuyaux qui y correſ- » pondent. Au moyen de quoi le même tuyau peut ſervir pour » des fenêtres de différente hauteur, en les plaçant plus ou » moins obliquement : ſavoir X, l'extrémité du côté de la » fenêtre ; Z, celle qui eſt attachée au ventilateur.



» On peut faire des tuyaux de différente longueur, qui ſe » joindront l'un à l'autre, & qui ſerviront aux fenêtres plus » élevées. Comme ces tuyaux doivent être de planches de ſa- » pin fort minces, d'environ cinq pouces de large, il n'eſt pas » néceſſaire de les clouer enſemble dans la forme d'un tuyau, » juſqu'à ce qu'on en ait beſoin ; elles peuvent, par cette rai- » ſon, occuper moins de place.

Car quoique ces derniers puissent entretenir ces salles plus chaudement & à beaucoup moins de frais, cependant comme ils n'attirent point l'air, ils ne sont propres qu'à augmenter sa qualité putride; au lieu que le feu qu'on fait dans les cheminées, agit comme un ventilateur perpétuel.

Si l'on se sert de ventilateurs, les autres précautions seront moins nécessaires; mais si l'on ne s'en sert pas, il faut avoir recours à d'autres moyens pour purifier l'air. Les plus communs sont de brûler de l'encens, du bois ou des baies de genièvre, ou quelque autre végétal résineux antiseptique. On recommande souvent en cette occasion l'odeur du vinaigre, & peut-être répond-elle mieux au but qu'on se propose; mais comme elle ne se répand pas aussi commodément que les autres choses qu'on brûle, on n'en a pas fait l'épreuve jusqu'à présent. Il y a des auteurs qui font aussi mention du soufre & de la poudre à canon, & il est très-probable que ces matières sont aussi fort utiles, à cause de leurs vapeurs acides.

§. IV. *Comment on peut prévenir les maladies causées par un mauvais régime.*

On doit observer qu'il n'y a point d'ordres assez forts pour empêchsr les soldats de manger & de boire ce qui leur plaît, quand ils peuvent l'acheter. C'est par cette raison une règle fondamentale, & presque la seule nécessaire, d'obliger les soldats de manger en commun. On sera assuré par-là qu'ils emploieront la meilleure partie de leur paie en nourriture saine, parce qu'heureusement c'est le goût du plus grand nombre. A l'égard du choix, il suffit de s'en

---

» On peut se contenter d'un très-petit ventilateur, de cinq » pieds de long environ, & de vingt pouces de largeur & de » profondeur, tel que celui que j'ai décrit dans mon ventila- » teur, figure sixième ».

rapporter

rapporter à leur goût & à leur expérience, ſans examiner trop ſcrupuleuſement la nature des alimens particuliers, qui n'incommodent pas tant, même les perſonnes les plus délicates, par leur eſpèce que par l'excès qu'on en fait. Le plus grand obſtacle à ces repas communs, vient de ce que la plupart des ſoldats ont des femmes & des enfans qu'ils doivent entretenir ſur leur paie. Dans de pareilles circonſtances, ce n'eſt pas la mauvaiſe nourriture, mais le manquement de toute nourriture, qui peut mettre en danger la ſanté du ſoldat. Le repas commun étant une fois établi, il ne reſte plus que d'avoir ſoin que le pain ne manque point, que les marchés ſoient tellement réglés, que les marchands trouvent de l'encouragement à venir au camp, & que les chambrées aient de bonnes proviſions à un prix modéré, & en particulier les herbages, qui, pendant les chaleurs, doivent faire une grande partie de la nourriture. La paie (1) des ſoldats en Angleterre, eſt plus forte que celle des troupes des Puiſſances étrangères, mais ils ne ſont pas auſſi économes; de ſorte qu'après avoir payé leur part du repas commun, on n'a pas ſujet de craindre qu'il leur reſte de quoi s'incommoder par des excès. On a fait voir un peu plus haut (2) juſqu'à quel point les liqueurs fortes priſes modérément peuvent être utiles.

Comme les chaleurs de l'été, en diſpoſant les humeurs à la corruption, tendent à produire des maladies pendant l'automne, il ſeroit à ſouhaiter qu'on réglât dans cette ſaiſon la nourriture de manière qu'elle corrigeât un peu cette diſpoſition. Les Romains con-

(1) La cavalerie a par jour deux shillings ſix ſous, qui font près de trois livres de notre monnoie; les dragons un shilling neuf ſous, qui font près de 2 liv. 2 ſ. & l'infanterie huit ſous, qui font près de ſeize ſous de notre monnoie.

(2) Part. II. Chap. II. §. IV.

fidéroient le vinaigre (1) comme une des plus indispensables provisions d'une armée ; & cette conduite mérite notre attention. Or, soit qu'ils s'en serviſſent pour assaisonner leurs alimens, ou qu'ils en buſſent mêlé avec de l'eau lorsqu'ils avoient chaud & qu'ils se sentoient quelque disposition à la fièvre, cela devoit faire un très-bon effet pour corriger pendant l'été la trop grande tendance du sang à la putréfaction. Le petit-lait fait avec le vinaigre, déjà connu dans les hôpitaux, est un excellent rafraîchiſſant dans les fièvres inflammatoires, & il se trouvoit du goût des malades. Mais la plus sûre méthode pour faire prendre un acide aux soldats, seroit de mêler du vinaigre ou tout autre acide, avec autant de liqueur qu'un homme en peut prendre raisonnablement, & de lui faire boire cette mixtion pour lui servir de préservatif contre les maladies; sur-tout quand on envoie pendant la mauvaise saison des détachemens en Zélande & dans les parties les plus marécageuses du Brabant & de la Flandre.

On a quelquefois défendu le porc dans les camps, parce qu'on le regarde comme mal-sain. Sanctorius observe qu'il arrête la transpiration; & comme il se corrompt plutôt que le bœuf & le mouton, on peut présumer qu'il fournit une nourriture moins convenable que l'un ou l'autre, lorsqu'il y a du danger du côté de la putréfaction. On croit aussi qu'on saigne communément trop peu la viande dans les camps, ce qui la rend très-sujette à se corrompre, & concourt, avec d'autres causes, à engendrer des maladies putrides.

En établiſſant les repas communs, on pourroit faire quelques réglemens par rapport à la déduction néceſſaire pour les liqueurs, soit en les retenant sur la paie, ou d'une autre manière. Cette méthode est

---

(1) *Hyeme lignorum & pabuli, æstate aquarum vitanda est difficultas. Frumenti vero, vini*, aceti, *nec non etiam salis omni tempore vitanda neceſſitas.* Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. III.

déjà en uſage dans la marine, & ſans doute, par les mêmes raiſons, qu'elle conviendroit fort ici, puiſque dans les vaiſſeaux les hommes ſe trouvent auſſi ſujets aux maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu.

A l'égard des officiers, ils ſont expoſés dans les camps ou dans des quartiers humides, aux mêmes maladies de la ſaiſon & du climat, quoiqu'ils le ſoient beaucoup moins que le commun des ſoldats. La principale règle qu'ils doivent obſerver dans les tems mal-ſains, eſt de manger avec modération & d'éviter toute réplétion & indigeſtion (1). Le vin eſt néceſſaire, mais l'excès en tout devient dangereux, particulièrement en ce tems-là. Je finirai par cette maxime prudente de *Celſe*, pour ſe garantir des maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu: *tum vitare oportet fatigationem, cruditatem, frigus, calorem, libidinem* (2).

§. V. *Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent de défauts dans l'exercice.*

Les plus grandes fatigues qu'un ſoldat ait à ſoutenir, ſont les longues marches, ſur-tout dans les tems chauds ou dans les pluvieux. Lorſque le ſervice l'exige, on doit les endurer; mais elles ne ſeront pas ſuivies par tant de maladies, ſi l'on prend ſoin de ſe pourvoir de bonnes proviſions, & d'une grande abondance de paille ſèche. Dans d'autres tems, lorſqu'on ne ſera pas ſi preſſé, on peut ordonner de petites marches avant la chaleur du jour, & faire faire halte aux troupes de tems en tems. Une pareille conduite, bien loin de les fatiguer, contribue infiniment à les con-

(1) *Si qua intemperantia ſubeſt, tutior eſt in potione quàm in eſcâ.* Celſus de Med. Lib. I, Cap. II.

(2) *Lib. I. Cap. X.*

ſerver en ſanté. Comme l'inaction occaſionne toujours plus de maladies que la fatigue, il eſt indiſpenſable, lorſqu'on ſe trouve dans un camp fixe, de faire des réglemens convenables au ſujet de l'exercice; & cela d'autant plus que nos ſoldats, lorſqu'on les abandonne à eux-mêmes, ſont naturellement indolens.

L'exercice que doivent prendre les troupes, peut ſe conſidérer ſous trois points différens; le premier a rapport à leur devoir; le ſecond regarde les commodités de la vie, & le troſième leurs divertiſſemens.

Le premier point conſiſtant dans ce qu'on appelle proprement l'exercice militaire, en même tems qu'il rend le ſoldat expert & habile dans ſon métier, il lui ſert de moyens pour ſe conſerver en ſanté (1). Il eſt plus avantageux de réitérer ſouvent cet exercice de bon matin, avant que le ſoleil ait acquis un certain degré de chaleur, que de le faire rarement & d'être plus long-tems à chaque fois; car un camp ne pouvant fournir beaucoup de commodités pour le rafraîchiſſement, on doit éviter toute fatigue inutile.

A l'égard du ſecond article, on peut leur faire couper des branches d'arbres pour ombrager leurs tentes, leur faire faire des tranchées tout autour de leurs tentes, afin de laiſſer un écoulement à l'eau, aérer la paille, nettoyer leurs habits & leurs fournitures, & aider à la cuiſine. Il doit y avoir des ordres précis à ce ſujet, & ce ne peut être un exercice déſagréable pendant une partie du jour.

Enfin, par rapport aux divertiſſemens, on ne peut les y obliger; mais on doit ſe contenter de les encourager. Les officiers le peuvent faire par leur exemple,

---

(1) *Rei militaris periti, plus quotidiana armorum exercitia, ad ſanitatem militum putaverunt prodeſſe, quàm Medicos .... ex quo intelligitur quanto ſtudioſius armorum artem docendus ſit ſemper exercitus, cum ei laboris conſuetudo & in caſtris ſanitatem, & in conflictu poſſit præſtare victoriam.* Veget. de Re Milit. Lib. III. Cap. II.

ou par de légères récompenſes envers ceux qui excellent dans quelque jeu qu'on jugera propre à répondre au but qu'on ſe propoſe. Il y a quelques précautions à prendre ſur cet article des divertiſſemens. Le peuple parmi nous eſt exceſſif en tout ; il ne connoît aucun milieu entre l'amour du repos & les exercices les plus violens. Quelque néceſſaire que puiſſe être le mouvement aux troupes dans un camp fixe, on doit d'un autre côté prendre garde de les fatiguer trop, principalement dans les chaleurs & dans les ſaiſons malſaines, & ſur-tout de les expoſer à porter leurs habits mouillés, ce qui eſt la cauſe la plus fréquente des maladies des camps, comme nous l'avons prouvé aſſez amplement.

CHAPITRE IV.

Comparaiſon des ſaiſons par rapport à la ſanté d'une armée.

NOUS devons nous attendre, au commencement de chaque campagne, du moins pendant le premier mois, à voir les liſtes des malades beaucoup plus fortes que ſi les troupes fuſſent reſtées dans leurs quartiers. En 1748, on ouvrit la campagne le 8 avril (1), & c'eſt le plutôt qu'elle ait jamais commencé ; auſſi y eut-il un ſi grand nombre de malades que les liſtes montèrent en un mois à $\frac{1}{17}$ de l'armée entière. En 1745, on ouvrit la campagne dans les Pays-Bas le 25 avril, & en 1747, le 23 du même mois, dans le même pays. Mais en 1746, les troupes campèrent, le 23 avril, dans le nord de l'Ecoſſe : ſi l'on conſidère la latitude de ce pays, on doit regarder cette campagne comme la plus avancée de toutes. On a raiſon de croire par tous ces exemples, que lorſque l'armée quittera en

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.

Flandre ses quartiers la première ou la seconde semaine d'avril, on trouvera entre les malades & ceux qui ne le sont pas, la même proportion qu'on a vue ci-dessus.

Mais si les troupes continuoient dans les quartiers jusqu'au milieu de mai, la maladie seroit moins considérable le premier mois, quoiqu'elle ne le fût peut-être pas autant qu'on pourroit s'y attendre. Ainsi dans la première année, les troupes campèrent le 17 mai (1), & il y eut dans les hôpitaux, un mois après, environ $\frac{1}{32}$ de l'armée entière : proportion cependant que je ne veux pas regarder comme générale, parce que les soldats avoient fait une longue marche, & que c'étoit leur première campagne. L'année suivante les troupes sortirent de leurs quartiers le 13 mai ; après un campement d'un mois, il ne se trouva dans les hôpitaux qu'environ $\frac{1}{40}$ du total. Mais comme le tems fut fort doux, & que d'autres circonstances favorables concoururent ensemble, on peut réduire la proportion, année commune, à $\frac{1}{36}$; de sorte que tout étant égal d'ailleurs, le nombre des malades sera, après le premier mois, environ $\frac{1}{4}$ plus grand, lorsque l'armée campe au milieu d'avril, que lorsqu'elle entre en campagne un mois plus tard.

Quinze jours ou trois semaines après le premier campement, la maladie diminue d'une manière sensible ; les plus infirmes sont déjà dans les hôpitaux, le reste se trouve plus accoutumé à la fatigue, & le tems devient plus chaud de jour en jour. Cet état de santé continue pendant tout l'été (2), à moins que les soldats, venant à être exposés à la pluie, n'aient leurs habits ou leurs lits mouillés ; & en ce cas les dysenteries sont plus ou moins fréquentes, à proportion des chaleurs qui ont précédé.

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. II & III.
(2) C'est-à-dire, jusqu'au milieu du mois d'août.

La grande maladie commence ordinairement vers le milieu ou vers la fin d'août; car si les jours se trouveut encore chauds, les nuits sont humides & refroidiès par les brouillards & les rosées. La dysenterie devient alors dominante, si elle ne l'a pas été plutôt; & quoique vers le commencement d'octobre sa violence soit beaucoup diminuée, cependant comme les fièvres rémittentes gagnent alors du terrein, elle continue le reste de la campagne & ne cesse jamais entièrement, même dans les quartiers, que vers le tems des premières gelées.

La maladie est tellement uniforme au commencement de chaque campagne, qu'on peut prédire à peu près le nombre de ceux qui en seront attaqués. Mais pendant le reste de la saison, comme les maladies sont alors d'une nature contagieuse, & qu'elles dépendent en grande partie des chaleurs de l'été, il est impossible de prévoir combien il y aura de malades depuis le commencement jusqu'à la fin de l'automne. A la fin de la campagne d'Allemagne, le nombre des hommes qui se trouvoient dans les hôpitaux, étoit à ceux qui se portoient bien, comme trois à treize. Lorsque les troupes, en 1747, entrèrent dans leurs quartiers, les malades faisoient environ $\frac{1}{5}$ de toute l'armée. Mais si l'on examine à part le détachemeut qu'on envoya cette année en Zélande, la proportion est presque inverse; car ceux qui se trouvoient en bonne santé étoient aux malades comme un à quatre. Lorsqu'on termina la campagne de 1744, quoique la moitié de l'armée ne fût composée que de troupes nouvelles, il n'y eut cependant de malades qu'un sur dix-sept, & l'année suivante, qui fut remarquable par sa salubrité, il n'y en eut qu'un sur vingt-six; mais aussi les troupes entrèrent ces deux années en quartiers d'hiver plutôt qu'à l'ordinaire.

J'ai remarqué que si l'on prolonge une campagne jusqu'au premier novembre, il y a plus de maladies

les quinze derniers jours, que les deux premiers mois de campement.

C'eſt pourquoi ſi l'on doit reſter campé pendant ſix mois, il importe beaucoup pour la ſanté que les campagnes commencent de bonne heure. Car quoiqu'on penſe qu'il eſt plus ſalutaire pour les troupes de différer à entrer en campagne juſqu'au commencement du mois de mai, & de reſter campé juſqu'à la fin d'octobre, cependaut l'expérience fait voir qu'il vaut mieux commencer la campagne quinze jours auparavant, afin de rentrer d'autant plutôt dans les qnartiers d'hiver.

Nous avons déjà remarqué que la fièvre rémittente ne finit pas toujours avec la campagne, & qu'elle continue dans les quartiers juſqu'aux premières gelées. Nous avons pareillement obſervé qu'il n'y a point d'autres maladies aiguës, à moins qu'elles ne ſoient occaſionnées par des froids (1) violens depuis ce période juſqu'au campement ſuivant. Mais il ſe trouvera toujours une grande variété de maladies chroniques cauſées communément par des obſtructions dans les viſcères & par l'automne précédent; cependant les rôles des malades diminueront tellement, que ſi les troupes ont le néceſſaire, & que l'automne précédent n'ait point été extraordinairement mal-ſain, ſuivant les apparences elles entreront en campagne le printems ſuivant, ſans avoir plus d'un malade ſur quarante hommes.

Quoique les expéditions d'hiver ſoient rudes en apparence, elles ſe trouvent accompagnées de fort peu de maladies, ſi l'on fournit aux ſoldats des ſouliers forts, du feu, de bonnes proviſions & de bons quartiers. Nous en avons eu une preuve lorſque nous marchâmes en Allemagne; nous en eûmes une autre dans

(1) Part. II. Chap. I

la campagne du Nord, l'année de la rébellion. Mais il eſt dangereux de faire de longues marches en été, à moins qu'on ne les faſſe pendant la nuit, ou ſi matin qu'elles puiſſent ceſſer avant la chaleur du jour.

Ceux qui tombent malades dans le camp, ſur-tout avant le déclin de l'été, & qui ſont obligés d'être pendant quelque tems à l'hôpital, ne ſe trouvent pas en état de ſervir cette ſaiſon: car étant affoiblis par la maladie & la manière chaude dont on les tient tandis qu'ils ſont entre les mains des médecins, il eſt probable qu'ils retomberont auſſi-tôt qu'ils rentreront en campagne. Il ſeroit par conſéquent à propos de mettre les convaleſcens dans les garniſons pour le reſte de la campagne, ou du moins juſqu'à ce qu'ils ſoient parfaitement rétablis; les hôpitaux n'ayant ni les commodités néceſſaires, ni un air aſſez bon pour cela. Il ſeroit fort utile pour prévenir les maladies, d'envoyer, lorſqu'on le pourroit commodément, les corps maladifs, ou qui ne ſont pas accoutumés à la fatigue, en quartier d'hiver quinze jours plutôt que le reſte des troupes.

Puiſque je viens de parler de la manière d'accoutumer les troupes à la fatigue, il eſt à propos d'ajouter la précaution ſuivante, parce qu'il eſt fort aiſé de ſe tromper en cette matière. On entend communément par des troupes endurcies à la fatigue, des troupes qui en ont beaucoup éprouvé, & qu'on croit par cette raiſon en état d'en ſupporter beaucoup davantage. Mais nous pouvons nous tromper en cela, parce que ces corps, que le ſervice a rendu maladifs, ne ſeront jamais forts, ou en état de ſupporter de nouveaux travaux, juſqu'à ce que tous les infirmes ſoient morts, ou qu'on les ait renvoyés. Car, comme les ſoldats en tems de guerre ſont non-ſeulement ſujets à des maladies violentes, mais encore qu'ils ont peu de tems pour ſe rétablir, & aucune commodité propre à cela, s'ils tombent une fois malades, il eſt preſque sûr que leur tempérament s'affoiblira telle-

ment, qu'ils seront toujours par la suite plus sujets aux maladies. J'en vais rapporter deux exemples. Nos troupes ayant campé l'année qui précéda la guerre, à Lexden-heath près de Colchester, & y étant restées fort tard, elles entrèrent en quartiers toutes malades. Or, on remarqua que dans les garnisons la maladie commença par ceux qui s'étoient rétablis & qui avoient passé en Flandre; que les mêmes, avec les autres qui avoient été malades dans les Pays-Bas, le furent encore les premiers dans les quartiers, & ensuite dans le camp en Allemagne. De sorte que ces corps ne se portèrent bien que lorsqu'ils eurent perdu tous ceux d'entre eux qui étoient foibles; ce qui arriva en grande partie pendant le cours de la première campagne. Le second exemple est celui des détachemens qu'on envoya en Zélande & à Berg-op-Zoom, & qui souffrirent beaucoup par le mauvais air du pays. Les mêmes bataillons furent au commencement de la campagne suivante, beaucoup plus malades qu'aucun autre (1). Mais comme la première campagne de Flandre fut très-saine (2), (quoiqu'à la suite d'une fort maladive en Allemagne), & que la suivante le fut encore davantage (3), quelques-uns pourroient inférer de-là, que les troupes ne sont sujettes à souffrir que la première année, & que les soldats étant alors endurcis à la fatigue, ils peuvent supporter les travaux militaires sans en être incommodés. Mais outre que le tems fut fort favorable pendant la seconde & la troisième campagne, & qu'on entra en quartiers de fort bonne heure, on doit se rappeller que toutes les troupes qui avoient été en Allemagne, y avoient perdu presque tous leurs malades; de sorte que ceux qui entrèrent en campagne l'année suivante, étoient

(1) Part. I. Chap VII.
(2) Part. I. Chap. IV,
(3) Chap. V.

de vieux ſoldats qui s'étoient toujours bien portés, des recrues ou des régimens nouvellement levés qui arrivoient d'Angleterre; ce qui eſt une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé plus haut. Si la troiſième campagne fut encore plus ſaine que la ſeconde, on doit remarquer que l'armée étoit alors dans ſon meilleur état, étant ſur-tout compoſée de ſoldats nouvellement levés, ou qui n'avoient jamais été malades, ou d'autres enfin qui s'étoient habitués à la fatigue en faiſant une petite campagne par un tems modéré. Mais, preuve évidente qu'on ne doit ni meſurer la ſanté des troupes par le tems qu'elles ont ſervi, ni en conclure qu'elles ſont faites aux ſaiſons, c'eſt que dans les deux dernières années de la guerre, les malades furent en auſſi grand nombre à proportion qu'ils l'avoient été les deux premières. Ce qui arriva dans les quartiers du Brabant Hollandois pendant la dernière campagne, fait voir qu'il n'y a point d'habitude à la fatigue qui puiſſe être de quelque utilité contre l'influence de l'air humide & corrompu des marais.

Ce que nous venons de dire peut ſe réduire à ceci: vu toutes les fatigues & le froid qu'éprouvent les troupes dans le ſervice le plus doux, on peut aſſurer que celles dont le tempérament aura été moins affoibli par les fatigues & le mauvais tems d'une première campagne, ſeront plus propres à ſoutenir les travaux d'une ſeconde.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET DANS LES GARNISONS.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur les fièvres inflammatoires en général.

Après avoir divisé les maladies qui arrivent le plus fréquemment à une armée, & après avoir parlé de leurs causes éloignées & des moyens de les prévenir, je présenterai dans cette partie, quelques observations pratiques sur chaque maladie, dans l'ordre qu'on les a proposées (1); c'est pourquoi je vais commencer par celles qui sont simplement inflammatoires.

Mais comme les maladies inflammatoires sont communes par-tout, & que ce sujet a été souvent traité, je n'entrerai ici dans aucun détail; je me contenterai seulement de faire quelques remarques sur

(1) *Voyez* Part. II, Chap. I.

celles qui reviennent le plus ſouvent dans les hôpitaux d'armées.

Au commencement d'une campagne, de même que pendant l'hiver, les pleuréſies & les péripneumonies ſont les formes ſous leſquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus communément ; viennent enſuite les fièvres accompagnées de douleurs de rhumatiſme. L'inflammation ſe jette auſſi ſur le cerveau, le foie, l'eſtomac & les autres viſcères en général. La fièvre provenant d'une tranſpiration ſupprimée, ou de tout ce qui eſt le principal effet du froid, en cauſant de l'inflammation à quelqu'une de ces parties, s'entretient ordinairement par cette inflammation.

Quelquefois on ne remarque pas qu'une partie ſoit plus affectée qu'une autre, & l'on n'apperçoit que quelques ſymptomes généraux d'inflammation. On appelle alors la maladie ſimplement fièvre inflammatoire, quoiqu'il ſoit propable que quelques-unes des parties les plus indolentes ſoient enflammées. Cette fièvre eſt plus commune lorſque le tems commence à devenir chaud. Mais ſur la fin de l'été, ou en automne, il n'y a point de fièvre inflammatoire qui ſoit ſimple. Car dans cette ſaiſon, l'expoſition au froid & à l'humidité, produiſent des fièvres & des flux de ventre d'une eſpèce putride, & l'inflammation ne paroît ſouvent que la moindre partie de la maladie.

Car après le ſolſtice d'été, la plupart des fièvres tendent à être rémittentes, & le ſang eſt moins coëneux & plus diſpoſé à la putréfaction. Mais vers la fin de la campagne, lorſque le tems devient froid, il s'y joint un plus grand nombre de ſymptomes inflammatoires ; de ſorte qu'on peut dire que les fièvres dépendent en ce tems-là de deux cauſes différentes.

On peut mettre pareillement au nombre des fièvres inflammatoires mixtes, les intermittentes du

printems, qui attaquent au commencement d'une campagne, non-ſeulement ceux qui en ont eu l'automne précédent, mais encore ceux qui ſe ſont bien portés. On doit les diſtinguer des véritables fièvres intermittentes, avec d'autant plus de ſoin, qu'il faut ſur-tout faire uſage pour les guérir, des ſaignées & des remèdes antiphlogiſtiques. Si l'on donne le quinquina tandis que le ſang eſt enflammé, ou avant une intermiſſion convenable, j'ai remarqué que la maladie ſe changeoit en fièvre continue, ou qu'elle s'arrêtoit quelque tems, pour revenir enſuite avec des ſymptomes plus fâcheux.

Les fièvres inflammatoires d'une armée ne diffèrent des autres, qu'en ce qu'elles ſont plus violentes & peut-être plus fréquemment accompagnées de diarrhées. La rigueur des ſaiſons à laquelle un ſoldat ſe trouve particulièrement expoſé, ſa négligence à ſe plaindre des premiers ſymptomes, & la dure ſur laquelle il eſt couché au commencement de ſa maladie; l'incommodité du charriot ſur lequel on le tranſporte à un hôpital aſſez éloigné, dans le tems qu'il a déjà la fièvre, ſont autant de circonſtances qui ſuffiſent pour rendre raiſon de la violence de la fièvre inflammatoire; & c'eſt la tranſpiration arrêtée par les lits froids, ou par des boiſſons peu convenables, au commencement du mal, qui occaſionne le flux de ventre.

Comme la ſaignée eſt le remède le plus indiſpenſable pour la guériſon de toutes les maladies inflammatoires, il s'enſuit que ſi on la diffère ttop longtems, ou que ſi on ne la réitère pas aſſez ſouvent, dans les commencemens de rhumes fâcheux, ils ſe terminent par des fièvres dangereuſes, des rhumatiſmes, ou des conſomptions. Comme un ſoldat s'adreſſe d'abord au chirurgien de ſon régiment, il dépend de lui de prévenir la mort de beaucoup de perſonnes, en faiſant de bonne heure uſage de la lancette. Les jeunes praticiens, en général, ne ſont

pas portés à tirer beaucoup de ſang, & différent trop long-tems la ſaignée. Mais le chirurgien peut être sûr que les ſoldats ſe plaignent rarement de toux, ou de douleurs avec ſymptomes inflammatoires, où cette opération ne ſoit pas ſur le champ néceſſaire. Il doit juger par la continuation des douleurs, de la néceſſité de recommencer la ſaignée, & ſi le malade a un point de côté, ou ſent quelque difficulté à reſpirer, il ne doit pas balancer à lui en faire une, même dans l'état avancé de la fièvre. Je fais tirer communément dans les inflammations, depuis douze juſqu'à ſeize onces de ſang, pour la première ou le ſeconde ſaignée, & un peu moins pour les autres. Il eſt à propos de ſuivre ici la règle de Celſe, & faire attention à la couleur & à la conſiſtance du ſang, pendant qu'il coule; c'eſt-à-dire s'il eſt un peu épais & noirâtre, (ce qui arrive toujours dans une reſpiration difficile & dans les grandes inflammations,) on peut en tirer plus abondamment (1). Dans tous les cas où une ſaignée abondante eſt néceſſaire, il vaut mieux la faire au lit, afin de prévenir l'évanouiſſement, qui, en tout autre cas, eſt une circonſtance favorable dans les maladies inflammatoires, lorſqu'il arrive pendant la ſaignée.

Un autre préſervatif conſiſte à exciter les ſueurs de bonne heure. Une des meilleures recettes pour les provoquer, eſt de prendre en ſe couchant un peu d'eſprit de corne de cerf, dans une doſe conſidérable de petit-lait fait avec du vinaigre (2). On donne communément dans ce deſſein, de la thériaque, ou quelque autre remède chaud; mais ſi ces remèdes ne provoquent point la ſueur, ils

---

(1) *De Med. Lib. II, Cap. X.*

(2) On peut donner auſſi ſur le ſoir, en une ſeule fois, deux ſcrupules de ſel de corne de cerf raſſaſiés, avec environ trois cuillerées de vinaigre commun, & provoquer la ſueur par quelque boiſſon tiède délayante.

ne ſont qu'augmenter la fièvre ; au lieu que les préparations ſalines opèrent ſans échauffer. La thériaque devient plus ſudorifique en y ajoutant, ſur un demi-gros, quelques grains de ſel de corne de cerf, & en excitant la ſueur par du petit-lait fait avec du vinaigre ou par de l'eau de gruau légère & acidulée avec du vinaigre. Mais quant à ce qui regarde la méthode pour prévenir les fièvres, elle dépend plus des chirurgiens des régimens, que des médecins des hôpitaux, qui voient rarement le malade que la fièvre ne ſoit tout-à-fait formée, ou tellement avancée, qu'on ne peut plus l'arrêter avec les ſudorifiques.

C'eſt pourquoi, ſi un rhume, ou quelque diſpoſition à la fièvre, dure pendant deux ou trois jours, on doit ſe contenter ſeulement de ſaigner, & n'employer que les remèdes qui, ſans être échauffans, tendent cependant à écarter les obſtructions inflammatoires & à procurer la tranſpiration. Quelques perſonnes penſent qu'il n'y a rien de ſi efficace en ce genre, que le *ſpiritus mindereri* (1). Le ſavant Boerhaave (2) a le premier fait mention de ſon uſage interne: il eſt devenu depuis fort commun à Edimbourg, où le docteur Clerck (3), célèbre médecin de cette ville, l'a introduit. Mais j'ai ſuivi, dans la guerre pré-

(1) *Pharmacop. Edimburgenſis.*

On doit obſerver qu'à moins que je ne m'exprime autrement, comme ici, je ſuis, par rapport aux noms & aux compoſitions des remèdes, la dernière édition de la pharmacopée de Londres, ſavoir celle de l'année 1746.

(2) Chem. Vol. II, Proc. 108.

(3) Comme les obſervations du docteur Clerck, ſur les effets de ce remède en différens cas, peuvent faire plaiſir à mes lecteurs, je joindrai ici ſes propres expreſſions tirées de l'extrait d'une lettre ſur ce ſujet, dont il m'a honoré.

« Je ne donne jamais plus d'une demi-once de *ſpiritus Min-*
» *dereri* pour une doſe. Quand j'ai intention de provoquer l'u-
» rine, je donne la même quantité deux fois le jour, mêlée
» avec autant de *ſyrop d'althea*, & rarement ce remède man-
» que-t-il de faire effet. Mais dans une hydropiſie je fais plus

cédente,

cédente, la pratique commune, en joignant les testacées au nitre, sans faire d'abord une attention particulière à l'effet des premiers: mais ayant depuis découvert par des expériences faites hors du corps, la qualité septique de ces substances, il étoit naturel de

---

» communément usage du *Julapium diureticum Pharmacopœiæ* » *pauperum Edimburgensis*. J'ajoute quelquefois du *sel de succin*, quand je suis sûr qu'il est véritable; mais on le trouve » rarement tel. On l'a retranché, par cette raison, de la pharmacopée des pauvres, & l'on a mis en sa place l'esprit, qui » est en même raison au sel, que l'esprit de corne de cerf est à » son sel, quoique n'étant pas jusqu'alors en usage, on le jettât comme n'ayant aucune valeur. Lorsque je donne le *spiritus Mindereri* pour exciter la sueur, j'ajoute toujours une » petite quantité de sel de corne de cerf, pour lui donner une » teinture alcaline, comme dans le *Haustus diaphoreticus* » *Pharmacop. pauper.* Quand je veux exciter une sueur abondante, comme dans les rhumatismes, je donne deux cuillerées du *Julapium diaphoreticum* (*Pharmacop. pauper.*) d'heure en heure, ou toutes les une heure & demie, jusqu'à ce » que la sueur paroisse; & je le répète, suivant que le besoin » l'exige, lorsque les liqueurs chaudes délayantes ne suffisent » pas pour l'entretenir. J'ai donné de cette manière environ » deux onces d'esprit & dix grains de sel de corne de cerf dans » l'espace de 24 heures. Dans les inflammations topiques, je » lui donne un goût d'acide, en y mêlant une égale quantité » d'*Acetum scilliticum*. Je l'ai souvent ordonné de la sorte dans » les pleurésies & les péripneumonies. Je sais que plusieurs » de mes confrères ne se servent que de cette formule. Je crois » que de tous les sels neutres, le sel ammoniac crud, approche davantage du *spiritus Mindereri*. Je fais quelquefois usage du *Bol diaphorétique Pharm. pauper.* mais je ne trouve » pas qu'il soit, à beaucoup près, aussi efficace que le *Julep.*

Ayant eu, depuis la mort du docteur Clerk, quelques doutes au sujet de la dose de l'*Acetum scilliticum*, je consultai son fils, un des médecins de l'infirmerie royale d'Edimbourg. Il m'apprit qu'il croyoit qu'il y avoit une mépriſe dans la lettre de son père, qu'il devoit y avoir *syrupus scilliticus*, au lieu de *acetum scilliticum*, & que son père ne donnoit jamais le *Spiritus Mindereri* en pareille quantité, soit qu'on le joignît ou non au *syrupus scilliticus*. Il ajouta qu'il avoit trouvé dans le journal de son père, la recette suivante. ℞ *Aquæ hyssopi* (*vel cinnamomi sine vino*) *spiritus Mindereri, syrupi scillitici*

conclure que prises intérieurement, elles devoient faire le même effet (1). Et peut-être qu'on s'en appercevroit plus souvent, sans la quantité des acides qu'on donne ordinairement dans les maladies aiguës. Dans ce cas, non-seulement la qualité septique des testacées peut être détruite, mais les acides peuvent devenir neutres, & avoir par-là une vertu plus diaphorétique. On peut aussi corriger la qualité putréfactive de ces poudres, par la racine de *contrayerva*, & le camphre qu'on y ajoute. La dose ordinaire est d'un scrupule de poudre de contrayerva composée de dix grains de nitre & de trois grains de camphre réduit en poudre ; cette dose se partage en quatre parties, qu'on donne quatre fois par jour dans un peu d'eau d'orge.

On donne ces poudres en partie pour provoquer les sueurs, quand la nature paroît l'indiquer, & en partie pour appaiser les spasmes, parce que la tête est dans cet état fort sujette à être affectée. Après tout, ce remède a un effet très-peu sensible ; aussi je compte fort peu dessus. Il est bon d'observer qu'indépendamment des remèdes dont l'action est manifeste, les médecins en ont employé d'autres dans les fièvres, en différens pays & en différens siècles, qu'on a regardés de quelque efficacité pour

---

aa. ℥ *ij misce. dentur cochlearia ij bis die.* Telle étoit la dose ordinaire de tous les juleps scillitiques de son père ; mais quand l'estomac n'en pouvoit pas supporter une dose si forte dans la matinée, il n'en donnoit qu'une cuillerée. Il ne se rappelloit pas particulièrement la quantité de cette mixture, que son père donnoit dans la pleurésie & la péripneumonie ; mais il pensoit qu'elle ne passoit pas quatre à cinq cuillerées par jour. Il finit par remarquer que vu la différente manière de faire le vinaigre de squille à Londres & à Edimbourg, celui de Londres devoit être plus fort.

(1) *Voyez* les mémoires sur les substances septiques & antiseptiques, mémoire III, expérience XXIII, à la fin du second volume.

détruire la maladie, quoiqu'ils opéraſſent d'une manière imperceptible. Mais comme leur pratique étoit fondée ſur la théorie dominante en ce tems là, quand celle-ci vint à changer, l'autre changea pareillement ; & cela ne manquera jamais d'arriver, juſqu'à ce qu'on connoiſſe mieux la nature de la fièvre, ou qu'un heureux haſard faſſe découvrir un plus grand nombre de remèdes qui deminuent ſenſiblement ſa violence.

Dans les commencemens que je pratiquois, je faiſois appliquer les véſicatoires dans toutes les fièvres inflammatoires, & principalement dans leur état avancé, lorſque je croyois que le malade ne pouvoit plus ſupporter la ſaignée. Mais ayant découvert dans la ſuite par des expériences réitérées, qu'on ne pouvoit par cette méthode s'en procurer la guériſon, j'en bornai l'uſage au cas où j'étois sûr de leur efficacité. Par exemple, quand par la première ſaignée, ou en tenant le ventre libre, on n'emportoit pas le mal de tête, les véſicatoires entre les épaules manquoient rarement de procurer du ſoulagement. Lorſque le malade avoit une toux, comme cela eſt aſſez ordinaire, ou tout autre ſigne d'inflammation dans les poumons, j'appliquois au même endroit les véſicatoires, ſans avoir cependant la même certitude du ſuccès ; mais s'il ſe plaignoit d'un point de côté, je les faiſois mettre ſur la partie affectée. J'ordonnois dans ces circonſtances, quelque boiſſon pectorale & une mixture huileuſe, dont je ferai mention lorſque j'en ſerai à la pleuréſie. Dans le délire, je faiſois pareillement uſage des véſicatoires, & je ſuivois la méthode dont je parlerai dans le chapitre ſuivant.

Si le malade étoit conſtipé, j'avois recours, après la première ſaignée, à quelque laxatif doux ; mais dans le tems de la fièvre, je trouvois ſuffi-

sant de faire prendre tous les jours un lavement (1), afin de prévenir la constipation, en cas qu'il n'allât point régulièrement au siège. Lorsque le malade est rétabli, il est souvent nécessaire de lui donner une purgation douce, pour prévenir une trop prompte réplétion ; ce qui arrive communément aux convalescens, qui ne manquent point de satisfaire leur appétit, autrement les purgations paroissent alors inutiles. Si dans les commencemens la fièvre étoit accompagnée de tranchées & de dévoiemens, je faisois prendre au malade, après la saignée, de la rhubarbe ; si le dévoiement continuoit encore, je tâchois de l'arrêter avec un julep de craie, lui en faisant prendre quatre cuillerées après chaque selle, & j'avois ensuite recours à la méthode ci-dessus.

Vers la crise, ou dans le déclin de la fièvre, on peut ajouter à la panade un peu de vin, ou bien le donner sous une autre forme, comme un des meilleurs cordiaux. Dans un grand abattement je préfère à tout autre remède quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, dans plein une tasse à thé de petit-lait fait avec du vin blanc (2).

Après avoir fait voir que dans le commencement de ces fièvres, il faut avoir recours de bonne heure à des saignées réitérées & aux vésicatoires, je dois avertir un jeune médecin de ne point se servir d'opiates, quoiqu'il soit naturellement porté à les donner pour appaiser les douleurs, arrêter

---

(1) Une ou deux selles procurées tous les jours de cette manière, est un des meilleurs remèdes dans les fièvres.

(2) Comme on pourroit ignorer en France ce que c'est, voici la manière dont il se fait. On met sur le feu le lait, & on y verse une certaine quantité de vin blanc. Quand le lait est caillé, on le passe ; c'est ce qu'on appelle du petit-lait fait au vin.

le dévoiement, & procurer du repos. Par rapport aux deux premiers cas, j'ai déjà proposé ce que j'ai cru suffisant pour la cure; mais à l'égard de l'insomnie, j'observerai qu'il ne faut employer ces opiates, dans l'état avancé de la maladie, que lorsque les symptomes inflammatoires sont beaucoup diminués, que la tête n'est plus affectée, & que le malade, après de longues insomnies, pense qu'il se porteroit assez bien s'il pouvoit dormir. Alors, & sur-tout dans le tems de la crise & après, j'avois coutume de donner à l'heure du coucher, deux scrupules de la confection de Damocrate; ce qui me réussissoit. Si l'on continue ce parégorique, on peut prévenir la constipation par les clystères ou par quelque laxatif doux.

Dans ces fièvres, de même que dans les autres, on modère la soif en acidulant l'eau d'orge avec du vinaigre; ou bien l'on prend du baume en guise de thé avec du suc de limon. A l'égard de la diète, il faut observer la plus stricte, telle que la panade, du gruau fait à l'eau, ou autre chose semblable sans permettre au malade de prendre du bouillon que son urine ne devienne chargée, & qu'il ne s'y forme un sédiment. Quand cela vient à arriver, une décoction de quinquina, ou l'élixir de vitriol, achève la cure.

CHAPITRE II.

Observations sur quelques inflammations particulières.

§. I. *De l'inflammation du cerveau.*

La phrénésie, ou inflammation du cerveau, considérée comme une inflammation originale, est proprement une maladie d'été qui vient d'avoir été exposé à l'ardeur du soleil, sur-tout pendant le sommeil & après avoir bu. Mais la phrénésie, ou délire symptomatique, n'est limitée à aucune saison, & ar-

rive indifféremment dans les fièvres rémittentes d'automne, la fièvre d'hôpital, ou la fièvre inflammatoire. Elle eſt peut être plus commune à l'armée que partout ailleurs, à cauſe de la violence qu'on fait à toutes les fièvres, en tranſportant dans des charriots les malades du camp à l'hôpital ; violence d'autant plus grande, que le bruit & la lumière ſeuls ſuffiſent pour exciter la phrénéſie dans un tempérament délicat.

L'inflammation primitive du cerveau exige ſur le champ des ſaignées amples & réitérées ; & l'on regarde le ſoulagement comme beaucoup plus sûr, ſi l'on peut tirer le ſang de la veine jugulaire. Je n'ai jamais conſeillé de couper l'artère des tempes, parce que j'ai toujours trouvé de la reſſource à appliquer à chacune trois ou quatre ſangſues (1), après des ſaignées réitérées du bras. On peut comparer l'avantage qu'on en retire aux effets d'une abondante hémorrhagie du nez. Le reſte de cette cure conſiſte en remèdes communs à toutes les fièvres inflammatoires.

On guérit auſſi la phrénéſie ſymptomatique en ouvrant la veine, ſi le pouls le peut permettre ; mais ſi on ne le ſauroit faire à cauſe de ſon abattement, on doit employer les ſangſues & les véſicatoires. Lorſqu'on applique les véſicatoires, on commence ordinairement par la tête ; mais je penſe qu'il eſt plus à propos dans les hôpitaux militaires de la laiſſer pour la dernière choſe, parce que les barbiers ſont négligens, & qu'en coupant la peau, ils expoſent davantage le malade à la ſtrangurie (2). Je faiſois commu-

---

(1) Depuis, j'en ai quelquefois appliqué ſix à chaque tempe.

(2) Feu M. le docteur Whytt, profeſſeur de médecine dans l'univerſité d'Edimbourg, eut la bonté de m'envoyer la remarque qu'il fit ſur ce paſſage, à la lecture de la première édition. Il obſerva qu'en raſant la tête, douze ou quinze heures avant l'application des véſicatoires, on prévenoit communément la ſtrangurie. J'ai remarqué quelquefois qu'on ſoulageoit

nément uſage, pour remède interne, de la poudre ou mélange diaphorétique, dont on a fait mention dans le chapitre dernier.

La phrénéſie eſt ſouvent occaſionnée ou augmentée, dans les hôpitaux d'une armée, par le défaut d'une tranſpiration ſuffiſante, & le manque de chaleur aux extrémités. Auſſi-tôt donc qu'on a mené un ſoldat à l'hôpital, avec des ſymptomes fiévreux, on doit bien baſſiner ſes pieds & ſes mains avec de l'eau & du vinaigre chauds. Je recommande pareillement pour les hôpitaux, de fomenter les pieds & la partie inférieure des jambes, avec une flanelle en double, trempée dans de l'eau tiède mêlée avec un ſeptième de vinaigre, mais dont on a exprimé l'eau en la tordant. On renouvelle cela de tems en tems, pendant une heure ou deux. Je m'en ſuis ſervi avec ſuccès dans ma pratique ordinaire.

§. II. *De l'inflammation des yeux.*

Les ſoldats ſont ſujets à l'ophtalmie ou inflammation des yeux. Cela vient non-ſeulement des froids de l'hiver, mais encore de leur expoſition continuelle au ſoleil & à la pouſſière pendant la campagne. On peut guérir les cas légers ſans ſaigner; mais s'il s'y joint un peu de fièvre, ou que l'inflammation ſoit conſidérable, on ne doit point manquer de faire tirer du ſang. On ne peut guérir les inflammations violentes ſans d'amples ſaignées, à moins qu'on ne puiſſe détourner les humeurs de la partie affectée, ſans épuiſer le corps entier. Il eſt, par cette raiſon, fort utile d'appliquer

---

la tête en coupant les cheveux & en la raſant, quoiqu'on n'y appliquât pas les véſicatoires; & dans quelques cas, j'ai donné toutes les quatre heures, vingt-cinq grains de ſel ſédatif d'Homberg; & je m'imagine que cela a réuſſi, quoique je ne puiſſe l'aſſurer, ne m'étant pas borné à ce ſeul remède.

les véſicatoires derrière les oreilles, ſur-tout ſi on les y laiſſe pendant deux ou trois jours, & qu'on laiſſe ſuppurer la plaie. Cette partie de la cure eſt ſuffiſamment connue. J'ai obſervé que les ſangſues étoient quelquefois plus efficaces, quoiqu'on ne s'en ſerve pas communément. On doit en appliquer deux à la partie inférieure de l'orbite, ou proche l'angle externe de l'œil, & laiſſer le ſang couler goutte à goutte, juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. C'eſt pourquoi dans toutes les inflammations conſidérables, j'ai toujours fait uſage de cette méthode après la ſaignée du bras ou de la veine jugulaire, la réitérant pluſieurs fois ſi cela étoit néceſſaire. Cette méthode n'eſt pas moins recommandable dans les inflammations des yeux, occaſionnées par un coup qu'on aura reçu. On doit toutefois faire attention que dans les fluxions conſidérables, il eſt à propos de ſaigner d'abord au bras, & immédiatement après la ſaignée, il faut donner une purgation forte, afin de faire une révolution.

Il faut, dans tous les cas, examiner ſouvent & attentivement l'œil enflammé ; puiſque l'inflammation peut être occaſionnée & continuée par de petites pouſſières, ou par des poils des ſourcils qui ſeront tombés dedans, ou qui croiſſent intérieurement, & qui cauſent une irritation continuelle.

On guérit les inflammations légères occaſionnées par le ſoleil & par la pouſſière, en fomentant les yeux avec du lait & de l'eau chaude, à quoi on aura ajouté un peu d'eau-de-vie, & en frottant le ſoir avec l'*unguentum tutiæ* le bord des paupières, principalement quand cette partie eſt excoriée & ulcérée. Mais dans les cas fâcheux, après que l'inflammation a un peu cédé aux évacuations, on peut étendre du *coagulum aluminoſum*, de la pharmacopée de Londres, ſur du charpi, & l'appliquer en ſe mettant au lit. J'ai ſouvent éprouvé que c'eſt le meilleur remède extérieur dont on puiſſe faire uſage. Le malade doit juſqu'alors

ſe ſervir d'une diſſolution de vitriol blanc (1), ou dans les douleurs violentes, ſe baſſiner fréquemment les yeux avec une décoction de têtes de pavots blancs.

§. III. *De l'inflammation de la gorge.*

L'eſquinancie inflammatoire eſt très-fréquente & très-dangereuſe au commencement d'une campagne. Sa propenſité à cauſer la ſuffocation, indique la néceſſité de faire une prompte & ample ſaignée, qu'on réitère le lendemain, ſi l'inflammation n'eſt pas diminuée; dans tous ces cas, on donne une purgation douce, & enſuite des clyſtères tous les jours, pour tenir le ventre libre. Lorſque les amygdales font beaucoup de douleurs, ou qu'elles ſont enflées, on applique un large véſicatoire le ſoir après la première ſaignée, & c'eſt pareillement une partie néceſſaire de la cure (2). Mais comme Sydenham a parfaitement bien

---

(1) Je me ſuis ſervi depuis peu, avec ſuccès, pour un collyre, d'un gros d'*Acetum lithargyrites*, deux gros d'eau-de-vie de France & huit onces d'eau douce, à la manière de M. Goulard; & en la place de l'*unguentum tutiæ*, je fais uſage d'un liniment fait avec une partie de pierre calaminaire réduite en pouſſière très-fine, & deux parties de graiſſe de vipère. Cette dernière compoſition eſt plus néceſſaire quand le bord des paupières eſt principalement affecté. J'ai vu, dans ce cas, réuſſir pareillement l'onguent dont parle Boerhaave dans ſes Leçons ſur les maladies des yeux, *de Morbis Oculorum*, imprimées à Gottingue en 1750, page 50.

(2) Dans ma pratique ordinaire, j'ai fait uſage depuis, dans les cas fâcheux, d'un véſicatoire placé ſur la gorge en travers, indépendamment de celui qu'on avoit appliqué ſur le dos. D'autres fois, quand l'inflammation étoit obſtinée, je faiſois ouvrir ſous la langue les veines qu'on appelle *raninæ*, & en tirer le ſang qui peut en venir. Ces deux méthodes m'ont réuſſi. Sydenham ne parle point, dans l'ouvrage intitulé *Proceſſus integri*, de ſaigner ſous la langue; mais ſon fils en fait mention dans un petit ouvrage qui a pour titre: *Compendium Praxeos Medicæ Sydenhami*; ſoit que ſon père l'ait omis par inadvertance, ou que le fils l'ait regardé comme une partie trop impor-

expliqué la méthode & la manière dont il faut se servir de toutes ces choses, je me contente de recommander ici le remède suivant, dont j'ai quelquefois éprouvé l'utilité. Trempez un morceau de flanelle épaisse dans deux parties d'huile douce commune, sur une d'esprit de corne de cerf, ou même sur une plus grande quantité si la peau le peut endurer; appliquez-la à la gorge, & renouvellez-la une fois toutes les quatre ou cinq heures. Au moyen de quoi le cou, & quelquefois le corps entier entre en sueur, qui, après la saignée, emporte l'inflammation, ou du moins la diminue beaucoup. La formule est nouvelle, mais l'intention ne l'est pas; car les anciens appliquoient l'huile chaude avec des éponges & des sachets de sel chauds (1). Quelques-uns d'entre les derniers écrivains ont recommandé des cataplasmes faits avec de la fiente d'animaux (2); ce qui ne paroît être qu'une manière grossière & dégoûtante d'employer les volatils.

Dans l'esquinancie inflammatoire, je ne fais jamais toucher les parties enflammées avec un acide minéral, comme l'ordonne Sydenham; & j'ai remarqué qu'on tiroit fort peu d'avantage d'aucune espèce de garga-

---

tante de la curation pour ne pas l'ajouter d'après les observations pratiques de son père. Comme on avale difficilement les poudres diaphorétiques, dont j'ai parlé dans le traitement général des fièvres inflammatoires, je donne actuellement en leur place, une mixtion de deux ou trois onces de l'*Emulsio camphorata Pharmacopeiæ Edinburgensis*, trois fois autant d'eau de fontaine, & deux scrupules de nitre. Le malade en prend trois cuillerées toutes les trois heures, & s'il ne veut point faire usage tous les jours d'un clystère laxatif, j'omets le nitre, & je lui substitue deux gros de sel cathartique amer, ou quelque autre semblable, afin de tenir le ventre libre.

(1) *Ergo admovere spongias oportet; quæ melius in calidum oleum, quàm in calidam aquam subinde demittuntur. Efficacissimumque est hic quoque, salem calidis cum saccellis superimponere.* Cels. Lib. IV. Cap. IV.

(2) *Etmuller. cap. de Anginâ.*

riſme, excepté quand la ſuppuration ſe forme. Dans ce cas, le malade doit en employer un fait avec du lait & de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des figues, & il faut tenir un morceau d'une de ces figues auſſi près qu'on le peut de la partie affectée.

Mais dans ce qu'on appelle *angina maligna*, qui n'eſt point véritablement une maladie des armées, je fais grand cas des gargariſmes, que je fais injecter avec une ſeringue. Par cette méthode, le malade évacue une grande quantité de phlegmes épais & nuiſibles, & communément il ſe ſent ſoulagé, & cela empêche les ulcères de s'étendre. Je donne pour cet effet treize onces d'eau d'orge, ou d'une infuſion de ſauge, avec deux onces de miel roſat & une once de vinaigre; j'y ajoute quelquefois une once d'une teinture de mirrhe, pour rendre ce gargariſme plus antiſeptique; j'en fais injecter quatre ou cinq ſeringuées, l'une après l'autre, chacune contenant environ trois cuillerées, & je réitère ce remède trois ou quatre fois par jour.

§. IV. *De la pleuréſie & de l'inflammation des poumons.*

La pleuréſie & la péripneumonie ſont les formes ſous leſquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus fréquemment. On doit d'abord remarquer que dans ces maladies on reſſent une douleur dans quelque partie que ce ſoit de la poitrine, derrière, devant, auſſi bien qu'aux côtés, & quelquefois elle deſcend ſi bas, qu'on la prend pour une inflammation de quelques-uns des viſcères de l'abdomen, tels que le foie, la rate & les reins. Sans m'attacher ſcrupuleuſement à la diſtinction que la plupart des auteurs ont faite entre la pleuréſie & la péripneumonie, je me contenterai de faire mention des remèdes que j'ai employés avec le plus de ſuccès dans toutes les douleurs de la poitrine, vives ou ſourdes, accompagnées d'une

difficulté dans la reſpiration, preſque toujours avec une toux, & jamais ſans quelque degré de fièvre. Car il ne faut pas confondre ces douleurs inflammatoires & cette difficulté dans la reſpiration, avec quelques points ſpaſmodiques, qui, attaquant les muſcles de la reſpiration, ne ſont point accompagnés de fièvre, & qu'on guérit ſeulement par des remèdes externes. Il ne faut pas non plus les confondre avec des douleurs aux côtés, occaſionnées par des vents auxquels les perſonnes hyſtériques & hypochondriaques ſont très-ſujettes. Ces cas paroiſſent rarement dans nos hôpitaux. Mais tous ceux que les maladies, & ſur-tout celle des inteſtins, ont réduit fort bas, ſont très-ſujets à ces points de côté venteux. Ces douleurs ſont cauſées par des vents, ou par des excrémens renfermés dans la partie du colon la plus proche du diaphragme. Elles ſe ſont communément ſentir de la poitrine au dos, ou d'un côté à l'autre, affectent la reſpiration, & ſont quelquefois accompagnées d'une toux petite, mais fréquente. Mais ni la fièvre, ni le ſang coëneux, ni les autres marques d'une véritable pleuréſie ne ſe rencontrent. La ſaignée peut faire du mal; les carminatifs relâchans, avec quelque choſe de chaud appliqué à la partie affectée, donnent du ſoulagement. Les véſicatoires ſont peut-être le ſeul remède qui ſoit commun à l'un & à l'autre.

Quoiqu'on doive rejetter les jours critiques, il faut continuer d'obſerver avec les anciens, certains périodes de ces inflammations de poitrine, qui ſont accompagnées de ſymptomes différens, & qui exigent un traitement différent. On amène ſouvent les malades à l'hôpital, lorſque l'inflammation s'eſt déjà répandue ſur les poumons, & qu'elle eſt trop avancée pour céder à la ſaignée. Or, quoiqu'il ne ſoit pas à propos d'abandonner le tout à la nature, il eſt cependant certain que ſi les crachats paroiſſent tels qu'Hippocrate les décrit, nous devons les regarder comme un moyen

de guériſon, & ne point les détourner par les ſaignées ou par les purgations, comme je m'en ſuis convaincu par l'expérience.

C'eſt avec ces précautions qu'il faut procéder. On peut ſaigner librement les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; mais ſi dans ce tems-là le crachement commence, on doit tout-à-fait diſcontinuer la ſaignée, ou bien la modérer de manière qu'elle ſoulage la poitrine, ſans diminuer la force & ſans arrêter l'expectoration.

On ne peut donner aucune règle préciſe par rapport à la quantité de ſang qu'on doit tirer, & au nombre de ſaignées. Sydenham a déterminé quarante onces, pour la quantité moyenne que les hommes pouvoient prendre dans une pleuréſie ; mais dans les circonſtances où ſe trouvoient nos malades, ç'auroit été trop peu ſans les véſicatoires, qui, non-ſeulement abrègent la cure, mais préviennent encore la perte d'une grande quantité de ſang.

Une pleuréſie peut ſe guérir dans le commencement, avec une ſaignée abondante, & un véſicatoire appliqué au côté affecté. On fait contre cette pratique une objection, qu'on tire de la qualité ſtimulante des cantharides. Mais le ſoulagement eſt ſi certain, qu'on ne doit ſe ſervir ici de la théorie, que pour rendre raiſon de la manière dont le ſtimulus agit & réſoud le ſpaſme interne ou obſtruction.

La méthode d'appliquer des véſicatoires aux côtés, paroît fort ancienne ; l'on employoit à cet uſage des ſinapiſmes (1). On ſe ſert ſeulement à préſent des mouches cantharides, & la pratique en eſt devenue fort commune en Angleterre (2). Reſte maintenant quelque difficulté au ſujet du tems où l'on doit appliquer les véſicatoires ; ſavoir s'il vaut mieux en faire

(1) *Celſ. Lib. IV. Cap. VI.*
(2) *Mead, monita & præcepta medica.*

usage au commencement, ou bien attendre que le pouls soit adouci par de fréquentes saignées. L'expérience que j'ai, m'engage à préférer une prompte application ; car en traitant dans les hôpitaux un grand nombre de ces sortes de maladies, je n'ai jamais vu qu'en appliquant les vésicatoires immédiatement après la première saignée, il en résultât aucun inconvénient, & je me suis toujours apperçu au contraire, que ce remède apportoit un soulagement plus prompt & plus certain. Bien plus, lorsqu'il n'y avoit point de chirurgien à portée, j'ai fait souvent appliquer sur le champ les vésicatoires au côté, & saigner après, pourvu qu'on ouvrît la veine avant que les cantharides eussent eu le tems d'agir. Ces vésicatoires latéraux, aussi bien que ceux du dos, sont de la largeur de la main, grandeur qui n'est en usage que dans ce pays-ci.

Quand même les vésicatoires feroient disparoître les symptomes, il seroit plus sûr de recommencer la saignée, à moins qu'une sueur abondante survenant avec la cessation de la douleur, ne rendît inutile ce remède-ci, aussi bien que tous les autres. Mais si les poumons sont fort enflammés, la cure ne sauroit être si prompte. Car, quand même la première saignée & le premier vésicatoire apporteroient du soulagement, il seroit cependant nécessaire de réitérer l'un & l'autre. Quelquefois la douleur se renouvelle & se fixe à l'autre côté ; mais si on la traite comme la première, elle se dissipera pareillement.

On fait communément une distinction entre la pleurésie & la péripneumonie ; je l'ai suivie dans les premières éditions de cet ouvrage ; mais ayant lu depuis les dissections & les remarques de Haller (1) & Morgagni (2) sur ce sujet, je suis convaincu qu'on doit considérer ces deux maladies comme une seule, dans

(1) *Opuscul. Patholog.* Obs. XIII, XIV.
(2) *De Sed. & causis Morb.* Ep. XX, XXI.

laquelle les poumons ſont toujours enflammés, ſouvent ſans la pleure, & la pleure jamais ſans les poumons. J'applique toujours un large véſicatoire à l'endroit où eſt la douleur ; mais s'il n'y a point de douleur particulière, & qu'on ne ſente qu'une oppreſſion générale, je le fais mettre entre les épaules. Si la maladie devient opiniâtre, je le fais d'abord appliquer à un côté, & enſuite à l'autre. Les véſicatoires tendent à ſoulager la poitrine & à provoquer l'expectoration, non-ſeulement lorſqu'on les applique à la poitrine, mais encore, comme d'autres l'ont remarqué, lorſqu'on les met aux extrémités ; au lieu que lorſque les crachats ont paru, on ne doit ſe ſervir de la ſaignée qu'avec les plus grandes précautions, ſi tant eſt qu'on doive y recourir.

Je donne au malade, non-ſeulement dans le fort de l'inflammation, mais encore pendant tout le tems de l'expectoration, d'heure en heure, plein une petite taſſe à thé d'une infuſion pectorale chaude (1), & une fois en cinq ou ſix heures, quatre cuillerées d'une mixtion huileuſe (2) ; mais quand l'expectoration diminue, j'ordonne en la place de ce dernier remède, autant d'oxymel ſcillitique que le malade peut en prendre, ſans en être purgé. Ou bien, je donne une fois en ſix ou huit heures, quatre cuillerées d'une ſolution de gomme ammoniac (3), remède que j'ai trouvé plus efficace. J'ai remarqué auſſi de bons effets de faire reſpirer au malade la vapeur de l'eau chaude. Cette pratique, recommandée par Boerhaave & le baron van-Swieten, m'a été confirmée par les eſſais

---

(1) Sur une pinte d'une infuſion faite avec les ingrédiens du *decoctum pectorale*, on ajoute nue once d'oxymel ſimple.

(2) ℞. *Mellis* (*vel ſyrupi ex altheâ*) ℥ VI *gummi arabici in pulverem contriti* ℥ I. *aquæ roſarum* ℥ II. *accurate ſabactis admiſce invicem olei amygdalarum dulcium* ʒ I & *aquæ puræ* ℥ VI.

(3) ℞. *Spermatis ceti* (*ex vitello ovi quantum ſatis eſt ſoluti*) ℥ II, *lactis ammoniaci* ʒ VII. *ſyrupi croci* ℥ VI. *miſce.*

réitérés du docteur Huck, qui trouve plus avantageux & plus agréable au malade, d'y ajouter quelque peu de vinaigre, quand les phlegmes sont épais : telle est ma méthode actuelle.

Si malgré cette évacuation le malade se plaint beaucoup d'un point, ou qu'il ait de la difficulté à respirer, la saignée est nécessaire. Mais en ce cas-là il est dangereux d'aller d'une extrémité à l'autre ; en omettant la saignée, on risque de causer dans les poumons une obstruction générale ; & en saignant trop abondamment, il y a à craindre d'arrêter l'expectoration. On a l'obligation aux docteurs Huxham, Triller & au baron van-Swieten, de quelques-unes des meilleures règles dont on puisse faire usage dans cette occasion. Mais par rapport aux vésicatoires, il n'est pas nécessaire de prendre aucune précaution dans une telle conjoncture, puisqu'ils sont toujours bons pour ranimer le pouls, & pour soulager la poitrine.

Pendant l'expectoration, il sera quelquefois utile de donner un vomitif pour débarrasser la poitrine des phlegmes visqueux. On peut aussi donner quelquefois des opiates, mais avec de grandes précautions. Car tant que le pouls est dur, qu'on sent de la difficulté à respirer, & que la fièvre cause des insomnies, ils sont pernicieux. Mais lorsque la fièvre est passée, & que l'insomnie ne se trouve plus occasionnée que par des humeurs qui tombent sur la gorge ou les poumons, les opiates, sur-tout si on les joint à la squille, donnent du repos & provoquent l'expectoration. J'ajouterai seulement que pendant que j'exerçois en Flandres à l'armée, je ne connoissois point l'usage du quinquina, dans l'érat avancé de ces inflammations. J'ai eu depuis occasion d'en voir les effets, seulement quand le malade étoit abattu par la saignée, tandis qu'il restoit encore un peu de toux & quelque difficulté de respirer, aussi bien qu'une augmentation sensible de fièvre pendant la nuit, avec une rémission pendant le jour, & l'urine chargée. J'ai donné avec

succès,

ſuccès, dans ce cas, excepté dans le fort des paroxyſmes, une fois en trois heures, deux onces de décoction de quinquina, auquel j'ajoutois un peu de réglisſe, ſans aucun autre pectoral.

§. V. *De l'inflammation du foie.*

Le foie eſt non-ſeulement ſujet à des inflammations primitives, mais encore à ſouffrir par des métaſtaſes de la matière. J'ai remarqué dans pluſieurs corps diſſéqués, qu'après les poumons ce viſcère ſe trouvoit le plus ſujet à la ſuppuration ; mais je n'ai jamais vu qu'un ſeul cas où l'on ait guéri après un abcès. La matière ſe dirigeant vers l'extérieur, on la fit ſortir, & le malade ſe rétablit en peu de tems.

Il ſe préſenta un autre cas remarquable par la ſituation de l'abcès qui étoit tout-à-fait ſur le côté gauche de la ligne blanche. On fit néanmoins l'inciſion, & il en ſortit une grande quantité de pus. Le malade fut ſoulagé ; mais l'opération ayant peut-être été trop long-tems différée, il mourut bientôt après. En ouvrant le corps, on trouva que l'inciſion avoit pénétré dans le foie ; mais qu'elle étoit trop petite pour évacuer toute la matière.

Il y eut un autre cas fort ſingulier par la qualité de la tumeur qui étoit plate, & par la grande difficulté qu'avoit le malade à reſpirer ; car il ne pouvoit point du tout ſe tenir couché de ſon long, mais il s'appuyoit la plupart du tems ſur les genoux & ſur les mains. Il faiſoit d'ailleurs de fréquens efforts pour vomir, & il ſe ſentoit une douleur d'eſtomac continuelle & extraordinaire. Deux jours avant ſa mort il devint jaune & fut attaqué d'un hoquet. A l'ouverture du corps, on trouva le foie totalement skirrheux & plein de pus. Le grand lobe avoit ſuppuré ; un autre grand abcès s'étoit formé dans la partie concave qui pouſſoit l'eſtomac en dehors, de telle manière que ſi l'on eût fait une inciſion avant la mort, comme dans le premier

cas, il auroit fallu traverſer l'eſtomac avant que d'arriver au ſac.

A l'égard de la cure d'une inflammation du foie, je n'ai fait aucune remarque digne d'attention ſur la manière dont on doit la traiter, ſi ce n'eſt qu'après des ſaignées abondantes, le meilleur remède conſiſtoit à appliquer un large véſicatoire ſur la partie affectée.

§. VI. *De l'inflammation de l'eſtomac & des inteſtins.*

La même méthode a réuſſi dans l'inflammation de l'eſtomac & des inteſtins, & je n'ai jamais remarqué que les véſicatoires locaux aient eu des ſuites funeſtes, ſi après une ſaignée abondante on les appliquoit de bonne heure dans la maladie. Ils ſont en particulier fort utiles dans la paſſion iliaque ou colique inflammatoire, & ils ont pareillement un heureux ſuccès dans les douleurs fixes des inteſtins, qui viennent de ſpaſmes, ſans marques évidentes d'inflammation.

Je vais joindre à cette obſervation relative aux effets des véſicatoires dans les douleurs de l'abdomen, quelques remarques ſur l'inflammation des inteſtins, que l'expérience & de plus amples réflexions m'ont ſuggérées.

La paſſion iliaque, en grec εἰλεὸς, (*ileus, tenuioris inteſtini morbus*, ſelon Celſe), eſt, ſuivant un ouvrage attribué à Galien (1), « une inflammation des » inteſtins, accompagnée de tranchées violentes, & » d'une ſi grande conſtriction, que la matière fécale » & les vents ne peuvent paſſer ». Quoique le vomiſſement ne ſoit point nommé dans cette définition, elle s'accorde néanmoins avec la deſcription

(1) *Lib. de Definit.*

qu'a donnée Hippocrate (1) de la paſſion iliaque. Cet auteur fait mention de vomiſſemens bilieux & ſtercoracés ; mais il les conſidère comme des ſymptomes additionnels, lorſque la meladie parvient à un point conſidérable. Car, dans les aphoriſmes (2), il obſerve que le vomiſſement eſt un ſigne fâcheux dans la paſſion iliaque ; ce qui ſemble ſuppoſer que cette maladie peut exiſter ſans aucune ſorte de vomiſſement. Arétée (3), qui, de tous les anciens, nous a donné la deſcription la plus ample & la plus ſatisfaiſante de cette maladie, parle de trois degrés ; l'un dans lequel l'eſtomac eſt oppreſſé ſans vomiſſement ; un autre, dans lequel le malade rend des phlegmes & de la bile ; & le troiſième, qui eſt mortel, lorſqu'il rend ſes excrémens par la bouche. Il paroit par-là que toutes les fois qu'il y a des douleurs aiguës dans les inteſtins, accompagnées d'oppreſſion de l'eſtomac, d'une conſtipation opiniâtre, &, s'il faut s'en rapporter à Hippocrate, d'une tenſion de ventre, le plus conſtant peut-être de tous les ſymptomes, ſans égard s'il y a des vomiſſemens ou non, nous pouvons aſſurer que c'eſt ce que les anciens entendoient par paſſion iliaque ; & nous devons alors tirer d'eux des lumières pour la guérir. Mais ſi, conformément à quelques-uns des plus habiles modernes, nous ne donnons le nom de paſſion iliaque, que lorſque le mouvement périſtaltique eſt totalement renverſé, nous ne pouvons recevoir aucun ſecours des Grecs, qui regardoient comme incurable cet état de la paſſion iliaque.

Ainſi, lorſque le vomiſſement des alimens ſe joint même aux ſymptomes ci-deſſus rapportés, Sydenham ne lui donne point d'autre nom que celui de *paſſio*

(1) *De Morb.* Lib. iij.
(2) Sect. VII. 10.
(3) *Acut. Morb.* Lib. II. Cap. VI.

iliaca notha (1), supposant dans ce cas une inversion partielle du mouvement péristaltique. Mais lorsqu'on rend les clystères par la bouche, il considère cela comme une marque d'une inversion totale, & par conséquent comme un symptome pathognomonique de la véritable passion iliaque ; *quando liquet ex clysteribus per os ejectis & aliis signis verum esse ileum*, &c. (2) Je n'ai jamais vu qu'une seule fois la vraie passion iliaque de Sydenham ; le malade mourut. Je pense que de notre tems les plus grands praticiens n'en ont rencontré que bien peu, & qu'ils n'en ont jamais guéri, ou du moins rarement. Il paroît par conséquent assez extraordinaire que du tems de cet habile médecin, ce cas se présentât assez souvent pour qu'il pût s'assurer de sa cure ; & cela d'autant plus que les remèdes qu'il employoit, ne paroîtroient pas actuellement avoir assez de vertu pour des degrés plus foibles de cette maladie. Mais il paroît que cet excellent auteur s'apperçut dans la suite de l'insuffisance de sa première pratique ; car dans son ouvrage posthume (*processus integri*) il omet partie des remèdes qu'il avoit d'abord recommandés, & en leur place, il en substitue de plus efficaces, qui en d'autres mains ne réussiroient peut-être pas davantage.

A l'égard des degrés plus foibles de la passion iliaque, il faut en chercher la description & la cure dans Sydenham, sous le titre de *colica bilioſa ;* nous sommes d'autant plus assurés que c'est la même maladie que la passion iliaque, que l'auteur lui-même dit : « que si on ne remédie pas à tems à cette colique, » elle se termine en une passion iliaque (3) ». Il auroit été à souhaiter que Sydenham n'eût point donné à cette dernière maladie le nom de colique bi-

(1) Sect. I, Cap. VI.
(2) *Ibidem.*
(3) Sect. IV. Cap. VII.

lieuſe, & qu'il ne l'eût point conſidérée dans le jour qu'il a fait, parce que ſon autorité a engagé pluſieurs perſonnes à corriger & à évacuer la bile, peut-être à tort, ſans prêter une attention ſuffiſante à l'inflammation, à cauſe qu'il n'en fait aucune mention. Sydenham ne ſaigne qu'une fois. D'après cette circonſtance ſeule, nous pouvons juger qu'il ne s'étoit jamais informé de l'état où paroiſſoient, après la mort, les inteſtins de ceux qui périſſoient de cette maladie, qu'il ne craignoit point la mortification, quoiqu'on en ſoit toujours menacé, comme nous nous en ſommes aſſurés par de nombreuſes diſſections.

Ces raiſons m'ayant engagé à m'écarter de la méthode de Sydenham, j'ai ſuivi la plus ancienne, celle de ſaigner abondamment & ſouvent, auſſi long-tems que dure la violence des ſymptomes, ou que les forces du malade le peuvent permettre. Si après la première ſaignée, le malade n'eſt pas ſenſiblement mieux, quelques heures après je fais ouvrir une ſeconde fois la veine, & immédiatement après, je fais appliquer ſur la partie du ventre la plus affectée, un emplâtre véſicatoire auſſi large que la main. Comme je me ſuis apperçu plus d'une fois que le malade étoit ſoulagé dans les inteſtins auſſi-tôt qu'il ſentoit la brûlure de la peau, & qu'en même tems la purgation ou le clyſtère qu'on lui avoit donné auparavant ſans aucun effet le faiſoient aller, j'ai raiſon de penſer que les véſicatoires agiſſent plutôt comme un antiſpaſmodique que comme un évacuant. Telle étoit ma méthode ordinaire dans les hôpitaux. Si, depuis ce tems-là, j'ai fait moins d'uſage des véſicatoires, ce n'eſt pas que j'aie remarqué qu'ils euſſent aucune ſuite fâcheuſe, mais parce que dans ma pratique particulière, les malades en général y répugnoient, à cauſe qu'on les appliquoit ſur une partie où on ne le fait pas ordinairement. J'en ai pareillement ceſſé l'uſage, parce qu'il gênoit un peu lorſqu'on vouloit prendre les bains chauds, article important dans le traitement de cette

maladie, mais qui manquoit ordinairement dans les hôpitaux d'armées.

Après la saignée, la principale attention doit être de tenir le ventre libre. Je tâchois d'y parvenir auparavant par des clystères, & en faisant prendre toutes les heures une pillule d'aloës, de savon & de mercure doux ; mais je changeai ensuite de méthode, & j'eus recours à des remèdes plus doux. Je donnois dans cette intention toutes les heures, gros comme une noix muscade, d'un électuaire composé d'une demi-once d'*electarium lenitivum*, de deux gros de fleur de soufre, & d'un gros de crême de tartre, avec quelque syrop ; mais depuis peu, je m'en tiens davantage au sel cathartique amer, dont l'usage m'a été recommandé par le docteur Heberden, qui a eu des preuves de ses bons effets en doses petites, mais souvent répétées. Après avoir fait dissoudre deux onces de ce sel dans une pinte d'eau, j'en donne deux cuillerées toutes les demi-heures, ou une cuillerée dans un intervalle plus court, aussi long-tems que l'estomac du malade peut le supporter, ou jusqu'à ce qu'il ait été deux fois. Quoique ce remède ait un goût désagréable, l'estomac le retient plutôt, suivant la remarque du docteur Heberden, qu'une liqueur plus agréable : circonstance qui porte à croire ce qu'on a dit de quelques autres sels neutres, qu'ils ont une qualité sédative aussi bien qu'une laxative. Soit que j'ordonne l'électuaire ou ce sel, je fais toujours prendre un clystère purement laxatif, pour aider l'opération ; car je n'ai jamais pu comprendre comment des parties qui sont au centre de la chaleur animale, & naturellement dans un état humide, peuvent être fomentées par un fluide qui n'est pas plus chaud qu'elles-mêmes, & qui est administré par un clystère. Quand je soupçonne que l'obstruction est causée par des matières durcies, je me contente d'abord de faire usage de lavemens d'huile, mais toutes les autres fois je me sers de la recette suivante.

℞. *Decocti communis pro clyſtere* ℥ x. *electarii lenitivi, olei olivarum, ſingulorum* ℥ ij *miſce.*

Mais quand l'eſtomac eſt tellement dérangé qu'il rejette l'un ou l'autre des laxatifs ci-deſſus, je joins alors de l'opium à un purgatif ſtimulant, méthode en uſage dans ce pays-ci depuis long-tems, & qui a été ſuivie par le docteur Mead (1).

℞. *Extracti cathartici gr.* XXV. *Extracti Thebaici gr.* I. ß. *Mercurii dulcis ſexies ſublimati g. v. miſce, fiant pilulæ* X.

Cette doſe ſe donne à différens intervalles, lorſque le malade ſe plaint, après le vomiſſement, du moindre mal. Plus les pilules ſont petites, & plus il y a apparence qu'il les gardera aiſément. Environ douze heures après, ou quand l'opium commence à perdre ſa force, je tâche d'exciter l'opération de la médecine par la diſſolution du ſel cathartique amer, comme ci-deſſus, & quelques heures enſuite je fais prendre un lavement ſans diſcontinuer ce ſel.

Après avoir procuré des ſelles, & la plus grande partie du danger étant paſſée, je ſuis d'aſſez près la méthode de Sydenham dans le reſte de la maladie. Je donne du laudanum le ſoir, à l'heure qu'on ſe couche, & le matin autant de la diſſolution du ſel cathartique, ou d'un autre laxatif, qu'il ſuffit pour tenir le ventre libre, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre d'une rechûte.

Sydenham recommande pour le vomiſſement, dans ce qu'il appelle la paſſion iliaque (2), un ſcrupule de ſel d'abſynthe dans une cuillerée de jus de citron, qu'on fait prendre dans le tems de l'effervescence. Je me rappelle de m'être ſervi pluſieurs fois, avec ſuccès, de cette méthode, lorſque le malade ne

(1) *Monita & Præcepta Medica*, p. 114.
(2) Page 230.

vomiſſoit que de la bile ; mais avec cette différence ; qu'au lieu de donner cela deux fois par jour, je le faiſois prendre toutes les heures.

Ceux qui ont des ruptures ſont plus ſujets que les autres à la paſſion iliaque ; mais de tels cas ne ſont pas communs dans les armées. A l'égard des autres cauſes, j'en ai vu trop peu d'exemples, pour être ſatisfait au ſujet des plus fréquentes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait point parmi les ſoldats d'inflammation dans les inteſtins ; mais toutes les inflammations de ces parties ne tendent point à la paſſion iliaque ; car en tombant ſur les grands inteſtins, elles occaſionnent communément un flux de ventre, comme cela parut à l'ouverture de ceux qui moururent de la dyſenterie. On peut trouver quelques exemples de la paſſion iliaque occaſionnée par une inflammation du colon ; mais j'imagine que dans la plupart, des matières durcies, ou quelque tumeur, auront concouru à retrécir le paſſage & à empêcher les ſelles. Au reſte, j'ai rencontré plus ſouvent ici cette maladie que dans nos armées. Les enfans & les perſonnes d'un tempérament délicat, y ſont peut-être plus ſujets que les hommes dans la force de l'âge ; & d'ailleurs on n'enrôle point les gens qui ont des ruptures. Une humeur goutteuſe peut ſouvent occaſionner cette maladie parmi les gens d'un rang élevé ; mais les ſoldats n'y ſont jamais ſujets, ou du moins rarement. J'ai vu, comme je me le rappelle, deux perſonnes attaquées de la paſſion iliaque, accompagnée de vomiſſemens. L'un étoit un jeune gentilhomme de vingt-deux ans, dont la vie n'avoit pas été fort réglée ; ſa maladie finit par un accès de goutte. Le ſecond étoit un homme de cinquante ans, qui, quelques jours après une ſeconde attaque, eut pareillement un accès de goutte, qui fit diſparoître les douleurs des inteſtins. Ces perſonnes n'avoient point été incommodées auparavant de la goutte. Ceux qui deſirent pouſſer plus loin leurs recherches là-deſſus, peuvent

consulter le *sepulchretum anatomicum*, les observations anatomiques & chirurgiques de Ruysch (1), l'excellent ouvrage de Morgagni, *de sedibus & causis morborum* (2).

Je finirai par une remarque que l'on a faite auparavant, mais qui n'a pas été assez généralement reçue, pour rendre mon témoignage inutile. La passon iliaque est la plupart du tems accompagnée d'un degré sensible de fièvre, avec tous les autres symptomes ci-dessus rapportés. Mais indépendamment qu'il y a des cas dans lesquels il n'y a point de vomissement, comme il paroît par les anciens, il y en a d'autres où la fièvre est à peine sensible, lorsque le malade ne sent que peu de douleur, & qu'il n'est pas tout-à-fait resserré. Je dis qu'il y a de pareilles inflammations, parce que le malade étant mort avec des symptomes si peu capables d'alarmer, on trouva les intestins non moins mortifiés que dans les symptomes les plus caractérisés de cette maladie. Le docteur Simson en a le premier fait la remarque, autant que je le puis savoir, & le baron van-Swieten la cite & la confirme (3), aussi bien que Morgagni (4), qui observe que dans ces circonstances il n'y a d'autres indications de danger, que la tension du ventre, une douleur sourde en le pressant, l'abattement & l'inégalité du pouls, & le changement de la contenance. Ce qu'il dit à ce sujet mérite toute notre attention.

§. VII. *Du Rhumatisme.*

Il paroît que les anciens distinguoient imparfaitement la goutte, de la maladie qu'on appelle maintenant rhumatisme. Ils donnoient le nom d'*arthritis* à l'affection de toutes les articulations, soit que la dou-

(1) Observ. 91.
(2) Epist. XXXIV, XXXV.
(3) Comment. in Boerh. Aphor. §. 371.
(4) De sed. & caus. Morb. Ep. XXXV. 22.

leur provînt d'une inflammation rhumatiſmale, ou d'une humeur goutteuſe. Si l'on ne ſouffroit pas dans toutes les articulations, mais ſeulement dans quelques-unes, la maladie tiroit ſon nom de la partie affectée; de-là viennent les termes de *chiragra*, *podagra*, *iſchias*, &c. qui étoient tous conſidérés comme des eſpèces d'*arthritis*. Mais comme on remarqua qu'il y avoit des douleurs arthritiques d'une nature différente des autres, on les diſtingua ſuivant les différentes humeurs qu'on regardoit comme la cauſe de la maladie. On ſuppoſa, par exemple, qu'une eſpèce dépendoit du ſang, & l'on recommanda par conſéquent la ſaignée comme le principal remède, & dans les conſtitutions pléthoriques, on la réitéra.

Quoiqu'au moyen de cette diſtinction, les anciens puſſent traiter de la manière qu'il convient la maladie qu'on appelle à préſent rhumatiſme; cependant comme les noms ſont fort propres à en impoſer à l'eſprit, on doit penſer qu'on confondoit ſouvent les différentes eſpèces d'arthritis, & par conſéquent qu'on les traitoit ſouvent fort mal. Nous voyons que conformément à cela, les médecins, dans les tems poſtérieurs, conſidérèrent toutes les douleurs des articulations, comme les effets d'un catarrhe, c'eſt-à-dire, d'une humeur qui tombe du cerveau. Cette nouvelle théorie eut des ſuites plus pernicieuſes; car toutes les humeurs catarrheuſes, étant ſuppoſées d'une nature froide, on défendit la ſaignée, & l'on entreprit la cure d'un rhumatiſme aigu, auſſi bien que celle de la goutte, ſans ouvrir la veine. *Botallus* s'oppoſa, à ce qu'il paroît, un des premiers à cette opinion & à cet uſage; & en diſtinguant dans le catarrhe l'eſpèce inflammatoire, que nous appellons actuellement rhumatiſme, d'avec les autres eſpèces, il déclara que les ſaignées réitérées étoient néceſſaires pour la guériſon (1).

(1) *De Curat. per Sang. Miſſ. Cap. XII.*

Ballonius eſt le premier qui ait appliqué le terme ῥευματισμὸς (car il ſe ſert toujours du mot grec) à cette eſpèce inflammatoire de l'arthritis, qu'il ſoutint être une humeur différente de celle de la goutte, quoiqu'elle en approche beaucoup (1). Le même auteur eſt auſſi le premier qui ait décrit d'une manière convenable cette maladie, & qui ait pareillement recommandé les ſaignées réitérées, comme la partie la plus indiſpenſable de la cure. Cette méthode a depuis été ſuivie par ceux qui ont le mieux écrit ſur la médecine pratique, tels que Rivière & Sydenham.

On a vu dans la première partie (2), combien les rhumatiſmes ſe rencontrent fréquemment, & à quelles cauſes il faut les attribuer ; mais il faut ajouter que quoique la maladie parût quelquefois avec toute la violence dont Ballonius & Sydenham font mention, elle étoit communément d'une eſpèce beaucoup plus douce, parce que ſa cauſe ne pouvoit pas agir avec tant d'efficacité ſur des hommes dont le ſang en général avoit peu de diſpoſition à s'enflammer, ſoit par leur manière de vîvre, ſoit par un effet de leur tempérament. Dans les rhumatiſmes plus aigus, non-ſeulement quelques-unes des articulations ſont conſidérablement enflées & enflammées, mais elles ſont toutes tellement affectées, que le malade ne ſauroit ſe remuer un tant ſoit peu, ou être remué par d'autres, ſans des douleurs extrêmement vives. Il y a dans ces circonſtances toujours quelque peu de fiè-

(1) Nous rencontrons dans les ouvrages des anciens, le terme ῥευματισμὸς, dans le ſens de *rhume* ou *fluxion*, & non point, autant que je le puis ſavoir, pour déſigner une maladie particulière. Ballonius commence ſon traité ſur le rhumatiſme par ces mots : *Affectus pene ἀνώνυμος apud antiquos* ; mais il ne paroît pas qu'il ait été le premier parmi les modernes qui lui ait donné ce nom. Il dit en effet dans le même ouvrage : *Affectio quæ falsò catarrhus dicitur, aliis melius ῥευματισμὸς dici videtur.* Lib. de Rheumat.

(2) Part. I. Chap. III & IV.

vre qui les accompagne. Il paroît par conséquent étonnant que Ballonius, qui décrit si bien d'ailleurs cette maladie, dise qu'elle altère peu le pouls, puisque nous le trouvons dans cette espèce si fort animé, que si nous jugions par ce signe seul, nous penserions souvent que le malade auroit une fièvre violente.

En traitant du rhumatisme accompagné de fièvre, j'ai suivi la pratique des auteurs dont je viens de parler, par rapport aux saignées réitérées, qui étoient mon principal remède. Il faut se rappeller que mes malades étoient dans la force de l'âge, ou d'une classe peu sujette aux douleurs arthritiques, qu'il est si aisé de confondre avec les douleurs de rhumatisme. J'ajoute que dans ma pratique particulière depuis ce tems, parmi des gens dont la manière de vivre les dispose davantage à des attaques de goutte qu'à un véritable rhumatisme, je fais tirer du sang dans tous les cas douteux, s'il y a de la fièvre, non-seulement une fois, mais une seconde & une troisième, si le sang étoit coëneux, & que le malade ne fût pas trop affoibli par cette évacuation, & qu'il en fût soulagé. Nous avons pour cela l'autorité de Ballonius, Dans le rhumatisme aigu, les saignées fréquentes affoiblissent peut-être moins le corps, comme l'a remarqué avec raison Riviere (1), que dans toute autre maladie; & je crois pouvoir ajouter avec certitude, que lorsque la goutte se déguise dans les jeunes gens sous la forme d'un rhumatisme, on ne sauroit se tromper beaucoup en traitant ce cas comme si c'étoit un rhumatisme seul.

Si les malades n'ont pas le ventre libre, je fais donner presque tous les jours un clystère, ou quelque laxatif doux, pour rafraîchir & pour empêcher la constipation. Pendant tout le tems, on leur fait observer la diète la plus tenue à laquelle on peut les

(1) Cap. de Rheum.

engager. On leur donne pour nourriture de la panade, du gruau à l'eau, ou autre choſe ſemblable, & pour boiſſon, de l'eau d'orge, ou, quand on peut ſe procurer du lait, du petit-lait fait au vinaigre, au lieu de préſure, qu'ils boivent avec plaiſir.

Dans les cas où les poumons ſont immédiatement affectés, ou bien lorſque le malade ſe plaint d'une difficulté dans la reſpiration, ou d'un mal de tête, auxquels les ſaignées n'ont point apporté de ſoulagement, je fais appliquer un véſicatoire entre les épaules; ce qui manque rarement de faire ceſſer ces ſymptomes ou de les diminuer. On a remarqué qu'en général les véſicatoires ſont du bien dans ces rhumatiſmes univerſels, & je puis certifier que lorſque la douleur eſt bornée à une partie, c'eſt un topique des plus efficaces. Mais dans les rhumatiſmes aigus, accompagnés d'articulations enflées, je préfère les ſangſues à tout autre remède topique. J'en fais appliquer quatre, ou même davantage, ſur la partie de l'articulation où l'inflammation & la tumeur ſont le plus conſidérables. Lorſque les ſangſues ſont tombées, je laiſſe dégoutter le ſang juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Comme cela ſoulage beaucoup, & que l'évacuation eſt petite, je fais réitérer cela ſouvent. J'ai quelquefois, depuis ce tems-là, ordonné avec ſuccès, dans ma pratique particulière, une douzaine de ſangſues à la fois, que je partage entre deux, ou un plus grand nombre d'articulations affectées, que je renouvelle pendant trois jours conſécutifs, après quoi j'en applique en plus petite quantité, & à des intervalles plus longs, ſuivant l'exigence des cas. Par ce moyen, je procure généralement un ſoulagement immédiat, j'abrège pareillement la maladie, & j'épargne beaucoup de ſang qu'il auroit fallu tirer du bras. Ballonius dit quelque choſe de l'application des ſangſues dans le rhumatiſme; mais il en parle plutôt comme d'une choſe qu'on pourroit eſſayer que comme d'un remède qu'il auroit éprouvé; puiſqu'il dit en paſſant, *cornicula frequentia*

& hirudines copiosæ habitui corporis applicatæ conferrent (1).

Les saignées générales & les évacuations locales du sang, avec les vésicatoires suivant l'occasion, une diète tenue & les laxatifs les plus doux, suffisent la plupart du tems, pour guérir le rhumatisme aigu des armées, ou du moins pour le diminuer considérablement. Il est vrai que j'ajoutois communément les poudres diaphorétiques dont j'ai parlé dans le traitement des fièvres en général, mais sans aucune confiance, & nullement dans la vue de procurer une évacuation sensible par la peau. Car quoique dans les commencemens que j'exerçois, je tâchois d'exciter les sueurs par le *spiritus mindereri*, & d'autres remèdes de cette nature, cependant je me suis convaincu par la suite, que cette méthode de traiter un rhumatisme avec fièvre, ne convenoit point. Il est vrai que lorsqu'en tirant beaucoup de sang la fièvre étoit diminuée, ou que ces évacuations avoient beaucoup affoibli, je donnois trois fois par jour environ quarante gouttes d'esprit de corne de cerf, comme un cordial, & non point comme un sudorifique. Ayant remarqué que ce remède répondoit suffisamment à cette intention, & qu'il diminuoit les douleurs, je continuois à le donder tous les jours, aussi long-tems qu'elles subsistoient, soit que le malade gardât le lit, ou qu'il allât de côté & d'autre. Ainsi on faisoit usage dans les rhumatismes aigus, aussi-tôt que la fièvre commençoit à céder, de l'alcali volatil que Sydenham recommande seulement dans les rhumatismes chroniques.

Telle étoit ma manière de traiter les rhumatismes aigus de l'armée, & la plupart du tems elle me réussissoit. Mais le rhumatisme chronique est une maladie des plus opiniâtres qu'il y ait dans les hôpitaux. Ce sont quelquefois les restes d'une fièvre de rhumatisme

(1) *Loco cit.*

mal guérie, ou des douleurs causées originairement par des froids, & qui se sont enracinées faute d'y avoir apporté remède à tems. Lorsque dans les douleurs de cette espèce, le sang n'étoit pas coëneux, je soupçonnois les douleurs d'être d'une nature vénérienne, ou le soldat de prétexter une indisposition. Je pense m'être rarement trompé à l'égard de ce dernier soupçon. Je dois cependant convenir que j'ai vu depuis des personnes d'un état plus relevé, & au-dessus de la tentation de déguiser leur situation, qui se plaignoient des mêmes douleurs, sans qu'il y eut une altération visible dans leur sang.

Sydenham ayant très-bien distingué cette espèce de rhumatisme de l'autre, ce que Ballonius n'a pas fait, j'ai suivi sa méthode à l'égard de la saignée. Toutes les fois donc que je trouvois le sang enflammé, j'en faisois tirer une fois en huit ou dix jours, environ huit onces, tant qu'il demeuroit coëneux, ou que les douleurs subsistoient. De tems en tems je purgeois le malade avec une dissolution de gomme gaïac, & dans les intervalles je lui donnois de l'esprit de corne de cerf. Je considérois alors le gaïac comme un purgatif spécifique dans ces rhumatismes lents, & d'autres l'avoient fait avant moi. L'expérience que j'ai acquise depuis, m'a tellement confirmé dans la bonne opinion que j'avois de ses bonnes qualités, que, dans ces cas-là, après avoir tiré du sang avec la lancette, ou avec les sangsues, si les parties étoient enflées ou enflammées, j'ordonnois ordinairement un demi-gros de cette substance, dissous dans un jaune d'œuf, deux onces d'eau avec un peu de sucre, qu'on prenoit tous les soirs à l'heure qu'on se couche, afin de procurer deux ou trois selles le jour suivant. Je continuois cette méthode jusqu'à ce que les douleurs cessassent, ou jusqu'à ce que le malade se trouvât si fort affoibli par ces évvacuations, qu'il ne pût plus la continuer. Dans l'un ou l'autre cas, & sur-tout si l'urine devenoit chargée, ou si le malade se plaignoit de sueurs

pendant la nuit, je tâchois de finir la cure par le quinquina, dont je lui donnois dans le jour juſqu'à la concurrence d'un gros & demi en ſubſtance. Pendant l'uſage du gaïac & du quinquina, j'ordonnois toujours l'eſprit de corne de cerf, comme ci-deſſus; & toutes les fois que les articulations étoient enflées & enflammées, j'avois recours aux ſangſues, dont l'effet n'eſt guère moins efficace ici que dans les rhumatiſmes accompagnés de fièvre.

Dans les rhumatiſmes aigus, les remèdes appliqués à l'extérieur, ne m'ont jamais réuſſi, excepté les ventouſes, les ſangſues & les véſicatoires. Quoique j'aie vu des douleurs ſans fièvre, être ſoulagées quelquefois par le baume anodyn de Bates, des embrocations d'eſprits alcalins volatils ſeuls, ou dans le liniment volatil, auquel on ajoute un quart d'huile de térébenthine; cependant je me ſuis apperçu d'autres fois, que toutes ces choſes aggravoient plutôt les ſymptomes. La flanelle eſt en général ce qu'on peut appliquer de plus utile, & cependant j'ai vu des perſonnes s'en plaindre & obligées de l'ôter, parce que cela les échauffoit trop.

Ballonius admet les parégoriques, pour pallier les ſymptomes, mais ſans en définir l'eſpèce ni les tems les plus propres pour les donner. Sydenham condamne tous les opiates, comme ſervant à fixer la maladie; mais on peut douter que ce ſoit avec juſtice. Pendant que je pratiquois à l'armée, je m'en abſtenois ſur ſon autorité, dans les rhumatiſmes aigus & chroniques; mais le témoignage de quelques autres auteurs, m'a fait, depuis ce tems-là, changer ma méthode à cet égard; & dans les douleurs vives de la nnit, qui empêchent de repoſer, j'ai quelquefois donné, avec ſuccès, depuis vingt juſqu'à vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, jointes à trente gouttes de vin d'antimoine. Dans les autres cas, je penſe, avec Sydenham, qu'il vaut mieux ne point ſe ſervir de ces ſortes de remèdes.

La

La ſciatique ſe diſtingue communément en eſpèce goutteuſe & en eſpèce rhumatiſmale ; mais ſi l'on entend par ce terme une douleur ou mal de la hanche, qui affecte cette partie de manière à faire boiter, il en faut admettre au moins une autre eſpèce, qui provient d'un dépôt de matière ſur le pſoas, ou ſur le muſcle iliaque interne, d'un côté ; ou ſur l'articulation même, qui à la longue cariera les os. Si la ſciatique ordinaire eſt récente, on la traite avec les ſaignées, les véſicatoires appliqués ſur la partie, les purgatifs de gaïac & d'eſprits volatils, en un mot, avec les remèdes qu'on a donnés dans le rhumatiſme commun, ſuivant qu'elle eſt accompagnée de fièvre ou non. Je ne l'ai point trouvée rebelle à cette méthode, quoique la plupart du tems elle ſoit plus opiniâtre que d'autres douleurs de rhumatiſme. Lorſque le boitement & la douleur ſont de vieille date, je réuſſiſſois ſi peu alors & depuis ce tems là, que je crois inutile de propoſer aux autres la méthode infructueuſe dont je faiſois uſage. Je parlai, dans la première édition de cet ouvrage, de deux cas qui ſe préſentèrent dans la première guerre. Dans tous les deux, la douleur fut grande & conſtante, rien ne put ſoulager ces hommes, & après être devenus étiques, ils moururent dans l'agonie. On ne les ouvrit pas ; mais je ne doute point qu'il n'y ait eu de la matière raſſemblée aux environs de la jointure, & qu'une partie de cette matière ayant été abſorbée, n'ait occaſionné la fièvre lente. En effet, j'ai remarqué depuis ce tems-là ſix cas, où la douleur & le boitement étoient évidemment cauſés par la ſuppuration. Il y eut trois de ces cas où la matière aboutit à un abcès dans la partie ſupérieure de la cuiſſe, qui ſe vuida en grande quantité, & les malades ſe rétablirent. Dans les trois autres, la matière ne parut qu'après la mort. Dans l'un, la matière étoit logée ſur le muſcle pſoas, du côté boiteux, & nulle part ailleurs ; dans le ſecond, elle étoit tout

autour de l'articulation, tandis que l'acetabulum & la tête de l'os du fémur étoient cariés ; dans le troisième, l'articulation étoit pareillement cariée, & la matière l'environnoit aussi bien que la vessie. On en trouva aussi dans le rein du même côté. Le feu docteur Jean Clerk m'apprit, après la première paix, qu'il avoit guéri des sciatiques opiniâtres & d'autres douleurs arthritiques, en donnant pendant quelques mois consécutifs du savon, depuis une demi-once, jusqu'à une once par jour.

CHAPITRE III.

Observations sur les rhumes & la phthisie pulmonaire.

On joint avec raison les rhumes & la phthisie aux maladies inflammatoires. Car un rhume récent, qui provient du froid, peut être regardé comme le premier degré d'une péripneumonie ; & un rhume ancien & négligé, comme le commencement d'une consomption.

Aux obstructions du poumon succèdent de petites tumeurs & des ulcères. En différens cadavres de personnes mortes de la phthisie pulmonaire, j'ai trouvé, en les disséquant, les poumons adhérens à la pleure, pleins de ces tumeurs & de ces ulcères.

On ne sauroit par cette raison prendre trop de soin pour guérir un rhume dans son origine. Mais cette partie regarde le chirurgien du régiment à qui le soldat s'adresse d'abord, & l'on peut être assuré qu'il faut que la toux soit en effet fort mauvaise pour qu'il s'en plaigne. La maladie étant d'une nature inflammatoire, la saignée est le principal remède, & avec une diète tenue, elle guérira souvent des rhumes fâcheux, tandis que tous les autres remèdes se trouvent sans effet si on ne l'y joint pas. On adoucit les rhumes récens après la saignée par un mucilage de graine de lin, du blanc de baleine, ou par quel-

que huile douce commune, ſur-tout quand, à la quantité qu'on donne tous les jours, on ajoute un gros de ſyrop de pavot. Mais lorſque le rhume ſubſiſte depuis l'ong-tems, les remèdes huileux ſont du mal, à cauſe de leur qualité relâchante.

Outre cela, ſi le malade étoit incommodé la nuit par la toux, je lui faiſois prendre un opiat au commencement de la nuit; les pilules de Mathieu de l'ancienne pharmacopée, étant un de nos remèdes, j'ordonnois ordinairement ſix ou ſept grains de ſes pilules en ſe mettant au lit; mais, depuis ce tems-là, j'ai préféré une potion avec quinze à vingt grains de teinture thébaïque, & un gros & demi, ou deux gros d'oxymel ſcillitique.

Dans les rhumes anciens & plus opiniâtres, ou dans le premier période d'une conſomption, lorſque le malade ſe plaint de points de côté, de conſtriction de la poitrine, de chaleur pendant la nuit, & de ne pouvoir repoſer, j'ai beaucoup de confiance en de petites ſaignées réitérées, en des ſétons, & une diète tenue & rafraîchiſſante.

J'ai trouvé que ces petites ſaignées étoient non-ſeulement excellentes dans des rhumes invétérés qui menacent de conſomption; mais encore après que les ſymptomes de phthiſie avoient commencé à paroître. La quanttté de ſang qu'on tiroit, étoit depuis quatre juſqu'à ſept onces une fois en huit ou dix jours, & quelquefois on ouvroit la veine ſans garder tant d'intervalle. On a remarqué que les malades ſe trouvent rarement autant ſoulagés la première nuit que la ſeconde ou la troiſième après la ſaignée. Le ſang étoit conſtamment coëneux; mais ſi jamais on l'eût apperçu dans un état de diſſolution, il n'eût pas été alors à propos d'en tirer davantage. Je ne voudrois pas recommander cette méthode, ni qu'elle devînt d'un uſage ordinaire, à moins qu'on ne fît bien des reſtrictions ſuivant les cas, qu'on n'eût égard à la force des malades, &

qu'on ne proportionnât la quantité de sang qu'on doit tirer, à l'état de ceux qui sont plus foibles. Dans les tempéramens naturellement foibles ou scrophuleux, ou quand le malade dépérit depuis long-tems, les saignées, de même que tous les autres moyens, ne serviront de rien.

Mais je puis plus sûrement recommander dans toutes sortes de tempéramens, d'après des expériences réitérées, l'usage d'un séton au côté sur la partie la plus affectée.

Dans la soif, la chaleur, & autres symptomes, signes de la putridité des humeurs, il faut aciduler la tisanne, & l'on doit choisir des alimens d'une nature acide. Dans cet état, il faut borner le malade, pour toute nourriture, au lait & aux végétaux. Je n'ai rien trouvé qui diminue tant les accès de fièvre hectique que de petites saignées, avec le régime ci-dessus. On réprimoit quelquefois les sueurs trop abondantes avec de l'eau de chaux, & quelquefois avec de l'élixir de vitriol.

On peut distinguer, lorsque la consomption est avancée, deux sortes de toux; l'une qui vient des poumons, & l'autre qui est causée par une humeur qui se jette sur le gosier & la trachée-artère, qui étant alors privés de leur mucosité naturelle, deviennent extrêmement sensibles & s'irritent fort aisément. Cette dernière espèce est peut-être la plus douloureuse & la plus incommode à un malade. Les mêmes remèdes ne conviennent point à toutes les deux. Dans la première espèce on se servoit généralement des balsamiques, mais avec peu de succès, autant que je les ai essayés. La nature peut opérer quelquefois une cure dans cet état, mais nous n'avons point encore appris à l'imiter. Nous ne pouvons faire guères plus que de tâcher de tenir le malade sans fièvre, & de le rafraîchir, tandis qu'elle met en action toutes ses facultés. Mais à l'égard de l'autre espèce de toux, on peut du moins la pallier par des incrassans. Je donne comm

nément dans ce deſſein de la conſerve de roſes & de l'opium.

La conſerve de roſes ne peut faire aucun mal, mais ſa vertu eſt foible. L'opium ſe trouve plus efficace, mais on ne doit le donner qu'avec précaution, parce qu'il eſt ſujet à affecter la tête, à reſſerrer & à empêcher l'expectoration. Cependant, comme on corrige en partie ſes mauvaiſes qualités avec la ſquille (1), auſſi-tôt que le malade commence à ſe plaindre que la toux l'empêche de repoſer pendant la nuit, je preſcris communément des potions d'opiates & d'oxymel ſcillitique, comme on l'a vu plus haut, augmentant ou diminuant la doſe de chaque ingrédient, lorſque l'occaſion paroît l'exiger.

Je n'ai jamais donné à l'armée le quinquina dans aucun période de la conſomption, à moins qu'on ne fût convaleſcent, & que les poumons ne paruſſent dégagés de toute obſtruction. Mais depuis j'ai donné fréquemment, une ou deux fois par jour, trois ou quatre cuillerées d'une décoction ou d'une infuſion de quinquina, ſans remarquer qu'il échauffât, ou qu'il embarraſſât la reſpiration; j'ai au contraire obſervé qu'il faiſoit un bon effet quand le malade ſe plaignoit d'abattement & de foibleſſe, pourvu qu'il ne fût pas dans le dernier période de la maladie.

Le cheval & le lait d'âneſſe ſont deux grandes reſſources qui manquent dans les hôpitaux militaires; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'air de ces endroits & des caſernes trop pleines de monde, ſe trouve contraire à la guériſon. Il arrive de-là que quoique cette méthode réuſſiſſe ſouvent aux perſonnes qui ont toutes leurs aiſes, elle n'a pas généralement cet effet, à cauſe du mauvais air que reſpirent les ſoldats; & quand même ils échapperoient à ſon effet pernicieux, & qu'ils recouvre-

(1) Cela m'a été communiqué par le docteur Clerk.

roient la santé, il est vraisemblable qu'étant exposés au froid en remplissant les devoirs de leur état, ils retomberont malades.

Telle est la manière dont j'ai traité la phthisie pulmonaire. J'ai pareillement remarqué que dans la guérison des plaies, lorsque la matière se trouvoit absorbée, & qu'il en résultoit une fièvre hectique, on retiroit un grand avantage de petites saignées souvent réitérées.

CHAPITRE IV.

Observations sur les fièvres qu'on appelle communément bilieuses, ou les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne des armées.

PASSONS maintenant à ces maladies putrides, qu'on appelle communément bilieuses (1), quoique peut-être improprement. Comme elles sont fort communes & très-funestes à une armée, & que d'ailleurs on les connoît ici fort peu, j'en parlerai par cette raison d'une manière plus ample & plus régulière que je n'ai fait des précédentes.

Ces maladies commencent vers le déclin de l'été, & deviennent épidémiques en automne. Elles paroissent de meilleure heure, deviennent plus générales, & les symptomes plus fâcheux, à proportion de la chaleur de la saison & de l'humidité du terrein & du climat. Quoiqu'elles paroissent sous différentes formes, elles proviennent des mêmes causes, & l'on peut les ramener à deux points principaux: savoir, les fièvres & les flux de ventre.

En commençant par les fièvres, je décrirai d'abord celles qui sont fréquentes dans tous les camps,

(1) *Voyez* Part. II, Chap. I; & Part. III, Chap. IV, §. 3, où vous trouverez les raisons qui ont déterminé à leur donner ce nom.

ſecondement, celles qui paroiſſent particulières aux pays marécageux; j'examinerai en troiſième lieu la nature & les cauſes de toutes les deux. Je comparerai enſuite ces fièvres avec celles des autres endroits, les circonſtances étant les mêmes; enfin j'expoſerai la méthode que j'ai ſuivie dans le traitement des fièvres du camp, & de celles des endroits marécageux des Pays-Bas; & dans le chapitre ſuivant, j'indiquerai les remèdes qui m'ont le mieux réuſſi pour emporter les obſtructions qui viennent à la ſuite de ces maladies.

§. I. *Des ſymptomes des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne dans les camps.*

Au mois de juin, les fièvres ſont dans les camps en plus petit nombre & moins inflammatoires qu'au commencement de la campagne, & à meſure que la ſaiſon avance, l'inflammation diminue; mais les inteſtins & l'eſtomac ſont plus dérangés; on a des douleurs de tête, & ces fièvres ſont toutes ſenſiblement rémittentes. On s'apperçoit à peine de ce changement auſſi-tôt après le ſolſtice; mais il devient très-remarquable vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne.

La maladie épidémique diffère ſuivant la nature du terrein; je la diſtinguerai par cette raiſon en deux eſpèces; l'une qui arrive ordinairement aux armées ſur un terrein ſec; & l'autre qui ſe trouve fort commune dans les pays humides & marécageux. Commençons par décrire la première.

La fièvre rémittente d'automne du camp commence par un friſſon, une laſſitude, des douleurs de tête & dans les os, & un déréglement de l'eſtomac. Le ſoir, la fièvre devient forte, on ſe ſent une grande chaleur, on eſt fort altéré, la langue eſt ſèche, & l'on a un violent mal de tête. Le malade ne peut prendre aucun repos, il tombe ſou-

vent en délire ; mais communément dans la matinée une ſueur imparfaite cauſe une rémiſſion de tous les ſymptomes. Le paroxyſme revient ſur le ſoir, mais ſans aucun friſſon ; il eſt généralement pire que le premier. Le lendemain matin il y a rémiſſion comme auparavant. Ces périodes continuent tous les jours, juſqu'à ce que la fièvre, ſi on vient à la négliger, ſe change inſenſiblement en continue. Quelquefois les ſelles emportent l'accès & tiennent lieu de ſueurs.

Quoique cette fièvre reſſemble en quelque choſe à une fièvre intermittente, elle eſt cependant d'une nature un peu différente, comme on le fera voir amplement, quand on en viendra à la manière de la traiter. On rencontre rarement dans les camps une fièvre intermittente régulière, ſoit tierce, ſoit quarte, à moins qu'on n'en ait été incommodé l'automne précédent, ou quelque tems avant que d'entrer en campagne.

Les rémiſſions paroiſſent communément dès les commencemens, ſur-tout ſi le malade a été ſaigné à la première attaque ; mais quelquefois elles ſont à peine perceptibles les deux ou trois premiers jours. De fréquentes hémorrhagies de nez dans le fort de l'accès, occaſionnent généralement la rémiſſion plutôt, & la rendent plus complète. Les vomiſſemens & les ſelles font un pareil effet ; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de cure complète opérée par des évacuations naturelles, à moins qu'il ne ſurvînt un *cholera morbus* ; je veux dire, à moins qu'on ne rendît abondamment par haut & par bas, les humeurs corrompues qui paroiſſoient la cauſe de la maladie.

Les accès ſe trouvent rarement après la première attaque, précédés de friſſons & de quelque ſenſation de froid. Le pouls eſt plein & vif pendant les paroxyſmes, & dans les rémiſſions, il indique toujours quelque peu de fièvre. Le ſang eſt ver-

meil, la partie rouge eſt ferme, en grande quantité, & ſe précipite ſous la ſéroſité. Il ne paroît pas beaucoup de ſignes d'inflammation au commencement de la maladie épidémique; mais vers la fin de la campagne, il acquiert une croûte inflammatoire; car en ce tems-là, les points de côté, les douleurs de rhumatiſme, ou la toux, ſe joignent aux autres ſymptomes.

Tant que le tems continue à être chaud, les ſymptomes bilieux ſont très-fréquens; mais auſſi-tôt que l'hiver approche, les inflammatoires l'emportent.

L'urine eſt haute en couleur & crue, juſqu'à ce qu'on ait fait quelques évacuations; alors elle commence à devenir chargée. Les évacuations par le haut & par les ſelles, ſont généralement d'une nature bilieuſe & corrompue. Non-ſeulement la conſtipation précède ſouvent, mais encore elle accompagne la maladie; & lorſque cela arrive, le ventre eſt dur, & les malades ſe plaignent de vents. Quoiqu'ils ne vomiſſent pas tous, il n'y en a cependant aucun qui ne ſente un dérangement dans l'eſtomac, ſur-tout pendant les chaleurs.

On évacue ſouvent des vers ronds par les ſelles & quelquefois en vomiſſant; ceux qui s'en trouvent incommodés ont des maux d'eſtomac & des tranchées plus opiniâtres. Les points de côté paroiſſent très-fréquens dans ces cas; mais comme ils ſont d'une eſpèce venteuſe, la ſaignée ne les ſoulage pas toujours.

Il y a des malades qui deviennent jaunes comme s'ils avoient la jauniſſe; mais cette couleur fut plus commune la première campagne que les autres : ce ſigne étoit défavorable ſans être mortel. On ouvrit le cadavre d'une perſonne morte avec ce ſymptome; mais on ne trouva dans la véſicule du fiel & dans les vaiſſeaux biliaires, ni calcul, ni aucune eſpèce d'obſtruction.

L'infanterie fut plus sujette à la fièvre que la cavalerie, & parmi ces derniers, les officiers le furent moins ; ce qu'on doit attribuer à la différence des habits, des logemens, & des autres choses nécessaires à la vie (1).

Je ne remarquai ni jours critiques, ni aucun période certain de la maladie, qui étoit plus ou moins longue, suivant la manière dont on la traitoit. Elle ne seroit point dangereuse, si on se servoit à propos des remèdes convenables ; mais cette fièvre est souvent funeste à une armée, lorsqu'il y a tant de personnes attaquées à la fois, qu'on ne sauroit les soigner toutes autant qu'il le faudroit ; ou bien, lorsqu'elle se change en fièvre continue, soit parce que dans les commencemens on a négligé les malades, ou parce qu'on les a mis en trop grand nombre dans le même hôpital.

Cette fièvre rémittente se fit sentir dans toutes les campagnes. Elle fut plus fréquente & plus funeste après les étés chauds de 1744 & 1747 : mais dans les campagnes de 1743 & de 1745, la saison étant tempérée, les fièvres furent en plus petit nombre & d'une espèce plus bénigne.

§. II. *Des symptomes des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne dans les pays bas & marécageux.*

On a parlé de cette espèce de fièvre putride dans la relation des maladies les plus communes aux Pays-Bas (2) ; on en a pareillement fait mention dans la relation de celles qui se sont rencontrées dans les deux dernières campagnes (3) ; mais on s'est réservé de la décrire plus amplement en cet endroit.

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.
(2) Part. I. Chap. I.
(3) Part, I. Chap. VII & VIII.

Il faut d'abord obſerver que quoique tous les pays humides ſoient ſujets aux fièvres intermittentes, ſi cependant l'humidité ſe trouve ſeule, & que les étés ne ſoient point exceſſivement chauds & étouffans, ces fièvres ſeront communément des tierces régulières, & ſe guériront aiſément. Mais ſi l'humidité provient d'une eau dormante, dans laquelle des plantes, des poiſſons & des inſectes meurent & ſe corrompent, les vapeurs qui s'en élèvent alors, étant d'une nature putride, occaſionnent non-ſeulement des fièvres plus fréquentes, mais encore plus dangereuſes, qui paroiſſent plus ſouvent ſous la forme d'une fièvre quotidienne, ou d'une double tierce, que ſous celle d'une ſimple. Ces fièvres des pays marécageux ſont non-ſeulement ſujettes à commencer avec peu de rémiſſion; mais après avoir été intermittentes pendant quelques jours, elles deviennent des fièvres continues d'une nature dangereuſe. Il eſt remarquable combien ces fièvres varient avec la ſaiſon; car, quelques fréquentes, violentes & dangereuſes qu'elles aient été ſur le déclin de l'été ou au commencement de l'automne, tems où la putréfaction eſt à ſon plus haut période, cependant elles ſe réduiſent avant l'hiver à un fort petit nombre, deviennent douces & ſe changent communément en tierce régulière.

On remarqua que les fièvres de la première eſpèce dominèrent près des inondations du Brabant-Hollandois (1); les plus pernicieuſes enſuite furent celles de la Zélande (2); celles des lignes de Berg-op-Zoom (3) vinrent après, & la moins fâcheuſe relativement aux autres, fut celle qui parut le plus

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.
(2) *Ibid.* Chap. VII.
(3) *Ibid.*

fréquemment dans les quartiers autour d'Eyndoven (1) & dans les villages que les plantations & les eaux souterraines rendoient humides seulement, & sans aucune putridité. Je vais donner la description de la première & de la pire de toutes, & par-là il sera fort aisé de juger de la nature des autres.

Vers la fin du mois de juillet 1748, des chaleurs étouffantes se firent sentir le jour ; mais les nuits étoient fraîches, & il s'élevoit beaucoup de brouillards (2). Les troupes furent à peine dans ce tems-là quinze jours ou trois semaines en quartiers, que plusieurs soldats des régimens qui se trouvoient les plus près des inondations, se sentirent attaqués à la fois d'une chaleur brûlante & d'un violent mal de tête ; quelques-uns ressentirent avant l'attaque, un petit frisson de peu de durée ; mais les autres n'éprouvèrent rien de pareil, ou du moins, ils n'en parlèrent pas. Ils se plaignoient d'ailleurs d'une soif excessive, d'une douleur dans les os, dans le dos, d'une grande lassitude & inquiétude, de fréquentes nausées, d'un mal ou douleur vers le creux de l'estomac, accompagné quelquefois de vomissemens de bile verte ou jaune, d'une odeur fort désagréable. Le pouls étoit communément fort petit à la première attaque ; mais la saignée lui redonnoit de la force. On vit plusieurs exemples d'un mal de tête si subit & si violent, que sans aucune plainte antérieure, ceux qui en étoient attaqués couroient de côté & d'autre comme des furieux, jusqu'à ce que la fin de l'accès occasionnée par une sueur, & ses retours périodiques, découvrirent la vraie nature de leur délire.

Quelque tems après, le docteur Stedman, alors

(1) Part. I. Chap. VIII.
(2) *Idib.*

chirurgien des dragons de Grey, m'apprit « que » deux ſoldats de ce corps, les premiers qui ſe » trouvèrent mal, eurent tout-à-coup des ſymp- » tomes d'une fièvre ardente; & quoiqu'on les eût » ſaignés promptement & abondamment, cepen- » dant une heure après, ils tombèrent dans un » grand délire qui continua pendant quelques heu- » res, & ſe diſſipa avec une ſueur abondante, » qui emporta tous les autres ſymptomes, ou les » diminua du moins de beaucoup. Le paroxyſme » revint le jour ſuivant, environ à la même heure, » & en ſix ou ſept heures, il prit le même cours. » Pluſieurs ſoldats de ce régiment eurent la fièvre » ſous cette forme; mais quelques autres n'eurent » pas des paroxyſmes auſſi diſtincts, le chaud de » l'accès duroit plus long-tems, & étoit ſuivi de » ſueurs imparfaites, qui apportoient fort peu de » ſoulagement. Les rémiſſions ſe trouvoient quel- » quefois tellement imperceptibles, que la fièvre » paroiſſoit preſque continue. Plus elle approchoit » de ce dernier état, & plus elle devenoit diffi- » cile à traiter; mais quand les paroxyſmes étoient » diſtincts, avec une intermiſſion de quelques heu- » res, la plupart des malades alloient fort bien, » quoique le délire fût conſidérable durant la fiè- » vre. Quelques retours des paroxyſmes réduiſoient » ſi bas les hommes les plus robuſtes de ces corps, » qu'ils n'étoient point en état de ſe tenir debout; » quelques-uns entroient ſoudain en délire ſans » avoir auparavant reſſenti de douleur, & ſe ſe- » roient jettés par les fenêtres ou dans l'eau, ſi on » ne les en eût point empêchés. Cette phrénéſie con- » tinuoit pendant quelques heures, après quoi les » malades tomboient dans un profond ſommeil; » à leur réveil ils avoient toute leur raiſon, mais » de violens maux de tête. D'autres, en qui la » fièvre paroiſſoit ſous une forme continue ou ré- » mittente, eurent des ſueurs critiques, vers le neu-

» vième jour, & après cela des paroxysmes régu-
» liers & des intermissions. Un petit nombre eut
» une crise par les selles ou par les urines, & il
» y en eut qui furent malades autour de trois
» semaines sans aucune rémission sensible, après
» quoi la fièvre se termina par quelques accès quo-
» tidiens: ces hommes avoient pendant leur mala-
» die des sueurs douces, ou plutôt une moiteur
» continuelle par tout le corps. Plusieurs eurent,
» au commencement qu'ils se trouvoient mal, des
» vomissemens bilieux, & quelques-uns évacuèrent
» par haut & par bas des vers ronds. Les sueurs
» abondantes avoient toujours une odeur putride,
» & ce que les vésicatoires avoient attiré paroissoit
» si dégoûtant, que les gardes refusoient de les
» panser. Ce qu'il y eut de plus remarquable,
» c'est qu'un petit nombre de ceux qui moururent,
» avoient le pouls régulier, quoiqu'ils fussent près
» de leur fin. Tous ceux qui moururent exhaloient
» quelques jours auparavant une odeur cadavé-
» reuse, & aussi-tôt après leur mort, ils parurent
» couverts de taches livides & d'autres signes de
» mortification ». Le docteur Stedman finit par me faire observer « que la même maladie fut aussi
» très-commune parmi les payſans des villages où
» on étoit cantonné, & qu'il en mourut un grand
» nombre ».

Cette description du commencement de la maladie épidémique étant aussi exacte & aussi ample, j'ajouterai seulement qu'elle s'accorde avec les observations de tous les chirurgiens des régimens qui se trouvèrent dans une situation semblable, à quelques variations près, occasionnées par les différentes circonstances où ces régimens se trouvoient pour lors. Ainsi M. Lauder, chirurgien du régiment d'Inskilling, qui étoit alors le régiment du Lord Rothes, m'apprit que « la plupart des soldats se trouvè-
» rent mal pour la première fois, en revenant du

» fourrage ; car ce régiment étant cantonné tout » près des inondations (1), à la droite & à la » gauche de *S. Michel's Geſtel*, & quelques quar- » tiers étant éloignés de plus de deux lieues de » Bois-le-Duc, où l'on avoit mis les magaſins, » les ſoldats ſe trouvoient obligés de ſe mettre en » marche ſur les quatre heures du matin, afin d'être » de retour avant la grande chaleur du jour. A cette » heure-là, les prairies & les marais des deux côtés » du chemin étoient conſtamment couverts d'un » brouillard épais & d'une odeur déſagréable, qu'il » regarde comme la principale cauſe de la maladie. » Car, quoique les détachemens fuſſent communé- » ment de retour avant midi, M. Lauder trouvoit » toujours quelques ſoldats qui avoient déjà la fiè- » vre, & d'autres qui étoient actuellement en délire. » Il y en eut deux qui furent ſi ſubitement atta- » qués de la phrénéſie, qu'ils ſe jettèrent dans l'eau » de deſſus les charriots, s'imaginant qu'ils alloient » nager juſqu'à leurs quartiers. Après la première at- » taque, tous ceux à qui la raiſon revint ſe plai- » gnirent d'un violent mal de tête, d'une ſoif & » d'une chaleur brûlante. Tous ceux qui vouloient ſe » mettre ſur leur ſéant, étoient prêts à tomber en » foibleſſe, avec des vertiges, un mal d'eſtomac » & des efforts pour vomir. Ces fièvres furent con- » tinues pendant quelques jours, ou du moins elles » n'eurent que de légères rémiſſions ; après quoi elles » devinrent plus évidemment rémittentes ou par- » faitement intermittentes. D'abord le pouls étoit » foible & très-petit, quoique le malade fût alors » en délire ; mais la ſaignée lui redonnoit toujours » de la force ». Le même M. Lauder m'a dit, en- viron trois ans après cette maladie, que deux de ces hommes qui en revenant du fourrage avoient été

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.

si subitement attaqués de la phrénésie, étoient tombés depuis en épilepsie, quoiqu'on les eût guéris depuis de cette fièvre, & que tous les autres qui s'étoient trouvés mal, étoient toujours sujets à des retours de fièvres intermittentes.

L'infanterie se trouva dans un état un peu différent. Comme il n'y en eut que fort peu en quartiers près des inondations, leurs fièvres, quoique fréquentes, furent généralement d'une nature plus douce ; quelques-uns de ces corps s'en virent cependant violemment attaqués, à cause de l'air humide & putride de leurs quartiers. Le village de Dinther (1) est fort bas, & se trouve environné de fossés, d'arbres & de plantations épaisses. M. Tough, chirurgien du bataillon en quartier dans cet endroit, m'a dit « que les prairies paroissoient tous les soirs couvertes d'un brouillard qui » continuoit jusqu'au lendemain matin après le lever » du soleil ; ce brouillard répandoit toujours une » puanteur semblable à celle d'un fossé bourbeux & » fangeux qu'on a depuis peu saigné. Les soldats tom- » boient communément malades pendant la nuit (1), » avec un frisson ou une sensation de froid qui étoit » bientôt suivie d'un violent mal de tête, d'une cha- » leur excessive & d'autres symptomes fiévreux. En » ce tems-là le pouls étoit si petit & si foible, que si » l'on ouvroit la veine, le sang sortoit d'abord avec » peine ; mais après quelque évacuation, il s'élançoit » vivement, & la saignée ranimoit toujours le pouls. » Une sueur abondante succédoit à la chaleur, avec » une rémission ou intermission de la fièvre. Les pa- » roxysmes revenoient tous les soirs, & si l'on n'avoit

(1) *Voyez* Part. I, Chap. VIII.

(2) La paie des dragons étant plus forte, ils louoient communément des lits de leurs hôtes, ou du moins leurs manteaux servoient à les tenir chaudement. Mais les fantassins manquant de ces avantages, couchoient dans des granges ou autres lieux humides, sans avoir rien pour se couvrir.

» pas

» pas ſoin d'arrêter la fièvre de bonne heure, elle étoit » ſujette à ſe changer en continue avec des ſympto- » mes alarmans. Il remarqua dans trois cas des taches » pétéchiales, & dans un quatrième, une mortifica- » tion ſous le ſein gauche, qui fut cependant guérie » par le quinquina. On vit un exemple d'un homme » qui, ayant été ſubitement ſaiſi de ce mal de tête, » & n'ayant point été ſaigné ſur le champ, ſortit des » quartiers & ſe mit à courir à travers les champs » comme un inſenſé ».

Dans la plus grande chaleur de la ſaiſon, & dans la fureur de la maladie, la plupart de ces fièvres s'accordèrent avec la deſcription du Καῦσος, ou fièvre ardente des anciens, qu'Hippocrate ne place jamais parmi les maladies inflammatoires de l'hiver & du printems, mais toujours parmi les épidémiques de l'été & de l'automne (1), quoique des écrivains poſtérieurs aient appliqué ce terme à toutes les fièvres accompagnées d'une grande inflammation.

Mais on remarqua dans les endroits même les plus mal-ſains de ce pays, que ſur le déclin de l'automne, & dès que le tems vint à ſe rafraîchir, toutes les fièvres commencèrent à devenir plus bénignes, & à la fin de la ſaiſon, elles différèrent fort peu des intermittentes communes des autres pays.

Il y eut fort peu de fièvres quartes, elles ne parurent même que fort tard, & elles furent fort aiſées à guérir, à moins que cette fièvre ne vînt à paroître

---

(1) *Aphor. Lib. III.*

La fièvre ardente des anciens, étoit ou continue, ou rémittente. *Gorræus* donne la deſcription ſuivante de cette dernière. *Eſt ὁ καῦσος tertianæ febri ὁμοιότυπος ut qui ab iiſdem cauſis, eodem anni tempore, & iiſdem corporibus provenit, à quibus & tertianæ febres excitari ſolent. Intermittente primum rigor, deinde ἀπυρεξία eſt: verum ardentis exacerbationes nullo cum rigore fiunt, nec unquam integre ſolvuntur, ſed modice tantum remittuntur. Vid. Definit. in voce* Καῦσος.

sous quelqu'autre forme qui eût déjà causé des obstructions dans les viscères.

Lorsque la maladie fut au plus haut période ; plusieurs rendirent des vers ronds. Ces vers n'étoient point la cause de ces fièvres, comme on l'a observé ci-dessus ; mais ils concouroient avec d'autres circonstances à retarder la guérison.

Lorsque l'épidémie fut à son plus haut point, les intermittentes & les rémittentes parurent, en prolongeant & en doublant leurs paroxysmes, se changer fréquemment en fièvre continue, putride & dangereuse ; la plupart de ceux que nous perdîmes moururent de cette manière. Ces hommes avoient, comme on l'a déja observé, un jour ou deux avant leur mort, une odeur cadavéreuse, & quelques tems après leur corps se putréfia. Quelques-uns avoient des taches pétéchiales, quoique le lieu où ils étoient ne fût point trop chargé de malades, & que l'air fût assez libre. Il s'y joignit aussi d'autres symptomes, qui étoient les mêmes que ceux de la fièvre d'hôpital.

Mais en général, la mortalité ne fut pas en proportion du nombre des malades & de la nature alarmante des symptomes. Quoique la maladie fût violente, elle cédoit aux remèdes, & jamais il n'y eut de maladie aiguë qui parut les exiger davantage. Car un grand nombre de gens de la campagne périrent faute de ce secours, tandis que la plupart de nos soldats recouvrèrent la santé par les soins qu'en prirent à propos les chirurgiens de leurs régimens. Des dragons de Grey & de Rothes, qui furent des plus mal traités, il n'en mourut que trente & un. Ce nombre paroîtra fort peu de chose, si l'on fait attention que les malades étoient dans un état fâcheux, en grand nombre, tous dispersés, avec fort peu de monde pour les soigner (1).

(1) Part. I. Chap. VIII.

La diſpoſition à une rechûte étoit une circonſtance des plus favorables. On encouroit un danger très-grand pendant les chaleurs, moins ſur le déclin de l'automne, & fort peu après les premières gelées. Mais le printems ſuivant, les rechûtes devinrent ſi fréquentes, que les régimens qui avoient ſervi l'automne précédent en Zélande, eurent quatre fois plus de malades que tout autre corps des mêmes lignes.

Les rechûtes fréquentes cauſoient des obſtrúctions dans les viſcères, ce qui rendoit les intermittentes plus opiniâtres & plus irrégulières, & les faiſoit quelquefois aboutir à l'hydropiſie ou à la jauniſſe. Dans ce mauvais état des viſcères, on reſſentoit communément une tumeur dure au côté gauche du ventre, au-deſſous des fauſſes-côtes. Nos ſoldats lui donnoient le nom de *gâteau de fièvre*, *ague-cake*. Mais comme on n'ouvrit aucun de ceux qui moururent avec cette tumeur, on ne peut aſſurer quelle partie en étoit affectée. Je conjecture que c'étoit la rate. Cette tumeur étoit ſouvent accompagnée d'une enflure dans les jambes, d'une diſtenſion totale du ventre, & de quelques autres ſymptomes d'hydropiſie; & tant que cela continuoit, on ne pouvoit ſe ſervir ſans danger du quinquina pour arrêter les accès. Ce ſigne étoit mauvais, quoiqu'il ne fût point mortel, puiſque pluſieurs réchappèrent.

J'ai pareillement rencontré quelques cas de tympanite, maladie que je ſoupçonnai être cauſée par un uſage prématuré du quinquina, avant les évacuations convenables. Mais à l'égard des autres obſtructions, & de celles en particulier qui produiſirent l'*aſcite*, j'ai remarqué qu'elles n'arrivoient pas moins fréquemment quand on ne prenoit pas le quinquina, que lorſqu'on en faiſoit uſage. Il paroît par-là, qu'on doit l'attribuer à la continuité & à l'obſtination de la fièvre intermittente.

Tandis que la maladie ſe faiſoit ſentir aux ſoldats

avec tant de violence, elle étoit communément d'un degré beaucoup plus doux parmi les officiers. Ils avoient rarement des fièvres continues, ou accompagnées de symptomes dangereux ; elles étoient presque toutes des fièvres simples, des doubles tierces, ou des rémittentes quotidiennes, qui devenoient en peu de tems régulières intermittentes. La raison en est, que leurs quartiers se trouvoient plus secs, qu'ils étoient moins exposés au soleil & aux brouillards, & qu'ils avoient d'ailleurs l'avantage d'une meilleure nourriture & de boire du vin.

§. III. *Des causes des fièvres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.*

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air, sont la principale cause éloignée & externe de ces fièvres. Cette cause prévaut à proportion de la chaleur & de la quantité de vapeurs dont l'air est chargé dans les sécheresses de l'été. Les pluies diminuent en général l'humidité de l'air, en le privant de la quantité d'eau qui tombe. Cette eau tombant d'une région plus froide, rafraîchit non-seulement l'atmosphère, mais encore la terre, & réprime par-là les exhalaisons excessives. Les campagnes les plus salubres ont toujours été celles où les chaleurs & l'humidité de l'air ont été modérées par des pluies fréquentes. Mais si l'air, dans le tems de sa plus grande chaleur, reçoit non-seulement les particules aqueuses, mais encore les émanations putrides des terreins marécageux, ou d'un grand amas d'eau corrompue, la cause éloignée & externe de la maladie sera aggravée, les maladies seront plus nombreuses & accompagnées de symptomes plus alarmans.

Le relâchement des fibres, & la grande disposition des humeurs à se putréfier, qui sont une suite de cet

état de l'atmoſphère, peuvent ſe conſidérer comme la cauſe interne & prédiſpoſante de ces fièvres. Car un air chaud & humide relâche les ſolides, diſſout le ſang, & met obſtacle à la tranſpiration. Quand l'air eſt chargé de vapeurs, il n'admet que difficilement la matière de la tranſpiration. Quand il en reſte une partie, le ſang reçoit par-là un levain ſeptique, & il s'échauffe davantage, parce qu'il a moins d'évaporation. Le défaut d'une tranſpiration libre, ne peut être ſuppléé par les ſueurs, parce que les ſueurs tendant à affoiblir le corps, le rendent plus ſujet aux maladies.

Quoique ces deux cauſes ſuffiſent d'elles-mêmes pour produire cette fièvre, il en faut cependant la plupart du tems une troiſième pour amener cette maladie. On l'appelle *la cauſe occaſionnelle* ou *excitante*. Elle vient toujours de quelque erreur dans les *non naturels*, telle que de s'être échauffé le ſang par la fatigue, l'intempérance ou l'expoſition au ſoleil ; ou d'avoir arrêté la tranſpiration peu convenable, des habits mouillés, en ſe couchant ſur la terre mouillée, ou en abſorbant des vapeurs nuiſibles, &c.

Sanctorius fait ſans doute alluſion à ces dernières erreurs dans le régime, lorſqu'il attribue les cauſes des fièvres tierces d'automne à la ſuppreſſion de la tranſpiration. Nous pouvons à peine douter de la juſteſſe de cette obſervation, quoiqu'il paroiſſe, d'après les tables de Keil, qu'on peut non-ſeulement diminuer cette excrétion, mais encore la ſupprimer totalement, ſans aucun inconvénient pour la ſanté. Mais il ne faut point comparer notre climat avec les climats étrangers. La ſuppreſſion de la tranſpiration qui ſe fait ordinairement ici, n'a point de ſuites dangereuſes, parce que notre pays eſt rarement chaud & ſans vents longtems de ſuite. Dans les autres climats, il fait en été & en automne des chaleurs longues & non interrompues, qui, diſpoſant davantage le ſang à la putréfaction, exigent une évacuation plus conſtante du récré-

ment. Sanctorius convient lui-même (1) que la suppression de la transpiration peut occasionner en été une fièvre maligne, tandis qu'en hiver elle affecteroit à peine la santé.

Nous avons tâché de suivre jusques-là les causes éloignées, les prédisposantes & les occasionnelles de ces fièvres, & il seroit à souhaiter que nous pussions expliquer avec autant de probabilité leur cause immédiate, je veux dire, que nous pussions faire voir comment ces humeurs viciées agissent sur le principe vital, de façon à exciter une fièvre rémittente ou intermittente, accompagnée des symptomes dont on a parlé ci-dessus. Comme ces recherches dépendent à un point considérable de l'action de parties qui ont leurs loix particulières & qui ne sont connues qu'assez imparfaitement, il paroît plus sûr de ne point établir à présent d'hypothèse, & d'attendre qu'on ait fait de plus amples découvertes dans l'économie animale.

On a donné long-tems à ces fièvres le nom de putride, & cela non sans fondement, puisqu'il y a en ce tems-là une grande disposition des humeurs à la putréfaction, comme nous l'avons observé. Auparavant on les distinguoit par le nom de fièvres bilieuses, mais avec bien moins de raison, parce que les premiers auteurs ne bornoient pas ce terme aux apparences seulement, mais qu'ils l'étendoient également à la cause de la maladie. Cependant, il n'est point étonnant que les anciens crussent que ces fièvres provenoient de la bile, en remarquant qu'elles se guérissoient naturellement par un *cholera morbus*, ou une violente évacuation de la bile par haut & par bas, & que les médecins réussissoient aussi de la même manière, en donnant un vomitif & en purgeant. Mais après tout,

(1) *Adiapneustia quæ æstate malignam febrem, hieme vix minimam alterationem efficere potest : corpora enim acriori perspirabili æstate referta sunt quam hieme. Med. Stat. Sect. ij. Aphorism. XXXV.*

il paroît que la bile eſt plutôt l'effet que la cauſe ; car toutes les fois que ces fièvres viennent à une intermiſſion parfaite, elles cèdent au quinquina, remède qui, autant que nous le pouvons ſavoir, n'influe pas directement ſur cette humeur. Quoique la bile ne ſoit pas la première cauſe de cette fièvre, cependant ſa trop grande abondance & ſa dépravation, occaſionnées peut-être par la fièvre, deviennent fréquemment une cauſe ſecondaire d'irritation, & ſoutiennent la maladie ; & c'eſt-là peut-être tout ce qu'on peut dire en faveur de l'ancienne doctrine.

Je devrois procéder maintenant au traitement ; mais comme il eſt à propos d'examiner ces principes, en conſidérant la forme que prennent ces maladies dans d'autres pays ſous l'influence d'un air chaud, humide & putride, je produirai à ce ſujet quelques exemples tirés d'auteurs qui ont fait les obſervations les plus exactes.

§. IV. *Comparaiſon des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne des camps & des quartiers, avec les fièvres d'été & d'automne d'autres endroits.*

Je commencerai par le *morbus hungaricus*, maladie dont les auteurs font ſouvent mention, mais qui, à ce que je penſe, n'eſt connue que très-imparfaitement. On la décrit comme une fièvre accompagnée d'un mal d'eſtomac, d'une douleur & d'une dureté autour de la région épigaſtrique, d'une grande ſoif, d'une ſéchereſſe de la langue & d'un mal de tête violent qui ſe termine par le délire. Tels étoient les ſymptomes ordinaires, auxquels il ſe joignoit preſque toujours des taches pétéchiales ou des puſtules. Cette maladie étoit mortelle & fort contagieuſe, quoiqu'elle ne durât pas ordinairement plus de quatorze à vingt jours. On la connut pour la première fois en 1566, qu'elle ſe fit ſentir dans l'armée impériale en Hongrie, d'où elle ſe répandit dans la plus grande partie de l'Europe.

Comme je n'ai trouvé aucun auteur qui en eût été témoin oculaire, je prendrai la liberté de conclure, de la relation que nous en a laissée Sennertus (1), que la maladie de Hongrie étoit un composé de la fièvre d'automne & de celle d'hôpital, tirant d'abord sa source du camp ; mais en acquérant cette nature pestilentielle du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. Il paroît par toutes les relations, que ce climat est un des plus mal-sains qu'il y ait pour une armée en campagne, à cause des nuits froides & humides qui succèdent à des jours étouffans dans un pays marécageux (2). Puisque les fièvres d'automne

---

(1) *De morbo Hungarico.*

(2) Ce qu'on dit de l'humidité de ce pays, ne doit s'entendre que de ses parties basses, qui étant sur les bords de grandes rivières, particulièrement du Danube & de la Drave, sont exposées à des inondations fréquentes. Ces inondations forment des marais, & venant à se corrompre, elles commencent à infecter l'air vers la fin de l'été. On dit que le reste de la Hongrie est sec & sain ; mais comme on campe presque toujours près des rivières, les troupes sont fort sujettes aux maladies.

Le docteur Brady, médecin général de l'armée Autrichienne, qui a servi trois campagnes en Hongrie, m'a appris que lorsque ces inondations venoient à se dessécher, il avoit vu de grands espaces fourmillant d'insectes aquatiques ; il m'a de plus confirmé ce que je viens d'avancer au sujet de l'humidité de l'air & de la différence remarquable qui se trouve entre la température des jours & celle des nuits. Or les passages subits du chaud au froid ne doivent pas seulement s'attribuer aux vapeurs, (l'air étant toujours plus froid après le soleil couché, à proportion de son humidité) mais suivant le docteur, aux vents qui soufflent dans cette saison des monts Crapacq, qu'on met au nombre des plus hautes montagnes de l'Europe, & qui sont toujours couvertes de neige. Comme elles sont fort éloignées, il suppose que le courant de l'air qui en vient, a eu pendant le jour le tems de s'échauffer, avant que de parvenir au camp, ce qui ne pouvoit arriver après le coucher du soleil.

Le docteur Brady m'a pareillement assuré que la description qu'on donne ici des fièvres des pays marécageux, s'accordoit avec les observations qu'il a faites sur la fièvre d'automne, dont

& les flux de ventre ſont plus fréquens & plus dangereux dans ces pays que par-tout ailleurs, on n'a beſoin pour rendre raiſon de la grande mortalité, & de la nature peſtilentielle de cette maladie épidémique, que de ſuppoſer que le tems fut cette année extraordinairement diſpoſé à la contagion, que les malades étoient en trop grand nombre dans un même endroit, & que les morts reſtoient ſouvent ſans être enterrés (1). On comprendra encore mieux ces réflexions, lorſqu'on aura examiné la nature de la fièvre des hôpitaux & des priſons, qui eſt la claſſe où on peut rapporter en partie cette maladie. Nous continuerons par conſéquent à examiner quelques autres maladies épidémiques d'une nature moins douteuſe.

Il ſurvint à Copenhague en 1652, une fièvre en automne après un été extraordinairement chaud & ſec (2). Cette ville eſt ſituée dans un terrein bas & humide. La fièvre étoit accompagnée de paroxyſmes quotidiens ou tierces, de vomiſſemens bilieux, d'une chaleur brûlante, de maux de tête violens, ſouvent avec délire, & de taches pétéchiales qui paroiſſoient dans les accès & diſparoiſſoient dans les rémiſſions. Ces taches jointes à une foibleſſe extraordinaire, indiquoient la nature putride de la fièvre, qui ſe manifeſtoit encore davantage par les ſueurs abondantes, les abcès, la diarrhée ou la dyſenterie, par où elle ſe terminoit. Thomas Bartholin, auteur

---

furent attaquées les troupes de la reine en Hongrie, non-ſeulement par rapport aux ſymptomes, mais encore eu égard à la manière de la guérir avec le quinquina, qu'il a donné le premier dans cette maladie. Il ajouta qu'en liſant la première édition de ces obſervations, il avoit remarqué que les maladies militaires de la Hongrie & de la Bohême, reſſembloient à celles auxquelles nos troupes furent ſujettes en Allemagne & dans les Pays-Bas.

(1) *Sennertus* fait mention de cette circonſtance. *Vid. loco citato.*

(2) *Bartholin, Hiſtor. Anatomic. Rar. Cent. II. Hiſt. LVI.*

de cette relation, ayant trouvé, en disséquant des cadavres, l'estomac & le duodenum toujours enflammés, ou mortifiés, regarde ces parties comme le siége de toutes les fièvres malignes.

Une fièvre semblable fit, en 1669, beaucoup de ravage à Leyde : le fameux Sylvius (De Le Boe), qui (1) vivoit en ce tems-là, & qui y exerçoit la médecine, en a donné la description. La situation de cette ville est pareillement fort basse & très-humide. Le printems & le commencement de l'été furent froids ; mais il fit excessivement chaud le reste de l'été & l'automne ; il ne tomba point de pluie, ou du moins très-peu, le tout accompagné d'un calme constant & d'une stagnation de l'air. L'eau des canaux & des soffés étoit fort corrompue, & cela d'autant plus, comme le remarque l'auteur, que l'eau salée s'étoit mêlée avec l'eau douce (2). L'air étant devenu par-là plus impur, occasionna une fièvre épidémique rémittente ou intermittente qui fut très-fatale. Outre le mal d'estomac, la grande inquiétude, les vomissemens bilieux, les paroxysmes quotidiens ou tierces, & les autres symptomes qui accompagnent constamment cette maladie, il fait mention de taches, d'écoulemens de sang par le nez & par les veines hémorrhoïdales, de selles dysentériques, d'urine putride, de grande foiblesse, d'aphthes, & d'autres symptomes qui indiquoient une putréfaction & une dissolution extraordinaire du sang. Ce qu'il y a cependant d'étrange, c'est que Sylvius en attribue la cause à un acide dominant (3), & traita la maladie en conséquence. Nous ne pouvons nous empêcher de

(1) *Prax. Med. Append. Tract. X.*

(2) *Voyez* les mémoires sur les substances septiques & antiseptiques, mém. III & IV. où on rend raison de cela.

(3) *Sylv. Prax. loc. cit. DCXXVII.*

remarquer que la grande mortalité parmi les principaux habitans de cette ville, dont il y eut, à ce qu'il dit, les deux tiers qui moururent, peut, en quelque ſorte, avoir été cauſée par ſa manière de traiter cette maladie, avec des abſorbans, & d'autres remèdes relatifs à l'idée que cet ingénieux & ſavant auteur, ainſi que ſes ſectateurs, s'étoient formée de ſa cauſe.

Ces exemples, & d'autres de la même eſpèce, peuvent ſervir à confirmer les obſervations qu'on a faites auparavant ſur le danger qu'occaſionne un été chaud & ſec dans un pays bas & humide (1).

Mais les maladies putrides ſont encore plus fréquentes & plus funeſtes dans les endroits marécageux des pays méridionaux, où les chaleurs ſont plus longues & plus violentes. Dans quelques contrées de l'Italie & en d'autres pays ſous la même latitude, ces fièvres ont paru quelquefois avec des ſymptomes ſi dangereux & ſi putrides, que non-ſeulement on leur a donné le nom de fièvres peſtilentielles, mais encore qu'on les a confondues avec la peſte même. C'eſt en ce ſens que nous devons entendre dans Celſe (2) ces termes *peſtilentia* & *febris peſtilentialis*, qu'il regarde comme des maladies particulières aux tems chauds & peſans, & aux pays méridionaux. Il veut dire que cette fièvre fâcheuſe, eſt la maladie de la fin de l'été & de l'automne, lorſque l'air eſt le plus épais & le plus chargé de brouillards, & qu'elle eſt très-fréquente dans les pays bas & marécageux.

Rome fut toujours ſujette à ces fièvres. Galien appelle *hemitritæa* l'épidémie de cette ville ; il parle

---

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. I. §. 2.
(2) Vid. *Celſ. de Medicin. Lib. I. Cap. X. Lib. III. Cap. VIII.*

aussi de l'humidité de son air (1). Bien plus, dans les commencemens de la République, avant que les Romains semblassent se défier des effets nuisibles de l'eau croupie, ou du moins, avant qu'ils connussent les moyens de la faire écouler, cette ville paroît avoir été si mal-saine, que depuis le commencement de cet Etat jusqu'à l'année 459 de sa fondation, je ne trouve pas moins de quinze pestes dont Tite-Live fait (2) mention, qui ne paroissent avoir été, comme on le peut conjecturer par d'autres circonstances, qu'autant de maladies épidémiques destructives, occasionnées par les émanations putrides des marais voisins. Mais lorsqu'on eut pratiqué des écoulemens & des égouts, Rome devint alors beaucoup plus saine, & il n'y eut plus que les endroits bas & humides du Latium, qui continuèrent à être mal-sains. Lorsque cette ville tomba par la suite entre les mains des Goths, les égouts ayant été bouchés & les aqueducs coupés, le territoire de Rome ne fut plus qu'un vaste marais, ce qui pendant une longue suite d'années causa une désolation (3) incroyable. Quoique l'on ait depuis remédié à cet inconvénient, cependant en négligeant de faire écouler les eaux croupies & corrompues qui restent après le débordement du Tibre, les grandes chaleurs qui succèdent occasionnent des fièvres rémittentes & intermittentes qui deviennent générales & funestes. Les dissections faites par Lancisi, ajoutées à l'excellente description qu'il a donnée de ces maladies épidémiques, sont une forte preuve de leur nature putride (4).

Quoiqu'il ne paroisse pas que les pays où Hippocrate a exercé la médecine fussent marécageux ou

---

(1) *De Temperam. Lib. II.*

(2) *Lancisi* en compte plusieurs autres dans le même auteur. Voyez *Dissert. de Advent. Roman. Cœli Qualitat. Cap. III.*

(3) *Id. loco citato.*

(4) *De Nox. Palud. Effluv. Lib. II. Epid. I. Cap. VI.*

ſujets aux inondations, nous trouvons cependant qu'il fait ſouvent mention de ces fièvres comme étant fréquentes en été & en automne, & qu'elles dominoient ſur-tout, lorſqu'un été chaud & étouffant ſuccédoit à un primtems pluvieux & accompagné de vents du midi. Il y a dans ſes Epidémiques une deſcription remarquable (1) de cette eſpèce; les maladies étoient en ce tems-là des fièvres ardentes, rémittentes & intermittentes de la plus mauvaiſe eſpèce, avec des flux de ventre, des parotides & des éruptions d'une nature peſtilentielle.

Proſper Alpin obſerve que les eaux qui croupiſſent dans les canaux du Crand-Caire, cauſent tous les ans une eſpèce de petite vérole maligne, & des fièvres putrides & peſtilentielles, qui dominent dans les mois de mars, d'avril & de mai, ſaiſon que les vents qui ſoufflent alors conſtamment du ſud, rendent en ce pays la plus chaude de l'année (2). Il remarque pareillement qu'en automne les fièvres peſtilentielles ſont épidémiques & fatales à Alexandrie, après que le Nil s'eſt retiré. Elles commencent par des nauſées, un grand mal d'eſtomac, des inquiétudes extraordinaires, & des vomiſſemens de bile âcre (3), & pluſieurs ont des ſelles bilieuſes & putrides. Or, comme ces maladies font tous les ans du ravage dans ces deux villes, il n'eſt point ſurprenant qu'elles ſe changent en véritable peſte dans des années extraordinairement chaudes & humides : car quoique ce ſavant auteur ſoutienne que la vraie peſte ne tire pas proprement ſon origine de l'Egypte, mais qu'elle y eſt apportée de la Grèce, de la Syrie, ou des parties les plus méridionales de l'Afrique, il convient cependant qu'elle y commence quelquefois après des inondations

(1) *Lib. III. §. III.*
(2) *De Medicin. Ægyptior. Lib. I, Cap. XIV.*
(3) Les termes dont ſe ſert l'auteur, ſont *bilis virulenta.*

extraordinaires du Nil, lorsque l'eau, s'étendant au-delà de ses bornes accoutumées, séjourne sur les terres & y forme des marais putrides (1).

Java qui est située entre le cinquième & le dixième degré de latitude méridionale, se trouve si près de la ligne, qu'au lieu de diviser les saisons en été & en hiver, on les partage en saison sèche & en pluvieuse. Les pluies commencent au mois de novembre, & continuent jusqu'au mois de mai, & il en tombe pendant ce tems-là une quantité prodigieuse. Il y a pareillement un grand nombre de marais & de canaux d'eaux dormantes à Batavia, dont les exhalaisons rendent l'air humide, chargé de brouillards & fort mal-sain. Bontius observe que l'humidité est alors considérable, & que même dans les mois où il fait le plus sec, les métaux s'y rouillent (2), & que les habits pourrissent plutôt dans ce pays que dans quelque endroit que ce soit de l'Europe. La peste est cependant inconnue à Java, quoiqu'on dût s'attendre à la voir régner dans cette isle, à cause du concours de toutes ces circonstances. Mais nous devons considérer que lorsque le soleil est le plus vertical dans ce pays, le ciel se trouve alors plus couvert de nuages. Cette circonstance, & les vents de terre & de mer qui soufflent continuellement, tempèrent considérablement la chaleur, & préviennent en grande partie la stagnation de l'air. Les maladies auxquelles on est sujet en

---

(1) *Ibid.* Cap. XV.

(2) La rouille des métaux est peut-être un signe fort équivoque de l'humidité d'un endroit sous les tropiques & près de la mer. Car une personne qui en a fait l'expérience à la Jamaïque, m'a assuré que quoique le fer se rouille fort vîte dans cette île; cependant le sel de tartre y paroissoit attirer l'humidité de l'air plus lentement qu'il ne le fait en Angleterre. Ce qui me fait croire qu'il faut attribuer la formation de la rouille des métaux, dans les climats près de l'Océan, aux grandes exhalaisons d'esprit de sel que la chaleur attire de l'eau de mer.

cette isle, sont le *cholera morbus*, le flux de ventre & une fièvre putride continue. Cette fièvre vient subitement, avec un délire, & elle est accompagnée d'une insomnie constante & de vomissemens de bile de diverses couleurs, sur-tout de verte. Les extrémités deviennent froides, tandis que l'intérieur brûle & que la soif est excessive; mais la fièvre parvient bientôt à une crise. L'évacuation des premières voies est la principale partie de la cure; l'auteur recommande ensuite le safran (1), remède aussi remarquable par ses qualités antiseptiques que par sa vertu cordiale (2).

Les établissemens qu'ont les Anglois à la Côte d'Or dans la Guinée, sont d'un côté aussi près de la ligne que l'isle de Java l'est de l'autre. La saison pluvieuse commence sur cette côte, vers la fin d'avril, & continue jusqu'au-delà du milieu de juin; le tems ensuite est froid pour le climat, & l'air très-humide, à cause de l'évaporation de l'eau de la pluie. Pendant cette saison froide, les fièvres rémittentes & intermittentes, avec des paroxysmes quotidiens, sont épidémiques. Ces fièvres se trouvent toujours accompagnées d'une soif considérable, de nausées, d'inquiétudes & de fréquentes évacuations par haut & par bas d'une bile putride; & ces fièvres ne diminuent pas communément, que cette humeur ne soit évacuée. Si l'évacuation ne s'en fait pas à tems, la maladie prend une forme continue & alarmante, le pouls s'affaisse, & il survient un délire la plupart du tems fatal. Les flux de ventre sont pareillement fréquens dans cette saison, & ces fièvres & ces flux de ventre ne paroissent pas moins communs sur les vaisseaux qui se trouvent à la hauteur de la côte que sur le rivage; mais elle n'affecte pas ceux qui sont en pleine mer, & qui se tiennent

---

(1) *Bont. Method. Medendi, Cap. XIV.*

(2) *Voyez* les mémoires sur les substances septiques & antiseptiques, mém. II, expér. XI, mém. III, expér. XVI.

éloignés des brouillards. Les vents de terre & de mer, & le tems de brume qu'il fait constamment pendant le tems des chaleurs, paroissent y être aussi avantageux pour prévenir la peste, qu'ils le sont à Java (1).

Les fièvres des Indes occidentales, quoique d'une nature très-putride, ne se changent jamais en peste véritable, parce que la même espèce de vent y domine & empêche l'air de croupir & de se corrompre à un point suffisant pour la produire. Mais les chaleurs étant grandes & l'atmosphère chargée de vapeurs, les fièvres rémittentes & intermittentes, avec des vomissemens bilieux, deviennent fréquentes en juin, juillet, & épidémiques en août, septembre & octobre, qui y sont, du moins à la Jamaïque, les trois mois les plus pluvieux de l'année. Ces fièvres sont communes aux naturels du pays, aussi bien qu'aux étrangers; mais les nouveaux venus se trouvent sujets à une espèce différente, ou plutôt à un degré différent de la même maladie, à une fièvre plus rapide, plus putride & plus dangereuse. On la distingue par des vomissemens noirs, mais principalement par la couleur jaune de la peau, qui lui fait donner le nom de *fièvre jaune*. Le sang est dans un tel état de dissolution, qu'avant la mort, il pénètre dans les plus petits vaisseaux séreux, & teint la salive & la sérosité que les vésicatoires attirent (2), & en coulant dans l'estomac, il donne

(1) Je tiens cette relation de la Guinée de personnes expérimentées, qui ont demeuré plusieurs années dans ce pays.

(2) Le docteur Huch, qui s'est trouvé aux expéditions aux îles françoises & espagnoles, dans la dernière guerre, a fait la remarque suivante sur le paragraphe ci-dessus. « On observe un paroxysme, généralement une fois en vingt-quatre heures, même dans les espèces les plus ardentes & les plus fâcheuses de la fièvre jaune. Car le malade est communément plus mal vers le soir, ou pendant la nuit. Si l'on pouvoit distinguer la fièvre jaune, dans son commencement, de la fièvre commune rémittente ou intermittente, qui fut si funeste à notre armée, ce ne seroit que parce que tous

cette

cette couleur noire à ce que l'on vomit. Il réſulte donc de-là que par-tout où il y a dans l'air les plus grandes cauſes d'humidité & de putréfaction, on trouve auſſi un plus grand nombre de fièvres rémittentes & intermittentes de la plus mauvaiſe eſpèce.

Il eſt à propos de remarquer, avant de conclure, que nous avons auſſi en Angleterre la même eſpèce de fièvre, & que nos fièvres rémittentes & intermittentes, & la dyſenterie, paroiſſent occaſionnées par

---

» les ſymptomes en ſont plus violens, & que la fièvre eſt plus » conſidérable dans le tems où l'on devroit s'attendre à des ré- » miſſions plus libres. Ces deux fièvres commencent à-peu-près » avec les mêmes ſymptomes ; quelquefois, mais rarement, » avec un friſſon. Toutes les fois que la fièvre devenoit conſi- » dérable, avec une chaleur brûlante, de violens maux de » tête & dans les lombes, des ſueurs abondantes ſans aucun » ſoulagement, une rougeur & une douleur brûlante dans les » yeux, le viſage enflammé, une inſomnie, une anxiété, » une oppreſſion & une ardeur d'entrailles, des vomiſſemens » fréquens de bile verte ou jaune, ou ce que je crois encore » plus fâcheux, des efforts continuels pour vomir ſans rien ren- » dre, on pouvoit prédire avec beaucoup de certitude la couleur » jaune. Si cette couleur paroiſſoit le ſecond, le troiſième ou » le quatrième jour, la maladie étoit ordinairement mortelle. » J'ai ſouvent vu des malades avec la plupart de ces ſympto- » mes, immédiatement ſoulagés par des évacuations faites » de bonne heure, & la fièvre devenoit alors intermittente. » Bien plus, j'ai vu pluſieurs fois cette fièvre avec tous ces » ſymptomes emportée par des ſaignées, & en donnant, » quelques heures après ſa première attaque, une médecine » qui opéroit avec vivacité par haut & par bas. J'ai connu » quelques-uns de ces malades qui furent aſſez bien pour ſor- » tir le ſecond ou le troiſième jour, & qui continuèrent à ſe » bien porter pendant quatre à cinq jours, mais qui en com- » mettant quelque erreur, par exemple en s'expoſant trop au » ſoleil, furent de nouveau attaqués des mêmes ſymptomes, » & moururent le quatrième ou cinquième jour, avec la peau » d'un jaune foncé, ou couleur de cuivre. De-là, je ſuis por- » té à croire que ce ſont différens degrés de la même mala- » die, & que la manière dont on traite le malade dans le com- » mencement donne la fièvre jaune, ou ſeulement une fièvre » rémittente ou intermittente ».

une cauſe putride, quoique dans un degré inférieur à celles de la plupart des autres pays. Mais il faut ajouter que le ſol y eſt ſi ſec, qu'on y rencontre ſi peu de marais, que les vents y ſoufflent ſi conſtamment, & que les chaleurs de nos étés ſont tellement modérées & interrompues, qu'à moins que les ſaiſons ne deviennent exceſſivement chaudes & étouffantes, ou bien ſi l'on excepte quelques endroits marécageux, ces maladies ſont toujours bénignes, & ne deviennent jamais, ou du moins fort rarement, épidémiques.

Enfin, durant la dernière partie de l'été & pendant tout l'automne, il paroît y avoir preſque par-tout une diſpoſition plus ou moins grande à ces fièvres rémittentes ou intermittentes, ou à quelques dérangemens dans les premières voies, joints à une diſſolution des fluides & à un relâchement des parties fibreuſes du corps, & l'on y eſt ſur-tout ſujet dans tous les pays chauds & humides, & dans tous les camps, par les raiſons qu'on a apportées plus haut (1). J'ajoute que tout ce que j'ai appris des meilleurs auteurs, que les obſervations qui m'ont été communiquées par des gens habiles, & ma propre expérience, m'engagent à croire que la cure de toutes ces fièvres, en tant de climats ſi différens, dépend à peu près de la manière de les traiter, qu'on expoſera dans la ſection ſuivante.

§. V. *De la cure des fièvres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.*

Je viens maintenant au traitement de cette maladie, & j'obſerverai la méthode ſuivante. Je diſtinguerai d'abord les deux eſpèces de fièvre, comme je l'ai fait auparavant, & je paſſerai de-là aux remèdes qui m'ont le plus réuſſi.

---

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Ch. II. §. 2.

La ſaignée étant indiſpenſable dans la cure de ces fièvres, c'eſt la première choſe par où on doit commencer, & il faut la réitérer une fois ou plus ſouvent, ſuivant que les ſymptomes paroiſſent l'exiger. Les fièvres rémittentes du printéms & de la fin de l'automne, ſont accompagnées de douleur pleurétiques & de rhumatiſme provenant du froid de la ſaiſon; & par cette raiſon elles exigent davantage la ſaignée. Un médecin qui ne connoît point la nature de cette maladie, & qui ne fait principalement attention qu'aux paroxyſmes & aux rémiſſions, eſt peut-être porté à négliger cette évacuation, & à donner trop tôt le quinquina, qui occaſionnera une fièvre continue inflammatoire. On peut ouvrir ſans danger la veine pendant la rémiſſion, ou dans la force du paroxyſme. Car outre que j'ai remarqué que la rémiſſion vient plutôt & qu'elle eſt plus marquée après une hémorragie, j'ai réitéré ſans aucun danger l'expérience de la ſaignée dans les accès les plus violens, non-ſeulement dans cette fièvre-ci, mais encore dans la fièvre des pays marécageux, après même être preſque devenue régulière intermittente. Pour accorder donc la maxime de Celſe avec cette pratique (1), il faut interpréter ce terme *impetus febris*, dans le ſens de ce friſſon ou froid qui précède l'accès de chaud des fièvres dont il donne la deſcription; car la ſaignée, dans ce tems-là, ſeroit hors de ſaiſon & très-dangereuſe. Mais comme les paroxyſmes de la fièvre dont nous parlons ſont, communément après la première attaque, ſans froid, on ne doit pas avoir égard à ſon obſervation dans ce cas, ni même à aucune autre, ſi ce n'eſt celle où l'on avertit de ne point ſaigner pendant les ſueurs.

Ayant eu, depuis les deux premières éditions de

(1) *Quod ſi vehemens febris urget, in ipſo impetu ejus, ſanguinem mittere, hominem jugulare eſt.* De Med. Lib. II. Cap. X.

cet ouvrage, plus d'occaſions de voir ces fièvres, j'ai jugé à propos de purger immédiatement après la ſaignée quelque partie de la journée que ce fût, & cela d'autant plus que le malade étoit alors généralement conſtipé.

℞. *Infuſi ſenæ communis* ℥iij. *electarii lenitivi* ℥ß. *nitri puri* ʒ1, *tincturæ ſenæ* ʒVI *miſce.*

Le malade prenoit à la fois la moitié de cette purgation, & ſi en quatre heures elle ne procuroit pas deux ſelles, comme cela arrivoit ordinairement, il prenoit le reſte. Cette médecine s'accorde avec l'eſtomac, purge copieuſement & doucement, & par conſéquent eſt plus utile qu'une compoſée de drogues plus recherchées. Le lendemain matin, qu'il y avoit preſque toujours une rémiſſion, je donnois un grain de tartre émétique réduit en poudre, avec douze grains d'yeux d'écréviſſe. Je réitérois la doſe au bout de deux heures, au plus au bout de quatre, ſi la première ne faiſoit aucun effet, ou du moins fort peu. Ce remède procuroit non-ſeulement une évacuation par haut, mais communément auſſi par bas, & excitoit la ſueur. Par ces évacuations, la fièvre devenoit communément plus bénigne, & quelquefois elles l'emportoient. Au lieu de cette poudre, je donnois auparavant dans la première rémiſſion, après avoir vu le malade, un ſcrupule d'ipécacuanha avec deux grains de tartre émétique, en une doſe. Mais quoique cela m'ait ſouvent réuſſi, cependant en comparant enſemble ces deux méthodes, je préfère la première, c'eſt-à-dire pue je purge d'abord, & que je débarraſſe enſuite les premières voies avec de petites doſes de préparation d'antimoine. Je réitère ordinairement ce remède le jour d'après ou le ſuivant, ſinon, je tiens le ventre libre par quelque médecine douce ou un lavement. Je continue cette méthode juſqu'à ce que la fièvre s'en aille par degrés, ou qu'elle devienne intermittente au point d'être guérie par le quinquina.

Je me ſuis confirmé dans l'opinion favorable que j'avois de cette méthode, par les ſuccès que s'eſt procurés le docteur Huck, dans l'Amérique ſeptentrionale & aux Indes occidentales, en traitant ces fièvres avec une méthode ſemblable à la mienne. Au commencement il tiroit du ſang; dans la première rémiſſion, il donnoit quatre ou cinq grains d'ipécacuanha, avec du tartre émétique, depuis un demi-grain juſqu'à deux grains. Il faiſoit prendre de nouveau ce remède en deux heures, ayant ſoin que le malade ne bût point avant la ſeconde doſe; car alors le remède paſſoit plus aiſément dans les inteſtins, avant qu'il pût opérer par les vomiſſemens. Si après deux heures de plus, l'opération par bas & par haut étoit trop petite, il donnoit une troiſième doſe, qui réuſſiſſoit ordinairement à débarraſſer les premières voies; alors la fièvre ceſſoit tout-à-fait, ou devenoit intermittente au point de pouvoir céder au quinquina. Il trouva ſur le continent peu de difficultés après l'intermiſſion; mais aux Indes occidentales, la fièvre étoit ſujette à devenir continue & dangereuſe, à moins qu'on ne donnât le quinquina à la première intermiſſion, quand même elle auroit été imparfaite. Le docteur Huck n'a j'amais varié dans ſa méthode, à moins qu'il n'ait vu des indications qui le portoient plutôt à purger qu'à donner un vomitif. Dans ce cas-là, il faiſoit une décoction de huit onces, avec une demi-once de tamarin, deux onces de manne, & deux grains de tartre émétique, & partageant cela en quatre parties, il en donnoit une toutes les heures, juſqu'à ce que le remède opérât par les ſelles (1).

(1) Depuis la dernière guerre, le docteur Huck m'a dit qu'il préféroit ce remède, dans la fièvre jaune des Indes occidentales, dans laquelle on regarde les vomitifs violens comme dangereux ſi on ne les donne pas de bonne heure, & dans laquelle il eſt cependant néceſſaire de débarraſſer les premières voies. En effet, quoique la première ou la ſeconde doſe de ce

Comme je ne commençai à me ſervir du tartre émétique, en doſes petites & réitérées, que dans la dernière guerre, & cela ſeulement pendant trois campemens en Angleterre, j'eus dans ces campagnes trop peu d'occaſions d'eſſayer cette méthode, pour m'aſſurer que c'étoit la meilleure. Mais en partie par ce que j'ai vu moi-même, & en partie par ce que j'ai appris de quelques autres perſonnes, j'imaginai que c'étoit le moyen le plus sûr pour réuſſir, même avant que le docteur Huck m'eût communiqué ſes obſervations. Je ſuis perſuadé qu'après la ſaignée, ſi elle eſt néceſſaire, le tartre émétique eſt un remède efficace pour emporter entièrement ces fièvres, ou pour les amener promptement à des rémiſſions, où l'on pourra donner le quinquina. Mais il faut ajouter que la vertu de cette préparation d'antimoine, ne conſiſtant point ſeulement en ſa qualité émétique, mais auſſi en ſa cathartique, on doit le donner en conſéquence. Faites-en diſſoudre ſix grains dans une pinte d'eau chaude, que le malade en prenne de dix minutes en dix minutes, quatre à cinq onces, chaud, juſqu'à ce qu'il commence à vomir, & qu'il aide alors l'opération avec de l'eau chaude, ou une infuſion de camomille. Il peut continuer ce remède ſi cela eſt néceſſaire, avec les mêmes doſes, ou de plus petites, ou à de plus longs intervalles. Quand le vomiſſement

---

remède excitaſſent communément quelque peu de vomiſſemens, cependant en trois ou quatre heures il purgeoit auſſi. Il tâchoit d'entretenir cette dernière opération, en en donnant de tems en tems deux ou trois cuillerées de plus, juſqu'à ce que la rémiſſion parût d'une manière ſenſible; ce qui arrivoit ordinairement le quatrième ou le cinquième jour après le commencement de la maladie. Il épioit attentivement cette rémiſſion, & dès qu'elle paroiſſoit, il donnoit une décoction de quinquina, en doſes auſſi grandes & auſſi ſouvent répétées que l'eſtomac le pouvoit ſupporter.

s'arrête, il commence ordinairement à opérer par bas. Si cependant il ne le faiſoit pas, on donne un lavement; & le jour ſuivant, ou quand il eſt beſoin de réitérer l'évacuation, on fait diſſoudre une demi-once, plus ou moins, de quelque ſel purgatif neutre, avec le tartre émétique, dans la même quantité d'eau qu'auparavant. Cette manière de ſe ſervir de l'antimoine eſt facile & ſans danger. Les François l'ont fait connoître les premiers, ſous le titre d'*émétique en lavage*, & ils en font un grand uſage dans ces ſortes de fièvres.

On donnoit le ſel d'abſinte, raſſaſié de jus de limon, ou d'acide vitriolique, dans la vue d'amener plutôt la fièvre à une criſe, ou à des intermiſſions plus régulières. Mais j'avoue qu'excepté le cas où il relâche, & par conſéquent rafraîchit, je lui remarquai bien peu de vertu. Je ſuis perſuadé que ſi j'avois mieux connu les qualités du tartre émétique, je me ſerois aiſément paſſé dans ces fièvres, de toutes ces ſortes de ſels neutres.

Je viens maintenant au quinquina, & j'obſerve que quoique ces fièvres aient ſouvent des rémiſſions ſi favorables, avec même les urines chargées, qu'un médecin peu inſtruit de leur nature, pourroit ſe perſuader qu'elles céderoient au quinquina ſans aucune préparation, ou du moins fort peu; mais il ſeroit ſouvent trompé, du moins à l'égard de nos ſoldats, dont le tempérament ou le genre de vie les diſpoſe plus à l'inflammation que les ſoldats Hollandois, comme on le verra par la ſuite. Car, quoiqu'en faiſant uſage du quinquina, les paroxyſmes aient diſparu, cependant comme j'ai remarqué que la poitrine en étoit ſouvent affectée, & qu'il ſubſiſtoit toujours quelque reſte de fièvre après l'uſage de ce fébrifuge, je commençai enfin à douter s'il n'étoit pas mieux d'eſſayer de la guérir ſans y avoir recours, ou du moins d'en différer l'uſage juſqu'à ce que le malade fût convaleſcent, & qu'il n'en

eût beſoin que pour ſe fortifier. Le quinquina paroît en effet d'autant moins néceſſaire ici, qu'après une ſaignée ou deux, & après avoir dégagé les premières voies par une purgation & l'émétique, & en tenant le ventre libre, les paroxyſmes diminuent ordinairement de jour en jour, juſqu'à ce qu'ils diſparoiſſent tout-à-fait. Mais quand je venois à m'appercevoir que la maladie ne tournoit pas de la ſorte, & que malgré les évacuations, les accès devenoient plus fâcheux, ce qui arrivoit ſouvent dans la fièvre des pays marécageux, j'avois recours alors au quinquina, & j'avois ordinairement la ſatisfaction de le voir réuſſir. Comme il y a peu d'intervalle entre la fin des ſueurs & le commencement des paroxyſmes ſuivans, afin d'avoir plus de tems pour que ce fébrifuge pût agir, je commençois à le faire prendre deux ou trois heures avant la fin de la ſueur. En général, nous pouvons conſidérer le paroxyſme fiévreux comme ceſſé, quand il n'y a plus ni ſoif, ni chaleur, & que le malade ſe trouve lui-même dans une ſueur abondante & aiſée. Si jamais la fièvre paroiſſoit ſous la forme d'une tierce ou d'une quarte, le quinquina étoit, après les évacuations ordinaires, un remède infaillible.

Entre les diverſes méthodes de donner le quinquina, je préfère la ſuivante. J'en fais infuſer une once & demie en poudre fine, la nuit, dans une chopine de vin du Rhin, & le jour ſuivant, je donne cette mixtion trouble en différentes doſes. Mais pour l'uſage ordinaire on en faiſoit un électuaire, & ſur une once de quinquina en poudre, on y ajoutoit un gros de ſel ammoniac, & les deux ou trois premiers jours, autant de rhubarbe qu'il en falloit pour tenir le ventre libre. Je donnois enſuite le quinquina ſeul, juſqu'à ce que le malade en eût pris autant que cela paroiſſoit ſuffiſant pour prévenir une rechûte.

Telle étoit la manière dont je traitois ces fièvres

dans le commencement, & lorſqu'elles devenoient rémittentes & intermittentes. Si l'on a négligé la maladie dans ſon premier période, ou bien, ſi après les rémiſſions ou les intermiſſions, elle vient à ſe changer en fièvre continue, on doit ouvrir la veine ſi le pouls le peut permettre. Mais en quelque état qu'il ſoit, ſi la tête eſt affectée d'un délire ou d'une douleur, il faut appliquer les ſangſues aux tempes, & un large véſicatoire entre les épaules. Les vomitifs & les purgatifs violens ne conviennent point en ce tems-là; il eſt ſeulement néceſſaire d'évacuer par des vomitifs doux, des clyſtères réitérés, & de légères purgations. La principale règle doit être de débarraſſer les premières voies; & pour y parvenir, le tartre émétique, avec un ſel purgatif, ſeroit probablement le remède le plus efficace.

La fièvre ſe change quelquefois en dyſenterie; on doit alors le traiter de la manière qu'on l'indique dans le chapitre ſuivant. Mais s'il ſurvient une diarrhée, quoiqu'on ne doive jamais l'arrêter ſubitement, il eſt ſouvent à propos de la réprimer peu à peu, & d'exciter une ſueur abondante (1). Quoiqu'un

---

(1) Si dans les commencemens on n'a pas ſuffiſamment débarraſſé les premières voies, & ſi pendant le cours de la fièvre on n'a pas tenu le ventre libre, on ne doit s'attendre à une criſe que par un cours de ventre qu'il ne faut point arrêter tant que le malade a aſſez de force pour le ſupporter. Mais s'il a été aſſez évacué dans les commencemens par l'émétique & les purgatifs, ou que le cours de ventre l'affoibliſſe trop, après un peu de rhubarbe, qu'il prenne deux fois par jour le bol ſuivant:

℞. *Theriacæ Andromachi* ℈ı. *radicis ipecacuanhæ in pulverem coutritæ gr. ij. vel iij. cretæ præparatæ quantum ſatis ſit miſce.*

Ce remède varié ſuivant l'occaſion, quant à la quantité des ingrédiens, arrête d'une manière efficace la diarrhée, & procure une moiteur ſalutaire. Si ce bol ne modère pas le cours de ventre, j'ordone la mixture ſuivante:

℞. *Extracti Thebaïci gr. ij. terantur ex julepio cretâ* ℥xvi. *Detur poſt alternas ſedes liquidas cochlearia* iv.

cours de ventre ne soit pas la crise ordinaire, cependant si la nature semble indiquer cette voie par des douleurs de colique, ou par une tension du ventre, accompagnée de sécheresse de la peau, il est à propos de procurer les selles par le moyen des clystères ou de quelque relâchant doux, tel qu'une infusion de rhubarbe avec de la manne, qu'on doit recommencer aussi souvent que le malade peut soutenir l'évacuation.

II. Les fièvres des camps & des pays marécageux se ressemblent autant dans les symptomes que dans la cure. Par conséquent les règles établies dans les paragraphes précédens, pouvant s'appliquer à toutes les deux, je me contenterai seulement de présenter quelques avis sur les points dans lesquels elles paroissent différer davantage. Lorsque la fièvre des lieux marécageux est d'une espèce ardente, elle paroit exiger d'amples saignées; mais en général comme les humeurs ont dans ces pays beaucoup de disposition à devenir putrides, cette fièvre ne permet pas tant cette évacuation que la fièvre des camps, dans laquelle les froids fréquens & considérables, rendant le sang plus coëneux, fixent l'inflammation. Il est nécessaire dans la plupart des cas, d'ouvrir la veine au commencement de l'attaque, ou le jour suivant, s'il n'y a point eu d'intermission. Mais les saignées réitérées, à moins qu'il n'y ait des marques évidentes d'inflammation, se trouvent tellement éloignées de produire cet effet, qu'elles sont fort sujettes à rendre la fièvre encore plus opiniâtre. Il faut pareillement faire attention que la règle que nous avons établie au sujet de la saignée, ne regarde que l'armée & non point les habitans des Pays-Bas, dont le tempérament est fort différent de

---

Telle est la mixture astringente dont je fais communément usage, en la composant avec l'*Electarium e Scordio*, je la trouve tout aussi efficace, & plus agréable au goût & à l'estomac.

celui de nos soldats, qui, non-seulement étoient à la fleur de leur âge, mais encore plus robustes & plus sanguins. Quelquefois même la saignée se trouvoit rarement nécessaire parmi les soldats dans une rechûte, ou lorsque le tems s'étoit rafraîchi; la fièvre paroissant alors sans inflammation & avec des intermissions régulières.

J'ai observé que les vomitifs étoient encore plus efficaces dans les pays marécageux que dans le camp; & ils le sont à un tel point, que, lorsque la bile a été totalement évacuée par un émétique, ce remède emporte souvent la fièvre en même tems. L'ipécacuanha seul ne fait pas cet effet; bien plus, je lui en ai vu produire un tout contraire (1) en rendant les paroxysmes suivans plus longs & plus violens que le précédent; soit qu'il agisse foiblement, & qu'il introduise dans le sang plus d'humeurs putrides qu'il ne peut en évacuer des premières voies, soit que cela provienne d'une autre cause. J'y joins ordinairement par cette raison, deux grains de tartre émétique.

La fièvre des pays marécageux étant plus sujette pendant les chaleurs aux paroxysmes, & à prendre une forme continue qu'à rester intermittente régulière; il faut, après les préparations convenables, l'arrêter dans la première intermission. L'on n'a pas trouvé le quinquina moins spécifique en cette occasion en Flandre qu'en Angleterre. Mais il faut ajouter que quoiqu'on en donnât de grandes quantités, les rechûtes étoient non-seulement fréquentes, mais certaines, si l'on ne réitéroit ce remède plus souvent qu'on ne pouvoit engager les soldats à le faire. De sorte qu'après tout, le quinquina fut moins utile qu'on ne s'y étoit attendu. Mais il est à propos d'observer que jamais ce remède, souvent réitéré, n'occasionna de suites fâ-

(1) J'ai éprouvé deux fois sur moi-même cet effet de l'ipécacuanha.

cheuses ; car l'on ne doit pas imputer à la quantité du quinquina les obstructions des viscères qui succédèrent à ces fièvres ; mais à la longue durée de la maladie & aux rechûtes fréquentes, dont le malade ne pouvoit se garantir, à moins qu'il ne continuât à prendre une once de quinquina tous les dix à douze jours, pendant l'automne entier. La manière la plus efficace pour engager un soldat à le continuer pour prévenir les rechûtes, seroit de l'infuser dans partie égale d'eau commune & d'eau-de-vie (1).

Le meilleur moyen ensuite pour prévenir ces rechûtes, consiste dans le régime. Les convalescens doivent manger avec modération, sur-tout des herbages & des fruits, & s'abstenir de tout ce qui est venteux & qui tend à relâcher. En général, tout ce qui produit ces effets, dispose l'estomac à des indigestions, & par conséquent à une corruption des humeurs, & d'un autre côté tout ce qui fortifie est antiseptique. Les liqueurs prises modérément sont alors nécessaires ; mais comme la paie des soldats se trouve insuffisante pour pouvoir se procurer une nourriture saine & une liqueur forte, il seroit à propos que le public voulût bien alors en accorder à l'armée, comme aux troupes qui servent sur mer ; & la moitié de ce qu'on donne à ces derniers, pourroit suffire.

A l'égard des vers ronds, qui accompagnent si souvent ces fièvres, je donnois communément un demi-gros de rhubarbe avec douze grains de mercure doux sans avoir jamais vu qu'une dose aussi forte de mercure, produisît aucun inconvénient, parce que dans notre pays il est toujours bien préparé. Les anthelmin-

(1) J'ai depuis remarqué que le plus sûr moyen de prévenir une rechûte, dans ceux qui ne reviennent que malgré eux à l'usage du quinquina, est d'en donner quatre ou cinq onces en poudre, aussi-tôt qu'on peut obtenir du malade de le prendre. Cette quantité suffit pour six ou sept jours.

tiques qui agiſſent lentement & ſans purger, ſont peu utiles en cette occaſion, parce que les ſymptomes cauſés par ces vers, preſſent communément ſi fort qu'il faut avoir recours aux remèdes les plus vifs. Car, quoique ces reptiles puiſſent reſter long-tems dans les inteſtins, ſans cauſer beaucoup d'incommodités à quelqu'un qui, à cela près, ſe porte bien, cependant s'il lui ſurvient une fièvre, ſur-tout d'une eſpèce putride, les vers étant incommodés par l'accroiſſement de la chaleur & la corruption des humeurs dans les premières voies, qui ſont les ſuites de la fièvre, commencent à faire tous leurs efforts pour ſortir. Lanciſi, qui fait cette remarque, ajoute qu'ayant ouvert le corps de quelques perſonnes, qui étoient mortes à Rome des fièvres que nous venons de décrire, on avoit trouvé les inteſtins bleſſés par la morſure de ces vers; quelques-uns avoient même percé les tuniques des inteſtins, & s'étoient retirés dans la cavité de l'abdomen. Il ne s'eſt point trouvé dans nos hôpitaux de diſſections de cette eſpèce; mais j'ai été témoin plus d'une fois, que des malades ont rendu des vers par la bouche, ſans avoir ſenti auparavant aucune envie de vomir. Mais, ſans aller ſi loin, les vers occaſionnent des ſymptomes capables d'alarmer. Je me rappelle qu'on amena à l'hôpital, vers la fin de l'été, un ſoldat incommodé d'une de ces fièvres, avec des douleurs extraordinaires dans l'eſtomac & les inteſtins, qui n'avoient point cédé aux évacuations ordinaires. Les muſcles du viſage étoient convulſifs, & il ne pouvoit pas ſe tenir une minute dans la même poſition; je ne penſai pas d'abord aux vers; mais un jour ou deux après, le malade en ayant évacué un par les ſelles, je lui fis prendre de la poudre ci-deſſus mentionnée, qui, à la première ou à la ſeconde priſe, fit ſortir pluſieurs de ces vers. Les ſymptomes extraordinaires ceſſerent alors, & bientôt après il ſe rétablit.

Je terminerai ce ſujet par l'extrait d'une lettre du docteur de Monchy, de Rotterdam, qui, pendant

que j'étois à l'armée, étoit médecin des troupes Hollandoises qui faisoient alors partie de l'armée des alliés. Ce savant ayant lu les premières éditions de cet ouvrage, y fit quelques remarques, & entre autres celles qui suivent, sur ces fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, qu'il appelle *bilieuses*. Elles m'ont été d'autant plus agréables, qu'il a eu non-seulement les mêmes occasions que moi de voir ces maladies dans le camp, mais aussi en pratiquant avant & après la guerre dans son propre pays, où elles sont plus nombreuses & plus fâcheuses qu'en Angleterre, & dans lesquelles on ne faisoit point alors usage du quinquina. Voici ses paroles :

Sic ceteræ observationes meæ à tuis parum vel nihil differunt, nisi forte quod venam secandi (raro saltem) non tantam in febribus biliosis necessitatem invenerim; imo naturam imitando, præcedente emetico, subinde vomitum excitando (prout magis minusve ad superiora materia turgeret) & levem, sed per dies aliquot protractam diarhœam coccoproticis efficiendo, feliciter, sine ulla aliâ notabili critica evacuatione, centenos curaverim; & adhuc quotannis, tempore autumnali, optimo cum successu & brevi curem.

Quoad tempus vomitorio utendi, Boerhaavium alioſque practicos secutus sum, dando illud tribus vel quatuor horis ante paroxysmum, in ea continuo permanens opinione, quod major tunc sit materiæ morbosæ accumulatio & activitas; & postea major subactio, & facilior per urinam evacuatio. Simplex hæc fuit mea semper methodus curandi febres biliosas cum oris amaritie, nauseâ, vomitu &c. dum ægri adhuc in primo initio morbi versabantur. Quantocyus in continuis, vel parum tantum remittentibus, æque tempore vespertino quam matutino præscribebam vomitorium ex pulvere ipecacuanhæ scrupulis ij & tartari emetici granis ij. Et statim horâ post hujus remedii finitam operationem, ut purgans, cremorem tartari ad unciam j. Ex lacte ebutyrato assumerent ægri sedulò curabam. Hæc postero die, si eadem fomitis adessent signa in primis viis,

imò & tertio die iterabam. Si vero febrem, ut & pleraque ejus symptomata imminuta videbam, alvum tantum laxam servare conabar simplici decocto hordei & tamarindorum cum nitro.

CHAPITRE V.

Observations sur les obstructions qui suivent les fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, les fièvres des camps, & celles des pays marécageux.

LA longue durée de ces fièvres, ou les rechûtes fréquentes, causent des obstructions dans les viscères, qui se terminent par une hydropisie ou la jaunisse.

L'hydropisie est particulièrement causée par des obstructions du foie & de la rate; & dans ce cas, cette tumeur aqueuse commence communément par les pieds, & monte peu à peu jusqu'au ventre.

Mais quand il n'y a que le ventre d'enflé, & que cela est arrivé tout à coup, pour s'être servi mal-à-propos d'opiates dans la dysenterie, ou de quinquina dans les fièvres intermittentes, le colon est alors tendu par l'air, & la maladie est une véritable tympanite. Ces cas n'arrivoient pas fréquemment, mais quand ils se présentoient, & qu'ils étoient récens, comme la plupart l'étoient, ils cédoient aux remèdes suivans. S'il y avoit peu de fièvre, je commençois par faire tirer du sang, & je donnois du sel d'absinthe rassasié avec du jus de citron, & j'y ajoutois un peu de rhubarbe pour tenir le ventre libre. S'il n'y avoit point de fièvre, j'ordonnois quelques grains des espèces aromatiques, & le malade buvoit une infusion de fleurs de camomille. Je faisois prendre tous les soirs, à l'heure du coucher, jusqu'à ce que la tumeur vînt à disparoître, quinze grains de rhubarbe, ou autant qu'il en falloit pour procurer une ou deux selles le jour suivant. Lorsque la tumeur cédoit, si le pouls étoit lent, & que le malade ne fût pas altéré, je tâchois, sans omettre la

rhubarbe, de fortifier les inteſtins, avec un électuaire de fleurs de camomille & de gingembre, & une foible doſe de limaille d'acier.

Tous les remèdes violens & les carminatifs qui ne relâchent pas, ſont pernicieux.

Un homme qui avoit été incommodé pendant quelques ſemaines d'une tympanite, avec un peu de fièvre, mourut ſubitement la nuit, la tumeur étant venue à s'affaiſſer tout-à-coup, après trois ou quatre ſelles abondantes, occaſionnées par quelques pilules compoſées d'aromatiques & de ſquille. A l'ouverture du corps, on ne trouva point d'air, ni d'eau dans la cavité de l'abdomen; mais le colon étoit ſi grand & ſi relâché, qu'il paroiſſoit avoir renfermé aſſez de vents pour cauſer la tumeur. Cet événement montra la néceſſité de ſe ſervir de bandages dans la tympanite, au moyen de quoi le malade peut toujours faire une compreſſion proportionnée à la diminution de l'air renfermé dans les inteſtins.

L'*aſcite* vient plus lentement; elle eſt communément accompagnée d'une anaſarque; l'urine eſt fort épaiſſe & très-peu abondante. Quelquefois la fièvre intermittente ſe diſſipe lorſque la tumeur commence; d'autres fois elle continue, ou bien elle s'en va & revient d'une manière irrégulière. J'ai obſervé qu'on ne pouvoit guérir ces hydropiſies par des purgations ſeulement, ni par le ſavon, ni par les mercuriels; mais principalement par des ſels lixiviels, comme cendres de genêt, ſel d'abſinthe ou de tartre. Voici la méthode ordinaire de s'en ſervir. On faiſoit diſſoudre environ quarante grains de ſel de tartre ou d'abſinthe, dans environ dix onces d'une infuſion d'abſinte, à laquelle on ajoutoit environ deux onces d'eſprit de genièvre hollandois; de cette mixture on faiſoit trois doſes qu'on réitéroit tous les jours. On ne donnoit point d'autre remède au malade, excepté qu'on lui faiſoit prendre une fois en quatre ou cinq jours pour le purger, un demi-gros de pilules de coloquinte avec l'aloës,

&

& ſur le déclin de la maladie, quelque préparation d'acier. Quelquefois on provoque l'urine en faiſant avaler de l'ail ou de la graine de moutarde. Quand même l'aſcite étoit accompagnée d'une tumeur dure, comme on l'a dit un peu plus haut (1), on ne faiſoit rien de plus, ſinon qu'on fomentoit quelquefois la partie, ou qu'on la couvroit d'un amplâtre chaud. On a ſouvent guéri, par les mêmes remèdes, quelques fièvres intermittentes irrégulieres & opiniâtres; ou ſi elles revenoient après la cure de l'hydropiſie, on les traitoit avec beaucoup de ſuccès avec le quinquina (2).

La jauniſſe ſans fièvre ſe guérit pareillement avec les ſels lixiviels & la même purgation; & j'ai remarqué que dans cette maladie & dans l'hydropiſie, les vomitifs antimoniaux faiſoient un très-bon effet.

CHAPITRE VI.

Obſervations ſur la dyſenterie des camps.

J'AI diviſé les maladies d'automne des camps, en fièvres & en flux de ventre (3). Ayant traité amplement des fièvres, je paſſe maintenant aux flux de ventre; mais je me bornerai à l'eſpèce qu'on appelle dyſenterie, parce qu'elle eſt moins connue hors des camps, & qu'elle y devient ſouvent générale & très-funeſte.

---

(1) Part. III. Chap. IV. §. 2.

(2) Depuis ce tems, quand j'ai ſoupçonné qu'il y avoit des obſtructions dans les viſcères, j'ai donné, dans les fièvres intermittentes irrégulières, la mixture ſuivante, pendant quelque tems, & je lui ai toujours vu faire un bon effet. Elle diffère fort peu de celle qu'on a rapportée plus haut.

℞. *Florum Chamæmeli unc. ſem. aquæ puræ bullientis unc. viij. macera per horæ dimidium & colaturæ admiſce ſpiritus vini Gallici* ℥ij. *ſolis abſinthii* ʒi. *Dentur quater, quotidie, cochlearia* IV.

(3) Part. II. Chap. I.

Je commencerai par en faire une deſcription ; je rapporterai enſuite ce qu'on a obſervé en diſſéquant des perſonnes mortes de cette maladie ; après quoi j'en rechercherai la nature & la cauſe, & enfin je propoſerai la méthode qui m'a le mieux réuſſi en la traitant.

§. I. *Deſcription de la dyſenterie des camps.*

Il paroît au commencement d'une campagne quelques dyſenteries ; mais elles ne ſont ni ſi dangereuſes, ni à beaucoup près auſſi fréquentes que vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne. En ce tems là elles deviennent épidémiques & contagieuſes, dominent environ pendant ſix ſemaines ou deux mois, & ceſſent enſuite. Elles ſont toujours très-nombreuſes & plus dangereuſes après des étés exceſſivement chauds & étouffans, ſur-tout dans les camps fixes, ou lorſque les ſoldats ſe couchent tout mouillés après une marche par des tems chauds.

Les diagnoſtiques sûrs & certains de la dyſenterie, ſont, indépendamment des ſymptomes fiévreux, un mal d'eſtomac, des vents dans les inteſtins, des ſelles petites, mais fréquentes, d'une matière gluante & écumeuſe, accompagnées de téneſme & de tranchées. Du ſang mêlé avec la matière fécale, eſt un ſymptome ordinaire, mais qui n'eſt pas inſéparable : car pluſieurs perſonnes ont, du moins dans les commencemens, toutes les autres marques de la dyſenterie, excepté celle-là ; & d'autres ont des ſelles ſanguinolentes, ſans dyſenterie, occaſionnées par d'autres cauſes. Mais comme cette maladie paroît la plupart du tems accompagnée de ſang, on lui a donné par cette raiſon, le nom de flux de ſang.

On peut regarder ces ſymptomes comme des ſignes pathognomoniques, & comme tels ils peuvent ſuffire à diſtinguer cette maladie d'une diarrhée, d'un flux hémorrhoïdal, ou de tout autre. Sydenham & Willis ſe ſervent du terme dyſenterie,

conformément à cette deſcription, & l'appliquent à tous les cas de ce flux de ventre qui fit beaucoup de ravage à Londres en 1670, quoique Sydenham diſe que quelques-uns de ſes malades ne rendirent point de ſang (1), & que Willis obſerve que la plupart des ſiens n'eurent que des ſelles aqueuſes (2). Ces deux auteurs célèbres ne s'accordent guères dans la deſcription de cette maladie, que ſur le nom qu'ils lui donnent. Le ſavant Morgagni remarque à propos de ce mal, la propriété de l'application que fait Willis, du mot dyſenterie à un flux accompagné des ſymptomes dont on vient de parler, quoiqu'il n'y eut point de ſang; mais il voudroit qu'on l'appellât, pour plus grande clarté, *dyſenteria incruenta* (3).

On peut remarquer qu'en bornant ce nom à ces ſymptomes, je me ſuis écarté des anciens. On me trouvera peut-être en cela d'autant plus blâmable, qu'en une autre occaſion j'ai reproché à quelques auteurs la même liberté (4). Mais dans le cas de la paſſion iliaque, à quoi je fais alluſion, Sydenham avoit fait des changemens ſans aucune ſorte de néceſſité, & donné des noms différens à deux périodes de la même maladie; au lieu qu'ici les anciens ſe ſont ſervi d'un terme, ou dans un ſens ſi étendu, qu'il renferme pluſieurs maladies d'une eſpèce différente, ou dans une acception ſi bornée, qu'il ne peut comprendre toutes les variétés de la même maladie. Ces raiſons m'ont forcé à les abandonner, & à ſuivre la définition de ceux qui ont traité avec plus d'exactitude de cette maladie des inteſtins.

Auſſi le terme *dyſenterie* ſignifiant en grec, une

---

(1) *Morb. Acut.* Sect. IV, Cap. iij.
(2) *Pharm. Rat.* Sect. III, Cap. iij.
(3) *De Sedib. & cauſ. Morb.* Ep. XXXI. §. 11 & 13.
(4) Part. III, Chap. II, §. 6.

affection des inteſtins en général, Hippocrate s'en ſert-il non-ſeulement pour ſignifier toutes les exulcérations des inteſtins, mais encore toutes les hémorrhagies de ces parties, celles même qui ſont critiques & ſalutaires, & pareillement toute eſpèce de flux ſans ſang ou avec du ſang (1). Il paroît cependant, qu'après lui, il y eut quelques auteurs Grecs, dont nous avons perdu les ouvrages, qui, s'appercevant de ce défaut de préciſion, bornèrent la ſignification de ce terme à une ulcération des inteſtins, accompagnée de tranchées, de ténesme & de ſelles ſanguinolentes, avec des mucoſités. Celſe donne le nom de *Tormina* à cette maladie, & dit que c'eſt la dyſenterie des Grecs (2), & Cœlius Aurelianus (3) retient le nom grec, & décrit la dyſenterie à-peu-près de la même manière que Celſe.

Cependant Galien revient à l'acception étendue de ce mot, en définiſſant la dyſenterie une exulcération des inteſtins, & en faiſant mention d'autres fois de quatre eſpèces de cette maladie, toutes avec des ſelles ſanguinolentes, dont une ſeule s'accorde avec les *Tormina* de Celſe, ou la dyſenterie des modernes (4). Suppoſant que les autres Grecs ſuivoient Galien ſur cet article, je n'ai conſulté qu'Aretæus

---

(1) *Dyſenteria eſt exulceratio inteſtinorum... alii vero, inter quos ipſe Hippocrates eſt, Dyſenteriam interdum appellant non ipſam modo exulcerationem inteſtinorum, verum omnem etiam cruoris per inteſtina vacuationem Gorræus in voce* Δυσεντερίη.

Ejus etiam dyſenteriæ, quæ plerumque morbos plurimos ſalutariter ac judicatorie ſolvit, meminiſſe videtur Hippocrates (*Prorrh.* 2). Δυσεντερίην *etiam pro quovis alvi pro fluvio capere videtur. Hippocrates* (*Lib. ij Epidem*). *Fœſii Œconom. Hippocr. in voce* Δυσεντερίη.

(2) *De Med.* Lib. IV. Cap. XV.

(3) *De Morb. Chron.* Lib. IV, Cap. VI.

(4) *De cauſis Symptom.* Lib. III.... *De Loc. Affect.* Lib. II.

qui, bornant d'après Archigenes, ce terme à une ulcération des inteſtins, rend raiſon de tous les ſymptomes, ſuivant la manière dont eſt affecté tel inteſtin particulier, & les circonſtances de l'ulcère, qui peut occaſionner une hémorrhagie funeſte (1), s'il eſt profond & qu'il corrode quelque gros vaiſſeau ſanguin.

Il paroît par-là que ce terme dyſenterie, ne préſente dans Hippocrate & Galien, aucune notion préciſe d'une maladie, & qu'à moins que les ſymptomes, que j'ai appellés pathognomoniques, ne ſoient toujours joints à une ulcération des inteſtins, ce qui n'arrive pas toujours, on doit regarder la dyſenterie de Celſe, d'Aretæus & de Cœlius Aurelianus, comme une maladie différente de celle dont je traite actuellement. Ce n'eſt pas que les inteſtins ne ſoient ſujets à s'ulcérer dans la vraie dyſenterie, mais cette exulcération eſt accidentelle, & nullement eſſentielle à la maladie. Morgagni obſerve (2) que les inteſtins ſont quelquefois ulcérés dans cette maladie, & que d'autres fois ils ne le ſont pas; & dans un autre (3) endroit, il remarque que l'exulcération n'arrive que dans l'état plus avancé de cette maladie. Bien plus, en comparant les diſſections de cet habile anatomiſte avec celles qu'a raſſemblées Bonnet, celles du docteur Cleghorn (4), & les miennes, on trouvera plus d'exemples où les inteſtins étoient ſains à cet égard, que de ceux où ils ne l'étoient pas.

L'opinion touchant l'ulcération conſtante des inteſtins, continua juſqu'à ce que Sydenham & Willis euſſent conſidéré la dyſenterie, comme une maladie indépendante d'aucun ulcère; & il paroît que c'eſt

(1) *De cauſis & Sign. Diut. Morb.* Lib. II. Cap. IX.
(2) *De Sedib. & Cauſ. Morb.* Epiſt. XXXI. §. 12, 13.
(3) Quelque part dans la même lettre.
(4) Obſervations on the Epidemical Diſeaſes of Minorca, Chap. V.

d'après leur autorité que les médecins ont abandonné l'ancien ſyſtême. La relation de Sydenham eſt en tout ſi juſte, que croyant inutile une énumération plus ample des ſymptomes, je renverrai le lecteur à cet habile médecin; me bornant à un petit nombre d'obſervations, qui prouvent quelques points qu'il a laiſſés douteux; & en ajoutant quelques autres, qui rendent plus complète l'hiſtoire de cette maladie.

Sydenham a fait ſi peu de recherches ſur la nature d'aucune eſpèce de dyſenterie, ſi l'on excepte celle dont il donne lui-même la deſcription, qu'il doute s'il ne peut pas y avoir autant d'eſpèces de cette maladie que de la petite vérole & des autres épidémies, qui, ſuivant lui, varient au point d'exiger un traitement différent en quelques points particuliers (1).

Sydenham, perſuadé que la nature manifeſtoit le plus ſa ſageſſe par ſa variété, s'eſt vu amené par-là à cette opinion de la variété des maladies épidémiques, quoiqu'elles paruſſent ſous une même forme. « Nous » ne devons point être ſurpris, dit-il, de ces jeux de » la nature, puiſqu'il eſt univerſellement reconnu » que plus nous pénétrons dans ſes ouvrages, & » plus nous y remarquons l'immenſe diverſité de ſes » opérations & de ſon méchaniſme preſque divin, » qui ſurpaſſent de beaucoup notre intelligence. Ainſi » tous ceux qui entreprennent de comprendre toutes » ces matières, & de ſuivre à la piſte la nature dans » la multitude immenſe de ſes opérations, ne peu- » vent manquer d'échouer (2) ».

---

(1) *Cum fieri quidem poſſit, ut variæ naſcantur Dyſenteriarum ſpecies, ut ſunt variolarum, & epidemicorum aliorum, diverſis conſtitutionibus propriæ, & quæ proinde medendi methodum in aliquibus diverſam ſibi ſuo jure vindicant. De Morb. Acut. Sect. IV. Cap. iij.*

(2) *Neque eſt, cur hos Naturæ luſus hac in re tantopere dimiremur; cum in confeſſo apud omnes ſit, quòd quò profondiùs in quæcumque Naturæ opera penetremus, eò luculentius adfulgeat in-*

Mais la nature manifeſte-t-elle plus ſa ſageſſe par la perplexité où elle jette les hommes en variant toutes les ſaiſons, les maladies, qu'en nous les préſentant de nouveau, afin de nous inſtruire de leur nature & de leur traitement? Nous trouvons, il eſt vrai, au commencement de nos recherches, beaucoup de variété & d'obſcurité; mais à meſure que nous pénétrons plus avant dans la nature, nous trouvons tant d'analogie dans ſes ouvrages, que nous ſommes forcés de reconnoître & de reſpecter ſa ſimplicité.

Pour ne point m'écarter de mon objet, j'oſe aſſurer que toutes les dyſenteries épidémiques que j'ai vues à l'armée, étoient de la même nature. Le docteur Huck & d'autres médecins, employés depuis la première guerre, non-ſeulement en Allemagne, mais à Minorque, en Amérique & aux Indes occidentales, m'ont aſſuré que cette maladie paroiſſoit dans des pays & des climats ſi différens, avec les mêmes ſymptomes, quoique plus ou moins violens, ſuivant la chaleur, & que dans tous ces pays elle cédoit aux mêmes remèdes dont on avoit remarqué auparavant le plus de ſuccès dans les hôpitaux militaires. J'ajoute qu'en Ecoſſe & ici, toutes les fois que j'ai eu occaſion de traiter ces flux, je ne me ſuis jamais apperçu qu'ils exigeaſſent une méthode différente. Je ne vois pas non plus que Degner ait eu raiſon de conſidérer le flux qu'il décrit, comme d'une autre eſpèce, qui peut ſe diſtinguer par ſa nature contagieuſe & bilieuſe (1). En effet, je n'ai jamais vu de dyſenterie épidémique en été ou en automne, ſaiſons où les premières voies ſont très-ſujettes à ſe dé-

---

gens illa varietas, & divinum penè artificium operationum ejus, quæ captum noſtrum longiſſimè ſuperant.... Adeò quiſquis ille fuerit, qui in ſe receperit hæc omnia mente adſequi, & multifarias naturæ operationes κατὰ πόδας indagare, partim manis cauſis excidet.

(1) *Hiſt. Medic. de Dyſent.* Cap. I. §. 1.

ranger, & je n'ai jamais vu un certain nombre de perſonnes attaquées de cette maladie, ſans apprendre que pluſieurs ſe plaignoient de mal d'eſtomac & de vomiſſemens de bile. A l'égard de la violence des ſymptomes rapportés par cet auteur, j'avoue qu'elle l'emporte ſur tout ce que j'en ai jamais vu au commencement de l'attaque. Mais lorſqu'un grand nombre de nos ſoldats, avec des cas même très-favorables, ſe ſont trouvés, pour ainſi dire, entaſſés dans les hôpitaux d'armée, la dyſenterie parut alors avec la même virulence qu'à Nimègue.

Sydenham obſerve, « qu'il en eſt de la dyſenterie » comme de toutes les maladies épidémiques qui pa- » roiſſent dans le commencement d'une nature plus » ſubtile que dans leur état avancé. En effet, plus » elle continue, & plus elle devient *humorale*. Par » exemple, le premier automne, pluſieurs *n'avoient* » *point du tout de ſelles*; mais à l'égard de la vivacité » des tranchées, de la violence de la fièvre, de l'a- » battement ſubit des forces, & des autres ſymp- » tomes, elle ſurpaſſoit de beaucoup les dyſenteries » des années ſuivantes (1) ». Nous avons ici, à ce qu'il paroît, une eſpèce de dyſenterie bien différente de la commune. Aucun auteur n'a fait, autant que je le puis ſavoir, avant & après Sydenham, une pareille obſervation. Mais indépendamment de cela, il faut remarquer que quoique nous approuvions qu'il conſidère la dyſenterie comme une maladie où les ſelles peuvent être ſanglantes ou non, cependant nous ne pouvons le juſtifier, lorſqu'il donne le nom de dyſenterie à une maladie *où il n'y a point du tout de ſelles*.

S'il y a ici quelque mépriſe, elle eſt de peu de conſéquence, quoique je n'en puiſſe dire autant de l'obſervation par où Sydenham termine ſon ſujet. Il pré-

(1) Vid. *loco cit.*

tend « que quoiqu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de ſai-
» gner & de purger avant de donner le laudanum,
» dans les années où la dyſenterie étoit épidémique,
» que cependant dans tout autre état de l'air où il y
» avoit moins de diſpoſition à produire cette ma-
» ladie, on pouvoit omettre avec ſureté ces évacua-
» tions, & completter la cure par une méthode plus
» courte, c'eſt-à-dire, par le laudanum ſeul (1).

Je ne puis m'empêcher d'être ici d'un avis contraire; car quoiqu'on ne puiſſe douter, d'après l'autorité de Sydenham, qu'on n'ait guéri de cette manière quelques dyſenteries légères, cependant j'ai vu cette méthode ſuivie de ſi mauvais effets, à l'armée & ailleurs, que j'oſe dire qu'on ne doit jamais traiter aucun cas de la dyſenterie avec le laudanum, avant que d'avoir parfaitement dégagé les premières voies.

La dyſenterie commence quelquefois, ſuivant l'obſervation de Sydenham, par un froid ſuivi de chaleur, mais plus ſouvent par des tranchées, ſans aucune ſenſation de fièvre. Cette dernière partie n'eſt peut-être pas vraie à la rigueur; car quoique le malade ne faſſe aucune mention de ſymptomes fiévreux, cependant en examinant les choſes de près, on trouvera que les viciſſitudes de chaud & de froid, la laſſitude, la perte de l'appétit & autres affections fiévreuſes, ont précédé plus ou moins cette maladie. La dyſenterie paroît ſouvent dans le commencement une fièvre d'automne. En effet, le malade a de la fièvre, avec un dérangement d'eſtomac & d'inteſtins, deux ou trois jours avant la diarrhée; mais enſuite les ſymptomes fiévreux cèdent d'une manière ſenſible.

---

(1) . . . . . *Quòd tametſi in his annis, quibus dyſenteriæ adeò epidemicè graſſarentur, evacuationes priùs memoratæ prorſus neceſſariæ erant, antequam ad uſum laudani deventum fuiſſet, attamen in conſtitutione quâvis huic morbo minus faventi, iſtæ tuto omitti poſſunt, ac curatio compendioſori viâ, ſolo nempe uſu laudani, abſolvi eo, quem diximus, modo.* Loc. cit.

D'autres fois la fatigue & le froid, dans la saison de la dysenterie, donnent soudain le flux, mais rarement sans peu de fièvre. La diminution sensible de la fièvre, lorsque le flux commence à paroître, paroît justifier l'expression de Sydenham, qui appelle la dysenterie « la fièvre de la saison qui se jette sur les intes- » tins (1) ».

Le malade est sujet à une fièvre lente & plus dangereuse, indépendamment de celle qui précède. J'ai remarqué la plupart du tems, qu'elle étoit causée parce qu'on avoit négligé cette maladie dans les commencemens, ou parce qu'on avoit donné des opiates, ou d'autres astringens, avant les évacuations convenables. J'ai vu quelquefois, quoique rarement, la même espèce de fièvre, accompagner le flux depuis le commencement, & aboutir à la mort, sans avoir pu découvrir qu'on se fût trompé dans le régime ou dans les remèdes.

Quoique la fièvre d'hôpital ou de prison ne soit pas essentielle à la dysenterie des armées, cependant elle l'accompagne souvent & elle est très-funeste. Cette fièvre infecte en tout tems les salles des hôpitaux, où beaucoup de personnes sont pressées les unes sur les autres dans un air mal-sain, mais jamais tant que lorsque ces personnes sont attaquées d'une maladie putride. Cette fièvre combinée avec le flux de sang, est communément mortelle.

Les selles sont ordinairement d'abord copieuses, & les excrémens formés; mais le jour suivant, ou bientôt après, elles deviennent petites, aqueuses & visqueuses, & sont accompagnées de tranchées & de ténesme. Depuis ce tems, jusqu'à ce que la maladie prenne une tournure favorable, rarement voit-on la matière fécale dans son état naturel, à moins qu'une purgation, venant à opérer avec vivacité, ne l'em-

(1) *Loc. cit.*

porte ; les tranchées ſont alors moins vives, le malade va moins ſouvent à la ſelle, & il a moins de ténesme.

Sydenham auroit bien dû parler d'une humeur aqueuſe, qui indépendamment de la mucoſité dans les ſelles, eſt toujours mêlée avec l'humeur viſqueuſe. Cette ſéroſité eſt peut-être une cauſe de l'irritation, & vient de quelqu'une des parties plus élevées des inteſtins, au lieu que la mucoſité eſt la plupart du tems exprimée du rectum.

Des raies de ſang indiquent l'ouverture de quelques petits vaiſſeaux à l'extrémité du rectum ; mais un mélange plus intime prouve que le ſang vient d'une ſource plus élevée. Cette hémorrhagie qui alarme le plus, eſt cependant le ſymptome le moins à craindre. Car quand même cette évacuation ſeroit conſtante, la quantité de ſang qu'on perd dans le cours de la maladie, excepté dans un petit nombre de cas, eſt de peu de conſéquence. Morgagni obſerve que la plus grande partie du ſang vient des inteſtins, ſans aucune rupture des vaiſſeaux ſanguins, & ſeulement par leur grande dilatation. Ce ſentiment s'accorde très-bien avec ce que j'ai remarqué dans les inteſtins à l'ouverture des corps.

Il ne faut pas s'alarmer non plus de la perte d'une auſſi grande quantité d'humeur ſéreuſe, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi grande que dans une diarrhée ordinaire. La fréquence des mouvemens a donné une fauſſe indication pour l'uſage prématuré des aſtringens, tandis que dans le fait, le paſſage des inteſtins eſt déjà ſi fort bouché, que la partie la plus eſſentielle & la plus difficile de la cure, eſt de le rétablir & de le conſerver.

On remarque moins communément dans les ſelles quelques autres ſubſtances, dont ne parle point Sydenham ; ſavoir des vers ronds, de petites boules d'excrémens durcis, & quelques corps encore plus petits, de la couleur & de la conſiſtance du ſuif.

On ne doit jamais regarder les vers comme la cauſe

du flux, mais ils concourent, avec d'autres cauſes, à le rendre plus dangereux. Les efforts qu'ils font pour ſortir, dans cet état des inteſtins, augmentent l'irritation. Je les ai vu quelquefois s'ouvrir un paſſage par la bouche.

Les petites boules de matière fécale durcies, ſortent en quelque tems que ce ſoit de la maladie, mais je les ai remarquées principalement dans ſon état avancé, & lorſque je ſoupçonnois qu'on avoit trop long-tems négligé les purgations. Une purgation forte les emporte, & communément le téneſme & tous les autres ſymptomes s'en vont. Ces *ſcybala* ſont ſi ronds & d'un tiſſu ſi ferme, qu'ils ont été formés, à ce qu'il paroît, dans les cellules du colon, & qu'ils y ont ſéjourné depuis le commencement de la maladie. On ne peut guère ſuppoſer en effet, que ces boules aient acquis depuis cette figure & cette conſiſtance, pendant une irritation continuelle des inteſtins, & la diète rigoureuſe à laquelle on aſſujettit les malades.

A l'égard des ſubſtances blanches que j'ai comparées à du ſuif, je ne ſais point ſi elles ne ſont pas les mêmes qu'Hippocrate appelle Σαρκὲς, *des chairs;* mais Arétée & Cœlius Aurelianus en ſont une deſcription claire, & des écrivains poſtérieurs en ont parlé ſous le nom de *corpora pinguia*, quoiqu'ils ne ſoient pas d'accord enſemble. Quoique je les euſſe vus ſouvent, j'avois cependant toujours négligé de les examiner, juſqu'en 1762. Le docteur Huck & moi, viſitant pendant l'automne de cette année un marchand de cette ville attaqué de la dyſenterie, qui rendoit de telles ſubſtances, nous en conſervâmes une que nous conſidérâmes à loiſir. Nous trouvâmes que ce n'étoit qu'un morceau de fromage; quoique le malade nous aſſurât dans la ſuite qu'il n'en avoit pas mangé depuis le commencement de ſa maladie, c'eſt-à-dire depuis quinze jours. Soit que ce fromage fût un compoſé de particules plus petites, qui avoient paſſé de l'eſtomac dans le colon avant ſa maladie, ou ſoit qu'il fût formé

par le lait dont il avoit toujours fait uſage, & qui pouvoit s'être caillé dans ſon eſtomac, c'eſt ce que nous ne pûmes déterminer; mais nous fûmes pleinement convaincus tous les deux, que de quelque manière que fût produite cette ſubſtance, elle devoit être de la même nature que tous ces *corpora pinguia*, que nous avions vus ſi ſouvent dans la dyſenterie.

A l'égard de l'abraſion de la membrane villeuſe, & des autres ſubſtances qu'on dit avoir remarquées dans les ſelles, je n'en puis rien dire, ne les ayant jamais vues. Je ne les révoque pas cependant en doute, puiſque d'autres auteurs (1) en font ſi ſouvent mention. Une recherche auſſi dégoûtante, & même auſſi dangereuſe, me paroît une excuſe ſuffiſante pour ne l'avoir pas pouſſée plus loin.

Les ſelles ont pendant toute la maladie une certaine odeur différente de celle des excrémens ordinaires. Elle eſt foible dans les commencemens & peu déſagréable; mais vers la fin, quand les inteſtins commencent à ſe mortifier, la puanteur devient cadavéreuſe & inſupportable. C'eſt le tems où elles ſont probablement le plus infectes. J'ai remarqué autre part, que dans l'état naturel l'odeur fétide de la matière fécale vient d'un mêlange de matière putride avec un acide, & que cette combinaiſon donne à la matière fécale une odeur particulière, plus forte qu'elle ne l'auroit ſans cela, & la rend moins ſujette à répandre l'infection (2). Mais dans cette maladie, on diroit que les ſpaſmes empêchent l'acide, qui s'engendre dans l'eſ-

---

(1) *Hæc ſunt ramenta ξύσματα dicta Hippocrati, quæ merito damnavit.... Teſtatur Galenus ſe multos vidiſſe, & ſæpe, quibus, cum morbis gravibus & diuturnis conflictatis, maxima inteſtinorum pars ſic corrumpebatur, ut cumpleribus in locis tota interior tunica eſſet deſtructa, imprimis in morbis dyſentericis. Van Swiet. Comm. in Aphor. Boer.* §. 721.

(2) Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. VII. Expér. XLIII.

tomac & les inteſtins grêles, de paſſer dans les gros inteſtins, & que la matière fécale eſt par-là privée de ce qui peut la corriger.

Les vents ſont un autre ſymptome qu'omet Sydenham. Ils proviennent en partie des alimens qui, dans ce dérangement de l'eſtomac, fermentent trop fort & engendrent cet air & un acide, comme il paroît par les expériences jointes à cet ouvrage (1). Ils peuvent venir auſſi du ſang & des autres humeurs qui croupiſſent & ſe putréfient dans les gros inteſtins; car toutes les ſubſtances animales & végétales donnent, comme on le ſait, beaucoup d'air, quand elles ſe putréfient. D'ailleurs la maſſe du ſang ayant acquis une diſpoſition plus que naturelle à la putréfaction, en abſorbant la matière corrompue des inteſtins, peut être plus diſpoſée par cette cauſe à ſe ſéparer de l'air qu'elle contient, & à le jetter ſur les premières voies. Quoi qu'il en ſoit, il eſt clair que l'air qui abonde en ce tems-là dans les premières voies, occaſionne ſouvent un ſentiment d'oppreſſion, ou augmente les tranchées ſuivant le lieu où il eſt raſſemblé, ſoit que ce ſoit l'eſtomac, les inteſtins grêles ou les gros, & à proportion des ſpaſmes qui le tiennent empriſonné. J'ai vu plus d'une tympanite ou diſtenſion immodérée du colon par l'air, occaſionnée par l'uſage prématuré des opiates & des aſtringens dans la dyſenterie. Les ſelles ſont de bonne heure écumeuſes comme l'écume de bière; mais ce n'eſt que de la mucoſité dans ſon état naturel mêlée avec de l'air, au ſortir des glandes. Car en piquant la tunique interne des inteſtins d'un animal vivant, comme l'a éprouvé M. de Haller, cette ſorte de matière écumeuſe s'exprime des orifices de tous les vaiſſeaux excrétoires qui environnent la partie irritée (2).

---

(1) *Ibid.* Mém. V & VI.
(2) *Opera minora*, page 394 & ſeq.

Il ſeroit utile de ſavoir quel inteſtin eſt en particulier affecté, lorſque les tranchées ſe font ſentir avec plus de vivacité : mais on ne peut rien aſſurer, quand on vient à conſidérer combien le mouvement périſtaltique peut faire changer de place aux inteſtins (1), combien leur ſituation peut varier en différentes perſonnes, & combien il eſt aiſé de confondre la douleur du colon avec celle des inteſtins grêles qui l'environnent. En général, l'irritation de l'eſtomac & des inteſtins plus élevés, eſt moins accompagnée de tranchées que d'indiſpoſition. Auſſi quand les tranchées ſont les plus aiguës, il eſt probable que le ſpaſme eſt dans les inteſtins intérieurs. Lorſque la douleur ſe fait ſentir vers le milieu du ventre, nous pouvons préſumer que le ſpaſme eſt dans les inteſtins grêles; mais nous ne pouvons rien aſſurer, puiſqu'on a trouvé en quelques ſujets le pli ſupérieur du colon auſſi bas que la région ombilicale. On peut attribuer au colon les douleurs aux côtés, dans le dos, & la région des reins ; mais ſi les douleurs ſe font ſentir vers l'*os ſacrum*, nous pouvons alors ſoupçonner que la partie ſupérieure du rectum eſt affectée. Car, la douleur provenant de l'irritation de cet inteſtin, peut ſe rapporter également au dos & à la partie inférieure du ventre, comme une pierre qui deſcend de l'urètre, ſe fait ſentir derrière auſſi bien que devant. Quand l'extrémité inférieure du rectum eſt irritée, il paroît que le ſpaſme produit alors moins de douleur qu'un violent *niſus*, qui tire & réunit les muſcles de cette partie, auſſi bien que les autres dont l'action eſt d'évacuer la matière fécale.

Les ſelles ſont toujours précédées par des tranchées vives, & ſuivies d'un peu de répit ; mais les mouvemens étant ſi fréquens, le malade n'a pas de ſoulagement conſidérable, à moins qu'on ne détourne les ſpaſmes par des opiates, en fomentant le ventre, en excitant

(1) *Ibid.* page 301 & ſeq.

une ſueur, en évacuant par une purgation la matière âcre & irritante. Quand les inteſtins commencent à ſe mortifier, quoique le malade ne puiſſe repoſer, il ſent peu de douleur ou de téneſme ; j'en ai même connu qui n'éprouvèrent point ces derniers ſymptomes, non-ſeulement quelques heures, mais quelques jours avant leur mort. Ils avoient alors quelque peu de délire ; j'en ai cependant vu pluſieurs qui conſervèrent leur raiſon juſqu'au dernier moment.

On peut remarquer que Sydenham ne parle du téneſme que lorſque le malade eſt en convaleſcence, quoique ce ſoit un des premiers ſymptomes qui caractériſe la dyſenterie. Ce n'eſt cependant point une omiſſion de cet excellent auteur. Car ce que d'autres entendent par téneſme, & ce que j'ai voulu dire par ce terme, en traitant des ſymptomes pathognomoniques, Sydenham l'exprime par ces mots : *inteſtinorum depreſſio cum dolore ;* & par ceux-ci : *moleſtiſſimus viſcerum omnium quaſi deſcenſus.* A ſtrictement parler, on ne peut admettre l'obſervation qu'il fait, que les inteſtins ſont affectés ſucceſſivement de haut en bas, juſqu'à ce qu'à la fin la maladie ſoit portée au rectum, où elle aboutit à un téneſme. En effet, quoique le rectum ſoit en général la dernière partie qui ſe rétablit, & que le colon ſoit plus long-tems affecté que les inteſtins grêles, cependant je n'ai point remarqué la progreſſion décrite par Sydenham. Dès le commencement de la maladie, le corps entier des inteſtins eſt affecté à la fois, & le téneſme eſt de très-bonne heure auſſi violent que dans tout autre tems de la maladie. Il paroît que le téneſme cauſe quelquefois la mort par ſon obſtination ; car l'irritation conſtante mortifie à la fin le rectum. Dans les corps que j'ai diſſéqués, j'ai ramarqué que les apparences de la gangrène étoient toujours plus grandes, à meſure qu'elle approchoit de l'extrémité du rectum.

Sydenham obſerve que le téneſme qui ſubſiſte à la fin du flux, ne doit point s'attribuer à une ulcération du rectum. Suivant lui, « à meſure que les inteſtins

» recouvrent

» recouvrent leur ton, ils dépoſent le reſte de la ma-
» tière morbifique dans cet inteſtin, qui, étant con-
» tinuellement irrité par cette matière, vuide à chaque
» ſelle partie de la mucoſité qui couvre naturellement
» les inteſtins ». Mais ne paroît-il pas plus naturel d'attribuer ce reſte de téneſme à l'ulcération d'une partie qui a été fort enflammée & excoriée dans le cours de la maladie, & dont l'irritation conſtante l'empêche de ſe rétablir ? Ajoutez à cela l'obſervation ſi ſouvent faite, que le téneſme diſparoît lorſque le malade vient à évacuer des excrémens durcis, tels que ceux dont on a parlé plus haut, qui ſont la principale cauſe de l'irritation. Morgagni ſoutient que le téneſme qui ſuccède à la dyſenterie eſt quelquefois occaſionné par un ulcère; mais il n'en rapporte qu'un ſeul exemple qu'il a vu à l'ouverture des corps.

Sydenham ne fait mention ni de la chûte du fondement, ni de la ſuppreſſion de l'urine, que j'ai vu arriver dans des cas fâcheux de la dyſenterie. Le premier ſymptome vient de la violence des épreintes, & l'autre de l'inflammation qui s'étend depuis le rectum juſqu'au col de la veſſie.

Sydenham ne fait aucune attention à la contagion de cette maladie. Willis dit expreſſément que celle dont il donne la deſcription, & qui étoit la même que celle de Sydenham, n'étoit point contagieuſe. Tout ce qu'on en peut inférer, c'eſt que la dyſenterie qu'ils ont examinée, étoit d'une nature plus douce qu'on ne la voit communément, quand elle devient générale, ou que cette circonſtance leur a échappé. Il eſt vrai que ce mal ne ſe communique pas auſſi aiſément que la plupart des autres maladies contagieuſes. Mais quand elle a été épidémique, je l'ai toujours vue quelque peu contagieuſe, ſur-tout dans les hôpitaux militaires & dans les maiſons des pauvres, qui n'ont pas les moyens de ſe tenir propres.

La durée & l'iſſue de la dyſenterie ſont incertains.

Ils dépendent beaucoup des remèdes, du bon air, des ſoins qu'on prend du malade & de ceux qu'il prend lui-même. S'il ne manque de rien, & que ce flux ſoit récent, on le guérit en général. Mais ces circonſtances favorables ne ſe rencontrent que parmi les officiers. Ce cas ſe trouve bien différent parmi les ſimples ſoldats; ils n'ont recours au médecin que fort tard; dans le camp ils ſont expoſés au froid; à l'hôpital à un air infect, ce qui eſt encore plus fâcheux.

Les ſignes d'une dyſenterie dangereuſe ſont lorſque la première purgation & le premier vomtiif n'apportent aucun ſoulagement; lorſque la fièvre hectique augmente; lorſque le dérangement d'eſtomac eſt opiniâtre; quand la contenance s'altère conſidérablement; quand le pouls s'abat & devient intermittent; enfin quand le malade ſent des inquiétudes ſans éprouver des tranchées. Dans les commencemens le hoquet eſt peu dangereux, mais lorſque la maladie ſe trouve avancée & le malade fort bas, s'il eſt obſtiné, c'eſt ordinairement un ſigne de mortification. La maladie, quand elle eſt mortelle, finit par un abattement total des forces, un ulcère à la gorge, ou des aphthes & des ſelles involontaires & cadavéreuſes. Quelquefois avant la mort, lorſqu'une diſſolution putride fait ceſſer les ſpaſmes, les alimens paſſent, comme dans une lienterie, dans les inteſtins, ſans être beaucoup altérés.

Dans les cas les plus favorables, les hommes qu'on a envoyés à l'hôpital, ne peuvent rendre que peu de ſervice le reſte de la campagne; parce qu'il n'y point de maladie ſi ſujette à retour, ſi on manque à un certain régime, ou ſi on s'expoſe au froid. Ce n'eſt point que ces retours ſoient autant de rechûtes & de vraies dyſenteries; mais ce ſont des diarrhées avec un plus grand nombre de ſymptomes dyſentériques, qu'on n'en voit communément dans le cours de ventre ordinaire. Cette maladie a beau prendre une tournure favorable, cependant la diſpoſition au flux continue,

parce que les inteſtins ſont trop délicats pour ſoutenir le ſtimulus naturel de la bile & des autres ſecrétions, ſans en être irrités.

Telles ſont les obſervations que les occaſions fréquentes que j'ai eues de voir cette maladie ſous toutes ſes formes, m'ont mis a portée d'ajouter à celles de Sydenham.

§. II. *Des diſſections.*

Après avoir fait une deſcription de la dyſenterie, je vais rapporter les changemens que je remarquai dans le corps de ceux qui en moururent, & qui furent ouverts. Cela fait une partie de l'hiſtoire de cette maladie, qu'ont omiſe Sydenham & Degner.

I. Pendant l'automne de 1744, un ſoldat qui avoit été incommodé environ trois ſemaines d'un flux de ſang, fut envoyé de Tournay, avec d'autres malades, à l'hôpital de Bruxelles. Il avoit un pouls foible, les forces abattues, des tranchées & un téneſme continuel, les ſelles de couleur *ichoreuſe* : changement qui vient ſouvent de la corruption du ſang. Le troiſième jour après ſon arrivée, les douleurs diminuèrent, ſon pouls tomba, les extrémités devinrent froides, un délire léger ſuccéda, & le quatrième jour il mourut.

Je trouvai à l'ouverture du corps les gros inteſtins noirs & putrides, les membranes prodigieuſement épaiſſes, (marque d'une inflammation précédente) & fort ulcérées en dedans, ſur-tout dans le rectum & à la partie inférieure du colon, où la membrane villeuſe étoit tout-à-fait emportée, ou changée en une ſubſtance gluante & putride, d'une couleur verdâtre. Le cœcum & ſon appendice ſe trouvoient moins corrompus; les inteſtins grêles & l'eſtomac n'étoient ni mortifiés ni décolorés, mais ſeulement tendus & enflés par l'air qui y étoit renfermé. La graiſſe de l'épiploon étoit pareillement verdâtre. Mais ni le foie ni la rate ne paroiſſoient gâtés ; la bile ſeulement ſe

trouvoit épaisse, visqueuse & d'une couleur brune. La partie de la veine cave qui est sur les vertèbres des lombes, étoit extrêmement tendre. Les poumons adhéroient un peu au côté gauche, mais d'ailleurs fort sains. On trouva le sang caillé dans le ventricule droit; mais dans les vaisseaux plus grands, le sang étoit plus fluide & d'une couleur noirâtre.

II. Environ le même tems, un soldat d'artillerie, après avoir été guéri d'un cours de ventre ordinaire, fut attaqué de la dysenterie pour avoir bu, étant en marche & ayant fort chaud, une grande quantité d'eau. Trois jours après on l'amena à l'hôpital fort malade, & outre les symptomes ordinaires, il se plaignoit des hémorrhoïdes & de la gravelle. Cet homme ne pouvoit point se tenir couché; mais il se soutenoit continuellement sur ses genoux & sur ses mains, appuyant sa tête sur le traversin jusqu'à ce qu'il mourût, ce qui arriva trois ou quatre jours après qu'il eut été admis à l'hôpital.

Je remarquai à l'ouverture de l'abdomen, que la plus grande partie de l'épiploon se trouvoit du côté gauche, dessous les intestins grêles, & qu'il étoit grand & plein de graisse. Le foie étoit petit & sain; mais la véscule du fiel étoit d'une grandeur extraordinaire & pleine de bile de couleur brune, partie fluide, partie caillée. Je n'apperçus aucune obstruction dans les vaisseaux biliaires; le pancréas se trouvoit dans son état naturel. La rate, quoique d'une figure ordinaire, étoit d'un volume prodigieux, & guère moins grosse que le foie; elle pesoit ttois livres onze onces. Elle se trouva d'ailleurs saine, sans aucune dentelure, ayant seulement du côté des vaisseaux sanguins une petite protubérance, semblable aux portes du foie. Les reins étoient petits & flasques, & leurs bassinets, sur-tout celui du côté gauche, étoient plus grands qu'à l'ordinaire. Ils contenoient, aussi bien que la vessie qui étoit dans un état de putréfaction, un peu d'urine; mais ni pierre ni gravelle. Le

rectum ſe trouva exceſſivement putride, & de-là la gangrène paroiſſoit avoir gagné juſqu'au colon, qui étoit évidemment mortifié, ſur-tout vers l'extrémité. La membrane villeuſe étoit en partie conſumée, & ce qui en reſtoit paroiſſoit noirâtre, mou, & ſe ſéparoit aiſément. La menbrane vaſculaire reſſembloit à une préparation bien injectée avec de la cire rouge. Les ligamens qui reſſerrent le colon & qui forment les cellules, étoient à moitié corrompus, & ne tenoient que foiblement à la tunique extérieure. On trouva pareillement une partie du cœcum mortifié; mais le reſte, auſſi bien que les inteſtins grêles, étoit d'une contexture plus ferme, & ſeulement enflammés; ces parties ſe trouvèrent pleines d'air, ainſi que l'eſtomac. Il eſt étonnant que malgré ce mauvais état des inteſtins, il ne s'en trouvât aucune partie d'ulcérée. La cavité de la potrine étoit extraordinairement petite; car la partie convexe du diaphragme s'étendoit juſqu'à l'endroit où la troiſième côte s'inſere dans le ſternum. Les poumons ſe trouvèrent néanmoins ſains. Le cœur étoit grand & renfermoit dans le ventricule droit du ſang caillé d'une conſiſtance très-ferme, qui n'étoit pas adhérent aux côtes, mais mêlé parmi les fibres tendineuſes des valvules ſémilunaires. Les ſinus étoient pleins de ſang, partie dans un état de congélation, partie fluide & très-noir.

III. On envoya à l'hôpital, dans la même ſaiſon, un fantaſſin qu'on croyoit incommodé d'une hydropiſie. Son ventre paroiſſoit fort tendu; mais la tumeur étoit plus conſidérable au-deſſus du nombril. Il ſe plaignoit d'une difficulté de reſpirer. Il avoit les chevilles des pieds un peu enflées; mais il urinoit aiſément. Il avoit les joues vermeilles & le reſte du viſage fort pâle. Suivant ſon rapport, il s'étoit trouvé incommodé environ trois ſemaines auparavant d'un flux de ſang, qui ayant été arrêté ſubitement par quelque drogue qu'on lui avoit donnée dans le camp,

(je préſume que c'étoit de l'opium) ſon ventre commença alors à s'enfler.

Cet homme fut attaqué bientôt après qu'on l'eut reçu à l'hôpital, d'une fièvre inflammatoire dont il guérit. On lui fit enſuite prendre de la ſquille avec les aromatiques pour le guérir de la tympanite ; mais tandis qu'il uſoit de ces remèdes, un cours de ventre étant ſurvenu tout-à-coup, ſon ventre s'affaiſſa tout-à-fait en même tems, & il mourut avant la matinée.

On ouvrit le corps environ trente heures après ſa mort ; mais pendant cet intervalle, il s'y étoit engendré de nouveau tant d'air, que le ventre s'étoit renflé, quoique pas auſſi conſidérablement qu'auparavant. Il ne ſe trouva point d'air, & à peine deux cuillerées d'eau dans la cavité de l'abdomen ; mais tous les inteſtins étoient fort gonflés, excepté le colon, qui, quoique flaſque alors, étoit cependant aſſez grand pour renfermer tout l'air qui avoit cauſé la première tumeur. Les ligamens de cet inteſtin ſe trouvèrent détruits, ou tellement relâchés, que les diviſions des cellules étoient effacées ; mais les inteſtins ne parurent nulle part mortifiés ou enflammés. Le foie étoit d'une groſſeur extraordinaire ; il s'étendoit preſque juſqu'au nombril & à la rate, & peſoit environ dix livres. Sa ſubſtance étoit molle, & dans la partie poſtérieure, près du diaphragme, on trouva un grand abcès. La véſicule du fiel étoit d'une grandeur médiocre & pleine d'une bile fluide & brune. Les poumons étoient ſains. Nous ne trouvâmes point d'eau, ou du moins très-peu dans la poitrine ; mais plus de ſéroſité qu'à l'ordinaire dans le péricarpe. Le cœur étoit petit ſans aucun grumeau de ſang, ou même ſans qu'il y en eût preſque une goutte dans les ventricules.

IV. Quelque tems plus tard, dans la même ſaiſon, on reçut un ſoldat dans l'hôpital, environ le vingtième jour d'une fièvre hectique qui vint à la ſuite

d'une dyſenterie. Il avoit alors le pouls foible, la langue deſſéchée & les joues vermeilles, quoique fort maigre. Il ſe plaignoit d'une grande foibleſſe, de douleurs dans les inteſtins, d'un cours de ventre & d'efforts pour vomir. Quelques jours après, il fut attaqué d'un hoquet & mourut.

Quoiqu'on ouvrît le corps le jour ſuivant, il exhaloit déjà une odeur inſupportable. Les inteſtins paroiſſoient mortifiés. La membrane extérieure du foie ſe trouva pareillement putride; dans la ſubſtance de ce viſcère, on apperçut pluſieurs abcès qui renfermoient une matière purulente ou ichoreuſe. La rate étoit auſſi corrompue; mais les reins, le cœur & les poumons parurent ſains.

Je fis ces diſſections durant la première guerre, & depuis il ne s'eſt préſenté aucune occaſion de faire des recherches plus amples que dans l'automne de l'année 1762, où la dyſenterie fut fréquente à Londres, après un été extraordinairement chaud & ſec.

V. Une jeune femme de 17 ans, tomba malade au commencement d'octobre, avec quelques-uns des ſymptomes les plus fâcheux de cette maladie. Le pouls étoit abattu; les forces manquèrent de bonne heure, les ſelles étoient continuelles, viſqueuſes, aqueuſes & ſanglantes; toutes les fois que les tranchées lui donnoient du relâche, elle ſe plaignoit de mal d'eſtomac; rien ne put la ſoulager, & elle mourut le onzième jour. Environ quinze jours après, le père, qui avoit été fort affecté de la mort de ſa fille, & qui depuis avoit eu quelque indiſpoſition, fut attaqué de la même maladie. Il étoit dans ſa quarante-ſixième année, d'un tempérament ſanguin, & avoit aimé les plaiſirs. Il avoit été ſujet à de fréquens retours de fièvre, excepté depuis trois ou quatre ans avant cette maladie; mais depuis ce tems, une dartre ayant paru ſur pluſieurs parties du corps, il fut délivré de tous ſes maux, excepté les boutons & les croûtes occaſionnés par cette éruption. La dyſenterie

commença par une chaleur & un mal d'estomac ; avec des tranchées, un ténesme & un cours de ventre. En un ou deux jours les selles devinrent fréquentes, visqueuses & sanglantes Je fus appellé de bonne heure dans cette maladie, & croyant qu'à l'égard de sa fille, on n'avoit pas fait les évacuations assez à tems, je commençai par faire tirer une quantité considérable de sang ; mais comme le malade n'en fut point soulagé, que le sang n'étoit pas coëneux, & que son pouls ne fut jamais ni dur ni plein, je ne fis pas recommencer la saignée.

Je ne m'étendrai pas sur un plus grand nombre de particularités ; j'observerai seulement que quoiqu'on eut essayé différens remèdes, tels que les évacuans, les antiseptiques & les anodyns, il n'y en eut aucun qui apportât un soulagement sensible, si l'on en excepte une décoction de serpentaire avec de la thériaque, que je lui fis donner lorsque le pouls commença à s'affaisser & à devenir intermittent. Il mourut vingt jours après qu'on m'eut appellé. Quelques jours avant sa mort, sa physionomie s'altéra, la fièvre hectique augmenta, & quoique les tranchées & le ténesme eussent cessé, cependant les selles étoient plus fréquentes, plus aqueuses & plus sanglantes que jamais. Dès le commencement il eut de la fièvre, des inquiétudes, un mal d'estomac, que tout ce qu'il mangeoit ou buvoit, ne faisoit qu'augmenter. Vers la fin de la maladie il eut le hoquet, il ne put retenir de clystères, & ses selles étoient infectes. Il eut quelquefois un léger délire ; mais on ne peut assurer si ce symptome provenoit de la fièvre ou des opiates. Le jour après sa mort, M. Hewson, chirurgien & anatomiste, l'ouvrit, le D. Huck & moi présens.

A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvâmes la tunique adipeuse d'une épaisseur considérable, malgré la longueur de la maladie. L'estomac & les intestins grêles étoient enflés, d'ailleurs dans un état naturel, excepté à l'extrémité où l'ileum se joint au cœcum.

En cet endroit, les tuniques de cet inteſtin étoient plus épaiſſes & plus molles qu'elles ne l'auroient dû être, & dans l'intérieur, nous remarquâmes cette couleur luiſante, qu'on a regardée comme un ſigne d'inflammation.

Les gros inteſtins, depuis le cœcum juſqu'à l'extrémité du rectum, n'étoient point tendus ; le rectum étoit même plus reſſerré que dans ſon état naturel. La couleur à l'extérieur, étoit noir-pourpre, & cette apparence de gangrène alloit peu-à-peu en augmentant depuis le cœcum juſqu'à l'extrémité du rectum. En les ouvrant on trouva les tuniques épaſſies, le dedans auſſi noir que la partie qui eſt ſous le coagulum du ſang, & toute la ſurface plus ou moins couverte de mucoſité ſanglante & de couleur brune. Le rectum étoit dans un état plus fâcheux. Il ne paroiſſoit pas que le ſang fût venu de la rupture de quelque vaiſſeau, il y en avoit trop peu par-tout pour le penſer, mais il étoit ſorti peu-à-peu par une multitude de petits pores, & avoit pénétré dans la cavité des inteſtins. L'odeur de ces parties étoit extrêmement déſagréable.

A la première vue, la membrane villeuſe paroiſſoit diſſoute, & n'être plus que la mucoſité dont on vient de parler. Cependant en l'examinant de plus près, nous jugeâmes qu'il étoit plus probable que cette membrane, quoique endommagée, n'étoit point ſéparée dans le cœcum & le colon, quelque fût l'état où elle pût être dans le rectum, qui étoit trop putride pour être examiné de près.

M. Hewſon ayant nettoyé le ſang & la mucoſité de l'intérieur du cœcum & du colon, & de la partie ſupérieure du rectum, il nous fit remarquer de certaines protubérances d'une couleur plus légère que le reſte de la ſurface. Elles étoient d'une figure tirant ſur le rond, à-peu-près égales en hauteur, qui pouvoit être d'environ une ligne, mais d'une largeur inégale. Nous convînmes tous que nous n'avions jamais

rien vu qui reſſemblât davantage à une petite vérole d'une eſpèce plate, quand elle eſt à ſon plus haut période. Ces éruptions étoient en auſſi grande quantité ſur cette partie des inteſtins, que les puſtules varioleuſes ſur la peau, lorſqu'elles ſont nombreuſes. Elles en différoient cependant, en ce qu'elles étoient, autant que nous pûmes l'examiner, d'une conſiſtance ferme & ſans aucune cavité. M. Hewſon nous dit qu'il croyoit qu'elles tiroient leur origine de la membrane cellulaire, qui eſt immédiatement au-deſſus de la tunique villeuſe. Quelques jours auparavant, ayant ouvert une perſonne morte de la même maladie, il avoit trouvé les apparences à-peu-près les mêmes que dans ce ſujet, & particulièrement à l'égard de ces tubercules, qu'il avoit examinés plus à loiſir. Il ajouta qu'il avoit conſervé une partie du colon dans de l'eſprit-de-vin, qu'il nous la feroit voir une autre fois. On ne trouva ces tubercules que dans les gros inteſtins, & nous ne remarquâmes rien de ſemblable à l'ouverture des grêles.

Nous ne vîmes nulle part dans les inteſtins, ni vers, ni ſcybala, ni matière fécale formée, quoique la garde nous dît qu'un jour avant ſa mort, il avoit évacué quelques ſubſtances dures & tirant ſur le rond.

Le méſentère étoit chargé de graiſſe d'une couleur & d'une conſiſtance naturelles, de même que le méſocolon, juſqu'au procès appartenant au rectum, qui, de tous les inteſtins, ſe trouva le plus putride. La veſſie étoit entièrement reſſerrée; la partie près de la cavité de l'abdomen ſe trouva ſaine; l'autre ne fut pas examinée. J'aurois dû faire obſerver que le malade pouvoit retenir ſon urine, juſqu'au dernier moment, quoiqu'au commencement de la maladie il ſe fût plaint d'une ſtrangurie. On n'examina pas les reins.

Le foie étoit ſain, non-ſeulement à l'extérieur, mais encore dans l'intérieur de ſa ſubſtance. On ne

trouva point de bile dans la véſicule du fiel, ſeulement un peu d'air. La rate parut à l'ordinaire. Le pancréas étoit petit, un peu dur, ſans être ſquirreux, & M. Hewſon douta ſi l'on ne pouvoit pas le regarder comme quelque peu gangréné. Les cartilages des côtes ſe trouvèrent entièrement oſſifiés. On ne put ouvrir la poitrine qu'avec une ſcie ; mais comme nous n'en avions point, nous coupâmes, & nous remarquâmes que les poumons étoient ſains. Nous ne trouvâmes point d'eau, ni dans cette cavité ni dans l'abdomen, & nous n'apperçûmes point d'ulcère ou de matière purulente, ni dans l'un ni dans l'autre.

Quelque tems après, M. Hewſon me fit voir cette partie du colon qu'il avoit coupée de l'autre corps, & qu'il avoit conſervée dans de l'eſprit-de-vin. Il me dit qu'autant qu'il pouvoit ſe le rappeller, il l'avoit priſe de l'extrémité inférieure de l'inteſtin. Je remarquai aiſément la reſſemblance de cette préparation, avec ce que j'avois vu dans le ſujet récent ; quoique les tubercules fuſſent dans la préparation en plus grand nombre & plus élevées que dans l'autre. Le docteur Hunter, qui étoit préſent, ne ſe rappella point d'avoir rien vu de pareil, mais il fut pleinement aſſuré que la membrane villeuſe n'étoit point ſéparée, quoiqu'on eût pu remarquer en ouvrant l'inteſtin, qu'elle avoit été emportée en quelques endroits.

Ce ſont-là les ſeules diſſections que j'ai vues de perſonnes mortes de la dyſenterie. Quoiqu'il ſe préſentât quelque variété dans chaque cas particulier, cependant ils s'accordèrent tous dans l'état fâcheux des gros inteſtins. La couleur & l'odeur étoient une preuve de la putréfaction du ſang dans ces parties, & les tuniques qui étoient molles, faiſoient voir qu'elles tendoient toutes à la mortification. Dans une gangrène extérieure, nous remarquons ordinairement des véſicules d'air dans la membrane cellulaire ; comme on ne les vit point ici, on peut douter que la mortification

des inteſtins ait été complète ſans cette circonſtance.

On auroit pu regarder comme une ſingularité, les tubercules qu'on apperçut dans les gros inteſtins du dernier corps, ſi l'anatomiſte n'en eût point obſervé de pareils dans celui qu'il avoit diſſéqué auparavant. Je puis ſuppoſer avec raiſon, que je les aurois remarqués dans les autres ſujets, ſi je les euſſe examinés plus attentivement. Je penche d'autant plus volontiers pour cette opinion, que je trouve en deux auteurs des remarques qui tendent à cet objet. Linnæus, en parlant du flux de ſang, dit (1) : *Dyſenteria epidemica ſcabies eſt inteſtinorum interna, ut patet ex diſſectionibus cadaverum dyſenteriâ defunctorum.* Ce ſavant auteur ne nous apprend pas ſur quel fondement il ſe ſert du mot *ſcabies;* mais j'en conclus qu'il avoit vu lui-même ces éruptions, ou que des perſonnes, ſur le témoignage de qui il pouvoit compter, lui en avoient parlé. M. Cleghorn, qui eut à Minorque de fréquentes occaſions de voir la dyſenterie épidémique, obſerve (2) « qu'à l'ouverture des corps, » il trouva les gros inteſtins ou entièrement mor» tifiés, ou partie enflammés & partie mortifiés; » le rectum principalement affecté, & en beaucoup de » perſonnes des tubercules ſquirrheux rétréciſſant en » pluſieurs endroits la cavité du colon ». Quoique les tubercules que j'ai décrits fuſſent trop plats pour remarquer qu'ils rétréciſſoient la cavité, cependant dans la partie du colon préparée par M. Hewſon, ils étoient peut-être aſſez conſidérables pour faire cet effet.

On doit remarquer d'un autre côté que (4) Bonet

---

(1) *Amœnit. Academ.* Vol. V, Diſſert. LXXXII., pag. 97.
(2) Obſervations on the Epidemic. Diſeaſes of Minorca.
(3) *Sepulcretum. Lib. III, Sect. XI, Additam. Obſerv. 5.*

& (1) Morgagni en font à peine mention. Le ſilence de ces deux auteurs ne prouve peut-être pas que ces tubercules n'exiſtent pas fréquemment. Dans Bonet il n'y a que peu de cas de perſonnes mortes d'une dyſenterie épidémique, encore n'en donne-t-il qu'une deſcription imparfaite, & dans Morgagni il n'y en a aucun de cette eſpèce. Quoique cet habile anatomiſte ait fait, ſuivant ſa manière ordinaire, d'excellentes remarques ſur cette maladie, & qu'il ait ajouté quelques diſſections qu'il a faites; cependant, comme il paroît que les cas dont il parle ſont tous d'une eſpèce ſporadique, il faut les conſidérer comme quelque peu différens de ceux dont je parle ici. Morgagni nous apprend (2), il eſt vrai, qu'en général il n'a point ouvert les corps de ceux qui étoient morts de quelque maladie contagieuſe.

J'ai dit dans la deſcription des premières diſſections, que la membrane villeuſe avoit été emportée, & peut-être aurois-je fait la même obſervation dans les dernières, ſi M. Hewſon & le docteur Hunter n'euſſent été portés à penſer différemment. Ce dernier, à la vue de la préparation ci-deſſus, fut d'avis que la membrane villeuſe n'avoit point été ſéparée dans cette portion de l'inteſtin, quoiqu'elle fût peut-être fendue, & un peu emportée vers le ſommet de quelques-uns des tubercules. Il penſa auſſi, d'après la deſcription que nous lui fîmes, M. Hewſon & moi, du dernier ſujet, que l'abraſion n'avoit pas été plus conſidérable dans ces inteſtins, que dans la portion de l'inteſtin qu'il avoit ſous les yeux.

---

(1) *De Sed. & Cauſis Morb. Epiſt. XXXI. Supplem.*
(2) Ibid. *Epiſt. XLIX.* §. 32.

§. III. *Des cauſes de la dyſenterie.*

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air ne ſont pas moins les principales cauſes éloignées & externes de la dyſenterie, que des fièvres rémittentes & intermittentes de l'automne (1). Auſſi toutes autres circonſtances d'ailleurs égales, elle prévaut généralement dans le camp vers la fin de l'été ou en automne, après de grandes chaleurs continuelles (2), qui ſont toujours accompagnées, comme on l'a fait voir ci-deſſus, d'un atmoſphère chargé de vapeurs. On trouvera ce principe ſuffiſamment vérifié, ſi l'on compare la relation de la dyſenterie qui parut à chaque campagne, avec la deſcription que d'autres auteurs ont faite de la même maladie. Sydenham ne parle point, il eſt vrai, de la ſaiſon, dans l'hiſtoire de la dyſenterie épidémique de ſon tems, parce qu'il part d'un principe faux, ſavoir, que la conſtitution morbifique d'une ſaiſon, n'a aucune ſorte de connexion avec les qualités ſenſibles de l'air. Willis ſupplée à ce défaut. Il obſerve qu'il fit extraordinairement chaud pendant l'été de 1670, qui précéda l'automne où cette maladie fut à ſon plus haut période (3). En 1762, les chaleurs & la ſéchereſſe de l'été, durèrent plus long-tems que je ne me rappelle de les avoir vues en ce pays. Auſſi la dyſenterie fut-elle ſi fréquenre à Londres, que quoiqu'à proprement parler, on ne put pas lui donner le nom d'épidémique, cependant je crois qu'il s'eſt trouvé en cette ſaiſon plus de perſonnes attaquées de cette maladie, que je n'en avois vu pendant les ſeize

---

(1) Partie III, Chap. IV, §, 3.
(2) Partie I, Chap. III & VII. Part. II, Chap. II, §. I.
(3) *Poſt æſtatem impenſe calidam & ſiccam.* Willis Pharmac. Rat. Sect. III, Cap. III.

années précédentes. Je ne regarde pas cela cependant comme une règle ſans exception. Car la dyſenterie épidémique, qui fit tant de ravages à Nimègue dans l'automne de 1736, vint après un été dont les chaleurs n'eurent rien d'extraordinaire; & les villes voiſines n'en furent attaquées qu'en communiquant avec la place infectée. Quand il eſt queſtion de la cauſe éloignée, on entend toujours que quelque dominante qu'elle puiſſe être, elle ne ſuffit pas pour produire un effet ſans la concurrence des cauſes les plus immédiates, & que lorſque celles-ci ſont fortes, elles produiront l'effet, indépendamment des autres.

Après la cauſe éloignée externe, vient la cauſe interne prédiſpoſante, je veux dire une diſpoſition du ſang à la putréfaction plus grande qu'à l'ordinaire, provenant d'une expoſition continuelle au ſoleil, dans la ſaiſon la plus chaude. Il faut pareillement obſerver que nos ſoldats mangent peu de végétaux, & que ne pouvant acheter des liqueurs fermentées, ils ſeroient privés dans ces circonſtances de deux antiſeptiques conſidérables. On peut en effet remarquer en général que cette maladie, toutes choſes d'ailleurs égales, ſe fait ſur-tout ſentir aux perſonnes d'un tempérament ſcorbutique, c'eſt-à-dire putride, ou au bas peuple qui, à cauſe de l'air malſain de la mauvaiſe nourriture & de la mal-propreté, ſe trouve très-ſujet aux maladies putrides. C'eſt auſſi une ancienne obſervation que les ſaiſons où l'on voit plus de mouches, de chenilles & d'autres inſectes, ſont pareillement plus abondantes en dyſenterie, parce que l'accroiſſement de ces animaux dépend beaucoup de la chaleur, de l'humidité, & par conſéquent de la corruption.

Nous avons vu juſqu'ici combien ont de reſſemblance les cauſes des fièvres rémittentes & intermittentes & celles des flux de ſang. Cette affinité va plus loin, elle s'étend aux cauſes même occaſionnelles ou

excitantes. En effet, vers la fin de l'été, ou en automne, lorsqu'un certain nombre d'hommes est exposé à l'humidité & aux brouillards de la nuit, sur-tout après un jour chaud; lorsqu'ils se couchent sur la terre mouillée ou avec des habits mouillés, ils seront attaqués, une partie de cette espèce de fièvre, & une partie de ce flux, & peut-être quelques-uns auront-ils une maladie composée des deux. Ajoutez à cela que ces fièvres commencent à être fort fréquentes dans les camps, tandis que la dysenterie y subsiste encore; que les premiers symptomes se ressemblent souvent, tels que le frisson, le mal d'estomac; que les fièvres rémittentes & intermittentes d'une mauvaise espèce, finissent quelquefois par un flux de sang (1); que les pays les plus sujets à ces fièvres d'automne, le sont pareillement à la dysenterie; enfin que l'analogie continue même à l'égard du traitement, au point que la principale partie de la curation dans l'une & dans l'autre, consiste à nettoyer les premières voies. Après tout, ces deux maladies se ressemblent tellement par leur nature, qu'au premier coup-d'œil, il paroît que Sydenham s'est exprimé avec justesse, en appellant ce flux, « la fièvre de la saison, qui s'est jettée sur les » intestins ». Mais en examinant ce sentiment de plus près, nous le trouverons plus ingénieux que solide, puisque sa qualité contagieuse prouve que la dysenterie est essentiellement différente de ces fièvres. Degner présente de bonnes raisons de croire que la dysenterie si funeste à Nimègue, fut occasionnée par l'infection que communiqua une personne attaquée de ce mal (2); si les étrangers, & les Juifs (3) en particulier, en souffrirent peu, nous pouvons l'attri-

(1) *Th. Barthol. Hist. Anatom. Cent. II. Hist. LVI.*
(2) *Hist. Dysent. Biliosо-contag. Cap. II, Sect. XLVI, & seq.*
(3) Ibid. *Cap. I, Sect. XXXV.*

buer

buer au peu de communication qu'ils eurent avec les habitans de cette place.

Dans les camps, la contagion paſſe du malade à ſes camarades ſous la même tente, & de-là peut-être à la tente ſuivante.

La paille pourrie devient infecte ; mais la grande ſource de l'infection vient des privés, après qu'ils ont reçu les excrémens dyſentériques de ceux qui tombent malades les premiers. Les hôpitaux la répandent pareillement ; ceux qu'on y admet avec la dyſenterie, la communiquent non-ſeulement au reſte des malades, mais encore aux gardes & aux autres perſonnes qui en prennent ſoin.

En général la contagion ne ſe répand pas tout à coup ; car des camps & des villes ne ſont pas entièrement ſaiſis à la fois, par l'infection de l'atmoſphère. Elle ſe communique de l'un à l'autre par les émanations, les habits & les couvertures du lit de la perſonne attaquée, comme cela ſe voit dans la peſte, la petite vérole & la rougeole. Les miaſmes de la dyſenterie ſont d'une nature moins contagieuſe que ceux de ces maladies. Auſſi la contagion eſt-elle peu de choſe, & on n'y fait aucune attention lorſque cette épidémie eſt plus bénigne, comme celle dont Sydenham & Willis nous ont donné la deſcription & dont j'ai parlé ci-deſſus (1).

Mais de quelle nature eſt cette infection ? Dans les premières éditions de cet ouvrage, je regardai les exhalaiſons putrides des humeurs de ceux qui ſont d'abord attaqués de ce mal, comme la cauſe de ſa communication ; je concevois que ces miaſmes, venant à être admis dans le ſang, agiſſoient comme un ferment ſur la maſſe entière, & la diſpoſoient à la putréfaction. Je ſuis actuellement perſuadé de l'inſuffiſance de cette hypothèſe, à moins qu'on ne puiſſe

(1) Pages 208, 209.

faire voir en même tems la loi de l'économie animale, par laquelle la partie viciée du ſang, ſe jette particulièrement ſur les inteſtins, lorſqu'il vient à ſe corrompre. Je me confirmai dans cette idée d'un ferment putride, par l'événement ſuivant. Une perſonne fut attaquée d'une véritable dyſenterie, quoique légère, accompagnée de ſelles ſanguinolentes, en faiſant des expériences ſur du ſang humain, devenu putride, pour être reſté quelques mois dans une phiole bouchée. Cet exemple me parut d'autant plus déciſif, qu'il arriva daus un tems où l'on n'entendoit point parler de cette maladie, & que la perſonne atteinte de ce mal, étoit en parfaite ſanté, & avoit eu ſoin précédemment de beaucoup de gens malades de la dyſenterie, ſans prendre l'infection.

Ces raiſons me déterminèrent à attribuer la principale cauſe interne de la maladie à ce ferment putride ; mais ayant lu depuis ce tems-là une diſſertation curieuſe de Linnæus, en faveur du ſyſtême de Kircher ſur la contagion par le moyen des animalcules, je crois raiſonnable de ſuſpendre toutes ſortes d'hypothèſes, juſqu'à ce qu'on ait fait de plus amples recherches ſur ce ſujet (1).

---

(1) *Amœnit. Acad. Vol. V. Diſſert. LXXXII.*
Cette diſſertation, intitulée *Exanthemata viva*, eſt, auſſi bien que le reſte de cet ouvrage, une thèſe académique propoſée par un étudiant ; mais le tout ayant été publié par Linnæus, on peut la regarder comme ſon ſentiment. Comme cet ouvrage peut fort bien ne pas être entre les mains de tous ceux qui me liront, je vais tranſcrire ce que dit cet ingénieux auteur ſur la contagion de la dyſenterie.

Hanc (ſcilicet dyſenteriam) per ſeceſſus & cloacas communes propagari, ne ullus quidem medicinæ peritus ambigit. Medicum Danum, priori ſeculo Helſingburgi, dyſenteriâ ſæpius correptum, excreta ſua alvina obſervaſſe vivis referta, vix obſervabili motu ſe agitantibus, inſectis Bartholinus narrat. Quo loco non nobis eſt prætereunda obſervatio rem maxime illuſtrans. Quatuor abhinc annis Dom. Kolander, in ædibus N. Dom. Præſidis enutritus, dyſenteriâ infeſtabatur ; rhabarbarinis & paregoricis,

On peut remarquer que dans le compte que je rends de la dyſenterie, je ne l'attribue ni aux fruits, ni à la bile, quoique preſque tous les auteurs en accuſent ou l'un ou l'autre, & quelquefois tous les deux. Il faut cependant en excepter Sydenham. Comme j'ai préſenté en d'autres parties de cet ouvrage pluſieurs raiſons de croire que les fruits ne contribuoient en

---

more recepto curabatur. Octiduo abhinc in eundem incidit morbum, ſimiliterque ſanatur; octo vero aliis diebus præteri is dyſenteriâ tertium corripitur: in cauſam omni ſtudio inquiſitur, non verò invenitur, quum æger eâdem mensâ, vitæque genere cum cohabitantibus ſanis frueretur. Itaque Noſt. Dom. Præſes ægro, Entomologiæ præcipuè ſtudioſo, excreta ſuadet ſcrutari, quo certiùs adparer t, utràm allata Bartholini obſervatio obtineret, nec ne. Hoc facto, in hiſce myriades animalculorum ſe vidiſſe, quæque accuratè deſcripta, eſſe acaros, & a aris quidem farinæ ſimiles, æger dixit. Cauſam verò non nemo in potum nocturnum conjiciebat; ſed neque hæc aliis videbatur ſufficiens. Inter edendum bibere inſuetus erat: noctu igitur ſiti preſſus è poculo, ex ligno juniperino confecto, potum ſæpe hauriebat tenuiſſimum. Vas hocce introſpiciens, lineolam quaſi albicantem, oculis nudis vix con picuam, inter coſtarum rimas reperiebat; ar natis vero obſervavit, omne hoc albidum non aliud eſſe quam innumeros acaros, & ejuſdem quidem ſpeciei cum illis quos in exc etis obſervaverat. Potu in vas infuſo, non mutabantur; eos vero relictis ſedibus, mediâ nocte, potûs ſuperficiem petere, ubi ad horam uſque decimam ante meri iem paſtum quærebant, dum priora loca repetebant, crebrâ tandem inveſtiga one invenit. Exemptis acaris orbiculo humectato impoſitis, quàm parum, variis adfuſis liquoribus, irritarentur, & quòd per oleum ipſum ſalvi tranſirent, animadver it. A ſpiritu vini lædebantur, max mè vero à tinctura rhabarbari, quod imprimis notatu dignum; cu autem rhabarbarum dyſenteriæ ſit ſpecificum, lapathumque ac tum ei valde cognatum, & quotidiana ſcabiei medicina, affinitatem invenimus & analogiam. Vaſi, ter licet aquâ calida abluto, adhærebant. Illos in aliis etiam l cis quærebat, inque vaſis potûs acidi, & ſub doliorum obturamentis ſæpius r periebat. Dyſenter a, quæ Scaniæ territorium Gyinge quotannis fere, tempore meſſis, vexat, æque ac ca, quæ in caſtris eſt vulgaris, ex iiſdem acaris, in potu acido latentibus, qui inde per ſeceſſus propagantur, & contagium generant, originem ſuam fortaſſis traxerit, &c.

aucune manière à produire la dyſenterie, & même aucune des maladies militaires, il eſt inutile de les répéter ici. Mais à l'égard de la bile, pluſieurs perſonnes ayant regardé la dyſenterie comme une des maladies bilieuſes, on doit s'attendre que j'ai eu quelque raiſon pour ne point parler de cette humeur en cette occaſion. On peut ſe rappeller que je me ſuis toujours ſervi du terme *bilieux*, plus par complaiſance pour les anciens, afin de diſtinguer une certaine claſſe de maladies, que parce que je les croyois réellement occaſionnés par la bile. C'eſt ſous ce point de vue que je conſidère les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne, qu'on a ſi ſouvent appellées fièvres bilieuſes. J'obſerverai à l'égard de la dyſenterie, que ſi dans les commencemens, les maux d'eſtomac & les vomiſſemens peuvent faire conjecturer que la bile y a quelque part, cependant dans ſon état avancé, on ne doit en aucune manière la lui attribuer. En effet, à l'ouverture des corps, on a généralement trouvé le foie & les inteſtins grêles dans un état naturel, quoique ces parties ſoient les plus ſujettes à être affectées par les maladies de la bile. A l'égard de la bile elle-même, quelquefois elle eſt abondante, quelquefois elle ne l'eſt pas, quelquefois d'une couleur & quelquefois d'une autre; tantôt elle eſt épaiſſe, tantôt elle eſt fluide, & d'autres fois dans ſon état naturel. Si cette humeur cauſoit cette maladie, ou ſervoit à la maintenir, ne paroîtroit-elle pas d'une manière plus uniforme? Bien plus, j'ai imaginé que les remèdes qui procurent une ſecrétion plus abondante de la bile, peuvent ſouvent être très-utiles, ayant remarqué en général que le malade étoit la plupart du tems ſoulagé, quand un évacuant agiſſoit de manière à emporter beaucoup de cette humeur.

§. IV. *Du traitement de la dyſenterie.*

Il y a peu de maladies aiguës moins redevables à la nature, quant à la guériſon, & qui ſoient accompagnées d'indications plus trompeuſes. L'hémorrhagie paroît exiger des ſaignées réitérées; le flux de ventre, des aſtringens violens, & les douleurs dans les inteſtins, des opiates continuels. Cependant ſi l'on ne ſe ſert de ces remèdes avec la dernière précaution, ils tendent plutôt à maintenir la maladie qu'à la guérir. D'un autre côté, on condamnoit tout-à-fait les émétiques & les purgations, ou bien on s'en ſervoit trop peu; cependant les dernières expériences font voir qu'ils compoſent la principale partie du traitement de cette maladie. Mais mettant à part toutes les indications que notre connoiſſance imparfaite de l'économie animale nous met rarement à portée de former, je vais continuer à préſenter le réſultat de mon expérience, & j'ajouterai quelques obſervations faites par des perſonnes ſur qui je puis compter, & qui ſe ſont rendu la dyſenterie très-familière. Cette lumière répandra un plus grand jour ſur la nature de cette maladie, éclairera les lecteurs, & les conduira peut-être à quelque méthode plus ſimple & plus sûre pour la traiter.

Pour procéder avec plus de clarté, je diſtinguerai la dyſenterie en trois états; le premier, quand elle eſt récente, ou tandis que le malade peut aiſément ſupporter les évacuations; le ſecond, quand la maladie eſt d'une eſpèce fâcheuſe, ou qu'elle a continué longtems & qu'elle a beaucoup diminué les forces, qu'elle a enflammé les inteſtins & cauſé une fièvre hectique. Le troiſième enfin, lorſque le malade, quoique ſe rétabliſſant, eſt toujours bas, à cauſe du téneſme, ou de quelques autres reſtes de la maladie, ou qu'il eſt ſujet à des cours de ventre fréquens, provenans de la foibleſſe des inteſtins.

Dans le premier état, je commence par une ſaignée modérée, quoiqu'il puiſſe être vrai que la dyſenterie n'exige pas d'elle-même cette évacuation (1). Mais comme cette maladie eſt en partie inflammatoire, & ſouvent accompagnée d'une pléthore, la ſaignée devient quelquefois indiſpenſable, & en général elle contribue à la guériſon. Cependant à moins que la fièvre ne ſoit entretenue par quelque inflammation qui n'appartient point à cette maladie, comme cela arrive ſouvent en hiver ou au printems, il eſt inutile & même dangereux de la réitérer, comme on peut l'obſerver dans la plupart des maladies qui viennent d'une cauſe putride. J'omets entièrement cette évacuation dans les tempéramens foibles, & quand il y a peu de ſymptomes de fièvre.

Le ſoir du même jour je donne un émétique. Au commencement que j'étois à l'armée, je faiſois uſage du verre ciré d'antimoine, *vitrum ceratum antimonii*. J'avois remarqué précédemment que c'étoit le meilleur remède qu'on pût donner dans ce cas, pour ſoulager l'eſtomac & les inteſtins. Mais comme on a fait connoître amplement (2) les vertus de cette préparation antimoniale, je n'en dirai rien ici. Je me contenterai ſeulement d'obſerver que quoique je ſois convaincu de l'efficacité de ce remède, en le voyant ſouvent réuſſir où d'autres n'avoient rien fait, cependant la violence avec laquelle il opère, & les préjugés contre le verre d'antimoine, conſidéré comme remède, ayant détourné quelques médecins de l'armée & quelques chirurgiens des régimens de s'en ſervir, je m'en déſiſtai pareillement, & je cherchai à m'aſſurer de quelque méthode efficace, qui fût

---

(1) *Dyſenteria qua dyſenteria venæ ſectionem nunquam indicat.* Barbette Prax. Lib. IV. Cap. V.

(2) Eſſais & obſervations de médecine de la ſociété d'Edimbourg, tome V, page 241. Mémoires de l'académie des ciences, année 1745.

moins ſujette à des reproches. Au lieu donc de cette préparation, j'ordonnois un ſcrupule d'ipécacuanha, & j'ajoutois ordinairement un grain ou deux de tartre émétique. Soit que je donnaſſe le premier de ces émétiques, ou le plus fort, je remarquois qu'il réuſſiſſoit mieux quand il opéroit par les ſelles. Cet effet étoit plus certain, quand au lieu de la doſe ordinaire d'ipécacuanha, on donnoit ſeulement cinq grains à la fois, & qu'on répétoit la même doſe deux ou trois fois à une heure de diſtance l'une de l'autre, juſqu'à ce qu'on vînt à être purgé, ce qui arrivoit communément bientôt après la troiſième doſe. Quinze grains donnés de cette manière, ſuffiſoient communément. Piſon (1), qui le premier a décrit cette racine, & l'a recommandée dans la dyſenterie, paroît compter principalement ſur ſa vertu purgative, quoiqu'il ajoute que ſon effet eſt meilleur lorſqu'elle évacue auſſi par le haut. Quand l'eſtomac étoit prin-

(1) Cette racine eſt peut-être plus cathartique lorſqu'elle eſt fraîche, que lorſqu'on l'a conſervée long-temps, & en décoction, ou en infuſion qu'en ſubſtance. Nous pouvons pareillement obſerver que Piſon recommande la ſeconde & la troiſième décoction pour les malades foibles, comme étant moins cathartiques & plus aſtringentes. J'ajouterai ſeulement ici un des principaux paſſages de cet auteur, qui a rapport à l'uſage de ce ſpécifique. *Dehinc ad radicem ipecacuanha tanquam ad ſacram anchoram confugiendum, qua nullum præſtantius aut tutius, cum in hoc, tum in pleriſque aliis, cum, vel ſine ſanguine, fluxibus compeſcendis, natura excogitavit remedium. Quippe præterquam quòd tutò, & efficaciter tenaciſſimos quoſque humores per ipſam alvum, ſæpiſſime autem per vomitum ejiciat, & à parte affecta derivet, vim quoque aſtrictivam poſt ſe relinquit.... Illud verò hoc modo perficitur. Drachmæ duæ radicis ipecacuanha in ℥ IV. liquoris appropriati coctæ, vel per noctem maceratæ, cujus infuſum cum, vel ſine oxymellis ℥ I. exhibetur. Poſtridie ſemel atque iterum pro re nata, ſecunda imo tertia ejus decoctio repetenda; tam quòd ægri debiliores eam faciliùs ferant, quàm quòd aſtrictoria ejus vis tunc magis efficax appareat.* Guſ. Piſon. Hiſt. Nat. & Med. Indiæ Occident. Lib. II. Cap. IX.

cipalement affecté, je donnois vingt grains d'ipécacuanha, ou seul, ou joint au tartre émétique; mais lorsque le malade avoit plus de tranchées que de mal d'estomac, je partageois cette racine comme ci-dessus, dans la vue de diriger plus surement son opération sur les intestins. Le premier jour que je vois le malade, je lui fais prendre l'émétique sous l'une ou l'autre de ces formes, soit qu'il eût été saigné ou non. Si on donnoit la dose entière, on en aidoit l'effet de la manière ordinaire, en prenant de tems en tems une infusion de fleurs de camomille. Mais si on se servoit de petites doses, on ne buvoit point que la médecine n'eût commencé à opérer par bas, & alors on pouvoit prendre de l'eau de gruau pour aider son effet.

Quand les selles étoient abondantes, & le malade fatigué de l'opération, je ne lui donnois pas de médecine le jour suivant. Mais s'il avoit pris l'émétique tout à la fois, de façon que l'estomac seul étoit nettoyé, ou si la poudre partagée en différentes doses n'avoit opéré que foiblement par les selles, j'ordonnois une purgation la matinée suivante; savoir, cinq grains de mercure doux avec vingt-cinq ou trente grains de rhubarbe; ce qui, dans les tempéramens ordinaires, est une dose modérée, ou plutôt petite. Je donnois ordinairement dans les commencemens, environ un demi-gros de rhubarbe sans mercure doux; mais ensuite je trouvai nécessaire de doubler cette dose, ou de joindre le mercure doux à trente grains de rhubarbe, afin de se procurer une évacuation plus abondante. J'ai remarqué dans les premières éditions de cet ouvrage, « que nous devions faire moins artention à » la dose qu'aux effets, dont on ne devoit jamais » juger par le nombre des selles, mais par l'a- » bondance des matières, & par le soulagement » des tranchées & du ténesme après l'opération; » & que si d'un côté le médecin doit éviter les

» remèdes forts & irritans, il ne doit pas d'un au-
» tre épargner les purgatifs doux, & ſur-tout la
» rhubarbe, dont on donne communément des
» doſes trop foibles ». Je ſuis toujours de ce ſentiment, excepté dans ce qui regarde la rhubarbe, que je n'ai jamais vu mieux réuſſir dans cette maladie, que lorſqu'elle eſt combinée avec du mercure doux, bien préparé, au moyen de quoi elle devient plus douce, & ſon opération plus aiſée.

Le ſoir, après la purgation, je donne ordinairement pour la première fois, une opiate, c'eſt-à-dire, dix grains de pilules ſaponacées, avec deux ou quelquefois trois grains d'ipécacuanha, ſoit en bol ou en potion. Car depuis que je me fus apperçu que quelques-unes des pilules ordinaires de ſavon avoient paſſé ſans ſe diſſoudre, j'abandonnai cette forme dans toutes les foibleſſes des inteſtins. Je joignois autrefois à l'opiate une petite doſe de verre ciré d'antimoine, afin d'exciter la tranſpiration ; mais quand j'abandonnai ce remède, comme émétique, pour les raiſons rapportées ci-deſſus, je le diſcontinuai pareillement ici, & j'y ſubſtituai la racine indienne.

A l'égard de l'uſage des opiates dans la dyſenterie, il eſt bon d'obſerver qu'il vaudroit mieux peut-être ne s'en point ſervir du tout, que de les donner avant que les premières voies ſoient débarraſſées. Car quoique dès les commencemens elles donnent immédiatement quelque peu de ſoulagement, cependant en tenant renfermés les vents & les humeurs corrompues, elles fixent la cauſe, & rendent la maladie plus obſtinée ſur la fin. Tel eſt le réſultat de mon expérience ; je ſuis fâché de ne la point trouver exactement d'accord avec celle de Sydenham. En effet, quoique cet habile médecin n'omît point les purgations, lorſque la

dyſenterie fut très-épidémique, cependant il paroît que d'autres fois il mettoit ſa confiance dans le ſeul laudanum. Mais quelle que fût la nature des dyſenteries qu'il a eu à traiter, je ſuis aſſuré que celles qui arrivent dans les armées, ſont d'une nature moins traitable, & ne peuvent en général ſe guérir ſans des évacuations réitérées. Je n'ai point fait d'obſervation particulière à l'égard de la meilleure eſpèce d'opiate; & par conſéquent, ſi j'ai ſpécifié ici les pilules ſaponacées, c'eſt qu'avec cette compoſition on court moins de riſque de ſe tromper pour le poids qu'en prenant le ſimple extrait thébaïque. Tout le monde ſait que dix grains de ces pilules équivalent à un grain d'opium pur.

Si l'on a employé les deux premiers jours de la manière que je viens de décrire, je n'ordonnois point de médecine le troiſième, à moins que le malade ne ſentît toujours des tranchées; en ce cas-là, je réitérois l'opiate le ſoir. Mais le quatrième jour, s'il reſtoit quelque ſymptome fâcheux, je faiſois prendre de nouveau l'ipécacuanha, partagé en pluſieurs doſes. Si le malade témoignoit beaucoup de répugnance pour un remède qui l'avoit rendu malade auparavant, je réitérois la purgation, & je la rendois plus forte en augmentant la doſe, ſi la première n'avoit pas opéré ſuffiſamment. La plus forte doſe dont je me ſuis ſervi en pareil cas, conſiſtoit en trente grains de rhubarbe avec huit grains de mercure doux.

La plupart des ſymptomes dyſentériques diſparoiſſoient alors, ou même plutôt. Mais s'il reſtoit encore quelque choſe qui fomentât le mal, ou ſi le malade avoit commis quelque faute dans le régime, ou s'il s'étoit expoſé au froid de manière à avoir une rechûte, j'avois recours aux mêmes remèdes, c'eſt-à-dire, ou à la purgation ou à l'ipécacuanha, ſuivant qu'il s'étoit bien trouvé auparavant ou de l'un

ou de l'autre. Enfin ces évacuans étoient les principaux remèdes auxquels j'avois confiance dans ce période de la maladie.

Les autres médecins de l'armée ont ſuivi à-peu-près cette méthode dans la dernière guerre, & le docteur Huck en particulier, qui, ayant toujours été employé dans l'Amérique ſeptentrionale, ou aux Indes occidentales, a eu les occaſions les plus favorables de voir la dyſenterie ſous toutes ſes formes. Il m'a appris que malgré la différence des climats, lorſque la maladie étoit épidémique dans l'armée, elle paroiſſoit par-tout avec les mêmes ſymptomes, (avec cette différence ſeulement, qu'elle étoit plus violente à proportion que la chaleur du pays étoit plus forte), & que lorſqu'elle pouvoit guérir, la cure ſe faiſoit par les mêmes remèdes. Je joins ici un abrégé de la méthode de ce ſavant, tel qu'il me l'a donné lui-même, me flattant qu'il feroit plaiſir à mes lecteurs.

» Si le malade a de la fièvre, ou s'il eſt pléthori-
» que, je commence toujours par la ſaignée. Si les
» douleurs fixes & la fièvre paroiſſent indiquer une
» inflammation conſidérable, je la réitère. J'ai penſé
» que la meilleure méthode pour nettoyer les premiè-
» res voies, étoit de prendre quatre ou cinq grains
» d'ipécacuanha avec un grain de tartre émétique,
» ſans boire après cette doſe, & de la laiſſer travail-
» ler. On la réitère en deux heures, & le malade
» prend alors une infuſion de fleurs de camomille
» pour laver l'eſtomac. Le mal d'eſtomac, la bouche
» mauvaiſe, les étourdiſſemens, les chaleurs d'en-
» trailles & les tranchées, ſont des raiſons pour réité-
» rer le vomitif quelqu'un des jours ſuivans. Si après
» cela l'eſtomac ne paroiſſoit pas beaucoup dérangé,
» j'avois coutume de purger avec deux onces de
» manne & une once de ſel de Glauber, diſſous dans
» une pinte d'eau, dont on boit un poiſſon de demi-
» heure en demi-heure, juſqu'à ce que cela ait pro-

» curé deux ou trois selles abondantes. Je préférois » cette purgation à la rhubarbe, ou à tout autre ca- » thartique, sur-tout dans le commencement, la réi- » térant tous les trois ou quatre jours, jusqu'à ce que » les tranchées fussent dissipées ; & je donne une » opiate tous les soirs, après la première ou la seconde » dose de la médecine. Mais je n'ai jamais vu résulter » aucun bien des opiates, tandis que la fièvre, la » soif, les tranchées & le ténesme étoient considéra- » bles. Les astringens ne peuvent être utiles que dans » le cas où les intestins n'ont point encore repris leur » ancien ton ».

Nous voyons par ce récit que le docteur Huck partageoit non-seulement l'ipécacuanha, mais qu'à chaque dose il ajoutoit du tartre émétique. En comparant ses effets, je trouve que cela donne à ce remède un degré de perfection de plus. Je préférerai dorénavant cette méthode, parce que j'ai raison de croire, d'après mes propres observations sur les fièvres d'automne, que cette préparation antimoniale peut être utile, pour écarter quelques spasmes fiévreux, qui ne sont point, il est vrai, la cause primitive de la maladie, mais qui concourent avec cette cause à l'entretenir.

Je remarque pareillement que le docteur Huck regardoit les sels & la manne, comme une meilleure purgation que la rhubarbe au commencement de la dysenterie ; mais en m'entretenant avec lui sur ce sujet, je trouvai que quoiqu'il eut souvent donné la rhubarbe à part, il n'y avoit jamais joint le mercure doux, & par conséquent, il ne pouvoit point décider lequel de son remède ou du mien étoit le meilleur dans ce période de la maladie.

J'ai appris pareillement que la plupart des médecins employés en Allemagne pendant la dernière guerre, préféroient à la rhubarbe seule les sels & la manne, à quoi ils ajoutoient souvent quelque huile ; & qu'après la saignée & un vomitif, ils purgeoient,

du moins dans les commencemens, avec ce remède (1).

Il peut se faire qu'il y ait une meilleure méthode de donner la rhubarbe qu'avec le mercure doux. Degner fait l'éloge d'une teinture de rhubarbe dans un menstrue aqueux, dont il donnoit de petites doses, mais souvent réitérées; mais comme je n'ai vu son ouvrage qu'après la première guerre, j'ai trouvé depuis ce tems-là trop peu de cas rebelles, pour m'engager à comparer sa préparation avec les remèdes dont je faisois auparavant usage avec assez de succès (2).

Après avoir débarrassé les premières voies, de la manière dont on l'a dit, je tâche en général d'achever la guérison, en combinant les purgations avec

---

(1) Le docteur Monro, un des médecins employés en Allemagne, me dit que dans la dysenterie il donnoit communément le remède suivant:

℞. *Mannæ* ʒ ß. *Vitelli ovi* ʒ i *contritis simul, in mortario lapideo, admisce paulatim olei olivarum* ʒ vi. *salis cathartici amari* (*aquæ puræ* ʒ iij *soluti*) ʒ i.

Cette dose étoit pour les tempéramens robustes; mais il en donnoit une plus petite aux personnes foibles. Le docteur Armstrong & le docteur Turner m'ont aussi appris qu'ils faisoient usage d'un remède à-peu-près semblable.

(2) Il peut paroître étonnant que les auteurs ne conviennent point encore sur la purgation convenable dans la dysenterie; mais il faut considérer que la diversité des tempéramens exige des remèdes différens. Un médecin qui commence à exercer, s'il ne fait point attention à cela, & qu'il trouve un homme attaqué de la dysenterie, à qui la rhubarbe, par exemple, convient, & qui ne sauroit souffrir les sels & le séné, il sera porté à approuver le premier de ces remèdes & à condamner l'autre, *& vice versâ*. Mais comme sur l'usage des remèdes convenables à cette maladie, & la manière de les employer dans l'occasion, suivant la différence des tempéramens, nous avons les réflexions judicieuses du docteur Young, dans son traité sur l'opium (section de la dysenterie), je n'insisterai pas davantage sur ce sujet, & je me contenterai d'y renvoyer les lecteurs.

les opiates, de manière à tenir le ventre libre & à appaiſer en même tems les tranchées. Mais je n'ai pas toujours réuſſi. En 1760, la brigade des gardes arrivant en Allemagne vers la fin de juillet, dans une ſaiſon pluvieuſe, & dans un tems où il y avoit diſette de paille pour les tentes, il y eut un ſi grand nombre de malades, & la plupart de la dyſenterie, que lorſqu'on entra en quartier d'hiver au mois de décembre, plus de la moitié de ce corps n'étoit point propre pour le ſervice. M. Paterſon, un des maîtres chirurgiens de l'hôpital, alors chirurgien dans les gardes, à qui je ſuis redevable de cette information, m'a dit qu'en général il avoit réuſſi en traitant de la manière ſuivante ceux de ce bataillon qui avoient été attaqués de la dyſenterie.

« Si le malade étoit d'un tempérament ſanguin, » & qu'il eut la fièvre, il commençoit par la ſaignée; » il donnoit enſuite l'ipécacuanha, & outre cela, » s'il avoit vu le malade de bonne heure dans le » jour, il lui faiſoit prendre un gros de rhubarbe le » ſoir ou le lendemain matin. Le ſoir du ſecond » jour, après l'opération de la médecine, il donnoit » environ vingt gouttes de la teinture thébaïque, » ou environ dix grains de pilules ſaponacées. Si la » maladie continuoit encore après cela, il faiſoit » une maſſe de thériaque & de rhubarbe, dont il » donnoit un demi-gros le matin & le ſoir, & » quelquefois trois fois par jour. M. Paterſon m'a- » jouta qu'ayant été lui-même attaqué l'année ſui- » vante du flux de ſang, il avoit ſuivi la même mé- » thode, qu'il fut près de trois ſemaines avant de ſe » rétablir, étant campé continuellement, marchant » ſouvent, & étant expoſé au froid, à l'humidité & » aux autres incommodités inſéparables de ſon de- » voir; mais que durant tout ce tems, il avoit » éprouvé le plus grand avantage du remède ci-deſ- » ſus. Une demi-heure ou environ après chaque doſe, » le ténesme diminuoit, les ſelles devenoient plus

» abondantes & moins fréquentes, les trois ou qua-
» tre heures ſuivantes. Les ſept ou huit derniers
» jours, il prit par cette raiſon un demi-gros de la
» compoſition ci-deſſus, trois fois par jour, ce qui
» montoit à environ un gros de thériaque, & un
» demi-gros de rhubarbe en vingt-quatre heures ».

Si ce remède ou toute autre méthode ne change la maladie au point que le malade ſe plaigne moins de tranchées & de téneſme, & que les ſelles, quoique fluides, commencent à être d'une couleur naturelle, avec moins de mucoſité & plus de matière fécale, comme il eſt alors dans une ſituation favorable & en paſſe de ſe rétablir, je parlerai plus amplement de la manière dont il faudra alors ſe gouverner, lorſque je viendrai à traiter du troiſième état de cette maladie. A préſent je dois parler de ceux qui ont paſſé par le premier période, & à qui on n'a point donné de remède, ou qui n'en ont retiré que peu d'avantage, & dont les ſelles ſont toujours auſſi petites, auſſi fréquentes, auſſi viſqueuſes & auſſi douloureuſes qu'auparavant.

II. Quoique dans le ſecond période il y ait ſouvent plus de fièvre hectique que dans les commencemens, & quoique la continuation de l'inflammation, & la matière putride en reſtant, menace d'une mortification; cependant, autant que j'ai pu le remarquer, la ſaignée n'eſt pas un remède convenable. Il faut donner des laxatifs, tels que ceux qui irritent peu, & qui ſuffiſent cependant pour empêcher les humeurs aiguës de s'accumuler, & les remèdes qui préſervent les inteſtins de l'acrimonie, & qui ſoulagent les douleurs & les ſpaſmes, juſqu'à ce que la nature ait acquis aſſez de force pour guérir. C'eſt en cette occaſion que je me ſers pour la première fois du ſel cathartique amer ſeul, quoique probablement il auroit pu être plus efficace avec de l'huile & de la manne, ou pris en doſes petites & réitérées, comme la paſſion

iliaque (1), & non tout à la fois. Dans ce période, je donnai une fois à une jeune femme, cinq grains d'ipécacuanha avec douze de rhubarbe. Ce remède la rendit d'abord malade, ensuite il opéra par bas, fit sortir de la matière fécale d'une coulenr naturelle, & fit prendre à la maladie une tournure favorable. Mais comme elle fut un des derniers malades de la dysenterie que j'aie vu, je n'ai point eu occasion de donner une autre fois ce remède.

Ayant remarqué que dans ce période les clystères émolliens & anodyns étoient très-avantageux, je me servois d'une décoction de graine de lin ou d'amidon, ou de bouillon de mouton bien gras, depuis quatre onces jusqu'à huit, suivant la quantité plus ou moins grande que le malade pouvoit retenir. Quand il ne pouvoit les garder, à cause de la fréquence des mouvemens, j'ajoutois à chacun depuis vingt gouttes jusqu'à soixante de teinture thébaïque, ou autant qu'il étoit nécessaire pour diminuer l'irritation, sans trop affecter la tête. Comme il faut que le malade fasse usage d'opiates, c'est peut-être la meilleure méthode de les lui donner. De cette manière, ils vont directement au rectum, où l'irritation est la plus grande. Mais dans les cas fâcheux, les mouvemens sont généralement si fréquens, que malgré le laudanum, un clystère donné le soir ne suffit pas pour tranquilliser le malade pendant toute la nuit. En ce cas, il faut ou lui en donner un autre, ou qu'il prenne l'opiate à la manière ordinaire. Malgré l'avantage des clystères, nous ne pouvons pas nous en servir dans les hôpitaux aussi souvent qu'il seroit à desirer, par la négligence des gardes, & par la répugnance des malades, & souvent même nous sommes obligés de nous en désister, à cause de la délicatesse de ces parties.

---

(1) Page 134.

Il ne faut point uſer des carminatifs chauds, pour adoucir les tranchées & pour chaſſer les vents, du moins je ne les ai jamais vu réuſſir. Les opiates procurent ſur le champ du ſoulagement, mais ils ne font que pallier le mal, & ſouvent ils en augmentent la cauſe. Je n'ai point trouvé de remède qui répondît à ce but d'une manière ſenſible. Le meilleur eſt de fomenter le ventre, & de boire une infuſion de camomille. La vertu fortifiante & antiſpaſmodique de ces fleurs, me fit d'abord penſer à en donner une infuſion; mais ayant reconnu depuis que la camomille étoit un antiſeptique des plus efficaces, je ſuis porté à croire que c'eſt à ce principe qu'il faut attribuer quelques-uns de ces effets. On fait les fomentations avec des herbes communes, en y ajoutant un peu de liqueurs ſpiritueuſes; mais comme elles exigent d'être ſouvent réitérées, les officiers en font plus d'uſage que les ſoldats, étant mieux ſoignés que ces derniers. Les douleurs occaſionnées par les vents, affectent quelquefois le côté, de même que dans la pleuréſie; mais une médecine laxative, ou les fomentations dont on vient de parler, les diſſipent, ſans être obligé d'avoir recours à la ſaignée.

Quand le malade ſe plaint d'ardeur d'entrailles, & que tout s'aigrit dans ſon eſtomac, je lui fais prendre de tems en tems quatre cuillerées de julep de craie; & quand en même tems les tranchées & les mouvemens fréquens exigent quelque palliatif, je fais diſſoudre deux grains d'extrait thébaïque dans une chopine de ce julep, & je le donne de la manière qu'on a vu plus haut (1).

D'autres fois, lorſque le malade ne ſe plaint point d'aigreur, mais de tranchées & de mouvemens fréquens, je tâche d'en émouſſer l'acrimonie & de préſerver les inteſtins de l'irritation, par des alimens

(1) Page 186.

d'une qualité mucilagineuse, dont on parlera dans la suite, & en donnant pour boisson une décoction d'amidon avec de la gomme arabique, assaisonnée avec du sucre & de l'eau de cinnamome simple. On met ordinairement trois gros d'amidon avec une demi-once de cette gomme, dans une chopine de cette liqueur. On employoit pour le même but, une dissolution (1) de cire dans les hôpitaux de l'Amérique septentrionale, & souvent avec succès, comme me l'a assuré le docteur Huck. Les préparations de cire ont été long-tems estimées pour leurs vertus dans cette maladie. Bates en recommande une dissolution dans une liqueur spiritueuse (2), & Diemerbroeck rapporte des exemples de ses effets extraordinaires, quand elle est dissoute dans du lait, & il fait mention de quelques autres auteurs qui font l'éloge de ce remède dans la dysenterie (3).

Quand le flux de ventre continue jusqu'à ce que les forces soient beaucoup diminuées, & que le pouls s'abatte, tandis que la fièvre hectique subsiste, le cas devient très-dangereux, quoiqu'il y ait encore de l'espérance tant que les selles ne sont point involontaires, qu'il ne paroît ni aphthes ni hoquet, & que le malade ne se plaint ni d'un grand abattement, ni d'oppression de poitrine. Ce cas est véritablement fâcheux, & n'admet qu'à peine les palliatifs, vu que les opiates réussissent si peu à soulager les douleurs, ou à réprimer la fréquence des selles.

---

(1) ℞. *Ceræ flavæ rasæ* ℥ iſs. *saponis Hispani duri rasi* ʒi *aquæ puræ* ℥i. *liquescant leni igne, & assidue agitentur donec in unum cocant; dein effunde materium in mortarium lapideum, eique paulatim admisce aquæ puræ* ℥ viii. *aquæ nucis moschatæ* ℥i. *& sacchari albi quod satis sit ad gratum saporem.*

Cette mixture n'a point de goût désagréable; le malade prend cette dose entière en un jour, en des intervalles convenables. On n'emploie le savon que pour dissoudre la cire.

(2) *Pharmacop. Batean. in formulâ Butyrum Ceræ.*

(3) *Observat. & Curat. Medic.* Observat. XXVIII.

Cette maladie ſe trouve quelquefois compliquée avec la fièvre d'hôpital ; peu de perſonnes alors en réchappent. Mais quand il y a encore de la reſſource dans les remèdes, je fais communément uſage d'une décoction de quinquina & de ſerpentaire, dont on trouvera la deſcription dans le chapitre ſuivant, à quoi j'ajoute quelques gouttes de laudanum. D'autres fois, & ſur-tout quand le pouls étoit abattu, j'ai éprouvé de bons effets de la décoction ſuivante, dont je donnois quatre cuillerées toutes les quatre ou cinq heures.

℞. *Radicis ſerpentariæ Virginianæ contuſæ* ʒiij. *coque ex aquæ puræ* ℥xij *ad* ℥viij *adjecta ſub finem coctionis theriacæ andromachi* ʒi *cola.*

Voici ce que m'écrivit à ce ſujet le docteur Whytt en 1760. « Dans ce dangereux état de la dyſenterie, » lorſque la bouche & le canal par où paſſent les ali- » mens, ſont menacés d'aphthes, quelquefois même » après qu'elles ont paru, j'ai donné avec ſuccès le » quinquina. Je faiſois auparavant les évacuations » néceſſaires, ſuivant l'exigence des cas, ou celles » que le malade pouvoit ſupporter, en le ſaignant, » en le faiſant vomir avec l'ipécacuanha & en le pur- » geant avec la rhubarbe. J'ajoutois, à une chopine » d'une forte décoction de quinquina, trois gros ou » une demi-once de confection de cachou. Ce remède » ſe donne dans la même intention que le diaſcor- » dium, mais il eſt plus ſimple. On le trouve dans la » pharmacopée d'Edimbourg. J'ordonnois deux cuil- » lerées de ce remède de quatre heures en quatre heu- » res, ſans y joindre autre choſe qu'un peu de lauda- » num à l'heure du coucher. Lorſque l'uſage continu » de ce remède reſſerre, je donne alors la rhubarbe, » & enſuite la décoction de quinquina, je diminue » la doſe de la confection de cachou, ou même je la » diſcontinue tout-à-fait ».

Comme je ſuppoſe qu'en ce tems-là l'irritation occaſionnée par les mouvemens fréquens tend à morti-

fier le rectum, je tâche d'appaiſer les ſpaſmes par des clyſtères anodyns, ſouvent réitérés, où il n'entre aucun ingrédient antiſeptique. Cependant quelques perſonnes en ont eſſayé de cette eſpèce ; car M. Hunter, un des maîtres chirurgiens de l'expédition de Portugal, m'a dit qu'il avoit fréquemment fait uſage avec ſuccès des clyſtères antiſeptiques, lorſque le malade étoit extrêmement abattu par les mouvemens continuels & par le ténesme. Son premier eſſai fut de quatre onces d'une forte décoction de quinquina, dans laquelle on avoit diſſous quelques grains d'opium. Il trouva dans la ſuite qu'une décoction de racine de tormentille ou d'écorce de chêne, avec l'opium, répondoit au même but. Il m'ajouta qu'on réitéroit ſouvent ces clyſtères, & ſur-tout ſi on les rendoit d'abord, avant qu'ils euſſent fait l'effet qu'on en attendoit.

Juſqu'à préſent je n'ai rien dit de la diète, parce qu'elle eſt à peu près la même dans ces deux périodes de la maladie. Elle conſiſte principalement en gruau de ris ou d'orge, ſago, panade, & l'on permettoit du bouillon de mouton à ceux qui avoient peu de fièvre ; mais je ceſſai par la ſuite ce dernier article, parce que je remarquai qu'en général la nourriture animale ne convenoit pas. Je donnois pour boiſſon de l'eau de ris ou d'orge, de l'eau panée, ou une décoction de corne de cerf calcinée. Dans la première guerre, on n'a point fait uſage de ſalep dans les hôpitaux. Quoiqu'on regarde cette racine comme un ſpécifique dans cette maladie, cependant, d'après mon expérience, je ne puis rien dire à ſa louange. M. Triquet, chirurgien-major du ſecond régiment des gardes, me dit que dans l'hôpital de ce corps, il n'y avoit point d'aliment qui parut mieux convenir aux perſonnes attaquées de la dyſenterie, que de la bouillie au lait, faite avec de la fleur de farine & un peu de ſucre, pour le déjeûner & le ſouper. Quoique ces ſubſtances ſoient de tous les alimens les plus doux & les moins échauffans, cependant j'ai remarqué que la plupart du tems

le malade n'en pouvoit point manger, ni avaler aucune des boiſſons dont on a parlé ci-deſſus, ni même aucune autre, excepté de l'eau tiède toute ſimple, ſans en être incommodé, ou ſans éprouver des tranchées immédiatement après. Il étoit donc naturel de conclure qu'il ne falloit donner que de l'eau, juſqu'à ce que l'eſtomac & les inteſtins puſſent ſupporter une nourriture plus forte, ſans douleur. Je me ſuis confirmé dans ce ſentiment par les obſervations ſur la dyſenterie, que me communiqua M. Senac, il y a environ dix ans. Pendant que je ſervois dans les Pays-Bas, il étoit médecin genéral de l'armée françoiſe, & par ce moyen il eut occaſion de bien connoître cette maladie. Ce ſavant médecin m'apprit qu'ayant eu de bonnes preuves que pluſieurs perſonnes avoient été guéries en ne buvant qu'une grande quantité d'eau chaude pendant cinq à ſix jours, il en avoit fait l'épreuve ſur lui-même avec ſuccès, & ſur quatorze perſonnes qui ſe ſoumirent à ce régime. Il m'ajouta qu'après avoir eſſayé différentes méthodes, ſans être ſatisfait d'aucune, il en avoit enfin trouvé une qui avoit répondu à ſes deſirs, & par laquelle il avoit fait des cures ſans nombre. Après avoir évacué par la ſaignée & un vomitif de tartre émétique, il donnoit un grain de cette préparation antimoniale, diſſous dans une chopine de petit-lait commun, ou d'eau de poulet qu'il faiſoit prendre tous les jours à différentes fois, pour toute nourriture, boiſſon, médecine, juſqu'au rétabliſſement du malade. Son but étoit de tenir libre le paſſage de l'eſtomac au rectum, par les laxatifs les plus doux, & cette foible doſe d'émétique lui parut y répondre le mieux (1). Si malgré les évacuations, les tranchées s'obſtinoient à reſter, il tâchoit de les appaiſer, en faiſant prendre le ſoir à l'heure du coucher,

(1) Comme le tartre émétique n'eſt point par-tout le même, il faut varier la doſe, ſuivant la manière dont il eſt préparé.

quelque ſyrop de pavot blanc. Quoique cette méthode, par rapport au régime, s'accorde non-ſeulement avec mon ſentiment ſur la nature de cette maladie, mais encore qu'elle m'a été recommandée par une perſonne dont le jugement & la droiture me ſont connus, je n'ai jamais pu cependant profiter de cette ouverture, à cauſe de la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité d'engager les gens de ce pays-ci, à ſe ſoumettre à une diète ſi rigoureuſe, même pour quelques jours.

En parlant du régime, il eſt à propos de dire deux mots de la batterie de cuiſine dont on ſe ſert dans les hôpitaux. Elle eſt toute de cuivre étamé. Mais comme l'étain s'uſe en peu de tems, tout ce qui eſt ſalé ou acide corrode le métal, & l'on peut bien s'imaginer que les gardes laiſſent ces choſes long-tems dans ces vaſes, & qu'elles négligent ſouvent de les nettoyer avant de s'en ſervir de nouveau. Il eſt à préſumer que cela produit ſouvent des malheurs, ſur-tout dans la ſaiſon où la dyſenterie domine, quand l'eſtomac & les inteſtins ſont d'ailleurs affectés. Il ſeroit par conſéquent à propos qu'il y eut toujours un chauderonnier à la ſuite des hôpitaux militaires.

III. Je viens maintenant au troiſième période de la maladie, dans lequel le malade, quoique ſe rétabliſſant en apparence, ſe trouve abattu par un téneſme, qui eſt preſque la ſeule choſe dont il ſe plaigne, ou par de fréquens retours de flux de ventre, occaſionnés par la foibleſſe des inteſtins.

Il y a ſouvent pluſieurs cauſes du téneſme. Je l'ai vu quelquefois occaſionné par ces ſcybala dont j'ai parlé plus haut, qui venant à ſortir en petite quantité pendant pluſieurs jours de ſuite, cauſent une irritation conſtante. J'en ai hâté l'évacuation, en faiſant prendre une once de ſel de Glauber, diſſous dans un demi-ſeptier d'eau qu'on boit en différentes fois dans la matinée. Si une ou deux doſes ne font point d'effet, il faut attribuer la continuation du téneſme à une

excoriation, ou à quelque ulcère du rectum, qui rendent cette partie si sensible qu'elle est irritée par les humeurs des intestins, quoiqu'elles ne soient peut-être pas plus âcres que dans leur état naturel. Si le ténesme est considérable & les mouvemens fréquens, il faut avoir recours aux opiates, & sur-tout aux clystères anodyns, dont on a parlé plus haut (1). Dans tous les cas de grande irritation dans ce période, j'avois autrefois coutume de donner une décoction d'amidon & de gomme arabique, telle qu'on l'a vu plus haut (2); mais depuis peu, j'ordonne plus souvent du suif de mouton préparé de la manière suivante, dont on s'est servi quelque-temps ici: « Prenez deux onces de suif frais & une chopine de » lait nouvellement tiré; mettez-les sur un feu lent, » & remuez-les jusqu'à ce qu'ils bouillent; ajoutez » ensuite une cuillerée bien entassée d'amidon ré- » duit en poudre fine; mêlez bien avec le reste, & » qu'il bouille un peu ensemble ». On peut y joindre un peu de sucre si on le veut; cela dépend du goût. On prend cette quantité en un jour, ou même le double si l'estomac le peut supporter. L'effet en sera meilleur si le malade ne prend point d'autre aliment. J'ai quelquefois essayé ce remède dans le premier & le second période de la maladie, mais sans succès; l'estomac étoit alors trop dérangé pour pouvoir le supporter.

Sydenham a dit que le ténesme à la fin d'une dysenterie, n'étoit jamais occasionné par un ulcère au rectum. Morgagni le corrige en cela, en rapportant un cas contraire dont il avoit été témoin (3). Mais il paroît que Morgagni, en ne citant que ces cas, ne connoissoit que peu d'exception à la règle de Sy-

(1) Page 240.
(2) Page 241.
(3) *De Sedibus & Causis Morb.* Ep. XXXI. Sect. 27, 28.

denham, que je pourrois regarder comme aſſez générale, d'après mes propres obſervations.

A l'égard des ſelles fréquentes, nous ne devons point, comme je l'ai obſervé auparavant, les conſidérer comme des rechûtes, mais comme une diarrhée occaſionnée par la foibleſſe des inteſtins.

C'eſt pourquoi toutes les fois que le malade ſe trouve en cet état, je commence par lui donner un ſcrupule d'ipécacuanha, & le jour ſuivant je lui fais prendre les remèdes qui arrêtent le cours de ventre, & que l'on appelle par cette raiſon aſtringens. Dans la première guerre, j'employois à cet effet la mixture ſuivante :

℞. *Extracti ligni Campechenſis* ʒiij. *ſolve ex aquæ cinnamomi ſpirituoſæ* ℥iß. *admiſce aquæ fontanæ* ℥vij. *& tincturæ Japonicæ* ʒij. *miſce.*

Le malade en prenoit deux cuillerées une fois en quatre ou cinq heures, & quelquefois auſſi une opiate à l'heure du coucher. J'apprends que dans un des hôpitaux de cette ville, où cette recette eſt en uſage pour les diarrhées anciennes & invétérées, & pour les dyſenteries qui réſiſtent aux méthodes ordinaires, on donne en même tems un bol tous les ſoirs, compoſé d'un ſcrupule de *Philonium Londinenſe* (1), avec deux grains d'ipécacuanha, & que ces deux remèdes réuſſiſſent en général.

Ayant lu depuis la première guerre ce que Degner & d'autres auteurs ont écrit, ſur les vertus du ſimaruba, j'ai fait quelques eſſais avec ce remède, qui m'ont réuſſi pour la plupart. Degner le recommande non-ſeulement comme un aſtringent doux, mais auſſi pour corriger la bile ; car ſuivant ſa théorie, la

(1) Le *Philonium Londinenſe* eſt une compoſition de la même eſpèce que le *Philonium Romanum* du *Codex*, mais plus courte, comme le ſont la plupart des remèdes compoſés de la Pharmacopée de Londres.

dépravation de cette humeur étoit la cauſe du flux épidémique dont il traite. Il le donnoit par cette raiſon de bonne heure dans la maladie, tandis que les tranchées & le téneſme ſubſiſtoient, & qu'il y avoit encore du ſang dans les ſelles. Mais d'après mon expérience, je n'ai pu découvrir aucun effet ſalutaire au ſimaruba, avant le troiſième période. Le docteur Huck, qui s'en étoit ſouvent ſervi dans l'Amérique ſeptentrionale, m'a dit qu'il ne l'avoit jamais vu réuſſir au commencement de la maladie, ni même dans ſon état avancé, juſqu'à ce que les tranchées & le téneſme euſſent ceſſé pour la plus grande partie, & que le ſang eut diſparu des ſelles ; mais que lorſqu'il ne reſtoit plus qu'une diarrhée, il s'en étoit ſervi avec ſuccès. Voici ſa formule :

℞. *Corticis radicis ſimarubæ* ʒij *vel* iij. *coque ex aquæ fontanæ ſeſquilibrà ad libram, & cola.*

On donnoit cette doſe tous les jours à différentes repriſes. Il commençoit par la plus foible, & quand l'eſtomac la pouvoit ſupporter aiſément, il ordonnoit la plus forte. Le docteur Huck remarqua qu'à moins que le malade ne ſe trouvât ſenſiblement mieux, dans les trois jours depuis qu'il avoit commencé à faire uſage de ce remède, il en étoit rarement ſoulagé par la ſuite. Le docteur Mitchel, qui exerçoit autrefois la médecine à la Virginie, où la dyſenterie eſt fréquente, m'a appris auſſi qu'il avoit fait uſage de cette plante ſans aucun ſuccès, excepté lorſque le malade rendoit une quantité extraordinaire de ſang dans le fort de la maladie, ou bien lorſqu'il lui ſurvenoit une diarrhée après que l'état inflammatoire avoit ceſſé. Il ajouta qu'il en faiſoit prendre ordinairement une décoction plus forte que celle de Degner, qui probablement donnoit le ſimaruba avec d'autant plus de réſerve, que les inteſtins étoient beaucoup enflammés lorſqu'il commençoit à le donner. J'ai remarqué auſſi de bons effets de petites doſes d'ipécacuanha, jointes à une opiate, tel

que deux grains de cette poudre avec quinze de *Philonium Londinenſe*, pris deux fois par jour. D'autres ont reçu du ſoulagement de l'ipécacuanha ſeul. Le docteur Huck remarqua qu'un ſoldat, après que l'état inflammatoire fut paſſé, étoit réduit bien bas par une diarrhée d'une eſpèce lientérique, & qu'après lui avoir donné pluſieurs aſtringens ſans effet, il avoit enfin réuſſi en lui faiſant prendre ſix grains d'ipécacuanha en poudre, tous les matins à jeun. Ce remède le fit vomir les trois ou quatre premiers jours ſeulement, mais enſuite il le prenoit ſans ſe ſentir mal.

Pendant que les malades ſont aux aſtringens, ils doivent être attentifs au régime, s'abſtenir d'herbages, de fruit, de boiſſons où il y a de la drêche, & d'acides. Je leur permettois en cet état un peu de viande, & pour boiſſon, de l'eau où l'on avoit mis un peu de rhum ou d'eau-de-vie; je donnois aux officiers un peu de vin, quand ils en avoient envie. Mais je me ſuis convaincu par un plus grand nombre d'expériences, que les cures ſeroient plus fréquentes & plus promptes, ſi l'on pouvoit engager les malades à s'abſtenir tout-à-fait de nourriture animale & de liqueurs vineuſes & ſpiritueuſes; car dans les cas où les aſtringens ne réuſſiſſoient point, j'ai vu ſouvent guérir en ne prenant que du lait avec des farineux.

C'eſt pourquoi lorſque les aſtringens ne réuſſiſſent point, ſur-tout ſi le pouls eſt vif & ſi le malade ſe plaint de chaleur interne, je commence par lui donner un vomitif d'ipécacuanha, & je le mets à ce régime juſqu'à ce que tous les ſymptomes aient ceſſé, & que les inteſtins aient repris leur ton. Pendant ce nouveau régime, je fais rarement uſage de remèdes, excepté du julep de craie, dont on a parlé plus haut; je m'en ſers pour corriger l'acide conſidérable, ſi ordinaire aux eſtomacs relâchés. Quelquefois j'ajoute une opiate, afin de procurer du repos pendant la nuit, mais quelques jours après je ceſſe l'un & l'autre, &

je me borne à faire obſerver le régime avec l'exactitude la plus rigoureuſe. Je donne cependant de tems en tems le vomitif, s'il ſurvient quelque nouveau dérangement d'eſtomac, ou ſi les inteſtins deviennent plus relâchés.

Tant que le malade continue en cet état, je lui interdis toute nourriture animale, & ne lui permets que le lait avec le ſagou & le ſalep. Dans les grands hôpitaux, on ne ſauroit donner aux ſoldats du lait en aſſez grande quantité; mais ils doivent ſe contenter d'une plus petite, & des choſes qu'on vient de preſcrire, ſans manger ni fromage, ni œufs, ni autres choſes peſantes & qui peuvent échauffer dans la poſition où ils ſe trouvent. Si le lait vient à s'aigrir ſur l'eſtomac, il faut y ajouter un tiers d'eau de chaux. Quoiqu'il paroiſſe que les herbages & les fruits répondent aſſez bien au but, qui eſt de rafraîchir, cependant comme la plupart relâchent, j'ai cru qu'il n'étoit point à propos de s'en ſervir alors. Mais il eſt poſſible qu'en faiſant un plus grand nombre d'expériences, on trouve quelque eſpèce de l'un & de l'autre qui contribue à la guériſon. Je ſuis d'autant plus porté à adopter ce ſentiment, que j'ai remarqué qu'un de mes derniers malades ſe trouva mieux en buvant du lait de beurre, qui n'étoit pas, il eſt vrai, des plus acides, qu'on n'auroit pu s'y attendre s'il eût pris du lait; quoiqu'on eût pu ſuppoſer que le lait de beurre auroit été contraire à cette maladie, à cauſe de ſon acidité qui reſſemble à celle de quelques fruits.

Je ne permets dans ce régime ni liqueurs fermentées, ni liqueurs ſpiritueuſes. La principale boiſſon conſiſte en décoction d'orge, de ris, ou de corne de cerf calcinée, de l'eau panée, ou du lait coupé avec de l'eau. Ayant remarqué dans mes viſites particulières que quelques perſonnes s'étoient trouvées mieux pour avoir pris des eaux de Briſtol, non-ſeule-

ment à la ſource, mais encore à une diſtance conſidérable, j'engageai un de mes malades qui ne faiſoit que d'arriver de la Havanne, à obſerver s'il trouveroit quelque différence entre l'eau de la Tamiſe & l'eau de puits de Londres. Il m'aſſura, après quelques eſſais, que ſon flux étoit moins ſujet à retour, lorſqu'il faiſoit uſage de la dernière. Or l'eau de Briſtol & la plupart des eaux de puits à Londres, s'accordent à ne point diſſoudre parfaitement le ſavon, c'eſt-à-dire qu'elles ſont parfaitement dures, quoique au goût elles paroiſſent douces. Je ne voudrois pas conclure de cela que cette eau minérale n'a d'autre avantage que ſa dureté, quand on la boit chaude à ſa ſource, vu qu'elle eſt en vogue depuis très-long-tems pour ſon efficacité dans les cas de cette eſpèce, & principalement quand il s'y joint des chaleurs hectiques.

La ſalubrité de l'air étant d'une ſi grande conſéquence dans cette maladie, un médecin ne peut guère ſe promettre de ſuccès dans des hôpitaux trop pleins, à moins que les ſelles ne ſoient extraordinairement bien aérées. Le meilleur expédient, dans la ſaiſon où les dyſenteries dominent, eſt de partager les malades, & de les mettre dans des égliſes, dans des granges & dans des maiſons ruinées où l'on ne peut tenir l'air renfermé. Ce n'eſt pas que le froid ne ſoit nuiſible, & qu'une tranſpiration libre & inſenſible ne contribue beaucoup à la guériſon; mais lorſque la chaleur ſe trouve incompatible avec la pureté de l'air, on doit plutôt avoir égard à ce dernier point. Il faut avoir ſoin de faire couvrir tous les jours les privés d'une couche de terre, non-ſeulement dans le camp, mais auſſi dans les hôpitaux, & il faut avoir attention, ſur-tout en ce tems-là, de purifier l'air des ſalles avec des fumigations, & de les tenir propres. Des hommes qui avoient langui long-temps à l'hôpital d'une fièvre hectique & d'un relâchement des inteſtins, ſe ſont rétablis d'une ma-

nière ſurprenante, lorſqu'on les eut cantonnés à la campagne, pour y prendre le lait & y reſpirer un air pur.

Enfin, il faut donner aux convaleſcens des camiſoles, ſur-tout quand le tems commence à devenir froid. Cela contribue à la guériſon, & c'eſt un préſervatif contre les rechûtes. Quelques officiers, ſujets à des rechûtes, m'ont appris qu'ils avoient trouvé beaucoup d'avantage à porter une camiſole de flanelle ſur la peau (1).

---

(1) Je crois devoir apprendre à mes lecteurs que M. Small, chirurgien de Train, dans l'iſle de Minorque, obſervateur exact & judicieux, m'a écrit une lettre datée du 30 octobre 1778, dans laquelle on lit ce qui ſuit : « J'ai eu le malheur d'avoir cet automne pluſieurs malades affectés de diarrhées, ſur-tout parmi les nouvelles recrues qui étoient venues nous joindre au printems. Nos ſoldats diſtinguent avec raiſon les diarrhées en blanches & en ſanglantes ; je me ſuis dirigé dans le traitement d'après les règles que vous avez données dans vos obſervations ſur les maladies des armées ; j'ai tenté l'ipécacuanha à petites doſes ; mais il a produit des nauſées longues & incommodes, & je penſe que ſes effets ſont fort inférieurs à ceux qui réſultent d'une forte doſe, donnée en une ſeule fois, & mêlée avec le tartre émétique : je me ſuis ſervi avec avantage du calomel avec la rhubarbe, & du ſel d'Epſom avec l'huile. Mes malades aimoient beaucoup l'émulſion cirée ; j'en ai fait uſage dans tout le cours de la maladie, en y ajoutant le ſoir un marcotique : j'ai particulièrement compté ſur les vomitifs ; j'ai donné d'ordinaire douze grains d'ipécacuanha, uni avec deux grains de tartre émétique. Ce mélange, quoique réitéré trois ou quatre fois, comme il m'eſt ſouvent arrivé, a toujours fait rendre une grande quantité de matière glaireuſe. Les tranchées étant diſſipées, ſi les ſelles reſtoient encore liquides, je donnois de grand matin dix grains de rhubarbe avec deux grains d'ipécacuanha ; ce qui ſuffiſoit en général pour terminer la guériſon en peu de jours. Le ris étoit la principale nourriture des malades ».

CHAPITRE VII.

Observations sur la fièvre d'hôpital ou de prison.

Je viens maintenant à la dernière des maladies funestes aux armées, je veux dire la fièvre d'hôpital. En la traitant, je parlerai ; 1°. de son origine & de la manière dont l'infection se répand ; 2°. de ses symptomes ; 3°. des pronostics ; 4°. des dissections de quelques-uns de ceux qui sont morts ; 5°. je donnerai la méthode avec laquelle on doit la traiter. Enfin, je me servirai de ces matériaux & de quelques autres, pour rechercher la nature & les causes de ces fièvres.

§. I. *De l'origine de la fièvre de prison ou d'hôpital, & de la manière dont l'infection se répand.*

Quand les hôpitaux d'une armée sont trop pleins ; quand les maladies sont d'une nature putride, ou bien lorsqu'en quelque tems que ce soit, mais sur-tout pendant les chaleurs, l'air est resserré & renfermé, il en résulte une fièvre d'une espèce particulière, & souvent mortelle (1). J'ai remarqué la même sorte de fièvre dans des casernes trop pleines ; dans des vaisseaux de transport trop chargés de monde, & retenus long-tems en mer par des vents contraires, ou bien lorsque dans des tems orageux les hommes sont pressés les uns sur les autres, & que les écoutilles sont fermées. Les vaisseaux qui servent d'hôpitaux dans les expéditions de long cours, ont toujours été funestes aux malades & à ceux qui en prennent soin.

Aussi-tôt que je commençai à connoître cette fièvre dans les hôpitaux d'armée, je soupçonnai que c'étoit

---

(1) Part. I. Chap. II, III, VI, VIII. Part. II. Chap. II, §. 3.

la même que celle qu'on appelle ici maladie de priſon, que je n'avois jamais vue. Un accident dont jai fait mention (1) dans la première partie de ces obſervations, m'ayant donné occaſion de les comparer enſemble, je fus confirmé dans mon ſentiment.

Cette maladie arrive par conſéquent dans tous les endroits qui ne ſont pas bien aérés & qu'on ne tient point aſſez propres, c'eſt-à-dire, qui ſont expoſés aux émanations putrides & animales qu'exhalent les corps corrompus ou malades. Il eſt aiſé de voir par cette deſcription, que les priſons & les hôpitaux militaires doivent être fort ſujets à cette eſpèce d'infection peſtilentielle, puiſque les premiers ſont continuellement mal-propres, & les autres extrêmement pleins d'émanations vénéneuſes de plaies, de mortifications & d'excrémens dyſentériques & putrides. J'ai été témoin qu'elle avoit commencé dans une ſalle, quoiqu'on ne pût l'attribuer à aucune autre cauſe qu'aux exhalaiſons putrides d'un homme qui avoit un membre mortifié. Il eſt même à craindre, lorſque quelqu'un tombe malade d'une maladie putride, telle que la petite vérole, la dyſenterie, &c. que la maladie ne ſe change en cette fièvre maligne, ſi on le met dans un appartement petit & ſans air. C'eſt ce que j'ai vu arriver dans le camp, lorſqu'on tenoit trop fermée la tente d'une perſonne attaquée d'une pareille maladie. Mais ſi l'on excepte un petit nombre de cas ſemblables, cette fièvre n'eſt pas, à proprement parler, une maladie des camps, quoiqu'on la regarde univerſellement comme telle; parce que paroiſſant fréquemment dans les hôpitaux militaires, on ſuppoſe par cette raiſon, à tort, qu'elle tire ſon origine des camps.

J'ai quelquefois remarqué qu'elle étoit extraordinairement contagieuſe; mais l'infection ne ſe communique que lentement, & il n'y a guères que ceux qui

(1) *Voyez* page 40.

ſe trouvent continuellement renfermés dans le mauvais air, qui y ſoient ſujets, tels que les malades des hôpitaux, leurs gardes, & les priſonniers qui ſont dans les priſons. Lorſque la matière infecte n'eſt pas conſidérable, ou quand on n'a pas reſpiré long-tems dans ces émanations dangereuſes, ou lorſqu'elles ne ſont point particulièrement virulentes, l'on échappera, ou bien les ſymptomes viendront ſi lentement, qu'on aura le tems d'arrêter la fièvre avant qu'elle ſoit tout-à-fait formée. Cela dépend auſſi beaucoup du tempérament; quelquefois la maladie eſt en ſuſpens quelques jours avant qu'elle force à garder le lit; quelques-uns ſe plaignent pendant des ſemaines entières des mêmes ſymptomes, ſans avoir de fièvre régulière; & quelques autres après avoir quitté les lieux où eſt l'infection ſans avoir de fièvre, s'en trouvent ſouvent attaqués par la ſuite (1).

§. II. *Des ſymptomes.*

Lorſque la maladie vient lentement, les premières choſes dont on ſe plaint, ſont de petites viciſſitudes de chaud & de froid, un tremblement dans les mains, quelquefois un engourdiſſement dans les bras, une foibleſſe des membres, la perte de l'appétit; & le mal augmentant pendant la nuit, on ſe ſent une chaleur exceſſive, le ſommeil devient interrompu & n'apporte aucun ſoulagement. On éprouve la plupart du tems avec ces ſymptomes une peſanteur, ou bien une douleur de tête. Le pouls eſt dans les commencemens un peu plus vîte qu'à l'ordinaire, la langue ſe trouve blanche, mais la ſéchereſſe peu conſidérable. Dans ce premier période, on ne ſe porte pas aſſez bien pour vaquer à ſes affaires, ni aſſez mal pour garder le lit.

(1) *Voyez* Part. I, Chap. VI.

Un vomitif, le changement d'air, ou quelquefois une ſueur, ſuffiſent pour éloigner la maladie. J'ai fait ſur moi-même l'expérience de ces deux méthodes.

Il n'eſt pas aiſé dans les commencemens de diſtinguer cette maladie d'avec une fièvre ordinaire (1). J'ai remarqué que le tremblement des mains étoit un des ſignes des plus conſtans ; mais il faut faire attention à d'autres circonſtances, pour en tirer les diagnoſtiques. Il faut par conſéquent examiner ſi la perſonne en queſtion a été expoſée aux cauſes ordinaires des fièvres, ou bien à un air corrompu & infect, & ſi, ayant été ſaignée, cette évacuation lui a procuré du ſoulagement : parce que dans les fièvres inflammatoires, la ſaignée modère en général les ſymptomes, au lieu que dans celle-ci, elle a rarement cet effet.

Lorſque la fièvre fait des progrès rapides, les ſymptomes dont on a parlé ci-deſſus, deviennent plus violens ; il s'y joint une grande laſſitude, des nauſées, des douleurs dans le dos, une peſanteur ou bien une douleur de tête plus continue, & beaucoup d'abattement. Le pouls n'eſt jamais abattu alors, mais il eſt très-vif & varie ſouvent le même jour quant à la force & à la plénitude. Une ſeule ſaignée, ſi elle eſt modérée, affecte fort peu le pouls ; mais ſi l'évacuation eſt ample, & ſur-tout ſi on la réitère afin d'obvier à la fauſſe indication de l'inflammation, le pouls devenant plus fréquent, perd de ſa force, & ſouvent ſans pouvoir ſe ranimer, pendant que le malade tombe en délire. Mais il faut d'ailleurs obſerver que dans tous les cas, indépendamment des évacuations, le pouls s'abat plutôt ou plus tard, & donne alors des indications sûres & certaines de la nature de la maladie.

Le ſang varie beaucoup : car quoique l'altération

---

(1) *Febres malignas in principio ſtatim cognoſcere difficile eſt, cùm malignitas ſæpe diu latea:, & non, niſi ubi vires ſumpſit, ſe ſe prodat.* Sennert. Epit. de Febrib. Lib. IV. Cap. X.

ſoit communément fort légère, on l'a cependant trouvé coëneux, non-ſeulement au commencement de l'attaque, mais encore après que la fièvre eſt formée. La plus mauvaiſe eſpèce, eſt lorſque le *coagulum* eſt dans un état de diſſolution, quoique cela n'arrive que lorſque la maladie eſt avancée; mais comme on tire alors rarement du ſang, je ne ſaurois dire ſi cela ſe rencontre fréquemment.

L'urine varie auſſi beaucoup: quelquefois elle eſt rougeâtre ou couleur de flamme, qu'elle conſerve fort long-tems; mais elle paroît plus ſouvent pâle, & la couleur auſſi bien que ſa crudité varient de tems en tems, étant quelquefois claire & quelquefois nébuleuſe. Vers la fin, lorſqu'il ſurvient une criſe favorable, elle s'épaiſſit; mais elle ne dépoſe pas toujours du ſédiment.

Si les malades ſont chaudement, & s'ils n'ont point eu auparavant de cours de ventre, ils ſe trouvent généralement conſtipés; mais s'ils ne ſont pas tenus chaudement, comme cela n'arrive que trop ſouvent dans les hôpitaux des camps, les pores étant fermés, la diarrhée devient un ſymptome commun, mais elle n'eſt pas critique. Dans les cas plus dangereux, le flux de ventre paroît dans le dernier période; alors les ſelles ſont involontaires, colliquatives, ichoreuſes ou ſanguinolentes, & d'une odeur cadavéreuſe, effets d'une mortification dans les inteſtins & indications d'une mort prochaine. Lorſque les hôpitaux ſont pleins de dyſenteries, quelques-unes des gardes ſe trouveront ſeulement attaquées du cours de ventre, & d'autres de cette fièvre, qui ſe terminent par des ſelles ſanguinolentes & gangréneuſes.

Au commencement la chaleur eſt modérée, & même lorſque la maladie ſe trouve avancée, en ne faiſant que toucher la peau, elle ne paroît point conſidérable; mais en tâtant le pouls pendant quelque tems, je me ſuis apperçu d'une ardeur extraordinaire, qui quelques minutes après, me laiſſoit aux doigts une légère ſenſa-

tion de douleur (1). La première fois que je fis cette obſervation, je l'attribuai à la force de l'imagination; mais des expériences réitérées, & le témoignage de perſonnes qui ſans connoître mon obſervation avoient fait la même remarque, m'aſſurèrent de ſa réalité. Un jour ou deux avant la mort, les extrémités deviennent tout-à-fait froides, ſi l'on ne prend ſoin de l'empêcher, & à peine ſent-on le pouls.

La peau eſt ordinairement ſèche, quoiqu'il y ait quelquefois, ſur-tout dans les commencemens, des ſueurs d'une durée plus longue ou plus courte. Celles que les remèdes produiſent ne ſont utiles qu'à la première attaque; ſouvent elles emportent alors la fièvre; mais celles que la nature ſeule opère, ne deviennent jamais critiques, que la maladie ne commence à baiſſer. Ces ſueurs ſe trouvent rarement abondantes comme dans les autres fièvres, mais douces, continues & répandues également par tout le corps, & quelquefois la maladie ſe termine par une moiteur preſque imperceptible de la peau. Elles exhalent ordinairement une odeur fétide & quelquefois inſupportable au malade même.

La langue eſt la plupart du tems ſèche; & ſans une attention continuelle de la part de la garde, elle devient dure, noire, avec des gerçures profondes. Ce ſymptome paroît commun à la plupart des fièvres. La langue ſe trouve quelquefois, quoique rarement, douce & moite juſqu'à la fin, mais avec un mélange de couleur verdâtre ou jaunâtre. La ſoif

(1) Galien fait la même remarque au ſujet de la chaleur, dans la deſcription des fièvres qu'il appelle putrides: ce que Lacuna exprime de cette manière: *Febrium quæ à putredine oriuntur, maximum indicium eſt mordacitas & acrimonia caloris, quæ perinde ac fumus, nares & oculos, ſic ipſa erodere tactum videtur .... non ſtatim ea qualitas, admotâ manu, diſcernitur, at per moram prædicta caliditatis ſpecies effertur ex penitioribus partibus.* Ep. Galen. de Differ. Febr. Lib. I, Cap. VII.

est quelquefois grande, plus souvent modérée ; & lorsque la maladie est avancée, l'haleine se trouve toujours mauvaise, & il s'amasse autour de la racine des dents, une matière noirâtre.

Quelques malades ne tombent jamais en délire ; mais tous sont sujets à une grande stupeur ; fort peu conservent l'usage de leurs sens jusqu'à la mort ; un grand nombre les perdent de bonne heure, & cela provient de deux causes, ou des saignées immodérées, ou bien de l'usage prématuré des remèdes chauds & spiritueux. Ils dorment rarement, & à moins qu'ils ne soient dans le délire, ils ont plus l'air abattu & rêveur que cela ne se voit communément en d'autres fièvres. Le visage est le dernier à prendre une figure hideuse & moribonde : les yeux paroissent cependant toujours troubles, & le blanc de l'œil est communément d'une couleur rougeâtre, comme s'il étoit enflammé. Cet embarras de la tête se change souvent en délire, sur-tout pendant la nuit, mais rarement en transports & en ces efforts d'imagination si fréquens dans les autres fièvres, à moins qu'on n'ait suivi un régime trop chaud & qui ne soit pas convenable. Lorsque le délire parvient à ce point, le visage est enflammé, les yeux sont très-rouges, la voix devient précipitée, & le malade fait des efforts pour se lever ; mais quand ce délire est occasionné par d'amples saignées, ou seulement par l'état avancé de la maladie, le visage paroît décharné, les paupières ne sont qu'à demi-fermées pendant un sommeil interrompu, & la voix, qui est communément lente & basse, s'affoiblit tellement qu'à peine peut-on l'entendre. Dès les commencemens, il y a généralement un grand affoiblissement d'esprit & manque de forces.

On éprouve plus communément un tremblement des mains, qu'un soubresaut des tendons, & si ce symptome se présente, il est beaucoup plus foible que dans plusieurs autres fièvres. Dans chaque pé-

riode de la maladie, à meſure que le pouls s'abat, le délire & le tremblement augmentent, & à proportion qu'il ſe relève, la tête ſe rétablit dans ſon état. Le malade a ſouvent l'ouie dure dès les commencemens, & à la fin il devient preſque ſourd.

Quand la fièvre continue avec une voix lente ou baſſe, les malades ſouhaitent ardemment quelque choſe de cordial, & rien ne leur fait plus de plaiſir, & n'eſt en même temps plus cordial que du vin. Ils ne deſirent point d'alimens, cependant ils prennent volontiers une petite panade, ſi l'on y joint du vin. Ceux dont le délire eſt accompagné d'une voix précipitée, d'un regard égaré, d'un ſautillement des tendons, & d'actions violentes, quoique le pouls ſoit abattu; ceux-là, dis-je, ne ſupportent ni les remèdes chauds, ni le vin, ni les cordiaux ordinaires.

Quoique les vomiſſemens, la peſanteur & le mal d'eſtomac ſoient des ſymptomes ordinaires à cette maladie, ils ne s'y rencontrent pas cependant eſſentiellement; & l'on ne doit pas non plus tant attribuer à cette fièvre les points de côté, la difficulté de reſpirer, & les douleurs qui changent ſouvent de place, qu'au tempérament du malade, ou à un rhume précédent.

Il y a de certaines éruptions fréquentes dans cette fièvre, mais qui n'en ſont pas inſéparables; c'eſt ce qu'on nomme *Petechiæ* (1). Ces taches paroiſſent quelquefois d'un rouge plus pâle ou plus brillant,

(1) Il eſt douteux que les anciens aient connu ces taches, & la fièvre qu'elles accompagnent. Fracaſtor eſt, autant que je le puis ſavoir, le premier d'entre les modernes qui les ait décrites, ſous les noms de *Lenticulæ*, *Puncticulâ* ou *Peticulæ*; car tels étoient les noms qu'on donnoit communément de ſon tems à cette fièvre & à ſes taches. *Sunt & aliæ febres, quæ mediæ quodammodo ſunt inter verè peſtilentes & non peſtilentes... quales illæ fuere quæ annis 1505 & 1528, in Italiâ primùm apparuere, ætate*

& d'autres fois d'une couleur livide ; mais elles ne s'élèvent jamais au-dessus de la peau (1). Elles sont petites, mais généralement en si grand nombre, qu'à une petite distance la peau paroît seulement un peu plus rouge qu'à l'ordinaire, & comme si la couleur étoit uniforme par-tout ; mais en regardant de plus près, on apperçoit les interstices. Ces taches sont la plupart du temps si peu remarquables, qu'à moins qu'on ne les examine avec beaucoup d'attention, elles peuvent échapper à la vue. Elles sont plus nombreuses sur la poitrine & sur le dos ; il s'en trouve moins sur les jambes & sur les bras, & je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu au visage. Elles paroissent quelquefois dès le quatrième ou le cinquième jour, & d'autres fois pas plutôt que le quatorzième. Elles ne sont jamais critiques, & l'on ne doit pas les mettre au nombre des signes mortels ; elles concourent seulement, avec d'autres signes, à constater la nature de la maladie. Plus elles approchent d'une couleur pourprée, plus elles indiquent de danger. J'ai remarqué dans un petit nombre de cas, au lieu de taches, des raies pourprées, & des pustules qui sont peut-être plus à craindre. Les taches pétéchiales ne paroissent quelquefois qu'après la (2) mort : il arriva dans l'hôpital qu'en saignant un ma-

---

nostrâ non priùs notæ, certis vero regionibus familiares, ut Cypro & vicinis insulis, majoribus etiam nostris cognitæ, vulgus Lenticulas, aut Punctícula appellat, quod maculas proferant, lenticulis aut punctúris pulicum símiles. Quidam mutatis litteris Peticulas dicunt. Fracastor. De Morb. Contag. Lib. II. Cap. vj.

(1) On ne doit pas par cette raison les rapporter à ce que les anciens appelloient *ecthymata*, qui dénotent des pistules ou éruptions plus élevées que la peau, comme dans les fièvres milliaires, avec lesquelles on ne doit pas confondre cette fièvre.

(2) Cette circonstance, ainsi que plusieurs autres qui se rencontrent dans cette fièvre, sont communes à la peste. *Voyez* Diemerbroeck. *de Peste, Lib. IV. Hist. V.*

lade, les taches pétéchiales parurent ſur ſon bras au-deſſous de la ligature, & nulle part ailleurs.

Quoique cette fièvre ſoit d'une eſpèce continue, elle a généralement des redoublemens ſenſibles pendant la nuit, avec une rémiſſion & ſouvent des ſueurs partielles le jour, & après avoir continué long-temps, elle eſt ſujette à ſe changer en hectique, ou à prendre une forme intermittente.

La durée de cette fièvre eſt incertaine; je l'ai vu finir par la mort ou par le rétabliſſement de la ſanté, en ſept jours, à compter du tems que le malade gardoit le lit; mais dans les hôpitaux, elle continuoit généralement depuis quatorze juſqu'à vingt jours (1); & quelques-uns moururent, & d'autres ſe ſont rétablis après quatre ſemaines de maladie. Depuis le temps que le pouls s'abat juſqu'à la mort, ou juſqu'à une criſe favorable, on apperçoit peut-être moins de changement d'un jour à un autre dans cette fièvre que dans la plupart des autres. Quand elle eſt d'une longue durée, elle ſe termine ſouvent par des ſuppurations des parotides (2), ou des glandes axil-

---

(1) Le docteur Clephane, un des médecins de l'armée, a remarqué que les changemens les plus ſenſibles en un état meilleur, étoit généralement le dix-ſeptième jour depuis que le malade ſe trouvoit aſſez mal pour garder le lit. On doit faire d'autant plus d'attention au cours ordinaire de cette fièvre, qu'on ne doit pas eſpérer de procurer une criſe convenable avant ce temps, excepté dans une rechûte, dont le cours eſt ordinairement moins long.

(2) Les parotides ne ſuppurent pas d'elles-mêmes, mais ſeulement quelques-unes des glandes lymphatiques qui ſont au-deſſus. Je me rappelle un exemple d'une tumeur de cette eſpèce, des deux côtés, ſans aucune indiſpoſition précédente; la perſonne n'en ſoupçonnant pas la cauſe, & y ayant appliqué un cataplaſme réſolutif, fut ſaiſie ſur le champ, tandis que les tumeurs s'affaiſſoient de la fièvre d'hôpital. Cela eſt arrivé à M. Duncan Forbes, chirurgien de la ſeconde brigade des gardes à cheval, qui étoit aide-chirurgien dans l'hôpital, tandis que cette fièvre y étoit très-fréquente.

laires ; & lorſqu'elles ne paroiſſent point, il devient probable que la fièvre eſt entretenue par quelque abcès qui ſe forme intérieurement. Pluſieurs ſe plaignent, après la criſe, de douleurs dans les membres & de privation de repos, & preſque tous, d'une grande foibleſſe, d'un étourdiſſement, d'un vertige & d'un grand bruit dans les oreilles.

Après avoir rapporté les marques qui caractériſent davantage cette fièvre, j'ajouterai ſeulement qu'il y en a quelquefois de foibles degrés, qu'on a peine à définir, & qu'on ne peut découvrir dans les hôpitaux qui ſont pleins, qu'en obſervant les malades dans un état languiſſant, quoique la nature de la maladie pour laquelle on les avoit admis, parût ſuſceptible d'une plus prompte guériſon. Dans ce cas, les ſeuls diagnoſtics ſont de légers maux de tête, la langue blanchâtre, manque d'appétit, & d'autres ſymptomes fiévreux très-peu conſidérables.

§. III. *Des Pronoſtiques.*

Les perſonnes déjà affoiblies par d'autres maladies, ou par d'autres accidens, (celles, par exemple, qui ont éprouvé la ſalivation), ſont plus ſuſceptibles de l'infection que les perſonnes fortes & vigoureuſes, & courent plus de riſque. Ceux qu'on admet dans des hôpitaux trop chargés de monde, & qui ont la petite vérole, quoiqu'elle ſoit d'une eſpèce favorable, tombent promptement dans cette fièvre, & ils courent plus de riſque que d'autres d'en mourir. Une perſonne qui s'eſt rétablie, devient auſſi ſujette à une rechûte, qu'elle l'étoit d'abord à cette maladie ; mais l'on n'a pas obſervé ſi ceux qui ont eu des abcès ſont auſſi expoſés à retomber que les autres. La ſeconde fièvre ſe trouve accompagnée d'un double danger, parce que la première a beaucoup affoibli le malade. La marque évidente de la

corruption de l'air dans un hôpital, c'eſt lorſque beaucoup de gardes tombent malades.

On ne doit point tirer d'aucun ſigne ſeul quelque pronoſtique, & tous ces ſignes réunis ſont peut-être plus trompeurs dans cette fièvre que dans les autres. Les ſuivans paroiſſent communément favorables; un petit délire, les forces peu diminuées, l'urine trouble ſur le déclin de la maladie, & dans le même tems une ſueur douce ou une moiteur répandue par tout le corps; ou même la peau douce & la langue moite; ou bien des ſelles liquides ſuccédées d'une ſueur; un pouls à qui le vin & les cordiaux donnent de la force, avec une diminution de la ſtupeur, du tremblement & des autres affections du cerveau. Il paroît que dans cette fièvre, la ſurdité eſt un ſigne favorable. Du ſédiment dans l'urine, ſans aucun autre changement favorable, n'eſt pas un ſigne sûr de rétabliſſement, & quelques perſonnes ont guéri ſans cela.

Les ſignes défavorables ſont un ſoubreſaut des tendons, des yeux fort enflammés & égarés, la parole prompte & le ſon de la voix altéré, un délire violent, des inſomnies continuelles, des vomiſſemens, des ſelles fréquentes, avec un pouls qui s'abat & une augmentation du mal de tête, les extrémités froides & un tremblement de la langue. On a remarqué qu'un des plus mauvais ſignes eſt lorſque le malade ſe plaint de la perte de la vue; qu'il avale avec peine, qu'il ne ſauroit tirer la langue quand on le lui dit; quand il ne peut ſe tenir couché que ſur le dos & qu'il ſe tient les genoux élevés, ou lorſqu'étant inſenſible, il fait des efforts pour ſe découvrir la poitrine, ou qu'il eſſaie ſouvent de ſortir du lit, ſans en donner aucune raiſon. S'il ſe joint à quelques-uns de ces ſignes des ſelles ichoreuſes, cadavéreuſes & involontaires, elles indiquent une mortification dans les inteſtins & une mort prochaine.

On ne sera pas surpris de trouver la plupart de ces pronostiques communs aux autres fièvres, lorsqu'elles sont avancées, si l'on vient à considérer que quelle que soit la cause qui produit une fièvre, si cette fièvre dure long-temps, elle corrompt les humeurs, affecte le cerveau & les nerfs à-peu-près de la même manière que celles qui tirent leur origine de l'infection.

§. IV. *Des Dissections.*

Les dissections de ceux qui moururent de la fièvre d'hôpital commune, & de ceux du régiment de Houghton, dont la maladie leur vint des prisons, montèrent en tout à dix. Dans quelques-uns on ouvrit toutes les cavités; & dans les autres on n'examina que le cerveau ou les intestins. J'ai jugé à propos de faire mention de ces imperfections dans cette partie, afin que, s'il est possible d'apprendre quelque chose de plus par le moyen des dissections, on ne regarde point ce que nous avons fait comme quelque chose de complet, & que cela ne détourne point les autres de pousser plus loin leurs recherches.

Le phénomène qu'on s'attendoit le moins à trouver après la mort, ce fut des abcès dans le cerveau; c'est pour cela que j'en ferai mention plus particulièrement. Ce fut à Gand que je les remarquai pour la première fois. Le soldat en qui j'en trouvai un, n'ayant été admis à l'hôpital que deux jours avant sa mort, je conjecturai seulement par les symptomes & par le détail imparfait qu'on me fit de sa maladie, que sa mort avoit été causée par une fièvre de cette espèce, après avoir langui près d'un mois. Je trouvai environ trois onces de matière purulente dans les ventricules du cerveau, & je remarquai que toute la substance corticale & médullaire étoit extrêmement flasque & molle. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que

je découvris de la même matière ſur la partie ſupérieure du cervelet ; & cependant ce malade, avec une ſtupeur & une ſurdité, ne laiſſa pas juſqu'à la nuit qui précéda ſa mort, de conſerver ſa raiſon ſi entière, qu'il répondoit diſtinctement à tout ce qu'on lui demandoit ; mais vers ce temps-là les muſcles de la face commencèrent à devenir convulſifs.

De deux ſoldats qui moururent indubitablement de cette fièvre, dans l'un le cerveau avoit ſuppuré, & dans l'autre le cervelet. Dans le premier cas, le malade eut une ſtupeur & une ſurdité dès le commencement, mais il ne tomba point en délire, & ne perdit pas tout-à-fait la raiſon. Son pouls s'affaiſſa de bonne heure. Environ dix jours avant ſa mort, la tête commença à lui enfler, & elle continua à être fort groſſe, juſqu'à ce qu'elle diminuât un peu deux jours avant ſa mort. Pluſieurs jours avant qu'il mourût, il ne vouloit prendre que de l'eau froide. Pendant ſa maladie, il ſe tenoit continuellement couché ſur le côté droit. La tête ayant été ouverte, on trouva dans la ſubſtance de la partie antérieure de l'hémiſphère droit du cerveau, un abcès de la groſſeur d'un œuf, qui étoit plein d'une matière fluide ſemblable à du petit-lait. Cinq autres ſoldats, malades de la même fièvre, eurent pareillement la tête enflée ; mais ils en revinrent (1). Je n'avois jamais remarqué auparavant ce ſymptome extraordinaire, & je ne l'ai pas trouvé depuis. Dans l'autre cas, l'abcès du cervelet étoit environ de la groſſeur d'un petit œuf de pigeon, & il renfermoit pareillement une matière fluide & ichoreuſe. Ce malade n'avoit pas

(1) Cela eſt arrivé à Inverneſſ, & preſque tous les ſoldats dont il eſt ici queſtion, étoient du régiment d'Houghton. *Voyez* page 29.

non plus tellement perdu l'uſage de la raiſon ; qu'il ne répondît ſenſément aux queſtions qu'on lui faiſoit. Deux jours avant ſa mort, ſon urine devint fort pâle. Ces deux cadavres furent ouverts par M. Breach, alors aide-d'hôpital, maintenant apothicaire dans le fauxbourg de Souch-wark.

Les ſuppurations dans le cerveau ne furent pas conſtantes ; car un autre ſoldat qui mourut environ ce même tems, & qui avoit été malade à-peu-près le même nombre de jours, avec des ſymptomes ſemblables, excepté la pâleur de l'urine, n'eut point d'abcès ni dans le cerveau ni dans le cervelet. On ouvrit par la ſuite deux autres ſoldats ; la ſubſtance corticale du cerveau parut enflammée ; mais on ne trouva point de ſuppuration. Dans l'un, les gros inteſtins étoient déjà corrompus, & les grêles fort enflammés. Un dévoiement l'emporta, & un inſtant avant qu'il mourût, il lui ſortit par le nez de la matière ichoreuſe. Dans l'hôpital militaire d'Ipſwich, un ſoldat étant mort de cette fièvre lorſqu'on s'y attendoit le moins, après avoir été près de ſe rétablir, on ne lui trouva aucune ſuppuration dans le cerveau. Le docteur Cléphane me dit à-peu-près dans le même temps, qu'il avoit fait ouvrir la tête d'une perſonne qui mourut après la formation d'un abcès dans chacun des orbites, & qu'il avoit trouvé le cerveau très-flaſque, & environ deux onces de ſérosité fluide dans les ventricules. Mais on n'examina pas davantage ces deux corps.

Je n'entreprendrai point de décrire les autres particularités que j'ai remarquées dans ces diſſections ; car quoique je les aie écrites au long, ce qu'on vient de dire ſuffit ici pour tirer les concluſions ſuivantes.

Comme la tendance à la putréfaction, pendant tout le cours de la maladie, eſt très-grande, auſſi ſe termine-t-elle généralement, quand elle devient fatale, ſoit par une mortification actuelle de quelque partie, ou par un abcès du cerveau, ſouvent icho-

reux. Les inteſtins ſont plus particulièrement ſujets à ſe mortifier, puiſqu'il y a peu de ces malades qui meurent ſans des ſelles cadavéreuſes & involontaires; & d'après l'obſervation que nous avons faite, que les taches pétéchiales ne paroiſſent qu'après la mort, il paroît raiſonnable de conclure qu'elles ſont toujours cauſées par une diſſolution & une corruption du ſang. Les ſueurs putrides & l'odeur infecte qu'exhale le corps peu avant la mort, peuvent ſervir de nouvelle preuve de ce qui a été avancé. A l'égard des abcès, ſi ſouvent trouvés dans le cerveau, on peut regarder ceux qui contiennent une matière ichoreuſe, comme une ſorte de mortification particulière aux parties de cette contexture. Et par les cas précédens, il eſt naturel de conclure que ces abcès ne ſont point rares dans cette fièvre (1).

De ce que le cerveau paroît enflammé ſans ſuppuration, on peut rendre par-là de ce que les mêmes remèdes ont quelquefois dans cette fièvre des effets oppoſés. Car quoique le vin & les cordiaux ſoient ſouvent les meilleurs remèdes lorſqu'elle eſt avancée, cependant il ſe trouve des malades qui ne les ſauroient prendre ſans augmenter le délire : ceux-là par conſéquent ont probablement dans le cerveau quelque inflammation plus conſidérable qu'à l'ordinaire.

La dernière obſervation que je ferai à l'égard des diſſections, eſt que la grande diſpoſition de cette fièvre à la putréfaction, la réduit au rang des maladies peſtilentielles, dont toutes les eſpèces ſont remarquables par l'abattement des forces, l'affaiſſement du pouls, la déjection des eſprits, par des ſueurs &

(1) Il paroît par les nombreuſes diſſections qu'on fit de ceux qui moururent de la dernière peſte à Marſeille, qu'il y avoit toujours quelque viſcère d'enflammé & de mortifié, & que le cerveau & les poumons étoient le plus ſouvent affectés de cette manière. *Voyez* le traité de la peſte, Part. I.

des ſelles putrides, des taches pétéchiales, & autres ſymptomes de corruption.

Telles ſont les concluſions que nous pouvons tirer raiſonnablement de la diſſection des corps ; mais vouloir détermine par ce moyen la première cauſe morbifique, tandis qu'on n'en voit que les effets, & vouloir par-là rendre raiſon de toutes les variétés de cette fièvre, c'eſt une entrepriſe trop grande. Il ne ſeroit pas juſte non plus de propoſer la méthode que je donne pour le traitement, comme ſi je l'avois tirée de l'inſpection des corps morts, puiſque celle qui m'a le mieux réuſſi eſt fondée ſur l'expérience des autres, ou ſur les eſſais que j'ai faits moi-même avant la plupart des diſſections.

§. V. *Du traitement.*

Dans le traitement de cette fièvre, de même que dans celui de toutes les autres, il faut varier ſa méthode ſuivant l'état de la maladie. Je la diſtinguerai par conſéquent en trois périodes, & dans chacun je propoſerai les remèdes que j'ai par expérience trouvés les meilleurs. Suppoſons que le premier dure tant que la perſonne peut faire ſes fonctions ; que le ſecond période commence quand elle garde le lit, que la fièvre paroît, que la tête eſt quelque peu affectée, mais le pouls toujours plein ; & le troiſième période, lorſque le pouls s'abat, & que la ſtupeur vient avec les autres ſymptomes déjà décrits.

I. Dans le premier période, de même que dans les autres, on doit principalement avoir attention d'éloigner les malades du mauvais air, & ſi l'on ne peut le faire, on doit s'attacher à leur procurer une ſucceſſion continuelle d'air frais par le moyen du feu, ou en tenant les portes & les fenêtres ouvertes ; ou bien purifier la chambre en y répandant du vinaigre ou autres choſes ſemblables. Car quelque remède qu'on donne, tant que l'air perſiſte dans cet état de

corruption, & que même elle augmente à cauſe de la tranſpiration des malades, il y a fort peu d'eſpérance de guériſon. C'eſt pourquoi dans tous les périodes de la maladie, quand même le malade ne reſpireroit d'autre air infect que celui de ſon atmoſphère, il n'en ſeroit pas moins néceſſaire de tenir les rideaux ouverts, & de lui procurer par toutes ſortes de moyens une ſucceſſion d'air frais. C'eſt de l'exactitude à obſerver cette règle, que dépend en grande partie la guériſon de cette fièvre.

Après cette précaution, je donne un vomitif, & après l'opération un demi-gros de thériaque, avec dix grains de ſel de corne de cerf & quelques verrées de petit-lait fait avec le vinaigre, & je réitère la même choſe le ſoir ſuivant, ſans y joindre le vomitif. Quelquefois je ne me ſers que de ſudorifiques, & par le moyen de ces deux méthodes, je détourne communément les ſymptomes qui ſont les avant-coureurs de cette fièvre reçue par contagion.

Il ne faut pas omettre une circonſtance qui paroîtra peut-être minutieuſe. Comme non-ſeulement dans les commencemens, mais encore par la ſuite, la guériſon dépend beaucoup d'une ſueur libre, il eſt fort utile, ſur-tout pour ceux qui ſont moins propres, d'avoir les pieds & les mains lavés avec de l'eau & du vinaigre chauds. S'il faut que le malade reſte après la ſueur dans le mauvais air, je me ſers pour préſervatif d'une décoction de quinquina & de ſerpentaire, dont je parlerai dans la ſuite.

II. Mais dans le ſecond période, lorſque la fièvre ſe manifeſte, ſi le pouls eſt plein, je fais ordinairement tirer un peu de ſang, ſi on ne l'a pas fait plutôt. Lorſque les ſymptomes ſont violens, ils ſemblent indiquer une évacuation abondante; cependant les grandes ſaignées deviennent communément funeſtes, parce qu'elles abattent le pouls & qu'elles affectent la tête. On ne doit même réitérer une ſaignée modérée qu'avec les plus grandes précautions; car comme on

rencontre ici plusieurs circonstances différentes de celles des fièvres ordinaires, l'expérience fait voir pareillement que ceux même dont le sang est coëneux, se trouvent communément plus mal après une seconde saignée, à moins que les poumons ne soient enflammés. Si l'on se sent seulement mal à la tête, il vaut mieux appliquer les sangsues aux tempes que d'ouvrir la veine du bras. Mais dans le délire, accompagné d'un pouls abattu, les sangsues ne font aucun bien, & j'ai tout lieu de penser qu'elles font quelquefois du mal; on n'a point par conséquent essayé la saignée. Grand nombre de malades ont été guéris sans saignées, & parmi ceux à qui on a tiré beaucoup de sang, très-peu se sont rétablis.

On doit aussi employer les vomitifs avec précaution. Avant la formation de la maladie on peut en prendre un pour la prévenir; & même si l'estomac est chargé de matières corrompues, comme cela arrive assez ordinairement en automne, on croit qu'un émétique convient aussi au commencement du second période, afin de soulager l'estomac & de disposer à la transpiration.

Quand nos troupes revinrent dans l'automne de 1757, de l'expédition à la rade de Basque, on amena à l'hôpital de Portsmouth plusieurs soldats attaqués d'une maladie composée d'une fièvre d'automne & d'une fièvre d'hôpital. La fièvre ordinaire à cette saison, prit bientôt une forme maligne dans les endroits du vaisseau trop chargés de monde où on les mit. Tous ceux qui n'étoient pas fort abattus, & qui ne se plaignoient que d'un grand mal de tête, de constipation & de mal d'estomac, je les faisois d'abord saigner & ensuite purger; après cela procédant de la manière dont j'ai parlé dans le traitement des fièvres d'automne (1), je leur donnois deux fois par

(1) Page 179, &c.

jour

jour un grain de tartre émétique, qui non-seulement faisoit aller par haut & par bas, mais encore amenoit une sueur. Tous ceux qu'on traita de cette manière se rétablirent. Mais dans l'état avancé de la fièvre d'hôpital, lorsque le malade s'est continuellement plaint de nausées; je juge l'émétique dangereux, d'après deux exemples, où après avoir donné l'ipécacuanha dans ces circonstances, la maladie prit soudain une tournure plus fâcheuse. Je ne trouve même pour ce symptome aucune méthode dont l'expérience m'ait montré suffisamment l'efficacité. Mais en d'autres fièvres, que j'ai traitées depuis, & qui, par les nausées continuelles, paroissoient en approcher beaucoup, je suis souvent venu à bout de détruire ce symptome, en donnant la potion saline de Rivière (1) dans le temps de l'effervescence; mais je la réitérois plus souvent qu'on ne le fait communément. Voici ma formule.

℞. *Salis absinthii* ℈iv. *sacchari albi* ʒij. *solve ex aquæ puræ* ℥iv. *& admisce aquæ cinnamomi simplicis* ʒij.

Dentur omni horâ cochlearia iij, *cum cochleari uno succi limonum, donec æger nauseare desierit.*

---

(1) *Huic symptomati (scilicet vomitui) gravissimo statim medetur, quasi miraculo, sal absinthii ad* ʒi *in succi limonum recentis cochleari exhibitum, ut experientia didici. River. in Cap. de Febr. Pestil nt.* On peut déduire la manière dont ce remède opère de l'expérience XLIV, Mémoires sur les substances septiques & antiseptiques. Les deux éditions originales de Rivière, portent dans la mixture précédente, une dragme de sel; je crois que c'est une faute d'impression, & qu'il faut un scrupule, si l'auteur a eu intention de ne donner qu'autant de sel qu'il en faut pour rassasier l'acide, & si le sel dont il faisoit usage étoit de la même force que le nôtre. On peut douter de la dernière circonstance, si l'on considère qu'autrefois on préparoit souvent le sel d'absinthe avec le soufre, & par le moyen de l'acide qu'il renferme, il devenoit un alcali beaucoup plus foible que celui qu'on trouve actuellement chez nos apothicaires. On avoit en ce tems-là recours à ce sel, en différentes

Avant ce remède, je fais prendre quelquefois au malade une infuſion de fleurs de camomille, pour lui nettoyer l'eſtomac; d'autres fois j'omettois cette infuſion; mais s'il étoit reſſerré, je lui ordonnois toujours un lavement laxatif, que je faiſois réitérer tous les jours, ou fréquemment, ſi le malade n'alloit point autrement à la ſelle.

Le ſoin qu'on doit prendre enſuite, eſt d'exciter la ſueur; mais dans ce période de la fièvre, on ne doit faire uſage que de ſudorifiques doux, & l'on ſe ſervoit pour cet effet du *ſpiritus Mindereri.* Mais il arrive communément que la cauſe morbifique ſe trouve alors trop enracinée pour que les ſueurs l'emportent. A moins qu'elles ne viennent aiſément, & qu'elles n'apportent du ſoulagement au malade, il ne faut point inſiſter deſſus. Bien plus, ſi elles viennent d'elles-mêmes & qu'elles ſoient abondantes avec un pouls petit & fréquent, on doit les arrêter. La fièvre commence alors à éluder toute la force des véſicatoires, des alexipharmaques, & des ſudorifiques, juſqu'au temps ordinaire de ſon déclin. Entre pluſieurs exemples dont j'ai été témoin, je me contenterai d'en rapporter un ſeul. M. Anneſly, un des

---

maladies de l'eſtomac, parce qu'on lui croyoit toutes les vertus de la plante originale. L'acide n'y fut ajouté, à ce qu'il paroît, que pour le rendre plus agréable à l'eſtomac. Mais maintenant nous trouvons que le ſel lixiviel de toutes les plantes réuſſit auſſi-bien que celui d'abſinthe, & que le ſuc de limon, ou quelqu'autre acide, eſt néceſſaire pour produire une efferveſcence & le développement de quelque air fixe, d'où dépend la vertu de ce remède utile. *Voyez* mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques, Expérience XLIV.

Depuis que ceci eſt imprimé, j'ai trouvé dans les obſervations de Rivière (Cent. 1. Obſ. XV.) que la proportion ordinaire du ſel d'abſinthe étoit d'un ſcrupule ſur une cuillerée de jus de limon; ce qui prouve qu'il y a réellement, comme je le ſoupçonnois, une faute d'impreſſion dans le chapitre *de Febre Peſtil.*

aides de l'hôpital, fut attaqué de la fièvre d'hôpital, & après avoir gardé le lit quatre ou cinq jours, & avoir eu les véſicatoires appliqués, il prit pluſieurs doſes de muſc, chacune de vingt-cinq grains, qui ranimèrent le pouls & occaſionnèrent une ſueur abondante. La fièvre continua cependant juſqu'au dix-ſeptième jour, qu'elle ſe diſſipa avec une moiteur de la peau & des urines troubles.

C'eſt pourquoi, dès que la maladie ſe confirme, il eſt à propos de ne donner d'autres remèdes que ceux qu'on a recommandés auparavant dans le traitement des fièvres inflammatoires (1), ſavoir la poudre de contrayerva, avec le nitre, le camphre, & l'eau d'orge acidulée avec du vinaigre.

Quoiqu'on prévînt la conſtipation par des clyſtères émolliens, de peur que la matière fécale venant à s'accumuler, ne ſervît à entretenir la corruption, il ne faut pas cependant encourager un dévoiement, à cauſe de la grande foibleſſe qui accompagne cette maladie.

Je me ſuis ſervi vers ce tems-là des véſicatoires, mais ſans aucun ſuccès. Bien plus, à la première attaque, on appliqua les véſicatoires ſur toute la tête, & l'on entretint la plaie pendant quelques jours ; mais ſans apporter aucun ſoulagement, ou ſans même prévenir aucun des ſymptomes ordinaires.

III. Nous voici maintenant arrivés au troiſième période, qui eſt le plus long. Dans cet état le pouls s'affaiſſe, la ſtupeur eſt grande, on eſt menacé du délire, & il ſurvient ſouvent des taches pétéchiales. Ce changement commence dans les trois ou quatre jours après la formation de la fièvre, ſouvent plus tard, ſuivant les circonſtances & la manière dont on l'a traitée. Mais il eſt bon d'obſerver, que ſi l'on a ſaigné le malade une fois ou deux abondamment dès qu'il

(1) Part. III. Chap. I.

s'eſt plaint, il ne paſſera pas communément par le ſecond période, & d'un état fort peu éloigné de la ſanté, ſon pouls ſera diſpoſé à s'abatrre, & tout d'un coup il tombera en délire. Soit que cette altération arrive par la mauvaiſe conduite, ou par le cours de la maladie, nous devons varier la méthode, & regarder comme la partie la plus eſſentielle, l'entretien du principe de vie, ſur-tout vers le déclin de la fièvre; mais on ne ſauroit le faire ſans employer des remèdes plus chauds que ceux qu'on a propoſés juſqu'ici. C'eſt pourquoi dès que le pouls commence à être languiſſant & l'urine à devenir pâle, nous devons omettre le nitre dans les poudres diaphorétiques (1), & le remplacer par dix grains de ſerpentaire de Virginie.

J'ai quelquefois donné une décoction ſimple de cette racine, y ajoutant quelque liqueur ſpiritueuſe en petite quantité. J'ai preſcrit d'autres fois le même remède en ſubſtance, depuis deux ſcrupules juſqu'à un gros par jour, ce qui fut ſuivi de bons effets. Mais le hazard me fit naître à la dernière campagne l'idée d'y ajouter du quinquina. Un homme, malade de cette fièvre, avec des taches pétéchiales, ayant eu un véſicatoire appliqué au dos, cette partie commença à ſe mortifier; mais lui ayant donné une forte décoction de quinquina, avec uu peu de la teinture de cette ſubſtance, qu'il continua pendant quelques jours avec les cordiaux ordinaires, la plaie commença à ſuppurer & à prendre un tour ſi favorable, qu'on ne doutoit point que le malade ne ſe rétablît. Ayant pris enſuite du dégoût pour ce remède, il le diſcontinua; ſur quoi la gangrène revint & il mourut. C'eſt-là toutefois ce qui m'a engagé à joindre le quinquina à la ſerpentaire, dans l'état avancé de cette fièvre. Les neuf premiers qui prirent ce re-

(1) Part. III. Chap. I.

mède composé, recouvrèrent la santé, quoiqu'il y en eut quatre qui eussent des taches pétéchiales. De trente-neuf malades dont je pris soin pendant cette saison, je n'en perdis que quatre. Mais il faut ajouter que les endroits où les malades se trouvoient, étoient parfaitement bien aérés, & que la fièvre n'étoit pas accompagnée de symptomes aussi fâcheux que je lui en ai vu quelques autres fois. Car à Ipswich, où elle étoit plus maligne, & où l'air d'hôpital devint tellement infect que presque toutes les gardes furent attaquées de cette maladie, aussi bien que ceux qu'on admettoit pour d'autres cas, je crois en avoir perdu environ le double proportionnellement; car je n'en ai point tenu de registre exact.

La première fois que je joignis le quinquina à la serpentaire dans les cas ordinaires, je commençai par une quantité beaucoup plus petite que celle que je donnois dans la gangrène, dans l'intention de l'augmenter peu à peu; mais trouvant que la foible dose réussissoit si bien, je la changeai rarement. Voici la recette dont je fais actuellement usage:

℞. *Corticis Peruviani in pulverem contriti* ʒiij, *coque ex aquæ fontanæ* ℥xvj *ad* ℥viij. *adjectis sub finem coctionis radicis serpentariæ Virginianæ contusæ* ʒij *stent per horam, dein colaturæ admisce aquæ alexiteriæ spirituosæ cum aceto* ℥ij *sacchari albi* ℥ß.

La dose ordinaire étoit quatre cuillerées toutes les six heures; si cela échauffoit le malade, je ne lui en faisois prendre que trois. Mais s'il étoit plus bas qu'à l'ordinaire, je donnois quatre cuillerées toutes les quatre heures, diminuant la dose ou la donnant à de plus longs intervalles suivant les circonstances. J'ai quelquefois diminué la dose de la serpentaire & de la liqueur spiritueuse, quand j'ai imaginé qu'elles échauffoient trop.

Il y eut un cas où la fièvre finit par la suppuration

d'une des parotides ; elle fut ouverte & guérie pendant qu'on faiſoit uſage de ce même remède.

Outre ce remède, il eſt quelquefois à propos de donner un cordial volatil, de cette manière :

℞. *Aquæ fontanæ* ℥vj. *aquæ nucis moſchatæ* ℥j. *confectionis cardiacæ* ʒiß. *ſalis cornu cervi* ʒß. *ſyrupi croci* ℥ß. *miſce.*

Dentur ſubinde in languoribus cochlearia ij *vel* iij.

On conſomme communément cette doſe en vingt-quatre heures. Mais hors des hôpitaux, & par-tout où l'on peut ſe procurer le vin en abondance, je ne faiſois point uſage de ce cordial, ou je m'en ſervois beaucoup moins. En général, il convient bien dans l'état bas de ces fièvres, & c'eſt la meilleure reſſource, après le vin, dans les grands abattemens occaſionnés par des ſaignées faites mal-à-propos, ou par une longue diète. Mais en fait de cordial agréable & efficace dans ce période de la maladie, il n'y en a point qu'on puiſſe comparer au vin. On accordoit par jour aux ſimples ſoldats, depuis un poiſſon juſqu'à un demi-ſeptier d'un vin fort, converti en petit-lait, ou mêlé avec la panade qui étoit leur ſeule nourriture. Mais à ceux qui n'étoient pas dans l'hôpital, je preſcrivois communément du vin du Rhin, ou du petit vin de France. Quelques-uns en buvoient près d'une chopine par jour & une partie ſans eau. La vertu du vin eſt en effet ſi puiſſante dans ce période ds la fièvre que j'ai vu pluſieurs perſonnes réduites extrêmement bas, & refuſant la décoction à cauſe de ſon goût, en réchapper en ne prenant qu'un peu de panade avec du vin & de la mixture volatile, toutes les deux ou trois heures alternativement. Et peut-être n'y a-t-il aucune règle plus importante dans cet état, que de recommander à ceux qui ont ſoin des malades, de ne les jamais laiſſer long-temps, lorſqu'ils ſont foibles, ſans prendre quelque choſe de cordial & de nourriſſant. J'ai vu des perſonnes dans un état qui donnoit des eſ-

pérances, abattues à n'en pouvoir revenir, pour avoir passé une nuit entière, & vers le temps de la crise, sans rien prendre qui pût les soutenir. Les malades ne peuvent être plus bas que dans l'état avancé de cette fièvre; c'est par cette raison qu'Hoffman conseille de les tenir continuellement au lit, & qu'il ne leur permet pas même de se lever sur leur séant. Dans le dernier période de cette maladie, aussi bien que dans le scorbut de mer, on diroit que la force du cœur est trop petite pour porter le sang au cerveau, à moins qu'on ne soit dans une situation horisontale (1).

Mais quelque nécessaires que soient le vin & la décoction ci-dessus, dans le bas état de la fièvre, on doit se ressouvenir que pendant tout ce long période, il ne faut donner ces remèdes que comme anti-septiques & pour soutenir le principe de vie; sans avoir pour but de relever entièrement le pouls, de soulager totalement la tête, ou de forcer les sueurs avant que la nature ne se détermine de ce côté-là: ce qui arrive rarement avant le quatorzième jour. Car quoique les saignées immodérées dans les commencemens, & dans la suite l'usage trop fréquent des médicamens chauds, puissent occasionner la mort avant ce période, cependant, autant que j'ai pu l'observer, ces remèdes, dont j'ai fait jusqu'à présent usage, ne sont pas assez puissans pour amener plutôt une crise favorable.

Nous avons vu que la stupeur se trouvoit inséparable de cette fièvre, particulièrement dans son état d'abattement, & que sur le soir elle étoit sujette à se changer en un léger délire. S'il n'y a rien autre chose, comme ce symptome est dans l'ordre naturel, il ne faut rien faire. Mais si le délire augmente par l'usage du vin, si les yeux paroissent égarés & que la voix devienne plus vive, c'est une forte présomption d'une

(1) *Voyez* la description du scorbut de mer, dans les voyages de Mylord Anson.

véritable phrénéſie. J'ai obſervé qu'alors tous les remèdes internes échauffans, ne faiſoient qu'aggraver les ſymptomes, tandis que les véſicatoires, qui étoient inutiles auparavant, devenoient extrêmement avantageux. On doit par conſéquent en faire uſage dans ces conjonctures, de même que dans les fièvres inflammatoires. Je n'ai point eu occaſion d'eſſayer, dans le délire de cette maladie, les fomentations aux pieds avec de l'eau chaude & du vinaigre, que j'ai trouvé depuis la guerre ſi efficaces en d'autres fièvres (1). Je ſuis aſſez porté à croire que dans ce cas-ci, elles réuſſiroient mieux que les ſinapiſmes & les véſicatoires, pourvu qu'on les appliquât aſſez ſouvent & aſſez long-tems. Dans les fièvres inflammatoires, l'effet en eſt peu ſenſible la première heure, & cependant elles réuſſiſſent dans la ſuite. Pour remède interne, j'omettois pendant quelque tems la décoction, mais je continuois la boiſſon acide (2), & je donnois le camphre avec la poudre de contrayerva compoſée, & le nitre, comme auparavant. Si le délire ſe trouvoit accompagné d'une voix lente & ſans violentes agitations, on continuoit la décoction & le vin, ſans aucun autre remède. Je ne connois point d'exemple où ce ſymptome ait diſparu tout-à-fait avant le tems ordinaire de la criſe. Ayant remarqué que le délire provenoit de deux fautes tout-à-fait contraires, les ſaignées copieuſes & réitérées, & le vin & les cordiaux donnés de trop bonne heure, il s'enſuit que les principes, par rapport au traitement, ſont très-délicats. Ainſi ni le régime chaud, ni le rafraîchiſſant, ne conviennent pas à tous les malades, ni dans tous les différens périodes de la maladie.

S'il ſurvient une diarrhée dans le déclin de la fièvre, il ne faut point l'arrêter, mais la modérer, en

(1) Part. III, Chap. II, §. 1.
(2) L'eau d'orge acidulée avec du vinaigre.

ajoutant quelques gouttes de la teinture thébaïque, au total de la décoction alexipharmaque ; ou bien en donnant quelques cuillerées de julep de craie avec l'opium, dont on a fait mention ci-deſſus (1). Car, quoiqu'on puiſſe regarder le cours de ventre comme critique, cependant les malades étant trop abattus pour ſupporter de grandes évacuations, on doit le reſtreindre un peu : & j'ai ſouvent remarqué que lorſqu'on l'a traité de la ſorte, vers le temps ordinaire de la criſe, le malade tombe dans une ſueur douce qui emporte la maladie. Dans les eſpèces les plus fâcheuſes de cette fièvre, & ſur-tout lorſqu'elle ſe rencontre avec la dyſenterie, les ſelles ſont fréquemment ſanguinolentes. Dans ce cas dangereux, ſi l'on peut attendre quelque ſecours des remèdes, ce ne peut être que de ceux-là. Il faut ſe ſervir avec beaucoup de précaution, des opiates & des aſtringens, à proportion de la nature putride des ſelles.

Nous allons maintenant conſidérer l'état du malade après que la fièvre eſt paſſée, ou lorſqu'elle a changé de forme. Si la maladie ſe termine par une ſuppuration au-deſſus d'une des parotides, (car la glande elle-même ne ſuppure point) il eſt néceſſaire d'ouvrir de bonne heure l'abcès, ſans attendre la fluctuation ou que la tumeur s'amolliſſe, ce qui peut fort bien ne jamais arriver, le pus étant ſi viſqueux, que lorſqu'il eſt à ſon point de maturité, la partie paroît preſque auſſi dure au tact, que ſi la ſuppuration n'eût pas commencé (2).

---

(1) Page 185, &c. Note.

Pour arrêter sûrement la diarrhée, je préfère maintenant un bol de thériaque avec l'ipécacuanha. *Voyez* la Note *ibid.*

(2) C'eſt ſans doute par cette raiſon que l'on n'a pas toujours trouvé ces tumeurs critiques. Rivière ſe vit obligé de faire d'autres évacuations après la tumeur des parotides, peut-être pour ne les avoir pas ouvertes à propos. *Vid. Cap. de Feb. Peſtilent.*

Preſque tous les malades ſe plaignent, lorſque la fièvre eſt paſſée, d'une inſomnie, de fréquens vertiges ou embarras dans la tête, d'une continuation de ſurdité, & autres ſymptomes nerveux. On doit alors prendre le ſoir un opiat avec des remèdes corroboratifs, tels que le quinquina & l'elixir de vitriol. J'ai remarqué que le quinquina eſt non-ſeulement le meilleur remède pour fortifier, mais encore le préſervatif le plus sûr contre les rechûtes. Dans cette dernière intention, il eſt néceſſaire que le convaleſcent en prenne environ trois gros par jour, pendant ſix ou ſept jours conſécutifs, & enſuite tous les jours une doſe plus petite, s'il reſte plus long-tems à l'hôpital. Lorſque le pouls eſt lent, quelques grains d'*aſſa-fœtida*, pris deux fois par jour, font un bon effet. Mais s'il y a quelque apparence d'une fièvre hétique en conſéquence d'un abcès intérieur, on doit traiter ce cas en conſéquence. En comparant quelques-uns des ſymptomes qui reſtèrent aux perſonnes qui recouvrèrent la ſanté, avec l'état où ſe trouva le cerveau dans celles qui moururent, je ſuis porté à croire que quelque partie de cette ſubſtance pourroit ſuppurer ſans empêcher le malade de guérir.

Quelquefois on tombe dans une fièvre intermittente irrégulière, qui, ſi ce n'eſt point une fièvre hétique cauſée par un abcès interne, vient d'avoir négligé de nettoyer les premières voies. Car il eſt aiſé de concevoir qu'après une longue fièvre d'une nature ſi putride, ſouvent accompagnée d'un affoibliſſement des inteſtins, la matière fécale s'accumule & ſe corrompt quelquefois au point qu'elle occaſionne diver-

---

M. Girle, ci-devant chirurgien à l'hôpital Saint-Thomas, m'a dit depuis, qu'il avoit toujours remarqué que ces tumeurs critiques, après ces fièvres, n'étoient point amenées à maturité par des cataplaſmes de mie de pain & de lait, qui en ſe refroidiſſant, ſont plus propres à répercuter le mal en dedans, mais par des emplâtres chauds où il entre des gommes.

ſes maladies. Mais en ce cas, après avoir fait les évacuations convenables par bas, le quinquina eſt preſque infaillible.

§. VI. *De la nature & des cauſes de la fièvre de priſon ou d'hôpital, & des fièvres peſtilentielles en général.*

Il eſt évident, par la relation précédente, que cette maladie eſt d'une nature véritablement peſtilentielle; cela ne paroît que trop par la manière dont la tête ſe trouve affectée, par l'abattement des eſprits, la débilité, le pouls affaiſſé, la ſuppuration des glandes lymphatiques, les ſueurs putrides, les taches pétéchiales, la gangrène & la contagion. Car quoique tous ces ſymptomes ne ſe rencontrent pas en même tems dans la même perſonne, ils ſont cependant communs à la maladie; & l'on n'ignore point que dans la peſte même, les ſymptomes varient ſuivant le degré de virulence & le tempérament de la perſonne qui en eſt attaquée. Je ne parlerai point ici de la diſtinction qu'on doit faire entre la fièvre peſtilentielle & la vraie peſte. Les anciens ne ſont point aſſez clairs ſur ce ſujet, & ceux d'entre les modernes qui prétendent qu'il y a une différence réelle, n'ont point encore été en état de la prouver au point de la mettre hors de toute diſpute.

Je me contenterai par conſéquent de remarquer que quoique la fièvre d'hôpital ou de priſon puiſſe différer en eſpèce de la véritable peſte, on peut cependant la regarder comme une maladie du même genre, puiſqu'elle provient d'une cauſe ſimilaire, & qu'elle eſt accompagnée de ſymptomes ſemblables. La fièvre peſtilentielle qui paroît tous les ans à Conſtantinople, & qui a tant de reſſemblance avec celle de nos hôpitaux & de nos priſons, ne s'appelle peſte, comme me l'a appris le docteur Mordach Makenzie, qui a

réſidé trente ans en cette ville, que lorſqu'elle eſt accompagnée de bubons & de charbons; & peut-être cela eſt-il la meilleure diſtinction qu'on puiſſe faire.

On donne généralement à ces fièvres le nom de malignes, & j'ai fait ſouvent uſage moi-même de ce terme, dans les premières éditions de ces obſervations; mais après de plus amples réflexions, j'ai jugé à propos de l'omettre, parce qu'on a ſouvent abuſé de cette expreſſion, & qu'elle ne donne jamais aucune idée préciſe d'une maladie.

Les fièvres peſtilentielles varient ſuivant l'eſpèce & la quantité des miaſmes virulens, qui ſe mêlent dans la maſſe du ſang; mais toutes dépendent de quelques levains de corruption, ſoit internes, ſoit externes, qu'on peut attribuer à une affection ſcorbutique, ou aux exhalaiſons putrides des ſubſtances animales ou végétales. Je vais commencer par les cauſes éloignées & externes: je parlerai enſuite des immédiates & internes.

I. On doit regarder la fièvre d'hôpital & celle de priſon comme la même maladie, & comme fort peu différentes, ſi tant eſt qu'elles le ſoient, de celle qui paroît après un combat, lorſqu'on laiſſe pourrir & ſe corrompre les morts ſur le champ de bataille. Galien en fait mention comme d'une des cauſes des fièvres (1) peſtilentielles; il eſt d'ailleurs appuyé par le témoignage d'autres auteurs, en particulier par celui de *Foreſtus*, qui fut témoin oculaire d'une maladie de cette eſpèce, qu'il appelle en effet peſte. Elle fut occaſionnée par la même cauſe, ſe trouva accompagnée de bubons & contagieuſe à un point conſidérable (2). Le même auteur parle auſſi d'une fièvre maligne qui parut à Egmont dans le North-Hollande, & qui fut cauſée

(1) *Epit. Galen. de Feb. Differ. Lib. I, Cap. IV.*
(2) *Obſerv. Lib. VI. Obſerv. XXVI.*

par la putréfaction d'une baleine abandonnée sur le rivage (1). Il y a une observation semblable de l'équipage d'un vaisseau françois qui fut attaqué d'une fièvre, pour avoir laissé corrompre du bétail qu'ils avoient tué dans l'isle de Névis aux Indes occidentales (2). Ils furent saisis d'une douleur de tête & de reins, d'une grande foiblesse & d'un grand mal d'estomac, accompagnés de fièvre. Quelques-uns eurent des charbons, & quelques autres des taches pourprées après la mort.

Galien assigne deux causes aux fièvres pestilentielles: la première, la grande chaleur, lorsqu'il arrive aux humeurs de se trouver dans un état plus putrescible qu'à l'ordinaire; la seconde qui est très-fréquente, est l'état putride de l'air, occasionné ou par un grand nombre de corps morts, qu'on laisse sur le champ de bataille sans les brûler, ou par les exhalaisons des marais ou des lacs corrompus (3).

Diodore de Sicile (4) fait mention d'une maladie des plus remarquables qui soit arrivée à une armée. Elle se fit sentir aux Carthaginois occupés au siège de Syracuse en Sicile, & leur emporta beaucoup de monde. Cet auteur ne se contente pas de rapporter quelques-uns des symptomes les plus remarquables; il raisonne aussi fort bien sur la cause. Il raconte que les douleurs dans le dos & les éruptions (5) étoient communes; que quelques-uns avoient des selles sanguinolentes, & que d'autres se trouvoient saisis tout-à-coup d'un délire, qui les faisoit courir de côté & d'autre, & frapper tous ceux qui se rencontroient en leur che-

---

(1) *Obs. IX, Schol.* Paræus dit que de son temps la même chose arriva sur les côtes de Toscane. *De Peste, Cap. III.*

(2) Traité de la peste.

(3) *De Feb. differ. Lib. I. Cap. IV.*

(4) *Bibliothec. Hist. Lib. XIV. Cap. LXX & LXXI.*

(5) L'original porte φλύκταινα, *des pustules.*

min (1); que les médecins n'y connoissoient aucun remède; & que cette maladie fut d'autant plus funeste, qu'à cause de la contagion les malades se virent abandonnés de tout le monde. En parlant de sa cause, l'historien fait mention de la multitude de personnes enfermées dans un espace étroit; de la situation du camp sur un terrein bas & humide; des chaleurs excessives vers le milieu du jour, suivies de vapeurs froides & humides qui venoient des marais pendant la nuit (2). Il ajoute aussi les exhalaisons putrides qui s'élevoient d'abord des marais, & ensuite des corps morts qu'on n'enterroit point. Cette maladie paroît avoir été un mêlange de fièvre des lieux marécageux & de fièvre pestilentielle.

Nous avons remarqué que la relation qu'a donnée Fracastor des fièvres pestilentielles, accompagnées de taches pétéchiales, est la première & la plus complète que nous ayons. En 1505, il y eut en Italie une de ces fièvres; vingt-trois ans après, il en parut une autre dans le même pays. Cet auteur passe sous silence la cause de la premiète; mais il attribue la dernière à un débordement extraordinaire du Pô, qui étant arrivé au printems, forma des marais, qui par leur corruption infectèrent l'air pendant tout l'été.

Foreſtus remarque, qu'à cause de la seule putréfaction des eaux, la ville de Delft où il pratiquoit, s'est à peine trouvée exempte dix ans de suite de

---

(1) Cette circonstance d'un délire subit s'accorde avec ce que l'on a dit dans la description de la fièvre des pays marécageux, dans les retranchemens près de Bois-le-Duc. *Voyez* Part. III. Chap. IV. §. 2.

(2) On prétend que ce fut-là la pincipale cause des maladies destructives des camps en Hongrie. *Voyez* pages 167, 168 & 169. Note.

la peſte ou de quelque maladie peſtilentielle (1). En 1694, une fièvre parut à Rochefort, en France. On la prit d'abord pour la peſte, à cauſe de ſes ſymptomes extraordinaires & de la grande mortalité (2). Mais M. Chirac, qui fut envoyé par la Cour pour en examiner la nature, trouva qu'elle provenoit de quelques marais, formés par l'inondation de la mer. Il remarqua pareillement que ces vapeurs putrides, qui rendoient une odeur ſemblable à celle de la poudre à canon, étoient portées vers la ville par le vent qui ſouffloit depuis long-temps de ce côté-là. Les deux tiers environ de ceux qui tombèrent malades en moururent (3). Cette fièvre fit le plus de ravage dans les mois de juin, de juillet & d'août, & finit par une grande pluie qui putréfia l'air & rafraîchit l'eau croupie.

Je pourrois apporter pluſieurs autres exemples de cette ſorte de fièvre, occaſionnée par les émanations putrides des marais; mais comme ceux dont nous avons déjà fait mention, ſuffiſent pour prouver ce qu'on a avancé, j'obſerverai ſur le tout que les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne dans les pays bas & humides, peuvent être regardées, quand elles ſont dans leur plus fâcheux état, comme une autre eſpèce de fièvre peſtilentielle, puiſqu'on les a vues avec tous les ſymptomes de virulence particuliers à cette eſpèce de maladie (4).

---

(1) *Obſervat. Lib. VI.* Il ajoute que les magiſtrats firent élever ſur ſes repréſentations un moulin à vent pour agiter & pour rafraîchir l'eau. La Hollande étoit plus ſujette alors aux inondations & à la ſtagnation des eaux qu'elle ne l'eſt à préſent.

(2) *Voyez* Traité des fièvres malignes : œuvres poſthumes de M. Chirac : éloge de M. Chirac, par M. de Fontenelle.

(3) On trouva dans ceux qu'on ouvrit, le cerveau enflammé ou chargé de ſang; les fibres du corps prodigieuſement relâchées; & les inteſtins en ſuppuration ou bien gangrénés.

(4) Part. III. Chap. IV, §. 2 & 3.

On peut remarquer en général que la putréfaction des ſubſtances animales ou végétales dans un air ſec, eſt fort ſujette à produire une fièvre fâcheuſe d'une forme plus continue ; au lieu que les émanations putrides dans une atmoſphère humide, ont plus de diſpoſition à cauſer des paroxyſmes & des rémiſſions. Mais les exhalaiſons du ſang corrompu paroiſſent diſpoſer davantage à un flux de ventre qu'à toute autre maladie. Car quoiqu'il y ait des perſonnes à qui la contagion des ſelles ſanguinolentes donne la fièvre d'hôpital, j'ai cependant remarqué que la plupart du temps cette infection cauſoit la dyſenterie (1).

Par ce que nous venons de dire ſur les cauſes de ces fièvres, il eſt aiſé de concevoir que ces maladies doivent être fréquentes, non-ſeulement dans tous les pays marécageux après une ſaiſon chaude, mais encore dans toutes les villes fort peuplées, baſſes & mal aérées, dépourvues d'égoûts, où les rues ſont étroites & mal-propres, les maiſons petites & ſales ; où l'eau fraîche eſt rare ; où les hôpitaux & les priſons ſont trop chargés de monde, ſans que l'air y ſoit renouvellé, & qui ne ſont point entretenus aſſez proprement ; lorſque dans les temps où les maladies règnent, les enterremens ſe font dans l'enceinte des villes (2), & que les cadavres ne ſont pas mis aſſez avant en terre ; lorſque les tueries ſont auſſi dans l'enceinte des villes ; ou quand on laiſſe pourrir des animaux dans les ruiſſeaux ou ſur du fumier ; lorſqu'il n'y a point d'écoulement pratiqué pour emporter les eaux corrompues ou croupiſſantes du voiſinage ; quand la viande fait la plus grande partie de la nourriture, ſans la mêlanger aſſez avec du pain, des herbages, du vin ou d'autres liqueurs fermentées ; quand on fait uſage de grain vieux & moiſi, ou qui

(1) Part. III, Chap. VI, §. 3.
(2) *Screta de Feb. Caſtrenſ. Malign.*

a été endommagé par l'humidité de la saison; mais par-dessus tout, lorsqu'on n'a pas eu soin de purifier suffisamment les maisons qui ont été une fois infectées. Je dis qu'à proportion du nombre de ces causes ou autres semblables, une ville sera plus ou moins sujette aux maladies pestilentielles, ou à recevoir le levain d'une véritable peste, lorsqu'il y est apporté par quelques marchandises. Je vais ajouter quelques exemples, pour appuyer ces observations.

Constantinople est non-seulement sujette aux retours fréquens de la véritable peste, mais encore à une fièvre pestilentielle qui paroît tous les ans, & qu'on peut regarder comme la maladie épidémique de cette ville (1). Mais on ne doit l'attribuer ni à l'air ni au climat, puisqu'il paroît que l'un & l'autre étoient sains sous l'empire des Grecs, & qu'on a remarqué que même à présent, ceux qui demeurent dans les fauxbourgs, qui se tiennent renfermés & qui s'éloignent de l'infection, ne courent aucun danger. On ne doit pas non plus l'attribuer seulement à la multitude des habitans, à la mal-propreté des rues & à leur peu de largeur, puisqu'il y a plusieurs villes aussi peuplées & moins propres, qui sont exemptes d'aucune maladie pestilentielle: ajoutez que les étrangers y sont moins sujets à cette maladie que les Turcs (2). Il faut par conséquent la rapporter à quelque chose de particulier à la religion de ce peuple. Car outre que les maladies pestilentielles sont fréquentes dans toutes les villes du Levant, elles dominent en

(1) *Voyez* la relation de la peste de Constantinople par Timoni, dans les Transact. Philos. N°. 364, & la relation du docteur Mackenzie. *Ibid.* Vol. XLVIII, art. 63 & 87.

(2) Quoique Timoni observe que les étrangers courent en général plus de risque que les citoyens, il ajoute cependant: *Armeni omnium nationum minime ad pestem sunt dispositi: observo illos pauciſſimis uti carnibus; cepis, porris, alliis, vinoque maxime utuntur.*

Egypte (1), qui paroît en être la ſource, & où l'on ne doit pas en accuſer ſeulement les inondations, puiſque ce pays étoit beaucoup plus ſain avant qu'il devînt une province de l'Empire Ottoman. Dans le Sennar, où le mahométiſme eſt pareillement établi, les fièvres peſtilentielles ſont fréquentes, quoiqu'elles attaquent rarement les peuples de l'Abyſſine qui confinent à ce royaume, & dont le climat eſt plus chaud, mais qui ſont chrétiens (2). A l'égard de cette différence, on peut en aſſigner les cauſes ſuivantes. Les Turcs s'abſtiennent de vin & de toutes liqueurs fermentées, qui ſont des antidotes ſouverains contre la putréfaction (3); ils prennent ſouvent des bains chauds (4), & ſoutiennent le principe du fataliſme, qui empêche le Peuple d'éviter l'infection, & l'Etat d'ordonner des quarantaines & de faire d'autres réglemens qui pourroient prévenir l'importation de la peſte, que leur apporte le commerce avec l'Egypte & les autres lieux infectés de ce mal. Le même principe, mal entendu, leur faiſant omettre de purifier leurs maiſons après une contagion, le germe de la maladie les expoſe à une nouvelle atta-

---

(1) Mackenzie, Tranſact. philoſoph. Vol. XLVIII, art. 63 & 87.

(2) Lettres édifiantes & curieuſes, IV. Rec.

(3) Foreſtus fait à l'occaſion d'une fièvre peſtilentielle qui fit beaucoup de ravages de ſon temps, l'obſervation ſuivante & remarquable. *Quicunque aquam ob ingentem calorem febrilem bibiſſent, (ut villicus quidam, ad quem curandum alio morbo affectum, accitus eſſem, mihi narravit), correpti intra duos dies moriebantur. Qui vero cereviſiam bibebant, utpote potum magis huic noſtræ regioni conſuetum, iis morbus protrahebatur.* Le docteur Rogers remarque que ceux qui ne mangent que de la viande & ne boivent que de l'eau, ſont ſujets à des fièvres putrides & lentes.

(4) Celſe défend le bain dans le temps de la peſte; c'eſt-à-dire, comme on l'a fait voir ci-deſſus, dans la ſaiſon où les fièvres des lieux marécageux dominent. *De Med. Lib. I. Cap. X.*

que, auſſi-tôt que la ſaiſon & l'état de l'air commence à favoriſer ſon développement.

Dans la relation de la fièvre maligne épidémique, arrivée en 1731 à Cork en Irlande, nous trouvons que l'auteur (1) en attribue la cauſe au concours de ces circonſtances ; l'humidité de l'air, l'impureté de l'eau, l'infection d'un nombre prodigieux de tueries, & les reſtes qu'on laiſſoit corrompre dans les rues. Joignez à cela la quantité immodérée de viande que le petit peuple mangeoit ſans pain, ou ſans liqueurs fermentées, pendant la ſaiſon qu'on avitailloit la flotte.

Foreſtus parle d'une fièvre peſtilentielle qui fit de ſon temps beaucoup de ravage à Veniſe, & qui fut cauſée par une eſpèce de petit poiſſon, qui ſe putréfia dans cette partie de la mer Adriatique (2). Le même auteur cite la deſcription que fait *Montanus* de la fièvre peſtilentielle endémique, arrivée à Famagouſte dans l'île de Chypre, provenant de la corruption d'un lac voiſin pendant l'été. Fracaſtor parle de cette maladie, & l'on convient que c'eſt la même qu'il appelle *lenticulæ* ou *punctiçula*, & qu'on a depuis connue ſous le nom de fièvre pétéchiale.

L'hiſtoire eſt pleine d'exemples de fièvres peſtilentielles, qui augmentent les autres incommodités d'un ſiège : bien plus, à peine voit-on un ſeul exemple d'une ville inveſtie depuis long-temps, ſans quelque maladie funeſte de cette eſpèce. Elle ſe trouve quel-

---

(1) See Dr. Rogers's, eſſay on epidemical diſeaſes. On voit en cet ouvrage une curieuſe deſcription des progrès d'une fièvre pétéchiale & de la petite vérole, qui provenoient d'une putréfaction de l'air particulière à la ville de Cork, depuis le mois d'août juſqu'à celui de janvier. Cette ville eſt remarquable par le grand nombre de bétail qu'on y tue tous les ans pour l'uſage de la flotte, & qui monte, à ce qu'on prétend, à plus de 120000 bêtes.

(2) *Obſervat. Lib. VI, Obſ. IX. Schol.*

quefois causée par la mal-propreté de la ville, surchargée de personnes & de bétail qui viennent s'y mettre à couvert, comme cela est autrefois arrivé à Athènes (1) & à Rome (2), & quelques autres fois elle est occasionnée par un grain corrompu (3), & par des viandes salées depuis long-temps, qui étoient devenues putrides.

Quoique la putréfaction des végétaux ne soit pas à beaucoup près aussi funeste que celle des animaux, elle n'est pas cependant sans danger : car les végétaux se pourrissant dans un air renfermé, exhalent une odeur cadavéreuse ; & nous avons des exemples de fièvres occasionnées par les émanations de choux putrides (4), aussi-bien que par celles des plantes des marais. *Forestus* attribue la peste de Delft en 1557, au grain moisi, qui avoit été long-temps gardé dans le temps de la cherté (5), & dont les habitans se nourrirent. L'on a remarqué que dans cette isle, la dysenterie est très-fréquente parmi le peuple dans les endroits où l'on vit totalement de grain, lorsque la moisson précédente a été endommagée par les

---

(1) *Diodor. Sicul. Bibl. Hist. Lib. XII, Cap. XLV. & præcipue Thuryd. Lib. II. §. 52.*

(2) *Grave tempus & forte annus pestilens erat urbi agrisque, nec hominibus magis, quam pecori; & auxere vim morbi, terrore populationis pecoribus agrestibusque in urbem acceptis. Ea colluvio mixtorum omnis generis animantium & odore insolito urbanos, & agrestem, confectum in arcta tecta, æstu ac vigiliis angebat, ministeriaque in vicem ac contagio ipsa vulgabant morbos.* Tit. Liv. Lib. III, §. 6. Anno V. C. 291.

(3) *Gravi pestilentiâ conflictati, ex diutinâ conclusione, & mutatione victus (panico enim vetere, atque hordeo corrupto omnes alebantur; quod ad hujusmodi casus antiquitus paratum in publicum contulerant).* Jul. Cæsar. de Bello Civili Lib. II. § 22.

(4) See Dr. Rogers's Essay on Epidemical Diseases. pag. 41,

(5) *Observat. Lib. VI. Observ. IX.* Exemple remarquable qui devroit attirer toute l'attention des magistrats, dans les circonstances où se trouve actuellement la capitale.

pluies, ou qu'on l'a gardée dans des greniers humides.

Les prisons ont souvent produit des fièvres pestilentielles, & peut-être plus fréquemment en ce pays-ci qu'on n'y a fait attention. Le lord Bacon fait l'observation suivante : « La plus pernicieuse infection » après la peste, c'est l'odeur de la prison, lorsque » les prisonniers ont été détenus & serrés long-temps » d'une manière mal-propre, & nous en avons eu » deux ou trois fois l'expérience de notre temps ; les » juges, & un grand nombre d'autres personnes qui » se trouvèrent aux séances, tombèrent malades & » en moururent. Il seroit de la prudence de donner » de l'air à la prison avant que d'amener les prisonniers devant les juges (1) ». Il est probable que cet auteur avoit en vue ces assises fatales qui se tinrent à Oxford en 1577, & dont Stowe donne une description plus particulière dans sa Chronique. « Les » assises se tinrent à Oxford les quatre, cinq & six » juillet. Roland Jenkins y fut jugé & condamné » pour des discours séditieux. Il s'éleva en ce temps-là » une vapeur si pernicieuse, qu'elle étouffa presque » tout le monde. Fort peu échappèrent. Il mourut » à Oxford trois cens personnes, & plus de deux » cens autres y tombèrent malades & allèrent mourir » en d'autres endroits (2) ».

Nous avons un exemple malheureux de cette infection, qui est si récent que je n'en parlerois point ici, si ce n'étoit pour en informer ceux qui sont éloignés du lieu de la scène, ou pour l'apprendre à la postérité. Le 11 mai 1750, les sessions commencèrent à Old-Bailey (3), & continuèrent pendant quel-

(1) Histoire naturelle, Exp. 914.

(2) Cette relation est confirmée par Cambden. *Voyez* Annales d'Elizabeth.

(3) Old-Bailey. Cour criminelle où l'on examine huit fois

ques jours. Il s'y jugea beaucoup de criminels, & il s'y trouva un plus grand nombre de perſonnes qu'à l'ordinaire. La ſalle n'a pas plus de trente pieds en quarré. On ne ſait ſi l'on doit attribuer la corruption de l'air à quelques (1) priſonniers alors infectés de la maladie de priſon, ou à la mal-propreté ordinaire à ces ſortes de gens; mais il eſt probable que ces deux cauſes y concoururent. On peut aiſément s'imaginer juſqu'à quel point l'air dut être vicié par les vapeurs putrides du Bail-Dock, & celles de deux chambres qui donnoient dans la ſalle des juges, & où les priſonniers furent reſſerrés pendant tout le jour, juſqu'à ce qu'on les en fît ſortir pour être jugés (2). Il parut par la ſuite que ces chambres n'avoient pas été nettoyées depuis quelques années. La putréfaction étoit encore augmentée par l'air chaud & renfermé de la ſalle, & par la tranſpiration d'un grand nombre de perſonnes de toute eſpèce, enfermées pendant la plus grande partie du jour, ſans reſpirer un air libre & ſans recevoir aucun rafraîchiſſement. Le tribunal étoit compoſé de ſix (3) perſonnes, dont quatre moururent. Deux ou trois avocats

---

l'année les coupables de la ville de Londres & de la province de Middleſex.

(1) On a coutume quelques jours avant les ſeſſions, de tirer tous les criminels des autres priſons pour les mettre à Newgate qui n'eſt déjà que trop plein. Il y a quelquefois dans ce petit eſpace juſqu'à trois cens priſonniers; & l'on ſait combien cette priſon eſt mal-propre.

(2) J'ai appris qu'à ces ſeſſions il y eut environ cent perſonnes de jugées. On les garda dans ces chambres étroites tant que la Cour ſe tint. Chacune de ces chambres n'avoit pas plus de quatorze pieds de long ſur onze de large & ſept pieds de haut. Le Bail-Dock eſt auſſi une petite chambre conſtruite dans un des coins de la ſalle, & ouverte par en haut. Pendant le jugement on y mit quelques-uns des malfaiteurs, qui avoient été pareillement reſſerrés très-étroitement.

(3) Savoir le lord-maire, trois juges, un alderman & le greffier. Le chevalier Penant, lord-maire, le chevalier Abney

y périrent, auſſi-bien qu'un des ſous-sheriffs, pluſieurs jurés pour la province de Middleſex & quelques autres perſonnes qui s'y trouvèrent préſentes, de ſorte que le total monta à plus de quarante perſonnes, ſans cependant y comprendre ceux d'un rang inférieur dont on n'apprit point la mort, ni ceux qui ne tombèrent point malades dans la quinzaine après les ſeſſions (1).

On a dit que cette fièvre parut d'abord inflammatoire (2); mais qu'après d'abondantes évacuations le pouls s'abattit ſans que les véſicatoires & les cor-

---

& le baron Clarke, tous deux juges, & le chevalier Lambert Alderman moururent. Il eſt remarquable que le lord chef de juſtice & le greffier, qui étoient aſſis à main droite du lord-maire, échappèrent, tandis que ceux qui étoient à ſa gauche, & lui-même, furent ſaiſis de l'infection; & que les jurés de la province de Middleſex qui étoient du même côté, perdirent beaucoup de monde, tandis que les jurés pour la ville de Londres, qui étoient vis-à-vis, n'eurent aucun mal; & que de toute la multitude de ſpectateurs il n'y en eut qu'un ou deux, ou au plus un très-petit nombre de ceux qui étoient à la droite du lord-maire, qui ſe trouvèrent incommodés. Quelques perſonnes, faute de connoître la nature dangereuſe des émanations putrides, ont attribué cet accident & la maladie en général au froid qui s'introduiſit en ouvrant une fenêtre, au moyen de quoi le courant d'air fut porté vers le côté de la cour à main gauche du lord-maire; mais on doit obſerver que la fenêtre étoit à l'extrémité de la chambre & fort éloignée du tribunal, quoique ce fuſſent les juges qui en ſouffrirent le plus. On ne peut attribuer au froid cette eſpèce de fièvre & la mortalité qui la ſuivit. Il eſt très-probable que l'air frais dirigea les vapeurs putrides vers cette partie de la ſalle dont on a fait mention. On doit, il eſt vrai, convenir que les particules ſeptiques paſſant dans le ſang, deviennent plus actives & plus fatales, ſi la perſonne infectée prend du froid, ou ſi quelqu'autre accident arrête la tranſpiration, ou toute autre voie par où les particules nuiſibles pourroient s'évacuer.

(1) Je tiens cette relation de M. Janſſen Alderman, alors un des sherifs, & qui en vertu de ſon office fut préſent à toutes ces ſéances.

(2) Page 257.

diaux pussent le relever, & que les malades tomboient bientôt dans le délire. Plusieurs eurent des taches pétéchiales, & tous ceux qui furent attaqués de la fièvre en moururent, excepté deux ou trois au plus. Quelques-uns échappèrent sans fièvre, par un cours de ventre qui survint & qu'on guérit aisément. On ignore jusqu'à quel point cette maladie se répandit parmi les gardes & les autres personnes qui prirent soin des malades.

Nous voyons par les observations du docteur Huxham (1), que la même espèce de fièvre a été fort fréquente à Plymouth, du moins pendant la dernière guerre; ce qui fut occasionné par le grand nombre de prisonniers renfermés dans cette ville; par les hôpitaux & autres endroits pleins de gens tirés des vaisseaux, & malades de cette fièvre.

Il est remarquable combien la peste, les fièvres pestilentielles, le scorbut putride & les dysenteries, ont diminué en Europe dans ce dernier siècle; bonheur que nous ne pouvons imputer à aucune autre cause seconde, qu'à une attention plus grande à perfectionner tout ce qui a rapport à la propreté & à un usage plus général des anti-septiques. *Felix Platerus*, médecin de Bâle en Suisse, donne une description de sept différentes fièvres pestilentielles (il les appelle pestes) qui affligèrent cette ville dans l'espace de soixante & dix ans, & qui arrivèrent toutes de son temps (2). Thomas Bartholin fait mention de cinq maladies de cette nature, qui firent de son temps beaucoup de ravage en Danemarck; elles furent toutes occasionnées par quelque contagion étrange (3). D'autres auteurs leurs contemporains, répandus dans toute l'Europe, sont pleins de pareilles obser-

---

(1) Essai sur les fièvres, Chap. V & VIII.
(2) *Fel. Plater Observat. Lib. II.*
(3) *Nostra memoria quinquies in Dania pestilentia grassata*

vations. Foreſtus remarque que de ſon temps la peſte étoit très-fréquente à Cologne & à Paris, & il en attribue la cauſe à la multitude d'habitans & à la mal-propreté des rues (1), au lieu qu'à préſent ces villes ſont en général ſalubres, & ne ſont pas particulièrement ſujettes à aucune maladie putride. Timoni remarque qu'à Conſtantinople les maiſons qu'on tient plus propres ſont moins ſujettes à être infectées de la peſte que celles qui ne le ſont point (2).

A l'égard de la nourriture, on peut obſerver que la bière où il y a du houblon, le vin & les liqueurs vineuſes devenant d'un uſage plus général, ſervent beaucoup à empêcher les maladies putrides. Il ſe conſomme auſſi beaucoup plus d'herbages & de fruits (3); & l'on ne fait pas un ſi grand uſage de viandes ſalées qu'autrefois. Ajoutez à cela la conſommation plus générale de thé & de ſucre, qui ſont des anti-ſepti-

---

eſt 1619, 1625, 1629, 1637, 1654, ſemper aliunde tranſlata. Th. Barthol. de Medicina Danorum Domeſtica Diſſert. IV.

(1) *Coloniæ & Lutetiæ Pariſiorum peſtis frequentiſſima eſt ob hominum frequentiam & ſorditiem platearum. Obſerv. Lib. VI. Obſ. V. Schol.* Les rues n'étant pas alors pavées, il eſt aiſé de concevoir que des villes ſi grandes & ſi peuplées devoient être très-infectes. Il eſt à propos d'obſerver que Foreſtus confond communément la vraie peſte avec les fièvres peſtilentielles; il eſt par conſéquent probable qu'il ne veut parler ici que des dernières, puiſque ces deux villes, étant ſituées au milieu des terres, ſont peu ſujettes à la maladie connue ſous le nom de *Peſte.*

(2) *Tranſact. Philoſoph.* N°. 364. Abrégé des Tranſactions philoſophiques. Vol. VI, Part. III, Chap. II, §. 21.

(3) M'étant informé de M. Milet, garde du jardin botanique de Cheiſea, quelle pouvoit être la proportion entre la quantité d'herbages & de fruits qui ſe conſomment actuellement, & celle qui ſe conſommoit il y a cent ans; il me répondit qu'il penſoit que dans ce tems-là, les artiſans & le bas peuple en faiſoient à peine uſage, & ceux d'un rang plus élevé, très-peu: il ajouta que de vieux jardiniers & autres perſonnes

ques très-puissans (1), comme je le prouve ailleurs. Il n'est point ici question d'examiner jusqu'à quel point on peut abuser de ces choses, & comment elles peuvent produire d'autres maladies.

Londres est maintenant, malgré sa grandeur, une des villes les moins sujettes aux fièvres pestilentielles, à la dysenterie, ou aux autres maladies putrides, auxquelles il paroît qu'elle ne l'étoit autrefois guère moins que les autres villes, malgré les avantages naturels qu'elle tire de sa situation. Son climat n'est sujet ni à de grandes chaleurs, ni à un air étouffé & qui ne circule point. Elle est bâtie sur un terrein graveleux & sur les bords d'une grande rivière, qui non-seulement fournit la ville d'eau fraî-

---

de sa connoissance, l'avoient assuré, qu'il y a soixante ans, un chou qu'on a actuellement pour deux farthings (*), se vendoit alors trois sous (**), & que la plupart des autres herbages & des fruits étoient chers à proportion. De sorte que ceux qui se font servir des herbages tous les jours, n'en mangeoient alors que le dimanche. Il concluoit de cette circonstance & de l'étendue du terrein, maintenant occupé par les jardins potagers, qu'il se consomme six fois plus de tout ce qui croît dans les jardins que vers le temps de la révolution. On ne doit pas croire que les herbages & les fruits fussent suppléés par une plus grande consommation de farineux, en pain ou sous une autre forme, puisque le pain étoit alors en proportion à la viande plus cher qu'il ne l'est à présent. D'où il est aisé de conclure qu'il se mangeoit autrefois plus de viande que maintenant; & l'on sait combien les viandes salées étoient alors en usage. Il est bon aussi de remarquer que les farineux ne résistent pas à la putréfaction comme les herbages & les fruits; ainsi qu'il paroît par la cure du scorbut de mer, & par quelques expériences que j'ai faites sur ce sujet. *Voyez* le traité sur les substances septiques & antiseptiques. Mém. III. Expériences XX, XXI.

(1) Traité sur les substances septiques & antiseptiques. Mém. IV, Expér. XXVI.

(*) Environ un sol de notre monnoie.
(**) Environ six sols de notre monnoie.

che, mais qui par le mouvement continuel des marées, ſert auſſi à renouveller l'air. Ajoutez à cela, que Londres eſt dans une large plaine ouverte de tous côtés. Depuis même le tems de Sydenham (1), il y a eu des changemens conſidérables, & tous en mieux. Car outre qu'il n'y a point eu de peſte, nous n'avons vu aucune fièvre peſtilentielle épidémique, point de dyſenterie funeſte (2), & fort peu de fièvres d'automne d'une mauvaiſe eſpèce; en un mot, aucune maladie contagieuſe qu'on pût regarder comme générale, ſi l'on en excepte la petite vérole & la rougeole. Dans les quartiers les plus bas, les plus humides de la ville, & où les rues ſont les plus étroites, & parmi le bas peuple, il ſe voit encore de temps en temps des fièvres pétéchiales & des dyſenteries, dont on entend très-rarement parler parmi les perſonnes d'un rang ſupérieur, qui demeurent dans des rues plus aérées. Il n'eſt point douteux qu'on pourroit faire en ces endroits d'utiles réglemens ſur bien des choſes; quoique les principaux points, tels que les privés, les égouts, & l'eau fraîche qui au moyen des canaux ſe diſtribue dans toutes les maiſons à certains jours marqués, ſoient en très-bon ordre, & que les habitans ſoient en général très-propres.

La boue des rues n'affecte peut-être pas tant la ſanté des habitans des grandes villes; et quoique ſa partie la plus nuiſible puiſſe concourir avec d'autres cauſes à rendre l'air moins ſalubre, il paroît cependant qu'elle influe fort peu ſur la production des maladies peſtilentielles. L'urine corrompue abonde

(1) Né en 1624, & mort en 1689.

(2) Pendant l'automne de 1762, quoique la dyſenterie fût fréquente, on ne put lui donner le nom d'épidémique. Elle domina principalement parmi le bas peuple, & en général elle fut d'une eſpèce bénigne, *Voyez* pages 222 & 223.

en ſel volatil alcali, qui réſiſte à la putréfaction (1); & les excrémens ordinaires ſont beaucoup moins nuiſibles, ſi tant eſt qu'ils le ſoient, à cauſe d'un violent acide combiné avec les parties qui ſont réellement corrompues (2). Le cas eſt bien différent dans les maladies putrides, & ſur-tout dans la dyſenterie, où la matière fécale, comme nous l'avons déjà fait voir, ſe trouve dans un état de corruption & contagieuſe (3).

Je finis cette partie de mon ſujet, par obſerver que dans le même temps que les grandes villes fourniſſent une infinité de choſes qui corrompent l'air, elles ſont d'un autre côté pourvues de deux antidotes conſidérables. Le premier vient de la circulation de l'air produite par le feu & le mouvement continuel des habitans & des voitures. L'autre dépend de la grande quantité d'acide que produit la matière dont on fait le feu, & qui réſiſte ſur-tout à la putréfaction.

II. Les cauſes externes & éloignées des fièvres d'hôpital & autres maladies peſtilentielles, paroiſſent ſuffiſamment prouvées. Mais de quelle manière ces émanations putrides agiſſent & produiſent dans le corps tous ces divers ſymptomes, c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de déterminer; on ne doit par conſéquent regarder ce qui va ſuivre, que comme des conjectures.

---

(1) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. I, Expér. II & III.

(2) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. VII, Expér. XLIII. Ajoutez les Expériences de M. Homberg ſur la matière fécale. Hiſt. de l'Acad. royale des Sciences, année 1711. Fréd. Hoffmann, *Med. Rat. Syſt. tom. I, lib. I, ſect. II, cap. VII.*

(3) Part. I, Chap. III. Part. II, §. 3. Part. III, Chap. VI, §. 1.

Je conçois que les miaſmes ou ferment ſeptique, compoſés des émanations des ſubſtances putrides, étant admis dans le ſang, en peuvent corrompre la maſſe entière (1). La diſſolution du ſang, & quelquefois même ſon odeur dans l'état avancé d'une fièvre de priſon, la mauvaiſe qualité des ſueurs & des autres excrétions, les taches livides, les puſtules & les mortifications qui ſont ſi communes à cette maladie, ſervent de preuve de ce que l'on avance ici. Son acrimonie irrite les nerfs & occaſionne différens ſpaſmes, rend le pouls fréquent; d'abord il eſt élevé, mais ne recevant point du cœur une quantité ſuffiſante du principe vital, ou les fibres de ce viſcère étant relâchées par la putréfaction, il s'abat bientôt après. J'ai rapporté ailleurs des exemples d'une ſi prodigieuſe dilatation du cœur dans une peſte réelle, que par la force ordinaire du ſang (2), il devint extraordinairement grand.

Si cependant la putréfaction étoit le ſeul changement qui s'opérât dans le corps par la contagion, il ſeroit aiſé de guérir ces fièvres dans quelque période que ce fût, en faiſant uſage des acides & des autres anti-ſeptiques. Mais comme nous avons obſervé que la maladie étant une fois formée, elle ne peut ſe guérir de cette manière ſeule, il paroît par conſéquent probable que quelques parties du cerveau, ou le ſyſtême nerveux s'enflamment de bonne heure, & que la fièvre eſt entretenue par cette inflammation du cerveau (3); que c'eſt à cette circonſtance qu'il faut attribuer la plupart des ſymptomes; & que dans l'état avancé l'on ne doit pas

---

(1) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. VII, Expér. XLVIII.

(2) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. VII, Expér. XLVI.

(3) *Voyez* les diſſections.

attendre de guériſon que la matière qui forme l'obſtruction n'ait été diſſipée par la ſuppuration ou putréfaction.

On peut tirer de la cure une autre préſomption en faveur du ferment ſeptique. Ainſi avant que l'inflammation ſoit fixée, on peut expulſer par les ſueurs & les autres excrétions, les particules ſeptiques ; ce période étant paſſé, la méthode la plus efficace eſt de ſoutenir les forces, ſans cependant augmenter l'inflammation. Lorſqu'on eſt preſque à la fin du dernier période de la maladie, les humeurs étant réſolues par la putréfaction, l'obſtruction eſt probablement détruite ; les anti-ſeptiques les plus efficaces & les cordiaux ont alors lieu, afin de corriger ce qu'il y a de vicié, & de mettre la nature en état de l'expulſer. Dans cet état les volatiles ont été quelquefois utiles pour ramener le pouls ; le vin a été un excellent cordial, & non-ſeulement cette liqueur, mais encore le camphre, la ſerpentaire & le quinquina, c'eſt-à-dire les remèdes les plus efficaces en cette occaſion, ſont doués de qualités anti-ſeptiques rès-conſidérables (1).

Telles ſont les remarques que j'ai faites ſur la nature, la cure & les cauſes des fièvres peſtilentielles. Dans la deſcription que j'en ai donnée, j'ai tâché de les diſtingner de toutes les autres autant que le pouvoient permettre des maladies dont les ſymptomes ſe reſſemblent ſi fort. Quelques fièvres ſont accompagnées d'éruptions miliaires, qui n'ont aucune reſſemblance avec les taches pétéchiales dont j'ai parlé, & il ne m'eſt jamais arrivé d'appercevoir des éruptions miliaires dans les fièvres de priſon & d'hôpital. Les fièvres que dans ces dernières années l'on a communément, quoique improprement, appellées ner-

(1) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. II, Expér. XI, XII, XIII.

veuſes, paroiſſent appartenir quelquefois à la claſſe des maladies inflammatoires, & quelquefois à celle des maladies d'automne, quoiqu'elles attaquent particulièrement ceux dont le tempérament eſt foible & les fibres relâchées. Mais quelle que ſoit la cauſe de ces fièvres, ſi elles ſe terminent par des taches pétéchiales, des ſueurs putrides, ou bien ſi elles deviennent contagieuſes, on peut, ſans riſque, conclure de-là que les humeurs, par la longue durée de la maladie, ſont devenues putrides, ou, pour s'exprimer en d'autres termes, que ces fièvres ſe ſont changées en une fièvre d'une nature peſtilentielle, qui approche beaucoup de celle des hôpitaux & des priſons.

CHAPITRE VIII.

Obſervations ſur la gale.

NOUS avons placé la gale la dernière dans la diviſion des maladies les plus communes à une armée. Quoiqu'elle ſoit d'une nature contagieuſe, elle ne ſe communique cependant que par le contact de la perſonne infectée, de ſes habits, de ſon lit, &c. & jamais par les émanations du corps, comme dans la dyſenterie & la fièvre d'hôpital. Elle eſt bornée à la peau, & Leeuwenhoek, qui attribue cette maladie à de certains petits inſectes (1) qu'il a découverts dans les puſtules à l'aide du microſcope, paroît en avoir donné la meilleure raiſon. De ſorte qu'on ne doit point

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai lu un Mémoire dans les Tranſactions philoſophiques pour l'année 1730, qui porte pour titre : *Extrait d'une Lettre du docteur Bonomo à M. Redi, contenant quelques obſervations ſur les vers du corps humain, par le docteur Mead.* Je vois par ces obſervations, que le docteur Bonomo a le premier découvert ces animacules, & qu'il a pareillement propoſé de guérir la gale par les remèdes externes ſeulement.

attribuer la fréquence de la gale dans les armées, au changement d'air ou de nourriture auquel les soldats sont exposés dans les expéditions militaires; mais à un petit nombre de soldats qui l'ayant avant que de partir, la communiquent à ceux qui se trouvent avec eux dans le même vaisseau, sous la même tente, ou dans les mêmes casernes (1). Mais de tous les endroits les plus sujets à cette contagion, ce sont les hôpitaux, parce qu'on y admet des malades de toute espèce. Aussi ai-je remarqué qu'après la crise des fièvres, la gale paroissoit communément, quoique le malade ne l'eût point en entrant à l'hôpital.

Quelqu'un qui ne connoîtroit point cette maladie, seroit fort sujet à faire une mépriſe & à la prendre pour une éruption miliaire, d'autant plus qu'elles se ressemblent toutes deux plus qu'on ne pourroit l'attendre de deux choses d'une nature si différente. Mais ceux qui savent combien les éruptions miliaires paroissent rarement dans les armées, & combien la gale y est fréquente, sont moins sujets à tomber dans cette erreur. On peut aussi les distinguer l'une de l'autre par les marques suivantes. Quoique les éruptions miliaires ne soient point bornées au cou & à la poitrine, cependant elles sont plus nombreuses & plus sensibles sur ces parties; au lieu que la gale infecte principalement l'entre-deux des doigts, l'intérieur des poignets, les côtés du ventre & les jarrets. Les éruptions miliaires paroissent avant que la fièvre soit passée, avec fort peu de démangeaison, & s'en vont d'elles-mêmes; au lieu que la gale ne s'apperçoit qu'après la crise, dans l'état de convalescence, & alors elle angmente tous les jours & devient fort incommode.

Quoiqu'on ne puisse détruire totalement la gale dans une armée, il est aisé de guérir chaque soldat en

(1) Part. I, Chap. II.

particulier

particulier, & l'on peut le faire plus certainement dans cette incommodité que dans toute autre. La méthode dont on se sert est si connue, qu'il est presque inutile d'en faire mention. J'ai remarqué qu'elle réussissoit mieux parmi les simples soldats, qui n'ayant point d'habillemens à changer portoient toujours les mêmes, qu'on purifioit en même temps qu'on les traitoit. Un officier au contraire qui gagnoit la gale, couroit risque de la garder plus long-temps, à cause de la circulation de l'infection entre son corps & ses habits.

Le soufre est le grand spécifique, & se trouve beaucoup plus sûr & plus efficace que le mercure. Car à moins qu'un onguent mercuriel ne touchât chaque partie de la peau, on ne pourroit pas y compter; au lieu que par un onguent sulphureux, on peut guérir en ne l'appliquant que sur quelques parties. Il semble que ces insectes, aussi-bien que tous les autres, soient tués par la vapeur du soufre, quoiqu'elle soit seulement élevée par la chaleur du corps. Quant à l'usage interne du mercure, que quelques-uns ont regardé comme spécifique, nous avons vu dans l'hôpital plusieurs exemples de personnes qui ont passé par les grands remèdes pour la cure d'une maladie vénérienne, sans cependant être guéris de la gale.

L'onguent dont je me suis servi principalement, se fait de cette manière.

℞. *Sulphuris vivi præparati* ℥i. *radicis hellebori albi in pulverem subtilissimun contritæ* ℥ij. *axungiæ porcinæ* ℥iiß *misce* (1).

---

(1) Comme le soufre vif que l'on trouve chez les apothicaires est communément falsifié, quoique ce soit le meilleur, il vaut souvent mieux se servir du soufre commun en bâton, choisissant le plus cassant, comme étant le plus pur. L'hellébore rend l'onguent plus efficace, & vaut mieux que le sel ammoniac cru, que je ne donne que lorsque cette racine ne peut se trouver. La dose est alors d'un gros.

Cette quantité peut ſervir à quatre frictions, & tous les ſoirs on frotte la perſonne incommodée. Pour prévenir quelque maladie, qui pourroit venir de ce qu'on bouche en même temps trop de pores, il ne faut frotter chaque fois que la qnatrième partie du corps. Quelques-uns prétendent qu'on peut guérir la gale en ſe contentant de frotter les jambes, mais je ne l'ai point eſſayé, étant perſuadé que ce remède ſeroit plus efficace en couvrant une plus grande ſurface.

Quoiqu'on puiſſe guérir la gale par un ſeul pot d'onguent, il eſt cependant à propos d'en appliquer de nouveau, & de frotter quelques jours de plus les parties les plus affectées, juſqu'à ce qu'une ſeconde ou troiſième quantité ſoient pareillement épuiſées. Dans les cas les plus invétérés, on eſt obligé de frotter pluſieurs ſoirs le corps entier, & l'on doit joindre l'uſage interne du ſoufre, non pas dans la vue de purifier le ſang, mais pour en répandre plus sûrement les vapeurs à travers la peau, y ayant grande raiſon de croire que les animalcules ſont quelquefois ſi profondément enracinés qu'on ne peut les détruire totalement par des frottemens externes.

Comme ces vapeurs peuvent échauffer le ſang dans un temps où la tranſpiration eſt arrêtée, il eſt à propos que le malade prenne pour nourriture des choſes refraîchiſſantes, & qu'il ſe tienne en garde contre le froid. S'il eſt d'une complexion pléthorique ou diſpoſée à la fièvre, il doit ſe faire ſaigner & prendre médecine, autrement ces deux évacuations ne ſont pas néceſſaires.

On s'eſt ſouvent mépris ſur la nature de la gale; quelques-uns l'ont miſe dans la claſſe de la lèpre, & d'autres dans celle du ſcorbut; au lieu qu'elle paroît former une claſſe à part; du moins eſt-elle fort différente de ces deux maladies dont on vient de parler. On a ſuppoſé généralement que le *Pſora* des Grecs & le *Scabies* des Latins, n'étoient autre choſe que cette éruption. Mais cela eſt ſi peu évident, d'après la deſ-

cription que j'en ai lue dans leurs ouvrages (1), que j'en concluerois plutôt, que quoique d'autres maladies de la peau paroiſſent avoir été autrefois non moins fréquentes qu'à préſent, cependant la gale étoit tout-à-fait inconnue, ou du moins très-rare du temps des anciens médecins, puiſqu'ils parlent d'une manière particulière des autres maladies cutanées, & qu'ils ne font, à mon avis, aucune mention de celle-ci.

On peut remarquer de plus, que dans les contrées les plus marécageuſes des Pays-bas, où le vrai ſcorbut eſt ſi général & ſi fâcheux, la gale y eſt à peine connue : & quoique le ſcorbut & la gale paroiſſent en même temps ſur les vaiſſeaux, on doit cependant les conſidérer comme deux maux très-diſtincts ; le premier provenant du mauvais air, de la mauvaiſe eau, & des proviſions corrompues, & du manque de fruit & d'herbages ; & l'autre tirant ſon origine de la contagion, & chacune de ces maladies exigeant un traitement différent.

On confond ſouvent en ce pays le *Scabies* & les diverſes eſpèces (2) d'*Impetigo* des anciens, ſous l'appellation générale, mais impropre, de ſcorbut. Les véritables taches ſcorbutiques ſont d'une couleur livide ; elles ne forment pas communément de gales & de croûtes deſſus la peau, & ſont accompagnées de ſignes manifeſtes d'un relâchement des fibres, & de la corruption du ſang : car le ſcorbut réel déſigne une diſſolution lente, mais générale, ou putréfaction de toute la machine ; au lieu que le *Scabies*, l'*Impetigo* ou lèpre, affecte ceux d'une conſtitution bien différente. On diſtingue ces dernières maladies principalement par la dureté de la peau, dans une ou

(1) *Paulus Ægin. Lib. IV. Cap. II. Celſus Lib. V. Cap. XXVIII.*

(2) Il paroît que Celſe entend par l'*impetigo* la lèpre des Grecs. *Vid. loc. cit.*

pluſieurs parties du corps, accompagnée d'une gale sèche, quelquefois de dartres pleines de matière ou de croûtes sèches, & toujours d'un peu de demangeaiſon. Mais elles ſont ſi éloignées d'être guéries par les remèdes externes ſeulement, qu'il y a quelquefois du danger à le vouloir faire de cette manière. Il eſt en ce cas-ci néceſſaire de changer les humeurs par une diète tenue, de fréquentes purgations avec des ſels, des remèdes mercuriels antimoniaux, ou autres, qui n'ont aucune efficacité, ou du moins bien peu pour la guériſon de la gale, & qui augmenteroient plutôt le vrai ſcorbut, qu'ils ne contribueroient à ſa guériſon.

Après la première publication de ces obſervations, j'ai vu quelques cas de gale, où l'éruption parut continuer malgré les frictions réitérées; mais je remarquai alors que quoique les nouvelles puſtules reſſemblaſſent beaucoup aux anciennes, elles étoient cependant d'une nature différente & occaſionnées ſeulement par l'onguent. En effet, en ceſſant de s'en ſervir, & en permettant au malade de ſe baigner pour ſe nettoyer la peau, & enſuite de ſortir, elles diſparurent d'elles-mêmes, & ne revinrent jamais.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

MÉMOIRES

SUR

LES SUBSTANCES SEPTIQUES

ET ANTI-SEPTIQUES.

MÉMOIRE I (1).

Expériences qui démontrent qu'on ne doit point appeller les ſubſtances putrides, alcalines ; *que ni les ſels alcalis volatils, ni les fixes, ne tendent naturellement à produire la putréfaction dans le corps humain, étant d'eux-mêmes anti-ſeptiques. Que deux anti-ſeptiques combinés peuvent en produire un troiſième plus foible que chacun d'eux. Expériences ſervant à comparer les vertus de quelques ſels neutres pour réſiſter à la putréfaction. Des qualités anti-ſeptiques de la myrrhe, du camphre, de la ſerpentaire, des fleurs de camomille & du quinquina.*

QUOIQU'ON ait regardé les recherches pour découvrir la manière dont les corps ſe diſſolvent par la putréfaction, & les moyens de l'accélére

(1) Lu le 28 juin 1750, & imprimé ici avec quelques changemens.

ou de la prévenir comme curieux & utiles (1), nous voyons cependant qu'on a fait très-peu d'expériences à ce sujet, & l'on ne doit pas s'en étonner, puisque ces opérations sont si dangereuses. Mais comme la quantité prodigieuse de maladies putrides que j'ai traitées dans les hôpitaux de l'armée, m'ont engagé à faire des expériences & des remarques sur ce sujet, je prends la liberté de présenter à la société ce que j'ai trouvé d'opposé aux sentimens communs, aussi-bien que quelques faits, dont, autant que je l'ai pu savoir, personne n'a parlé auparavant.

Ayant remarqué que suivant l'opinion reçue, les corps deviennent par la putréfaction très-alcalins, j'ai fait les expériences suivantes pour connoître jusqu'à quel point cela pouvoit être vrai.

EXPÉRIENCE PREMIÈRE.

La sérosité du sang humain étant putréfiée, fit d'abord avec une dissolution de sublimé corrosif, un mélange trouble, & se précipita ensuite. C'est une épreuve pour connoître un alcali; mais qui doit à peine avoir lieu ici, puisqu'on a fait la même chose avec de l'urine récente d'une personne en santé, qu'on n'a jamais regardée comme alcaline. La même sérosité ne donna point une couleur verte au syrop de violette, & ne fit aucune effervescence lorsqu'on versa dessus de l'esprit de vitriol. J'ai réitéré deux fois cette expérience sur des portions de sérosité différente, toutes deux très-putrides; & une fois sur de l'eau, dans laquelle on avoit laissé infuser pendant quelque temps de

(1) Mylord Bacon appelle les causes qui accélèrent la putréfaction, un sujet d'une recherche très-universelle; il dit pareillement qu'il est d'une grande utilité d'examiner les moyens de prévenir ou de retarder la putréfaction, ce qui fait une partie considérable de la médecine & de la chirurgie. *Nat. Hist. Cent. IV.*

la viande corrompue. Tout ce que je pus remarquer, c'eſt qu'ayant donné auparavant au ſyrop une couleur rougeâtre, par le moyen d'un acide, cette couleur devint plus foible, ce qui au fond n'arriva peut-être que parce qu'elle avoit été délayée; mais elle ne fut point détruite par les humeurs putrides. A l'égard de l'efferveſcence, ayant verſé qnelques gouttes d'eſprit de vitriol ſur ces liqueurs, avant qu'elles fuſſent délayées avec de l'eau, & après qu'elles l'eurent été, le mêlange fut tranquille, il parut ſeulement quelques bulles d'air en agitant le verre. Après tout, quoiqu'il ſe rencontra quelques marques d'un alcali caché dans la ſéroſité putride, elles étoient ſi foibles qu'une quantité d'eau égale à celle des liqueurs putrides, c'eſt-à-dire, environ deux onces, ſur laquelle on auroit ſeulement verſé une goutte d'eſprit de corne de cerf, étant miſe à la même épreuve, paroiſſoit plus alcaline que l'une ou l'autre de celles dont nous venons de parler (1).

EXPÉRIENCE II.

On a regardé comme une maxime, que toutes les ſubſtances animales étant diſtillées après la putréfaction, donnent dans la première eau une grande quantité de ſel volatil; mais M. Boyle a trouvé que cela n'étoit vrai que de l'urine, & que dans la diſtillation de la ſéroſité du ſang humain putréfié, la première liqueur qu'on en retiroit, n'avoit que peu de force, ſoit quant à l'odeur, ſoit quant au goût, & qu'elle ne fit d'abord aucune efferveſcence avec un

(1) La concluſion que je tirois de cette expérience, étoit trop générale, comme on le verra dans une remarque de M. Gaber. *Voyez* Réponſe à M. de Haen & à M. Gaber, à la ſuite de ces mémoires.

acide (1). On peut obſerver ici que les chymiſtes ont appliqué en général à toutes les humeurs indifféremment ces propriétés qu'ils ont découvertes dans l'urine, quoiqu'au fond il y ait une grande différence. Car quelques ſubſtances animales, telles que l'urine, la bile & la partie rouge du ſang ſe putréfient en peu de temps; la ſéroſité, la ſalive & le blanc d'œuf ne ſe corrompent que lentement. Cependant celles qui ſe putréfient le plutôt, n'arrivent pas toujours au plus haut degré de putréfaction. Ainſi la bile ſe corrompt fort vîte; mais l'infection qu'elle répand, eſt beaucoup moins conſidérable que celle de la viande; & le blanc d'œuf a non-ſeulement beaucoup moins de diſpoſition à ſe putréfier que le jaune; mais quand il eſt corrompu, ſon odeur eſt bien différente & beaucoup moins fétide. Il paroît que l'urine gardée quelque temps contient un ſel alcali, qui, ſans être diſtillé, fait une forte efferveſcence avec les acides. Au lieu qne la plupart des autres humeurs animales étant putréfiées, quoiqu'elles répandent une puanteur plus inſupportable, elles contiennent cependant moins de ſel volatil, & ce ſel eſt moins aiſé à développer, & fait à peine efferveſcence avec les acides. Mais ce qui rend encore plus ſpécifique la différence entre l'urine gardée & les autres ſubſtances putrides, c'eſt qu'elle n'a aucune qualité mal-faiſante par rapport à la ſanté; au lieu que les émanations des autres ſubſtances animales ont ſouvent cauſé des maladies peſtilentielles.

Or, puiſqu'on trouve dans l'urine une plus grande quantité de ſel volatil, que dans toute autre humeur, & qu'il eſt plus aiſé de l'en ſéparer, & que l'urine gardée eſt de toutes les ſubſtances animales putrides la moins nuiſible; bien loin donc de re-

(1) *Voyez* Hiſt. Nat. du ſang humain, vol. IV, pag. 178, édition in-fol.

douter l'alcali volatil, & de le regarder comme accélérant la putréfaction des corps, on doit plutôt conclure de cet exemple, qu'il en eſt comme le correctif.

EXPÉRIENCE III.

L'expérience journalière fait voir que les ſels volatils ne ſont aucun mal, ſoit qu'on les ſente ou qu'on les prenne en ſubſtance. Mais il reſte toujours un préjugé, comme ſi ces ſels, parce qu'ils proviennent de la corruption, devoient, par cette raiſon, hâter la putréfaction, non-ſeulement dans les maladies où on les prend inconſidérément, mais auſſi dans les expériences qu'on fait hors du corps.

J'ai peu de choſe à dire ſur les effets de leur uſage interne, à moins qu'on ne détermine préciſément l'eſpèce de maladie dont il s'agit. Car ſuppoſé qu'ils ſoient diſpoſés de leur nature à exciter la putréfaction ; cependant ſi elle eſt déjà commencée, & qu'elle tire ſa ſource d'une foibleſſe de circulation & de quelque obſtruction, les volatils peuvent alors, par leurs qualités irritantes & apéritives, arrêter ſes progrès. D'un autre côté, quand même ils ſeroient réellement anti-ſeptiques, ſi cependant les humeurs ſont diſpoſées à ſe corrompre par un excès de chaleur ou de mouvement, ces mêmes ſels, en augmentant la cauſe, peuvent auſſi augmenter la maladie. De ſorte qu'après tout, la meilleure règle pour juger de la nature de ces volatils, eſt d'examiner ſi hors des corps, ils accélèrent ou retardent la putréfaction.

I. Pour décider cette queſtion, j'ai fait pluſieurs expériences réitérées. J'ai mêlé avec diverſes ſubſtances animales de l'eſprit & du ſel de corne de cef ; & j'ai toujours remarqué que bien loin de hâter la putréfaction, ils l'empêchoient évidemment, & cela avec une force proportionnée à leur quan-

tité (1). On fit les eſſais avec la ſéroſité & avec la partie rouge du ſang, après qu'on l'eût deſſéchée à force de la garder. Je ſéparai une fois la croûte épaiſſe & inflammatoire d'un ſang pleurétique du reſte de la maſſe ; & l'ayant partagée, j'en mis une partie dans du vinaigre diſtillé, & l'autre dans de l'eſprit de corne de cerf. Après avoir gardé ces infuſions plus d'un mois pendant les plus grandes chaleurs de l'été, je trouvai la portion qui étoit dans le ſel alcali auſſi ſaine que celle qui étoit dans l'acide.

II. Je mis une autre fois dans une phiole contenant quatre onces, environ une once & demie d'un mélange égal de fiel de bœuf & d'eau, avec cent gouttes d'eſprit de corne de cerf, & dans une autre autant de fiel & d'eau ſans aucun eſprit. Les phioles étant bien bouchées, je les plaçai près du feu, de façon qu'elles puſſent recevoir une chaleur douce, du même degré environ que celle du corps humain. En moins de deux jours le mélange ſans eſprit devint putride ; mais l'autre non-ſeulement ne l'étoit pas alors, mais même deux jours après, il ſe trouva ſans corruption.

III. Je mis infuſer enſuite deux gros de bœuf maigre, dans deux onces d'eau, & un demi-gros de ſel de corne de cerf. Je plaçai dans un autre vaſe autant de viande & d'eau, & le double de ſel marin. Dans un troiſième il y avoit de la viande & de l'eau ſeulement, pour ſervir de terme de comparaiſon. On plaça ces phioles au fourneau de la lampe dans une chaleur entre quatre-vingt-quatorze & cent de-

(1) M. Boyle avoit déjà obſervé, que de l'eſprit d'urine ajouté au ſang tandis qu'il eſt encore chaud au ſortir de la veine, le rendoit plus vermeil, l'entretenoit plus fluide & le garantiſſoit pendant long-temps de la putréfaction. Tranſactions Philoſoph. N°. XXIX. Abrégé des Tranſact. Philoſoph. Vol. III. Ch. V. §. 8.

grés, ſuivant le thermomètre de Fahrenheit. Environ dix-huit heures après l'infuſion, la viande de la phiole qui ſervoit d'étalon, ſentoit mauvais, & quelques heures après celle du ſel marin devint auſſi putride; mais celle du ſel alcali volatil étoit ſaine, & ſe conſerva de la ſorte après avoir été vingt-quatre heures de plus au même degré de chaleur. Et afin que l'odeur de la corne de cerf ne pût induire en erreur, on lava ce morceau de viande, & on trouva qu'il ne ſentoit point mauvais.

IV. Je pris environ le même temps trois morceaux de bœuf nouvellement tué, de même poids que ci-deſſus. J'en mis deux dans de grands vaſes; je couvris l'un avec de la ſciure de bois, & l'autre avec du ſon. Je ſaupoudrai le troiſième morceau avec du ſel de corne de cerf réduit en poudre, & je le mis dans une phiole de quatre onces dont le bouchon étoit de verre. On plaça ces trois vaſes en dehors ſur une fenêtre expoſée au ſoleil; le temps étant chaud, la viande des grands vaſes commença à ſentir le troiſième jour, & le quatrième elle ſe trouva entièrement putride. On examina le jour ſuivant la phiole, & la viande étant lavée pour la dégager du ſel, on ne lui remarqua aucune mauvaiſe odeur. On la ſécha & on la ſala de nouveau avec du ſel de corne de cerf. On la garda quelques ſemaines de plus pendant les plus grandes chaleurs; on y regarda une ſeconde fois, & elle parut auſſi ſaine qu'auparavant. La ſubſtance n'en étoit point du tout diſſoute; mais elle ſe trouva d'une conſiſtance ſemblable à celle de toutes les viandes qu'on a tenues dans de la ſaumure ordinaire (1). Et de crainte qu'on puiſſe s'imaginer que la viande des grands vaſes étant plus expoſée à l'air que celle de la phiole, devînt par cette

(1) On a gardé ce même morceau une année de plus, & il s'eſt maintenu ſans corruption & auſſi ferme qu'auparavant.

raiſon plutôt putride, j'enfermai de la viande dans une phiole pareille à celle dont je m'étois ſervi ci-devant, & j'obſervai que la viande ſe trouvant à l'étroit, cela ne ſervit qu'à hâter la putréfaction.

Ayant découvert par ces expériences, & un grand nombre d'autres de la même eſpèce, que hors des corps les ſels alcalis volatils non-ſeulement ne diſpoſent point les ſubſtances animales à la putréfaction, mais qu'ils l'empêchent d'une manière plus efficace que le ſel marin commun, il eſt à préſumer que les mêmes ſels pris en remèdes, deviendront, (toutes choſes d'ailleurs égales) anti-ſeptiques. On ne ſauroit du moins ſuppoſer avec juſtice, qu'ils corrompent les humeurs plus que le vin ou les eſprits, qui, pris en trop grande quantité, peuvent exciter une fièvre, & par accident occaſionner la corruption.

EXPÉRIENCE IV.

J'ai fait pareillement pluſieurs expériences avec des ſels alcalis fixes, & j'ai trouvé qu'ils n'avoient guère moins de vertus anti-ſeptiques que les volatils. Je fis les eſſais avec de la leſſive de tartre & du ſel d'abſynthe. Mais il ne faut pas confondre ici l'odeur déſagréable de ces mélanges, avec une odeur réellement putride, ni la vertu qu'ont les ſels lixiviels de diſſoudre quelques ſubſtances animales avec la putréfaction (1).

---

(1) J'ai remarqué dans les expériences ſur la viande, que quoique les ſels alcalis fixes paruſſent d'abord relâcher la contexture des parties fibreuſes des ſubſtances animales; cependant après une infuſion de quelques jours, non-ſeulement ces morceaux de viande ne ſe trouvoient point diſſous; mais au contraire, plus fermes que ceux qu'on avoit mis ſimplement dans l'eau.

EXPÉRIENCE V.

Il étoit naturel de conclure des expériences précédentes, que puiſque les acides ſont par eux-mêmes du nombre des anti-ſeptiques les plus efficaces, & que les ſels alcalis ſont pareillement de cette claſſe, le mélange des deux juſqu'à ſaturation ne réſiſteroit guère moins à la putréfaction que l'acide ſeul. Mais dans les eſſais que j'ai faits avec de la viande, & le *ſpiritus Mindereri*, compoſé de vinaigre ſaoulé de ſel de corne de cerf, & pareillement avec du jus de limon ſaoulé de ſel d'abſynthe, la vertu anti-ſeptique étoit beaucoup moindre que lorſqu'on employoit ſéparément les acides ou les alcalis.

EXPÉRIENCE VI.

A l'égard des vertus comparées de ces ſels ſur la viande, j'ai éprouvé qu'une demi-once de jus de limon ſaoulée d'un ſcrupule de ſel d'abſynthe, réſiſtoit à la putréfaction preſque autant que quinze grains de nitre ; mais lorſqu'on fit l'eſſai avec du fiel de bœuf, deux gros de ce mélange furent plus anti-ſeptiques qu'un ſcrupule de ce même ſel. De plus, le nitre comparé avec les ſels neutres ſecs, poids pour poids, ſe trouva plus anti-ſeptique, & préſerva mieux la viande qu'aucun de ceux que j'avois éprouvé. Le ſel ammoniac crud eſt celui qui approcha davantage du nitre, & même il le ſurpaſſa dans l'expérience avec du fiel de bœuf. Ceux qui viennent enſuite, ſont le ſel diurétique, la diſſolution du ſel de tartre, & le tartre vitriolé, qui paroiſſent avoir à-peu-près les mêmes qualités anti-ſeptiques.

EXPÉRIENCE VII.

J'ai jusqu'ici examiné les sels neutres communs ; qui, quoiqu'ils résistent d'une manière très-efficace à la putréfaction, sont cependant inférieurs à quelques substances résineuses, & même à quelques plantes que j'ai éprouvées. La myrrhe dans un menstrue aqueux, s'est trouvée au moins douze fois plus anti-septique que le sel marin. Deux grains de camphre mêlés avec de l'eau, conservent mieux la viande que soixante grains de sel marin ; & je suis persuadé qne si l'on pouvoit empêcher le camphre de s'évaporer ou de s'attacher aux parois de la phiole, un demi-grain, ou peut-être même une moindre quantité, auroit suffi. Une infusion de quelques grains de serpentaire de Virginie en poudre surpassa douze fois le même poids de sel marin. Les fleurs de camomille approchent beaucoup de cette vertu extraordinaire. Le quinquina est aussi anti-septique, & si je ne lui ai point trouvé cette vertu aussi forte que dans les deux dernières substances dont je viens de parler, je ne l'impute qu'au défaut de dissolution de ses parties balsamiques que je ne pouvois extraire dans l'eau.

Les infusions des végétaux qui possèdent cette vertu balsamique, sont préférables, en ce qu'étant communément exempts d'acrimonie, on peut les prendre en plus grande quantité que les esprits, les acides, les alcalis & même les sels neutres. Et comme dans la grande variété de substances anti-septiques, il peut s'y rencontrer quelques autres qualités utiles, il seroit fort à propos de revoir dans cette vue quelque partie de la matière médicale.

Outre la vertu extraordinaire de conserver les corps, j'ai découvert dans quelques-unes de ces substances la propriété de corriger la putréfaction après qu'elle est commencée. Mais je présenterai une

autre fois ces expériences à la ſociété royale, avec une table de différens degrés d'efficacité des ſels comparés entre eux, & quelques remarques à ce ſujet.

MÉMOIRE II (1).

Suite des expériences & des remarques ſur les ſubſtances anti-ſeptiques. Table des vertus comparées des ſels pour réſiſter à la putréfaction. De la qualité anti-ſeptique de diverſes réſines, gommes, fleurs, racines & feuilles de végétaux, comparées avec le ſel commun. Tentatives pour corriger par le moyen des fleurs de camomille & du quinquina la corruption des ſubſtances animales. Conjectures ſur la cauſe des fièvres intermittentes, & ſur l'action du quinquina dans leur cure.

N'AYANT fait qu'indiquer dans mon dernier mémoire les propriétés relatives de quelques ſels & ſubſtances qui réſiſtent à la putréfaction, je vais préſenter à la ſociété une relation particulière de ces expériences & de quelques autres que j'ai faites depuis ſur le même ſujet.

EXPÉRIENCE VIII.

Je plaçai ſéparément dans des phioles dont l'embouchure étoit large, trois morceaux de bœuf frais & maigre, chacun du poids de deux gros. Je verſai ſur chacun deux onces d'eau de citerne. Je fis diſſoudre dans l'une de ces phioles trente grains de ſel marin (2); dans une autre ſoixante; mais la troiſième ne contenoit que la viande & l'eau. Ces bouteilles n'étoient guère plus pleines qu'à la moitié;

(1) Le 21 novembre 1750.

(2) Toutes ces expériences ont été faites avec du ſel blanc ou bouilli, dont on ſe ſert communément en Angleterre.

& étant bien bouchées on les plaça au fourneau de lampe, à la chaleur du corps humain, ou de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit.

Environ dix ou douze heures après, la viande de la phiole où il n'y avoit point de ſel, contracta une odeur foible, & trois ou quatre heures après elle ſe trouva putride (1). La phiole avec les trente grains de ſel, donna des ſignes de corruption une heure ou deux plus tard; mais celle qui en avoit ſoixante, conſerva la viande en bon état pendant plus de trente heures. J'ai ſouvent réitéré cette expérience, & elle a toujours été ſuivie du même effet, à quelques variations près occaſionnées par le degré de chaleur.

La grande utilité de cette expérience vient de ce qu'on a un terme de comparaiſon, ſuivant lequel on peut juger des vertus ſeptiques & antiſeptiques des diverſes ſubſtances. Ainſi ſi l'eau avec quelque ingrédient conſerve la viande mieux que lorſqu'il n'y en a point, ou que lorſqu'on y ajoute du ſel, alors on peut dire que cet ingrédient réſiſte davantage à la putréfaction que l'eau ſeule, ou que trente ou ſoixante grains de ſel marin. Mais ſi d'un autre côté l'eau, en y mêlant quelque choſe, amène plutôt la corruption que lorſqu'elle eſt ſans mélange, on doit regarder la ſubſtance qu'on y a ajoutée comme ſeptique & comme produiſant la putréfaction.

On a fait par cette raiſon les expériences ſuivantes avec le même degré de chaleur & ſur la même quantité de viande, d'eau & d'air, qu'on a ſpécifié ci-deſſus, & avec les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques dont on parlera dans la ſuite, & qui ont été comparées avec ces étalons. Mais comme la

---

(1) Ces morceaux de viande étoient entiers; mais lorſqu'on les broie, ſi l'on y met la même quantité d'eau, la putréfaction commence en moins que la moitié de ce temps-là.

plus

plus petite quantité de ſel ne conſerva la viande guère plus de temps que l'eau ſeule, je comparai toujours les différentes ſubſtances anti-ſeptiques avec la plus grande quantité : de ſorte que lorſque je dis qu'une ſubſtance s'oppoſe à la putréfaction plus que le mélange qui ſert de terme de comparaiſon, j'entends plus que ſoixante grains de ſel marin diſſous dans deux onces d'eau.

EXPÉRIENCE IX.

J'examinai enſuite d'autres ſels, & je les comparai en même quantité avec la diſſolution de ſoixante grains de ſel qui ſervoit d'étalon. Cette diſſolution étant la plus foible, je la ſuppoſe égale à l'unité, & j'exprime la vertu proportionnelle des autres ſels en nombres plus grands, comme dans la table ſuivante.

Table des vertus relatives des ſels pour réſiſter à la putréfaction.

Sel marin.	1.	
Sel gemme.	1.	†
Tartre vitriolé.	2.	
Spiritus Mindereri.	2.	
Tartre ſoluble.	2.	
Sel diurétique.	2.	†
Sel ammoniac.	3.	
Mixture ſaline.	3.	
Nitre.	4.	†
Sel de corne de cerf.	4.	†
Sel d'abſynthe.	4.	†
Borax.	12.	†
Sel de ſuccin.	20.	†
Alun.	30.	†

J'ai marqué dans cette table les proportions en nombres entiers, étant difficile & peut-être même inutile d'y apporter plus d'exactitude. Je me ſuis contenté d'ajouter ce ſigne † à quelques-uns, pour faire voir que ces ſels ſont plus forts de quelques fractions que les nombres entiers de la table ; excepté dans les trois derniers exemples où le même ſigne ſignifie que le ſel peut être plus fort de quelques unités (1). Le tartre vitriolé eſt marqué 2, quoiqu'il fallût un peu plus de trente grains pour qu'il égalât l'étalon ; mais m'étant apperçu que tout n'étoit pas diſſous, j'ai fait en conſéquence une déduction. D'un autre côté, comme il s'évapore une partie de la corne de cerf, ſa vertu réelle doit être plus grande qu'elle ne le paroît par la table. Le ſel de ſuccin eſt peu volatil ; & comme trois grains de ce ſel ſe ſont trouvés conſerver davantage la viande que ſoixante grains de ſel marin, il doit par conſéquent être eſtimé vingt fois plus fort. Ce ſel eſt à la vérité acide, mais comme la partie acide eſt fort peu de choſe, on doit, à ce qu'il ſemble, attribuer à quelque autre principe ſa grande qualité anti-ſeptique. Le *Spiritus Mindereri* étoit fait avec du vinaigre commun & du ſel de corne de cerf ; & la mixture ſaline avec du ſel d'abſynthe ſaoulé de ſuc de limon (2). La par-

---

(1) On a comparé cinq grains de borax avec les ſoixante grains de ſel marin ; mais comme il conſerva la viande beaucoup plus long-temps, je penſe que trois grains auroient pu ſuffire. On auroit dû, en ce cas, eſtimer la force de ce ſel à vingt. Exemple ſingulier de la force d'un ſel, qui bien loin d'être un acide, eſt plutôt un alcali, ſi nous en pouvons juger par ſon goût urineux. Un grain d'alun ſe trouva plus foible que ſoixante grains de ſel marin, mais deux grains étoient plus forts ; la vertu de l'alun eſt par conſéquent entre trente & ſoixante, plus près cependant du premier nombre, comme on l'a vu par l'expérience.

(2) On compare l'eſprit de *Mindererus* & la mixture ſaline

tie alcaline de l'un ou de l'autre de ces mélanges avec de l'eau ſeule, auroit réſiſté avec une puiſſance de 4 +, de ſorte que l'addition de l'acide rendoit ces ſels moins anti-ſeptiques ; ſavoir le *Spirirus Mindereri* de la moitié, & la mixture ſaline d'un quatrième ; circonſtance à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre.

EXPÉRIENCE X.

I. Je paſſai de-là aux réſines & aux gommes, & je commençai par la myrrhe. Comme une partie de cette ſubſtance ſe diſſout dans l'eau, de huit grains on en fit une émulſion. Mais comme la plus grande partie alla au fond, je ne pus compter que ſur la diſſolution d'un ou deux grains : elle conſerva cependant la viande plus long-tems que l'étalon ; de ſorte qu'on peut regarder la partie diſſoluble de la myrrhe comme trente fois ou environ plus forte que le ſel marin.

II. L'aloës, l'aſſa-fœtida & le cachou, diſſous de la même manière que la myrrhe, allèrent pareillement au fond, & montrèrent une égale vertu anti-ſeptique ; mais la gomme ammoniaque & le ſagapenum en firent voir fort peu ; ſoit qu'ils s'oppoſaſſent plus foiblement à la putréfaction, ou que le principe le plus anti-ſeptique fut tombé au fond avec les parties les plus groſſières. Trois grains d'opium diſſous dans l'eau ne ſe précipitèrent point, & réſiſtèrent mieux à la putréfaction que la meſure commune : mais je remarquai qu'il s'y engendroit plus d'air qu'à l'ordinaire, & que la viande devenoit plus tendre qu'avec tout autre anti-ſeptique des plus efficaces.

---

qui ſont liquides avec des ſels ſecs, ſur la quantité de ſels alcalis qu'ils renferment.

III. De toutes les ſubſtances réſineuſes le camphre réſiſta davantage. Deux grains diſſous dans une goutte d'eſprit-de-vin, cinq grains de ſucre & deux onces d'eau ſurpaſſèrent l'étalon, quoique pendant l'infuſion, la plus grande partie du camphre ſe fût évaporée, ait ſurnagé, ou ſe fût attachée aux parois de la phiole. Si nous ſuppoſons qu'il n'y en eût que la moitié de perdue, le reſtant ſe trouvera au moins ſoixante fois plus fort que le ſel marin; mais ſi, comme je le penſe, il n'y en reſta que la dixième partie, le camphre ſera alors trois cents fois plus anti-ſeptique que le même ſel. Afin qu'on ne pût rien attribuer à la petite quantité d'eſprit dont on avoit fait uſage dans l'expérience précédente, je fis une autre diſſolution de camphre dans une goutte ou deux d'huile; ce mêlange ſe trouva en effet moins parfait, mais cependant ſupérieur à l'étalon.

EXPÉRIENCE XI.

I. Je fis une forte infuſion de fleurs de camomille & de ſerpentaire de Virginie, & remarquant qu'elles ſurpaſſoient de beaucoup en efficacité celle dont je me ſervois pour meſure commune, j'en diminuai peu à peu la doſe, & je trouvai que cinq grains de l'une ou de l'autre donnoient encore à l'eau bouillante une vertu ſupérieure à l'étalon. Or, comme nous ne pouvons ſuppoſer que ces infuſions contiennent un demi-grain des parties balſamiques de ces végétaux, il s'enſuit que cette ſubſtance doit être au moins cent vingt fois plus anti-ſeptique que le ſel commun.

II. Je fis auſſi une forte décoction de quinquina, & je mis tremper un morceau de viande dans deux onces de cette décoction après l'avoir paſſée. Cette viande ne ſe corrompit point, quoiqu'elle eût reſté deux ou trois jours au fourneau après que celle de l'étalon fut putride. La décoction devint pendant ce

temps-là limpide par degrés, tandis que les parties les plus groſſières tombèrent au fond. Il paroît par là qu'une très-petite quantité de quinquina, moindre peut-être que celle de la ſerpentaire ou des fleurs de camomille intimement unie avec l'eau, eſt douée d'une vertu anti-ſeptique conſidérable.

III. Le poivre, le gingembre, le ſafran, la racine de contrayerva & les noix de galle, de chacun cinq grains, de même que dix grains de ſauge ſèche, de rhubarbe & de racine de valériane ſauvage (1), infuſés ſéparément, ſurpaſſèrent ſoixante grains de ſel. La menthe, l'angélique, le lierre terreſtre, le ſéné, le thé verd (2), les roſes rouges, l'abſynthe commune, la moutarde & le raifort, étant pareillement infuſés ſéparément, mais en plus grande quantité, ſe trouvèrent plus anti-ſeptiques que l'étalon. Et comme on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils donnent dans l'eau plus d'un grain ou deux du principe balſamique, nous pouvons les regarder comme doués d'une vertu très-forte, pour réſiſter à la putréfaction. J'ai fait de plus un eſſai d'une décoction de têtes de pavots blancs, & une autre avec du ſuc de laitue tiré par expreſſion, & je les ai trouvés tous les deux au-deſſus de l'étalon.

Il eſt aiſé de voir par ces eſſais combien les anti-ſeptiques ſont étendus; puiſqu'outre les ſels, les eſprits fermentés, les épices & les acides, que tout le monde ſait avoir cette propriété, il y a beaucoup de réſines, d'aſtringens & de rafraîchiſſans qui ſe trouvent de ce nombre; & même de ces plantes qu'on appelle alcaleſcentes, & qui ſont ſuppoſées hâter la putréfac-

(1) Quoiqu'on ait fait cette expérience avec dix grains ſeulement de cette racine réduite en poudre, ſi l'on conſidère cependant le temps que cette doſe réſiſta à la putréfaction, on doit compter la racine de valériane au nombre des anti-ſeptiques les plus forts.

(2) On n'eſſaya point le thé bou.

tion. Le raifort, qui eſt de cette claſſe, ſe trouve particulièrement anti-ſeptique. Pour dire le vrai, après ces eſſais, je me ſuis attendu à trouver preſque toutes les ſubſtances douées de quelques degrés de cette vertu ; mais je m'apperçus, avec le ſecours de l'expérience, que quelques ſubſtances ne réſiſtoient point à la putréfaction, & que d'autres la produiſoient. Mais avant que de traiter cette partie de mon ſujet, il ne ſera pas hors de propos de rapporter quelques autres expériences qui ont une connexion plus intime avec les précédentes.

EXPÉRIENCE XII.

Après avoir vu combien ces infuſions étoient plus anti-ſeptiques que la diſſolution de ſel marin, je voulus ſavoir ſi ces plantes manifeſteroient auſſi cette vertu ſans être infuſées. A cet effet, je ſaupoudrai trois petites tranches de bœuf maigre très-minces, l'une avec du quinquina en pondre, une autre avec de la ſerpentaire, & la troiſième avec des fleurs de camomille pareillement en poudre. On étoit alors au fort de l'été, & cependant après avoir gardé cette viande pluſieurs jours, je trouvai que celle où l'on avoit mis le quinquina commençoit ſeulement à ſentir ; les deux autres n'avoient aucune odeur déſagréable. La ſubſtance de ces trois tranches étoit ferme, & particulièrement celle de la camomille, qui ſe trouva ſi dure & ſi ſèche qu'elle paroiſſoit incorruptible. Si le quinquina n'a pas eu le même effet, je crois qu'il faut l'attribuer à ſa contexture qui eſt plus ſerrée.

EXPÉRIENCE XIII.

Je fis quelques eſſais pour rétablir dans ſon premier état de la chair putréfiée, par le moyen des ſubſtances douces ; parce que les eſprits diſtillés & les

acides violens, les ſeules liqueurs auxquelles on connoît cette propriété, ſont par leur nature trop âcres & trop irritans pour pouvoir être toujours employés toutes les fois qu'on a beſoin d'un correctif. A l'égard des ſels, ſans compter leur acrimonie, perſonne n'ignore que la viande une fois corrompue ne prend plus le ſel.

Deux gros de viande, qui par ſa corruption étoit devenue mollaſſe, ſpongieuſe, & ſpécifiquement plus légère que l'eau, ayant été, après l'expreſſion de l'air qui y étoit contenu, enfoncés dans quelques onces d'infuſion de fleurs de camomille, je renouvellai cette infuſion deux ou trois fois dans autant de jours. M'étant apperçu que l'odeur fétide avoit diſparu, je mis ce même morceau dans une bouteille nette, avec une infuſion nouvelle; je le gardai pendant tout l'été, & je le conſerve encore; il eſt frais & d'une contexture ferme (1). Je ſuis venu à bout de la même manière de rétablir en leur premier état pluſieurs petits morceaux de viande putrides, par des infuſions réitérées d'une forte décoction de quinquina, & j'ai conſtamment remarqué que non-ſeulement l'odeur fétide ſe diſſipoit, mais encore que cette infuſion rendoit aux fibres leur fermeté naturelle.

Or, le quinquina communiquant à l'eau une ſi grande quantité de ſa vertu, il eſt naturel de penſer qu'il ſera encore plus ſoluble dans le corps par le moyen de la ſalive & de la bile. D'où il ſuit que c'eſt en conſéquence de cette vertu anti-ſeptique qu'il agit principalement. En partant de ce principe on peut rendre raiſon du ſuccès qu'il a dans la grangrène & dans le dernier période des fièvres peſtilentielles, lorſque les humeurs ſont évidemment corrompues. A

(1) Je gardai un an entier, après la lecture de ce mémoire à la ſociété, ce même morceau de viande dans la même infuſion, & je le trouvai alors encore ferme & ſain.

légard des fièvres rémittentes & intermittentes pour leſquelles le quinquina ſe trouve ſi ſpécifique, ſi nous jugions de leur nature par les circonſtances qui les accompagnent dans les climats & dans les ſaiſons où l'on eſt le plus ſujet à ces maladies, nous regarderions la putréfaction comme une des principales cauſes de ces fièvres. Ce ſont les grandes maladies épidémiques de tous les pays marécageux, & elles font plus de ravages après des étés chauds, dans un air chargé de vapeurs & qui ne circule pas. Elles commencent vers la fin de l'été, & continuent pendant tout l'automne. Elles ſont plus dangereuſes lorſque l'atmoſphère eſt plus chargée des émanations des eaux croupiſſantes, qui deviennent encore plus putrides par les ſubſtances végétales & animales qui s'y pourriſſent. La viande ſe gâte alors fort aiſément ; & les dyſenteries & d'autres maladies putrides ſe joignent fréquemment à ces fièvres. Les chaleurs diſpoſent les humeurs à devenir âcres ; les émanations putrides attirées par les poumons ſervent de ferment (1), & les brouillards ſi communs dans ces climats occaſionnent une fièvre en bouchant les pores, ou en ne recevant point la matière de la tranſpiration. Plus ces cauſes dominent, & plus il eſt aiſé de ſuivre pas à pas cette putréfaction. Les nauſées, la ſoif, l'amer-

(1) Il eſt à propos de remarquer que lorſque je fais uſage ici & dans mes obſervations ſur les Maladies des Armées, du mot *ferment*, pour déſigner la ceuſe qui change les humeurs, j'entends ſeulement la puiſſance qu'ont toutes les ſubſtances putrides animales de s'aſſimiler & de corrompre celles qui ne le ſont point, comme on l'expliquera plus amplement dans le mémoire ſuivant, à l'expérience dix-huitième. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que je ferai voir dans un des mémoires ſuivans, qne les ſubſtances putrides animales deviennent des fermens dans le ſens le plus rigoureux ; c'eſt-à-dire, qu'elles agiſſent comme le levain de la bierre, lorſqu'on le joint à quelque ſubſtance végétale capable d'une fermentation vineuſe. *Voyez* l'expérience XXVIII, & la ſuivante.

tume de la bouche & les évacuations fréquentes de bile putride, ſont des ſymptomes ordinaires, & qui ſervent de preuves de ce que l'on a avancé. Nous ajouterons que dans les pays humides & dans les mauvaiſes ſaiſons, les fièvres intermittentes commencent non-ſeulement par des ſymptomes de putréfaction, mais encore que, ſi on les traite mal, elles prennent aiſément une forme dangereuſe, avec des taches livides ou des puſtules ſur la peau, ou une mortification des inteſtins. Mais il faut en même temps reconnoître que le quinquina détruit ſi promptement ces fièvres, que ſa qualité fébrifuge doit être quelque peu différente de ſa vertu anti-ſeptique. Nous pouvons cependant remarquer que tous les remèdes qu'on a trouvés utiles dans la cure des fièvres intermittentes, outre les évacuations & le quinquina, corrigent puiſſamment la putréfaction, autant que je le puis ſavoir : tels que la myrrhe, les fleurs de camomille, l'abſynthe, la teinture de roſes, l'alun avec la noix muſcade, les acides vitrioliques, ou d'autres forts acides minéraux, avec des aromatiques.

Mes expériences ont eu juſqu'ici pour objet la chair ou les parties fibreuſes des animaux ; je vais maintenant examiner les effets que les antiſeptiques ont ſur les humeurs. Car quoique nous puſſions conclure par analogie, que tout ce qui regarde la corruption des ſolides, ou les rétablit après leur putréfaction, doive agir d'une manière ſemblable ſur les fluides, cependant comme cela ne s'enſuit pas néceſſairement, j'ai jugé à propos de faire de nouveaux eſſais que je préſenterai à la ſociété dans une autre aſſemblée, avec des expériences ſur les ſubſtances qui favoriſent la putréfaction.

MÉMOIRE III (1).

Expériences sur les substances qui résistent à la putréfaction des liqueurs animales, avec leur usage en médecine. Les astringens sont toujours anti-septiques ; mais les antiseptiques n'ont pas toujours une vertu astringente manifeste. De l'utilité de la putrèfaction en général, & particulièrement dans l'économie animale. Des differens moyens de produire la putréfaction. Quelques substances réputées septiques ont une vertu contraire. Les substances réellement septiques, sont celles-là même qu'on a le moins soupçonnées de l'être : savoir, la craie, les testacés & le sel marin.

APRÈS avoir donné une description détaillée de la maniere d'éprouver les substances anti-septiques sur les parties fibreuses des animaux, je me contenterai de rapporter quelques expériences que j'ai faites avec les mêmes substances sur (2) les liqueurs animales.

EXPÉRIENCE XIV.

Des décoctions d'absynthe & de quinquina, des infusions de fleurs de camomille & de serpentaire, conservèrent des jaunes d'œuf non-seulement beaucoup plus long-temps que ne le fit l'eau seule, mais même plus qu'une dissolution de sel commun. J'éprouvai pareillement que le sel de corne de cerf conservoit mieux cette substance que quatre fois le même poids de sel marin.

---

(1) Lu le 15 novembre 1750.

(2) Les expériences suivantes, soit qu'on les ait faites au fourneau de lampe ou au feu, étoient toutes dans un degré de chaleur égal à celle du sang humain ; savoir, à environ cent degrés du thermomètre de Fahrenheit.

EXPÉRIENCE XV.

On empêcha pendant quelque temps du fiel de bœuf de ſe putréfier, en y mettant de petites doſes de leſſive de tartre, d'eſprit de corne de cerf, de ſel ammoniac & de la mixture ſaline; on l'en empêcha encore beaucoup plus long-temps au moyen d'une décoction d'abſynthe, d'une infuſion de fleurs de camomille & de ſerpentaire, par des diſſolutions de myrrhe, de camphre & de ſel de ſuccin. On mêla toutes ces ſubſtances à part avec le fiel, & elles ſe trouvèrent plus anti-ſeptiques que le ſel marin, & en apparence proportionnellement à leurs effets ſur la chair. Le nitre ſeul ne réuſſit point; & quoique quatre fois plus efficace que le ſel marin pour conſerver la chair, il lui eſt cependant inférieur lorſqu'il s'agit du fiel, & beaucoup plus foible que le ſel ammoniac qui n'a pas tout-à-fait autant de vertu que le nitre pour conſerver la chair. Le nitre fut bientôt diſſous par le fiel, & il en ſortit une grande quantité d'air, comme d'une liqueur en fermentation, & lorſque cela arriva, le fiel avoit commencé à ſe putréfier (1). Mais la mixture ſaline n'engendra point d'air, & s'oppoſa davantage à la putréfaction du fiel qu'elle ne fit à celle de la chair.

EXPÉRIENCE XVI.

Mon dernier eſſai fut avec de la ſéroſité du ſang humain, qui ſe conſerva, au moyen d'une décoction de quinquina & d'une infuſion de ſerpentaire, avec non moins d'efficacité que la chair. Mais le ſafran &

(1) Ce peut être, autant que je l'ai pu remarquer, la raiſon pour laquelle le nitre ne ſauroit s'accorder avec l'eſtomac & les inteſtins, dans les cas où la bile eſt putride.

le camphre parurent en cette occaſion environ le quart moins anti-ſeptiques qu'auparavant, ſoit que leur vertu conſervatrice ne ſoit pas aſſez puiſſante lorſqu'il s'agit de cette humeur, ou que, comme je le ſoupçonne, ils n'aient pas été aſſez bien mêlés. Le nitre agit à-peu-près avec toute ſa force, étant environ quatre fois plus efficace que le ſel marin. Il engendre un peu d'air; mais beaucoup moins qu'il ne le fit avec le fiel. Nous pouvons conclure de ces eſſais & des expériences précédentes, que tout ce qui préſerve la chair de la putréfaction eſt univerſellement anti-ſeptique, quoique ce ne ſoit pas toujours avec une force égale.

EXPÉRIENCE XVII.

Comme j'ai déjà montré comment on pouvoit rétablir de la chair putride dans ſon premier état, je terminerai cette partie de mon ſujet par un eſſai ſemblable ſur un jaune d'œuf. Ayant délayé dans un peu d'eau une partie d'un jaune d'œuf, je l'y laiſſai juſqu'à ce qu'elle ſe putréfia. J'en mis quelques gouttes dans une phiole avec deux onces d'eau pure, & j'en mêlai deux fois autant avec une forte infuſion de fleurs de camomille. Les deux phioles répandirent d'abord quelque odeur putride; mais ayant été bien bouchées, & tenues pendant quelques jours près du feu, le mêlange, où il n'y avoit que de l'eau, contracta une odeur fétide très-forte, & l'autre ne ſentoit que la camomille.

J'ai rapporté juſqu'ici les expériences que j'ai faites ſur les ſubſtances anti-ſeptiques; & il paroît par-là, qu'outre les eſprits, les acides & les ſels, nous poſſédons un grand nombre de ſubſtances qui réſiſtent à la putréfaction, & qui ſont douées de qualités échauffantes, rafraîchiſſantes, volatiles, aſtringentes & autres ſemblables; ce qui en rend quelques-unes plus propres que d'autres à remplir certaines in-

dications. On connoît déjà de tres-bons correctifs dans quelques cas de putridité, mais il y en a d'autres où ils manquent tout-à-fait. Nous ne ſavons encore comment corriger la ſanie d'un ulcère cancéreux; cependant il y a tout lieu d'eſpérer que dans une auſſi grande quantité d'anti-ſeptiques, il s'en trouvera quelqu'un de propre à cet effet.

Il eſt d'ailleurs à remarquer que de même que différentes maladies d'une eſpèce putride exigent différens anti-ſeptiques, ainſi la même maladie ne cède pas toujours au même remède. Par exemple, le quinquina ne réuſſira point dans la gangrène ſi les vaiſſeaux ſont trop pleins, ou le ſang trop épais. Mais ſi les vaiſſeaux ſont relâchés, & le ſang dans un état de diſſolution, ou diſpoſé à la putréfaction, ſoit par une mauvaiſe conſtitution, ou pour avoir abſorbé quelque matière putride, le quinquina eſt alors un ſpécifique ſouverain. On doit s'en ſervir avec de ſemblables précautions dans les plaies, ſur-tout s'il y a eu du pus abſorbé, ſi les humeurs en ſont infectées, & s'il en réſulte une fièvre hétique. Mais lorſque les ſymptomes inflammatoires dominent, le même remède en augmentant la tenſion des fibres (état bien différent de l'autre), occaſionne tous les accidens fâcheux auxquels on doit s'attendre en pareil cas.

Il paroît par le ſuccès du quinquina dans les maladies putrides, que ſa qualité aſtringente n'a pas peu de part à la cure (1). En effet, la nature de la putréfaction conſiſte dans une ſéparation ou déſunion des parties. Mais comme il y a certains cas où les qualités aſtringentes ne ſont pas ſi néceſſaires, on peut trouver dans la racine de contrayerva, la ſerpentaire le camphre, & quelques autres ſubſtances, une vertu anti-

(1) Tous les aſtringens paroiſſent être de puiſſans anti-ſeptiques, & tous les antiſeptiques ont probablement quelque qualité aſtringente, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours manifeſte.

ſeptique très-forte, ſans aucune qualité aſtringente, ou du moins avec fort peu. Pluſieurs de ces remèdes étant d'ailleurs ſudorifiques, ils opèrent par cette raiſon d'une manière beaucoup plus sûre.

Je viens maintenant à la ſeconde choſe que je m'étois propoſée, je veux dire mes obſervations ſur les ſubſtances qui hâtent & accélèrent la putréfaction, objet qui n'eſt pas moins utile ni moins digne de nos recherches que le premier. Car mettant à part l'idée choquante qu'on attache communément à ce mot, nous devons regarder la putréfaction comme un des inſtrumens dont la nature ſe ſert pour produire quelques changemens des plus importans & des plus ſalutaires. Par rapport à la médecine, nous ſavons que ni les ſubſtances animales, ni les végétales, ne peuvent devenir un aliment ſans quelque degré de putréfaction. Pluſieurs maladies tirent leur origine du défaut de cette action (1). La criſe des fièvres paroît dépendre en quelque ſorte de la putréfaction (2), &

---

(1) Quelques auteurs de grande réputation, entendent & expriment la même choſe par un défaut d'un degré convenable d'*alcaleſcence* dans les humeurs. Mais j'ai fait voir dans le premier mémoire que ce terme étoit ſujet à de grandes objections.

(2) On doit remarquer qu'Hippocrate étoit de même ſentiment, puiſqu'il fait ſi ſouvent uſage du mot qui ſignifie putréfier, comme d'un ſynonyme pour le mot digérer. Ainſi, ſuivant la remarque de Foëſius, Σήπειν, *quod eſt putrefacere, Hippocrati concoquere ſignificat; ut & ὄψις concoctionem.* Vid. *Œconom. Hippocrat. in voce.* Σήπειν. Dans quelques-unes des premières éditions de ces expériences, je citai par une mépriſe Gorræus au lieu de Foëſius, quoique Gorræus le jeune, dans ſon édition des *Definitiones Medicæ*, fait à-peu-près la même remarque, ſous l'article Σηπτικη κοιλιη, où l'on voit cette expreſſion: *Hippocrati libello* περὶ ἀνατομῆς *de ventriculo dicitur ubi fit concoctio, velut cibos concoquens aut putrefaciens.* Il paroît propable que la coction, ſuivant les anciens, eſt une eſpèce de putréfaction, puiſque dans

même elle contribue à produire la chaleur animale ſuivant l'ingénieuſe théorie du ſavant docteur Steven-ſon (1).

Mais en ſuivant ce ſujet, je n'ai rencontré que fort peu de ſeptiques réels, & j'ai obſervé que pluſieurs ſubſtances, qu'on remarquoit communément comme telles, étoient d'une nature tout-à-fait oppoſée. Les moyens les plus généraux pour accélérer la putréfaction, ſont la chaleur, l'humidité & un air qui ne circule point; ce qui étant ſuffiſamment connu, j'ai paſſé outre ſans faire aucune nouvelle expérience à ce ſujet. Le lord Bacon (2) & quelques chymiſtes ont fait naître l'idée d'une fermentation putride, analogue à celle qui arrive aux végétaux; & comme il y a une grande connexion entre cette fermentation & la con-

---

cet état les humeurs ſont toujours beaucoup plus fluides, & plus propres à paſſer dans les plus petits vaiſſeaux où elles s'arrêtoient auparavant. Or, la réſolution ou l'atténuation eſt un caractère inſéparable de la putréfaction; & nous remarquons ſouvent par la fétidité des ſueurs & des autres excrétions qui ſuivent une criſe, des marques indubitables d'un haut degré de corruption. Le temps de la réſolution ou putréfaction dépend du degré de chaleur, du tempérament du malade, & de la partie où ſe trouve l'obſtruction. De-là vient cette variété dans différentes fièvres, & cette uniformité dans celles du même genre. Enfin la réſolution diffère de la ſuppuration, en ce que celle-ci s'étend aux vaiſſeaux mêmes, & que celle-là eſt bornée aux humeurs. Cette manière de parler eſt hors d'uſage, à cauſe du préjugé, que rien n'eſt putride que ce qui répand une odeur fétide; au lieu que dans le fait, dès qu'une fibre devient plus lâche, & une humeur plus fluide, on peut les regarder comme commençant à devenir putrides; ſoit que ce changement tende à une meilleure ſanté, ou à la deſtruction de la machine, & qu'il ſoit agréable ou diſgracieux aux ſens.

(1) *Voyez* ſon eſſai ſur la cauſe de la chaleur animale, inſéré dans les eſſais de médecine, vol. V. Le lecteur trouvera dans ce traité pluſieurs obſervations curieuſes ſur la putréfaction animale.

(2) Vid. *Nat. Hiſt. Cent. IV. Exper.* 330.

tagion, j'ai fait l'expérience ſuivante pour répandre plus de lumière ſur ce ſujet.

EXPÉRIENCE XVIII.

Un brin de fil ayant été trempé dans un jaune d'œuf déjà putride, on l'enferma dans une phiole avec la moitié d'un jaune d'œuf frais délayé dans un peu d'eau. On mit l'autre moitié avec la même quantité d'eau dans une autre phiole, & toutes deux étant bien bouchées, on les laiſſa près du feu pour ſe putréfier. Le fil infecta le jaune frais; car on apperçut plutôt la putréfaction dans la phiole qui contenoit le fil que dans l'autre. Mais on ne recommença pas cette expérience.

La viande ſe corrompt de la même manière, beaucoup plus vîte dans un air renfermé que dans un air libre. Car les parties les plus putrides étant auſſi les plus volatiles, elles ſortent continuellement de la ſubſtance corruptible & ſe diſperſent avec le vent; mais lorſque l'air croupit & ne circule point, elles reſtent autour du corps, & agiſſant comme un ferment, elles excitent & accélèrent la corruption (1).

---

(1) *Corpus in putredine exiſtens, alii (corpori) à putredine libero facillime corruptionem conciliat; quia illud ipſum (corpus) quod in motu inteſtino jam poſitum eſt, alterum quieſcens ad talem motum tamen proclive, in eundem motum inteſtinum facile abripere poteſt. Stahlii Fundam. Chymiæ, part. II, Tract. I. Sect. I, Cap. V.*

C'eſt ſous ce point de vue que Stahl & d'autres fameux chymiſtes ont conſidéré un *ferment putride*, & ils ſe ſervent communément de la même expreſſion. Beccher (*in Phyſic. ſubterran. Lib. X, Sect. V, Cap. I, n. 34*,) en parlant d'une ſubſtance corroſive putride, priſe par manière d'aliment, dit *fermentum univerſo ſanguini imprimit.* Et M. Boyle ſe ſert indifféremment des mots *fermentation* & *putréfaction* du ſang dans l'ouvrage qui a pour titre : *Obſervations & expériences ſur le ſang humain.* Ces auteurs ont néanmoins grand ſoin de ne point confondre la putréfaction avec la fermentation des végétaux, ſe contentant de regarder ces opérations comme analogues. C'eſt pourquoi ils emploient le même terme pour ex-

EXPÉRIENCE XIX.

A l'égard des autres ſubſtances ſeptiques, dont font mention divers auteurs, je n'en ai trouvé aucunes qui le fuſſent réellement. On a regardé les ſels alcalis comme les principaux promoteurs de la putréfaction ; mais l'expérience prouve le contraire. On peut, il eſt vrai, remarquer, au ſujet des alcalis volatils, que quoiqu'ils préſervent de la corruption avec une vertu quatre fois plus grande que celle du ſel marin ; cependant ces ſels en petite quantité dans une infuſion chaude, amolliſſent & relâchent les fibres plus que l'eau ſeule ne le pourroit faire. Ils empêchent auſſi la circulation du ſang, & lorſqu'on les prend comme remède, ils atténuent peut-être & diſſolvent le ſang ; mais ils ne ſont pas pour cela ſeptiques. Car ces ſels putréfient ou diſſolvent ſi peu les fibres, lorſqu'on les applique ſecs, que j'ai conſervé dans une phiole plus de cinq mois, à compter du commencement de juin, un petit morceau de viande avec du ſel de corne de cerf ſeulement ; & bien loin de ſe

---

primer l'*agent* putréfiant & fermentant, parce qu'il ne ſe trouve pas de mots plus expreſſifs dans les langues dans leſquelles ils ont écrit. Il ſeroit à ſouhaiter que pour éviter l'ambiguité, nous euſſions deux mots différens pour déſigner la cauſe qui excite ces deux mouvemens inteſtins. Mais on doit d'autant moins s'y attendre, que toutes les ſubſtances putrides animales ont de la diſpoſition à exciter la putréfaction animale, & une fermentation vineuſe dans les végétaux, comme il paroîtra par la ſuite de ces expériences.

J'ai inſiſté ſur ce point, d'autant plus que j'appréhendois que le fréquent uſage que j'ai fait du terme *ferment* dans les obſervations ſur les Maladies des Armées, ne fit croire à quelques-uns de mes lecteurs, que je tâchois de faire revivre la doctrine de la fermentation du ſang, telle que celle qui a lieu parmi les ſubſtances végétales ; ce qui ſeroit fort éloigné de mon intention.

gâter, il ſe trouva plus ſain & plus ferme qu'auparavant (1).

EXPÉRIENCE XX.

Il eſt pareillement probable, par les eſſais ſur les plantes anti-ſcorbutiques, que, dans cette claſſe, il ne s'en trouveroit aucune qui fut ſeptique. Le raifort, une des plus âcres, eſt un anti-ſeptique très-puiſſant; & quoiqu'on ait éprouvé les carottes, les navets, l'ail, les oignons, le céleri & les choux comme alcaleſcens, bien loin de hâter la putréfaction, ils la retardèrent.

EXPÉRIENCE XXI.

Le cas ſe trouva quelque peu différent avec les végétaux farineux qui furent examinés; ſavoir du pain blanc en infuſion, des décoctions de fleur de farine, d'orge & d'avoine; car en mettant de la viande dans ces infuſions, ils ne s'opposèrent nullement à la putréfaction; mais lorſqu'elle fut un peu avancée, ils la réprimèrent en s'aigriſſant. En digérant long-temps, l'acide devint ſi fort, qu'il ſurmonta la putridité de la viande, & engendra beaucoup d'air. Ces phioles repréſentoient alors aſſez bien l'état où ſe trouvent les inteſtins foibles, dans leſquels le pain & les grains les plus doux ſe convertiſſent en un acide aſſez violent pour prévenir une diſſolution & une digeſtion parfaite de la nourriture animale (2).

---

(1) On a conſervé ce même morceau de viande plus d'un an & demi après la lecture de ce mémoire, ſans qu'il ſe ſoit corrompu. On ne l'a pas examiné depuis ce temps-là.

(2) On doit remarquer qu'en faiſant cette expérience, je ne fis point alors attention à une fermentation qui ſuivit & qui fut la cauſe de l'acidité. Cette eſpèce de fermentation entre les

EXPÉRIENCE XXII.

J'examinai les mouches cantharides, les vipères deſſéchées, & le caſtoreum de Ruſſie réduits en poudre, qui ſont des ſubſtances animales, & que je m'attendois par cette raiſon à trouver ſeptiques. J'éprouvai d'abord les mouches avec du bœuf frais & de la ſéroſité de ſang humain, les vipères avec du bœuf ſeulement; mais ni l'une ni l'autre de ces ſubſtances ne hâta la putréfaction. Quant au caſtoreum, bien loin de l'exciter, douze grains ſeulement en infuſion y réſiſtèrent plus que l'étalon.

EXPÉRIENCE XXIII.

N'ayant trouvé aucunes ſubſtances ſeptiques où l'on devoit principalement s'attendre à en trouver, j'en découvris quelques-unes qui ne paroiſſoient pas devoir l'être, tels que la craie, les teſtacées, & le ſel commun.

On mêla vingt grains d'yeux d'écreviſſes préparés, avec ſix gros de fiel de bœuf & autant d'eau, & l'on mit ſeulement dans une autre phiole même quantité de fiel & d'eau. Les deux phioles ayant été placées au fourneau, la putréfaction parut beaucoup plutôt dans celle où étoit la poudre abſorbante que dans l'autre. Je mis auſſi infuſer trente grains de craie préparée, que je plaçai au même fourneau, avec la quantité ordinaire de viande & d'eau (1); & ayant ſecoué la phiole de temps en temps, je remarquai que ce mêlange non-ſeulement ſe trouva plutôt corrompu, mais encore que cette putridité fut plus

---

ſubſtances animales & les végétales, qu'on a juſqu'à préſent négligée, fera le ſujet du mémoire ſuivant.

(1) Savoir de viande deux gros, & d'eau deux onces.

forte qu'à l'ordinaire ; & ce qui n'étoit jamais arrivé auparavant, cette viande fut diſſoute en quelques jours en un parfait mucilage. Je réitérai cette expérience, & elle fut ſuivie du même effet ; ce qui me parut ſi extraordinaire, que je ſoupçonnai que quelque ſubſtance corroſive s'étoit trouvée mêlée avec la poudre. Pour en avoir la preuve, je fis piler un morceau de craie, j'en eſſayai trente grains qui parurent auſſi ſeptiques que les premiers. Je comparai la même poudre avec une quantité égale de ſel d'abſynthe, & l'on prit ſoin de les mêler également. Mais après trois jours d'une digeſtion chaude ; le ſel n'avoit ni gâté, ni amolli la viande, tandis que la craie l'avoit pourrie & conſumée. Les effets des teſtacées en poudre de la pharmacopée, ne furent pas moindres. Mais les coques d'œuf parurent réſiſter dans l'eau à la putréfaction, & conſerver la viande plus longtemps que l'eau ſeule ne le faiſoit (1).

EXPÉRIENCE XXIV.

Pour eſſayer ſi les teſtacées diſſoudroient auſſi les végétaux, je les mêlai avec de l'orge & de l'eau, & je comparai ce mêlange avec un autre mêlange d'orge & d'eau ſeulement. Après une longue macération au feu, l'eau ſeule fit gonfler l'orge, il devint mucilagineux & s'aigrit. Mais celle où on avoit joint des teſtacées réduits en poudre, conſerva le grain dans ſon état naturel, & quoiqu'elle l'amollit, il ne parut aucun mucilage & l'orge ne s'aigrit point.

---

(1) Cette expérience ſe fit avec des coques d'œuf réduites en poudre groſſière, & on ne la réitéra point.

EXPÉRIENCE XXV.

Rien ne pouvoit être plus imprévu, que de trouver que le ſel marin avoit la propriété de hâter la putréfaction ; mais le fait eſt tel. Un gros de ſel conſerve deux gros de bœuf frais environ trente heures ſans ſe corrompre, dans deux onces d'eau, & à une chaleur égale à celle du corps humain ; ou bien, ce qui revient au même, cette quantité de ſel conſerve la viande dans ſa fraîcheur vingt heures de plus que l'eau ſeule ne le pourroit faire ; mais un demi-gros n'arrête la pourriture que deux heures au-delà de l'eau ſeule. On a déjà fait mention de cette expérience. Vingt-cinq grains ne l'avancent ni ne la retardent ; dix, quinze, ou même vingt grains la hâtent manifeſtement & l'augmentent (1). On doit encore obſerver que dans des infuſions chaudes avec ces petites doſes, le ſel, au lieu de durcir la chair, comme cela arrive quand il eſt ſec, dans une ſaumure, ou même dans une diſſolution telle que celle que nous avons priſe pour règle ; au lieu, dis-je, d'affermir la chair, il l'amollit & en relâche la contexture plus que l'eau ſeule ne le pourroit faire, quoique moins que ne l'euſſent fait l'eau avec la craie, & l'eau avec les teſtacées réduits en poudre. Il réſulte de tout ceci pluſieurs concluſions ; je me borne à une ſeule.

On a ſuppoſé que le ſel, aſſaiſonnement indiſpenſable de la nourriture animale, agiſſoit par une qualité anti-ſeptique, & qu'il corrigeoit la trop grande diſpoſition des viandes à la putréfaction. Mais puiſqu'on ne le prend jamais dans les alimens au-delà de la quantité ſeptique de notre expérience, il paroît par-là que

(1) J'ai tâché de déterminer la quantité de ſel la plus ſeptique avec cette proportion de chair & d'eau ; mais je n'ai point été en état de le faire avec quelque exactitude.

le ſel aide à la digeſtion, principalement par une vertu ſeptique, c'eſt-à-dire, en amolliſſant & en diſſolvant les viandes; action bien différente de celle qu'on lui attribue communément (1).

MÉMOIRE IV (2).

Suite des expériences ſur les ſubſtances ſeptiques. Conjectures ſur les cauſes du déclin des maladies putrides. De la différence entre les effets des teſtacées & ceux de l'eau de chaux. De la vertu que les ſubſtances putrides animales ont d'exciter une fermentation vineuſe dans les végétaux, & de quel uſage eſt la ſalive dans cette opération, avec une application de ces expériences à la théorie de la digeſtion.

Le ſentiment commun eſt que le ſel réſiſte à la putréfaction proportionnellement à ſa quantité. Trouvant cette opinion ſi bien établie, je ne crus point par

---

(1) Becher eſt, autant que je le puis ſavoir, le ſeul auteur qui donne à entendre la qualité diſſolvante du ſel marin, & ſa nature corroſive & putréfiante, quand on en fait un trop grand uſage dans les alimens. *Etſi carnes quoque & piſces ſale condiantur, & longo tempore à putredine defendantur, tamen in ſtatu ſuo mutantur, ob admiſtum ſalem, cujus acrimonia mortificantur ac corroſiva fiunt..... Hæc eſt ratio, quod ſoleamus in quotidiano uſu ſalem edere, ut nempe craſſiora digerantur & reſolvantur; ſed cum nimium eo utimur, neceſſario ſalis acrimonia mixti animalis compagem ſolvit & corrumpit, imo hoc in paſſu, ſi humiditas ſuperveniat in horrendam putredinem ducit Phyſic. Subterran. Lib. I. Sect. V. Cap. I. N. 34.*

Cette qualité putréfiante du ſel a été ſuffiſamment confirmée par quelques expériences faites depuis ſur la lumière que répand le mer, & qui provient de la putréfaction. *Tranſact. philoſoph. Vol. LIX. pag. 466.* Cette note a été ajoutée en 1770.

On doit obſerver qu'on a fait toutes les expériences ci-deſſus avec du ſel blanc ou bouilli, dont on ſe ſert en Angleterre pour les uſages ordinaires.

(2) Lu le 25 avril 1751.

cette raiſon devoir m'en rapporter à mes premières épreuves ; mais je réitérai ſouvent les expériences que nous avons vues ci-deſſus. Elles réuſſirent de même qu'auparavant, & j'ai toujours remarqué que deux gros de bœuf frais avec du ſel marin, depuis cinq juſqu'à vingt grains & deux onces d'eau, ſe putréfioient plutôt que la même quantité de viande avec de l'eau ſeule.

EXPÉRIENCE XXVI.

I. Je fis enſuite des recherches pour découvrir ſi de petites doſes d'autres ſels neutres ou alcalis étoient pareillement ſeptiques ; mais en examinant le ſel ammoniac, le nitre, le tartre vitriolé, le ſel diurétique, le ſel de corne de cerf & le ſel d'abſynthe, je ne m'apperçus point qu'ils le fuſſent ; quoiqu'une foible diſſolution de ces ſels amollit la viande, le ſel de corne de cerf produiſant cet effet davantage, & le nitre le moins de tous.

II. Le ſucre ne hâte en aucuue manière la putréfaction. On a prétendu qu'un ſirop ſeul conſervoit la viande mieux qu'aucune ſaumure ; les eſſais que j'ai faits me le font croire. Et j'ai remarqué par ces mêmes épreuves, qu'une foible diſſolution de ſucre eſt antiſeptique proportionnellement à ſa quantité. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que quoiqu'une foible diſſolution ſoit bientôt ſurmontée par la putréfaction de la viande, cependant dès que le ſucre en fermentant a produit un acide, il retarde de beaucoup cette diſpoſition à la purréfaction, ou même il la détruit entièrement. Ainſi les effets des ſels & des farineux paroiſſent être réunis dans le ſucre. Car en tant que ſel, il s'oppoſe d'abord à la putréfaction, ce que ne font point les farineux, & de même que les farineux, il réprime la putréfaction, lorſque la fermentation commence.

C'eſt à cette qualité anti-ſeptique qui ſe trouve dans le ſucre, & à la grande conſommation qui s'en fait aujourd'hui avec les alimens acides, que nous devons peut-être attribuer en partie le déclin général des maladies putrides. Car il eſt maintenant fort rare d'entendre parler de lèpres (1), de ſcorbut putride, de dyſenteries, de fièvres peſtilentielles & autres ſemblables maladies ſi fréquentes autrefois, & auxquelles ſe trouvoient particulièrement ſujets ceux qui faiſoient des excès en nourriture animale, ſurtout en viande ſalée (2). Il n'eſt pas moins douteux que pluſieurs autres cauſes concourent pareillement à éloigner ces maladies ; mais il ſeroit fort étranger à mon ſujet d'en vouloir faire le dénombrement, ou de parler des inconvéniens, qui d'un autre côté peuvent naître d'un uſage immodéré des ſubſtances qui s'oppoſent trop à la putréfaction.

III. J'ai auſſi réitéré les expériences avec les teſtacées, & en particulier ſur le ſang humain, & j'ai trouvé que les yeux d'écreviſſe hâtoient la putréfaction du coagulum, & auſſi celle de la ſéroſité ; mais pas tout-à-fait ſi vîte.

EXPÉRIENCE XXVII.

I. Ayant deſſein de voir l'action des teſtacées combinés avec les anti-ſeptiques, j'infuſai un demi-gros de la poudre compoſée de racine de contrayerva, avec la quantité ordinaire de chair & d'eau. Je remarquai que la partie teſtacée de cette compoſition affoiblit d'une manière ſenſible cette racine, qui eſt un des plus forts anti-ſeptiques. Car quoique après tout la poudre réſiſtât à la putréfaction, ce fut cependant

(1) Savoir la lèpre des Arabes.

(2) Ajoutez ce qu'on a dit dans les obſervations, Part. III. Chap. VI. §. 6.

avec beaucoup moins d'efficacité que ſi on ne ſe fût ſervi que de la petite doſe de cette racine qui entre dans la compoſition (1).

II. A ces recherches ſur la craie & ſur les teſtacées, on a ajouté quelques expériences ſur l'eau de chaux faite avec de la chaux de craie & de la chaux d'écailles d'huitre, car la chaux de pierre n'eſt point en uſage ici. J'ai remarqué que quoique la chair de l'une ou de l'autre de ces infuſions donnât ſur le champ une odeur déſagréable, comme celle d'une leſſive ordinaire, elle ne devint pas cependant putride auſſitôt que l'étalon. De ſorte que dans cet eſſai l'eau de chaux fit quelque petite réſiſtance à la putréfaction, quoique la craie & les écailles d'huitre dont elle étoit

---

(1) La grande opinion qu'avoient quelques médecins du dernier ſiècle des teſtacées & de l'étendue de leur uſage étoit fondée ſur l'hypotèſe que la plupart des maladies proviennent d'un acide, ſans en excepter même les fièvres. Quoique cette théorie ſoit à préſent fort bornée, la même pratique eſt cependant toujours en uſage, du moins dans les maladies aiguës; quelques-uns ſe ſervent de ces poudres par habitude, & d'autres dans la vue de rendre neutres les acides qu'on donne alors, afin qu'ils deviennent plus propres à entrer dans les veines lactées & à exciter une ſueur. Autrement on ne voit pas trop comment ces abſorbans pourroient corriger quelque acrimonie dans les premières voies ou dans le ſang. Mais quelles que ſoient les diſputes qui ſe ſont élevées au ſujet de leur manière d'opérer, preſque tous s'accordent à les croire incapables de nuire, quoique ces expériences puiſſent faire douter qu'elles le ſoient toujours. Je ne voudrois pas toutefois conclure de-là qu'on ne doit donner les teſtacées que lorſqu'on veut détruire un acide; puiſque pour guérir quelques maladies, il devient quelquefois néceſſaire d'atténuer les humeurs & de relâcher les fibres par quelque degré de putréfaction. Hippocrate obſerve qu'il y a des maladies dont une fièvre eſt le meilleur remède. Les principaux effets des remèdes mercuriels conſiſtent dans une eſpèce de diſſolution ſeptique des fibres & des humeurs. On peut par conſéquent hâter la criſe de quelques fièvres, ou la rendre complète par le moyen des teſtacées, quoique j'imagine qu'ils ſont plutôt de peu de conſéquence dans la cure.

compoſée, fuſſent deux ſubſtances ſeptiques. J'ai néanmoins remarqué que lorſque la putréfaction commence, elle ne devient guère moins déſagréable dans cette compoſition que dans l'eau commune (1). Quoique d'autres aient obſervé que l'eau de chaux de pierre ſoit en quelque degré conſtamment anti-ſeptique, je crois cependant probable que les vertus de ce remède ne conſiſtent pas tant à prévenir la putréfaction, qu'à réprimer les acidités & les concrétions immodérées qui peuvent être cauſe de pluſieurs maladies chroniques.

J'ai rapporté juſqu'à préſent les expériences que j'ai faites ſur les ſubſtances qui réſiſtent à la putréfaction, & ſur celles qui la favoriſent. Il paroît de-là que les premières ſont en grand nombre, & qu'il s'en trouve fort peu des ſecondes, quoiqu'il y en ait peut-être beaucoup plus qu'on n'en a découvert. J'ai borné dans cette dernière partie mes recherches aux ſubſtances qui cauſent la putréfaction hors du corps. Car à l'égard du mercure & de certains poiſons qui, pris dans l'eſtomac, ou abſorbés par les veines, font le même effet que les ſeptiques, je les ai omis à deſſein, le ſujet étant trop vaſte pour que je puſſe l'embraſſer. Mais j'ajouterai à ce que j'ai déjà préſenté à la ſociété, quelques autres obſervations ſur la corruption des ſubſtances animales, qui ont un rapport prochain avec les premières, & qui peuvent être de quelque utilité en médecine.

---

(1) Le docteur Hales ayant fait depuis quelques expériences ſur l'eau de chaux, confirme ce que je dis ici du peu de qualité anti-ſeptique de la chaux de craie & de celle d'écaille d'huitre : quoiqu'il ne faſſe pas mention qu'il ait jamais remarqué qu'elle agît comme ſeptique, il ne laiſſe pas de préſenter à la ſociété royale mes raiſons pour prouver comment cela peut arriver; ſavoir, lorſque la craie ou les écailles ne ſont pas ſuffiſamment calcinées. *Voyez* les Tranſact. Philoſoph. Vol. XLVIII. N°. 103.

EXPÉRIENCE XXVIII.

Je fis pluſieurs mêlanges, chacun compoſé de deux gros de bœuf crud, de quantité égale de pain & d'une once d'eau. Le tout étant bien battu & broyé, on le mit dans des phioles bien bouchées, qui pouvoient contenir trois ou quatre onces, & on les plaça au fourneau de lampe, à la chaleur du corps humain, ou de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit. Mais dans cette expérience & dans quelques-unes des ſuivantes, on laiſſoit tous les ſoirs refroidir le fourneau quelques heures.

I. Au bout de quelques heures tous ces mélanges commencèrent à fermenter, & continuèrent dans cette action environ deux jours (1). La fermentation fut la plupart du temps ſi violente, ſur-tout quand la chaleur fut quelques degrés au-deſſus de celle de l'étalon, que ſi les bouchons n'euſſent point quelquefois cédé, les phioles ſe ſeroient néceſſairement briſées. Le pain & la viande, qui dans les commencemens étoient au fond, s'élevèrent bientôt, & à meſure que l'air s'échappoit, ils laiſſoient tomber quelques particules qui avoient ſurnagé dans le fluide. Il ſe forma ainſi un ſédiment reſſemblant à de la lie, tandis que les parties les plus légères, ou les fleurs, reſtèrent ſur la ſurface. Mais la fermentation continuant, elles allèrent pareillement au fond; le goût & l'odeur acides des liqueurs, après la fin de l'action, pouvoient ſervir d'une nouvelle preuve de la fermentation précédente. Ce changement parut d'autant plus extraordinaire, que lorſque le mouvement com-

(1) J'ai remarqué par la ſuite que lorſque les phioles n'étoient pas bouchées, ou qu'elles l'étoient de façon que l'air pouvoit aiſément s'échapper, la fermentation ſe faiſoit en moins de la moitié de ce temps.

mença, ces mêlanges tendoient à la putréfaction, & ils répandirent en effet, quelques heures après, une odeur déſagréable. Mais cette odeur putride diminua le jour ſuivant, & diſparut tout-à-fait avant la fin de la fermentation.

II. Je réitérai ſouvent cette expérience avec le même ſuccès. Et pour déterminer la part que la ſubſtance animale pouvoit avoir dans la production de ces effets, je fis des mêlanges de pain & d'eau ſeulement, qui reſtèrent pluſieurs jours au fourneau ſans donner aucun ſigne de fermentation.

III. J'ajoutai à deux gros de viande fraîche le double de pain, & de l'eau à proportion, & ayant mis ce mêlange au fourneau, je remarquai que la fermentation eut lieu comme auparavant, & qu'elle n'eut d'autre effet que de produire un acide plus pur.

IV. On ajouta à la même quantité de viande & à une once d'eau, un demi-gros de pain ſeulement. La fermentation ſe fit néanmoins, & la liqueur devint acide au goût; mais ſon odeur étoit comme celle de vieux fromage.

V. On fit une autre combinaiſon avec de la viande & du gruau d'avoine au lieu de pain. La fermentation ne fut différente qu'en ce qu'elle ſe trouva plus forte, à cauſe que ce gruau n'avoit pas ſubi auparavant cette opération.

VI. J'eſſayai ſi le gruau d'avoine & l'eau fermenteroient ſeuls; mais quoiqu'ils le fiſſent, l'action ne fut pas, à beaucoup près, auſſi forte que lorſqu'on y joignoit une ſubſtance animale.

VII. On fit auſſi des expériences avec du pain & de la viande rôtie, qui eurent un effet ſemblable. Car quoique la putréfaction ſe fit à peine ſentir, & que la génération de l'air fut beaucoup moindre que dans la première expérience, la fermentation fut cependant complète, & les mêlanges devinrent acides.

VIII. Je variai la quantité, & je pris de la viande rôtie & du pain, de chacun une once, avec environ

deux onces d'eau. Ce mêlange ayant été mis dans une phiole qui fut bien bouchée, on le laiſſa dans une chambre échauffée, où le thermomètre ne s'élevoit pas au-delà de ſoixante-cinq degrés. La fermentation commença tard & procéda avec lenteur; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt qu'elle ne commença pas plutôt que le mêlange, ſans être devenu putride, acquit une odeur vineuſe, telle que celle des autres liqueurs qui fermentent; l'odeur & le goût acide ordinaires en pareil cas, parurent enſuite vers la fin.

IX. Je mêlai une demi-once de pain, avec une once & demie d'eau, & une petite quantité de *coagulum* de ſang humain déjà putride. Après avoir mis ce mêlange au fourneau dans une phiole bouchée, j'y remarquai quelques heures après une fermentation très-violente.

X. Je découvris la même qualité dans du fiel de mouton. Car ayant mis deux gros de pain avec une demi-once de cette liqueur dans une phiole, & l'ayant expoſée au fourneau de lampe, je m'apperçus que ce mêlange engendra de l'air le jour ſuivant, de même que dans les expériences précédentes. La fermentation continua pendant deux jours. Le fiel commença à ſe putréfier pendant ce temps-là; mais il ſe rétablit par la ſuite, de ſorte que ſans être devenu acide, il paroiſſoit en auſſi bon état le ſixième jour que le premier.

Il paroît par toutes ces expériences, que toutes les ſubſtances animales putrides, ou qui tendent à la putréfaction, ſont douées de la vertu d'exciter une fermentation dans les farineux, & même de la renouveller dans ceux qui ont fermenté auparavant.

XI. Après que ces mêlanges ſe ſont aigris, ils ne reviennent jamais à un état putride; mais au contraire, ils deviennent de plus en plus acides. Ils le deviennent à un tel point, que deux mêlanges, l'un compoſé de deux gros de viande crue, d'autant de pain & d'une once d'eau; l'autre égal en tout, mais

auquel on avoit ajouté, dans le commencement, dix gouttes d'eſprit de vitriol, ayant été tous les deux expoſés pendant pluſieurs jours au fourneau de lampe, on les trouva tous deux également acides. Pour rendre raiſon de cela, il eſt à propos d'obſerver que l'addition de l'eſprit prévenant la fermentation, le dernier mêlange n'eut d'autre acidité que celle que lui communiqua d'abord l'eſprit de vitriol.

XII. J'ai pareillement remarqué que l'acide qui provient de cette fermentation, a un goût auſtère & un peu ſalé, mais ſans aucune odeur déſagréable, à moins qu'on n'ait tenu les phioles bouchées pendant la fermentation. En ce cas, l'odeur reſſemble à celle du lait aigri, ou du fromage maigre.

Si l'on conſidère maintenant combien ces mêlanges engendrent d'air, & juſqu'à quel point ils s'aigriſſent par la fermentation, il doit paroître ſurprenant que ces mêmes choſes priſes comme alimens, cauſent ſi peu de dérangement dans le corps; & la difficulté ſeroit encore plus grande ſi la ſalive excitoit la putréfaction & la fermentation, comme quelques-uns le ſuppoſent (1).

---

(1) Le célèbre Stahl met la ſalive au nombre des ſubſtances propres à exciter une fermentation végétale. *Vid. Fundam. Chymiæ. Part. I. Tract. I. Sect. I. Cap. V.* Ce ſentiment eſt devenu dominant, je crois, par la circonſtance ſuivante. Un voyageur, en racontant la méthode en uſage parmi quelques peuples Indiens pour faire une liqueur vineuſe, dit qu'ils mâchent d'abord le fruit ou le grain, avant que de le laiſſer fermenter. Mais tout ce qu'on en pourroit conclure, c'eſt que la ſalive, ſans accélérer la fermentation, la peut rendre plus égale & plus modérée, quand elle eſt une fois commencée, comme dans nos expériences; ce qui peut être néceſſaire dans un climat brûlant.

EXPÉRIENCE XXIX.

Pour déterminer les effets de la ſalive dans la digeſtion, j'en mis un peu avec du bœuf crud réduit en pulpe, & je remarquai que ce mêlange, expoſé à la chaleur ordinaire, ſe putréfia beaucoup plus lentement qu'un autre où il n'y avoit point de ſalive.

EXPÉRIENCE XXX.

I. Je pris deux gros de viande fraîche, même quantité de pain & une once d'eau, & j'y ajoutai autant de ſalive que j'en crus néceſſaire pour opérer la digeſtion. Ce mêlange ayant été battu dans un mortier, on le mit dans une phiole bouchée, expoſée au fourneau de lampe, où il reſta environ deux jours ſans preſque aucune marque viſible de fermentation; mais le troiſième jour elle devint très-ſenſible. Je trouvai alors le pain & la viande élevés au-deſſus de l'eau; il ſe forma cependant un ſédiment, & il s'élevoit continuellement des bulles d'air; en un mot, la fermentation fut complète, & ſe manifeſta pareillement par une odeur vineuſe, de même que dans les liqueurs ordinaires qui travaillent. Cette action continua preſque deux fois autant que ſi l'on n'eût point fait uſage de ſalive; elle fut beaucoup plus modérée & engendra de l'air avec beaucoup moins de bruit. Lorſque la fermentation eut entièrement ceſſé, le mélange avoit un goût purement acide, quoique plus foible que celui des premières expériences, & je remarquai qu'il n'avoit point répandu dans les commencemens d'odeur putride.

II. Je variai pareillement cette expérience, comme j'avois fait la première, & je me ſervis de viande rôtie au lieu de crue, & quelquefois de gruau d'avoine à la place de pain; mais le réſultat fut toujours le même. Il y a une circonſtance qui paroît mériter une

attention particulière. Une once de pain, autant de viande rôtie, environ deux onces d'eau & une petite quantité de ſalive étant battus enſemble, on les laiſſa fermenter à une chaleur de ſoixante-cinq degrés. Ayant enſuite examiné la phiole avec un thermomètre, je trouvai qu'elle étoit de trois degrés plus chaude que l'extérieur (1).

Il paroît par ces dernières expériences, que ſi la ſalive eſt bien préparée, que s'il y en a une quantité ſuffiſante, & que ſi elle eſt bien mélangée avec les alimens, elle retarde la putréfaction, prévient la fermentation immodérée, les vents & l'acidité dans les premières voies. Mais ſi la ſalive manque, ſi elle eſt viciée, ou ſi elle ne ſe trouve pas bien mêlée avec les alimens, ces derniers ſe putréfient d'abord, deviennent enſuite acides, fermentent violemment & engendrent beaucoup d'air dans l'eſtomac & les inteſtins.

---

(1) Il eſt propable que dans une fermentation de cette eſpèce, la chaleur augmente beaucoup à proportion de la quantité du mélange. Je doute fort que les ſubſtances animales ou végétales en auſſi petite quantité, fermentant chacune ſéparément, puſſent exciter quelque degré perceptible de chaleur; quoique les végétaux ſoient eux ſeuls capables d'acquérir une grande chaleur, aſſez forte même pour s'enflammer, s'ils ſont entaſſés, preſſés & humides. Mais dans ce cas, la putréfaction étant commencée, la fermentation ſe fait entre les parties ſeptiques & les acides exactement comme dans les expériences précédentes.

MÉMOIRE

MÉMOIRE V. (1).

Expériences & remarques ſur la fermentation des végétaux par le moyen des ſubſtances animales putrides. Acide auſtère produit par ces fermentations. Probabilité que la plupart des végétaux peuvent fermenter ſans en excepter ceux qu'on range parmi les âcres, les anti-ſcorbutiques & les alcaleſcens. De la fermentation du lait. Juſqu'à quel point les alimens fermentent dans l'eſtomac. De l'utilité de la ſalive dans la fermentation alimentaire. De différentes cauſes des indigeſtions De la cauſe & de la cure de la chaleur d'entrailles, & d'où procèdent les aigreurs d'eſtomac.

JE détaillai dans mon dernier mémoire quelques obſervations que j'ai faites ſur la fermentation des farineux, par le moyen des ſubſtances animales; mais n'ayant point alors achevé tout ce que j'avois à dire ſur ce ſujet, je vais préſenter à la ſociété quelques autres expériences qui y ont rapport.

EXPÉRIENCE XXXI.

Après avoir vu les effets de la ſalive fraîche pour entretenir & pour modérer la fermentation, il me reſtoit à connoître ſes qualités quand elle eſt putride. En ayant raſſemblé à ce deſſein une quantité ſuffiſante, je la gardai environ trois jours au fourneau de lampe (2). J'en pris la quantité accoutumée, que

(1) Lu le 20 juin 1751.

(2) Ce fourneau étoit tiède, ou environ au centième degré de thermomètre de Fahrenheit; & l'on doit toujours entendre qu'on a fait uſage de ce même degré de chaleur dans les autres expériences, à moins qu'on n'avertiſſe du contraire.

Le docteur Alſton ne faiſant point attention à cette note, qui ſe trouve dans toutes les éditions de cet ouvrage, con-

j'ajoutai aux mêlanges ordinaires de pain, de viande & d'eau; ce qui non-ſeulement accéléra la fermentation, mais la rendit encore plus violente, & engendra beaucoup plus d'air qu'il n'y en eût eu ſans la ſalive. La corruption de la viande fut plus forte qu'à l'ordinaire; mais l'acide engendré par la fermentation la corrigea; de ſorte que vers le temps où elle ceſſa de fermenter, le contenu de la phiole avoit une odeur & un goût acides, ſans aucun reſte de putréfaction.

Cette expérience ſert encore à rendre plus probable que les ſubſtances animales ont la force d'exciter, proportionnellement à leur degré de corruption, une fermentation dans les farineux ordinaires.

EXPÉRIENCE XXXII.

Je pris deux gros d'un maquereau frais dépouillé de ſa peau, avec une égale quantité de pain, & les ayant réduits à une conſiſtance ordinaire, avec une once d'eau, je les mis au fourneau de lampe. J'y plaçai pareillement une autre phiole qui renfermoit le même mêlange, mais on y avoit ajouté de la ſalive fraîche; on y en mit auſſi une troiſième avec même quantité de bœuf frais, de pain & d'eau ſeulement, qui devoit ſervir de terme de comparaiſon pour les deux autres. En moins de cinq heures après l'infuſion, ce qui étoit renfermé dans les trois phioles commença à s'élever, à flotter ſur l'eau, & à fermenter. Pendant cette action je n'apperçus aucune différence entre la fermentation occaſionnée par le

---

tredit, dans ſa première diſſertation ſur la chaux vive, le réſultat de mes expériences, d'après une qu'il avoit faite lui-même à une chaleur qui ne ſurpaſſoit pas celle de l'air à Edimbourg, ſur la fin d'avril & au commencement de mai; & il allègue que je n'ai point ſpécifié le degré dont j'ai fait uſage dans mes expériences ſur la même ſubſtance.

poiſſon, & celle qui fut produite par la viande, ſi l'on en excepte que la phiole du poiſſon conſerva plus long-temps l'odeur putride. Mais le jour ſuivant, la fermentation continuant, l'acide ſe manifeſta dans toutes les phioles, & le quatrième jour (les bouchons ayant été ôtés la nuit d'auparavant) à peine pus-je appercevoir quelque différence entre la première & la troiſième phiole qui ſervoit d'étalon, ni au goût, ni à l'odeur, & toutes deux étoient fort acides. La liqueur de la ſeconde phiole n'étoit pas auſſi acide & répandoit une odeur vineuſe, pareille à celle qu'on avoit remarquée auparavant, lorſqu'on mit de la ſalive fraîche avec le mêlange ordinaire de bœuf (1).

Ayant donc découvert, dans cet exemple, un rapport ſi exact dans la faculté qu'ont le poiſſon & la viande de cauſer la fermentation, & ſuppoſant que toutes ſortes de poiſſons avoient plus ou moins la même qualité, je ne réitérai point cette expérience avec aucun autre. Car quoique je fuſſe perſuadé que pour établir des règles sûres de régime, & pour mieux connoître les divers effets de la chair des animaux différens, priſe comme alimens, il ſeroit néceſſaire d'examiner de cette manière pluſieurs eſpèces différentes, & de remarquer celles qui ſont plus ou moins propres à exciter la fermentation, & à engendrer plus ou moins d'acide; cependant comme ces recherches me meneroient trop loin, je les réſerve pour une autre occaſion, & me borne pour le préſent à continuer à examiner combien cette faculté d'exciter la fermentation ſe trouve étendue parmi d'autres ſubſtances animales.

---

(1) Expérience XXX.

EXPÉRIENCE XXXIII.

Je fis par cette raiſon un eſſai avec des jaunes d'œuf frais. J'en mêlai un avec deux gros de pain blanc, & une once d'eau, & un autre avec la même proportion de pain & d'eau, auquel j'ajoutai de la ſalive. Mais quoique ces deux phioles euſſent été quatre jours au fourneau de lampe, je n'apperçus aucun ſigne de fermentation, ni la moindre diſpoſition à la putréfaction dans l'une ni dans l'autre. Me rappellant là-deſſus l'obſervation de M. de Reaumur au ſujet de la lente putréfaction des œufs non fécondés, je conclus que ces deux œufs étoient tels, & que c'étoit par cette raiſon qu'ils réſiſtoient ſi long-temps à la putréfaction; ou bien qu'ils s'étoient conſervés ſains & exempts de corruption, & par conſéquent de fermentation par quelque acidité du pain; ce qui eſt plus vraiſemblable. De ſorte qu'on ne doit pas regarder cette expérience comme une exception au principe général, que toutes les ſubſtances animales en ſe putréfiant deviennent un ferment à l'égard des farineux.

EXPÉRIENCE XXXIV.

Ayant remarqué que la liqueur produite par toutes les fermentations avoit un goût non-ſeulement acide, mais auſtère, afin d'être aſſuré que cela ne provenoit point de l'alun qu'on accuſe les boulangers de mêler avec leur pain, je fis un ſemblable eſſai avec du biſcuit de mer qui donna la même eſpèce d'acide aſtringent que l'autre; & je me rappelle que le gruau d'avoine avoit un acide fort peu différent du reſte.

Nous avons vu juſqu'à quel point quelques farineux ſont capables de fermenter par le moyen des ſubſtances animales putrides, & combien il eſt probable que les autres végétaux de cette claſſe ont la

même qualité que ceux qui ont ſervi pour les eſſais ; nous allons maintenant rapporter quelques expériences faites ſur des végétaux d'une eſpèce différente.

EXPÉRIENCE XXXV.

Je mis dans une phiole deux gros de bœuf frais, avec une poignée d'épinards nouvellement coupés & deux onces d'eau. Je mis dans une autre même quantité de viande, une demi-once d'épinards bouillis & deux à trois onces d'eau. Dans une troiſième, même poids de viande, une demi-once d'aſperges fraîches & deux onces d'eau. Dans une quatrième, un pareil mêlange ; mais les aſperges étoient cuites. La cinquième contenoit même quantité de bœuf avec une poignée de *cochlearia* des jardins & deux onces d'eau. La ſixième & dernière phiole ſervoit d'étalon, & contenoit le mêlange ordinaire de bœuf, de pain, & d'eau ſeulement. Toutes ces ſubſtances avoient été broyées à l'ordinaire.

En moins de cinq heures après que j'eus placé ces phioles au fourneau, je trouvai dans un état de fermentation, non-ſeulement l'étalon, mais encore les deux phioles aux aſperges ; le mouvement étoit ſurtout extrêmement vif dans celle des aſperges crues ; mais dans toutes les deux la fermentation alla beaucoup plus haut & engendra plus d'air que l'étalon. L'action fut la même à d'autres égards. Car la viande acquit d'abord une odeur putride, & la perdit enſuite. Le jour ſuivant, ou environ trente heures après l'infuſion, l'acide prévalut, & quoique beaucoup plus foible que celui de l'étalon, il étoit cependant aſſez fort pour faire cailler le lait. Mais la grande différence entre la fermentation des aſperges & celle du pain, conſiſtoit en ce qu'après que le mêlange de pain ſe fût aigri, il reſta en cet état ; au lieu que l'acidité dans la phiole aux aſperges, étoit ſi foible que

deux ou trois jours après elle céda aux progrès de la pourriture.

L'action des épinards fut fort peu différente ; ils fermentèrent environ une heure plus tard que l'étalon, & les cruds un peu plus tard que les cuits. Leur fermentation fut plus modérée que celle des aſperges ou du pain, il s'y engendra beaucoup moins d'air, & d'une manière moins tumultueuſe En même temps que l'étalon devint acide, on put diſtinguer le même changement dans les phioles d'épinards, par le lait qu'ils caillèrent ; mais après ce période, les deux mêlanges d'épinards devinrent putrides comme on l'avoit remarqué des aſperges.

Le *cochlearia* fermenta d'auſſi bonne heure que l'étalon, mais plus modérément & ſans engendrer tant d'air. On s'aſſura de ſon acide de même que dans les expériences précédentes, c'eſt-à-dire, en faiſant cailler du lait ; mais ce mêlange différa en ce qu'après ce changement il continua à préſerver plus long-temps la viande de la corruption. Il paroît par-là, que quoique cette plante ſoit ſans aucun acide manifeſte, elle réſiſte néanmoins aſſez bien à la putréfaction.

Je fis d'autant plus d'attention à la fermentation du cochlearia, qu'on le range dans la claſſe des végétaux qui ne fermentent point, & par cette raiſon je réitérai l'expérience, qui fut toujours ſuivie du même ſuccès. Puiſque ces eſſais s'accordent avec les vertus qu'on a remarquées conſtamment dans cette plante au ſujet du ſcorbut de mer & de celui des pays marécageux, il paroît par conſéquent que c'eſt à tort qu'on l'a miſe au rang de ces remèdes qui corrigent les acides & qui excitent la putréfaction (1). A l'égard

(1) Le ſcorbut de mer & celui des pays marécageux, ſeules & véritables eſpèces de cette maladie, paroiſſent venir évidemment d'une acrimonie putride. Les puſtules livides, la

des aſperges & des épinards, quoiqu'ils ne renferment qu'un acide très-foible, cependant puiſqu'ils peuvent fermenter & qu'ils réſiſtent un peu à la putréfaction, on ne doit point les regarder comme ſeptiques, mais au plus comme des végétaux qui ſe corrompent aiſément. La promptitude avec laquelle les aſperges fermentent, paroît s'accorder avec la facilité qu'elles ont à ſe digérer dans l'eſtomac. Car je ſuis porté à croire par toutes les expériences que j'ai faites, que les végétaux qui fermentent plus promptement à un fourneau dont la chaleur n'excède pas celle du ſang humain, ſont d'une digeſtion plus facile.

Je n'ai fait d'expérience que ſur les plantes alimentaires dont on vient de parler, depuis que j'ai découvert la propriété qu'elles avoient de fermenter avec la viande putride. Mais je me reſſouviens qu'ayant fait une fois, dans une autre vue, un mêlange de viande, d'eau & de navets, & l'ayant laiſſé au fourneau pendant deux ou trois jours ſans y ſonger, la liqueur acquit alors un goût aigre, ce qui ne pouvoit être arrivé, à ce que je préſume, ſans une fermentation antérieure. Je conjecture de-là, que toutes les plantes alimentaires qui ne ſont point trop amères ou aromatiques, fermentent à-peu-près de la même manière que celles dont on vient de parler; & l'expérience ſuivante me confirme encore davantage dans ce ſentiment.

EXPÉRIENCE XXXVI.

I. On ajouta à une once de lait nouvellement tiré, quelques gouttes de coagulum de ſang humain, diſſout par la putréfaction. La phiole où l'on avoit mis ce mêlange étant expoſée à la chaleur ordinaire de

---

puanteur de l'haleine & la diſſolution du ſang & des fibres le font aſſez voir.

cent degrés, au bout de quelques heures elle fermenta. Le mouvement inteſtin fut conſidérable, il ſe ſépara beaucoup d'air, il s'engendra un acide qui fit cailler le lait & corrigea l'odeur putride.

II. Je réitérai l'expérience avec quatre onces de lait & environ deux gros de ſang corrompu; & après une infuſion tranquille de ſix ou ſept heures, il s'enſuivit une violente fermentation, qui fit ſauter le bouchon de verre, & l'écume ſe répandit par deſſus, quoique la bouteille ne fût guère plus d'à moitié pleine. Mais puiſqu'on peut conſidérer le lait comme le ſuc de pluſieurs ſortes de végétaux un peu aſſimilé en une ſubſtance animale, on peut juger par-là combien tous les végétaux ont de diſpoſition à fermenter avec quelque choſe de putride.

Or, comme il y a une ſi grande conformité entre le contenu de ces phioles, dans la plupart de ces expériences, & les alimens, on ne peut guère douter que la fermentation ne commence dans l'eſtomac dès qu'il s'y trouve quelque ſubſtance animale qui agit comme un levain & des végétaux diſpoſés à fermenter.

Quelques anciens ont cru, auſſi-bien que les modernes, que les alimens fermentoient dans l'eſtomac; mais comme juſqu'à préſent on avoit ignoré la part qu'ont dans cette action les ſubſtances animales qui commencent à ſe putréfier, & qu'un mêlange de nourriture animale & végétale fermente de lui-même, il n'eſt pas étonnant que leur théorie ait été totalement rejettée par quelques auteurs, tandis que d'autres l'ont admiſe avec un grand nombre de reſtrictions. Nous ne concluerons pas de toutes les expériences que nous avons faites, que cette fermentation ſoit univerſelle & néceſſaire, puiſqu'il ſe trouve des perſonnes qui vivent mieux avec des végétaux qu'avec une nourriture animale. Quoiqu'en ce cas là on puiſſe dire que les végétaux fermentent avec la ſalive, il eſt cependant certain que cette action doit

être très-foible, & fort au-deſſous de celle qui réſulte d'un mêlange de nourriture animale. Mais nous pouvons obſerver que les végétaux ſeuls ſans lait, ne fourniſſent qu'une nourriture foible, & que ceux qui joignent le lait aux végétaux, y trouvent un ſuc animal qui eſt déjà un peu préparé. On peut encore remarquer que les perſonnes auxquelles une nourriture végétale eſt plus néceſſaire, ſont celles d'une conſtitution hectique ou ſcorbutique. La ſalive étant alors dans un état de putréfaction, peut produire le même effet que la corruption de la nourriture animale opéreroit dans l'eſtomac, ſi l'on ſe portoit mieux. Sans ces circonſtances, la nourriture végétale convient mieux à ceux qui par de violens exercices, ou de rudes travaux, peuvent vaincre la viſcoſité du chyle qui n'a point fermenté. Tel eſt le cas du peuple dans les pays pauvres. Il ne fait uſage que de farineux, & ne mange point de viande. Lorſque l'âge ou les infirmités les empêchent de travailler, ils éprouvent de fréquentes indigeſtions; & après tout, ils ne paroiſſent pas ſe porter auſſi-bien, & vivent beaucoup moins de temps que ceux qui ſe nourriſſent d'un mêlange de ſubſtances animales & végétales.

On a remarqué que la fermentation commence dans les phioles, quatre ou cinq heures après l'infuſion; mais il faut entendre cela d'une fermentation ſenſible. Car on doit convenir que ces mêlanges commencent à travailler inſenſiblement beaucoup plutôt, & probablement dès qu'on les a mis au fourneau. Conformément à cette notion, il eſt à préſumer qu'après nos repas la fermentation commence, & ſe continue dans les premières voies au point qu'avant que le chyle pénètre dans les veines lactées, les parties des alimens ſe trouvent auſſi diſſoutes & l'air auſſi dégagé qu'on l'obſerve dans les phioles, lorſque le pain & la viande commencent à perdre de leur peſanteur ſpécifique, & à flotter dans l'eau.

Mais nous ne prétendons point que dans l'état naturel cette fermentation ſoit aſſez pouſſée pour devenir vineuſe ou acide, puiſque le chyle eſt admis dans le ſang avant que de ſouffrir une altération ſi conſidérable.

Nous avons vu l'uſage de la ſalive pour modérer la fermentation, pour la continuer plus long-temps, & pour réprimer la trop grande diſpoſition qu'ont les ſubſtances animales à la putréfaction, & les végétales à l'acidité. Lorſque la ſalive eſt ſaine & en quantité ſuffiſante, que l'aliment eſt bien préparé & qu'il n'y en a pas trop, la fermentation paſſe ſans aucun tumulte & engendre très-peu d'air. Mais lorſque l'eſtomac eſt trop chargé, ou qu'on avale ſans mâcher ſuffiſamment; lorſque les viandes ſont fermes ou graſſes, ou lorſqu'on y joint des ſubſtances farineuſes qui n'ont point fermenté; ou bien ſi la ſalive eſt viciée par quelque accident, ſi elle n'eſt pas en aſſez grande quantité, ou ſi elle n'eſt pas intimement mêlée avec les alimens, la fermentation devient tumultueuſe, l'eſtomac ſe remplit de vents, & ce trouble extraordinaire étant accompagné d'une grande chaleur, occaſionne cette incommodité, qu'on appelle chaleur d'entrailles. Et comme dans les expériences on a vu qu'une certaine quantité de ſalive étoit néceſſaire pour modérer la fermentation, auſſi trouvons-nous dans la pratique, que tout ce qui provoque une plus grande ſecrétion de cette humeur, ou qui aide à la mêler avec nos alimens, eſt le meilleur remède pour de pareilles indigeſtions.

III. Si l'on ajoute au mêlange commun une ſubſtance huileuſe, il en réſulte une fermentation plus violente que la proportion ordinaire de ſalive ne ſauroit modérer qu'on n'y ait ajouté quelque ſel alcali fixe, comme je l'ai éprouvé. Comme j'ai pareillement obſervé que ces ſels, ſans ſalive, arrêtent tout-à-coup non-ſeulement la fermentation violente dans les phioles, mais la ſuppriment auſſi pendant

quelque temps, il n'eſt point étonnant qu'ils ſoient un remède ſi sûr & ſi prompt dans la chaleur d'entrailles dont nous parlons, en ce qu'ils rendent non-ſeulement la ſalive plus ſavonneuſe, mais encore en ce qu'ils ſuſpendent la fermentation juſqu'à ce qu'une plus grande ſecrétion de cette humeur ait eu le temps de ſe faire & de ſe mêler avec les alimens.

La théorie qui réſulte de ces expériences, peut ſervir à rendre raiſon de pluſieurs autres incommodités de l'eſtomac ; mais je me borne à une ſeule pour le préſent. C'eſt l'aigreur de l'eſtomac occaſionnée par une liqueur tellement acide, qu'elle excorie le goſier & agace les dents. Pour découvrir la cauſe de cette acidité extraordinaire, j'ai fait diverſes expériences ſur nos alimens, & entre autres pluſieurs infuſions de pain dans de l'eau en proportion différente. Ces infuſions ayant été gardées quelques jours à une chaleur égale à celle du corps humain, elles devinrent très-peu acides, & beaucoup moins lorſqu'on y eut ajouté de la ſalive. Et à l'égard de la viande, elle eſt ſi éloignée de s'aigrir quand elle eſt ſeule avec de l'eau, que ſa corruption paroît directement oppoſée à l'acidité. Il eſt néanmoins certain que beaucoup de perſonnes ſont fort incommodées d'aigreurs, quoiqu'elles vivent de viande, de pain & d'eau ſeulement. Or on peut à peine rendre raiſon de cela par les idées ordinaires de la digeſtion, & on le fait aiſément par le principe de la fermentation. Car nous voyons par-là que ce mêlange peut produire non-ſeulement un acide fort, mais auſtère, auſſi ſouvent que l'eſtomac eſt relâché, ou qu'il ne peut faire paſſer les alimens entiers dans les inteſtins : car ce qui en reſte, ayant le temps de fermenter d'une manière complète, ſe change par-là en une eſpèce de vinaigre très-fort.

MÉMOIRE VI (1).

Expériences ſur les ſubſtances qui hâtent, qui retardent, qui augmentent & qui diminuent la fermentation des alimens, avec des remarques ſur leur uſage pour expliquer l'action de la digeſtion, & comment, ſuivant les circonſtances, on peut l'aider par des acides, des amers, des aromatiques, du vin, &c. Quelles ſubſtances approchent davantage de la qualité digeſtive de la ſalive, & comment on doit les varier conformément au tempérament. De la différence entre l'action de la bile & celle des amers ordinaires. Le ſel marin hâte ou retarde la fermentation alimentaire ſuivant ſa quantité; mais les autres ſeptiques accélèrent toujours cette action. En quoi les teſtacées, l'eau de chaux, & les ſels alcalis fixes s'accordent, & en quoi ils diffèrent. Des alimens qui ſont les plus aiſés à digérer, & de ceux qui ſont les plus difficiles.

J'AI fait part à la ſociété dans les deux mémoires précédens, de quelques expériences qui prouvent la fermentation générale des végétaux alimentaires par le moyen des ſubſtances animales tendantes à la putréfaction, ou déjà putrides; je vais mettre la dernière main à cette partie de mon ſujet, en rapportant quelques obſervations faites ſur les corps qui hâtent ou retardent, augmentent ou diminuent cette action; & je tâcherai comme auparavant de faire l'application de ces expériences à la médecine.

EXPÉRIENCE XXXVII.

I. J'ajoutai à deux gros de bœuf frais & à la même quantité de pain, une demi-once de vin rouge d'O-

(1) Lu le 31 octobre 1751.

porto & autant d'eau. Je mis dans une autre phiole une once de petite bière commune, avec même quantité de pain & de viande. On délaya dans une troiſième phiole le pain & la viande avec une once d'eau, que l'on rendit un peu acide par le moyen de quelques gouttes d'eſprit de vitriol. Et dans une quatrième, je renfermai un ſemblable mélange, avec la ſeule différence, qu'au lieu d'eſprit de vitriol, je mis deux gros d'acide provenant d'une fermentation de pain, de viande & d'eau. Tous ces mélanges ayant été réduits à la conſiſtance ordinaire, on les plaça au fourneau de lampe, où ils reſtèrent trois jours ſans engendrer d'air & ſans donner aucun ſigne de fermentation. Mais deux cuillerées à thé de rhum ayant été ajoutées au mélange ordinaire, ne retardèrent la fermentation que de quelques heures, quoique le double ou le triple l'eût probablement ſupprimée.

II. On fit infuſer dans un des mélanges ordinaires cinq grains des eſpèces aromatiques de la Pharmacopée de Londres, dans un autre dix grains de graine de cumin, dans un troiſième un demi gros de ſciure de ſaſſafras. On mit à un quatrième cinq grains de ſafran, à un cinquième cinq grains de mirrhe, & à un ſixième cinq grains d'aloës. Dans les deux derniers mélanges, ces ſubſtances étoient diſſoutes; mais dans les autres, on les fit infuſer dans de l'eau bouillante, & lorſqu'elles furent refroidies, on les verſa ſur le pain & la viande broyés, comme dans les expériences précédentes. Outre cela, on prépara une autre phiole avec le mélange commun, pour ſervir d'étalon, afin de connoître par comparaiſon leur manière de fermenter, & le temps & le degré de la fermentation. Les choſes ayant été diſpoſées de la ſorte, & les phioles placées au fourneau de lampe, je remarquai que ſi l'on excepte la phiole au ſaſſafras, la fermentation commença dans toutes les autres beaucoup plus tard que dans celle qui ſervoit d'étalon. Il y eut auſſi cette différence, que les mêlanges aro-

matiques, ſur-tout celui du ſaſſafras, fermentèrent violemment & engendrèrent plus d'air que l'étalon, tandis que ceux du ſafran, de la myrrhe & de l'aloës, fermentèrent plus lentement & engendrèrent moins d'air.

III. J'examinai de la même manière l'abſynthe, la petite centaurée, les fleurs de camomille, la racine de gentiane & le thé vert. Je fis de chacun une infuſion modérée; mais celle du thé fut très-forte. Je m'apperçus qu'ils retardèrent conſidérablement la fermentation, les fleurs de camomille & l'abſynthe ſur-tout, & que tous, de même que les amers précédens, modérèrent la fermentation; mais pas, à beaucoup près, autant que la ſalive.

IV. Je remarquai le même effet dans les décoctions de racine de valériane ſauvage & de quinquina paſſées au couloir. Mais lorſqu'on ne paſſoit pas la décoction du dernier, c'eſt-à-dire, lorſqu'il s'y trouvoit davantage de la ſubſtance, la fermentation devenoit beaucoup plus grande que dans l'étalon. Me rappellant alors une fermentation ſemblable dans le ſaſſafras, & ce qu'on dit de celle dont eſt douée l'eau de la Tamiſe, lorſqu'on la conſerve dans des tonneaux de chêne (1), j'attribuai ces commotions plus violentes à la diſpoſition qu'ont toutes les eſpèces de bois à augmenter la fermentation, quand on y fait

---

(1) La grande diſpoſition qu'a l'eau de la Tamiſe à fermenter, & enſuite à ſe purifier dans les voyages de long cours, eſt aſſez connue. Il eſt probable que cette qualité vient de la quantité extraordinaire de matière putride dont elle eſt imprégnée à l'endroit où les matelots la prennent, c'eſt-à-dire, un peu au-deſſous du pont de Londres. Et comme je n'ai jamais entendu parler que cette eau ou toute autre fermentât ailleurs que dans des vaiſſeaux de bois, on peut en conclure que le bois doit néceſſairement renfermer quelque ſuc végétal. Les tonneaux de chêne ſont ſur-tout remarquables pour exciter la fermentation des liqueurs vineuſes ordinaires.

infuſer quelque choſe de putride. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que la vertu qu'a le quinquina de fermenter, peut bien être la cauſe qu'un eſtomac foible ne s'en accommode point quand on le prend en ſubſtance & que la doſe eſt conſidérable.

V. J'examinai de la même manière le raifort, la graine de moutarde & le *cochlearia* des jardins, comme propres à ſervir d'exemple pour les plantes chaudes alcaleſcentes. Je remarquai que le raifort ſuſpendit long-temps la fermentation, de même que les amers, la moutarde fort peu, & le *cochlearia* en aucune manière. J'obſervai auſſi que ces mélanges, non-ſeulement fermentèrent plus modérément que l'étalon, mais encore qu'aucune des ſubſtances dont on a fait mention ci-deſſus; & en cela, ils approchèrent bien plus de la nature de la ſalive que tout ce que j'avois eſſayé juſques-là. Enfin, je remarquai dans les plantes âcres & amères qu'après une fermentation complète, l'acide qui en provenoit étoit beaucoup plus doux que celui de l'étalon.

Il paroît évident par ces expériences que les eſprits, les acides, les amers, les aromatiques & les plantes anti-ſcorbutiques chaudes retardent la fermentation, par la qualité qu'ils ont de corriger la putréfaction; & puiſque la putréfaction & la fermentation ſont ſi néceſſaires dans la digeſtion, tout ce qui s'oppoſe à ces deux choſes, lui doit être totalement contraire. Mais lorſque les alimens ſéjournent trop long-temps dans l'eſtomac & y fermentent trop, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit parce que la ſalive manque ou qu'elle eſt putride, les acides, les amers, les aromatiques, le vin, &c. ont alors leurs diverſes utilités; les uns arrêtant la fermentation immodérée, & les autres fortifiant l'eſtomac & le mettant en état de ſe débarraſſer à propos de ce qu'il contient.

Comme la petite bière, le vin & les acides ſupprimèrent totalement la fermentation dans les phioles, on en pourroit conclure que cette action n'a pas lieu

dans l'eſtomac lorſqu'on fait uſage de ces liqueurs? Mais il faut remarquer qu'on avoit fait ces expériences ſans ſalive; car lorſqu'on fit de nouveaux eſſais avec une quantité ſuffiſante de cette humeur, les mêmes mélanges fermentèrent alors très-bien, & ſeulement un peu plus tard que l'étalon. De plus, quand on fit uſage de ſalive putride, les acides étoient ſi éloignés de n'être d'aucun ſervice, qu'ils furent très-utiles pour prévenir les fermentations plus violentes que cette humeur corrompue auroit pu produire ſans cela. Mais toutes les fois que l'acide l'emportoit ſur la ſalive récente, il falloit alors exciter la fermentation en corrigeant cet acide par un ſel alcali, ou par les poudres teſtacées.

Ces faits ne correſpondent-ils point avec la digeſtion? Car les alimens les plus nourriſſans & qui ſe digèrent le mieux pour les perſonnes qui ſont en ſanté, conſiſtent dans un juſte mélange de ſubſtances animales & végétales avec de l'eau. Les tempéramens ſcorbutiques ou putrides exigent des acides, du vin, ou d'autres anti-ſeptiques. Un acide ſurabondant dans l'eſtomac ſe corrige par des abſorbans; & dans un défaut de chaleur naturelle & une débilité d'eſtomac, le vin, les amers, les ſubſtances chaudes & acides deviennent néceſſaires pour fortifier & ranimer les fibres.

Puiſqu'un des grands uſages de la ſalive eſt de modérer la fermentation, il eſt probable que les ſubſtances qui approchent davantage de cette qualité, ſont les meilleurs ſtomachiques quand cette humeur manque. Les acides, les eſprits & les amers ſont de cette claſſe; mais comme non-ſeulement ils modèrent la fermentation, mais auſſi qu'ils la retardent beaucoup, ils conviennent ſouvent moins que quelques anti-ſcorbutiques, qui retardent fort peu la fermentation, comme nous l'avons obſervé, & la tiennent

cependant

cependant dans de juſtes bornes (1). A l'égard des aromatiques, quoiqu'ils aident la digeſtion par leur chaleur & leur *ſtimulus*, ils annoncent moins de vertu carminative que les amers & les anti-ſcorbutiques; parce qu'ils ont plus de diſpoſition à augmenter qu'à modérer la fermentation, & par conſéquent à engendrer de l'air qu'à le ſupprimer.

EXPÉRIENCE XXXVIII.

Ayant deſſein de comparer les effets de la bile avec ceux des plantes amères, je fis des épreuves ſur du fiel récent de mouton; mais le réſultat ſe trouva fort différent de l'opinion commune, qui veut qu'il y ait de la conformité entre un amer animal & un végétal. Car ayant ajouté une certaine quantité de fiel à de la viande, du pain & de l'eau, & ayant fait un ſemblable mélange ſans fiel pour ſervir de terme de comparaiſon, je m'apperçus que la fermentation commença dans tous les deux, à-peu-près dans le même temps, mais elle fut plus violente & plus tumultueuſe dans la première phiole que dans la dernière. Et même le fiel étoit ſi peu diſpoſé à empêcher la fermentation, que ſans y ajouter d'autre ſubſtance animale, il fermentoit avec le pain & l'eau, comme on en a fait mention dans un mémoire antérieur. Or, puiſque les amers végétaux ſont anti-ſeptiques, qu'ils retardent & modèrent la fermentation, ils doivent par conſéquent influer ſur la digeſtion d'une manière fort différente de la bile qui poſſède toutes les qualités oppoſées. On ne ſauroit donc être ſurpris de ce que les amers qu'on donne communément dans la jauniſſe, pour ſuppléer au défaut de bile, aident ſi peu la digeſtion. Il ſe trouve néanmoins une qualité dans

(1) Tels que la moutarde & le cochlearia des jardins, *Voyez ci-deſſus.*

laquelle s'accordent les ſubſtances amères végétales, je veux dire, celle de corriger l'acidité. Car je remarquai que quoique les mélanges bilieux euſſent perdu l'odeur putride ordinaire qu'ils avoient acquiſe au commencement de la fermentation; cependant ils n'eurent, par la ſuite, ni goût, ni odeur acide.

EXPÉRIENCE XXXIX.

En ajoutant du ſel marin au mélange commun, j'obſervai que la même quantité qui étoit ſeptique dans les expériences précédentes, fit commencer la fermentation plutôt que dans l'étalon, & qu'une plus grande quantité la retarda. Ainſi deux gros de pain avec autant de viande, deux onces d'eau & dix grains de ſel marin, fermentèrent un peu plutôt qu'un ſemblable mélange ſans ſel; mais lorſqu'on augmenta le ſel juſqu'à un demi-gros, la fermentation parut plus tard qu'à l'ordinaire.

Le ſel d'abſynthe & la leſſive de tartre retardèrent toujours la fermentation, & cela à proportion de leur quantité. Je ne fis aucun eſſai ſur d'autres ſels, perſuadé qu'étant tous entiérement anti-ſeptiques, ils réſiſteroient à la fermentation dans une certaine proportion.

EXPÉRIENCE XL.

Quelques grains d'yeux d'écréviſſes préparés, étant ajoutés au mélange commun, amenèrent la fermentation plus d'une demi-heure avant l'étalon, & la rendirent plus forte. La viande devint auſſi plus putride qu'à l'ordinaire; cependant l'acide que cette action produiſit la corrigea. Mais en mettant vingt ou trente grains de cette poudre, la fermentation parut toujours plutôt & fut plus violente, & la viande, devenant une fois putride, ne ſe corrigea plus.

Les effets de l'eau de chaux différèrent en ce qu'elle ne hâta point la fermentation, & en ce qu'elle ne la

rendit pas ſi violente que ci-deſſus. L'action fut cependant vive, & lorſqu'elle eut ceſſé, il en réſulta une liqueur ni acide ni putride, mais d'une odeur agréable & ſemblable à celle du pain frais.

Ainſi les teſtacées, l'eau de chaux, & les ſels alcalis fixes s'accordent en quelque choſe & different en d'autres. Car les ſels réſiſtent à la putréfaction & à la fermentation, au lieu que les teſtacées l'excitent; l'eau de chaux ne retarde point la fermentation comme les ſels lixiviels; elle ne la hâte point non plus, & ne la rend pas ſi violente que le font les teſtacées; cette eau étant en même temps un peu aſtringente, elle eſt un excellent remède pour ceux qui ont l'eſtomac foible, avec un acide dominant; comme l'ont expérimenté pluſieurs perſonnes ſujettes à la goutte, à la gravelle & à d'autres maladies chroniques, qui paroiſſent dépendre de cette cauſe.

EXPÉRIENCE XLI.

Les ſubſtances animales qui ſervent d'aliment; tendant à la putréfaction, excitent toutes, autant que mes recherches me l'ont fait voir, pareillement la fermentation. Ainſi quand on conſerve la viande juſqu'à ce qu'elle devienne tendre, quoique toujours bonne, elle fermente plus promptement que la même eſpèce employée plus fraîche. Mais quoique la fermentation vienne par ce moyen plutôt, cela ne la rend pas plus violente. La viande broyée dans un mortier, fermente plus vîte & avec moins d'impétuoſité que la même viande en morceau, ou qui n'eſt pas broyée ſuffiſamment; la viande crue fermente avec plus de violence que celle qu'on a fait rôtir. Toutes ces circonſtances ſe trouvent conformes à l'expérience, qui nous apprend que les viandes gardées juſqu'à ce qu'elles ſoient tendres, lorſqu'elles ſont cuites à propos & ſuffiſamment mâchées, ſe digèrent le mieux, & que tout ce qui eſt lent à ſe corrompre,

eſt auſſi très-peſant ſur l'eſtomac, toutes choſes d'ailleurs égales.

De toutes les ſubſtances animales, les œufs ſont les plus lents à ſe corrompre, & par conſéquent du nombre de celles qui ſont les plus lentes à exciter la fermentation. De-là vient qu'un œuf doit être, eu égard à ſon volume, la plus peſante de toutes les ſubſtances animales tendres. Quelques auteurs cependant conſidérant l'œuf ſous un autre point de vue, & ne faiſant attention qu'à la nutrition du poulet, l'ont regardé comme l'aliment le plus léger.

MÉMOIRE VII (1).

Expériences & remarques ſur la putréfaction du ſang & d'autres ſubſtances animales. De la nature de la croûte inflammatoire, ou de la partie coëneuſe du ſang. De l'acide des excrémens. Avantages qu'on retire de l'obſervation des couleurs du ſang corrompu. De la nature de la matière purulente. La diſſolution du ſang, le relâchement des fibres & l'émiſſion de l'air ſont des conſéquences de la putréfaction. On rend par-là raiſon des divers ſymptomes des maladies putrides. La moëlle eſt lente à ſe corrompre. Le ſang peut devenir réellement putride tandis que l'animal vit. Des effets différens des ſels alcalis & des ſubſtances putrides ſur les nerfs. Il n'y a, à proprement parler, qu'une ſeule eſpèce de véritable ſcorbut, & elle provient d'une cauſe putride.

J'AI terminé dans mon dernier mémoire la partie qui a rapport à la fermentation vineuſe des végétaux, excitée par un ferment putride; je finirai par quelques expériences faites ſur la putréfaction

(1) Lu le 13 février 1752.

du ſang & des parties plus ſolides du corps, dans la vue d'éclaircir quelques autres difficultés qui ſe rencontrent dans la théorie de la médecine.

EXPÉRIENCE XLII.

I. Le ſang d'un homme attaqué d'une pleuréſie fut diviſé en trois parties. La croûte (1) épaiſſe inflammatoire fut miſe dans une phiole, le *coagulum* dans une autre, & la ſéroſité dans une troiſième. Ces phioles étant plus grandes qu'à l'ordinaire, elles contenoient beaucoup d'air. Après qu'on les eut bien bouchées, on les plaça au fourneau de lampe, dont la chaleur étoit de cent degrés, ſuivant le thermomètre de Fahrenheit. La croûte commença à ſe corrompre au bout de douze ou quatorze heures, la partie rouge ſuivit quelques heures plus tard; mais la ſéreuſe réſiſta près de quatre fois plus long-temps, ſans donner aucun ſigne évident de putréfaction. On réitéra cette expérience avec du ſang récent d'une autre perſonne pareillement attaquée d'une pleuréſie, & elle réuſſit de la même manière.

II. M'étant une autre fois procuré du ſang avec une croûte épaiſſe inflammatoire, je ſéparai cette partie du reſte, & la diviſant en deux, j'en expoſai une à l'air dans une chambre, & je gardai l'autre dans une ſoucoupe que je couvris de ſa taſſe. Je fis cette expérience en été, & je remarquai que la première partie qui d'abord peſoit deux gros, avoit en vingt-quatre heures perdu la moitié de ſon poids par l'évaporation ſeulement; & deux jours après le tout ſe trouva réduit à une pellicule

(1) Je veux dire cette partie du ſang que M. de Senac appelle *la matière blanche qui ſe coagule d'elle-même*. Structure du cœur, Tom. II. pag. 91.

mince ; mais la partie que j'avois couverte devint en peu de jours fluide par défaillance ; au lieu qu'une partie du coagulum qu'on avoit laiſſé évaporer ſur une fenêtre en dehors, ſe forma en un gâteau épais, & le reſte de cette ſubſtance qu'on avoit conſervé dans une phiole bien bouchée, retint encore un degré conſidérable de cohéſion, quelques ſemaines après.

La croûte inflammatoire étant par conſéquent ſi ſoluble, ſi volatile & ſi corruptible, ne peut-on point conclure qu'elle contient une plus grande quantité de particules ſeptiques que toute autre partie du ſang ? Je vais maintenant tâcher d'expliquer comment cela ſe fait.

On a ſouvent agité la queſtion, ſi les fièvres inflammatoires ſont d'abord occaſionnées par un défaut de tranſpiration ou par quelque autre cauſe, quoiqu'on n'ait guère douté que ce défaut ne fût au moins une ſuite de ces fièvres. Il s'enſuit par conſéquent, que dans l'un ou dans l'autre cas, les particules les plus corrompues ſont retenues dans un temps où à cauſe d'un degré de chaleur plus conſidérable, les humeurs ont plus de diſpoſition à la putréfaction. Mais lorſqu'après la ſaignée, on laiſſe repoſer le ſang juſqu'à ce que les parties homogènes aient eu le temps de s'unir, la matière perſpirable & ſeptique ſe ſépare ſur le champ de la ſéroſité, comme étant la moins tenace, s'attache au coagulum, & s'embarraſſe de plus en plus dans la partie coëneuſe du ſang qui s'élève à la ſurface.

EXPÉRIENCE XLIII.

Les acides minéraux étant des anti-ſeptiques très-puiſſans, je fus curieux de voir leurs effets ſur des ſubſtances déjà putrides. Je verſai pour cela quelques gouttes d'eſprit de vitriol ſur un morceau de bœuf corrompu, & ſur du coagulum de ſang humain auſſi

putride, & je remarquai que cet acide au lieu d'adoucir la puanteur ne fit que l'augmenter, & par ce moyen elle devint ſtercoracée, ou ſe changea en une odeur ſemblable à celle qui ſe fait ſentir pendant la précipitation du ſoufre par un acide dans un menſtrue lixiviel (1).

Ayant réitéré cette expérience avec de l'eſprit de ſel marin & avec du vinaigre, & le même effet en réſultant, on peut conclure de là que les émanations qui s'échappent des ſubſtances corrompues, conſiſtent principalement en *phlogiſtique* (2), ou principe ſulphureux, puiſque ces émanations s'uniſſent ſi aiſément avec les acides & qu'elles les volatiliſent; comme il paroît par l'augmentation & le changement particulier de l'odeur. Mais il eſt à propos d'obſerver que le *phlogiſtique* ne s'élève pas ſeul d'une ſimple ſubſtance putride, mais qu'il ſe trouve combiné avec les parties ſalines du corps. Car ce principe ſulphureux étant ſeul, n'eſt peut-être point ſenſible à l'odorat, & lorſqu'il eſt dépouillé de ces ſels, il n'eſt jamais peſtilentiel, autant que je le puis ſavoir. De ſorte que les particules nuiſibles des ſubſtances putrides paroiſſent conſiſter dans une certaine combinaiſon du principe ſulphureux avec le ſalin, leſquels étant unis irritent non-ſeulement les nerfs, mais excitent la corruption des humeurs en agiſſant ſur elles comme un ferment.

---

(1) *Sciendum vero ſulphur ſ. lu'um alcalicis, dein miſto acido, præcipitari, albeſcere*, fœtorem ingratiſſimum putrefactorum excrementorum *exhibere..... ſi tincturæ auteæ ſulphuris acetum inſtillas, mox* fœtor *prodit* ſtercoreus *ex præcipitato ſulphure.* Boerhaave, Element. Chem. Tom. II. Proc. CLIX.

(2) *Materiam & prin ipium ignis, non ipſum ignem, ego* Phlogiſton *appellare cœpi; nempe primum igneſcibile, inflammabile, directe atque eminenter ad calorem ſuſcipiendum atque favendum habile principium. Stahlii Fundam. Theor. Becherian.*

Il paroît auſſi par la même expérience que les déjections fécales avec leſquelles ce mélange (celui d'une ſubſtance putride & d'un acide) a tant de rapport, contiennent ſans doute quelque acide violent combiné avec la matière corrompue. On peut rendre raiſon par là, pourquoi dans l'état naturel elles ſont ſi peu infectes ; ce qui ne pourroit arriver ſi elles étoient totalement putrides (1).

EXPÉRIENCE XLIV.

Après avoir ajouté l'acide de la manière qu'on l'a expoſé dans la dernière expérience, j'eſſayai de rétablir ces ſubſtances dans leur état primitif de putridité par l'addition d'un ſel alcali ; mais en y verſant de la leſſive de tartre (ce qui fut ſuivi de l'efferveſcence ordinaire), je m'apperçus que le mélange devint par là d'une odeur beaucoup moins déſagréable que la ſubſtance putride toute ſeule, ou jointe à un acide ; circonſtance à laquelle je ne m'attendois nullement. On peut ſans doute rendre raiſon par là des vertus des potions ſalines de Rivière, priſes dans l'état d'efferveſcence, & que cet auteur recommande très-fort dans les vomiſſemens auxquels on eſt ſujet dans les fièvres peſtilentielles (2).

EXPÉRIENCE XLV.

Afin de pouvoir examiner la couleur des différentes parties du ſang corrompu, je m'en procurai une certaine quantité ſans aucune croûte inflammatoire ; je le diviſai en coagulum, en ſéroſité mêlée

---

(1) *Voyez* les obſervations ſur les maladies des armées, vol. II. pag. 171 & 172.

(2) *Vid. Riv. Cap. de Febr. Peſtilent.*

avec quelques globules rouges qui tombèrent au fond & en pure ſéroſité. On plaça au fourneau de lampe les vaiſſeaux qui renfermoient ces différentes liqueurs, & elles y reſtèrent pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'elles fuſſent devenues parfaitement putrides.

Le coagulum d'un cramoiſi foncé ſe changea en une couleur livide obſcure, de ſorte qu'en en délayant un peu dans l'eau, elle parut de couleur tannée. La ſéroſité dans laquelle les globules rouges avoient été diſſous, parurent de la même couleur; mais la ſéroſité pure, après être devenue trouble, dépoſa un ſédiment blanc & purulent, & ſe changea en une odeur verdâtre.

On peut apprendre par cette expérience, que la ſanie des ulcères & celle du flux de ventre dyſentérique eſt compoſée de ſéroſité teinte avec une légère quantité de ſang rouge putréfié; & que lorſque les vaiſſeaux ſéreux ſont de couleur tannée, on ne doit pas toujours attribuer cette couleur à une inflammation, mais à une diſſolution de quelques globules rouges mêlés avec la ſéroſité. La couleur du blanc de l'œil dans le ſcorbut putride, & dans l'état avancé de la fièvre d'hôpital, en eſt un exemple. Pour lors, non-ſeulement la ſéroſité du ſang tiré de la veine, & celle qui eſt attirée par les véſicatoires, mais encore la ſalive & la ſueur ſeront teintes de la même manière (1).

On ajouta quelques gouttes de ce coagulum putride à de l'urine récente d'une perſonne en ſanté. Elle devint ſur le champ de couleur de feu, ce qui arrive ſi communément dans les fièvres & dans le ſcorbut de mer. Après qu'elle eut repoſé une heure ou deux, il s'y forma un nuage, reſſemblant à celui qui s'obſerve dans l'urine crue dans les ma-

(1) *Voyez* les obſervations précédentes, pag. 176.

ladies aiguës ; & je remarquai auſſi ſur la ſurface une tache ou deux d'une ſubſtance huileuſe, aſſez ſemblable à cette écume qu'on apperçoit dans le ſcorbut putride.

A l'égard de la ſéroſité verte, elle ne ſe rencontre peut-être jamais dans les vaiſſeaux d'un corps vivant ; puiſque dans toutes les maladies les globules rouges étant diſſous entrent dans les vaiſſeaux ſéreux, & lorſque la ſéroſité eſt ainſi teinte, elle ne peut jamais devenir verte. D'ailleurs comme cette humeur étant hors du corps eſt très-long-temps à acquérir cette couleur, on ne peut ſuppoſer qu'une perſonne ſurvécût à une ſi grande altération dans le ſang. Mais cette eſpèce de ſéroſité ſe diſtingue dans les corps morts par la couleur verte que la chair acquiert en ſe corrompant. Dans les viandes ſalées on attribue communément cette couleur à la ſaumure, mais à tort ; car elle n'a point la faculté de la communiquer, mais ſeulement de donner du goût & de corriger quelque peu les mauvais effets des alimens corrompus. Cette couleur verte dans les corps morts, s'apperçoit plutôt dans les inteſtins & les parties voiſines, à cauſe de l'air des premières voies, ce qui hâte la putréfaction.

Dans les ulcères malins & autres où on laiſſe croupir long-temps la ſéroſité, la matière ſe trouve pareillement de cette couleur ; elle eſt toujours alors fort âcre. Mais les effets d'une ſéroſité verdâtre ne ſont nulle part ſi à craindre que dans les cas d'un aſcite où il s'en raſſemble une ſi grande quantité. La ſociété en a vu, il y a quelques années, un exemple frappant. M. Cox, chirurgien à Peterborough, faiſant la ponction à une femme, quelques heures ſeulement après ſa mort, fut tellement affecté par la vapeur empoiſonnée de la ſéroſité verte, qu'il fut peu de temps après attaqué d'une fièvre

peſtilentielle, dont il ne réchappa qu'avec beaucoup de peine (1).

J'ai déjà remarqué que la ſéroſité du ſang humain placée pendant quelque temps ſeulement au fourneau de lampe, devient trouble long-temps avant que d'être fétide, & dépoſe peu à peu un ſédiment qui reſſemble à de la matière bien dirigée. Je réitérai ſouvent cette expérience avec le même ſuccès; & j'ai pareillement remarqué que cette matière ne change jamais de couleur, & ne ſe mêle plus avec la ſéroſité. Je conjecture par toutes ces circonſtances que c'eſt une terre élémentaire deſtinée à la nourriture ou à la réparation des ſolides. Je ſuis d'autant plus porté à ſuivre ce ſentiment, que j'ai découvert un pareil ſédiment dans de l'urine de perſonnes en parfaite ſanté, après qu'on l'eut laiſſée long-temps repoſer. Je regarde ce dernier ſédiment comme une ſurabondance de la matière nutritive, ou qui avoit eu ſon application, mais qui ceſſoit alors d'être d'aucune utilité.

Ne pouvons-nous point conclure de-là, que la ſéroſité coule perpétuellement dans tous les ulcères; mais qu'à cauſe de la chaleur de la partie, & de la volatilité naturelle à nos fluides, elle eſt entièrement abſorbée, ou s'évapore fort vîte, à l'exception de ce ſédiment qui reſte dans la plaie en forme de pus, & qui eſt ſi néceſſaire pour la guériſon? N'eſt-ce point par cette raiſon que les grands abcès affoibliſſent beaucoup, le ſang devant fournir autant de ſéroſité qu'il eſt néceſſaire pour que cette ſubſtance reſte en quantité ſuffiſante? N'eſt-ce point par la même raiſon que les cautères font de plus puiſſantes diverſions qu'on ne le croiroit, à en juger

(1) Tranſact. Philoſoph. N°. 454. pag. 168. Abrégé des Tranſactions Philoſophiques, vol. IX. Part. III. Chap. V. Art. VIII. pag. 212.

par la quantité de l'évacuation ? Une once de ſéroſité ayant repoſé pendant quelques jours, ne fournit pas davantage de cette matière, autant que je l'ai pu conjecturer, que ce qui peut ſortir tous les jours d'un cautère ordinaire ou d'un ſéton.

EXPÉRIENCE XLVI.

De même que la putréfaction atténue toutes les humeurs, elle relâche auſſi, ou rend plus tendres les parties ſolides ou fibreuſes des corps animaux. Cette obſervation eſt ſi commune & ſi peu diſputée, qu'il eſt inutile de faire de nouvelles expériences pour la confirmer. Je me contenterai ſeulement de remarquer que cet état paroît être un des accidens des plus clairs des maladies qui dépendent de la foibleſſe & du relâchement des fibres; comme il paroît dans toutes les fièvres peſtilentielles, & dans le vrai ſcorbut de mer & des pays marécageux, qui proviennent certainement d'une cauſe putride.

On peut par cette circonſtance rendre raiſon de la groſſeur monſtrueuſe du cœur, du foie & de la rate ſi commune dans ces maladies. Car ſuppoſé que la croiſſance naturelle de ces parties ceſſe lorſque les fibres ſont devenues aſſez rigides pour balancer l'effort que fait le ſang pour les étendre; ſi la corruption relâche de nouveau ces fibres, il eſt naturel que ces mêmes parties recommencent à croître (1). Les perſonnes qui moururent de la dernière peſte, à Marſeille, nous fourniſſent pluſieurs exemples remarquables de ce fait. Ils ont été communiqués à la ſociété par M. Didier, un des médecins du roi de France, & publiés de nouveau

(1) Je tiens cette conjecture du ſavant & ingénieux docteur Thomas Simſon, Profeſſeur en médecine à l'univerſité de Saint-André.

avec (1) un grand nombre d'autres de la même eſpèce, dans une collection de mémoires ſur cette funeſte maladie (2). Il eſt à remarquer que des neuf diſſections qu'on y rapporte, il eſt fait mention dans toutes de l'accroiſſement extraordinaire du cœur, & dans ſept de celui du foie. Ainſi l'auteur obſerve dans la première, *que le cœur étoit d'une groſſeur extraordinaire, & que le foie étoit le double de ſa grandeur naturelle.* Second cas. *Le cœur ſe trouva d'une groſſeur prodigieuſe, & le foie beaucoup augmenté.* Troiſième cas. *Le cœur, le double de ſa groſſeur naturelle.* Quatrième cas. *Le cœur fort gros & le foie plus grand & plus dur qu'à l'ordinaire.* Cinquième cas. *Nous trouvâmes le cœur d'une groſſeur prodigieuſe.* Sixième cas. *Le cœur étoit plus grand que dans ſon état naturel, le foie ſe trouva auſſi fort grand.* Septième cas. *Le cœur étoit d'une groſſeur prodigieuſe, auſſi bien que le foie.* Huitième cas. *Nous trouvâmes le cœur beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire, & le foie d'une groſſeur prodigieuſe.* Neuvième cas. *Le cœur ſe trouva le double de ſa groſſeur naturelle, & le foie auſſi plus gros qu'à l'ordinaire.*

A l'égard du ſcorbut, Eugalenus, auteur qui s'eſt rendu célèbre ſur ce ſujet, remarque que le foie & la rate groſſiſſent ſouvent à un tel point, qu'on peut appercevoir la tumeur à l'extérieur (3). M. Poupart, qui a ouvert un grand nombre de perſonnes qui moururent de cette maladie, remarque qu'il a trouvé dans tous ceux qui moururent ſubitement, les oreillettes du cœur auſſi grandes que le poing d'un homme, & pleines de ſang coagulé (4).

---

(1) Tranſact. Philoſoph. N°. 370. Abrégé des Tranſactions philoſophiques, vol. VI. Part. III. Chap. II.

(2) Traité de la peſte.

(3) *Lib. de Morbo Scorbuto. Art. XXXI. Conf. Mead. Mon. & præc. Med. Cap. XVI.*

(4) Mém. de l'acad. royale des Sciences, année 1699.

Par rapport à la corruption des corps morts, un très-habile anatomiſte qui a fait un nombre prodigieux de diſſections (1), m'a appris que « de toutes les parties du corps les viſcères & les muſcles de l'abdomen ſe corrompent le plutôt après la mort. C'eſt par cette raiſon que les anatomiſtes ont pour règle de commencer leurs diſſections & leurs démonſtrations par ces parties qui ſe gâtent le plus aiſément. Cette prompte putréfaction peut s'attribuer à l'air renfermé dans les inteſtins, ou aux vapeurs putrides de la matière fécale, ſur-tout dans l'état de maladie. De-là vient auſſi la prompte corruption du *pſoas* & de l'iliaque interne, en comparaiſon des muſcles des extrémités. Les poumons ſe corrompent communément le plus vîte, après les viſcères de l'abdomen & les parties adjacentes; ſoit à cauſe de l'air qui croupit dans les véſicules bronchiales, ou de quelque reſte de la matière de la tranſpiration qui peut agir comme un ferment & hâter la putréfaction. Car lorſqu'on comprime le *thorax* d'une perſonne morte depuis quelque temps, on s'apparçoit de l'état putride des poumons par la puanteur de l'air qu'on en fait ſortir. Le cerveau ſe diſſeque communément auſſi-tôt qu'on peut le faire commodément après la mort; parce que lorſqu'il eſt dans ſon état le plus ferme, il n'eſt pas facile de le diſſéquer, & lorſqu'il eſt diſſous par la putréfaction, il n'eſt plus en état de l'être. Mais le docteur Hunter l'a trouvé, en diſférens cas, beaucoup plus ferme qu'il ne s'y attendoit, & auſſi ſain qu'aucune autre partie du corps, quoique gardé pendant quelque temps. Enfin, il ſe trouve une diférence entre le cerveau & les autres parties du

(1) Le docteur Hunter, qui m'a communiqué ce détail, m'a dit que n'ayant jamais fait d'obſervations exactes ſur ce ſujet, il ne me l'offroit que tel qu'il ſe préſentoit à ſa mémoire.

» corps qu'il eſt bon d'obſerver ; c'eſt que lorſqu'on » les garde en plein air, il paroît que cela retarde » plutôt la putréfaction, & il ſe couvre à l'extérieur » d'une peau sèche & luiſante ; au lieu que toutes » les autres parties du corps étant expoſées à l'air, ſe » corrompent manifeſtement plus vîte, & toute leur » ſurface ſe couvre d'un *mucus* putride ».

EXPÉRIENCE XLVII.

On regarde communément la moëlle comme la ſubſtance qui affecte le plus l'odorat quand elle eſt corrompue ; peut-être par la ſeule raiſon que les os cariés ſont plus fétides que les autres ulcères. Mais quoi qu'il en ſoit, je ſuis porté à croire par l'expérience ſuivante, que la moëlle en général doit ſe putréfier très-lentement.

Je mis une égale, mais petite quantité de moëlle de bœuf dans deux grandes phioles ; j'ajoutai à l'une des yeux d'écréviſſe préparés. Ces phioles étant bien bouchées, je les plaçai auprès d'un feu entretenu pendant tout le jour dans une chaleur ſuffiſante pour fondre la moëlle, c'eſt-à-dire, au-deſſus de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit, & je les y laiſſai près de cinq ſemaines. Cependant au bout de ce temps, je ne m'apperçus d'aucune odeur déſagréable dans la phiole où il n'y avoit que de la moëlle, & l'autre avoit une légère odeur rance.

Je conjecture d'après cette expérience, qu'on ne doit point attribuer à la moëlle l'odeur fétide d'un os carié, puiſque la corruption de cette ſubſtance tend plutôt à une odeur rance qu'à une odeur cadavéreuſe. Je ſuis par cette raiſon tenté de rapporter cette odeur forte à l'une des deux cauſes ſuivantes, ou à leur combinaiſon. La première peut venir de la poroſité de l'os qui retient la matière corrompue plus long-temps qu'un ulcère ordinaire ; la ſeconde vient de l'écoulement conſtant des vaiſſeaux, qui portent

la partie rouge du ſang, qui une fois rompus dans une ſubſtance oſſeuſe, ne ſe reſſerrent pas auſſi aiſément que dans un ulcère ordinaire, & nous avons vu que la partie rouge du ſang eſt ſuſceptible d'un degré de corruption plus fort que la ſéreuſe.

EXPÉRIENCE XLVIII.

On ſait que la chair & le ſang ſont ſpécifiquement plus peſans que l'eau; cependant les cadavres, après avoir reſté quelque temps au fond de l'eau, flottent ſur la ſurface, à cauſe de l'air que la putréfaction engendre dans les inteſtins. Ayant broyé dans un mortier & réduit en pâte un morceau de viande, & l'ayant mis dans une phiole avec de l'eau, que je plaçai au fourneau de lampe comme dans les expériences précédentes, je remarquai qu'après avoir reſté quelques heures au fond, il ſurnagea avant que de donner aucune odeur fétide; quoique la corruption ſe fit bientôt ſentir après qu'il ſe fut élevé à la ſurface. Il eſt probable que les particules d'air incorporées avec la ſubſtance animale (1) commencent par ſe dégager, & que ſe trouvant raſſemblées elles ſoulèvent la chair, quoiqu'alors on n'apperçoive que très-peu de bulles d'air qui y ſoient adhérentes.

Bien plus, j'ai obſervé que le coagulum & la ſéroſité du ſang humain, ont donné de l'air après avoir reſté quelque temps au fourneau de lampe, & avant qu'on s'apperçût de la putréfaction. On pouvoit le diſcerner aiſément par l'air qui s'accumuloit dans les phioles. Car l'air renfermé dans ce degré de chaleur, lorſqu'il ne s'y trouve aucune ſubſtance animale, ſe dilate d'une manière peu ſenſible.

Lorſque la putréfaction des ſubſtances animales

(1) Statique des végétaux, par Holes, Chap. VI.

eſt

eſt entière, il s'engendre une quantité d'air conſidérable. Ce fait eſt tellement connu, que je me contenterai d'ajouter que j'ai toujours remarqué que la chair engendre beaucoup plus d'air que le ſang ; ce qui eſt pareillement conforme aux expériences du ſavant docteur Hales (1).

Or, comme j'étois bien sûr que le ſang & les autres ſubſtances animales ne ſe trouvoient pas, dns le temps qu'elles commencement à donner de l'air, auſſi putréfiées qu'on l'obſerve dans quelques maladies putrides, je fus porté à croire qu'on pouvoit peut-être attribuer divers ſymptomes du véritable (2) ſcorbut, à l'action de l'air contenu dans les vaiſſeaux, ſoit qu'il ſe trouve totalement détaché des humeurs, ou qu'il n'y ſoit incorporé qu'imparfaitement. Je n'ignore pas cependant qu'on peut m'objecter d'après l'expérience, qu'en injectant de l'air dans les veines d'un animal, il meurt ſur le champ avec des convulſions. Tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt qu'on a plus introduit d'air que la circulation ne le pouvoit permettre ; & que ſi on y en eût moins introduit, cet animal auroit pu ſurvivre, quoique peut-être non ſans quelque mouvement irrégulier du ſang, des ſyncopes, des paralyſies, ou autres affections des nerfs plus légères, ſuivant la quantité d'air injecté. Nous trouvons en effet quelques-uns des plus habiles naturaliſtes qui conviennent d'après l'expérience qu'on peut introduire de l'air dans les veines ſans tuer l'animal, pourvu que ce ſoit en petite quantité & peu à peu (3). Ceci ſe confirme encore par

---

(1) *Vid. loc. citat.*

(2) J'entends toujours par le ſcorbut, la maladie des matelots, ou de ceux qui vivent dans un air humide, mangent des proviſions ſalées, & peu de lait & d'herbages, & ne boivent point de liqueurs fermentées.

(3) *Vena nempe jugularis vivi canis inflatur, protinus coagulatur*

toutes les expériences qui ſe font ſur les animaux qu'on a mis ſous un récipient dont on a pompé l'air. Dès qu'on a fait ſortir l'air, ils commencent à s'enfler par tout le corps, & ils tombent en convulſion; mais ſi on le leur rend à propos, ils en reviennent (1).

Les ſymptomes du ſcorbut invétéré, n'ont-ils donc pas quelque ſimilitude avec ce que ſouffrent ces animaux? Ceux qui ont eu occaſion d'en voir les cas les plus dangereux, nous apprennent que les malades ſouffrent des douleurs vagues & cruelles, qui paroiſſent & diſparoiſſent ſubitement, & que la ſaignée rend encore plus fâcheuſes (2); ils ont auſſi des tumeurs dans pluſieurs parties du corps, différentes de toutes les autres (3): ils ſont ſujets à des engourdiſſemens des membres ſubits & momentanés, à des convulſions & à des paralyſies d'une eſpèce extraordinaire (4). Ajoutons à cela les effets des variations ſubites dans le poids de l'atmoſphère, qui étant plus

---

ſanguis, & cita mors ſequitur liberum aeris per ſanguinem iter. Sed & pauco aere injecto, neque necatis animalibus, pulſus intermittens fit. (Redi Vol. VI. p. 223.) reſpondit dudum Bergerus, poſſe bullas magnas aeris frigore ſuo coagulare ſanguinem, & immeabilitate obſtruere vias; neque ideo aeris minimas particulas, ſenſim & parce admiſtas eadem mala facturas. Haller. Not. in Boerh. Prælect. Phyſiolog. Vol. II. p. 208.

(1) Boyle Phyſico-Mechan. Exp. Mém. de l'académ. royale des ſciences, années 1700, 1707. Muſſchenbroek, Inſt. Phyſic. §. 1388.

(2) *Eugalen. de Morb. ſcorbut. Art. XII. & ſeq. Art. XXX.*

(3) *Id. ibid. Art. XVIII.* M. Poupart remarque auſſi qu'un grand nombre de malades ayant été admis à l'hôtel-dieu avec quelques ſymptomes alarmans, il avoit trouvé, en examinant la nature de leur mal, que c'étoit le ſcorbut dans un degré plus conſidérable que l'ordinaire. On obſerva entre autres choſes des tumeurs par tout le corps, & les extrémités paroiſſoient comme ſi elles étoient enflées. Mémoires de l'académie royale des ſciences, année 1699.

(4) *Eugalen. Art. XI. XXVI. XXVII.*

remarquables dans un tempérament de cette nature que dans tout autre, paroiſſent confirmer ma conjecture au ſujet de la cohérence moins forte de l'air avec le ſang dans les tempéramens ſcorbutiques.

Enfin il eſt à propos de réſoudre les difficultés de ceux qui ſoutiennent qu'un animal ne peut vivre quand ſon ſang eſt réellement putride, & qu'on ne peut par conſéquent admettre tout au plus qu'une diſpoſition à la putréfaction. Je réponds à cela, qu'indépendamment de la corruption de toutes les ſecrétions, auſſi-bien que de toutes les excrétions qu'on a remarquées dans une infinité de cas, nous avons eu des exemples fréquens de la couleur tannée de la ſéroſité, de la diſſolution du *coagulum*, & même l'on s'eſt apperçu d'une odeur putride dans du ſang nouvellement tiré (1). Si nous réfléchiſſons en effet que le ſang qui ſe putréfie eſt à un degré de chaleur égale à celui du corps humain, nous ſerons convaincus que la tranſpiration par les poumons & les pores de la peau n'eſt pas plutôt arrêtée, ou même toute autre excrétion des parties les plus vola-

---

(1) *Vapor, ex ſanguine exhalans, eſt mitis, blandus, neque nares neque oculos afficiens; in ſtatu tamen præternaturali plane eodem modo, & ſudor morbificus & vapor ex ulcere manans atque evaporans, aut nares atque oculos ferit.* Schwencke Hæmatolog. pag. 90.

In morbis putridis, diſſolutio cruoris quoque advertitur, præſertim peſtis ſpecie, in quibus non coagulatur ſangnis (Scil. e venâ emiſſus) ſed gangrænoſus & putridus reperitur; quod etiam in eo ſanguine obſervatur, qui poſt protractam inediam putridus & alcalinus factus eſt. &c. Id. Ibid. pag. 129.

Sanguis qui per febres putridas detrahitur, ſæpe animadvertitur non ſolum fœtidus & graveolens, ſed & putrid s; adeo ut nec ſibi cohærere nec concreſcere queat, omnibus ſcilicet ejus fibris putredine conſumptis. Fernel. de Febrib. Cap. V.

Denique notatu digniſſimum eſt quod mihi nuperrime videre contigit, ſanguis fœminæ cujuſdam febre malignâ laborantis, per phlebotomiam detractus adeo fœtebat, ut ex ejus tetro odore am Chirurgus quàm adſtantes in animi plane deliquium inciderint. Morton. Pyretolog. Part. I.

tiles ou les plus putrides, qu'une diſſolution commence dans toute la maſſe du ſang, & ſi on ne la prévient pas à propos, elle occaſionne infailliblement quelque maladie putride (1).

Si l'acrimonie eſt conſidérable, & que les nerfs en ſoient ſubitemeut affectés, il s'enſuit une fièvre avec des ſymptomes putrides, un vomiſſement ou un flux de ventre ; mais ſi elle s'accumule ſi lentement que les nerfs contractent une ſorte d'habitude avec la putréfaction, il en réſulte alors un ſcorbut. C'eſt ce qui arrive non-ſeulement aux matelots, mais encore à toutes les autres perſonnes qui ne ſe nourriſſent ni de lait, ni d'herbages, ni de liqueurs fermentées, & dont la plus grande partie de la nourriture conſiſte en viandes ſalées depuis long-temps, qui ſont réellement putrides, quoique le ſel empêche de le diſtinguer au goût. Tous les accidens, qui dans ces circonſtances tendent à arrêter la tranſpiration, ſont ſujets à angmenter la maladie, ſurtout ſi l'humidité de l'air concourt avec des alimens auſſi mal-ſains (2).

Des exemples de cette eſpèce ſont ſi communs, qu'il paroît étrange qu'on ait jamais pu contredire la corruption des humeurs ; & en effet, je n'en puis

---

(1) Quelques phyſiologiſtes penſent que le mouvement ſeul empêche le ſang de ſe corrompre ; mais ils ne peuvent en apporter d'autre raiſon, ſinon que l'eau courante des rivières, & que celle de la mer que les vents & la marée mettent dans un mouvemont continuel, ſe trouvent beaucoup plus fraîches que les mêmes eaux lorſqu'elles croupiſſent. Mais le mouvement n'eſt ici qu'une cauſe accidentelle, & donne ſeulement à l'eau la facilité d'exhaler les parties les plus corrompues. Ainſi la circulation du ſang met ſeulement le ſang en état de rejetter la matière, qui ne manqueroit pas de le rendre putride, ſi elle ſéjournoit trop long-temps dans les vaiſſeaux.

(2) Expér. XLV. & les Obſervat. ſur les maladies des armées, Part. III, Chap. VII.

donner que la raiſon ſuivante. On confondit, par quelque mépriſe des chymiſtes, l'idée du principe putréfiant dans les ſubſtances animales, avec celle d'un ſel alcali. Ce ſel étant regardé comme corroſif, on conclut qu'aucun ſel alcali ne pouvant entrer ſous cette forme dans les vaiſſeaux ſans les détruire, auſſi-bien que les nerfs, le ſang ne pouvoit par conſéquent jamais être ſuppoſé alcalin ou putride, tant que la perſonne étoit en vie. Mais il réſulte de pluſieurs expériences que nous avons préſentées à la Société, que les ſubſtances putrides ſont très-différentes des alcalines. J'ai donné fréquemment un gros de ſel de corne de cerf par jour, pendant un certain temps, ſans avoir remarqué aucun effet ſeptique. Depuis l'introduction du remède de madame Stevens, pour la pierre, nous voyons quelle quantité prodigieuſe de ces alcalis fixes peuvent paſſer dans le ſang ſans cauſer aucun mal. Ces ſels ſont par conſéquent ſi différens de la matière putride, que de tous les remèdes ſtimulans ils ſont peut-être les moins nuiſibles aux nerfs & aux vaiſſeaux ſanguins; au lieu que toute ſubſtance animale corrompue, eſt non-ſeulement déſagréable aux ſens extérieurs, mais attaque encore les nerfs & les fibres, comme il eſt évident par les nauſées, les ſpaſmes, les palpitations, les tremblemens, l'abattement des eſprits, & par les autres ſymptomes qui viennent à la ſuite de quelque ferment ſeptique admis dans le ſang.

Il paroît par ces mémoires & par mes obſervations, que je conſidère le ſcorbut comme provenant ſeulement d'une cauſe putride, ſans examiner ſi cette putréfaction eſt occaſionnée par les alimens corrompus dont on ſe nourrit ſur mer, ou par le défaut d'un régime convenable dans les pays marécageux. Car faute de donner de pareilles bornes au ſcorbut, des écrivains du premier rang ont confondu différentes maladies ſous ce nom, quoiqu'elles fuſſent fort différentes dans leur cauſe, leurs ſymptomes & leur trai-

tement. Je ne ſaurois, par exemple, voir le rapport qu'ont différentes ſortes de dartres, qui ſont des eſpèces de lèpres, avec la maladie des matelots ; ou comment ceux qui regardent la putréfaction comme une cauſe du ſcorbut, peuvent reconnoître une acrimonie acide pour une autre cauſe. Il paroît qu'ils ont été conduits à cette inconſéquence en obſervant que le raifort ſauvage, le cochlearia & autres plantes pareilles, contribuoient beaucoup à la guériſon. Car toutes ces plantes étant alors regardées comme alcalines, ou d'une nature putréfiante, on imagina une eſpèce acide de ſcorbut, pour rendre raiſon de leurs vertus. Mais d'après les expériences que j'ai préſentées à la Société, il paroît que ces végétaux ſont des anti-ſeptiques réels (1), & par conſéquent doués de qualités bien différentes de celles que leur ſuppoſoient ces auteurs célèbres, qui conſidéroient leurs parties alcalines, comme ſeptiques, & leur diſſolution comme tendant ſeulement à la putréfaction, & non à la fermentation.

---

(1) Expér. XI, XX, XXV, XXXVIII, 5.

RÉPONSE

A MM. DE HAEN ET GABER;

Contenant des remarques ſur l'ouvrage précédent.

TANDIS que la troiſième édition de mes obſervations étoit ſous preſſe, il m'eſt tombé entre les mains un traité des fièvres (1) par M. le docteur de Haen, profeſſeur en médecine en l'univerſité de Vienne. J'ai été un peu ſurpris, à la lecture de cet ouvrage, que l'auteur, après avoir déclaré dans la ſection *de Febre miliari*, ſon opinion là-deſſus, & avoir trouvé beaucoup à redire aux ſentimens & à la pratique du docteur Huxham par rapport aux fièvres miliaires, pétéchiales & nerveuſes, ajoutât que ſi on lui oppoſoit quelque choſe de mes écrits qui ne s'accordât point avec ce qu'il avançoit, les mêmes raiſons qu'il avoit apportées contre le docteur Huxham devoient me tenir lieu de réponſe (2).

---

(1) *Theſes ſiſtentes Febrium diviſiones*, &c.

(2) *Sane me cogit veritatis amor, ut acerbe conquerar, virum hunc (Huxham) & Hippocratium & Sydenhamianum, toties præceptorum utriuſque oblivi ſci. Quæ vero cauſa hujus? Proprii amor ſyſtematis, quo id ratum habuit, quod maligni quidquam pluribus in febribus ſubdeliteſceret, calidioribus attenuandum, movendumque, ſudoribus demum expellendum. Utique pleriſque inepidemiis ſudori tum ſymptomatico, tum vi coacto nimium tribuens, fidenſque, miliaris ac petechialis eruptionis incantus extitit, nec ullo modo imitandus, admirator..... Doleo profecto me hic cogi tanti viri in praxi revelare errores; ſed ante me doctrinam, qualem, Huxham hic tradidit, condemnavit Cel. Gilchriſt, in Actis Edinburg. ubi de his ipſis nervoſis Huxhami febribus differens, omnem in iiſdem condemnat ſudorum provocationem..... Si quid forte ſimile ex egregio Pringle objiceretur, quod ex Huxhamo, ſimile eſto reſponſum.* Theſ. Siſtent. &c. Sect. de Feb. Mil.

Si nous nous fuſſions mutuellement copiés le docteur Huxham & moi, ou ſi véritablement il y avoit entre nous une conformité exacte, cette remarque auroit pu ſuffire. Mais aucune de ces circonſtances ne ſe trouvant juſte, j'eſpère que le ſavant auteur de ce traité me permettra d'indiquer ici quelques-unes des mépriſes où il eſt tombé en cette occaſion : car à l'égard du docteur Huxham, étant convaincu qu'il eſt bien en état de repouſſer l'attaque du docteur de Haen, je lui laiſſe la liberté d'y répondre comme il le jugera à propos.

Quant à ce qui me regarde, j'ai été tellement éloigné de propoſer aucune opinion ſur la nature de la fièvre miliaire, ou la méthode de la traiter, que je n'ai jamais parlé qu'en paſſant de cette maladie ; une fois pour diſtinguer les puſtules qui lui ſont particulières de celles de la gale (1) ; dans un autre endroit, pour diſtinguer ces puſtules des taches pétéchiales, où j'ai expreſſément ajouté qu'il ne falloit point confondre la fièvre miliaire avec la fièvre d'hôpital (2) ; ailleurs, quand j'obſerve que je n'ai jamais vu la fièvre d'hôpital accompagnée de puſtules miliaires (3) ; & enfin quand je dis que la fièvre miliaire ſe rencontre rarement dans les hôpitaux d'armées (4), il s'enſuit de-là que je n'ai jamais regardé la fièvre d'hôpital ou de priſon, & la fièvre miliaire, comme une même maladie. J'oſe en effet aſſurer que comme les ſymptomes de ces deux eſpèces de fièvre ſe reſſemblent ſi peu, on doit les traiter comme différentes *in ſpecie*, & conſéquemment on ne peut tirer de l'une par analogie aucune règle qui ait lieu pour la théorie & le traitement de l'autre. Mais le

(1) Obſervations ſur les maladies des armées, page 304.
(2) Ibid. page 262, dans la note.
(3) Ibid. page 302.
(4) Ibid. page 304.

docteur de Haen insiste sur un rapport intime entre la fièvre miliaire & la pétéchiale (1), & comme il prétend que la maladie que j'appelle fièvre d'hôpital ou de prison, est la même que sa fièvre pétéchiale, il juge à propos dans sa section sur la fièvre miliaire, & d'après des principes qui n'ont rapport qu'à cette maladie, de réfléchir vaguement sur ma méthode dans une fièvre d'une espèce très-différente.

On ne peut donner proprement le nom de fièvre pétéchiale à la fièvre d'hôpital ou de prison. J'ai remarqué en effet, que quoique les éruptions que j'appelle pétéchies, paroissent souvent dans la fièvre que j'ai vue, elles ne l'accompagnent point constamment; & par conséquent elles ne peuvent pas plus caractériser cette maladie que la peste, dont elles sont aussi un symptome fréquent. Cette distinction entre une fièvre pétéchiale & une fièvre quelquefois accompagnée de taches pétéchiales, que n'a point saisi le docteur de Haen, l'avoit été parfaitement bien par Sennert, dans sa relation de la maladie de Hongrie, qui étoit, comme j'en ai fait la remarque ailleurs, une fièvre de camp d'une nature vraiment pestilentielle. Voici ses paroles: *Non nulli morbum Hungaricum & febrem petechialem planè pro eodem morbo habent: sed mihi quidem videtur non satis rectè. Etsi enim petechiæ & maculæ illæ quandoque etiam in morbo Hungarico conspiciantur, tamen non semper id accidit, & potest hic morbus esse sine maculis. Contra verò maculæ in febre petechiali omnì inveniuntur, unde & nomen hæc febris habet* (2).

---

(1) Vers la fin de la section *de Febre Petechiali*, il dit: *multa de petechiis dicenda supersunt; maximè de iisdem tum præveniendis, antequam fiant: tum, cum adsint, curandis. Verùm cùm hæ quoquè ad* miliarium eruptionem *pertineant, ipsaque* miliarium *historia eam* petechiarum *elucidet, atque explanet, una fidelia hunc utrumque parietem dealbabo, &c.*

(2) *De Febrib. Lib. IV. Cap. XIV.*

J'ai par conſéquent conſidéré par-tout la fièvre d'hôpital ou de priſon, (par rapport aux autres qui ſe rencontrent communément dans ces pays) comme une fièvre particulière, au moins bien différente de la fièvre pourprée, de la miliaire ou de toutes autres fièvres accompagnées d'éruptions qui ſont connues ici. Je n'ai en effet jamais vu cette maladie que dans les occaſions dont j'ai parlé dans mon traité ; & je crois que les habiles médecins, employés à la place de ceux qui avoient été attaqués de la maladie de priſon, qui ſe fit ſentir aux ſeſſions à Old-Bailey en 1750, eurent, d'après la mortalité qui l'accompagna, de bonnes raiſons pour penſer qu'on ne devoit pas traiter cette maladie comme la fièvre miliaire, ou comme toute autre fièvre qui leur fut connue auparavant (1).

La principale cauſe de la mépriſe du docteur de Haen, & de la manière confuſe dont ces fièvres ont été traitées par d'autres auteurs, vient du ſens indéterminé du mot *pétéchies*. L'ambiguité eſt telle en effet, que je ſuis fâché de m'être ſervi de ce terme, & de ne m'être point contenté de décrire tout ſimplement l'éruption ſans lui donner de nom. Les termes *Lenticulæ*, *Punctícula*, que leur donne Fracaſtor, ne préſentent point une idée juſte des taches que j'ai vues conſtamment. Si nous l'appellons avec le docteur de Haen & d'autres écrivains, *morbus pulicaris*, il ne s'y trouvera de reſſemblance avec les piquures de puces que dans la couleur de ces taches, encore celles-ci ſont-elles toujours moins rouges. Le terme de *fièvre pourprée* conviendroit encore moins, parce que je me ſuis rarement apperçu de la couleur pourprée, & encore n'étoit-ce que lorſqu'il y avoit ſur la peau de grandes puſtules ou des raies d'une

(1) Voyez-en la relation dans les obſervations ſur les maladies des armées. Part. III, Chap. VII. §. 6.

longueur conſidérable. Diemerbroeck, ſur la peſte, dit que la mortification, dans les pétéchies, s'étend depuis la peau juſqu'au périoſte. Il eſt clair qu'il ne peut entendre que des taches couleur de pourpre telles qu'on en apperçoit çà & là dans une petite vérole d'une mauvaiſe eſpèce, & non ces ébullitions qui paroiſſent dans la fièvre d'hôpital ou de priſon, qui couvrent ſouvent le tronc, les bras & les jambes d'une manière ſi ſerrée, qu'à une petite diſtance on peut à peine diſtinguer les interſtices. Le docteur de Haen dit qu'on appelle les pétéchies en allemand *Pfefferkorn* (grain de poivre), à cauſe de leur figure ronde (1); & dans un autre endroit (2), il les définit *Punctula rubra, aut cinerea, aut purpurea, aut livida, aut nigra.* Je n'ai jamais remarqué à ces petites taches de figure régulière dans la fièvre d'hôpital ou de priſon; ni de couleur cendrée, ſi du moins il entend par-là la couleur des cendres de bois. Je ne les ai jamais vues noires, ou d'un pourpre véritable, quoique les larges raies en aient le coup-d'œil. Peut-être que les appartemens à poële, & ceux dont l'air n'eſt pas renouvellé, qui ſont ſi communs en Allemagne, peuvent, avec un régime trop chaud, que le docteur de Haen condamne avec raiſon, produire dans les fièvres communes ces taches qui reſſemblent à des morſures de puces, & qu'il appelle pétéchies; tandis que ne s'étant jamais trouvé dans le cas de viſiter les malades dans les priſons, ni dans les hôpitaux mal-propres & trop pleins des armées, il n'a point eu occaſion de voir l'éruption que je nomme pétéchiale, ni la fièvre de priſon ou fièvre peſtilentielle, qu'accompagne ſi ſouvent cette éruption. Je n'ai point trouvé non plus qu'aucun auteur ait défini cette éruption de

(1) Page 27.
(2) Page 31.

manière à me faire croire qu'elle eſt la même que celle que je décris.

Le docteur Huxham, qui, pendant la dernière guerre, eut de fréquentes occaſions de voir à Plimouth cette maladie, tandis que les priſons de cette ville étoient pleines de priſonniers Français, & les hôpitaux remplis de nos matelots, obſerve dans un chapitre ſur les fièvres putrides, malignes & pétéchiales, « que la peau paroiſſoit quelquefois, pour ainſi » dire, marbrée & variée d'une couleur approchant » de celle de la rougeole, mais plus livide ». C'eſt, à peu de choſe près, ce que j'ai remarqué. Cependant comme ce ſavant fait également mention des pétéchies, comme d'un ſymptome de la même fièvre, je puis ſeulement conjecturer qu'il veut parler de la même éruption, & qu'il l'appelle éruption pétéchiale, quand les taches ſont ſeules, & qu'on peut aiſément les diſtinguer.

Je conſidère ces taches, que j'ai appellées pétéchies, comme des effuſions de la ſéroſité teinte par quelques globules rouges, qui étant diſſous par la putréfaction, entrent dans les vaiſſeaux ſéreux; & que ces effuſions ſe font dans les cryptes, ou cellules de la peau. Ces cellules ſont plus petites, mais ſemblables à celles de la membrane cellulaire qui forme la peau, ſuivant les meilleurs anatomiſtes (1), & peut-être n'eſt-ce qu'au tiſſu plus ſerré de la peau du viſage, qu'il faut attribuer que ces effuſions s'y font ſi rarement remarquer. A l'égard des raies d'une couleur plus pourprée, je les ſoupçonne cauſées par de ſemblables extravaſions, dans les endroits où le malade s'étant par haſard gratté, les petits vaiſſeaux de la peau, devenus par la putréfaction plus flaſques, ont cédé. Car j'ai quelquefois remarqué que ces

(1) *Haller. Prim. lin. Phyſiol.* §. 424.

raies étoient tellement parallèles les unes aux autres, que je ne puis m'empêcher de penſer qu'elles ſont produites par l'impreſſion des doigts (1).

Le docteur de Haen convient, ſur l'autorité de Sydenham & de quelques auteurs, « qu'on peut » conſidérer les pétéchies comme critiques dans la » fièvre peſtilentielle » ; mais il ajoute « qu'il croit » que cette éruption arriveroit rarement dans la peſte » même, ſi l'on ſuivoit ſtrictement la méthode anti- » phlogiſtique de Botallus & de Sydenham (2) ». Cela poſé, que doit-il penſer des pétéchies, dans les tems qui ne ſont pas peſtilentiels, tels que le nôtre ? L'auteur nous dit enſuite ce qu'il penſe là-deſſus, en appliquant aux médecins qui exercent actuellement cette profeſſion en Allemagne, la cenſure que paſſe Sydenham ſur ſes contemporains, à cauſe qu'ils changent par un régime trop chaud des

---

(1) Le docteur de Haen dit : (*Theſes ſiſtentes, pag. 33*) *nec ſola macularum ſedes cuticula eſt, &c.* & il ne fait pas mention en cet endroit que la peau ſoit le ſiége des pétéchies, mais l'épiderme; ce qui m'étonne, vu que l'épiderme n'ayant, autant qu'on peut le ſavoir, ni cellulles ni vaiſſeaux, n'eſt point ſuſceptible de couleur inflammatoire, & les effuſions ne peuvent ſe faire entre la peau & l'épiderme, qu'il ne ſe forme des puſtules, ou quelque élévation de la dernière ; ce que je n'ai jamais remarqué dans cette éruption. De plus, j'obſerve que le docteur de Haen ſe joint aux auteurs qui prétendent que la baſe des pétéchies eſt dans la graiſſe & la chair, & qu'il ne s'éloigne pas de Diemerbroek, qui penſoit pouvoir les ſuivre depuis le périoſte, où elles avoient leur baſe qui alloit toujours en diminuant vers la peau. Si Diemerbroek a trouvé ces ſubſtances pyramidales mortifiées, quelle doit être à plus fo te raiſon la mortification du corps à la racine de nos pétéchies, quand leurs points couvrent preſque entièrement la peau ? Cependant le malade peut même alors recouvrer non-ſeulement la ſanté, mais encore n'être point ſujet à aucune ſéparation des parties, comme dans une véritable gangrène. Il s'enſuit donc que Diemerbroek s'eſt trompé, ou que ſes pétéchies étoient très-différentes de celles dont j'ai donné la deſcription.

(2) *Theſes, &c.* pag. 33.

fièvres communes en fièvres pétéchiales & en miliaires (1). A l'égard des dernières en particulier, quoiqu'il diſe avec juſtice, d'après Sydenham, *miliaria exanthemata frequentiùs mala arte progigni, ſponte longè rariùs* (2) ; cependant il inſinue aſſez fortement en un autre endroit, que ſi on traitoit la maladie d'une manière convenable, on ne s'appercevroit jamais de cette éruption, comme on peut s'en convaincre par le paſſage ſuivant : *Liceatne id addere, quod & Medici complures & ego in Noſocomio, ſive in vigore morborum, ſive eorumdem in fine, nunquam noſtris in ægris, quibus à principio affueramus arbitri, miliaria deteximus* (3). Quoique la fièvre miliaire ne faſſe point, comme je l'ai dit, partie de mon ſujet, cependant je dois obſerver ici en paſſant qu'à quelque excès que l'on ait porté le régime chaud du tems de Sydenham, (& je ſuis perſuadé qu'il étoit conſidérable) ou quels que puiſſent être encore les ſentimens particuliers de quelques médecins parmi nous, la meilleure méthode, & même la générale eſt à préſent très-différente. Au commencement de toutes les fièvres nous ſaignons, nous tenons le ventre libre, nous recommandons un air libre, nous donnons les acides, des liqueurs délayantes & des diaphorétiques d'une eſpèce rafraîchiſſante ; cependant en de certaines ſaiſons les éruptions miliaires paroiſſent, & quelquefois elles ſoulagent le malade & donnent une tournure favorable à la maladie.

A l'égard de la fièvre de priſon ou d'hôpital, je ſoutiens avec encore plus de confiance que les pétéchies qui l'accompagnent ne ſont point l'effet d'un régime chaud, & qu'au contraire ces exanthêmes

---

(1) Ibid. pag. 35, 36.
(2) Ibib. pag. 68.
(3) Ibid. pag. 66, 67.

n'étoient jamais ſi ſujets à paroître que lorſque le malade avoit été ſaigné copieuſement au commencement de la maladie, & que dans ſon état avancé il n'avoit point pris de cordiaux. Cela n'eſt point en effet étonnant; ces taches étant les effets de la putréfaction, elles ſont bien promptement produites quand les facultés vitales ſont à leur plus bas point. Ainſi ces taches ne paroiſſent quelquefois qu'aux approches de la mort, ou même après: au lieu que la petite vérole, la rougeole, le pourpre, les éryſipèles & les puſtules miliaires, étant toutes d'une nature inflammatoire & accompagnées d'un peu de tumeur, ſont plus ſenſibles quand la circulation eſt forte, & d'un autre côté elles s'affaiſſent conſtamment ou diſparoiſſent même tout-à-fait quand le malade eſt près de ſa fin. N'eſt-ce point une preuve qu'il y a une différence ſpécifique entre la fièvre d'hôpital ou de priſon & la fièvre miliaire?

Le docteur de Haen ne prête pas non plus une attention ſuffiſante à ce que dit Sydenham au ſujet des pétéchies. Car quoique ce ſavant les attribue la plupart du tems à un régime trop chaud, il reconnoît cependant qu'elles viennent d'elles-mêmes dans la peſte & la petite vérole confluente (1). Or, j'ai tâché de prouver que la fièvre de priſon ou d'hôpital appartenoit à la claſſe des maladies peſtilentielles. Sydenham croit véritablement que les pétéchies qu'il décrit, ne viennent que d'un haut degré d'inflammation; mais il l'avance ſans le prouver: je trouve beaucoup plus probable qu'elles ſont, comme je l'ai obſervé, des effets d'un ſang diſſous par la putréfaction; principe dont ce ſavant ne paroît

(1) *Rarò ſponte ſuâ efflor.ſcunt, præterquàm ſub adventu peſtis ipſius, atque in initio variolarum iſtarum confluentium, quæ ſummæ inflammationis participes ſunt. Sydenh. Schedul. Monitor.*

point inſtruit. Quant à ce que les taches ſont rarement critiques, je vais au-delà de Sydenham & du docteur de Haen, & j'oſe dire que, même dans la peſte, je doute beaucoup que les pétéchies ſoient plus critiques que dans la fièvre de priſon ou d'hôpital, où véritablement elles ne le ſont jamais; comme je l'ai dit expreſſement dans les obſervations ſur les maladies des armées (1).

Enfin, à l'égard du régime chaud dans la fièvre miliaire & dans la pétéchiale, que le docteur de Haen nous reproche au docteur de Huxham & à moi, il eſt évident que l'accuſation qu'il m'intente eſt injuſte, puiſque je ne dis rien de ma méthode de traiter les fièvres miliaires, & qu'il paroît que ſa fièvre pétéchiale eſt bien différente de celle de notre hôpital. Mais ſuppoſé qu'elles fuſſent la même, cet auteur auroit dû faire quelque diſtinction, & obſerver que le régime que je preſcris eſt bien éloigné d'être abſolument chaud. Lorſque les premiers

---

(1) Après avoir publié ce que l'on vient de voir, relativement à la diſtinction que j'imaginois qu'on pouvoit faire entre les pétéchies du docteur de Haen & les miennes, j'ai été confirmé dans mon ſentiment par le docteur Huck. Ce ſavant étant en 1763 à Vienne, on lui permit l'entrée des hôpitaux de cette ville, & il eut en particulier la ſatisfaction d'accompagner le docteur de Haen lui-même, & de voir, avec ce célèbre médecin, quelques malades qui avoient la fièvre qu'il appelle pétéchiale. Le docteur Huck examina ces taches en préſence du docteur de Haen, & m'aſſura qu'elles n'avoient preſque aucune reſſemblance avec celles que j'ai appellées taches pétéchiales, & qu'il a vues lui-même ſi ſouvent dans les hôpitaux des armées; mais qu'elles reſſembloient tellement à des piquures de puces, qu'il étoit diſpoſé à croire qu'on pouvoit prendre aiſément l'une pour l'autre. Le docteur Huck ajouta qu'il avoit vu pluſieurs cas de ces fièvres en d'autres hôpitaux de Vienne, mais qu'il n'avoit remarqué aucune de ces taches d'un pourpre foncé, qui paroiſſent dans une petite vérole d'une fâcheuſe eſpèce; & par conſéquent qu'il croyoit qu'on devoit les conſidérer comme non moins ſpécifiquement différentes

ſymptomes

ſymptomes paroiſſent, je conſeille, de même que Sydenham dans la peſte, de faire ſuer, afin de prévenir la fièvre. Mais ces ſueurs même ne doivent être provoquées que par des ſudorifiques doux. Une demi-drachme de thériaque avec dix grains de ſel de corne de cerf délayés dans du petit-lait fait avec le vinaigre, & donnés une fois en vingt-quatre heures, n'eſt pas, pour un ſoldat couché dans un lit ſans rideaux & ſouvent dans une ſalle froide, un remède bien échauffant. Comme je ſuis perſuadé que je me ſuis garanti par les ſueurs plus d'une fois de cette fièvre, lorſque j'avois tout lieu de croire que j'avois pris l'infection, je recommande aux autres une pratique qui m'a été perſonnellement ſi utile. Mais je conviens que ſuant aiſément, mon ſudorifique n'étoit que de l'eſprit de corne de cerf avec du petit-lait fait avec le vinaigre, ou du *ſpiritus mendereri* dans quelque liqueur délayante. La fièvre une fois formée, le malade prenoit les mêmes remèdes que dans les cas inflammatoires, & je ne le mettois jamais au régime chaud, ſi tant eſt qu'on puiſſe lui donner ce nom, que le pouls ne fût abattu & que les forces ne lui

---

des *maculæ purpureæ variolarum*, que de celles qui accompagnent la fièvre d'hôpital ou de priſon. Il finiſſoit par obſerver que ces taches pétéchiales des hôpitaux de Vienne ſe rencontroient la plupart du temps dans une eſpèce de fièvre plus légère; & il expliquoit par-là les ſuccès extraordinaires qu'eut le docteur de Haen en guériſſant un ſi grand nombre de ces fièvres pétéchiales, dont ce ſavant fait mention, pag. 86 de ſes Thèſes. Sans cette différence, comment pourroit-il arriver que cinq cents ſoldats, ou environ, étant admis dans un hôpital avec des fièvres pétéchiales, il n'en mourût que douze dont la maladie étoit trop avancée? Depuis cette relation, j'ai vu en cette ville, avec le docteur Huck, trois différens cas des pétéchies, qu'a décrit le docteur de Haen, & j'ai trouvé que non-ſeulement ces taches, mais encore les ſymptomes de la maladie étoient très-différens de ceux de la fièvre d'hôpital ou de priſon.

manquaſſent; ayant toujours attention de modérer ce nouveau régime qui conſiſtoit principalement en vin, de façon à ne point augmenter la chaleur fièvreuſe, à plus forte raiſon, à ne point forcer les ſueurs, ou à hâter quelqu'autre criſe avant la période naturelle à cette maladie. « Ayant remarqué, » ai-je dit expreſſément dans toutes les éditions » précédentes, auſſi bien que dans celle-ci, que le » délire provenoit de deux fautes tout-à-fait con- » traires, les ſaignées abondantes & réitérées, & » le vin & les cordiaux donnés de trop bonne » heure; il s'enſuit de-là que les principes concer- » nant le traitement, ſont fort délicats. Ainſi un » régime chaud & un rafraîchiſſant ne conviennent » pas à tous les malades, ni dans tous les différens » périodes de la maladie (1) ».

Le docteur de Haen auroit pu également faire attention avec quel ſoin je recommande une libre circulation de l'air; ce qu'aucun de ſes élèves ne croira peut-être, après avoir lu les exclamations ſuivantes. *Quam ſapiebant præ nobis antiqui! Videte apud Cœlium Aurelianum methodicos, calidis in morbis, in id præcipuè intentos, ut cubiculum & amplum, & aere benè perflatum & ſubfrigidum eſſet* (1), *&c.* Je ſouhaiterois qu'il eût pris garde au paſſage ſuivant, & qu'il m'eût rendu juſtice auprès de ſes élèves, qui, d'après ſes inſinuations contre ma méthode dans cette maladie, ne s'attendent guère à trouver, dans mon chapitre ſur la fièvre d'hôpital ou de priſon, cet avertiſſement ſimple & cependant preſque auſſi fort qu'aucun de ceux des anciens ſur ce ſujet, qu'on trouve dans toutes les éditions de mon ouvrage. « Dans le premier période *de la fièvre d'hôpital*, de » même que dans les autres, la partie fondamen-

(1) Obſervations ſur les maladies des armées, pag. 284.
(2) *Theſes, &c.* pag. 61.

» tale de la cure consiste à éloigner les malades » du mauvais air ; si on ne peut le faire, on doit » s'attacher à leur procurer une succession conti- » nuelle d'air frais par le moyen du feu ; ou en » tenant les portes & les fenêtres ouvertes, ou » bien purifier la chambre en y répandant du vi- » naigre, ou autres choses semblables. Car quel- » que remède que l'on donne, tant que l'air reste » dans cet état de corruption, & que même elle » augmente à cause de la transpiration des malades, » il y a fort peu d'espérance de guérison. C'est » pourquoi, dans tous les périodes de la mala- » die, quand même le malade ne respireroit d'autre » air infect que celui de son atmosphère, il n'en » seroit pas moins nécessaire de tenir les rideaux » ouverts, & de lui procurer par toutes sortes de » moyens une succession d'air frais. C'est de l'exac- » titude à observer cette règle, que dépend en gran- » de partie la guérison de cette fièvre (1) ». A l'égard de la précaution de ne point accabler un malade de couvertures, j'avoue n'en avoir point parlé, parce qu'il n'y a point de médecin en ce pays-ci qui suppose qu'un malade, quelle que soit sa fièvre, doive être plus chaudement au lit que lorsqu'il se porte le mieux. On peut observer que je joins à ce régime rafraîchissant l'usage des acides & la diète la plus tenue. Par conséquent il n'y a point jusqu'ici à craindre de ce régime aucun symptome inflammatoire. Le peu de racine de contrayerva qui entre dans la poudre composée de la pharmacopée de Londres, à la dose (2) que je spé-

(1) Observat. sur les maladies des armées, Part. III, Chap. VII. §. 5.

(2) Dans un scrupule de ce remède, qui étoit la dose que je donnois ordinairement une fois en six heures, il n'y entre environ que cinq grains de racine de contrayerva ; le reste de la composition n'est qu'une poudre testacée.

cifie, ne peut occaſionner de chaleur ſenſible; & même alors elle étoit jointe au nitre. Le camphre, à une doſe auſſi petite, ne peut échauffer que par accident, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne s'accorde pas avec l'eſtomac, & alors on en diſcontinuoit l'uſage.

Ce n'étoit donc que dans l'état avancé & bas de cette fièvre, que je commençois à ſoutenir les forces du malade par des cordiaux, dont l'effet étoit plutôt de diminuer l'ardeur que de l'augmenter. J'oſe aſſurer qu'avec ces remèdes, & principalement le vin, j'ai ſouvent vu tous les ſymptomes ſe changer en mieux; c'eſt-à-dire, la tête devenir plus libre, la peau plus fraîche & la ſoif de beaucoup diminuée. Il n'y a pas ſujet de s'en étonner, quand on vient à conſidérer combien il eſt probable que la putréfaction gagne de terrein par l'abattement du principe de vie, & qu'elle occaſionne cette chaleur pleine d'acrimonie ſi remarquable en cette maladie. Je ne donnois ici le ſel de corne de cerf que par occaſion dans de grands abattemens; & même en d'autres cas, je ne me ſuis jamais apperçu qu'il excitât une chaleur inflammatoire ou fixe, mais ſeulement une momentanée. J'employois conſtamment pour médecine ce que j'ai appellé *décoction alexipharmaque*. Elle conſiſtoit en quinquina, ſerpentaire, & en une doſe légère d'*aqua alexeteria ſpirituoſa cum aceto*. Il faut eſpérer que quoiqu'on ait ſouvent abuſé des alexipharmaques à l'égard du choix, de la doſe & des cas où il eſt à propos de les donner, ce nom n'offenſera perſonne. Quatre cuillerées de cette décoction une fois en quatre ou ſix heures à un ſoldat dont le pouls eſt abattu, & qui eſt dans un lit ſans rideaux, occaſionnoit rarement une chaleur extraordinaire Si cela arrivoit, ou j'en ordonnois une plus petite doſe, ou croyant que le temps propre à adminiſtrer les remèdes chauds ou fortifians n'étoit pas encore venu, j'en ſuſpendois l'uſage pendant un jour ou deux. La diſgrace des alexipharmaques ſe doit principalement

attribuer à ce que l'on y joint les opiates, comme dans la thériaque, le diaſcordium, &c. Mais on ne s'en eſt jamais ſervi dans la fièvre d'hôpital, à moins que ce n'ait été pour réprimer un cours de ventre trop abondant, ou vers le temps de la criſe, quand le malade dépériſſoit faute de repos; & j'ai remarqué que les opiates faiſoient alors un très-bon effet (1).

Enfin le docteur de Haen peut compter que le régime que j'ai propoſé pour cette fièvre, n'a d'abord eu d'autre fondement que l'expérience, & que je ne m'y ſuis déterminé qu'après avoir remarqué les mauvais effets d'une méthode contraire, ſoit par des ſaignées trop copieuſes ou trop fréquentes dans les commencemens, ou en donnant de trop bonne heure des choſes chaudes, afin de relever le pouls quand il commence à s'abattre, ou pour forcer une criſe avant la période ordinaire à cette maladie. Quelques-unes des médecines ſont peut-être ſuperflues, mais je ſuis bien sûr qu'il n'y en a aucune de nuiſi-

---

(1) On s'imagineroit difficilement, par ce que dit le docteur de Haen de l'uſage qu'il a fait lui-même des cordiaux dans l'état bas des fièvres miliaires, pétéchiales & nerveuſes, afin d'amener une criſe; on auroit, dis-je, de la peine à s'imaginer qu'il pût trouver à blâmer cette partie de ma méthode dans cette fièvre peſtilentielle que j'ai traitée, où le principe de vie étoit ſi ſujet à manquer. Ce ſavant, après avoir condamné, dans le docteur Huxham, l'uſage trop libre de la *confectio Raleighiana*, *theriaca Andromachi*, *radix ſerpentariæ Virginianæ*, *radix contrayervæ*, *ſal cornu cervi*, *vinum rubrum cum mace & cinnamomo uſtulatum*, &c. dans les fièvres nerveuſes, ajoute ces mots: *lubens equidem fateor, cardiaca ejuſmodi, nonnunquam danda eſſe, ut labaſcens in morbis natura ad bonam crinſin animetur; at vero omniam morborum curam, in quibus maligni quid apparere ſupponitur, hiſce excitantibus perpetuo aggredi velle, hippocraticum non eſt, Sydenhamianum non eſt.* J'ai pareillement adopté ces principes, & j'ai tâché de régler ma méthode en conſéquence, non point parce qu'ils étoient adoptés par Hippocrate ou Sydenham, mais parce qu'ils étoient le réſultat de l'expérience.

ble. J'ai penſé qu'on auroit pu omettre la première, je veux dire, les poudres diaphorétiques conſiſtantes en poudre de contrayerva compoſée, *pulvis contrayervæ compoſitus*, camphre & nitre, puiſque je ne me ſuis jamais apperçu qu'elle eût diminué la fièvre, ou affoibli quelques-uns des ſymptomes. Mais m'étant fait une fois une méthode qui a produit autant de guériſons qu'on pouvoit l'attendre dans les circonſtances de mes malades, qui ſe trouvoient expoſés à un air corrompu, à un bruit continuel, & ſouvent négligés par les gardes, je n'eſſayai point de réduire ma méthode à une plus grande ſimplicité que celle dont j'ai fait mention. Cependant quelque confiance que j'aie dans les ordonnances que j'ai publiées, je ſuis toujours prêt à y faire les changemens convenables ſur les repréſentations de ceux qui auront eu autant d'occaſions que moi de voir & de traiter cette fièvre. Mais de n'oppoſer qu'une ſimple théorie, ou une analogie avec d'autres fièvres, dont on peut ſi bien conteſter la reſſemblance, ou des maximes générales tirées d'Hippocrate ou de Sydenham, aux obſervations que j'ai préſentées, comme le réſultat d'une pratique longue & pénible, dans une maladie qu'aucun médecin ne pouvoit bien connoître que dans des circonſtances pareilles à celles où je me ſuis trouvé; c'eſt une manière d'écrire, j'oſe le dire, plus propre pour des diſputes d'école, que pour l'inſtruction d'nn médecin qui exerce.

II. Je me vois forcé de relever quelques autres inadvertances du docteur de Haen à mon ſujet. En parlant du camphre, il dit: (1) *quantiſne laudibus effertur in malignis camphora, veluti collapſas vires blandè reſtaurans, & ſomnum ipſo opio tutius adducens! Conſulite modò egregios viros Huxham & Pringle.* Il

(1) *De Haen Ratio Medendi. Part. III, Cap. I.*

ajoute que les médecins de Breſlaw n'ont point trouvé à ce remède une pareille vertu dans une fièvre maligne épidémique de ce pays, & qu'au contraire ils ont remarqué qu'il faiſoit plutôt du mal. Quoique l'auteur n'ait point eu intention de faire aucune réflexion à mon déſavantage, le lecteur n'en ſera pas moins ſurpris de me voir ſoutenir que je n'ai jamais attribué au camphre une qualité parégorique ou reſtaurative, & que je n'ai point employé d'expreſſion qui pût donner lieu de l'entendre de la ſorte. Je l'ai donné dans des fièvres inflammatoires, mais dans aucune autre intention que d'aider à diminuer les ſpaſmes & à provoquer une ſueur; & lorſque je le preſcris dans le délire qui accompagne quelquefois la fièvre d'hôpital, je ne parle pas même en cet endroit des qualités ci-deſſus énoncées; je le préſente ſeulement pour un des meilleurs remèdes internes pour ce ſymptome, c'eſt-à-dire, pour un des meilleurs dont j'euſſe alors connoiſſance; ce qui en vérité n'étoit pas dire grande choſe en ſa faveur. Il eſt vrai que dans mes expériences j'ai attribué au camphre une qualité anti-ſeptique conſidérable; mais cela n'a aucune liaiſon avec les vertus en queſtion; & je ne l'ai jamais donné pour cette raiſon avec moins de circonſpection. On diroit que le docteur de Haen trouvant beaucoup de rapport entre le docteur Huxham & moi, à l'égard de la fièvre de priſon & d'hôpital, a cru qu'il y avoit entre nous deux une telle harmonie, que dès que ce ſavant avoit dit quelque choſe, je devois être du même ſentiment, & en être reſponſable aux médecins de Breſlaw.

III. Le docteur de Haen fait mention, dans la première partie de ſon livre intitulé *Ratio Medendi*, de quelques expériences qu'il a faites à mon imitation ſur l'urine avec des anti-ſeptiques. Il trouva que les acides réſiſtoient à ſa putréfaction plus qu'aucun ſel alcali, ſi l'on excepte l'eſprit de corne de

cerf. Ce ſavant ne me contredit point en cela, comme l'ont imaginé quelques-uns de mes amis ; puiſque ne doutant point que les acides ne fuſſent en général ſupérieurs aux alcalis par leur qualité antiſeptique, je n'ai jamais fait d'eſſai de comparaiſon. J'ai de plus ici la ſatisfaction de trouver un homme du mérite du docteur de Haen, qui confirme ce que j'ai avancé il y a long-temps, je veux dire que les alcalis volatils ſont très-puiſſans pour préſerver les ſubſtances animales de la corruption. Je ſouhaiterois ſeulement que le docteur de Haen eût parlé avec plus de préciſion de ſes expériences, & qu'en particulier il eût dit en quelles proportions il s'étoit ſervi des acides & des alcalis : car que l'eſprit de corne de cerf ait plus réſiſté à la putréfaction que pareille quantité d'aucuns des acides minéraux, cela doit paroître un plus grand paradoxe qu'aucun de ceux que j'ai avancés. Mais lorſque dans le paragraphe ſuivant, l'auteur ajoute, *conſtititque urinam alcalicis* (*nempe ſalibus alcalicis fixis*) *mixtam longè citius putreſcere ea, cui affuſum nihil* ; c'eſt-à-dire, « que de l'urine avec des alcalis fixes ſe putréfie » beaucoup plutôt que de l'urine où on n'a rien » mis » ; il contredit clairement les conſéquences que j'ai tirées de ces expériences, qui n'admettent point de qualités ſeptiques dans aucune eſpèce d'alcalis fixes ou volatils.

Pour voir donc lequel de nous deux avoit tort, je fis l'expérience ſuivante vers la fin de juin 1760. Je pris trois phioles d'environ trois ou quatre onces chacune ; je verſai dans chacune une once d'urine récente d'une perſonne en ſanté. Sur l'une je mis cinq grains de ſel de corne de cerf ; le ſel étant d'une force plus conſtante que l'eſprit qui varie ſuivant la manière dont on le prépare, & le temps qu'il y a qu'il eſt fait. Dans la ſeconde phiole je mis autant de ce ſel qu'on vend dans les boutiques pour du ſel d'abſynthe, mais qui en effet n'eſt autre choſe

qu'un ſel lixiviel parfaitement calciné, qu'on tire des cendres de végétaux quelconques. Je ne mis rien dans la troiſième, voulant la faire ſervir d'étalon. Ces phioles étant bouchées, je les plaçai dans un cabinet expoſé au midi ; de ſorte que, vu la ſaiſon, elles étoient aſſez chaudement. Dans le moment du premier mélange, la phiole où étoit le ſel de corne de cerf, n'avoit guère d'autre odeur que celle d'un alcali volatil. Celle au ſel d'abſynthe devint, en la ſecouant, trouble & blanchâtre ſans aucune effervescence, mais elle répandit une odeur déſagréable, ſemblable à celle que j'ai remarquée en mettant des ſels lixiviels ſur des ſubſtances animales. Le jour ſuivant l'étalon n'étoit pas ſi frais qu'au commencement ; la phiole où étoit le ſel de corne de cerf, ſentoit comme auparavant ; celle de l'alcali fixe commençoit à avoir l'odeur d'un ſel volatil, mais beaucoup moins déſagréable que celle d'urine croupie. Deux ou trois jours après, je ne pus qu'à peine diſtinguer entre l'odeur de la phiole au ſel de corne de cerf, & celle de la phiole au ſel d'abſynthe. Cette reſſemblance continua pendant vingt-quatre jours, après quoi je ceſſai d'examiner ces mélanges. A l'égard de l'étalon, il fut pendant tout ce temps d'une odeur déſagréable, ne reſſemblant ni à celle du ſel de corne de cerf, ni à celle de la chair ou du ſang corrompu, & je remarquai de la moiſiſſure à la ſurface, quelques jours avant que j'euſſe ceſſé de les examiner.

Au commencement de ſeptembre ſuivant, je mis une once d'urine récente dans une phiole à large ouverture, & j'y ajoutai ſix ou ſept grains du même ſel alcali fixe qu'auparavant, & dans une autre autant d'urine ſans aucune addition, afin de la faire ſervir d'étalon. Je plaçai ces phioles dans un endroit un peu humide, mais à couvert, afin qu'il n'y tombât point de pluie, car je ne les bouchai pas. La mixture au ſel fixe ſe troubla comme auparavant,

lorſqu'on vint à agiter la bouteille ; il ſe précipita enſuite un ſédiment blanchâtre, dont j'aurois dû parler dans ma première expérience. L'odeur de cette phiole parut, en y mêlant le ſel, auſſi déſagréable qu'auparavant ; le jour ſuivant elle le fut moins, & le troiſième jour elle commença à ſe changer en odeur de ſel de corne de cerf, qui augmenta peu à peu ; mais ce mélange conſerva toujours quelque peu de l'odeur fétide de l'urine ordinaire croupie. La phiole qui ſervoit d'étalon n'eut point pendant encore huit jours d'odeur de ſel volatil, mais elle étoit d'ailleurs très-déſagréable, & je trouvai à la ſurface de l'écume moiſie plus épaiſſe que dans la première expérience. Je ne fis plus attention à ces phioles qu'environ treize jours après, & alors elles avoient toutes deux une odeur de ſel de corne de cerf; mais celle de l'étalon, c'eſt-à-dire l'urine ſeule, étoit plus déſagréable & avoit quelque choſe de fétide. La couleur de cette dernière phiole étoit auſſi plus foncée, ce que je conſidère comme une autre preuve d'un plus haut degré de corruption. Car j'ai remarqué que l'urine devient plus brune à proportion du temps qu'on la garde, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait putréfiée. Et en ce cas la règle eſt d'autant plus sûre, que lorſque l'urine vient à dépoſer après qu'on y a mis de l'alcali fixe, elle eſt plus brune qu'auparavant ; c'eſt-à-dire, que le ſecond jour de l'expérience l'urine à l'alcali fixe n'étoit pas ſi pâle que celle de l'étalon, mais elle l'étoit beaucoup plus le treizième jour.

Je me ſuis borné à ces eſſais, content de ne m'être point trompé ſur les qualités anti-ſeptiques générales des ſels alcalis fixes, & d'avoir découvert la cauſe de la mépriſe du docteur de Haen. C'eſt une choſe bien connue, que l'urine contient non-ſeulement quelques-unes des parties corrompues des humeurs, que la nature évacue par les reins auſſi-bien que par la peau, mais auſſi une grande quan-

tité d'une eſpèce de ſel ammoniac, c'eſt-à-dire d'un ſel compoſé d'un acide & d'un alcali volatil. Or, cet acide ayant plus d'affinité avec le ſel alcali fixe, dont on s'eſt ſervi dans les expériences ci-deſſus, qu'avec ſon propre ſel volatil, l'abandonne, & s'attachant au ſel fixe, laiſſe évaporer l'autre; à peu près de la même manière qu'on produit une odeur volatile d'urine, en mettant du ſel d'abſynthe ou de tartre ſur une diſſolution de ſel ammoniac. Seulement dans le cas de l'urine, en combinant l'alcali fixe avec l'acide de l'urine, l'évaporation du ſel volatil de l'urine, qui vient en conſéquence, ſe fait lentement, à cauſe d'une ſubſtance huileuſe, ou muceuſe, dont ce fluide eſt pareillement imprégné. Il ne s'enſuit donc pas, que parce que l'urine qui ſe putréfie, laiſſe toujours évaporer ſon ſel volatil, que toute urine qui perd ce ſel ſoit dans un état putride. Car en diſtillant de l'urine récente, la même eſpèce de ſel ſe diſſipe avec ſon odeur volatile, & ſans tout ce procédé la même choſe arrive à l'inſtant en y mélant de la chaux vive. Bien plus, un ſel alcali fixe dégage ſur le champ le volatil, & donne par-là une odeur de vieille urine à de l'urine récente où l'on a mis diſſoudre de l'alcali fixe, tandis qu'elle étoit bouillante. Ce ſel volatil ſe ſépare même dans le corps par l'opération de la nature. J'ai eu une fois occaſion de le remarquer dans une perſonne qui prenoit depuis long-temps les remèdes de madame Stephen, c'eſt-à-dire, des doſes conſidérables de chaux & d'alcali fixe. L'urine de cette perſonne étant tout-à-fait récente, avoit non-ſeulement l'odeur volatile dont je fais mention, mais encore elle faiſoit une forte efferveſcence avec les acides communs. Comme je paroiſſois douter de cette expérience, il m'en rendit ſur le champ témoin.

Je ſoupçonne donc que le docteur de Haen, ne faiſant point attention à ce principe chymique, s'eſt

laiſſé tromper par l'odeur volatile de l'urine, occaſionnée par le mélange d'un alcali fixe, qu'il a priſe pour ſon odeur putride. Et même quoique convaincu par ſes propres expériences de la forte qualité anti-ſeptique du ſel de corne de cerf, il n'a pu ſe garantir tout-à-fait du préjugé commun, qui confond l'odeur volatile avec la putride. Mais cette diſtinction entre un ſel alcali & une matière putride (dans une ſubſtance animale qui ſe diſſout) que j'eſſayai d'expliquer dans mon traité ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques, le ſavant M. Gaber, de Turin, l'a miſe dans tout ſon jour, par de curieuſes expériences & les réflexions judicieuſes dont il les a accompagnées. Je vais maintenant en dire un mot.

Il y a quelque temps que ce ſavant me fit préſent d'un ouvrage nouveau, intitulé : *Miſcellanea Philoſophico-Mathematica Societatis privatæ Taurinenſis*, accompagné d'une lettre obligeante, dont je vais rapporter quelques endroits. *Ex tuis experimentis mea nata ſunt, quorum aliqua in hoc libro perlegere poſſis, reliqua quæ nondum ita abſoluta ſunt, ut publicam lucem videre mereantur, in poſterum, ſi libenter feras, tibi communicabo. Hæc autem experimenta, cum plerumque tuis conſentanea fuerint, in eâ tamen re à te me diſſentire cogunt quod alcali exiſtentiam in corruptis humoribus dubiam reddidiſti : rationes propterea propoſui quibus eventuum diſſimilitudinem adſcribendam putavi, quas tu ipſe faciliùs quam ego aſſequi poteris, ſi tuam experiundi methodum cum meâ comparare volueris.*

Le point en queſtion a rapport à ma première expérience, qui fait voir que les corps ne deviennent nullement alcalins par la putréfaction, ou du moins bien peu. Mais cet ingénieux auteur prouve clairement dans le livre auquel il fait alluſion dans ſa lettre, « que les marques d'alcaleſcence dans les » ſubſtances animales qui ſe putréfient, ſont plus

» ou moins grandes, ou même qu'il n'en paroît » point, ſuivant le plus ou le moins de temps qu'on » fait l'expérience après le commencement de la » putréfaction ; que ces ſubſtances au commence- » ment de leur putréfaction, ne ſont point d'effer- » veſcence avec les acides, qu'elles en font enſuite » d'une manière ſenſible ; mais qu'à la longue elles » ceſſent d'en faire, quoique la putréfaction con- » tinue toujours ». Les expériences qui prouvent ces faits étant répétées avec autant de clarté & de préciſion, ne me laiſſent aucun lieu de douter de la vérité de ce que je ſoupçonne M. Gaber, c'eſt-à-dire, « que je n'ai fait mes expériences ſur les corps » putrides qu'avant qu'ils fuſſent ſuffiſamment cor- » rompus, ou qu'après l'évaporation totale du ſel » volatil, quoique la putréfaction continuât tou- » jours à ſe faire ».

Comme il y a long-temps que ces expériences ſont faites, je ne ſaurois aſſez m'en rappeller les circonſtances, pour que je puiſſe juger ſi j'ai verſé l'acide dans les liqueurs putrides avant ou après l'évaporation du ſel volatil ; mais comme je ſuis perſuadé que c'eſt l'un ou l'autre, je conviens de mon tort, & j'avoue que tandis que les ſubſtances animales ſont dans un état de putréfaction, il y a un temps où elles donnent des marques d'un ſel alcali par leur efferveſcence avec les acides. Je ſuis d'autant plus porté à adopter ce ſentiment, que j'ai été témoin que des acides faiſoient efferveſcence avec de la bile corrompue, ce qui appuie aſſez bien les expériences de M. Gaber.

Un gentilhomme âgé de trente-ſix ans mourut d'une hydropiſie qui lui ſurvint à la ſuite d'une jauniſſe obſtinée. On l'ouvrit vingt-quatre heures après ſa mort. Le foie étant mollaſſe, parut être dans un état de corruption. La véſicule du fiel étoit pleine de bile, & trois fois plus grande qu'à l'ordinaire.

Le conduit commun étoit bouché d'une manière ſi ſerrée à ſon entrée dans le duodenum, qu'en le preſſant on ne put faire paſſer de la bile de la véſicule dans cet inteſtin. Comme cet examen ſe fit à la lumière, je ne pus alors bien juger de la couleur de la bile; mais le lendemain matin le chirurgien, M. Forbes, qui avoit ouvert le corps, retourna à la maiſon du défunt, & fit à ma prière l'expérience précédente, ſur cette liqueur qu'on avoit laiſſée toute la nuit dans une taſſe à café, dans une chambre ſans feu en hiver. Il partagea cette bile en trois parties; ſur l'une il mit du ſel alcali fixe, qui n'occaſionna aucun changement dans la couleur qui étoit d'un verd foncé. Dans la ſeconde il verſa quelques gouttes d'eſprit de vitriol; & dans la troiſième du vinaigre ordinaire. Il remarqua dans ces deux phioles une efferveſcence ſenſible, & la couleur changea & devint d'un verd léger. On ne pouſſa pas plus loin cette expérience; mais je ne doute point que ſi on eût laiſſé à la bile le temps de ſe corrompre encore plus, l'efferveſcence auroit diminué à proportion du degré de putréfaction, & auroit enfin ceſſé tout-à-fait par la ſéparation de l'alcali d'avec les parties corrompues, conformément aux obſervations de M. Gaber. Il s'enſuit de-là, d'une manière encore plus évidente, « que le ſel volatil dans les » ſubſtances animales eſt quelque choſe de bien diffé» rent de la partie putride; qu'une ſubſtance animale » peut abonder en ce ſel volatil, & cependant n'en » être pas plus ſujette à corruption; qu'elle peut être » d'un autre côté très-putride, ſans donner aucune » marque d'alcaleſcence; & enfin que ces ſels vola» tils alcalis ſont tous anti-ſeptiques de leur na» ture ». M. Gaber a démontré plus amplement ces principes que j'avois tâché d'établir. Je fais d'autant plus de cas de ſon travail, qu'il a convaincu le docteur de Haller. Ce ſavant fait, dans le ſecond

volume de ſa phyſiologie, page 84, diverſes objections contre mon ſentiment, ſur la diſtinction qu'il faut faire entre les ſubſtances putrides & les alcalines ; mais ayant vu par la ſuite, tandis que ſon livre étoit encore ſous preſſe, l'ouvrage de M. Gaber ſur ce ſujet, il avoue de bonne-foi, à la dernière page, que les expériences de ce ſavant l'ont rapproché de mes ſentimens.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

A

Abcès dans le cerveau. 266
— leurs ſymptomes. *ibid.*
— Des Parotides, comment doivent être traités, 281.
Abſorbans, quelles eſpèces excitent la putréfaction, 339, *&c.*
—— & la fermentation alimentaire, 370, 371
Voyez Teſtacée, Craie, Septique.
Abſynthe (Sel d'), uſage qu'on doit en faire dans la fièvre d'hôpital. 273
—— dans l'aſcite. 192
—— retarde la fermentation alimentaire. 370
— ſa vertu anti-ſeptique comparée à celle d'autres ſels. 321
Acetum lithargyrites, bon pour l'ophtalmie. 121, Note
Acide dominant, quelles maladies il occaſionne. 371
— Comment on le corrige. *ibid.*
Acides, bons dans les maladies d'été & d'automne. 67
— Ses vapeurs utiles dans les maladies contagieuſes. 96
— Bons dans les fièvres inflammatoires. 98
— Sont de puiſſans anti-ſeptiques. 317
— Autrefois regardés comme la cauſe de la plupart des maladies. 345
— Retardent la fermentation des alimens. 367
Acides minéraux, leurs effets ſur des ſubſtances putrides. 374, *&c.*
Acier (préparation d'), quand convient dans l'aſcite. 192
Ail, en quel cas diurétique. 192
— Eſt anti-ſeptique. 338

Air,

Air, causes de sa corruption. 2 & 3
— Est purifié en quelques occasions par les pluies fréquentes. 4, 71
— Son humidité doit s'attribuer à certains vents. 71
— Froid & humide, produit des maladies inflammatoires. 71, 72
— Putride, quelles sortes de maladies il cause. 72, *&c.*
Voyez aussi putréfaction.
— Quelles maladies occasionne quand il ne circule point. 74, 170
— Frais, nécessaire dans les hôpitaux. 89, *&c.*
— Humide, ses mauvais effets. 164, *&c.*
—— Excite la putréfaction. *ibid.*
— Pourquoi si mal sain en Hongrie. 167, *&c.*
— Pur, nécessaire dans la dysenterie. 252
—— dans les fièvres d'hôpital. 254
— Infect, une cause des fièvres d'hôpital. 255
—— Des fièvres pestilentielles. 285
— Engendré par la fermentation. 347, 348
—— par la putréfaction. 331
— Ses effets lorsqu'on l'injecte dans les vaisseaux d'un animal en vie. 387
Alcali, n'est point la cause de la putréfaction. 311
—— La corrige. 313
— Sels alcalis volatils, sont anti-septiques. 313
— Sels alcalis fixes, pareillement anti-septiques. 316
—— Bons dans l'ascite & la jaunisse qui suivent les fièvres intermittentes. 192, 193
—— N'attaquent pas les nerfs. 389
Alexandrie, à quelles maladies se trouve sujette. 173
Alimens, plus sains actuellement qu'autrefois. 297
— Les plus salubres consistent en un mélange de substances animales & végétales. 361
— Fermentent dans l'estomac. 360, 361

— Cauſe de cette fermentation. 361
Aloës, eſt anti-ſeptique. 322
Alun, juſqu'à quel point eſt anti-ſeptique. *ibid.*
Amers, leur utilité dans les hydropiſies qui viennent à la ſuite des fièvres intermittentes. 192
— Retardent la putréfaction & la fermentation. 366, 367, 368
— Corrigent l'acidité. 370
— En quoi different de la bile. 369
Ammoniac [Sel], crud, eſt anti-ſeptique. 317
— Juſqu'à quel point il l'eſt. 321
Anaſarque, accompagne l'aſcite. 192
— Comment ſe guérit. 192, 193
Angélique, ſa vertu anti-ſeptique. 325
Animalcules, cauſent la dyſenterie. 226 & ſur-tout la note.
Animales [ſubſtances], leur putréfaction. *Voyez* putréfaction.
— Se conſervent par les anti-ſeptiques. *Voyez* anti-ſeptiques.
Antimoine. Voyez verre ciré d'antimoine.
Antimoniaux [vomitifs], en quelle occaſion ſont plus efficaces. 180, 181, 182
— Se donnent dans l'hydropiſie & l'aſcite. 193
—— Dans la jauniſſe. *ibid.*
—— Dans la dyſenterie. 230
Antiſcorbutiques [plantes], ſont probablement toutes anti-ſeptiques. 338
— Retardent un peu la fermentation des alimens. 367, 368
— Aident la digeſtion. 369
Anti-ſeptiques, antidotes contre la peſte. 290
— Remarque ſur leurs différentes efficacités. 333
Anti-ſeptique [qualité], quelles ſubſtances en ſont douées après avoir été brûlées. 96
— Se trouve dans les fleurs de camomille. 318
—— Dans le vin, les acides, &c. 279, 297, 326
—— Le thé, le ſucre. 297, 325, 343, 344

— Les herbages, les fruits. 297, 298
— Le camphre, la ſerpentaire, le quinquina. 302, 318, 324
— L'eſprit & le ſel de corne de cerf. 314
— Les ſels neutres. 317
— Les réſines & les gommes. 318, 323
— Pluſieurs végétaux. 324
— Les eſprits, les épices. 325
Anvers, ſon air eſt humide & mal-ſain. 33
Armées, cauſes des maladies qui leur ſont plus ordinaires. 67, *&c.*
— Comment on peut prévenir ces maladies. 81, *&c.*
Aromatiques, retardent la fermentation alimentaire. 367
— De quelle utilité dans la digeſtion. 369
Arthritis, dans quel ſens étoit uſité parmi les anciens. 137
Articulations enflammées, comment doivent ſe traiter. 141
Aſcite, ſes ſymptomes. 192
— Manière de traiter cette maladie. *ibid.*
Aſſa Fœtida, en quel cas on doit s'en ſervir. 282
— Sa vertu anti-ſeptique. 323
Aſſiſes d'Oxford, relation de ce qui s'y paſſa. 293, *&c.*
— Mortalité qui les ſuivit. *ibid.*
— D'Old-Bailey. 293
Aſtringens, ſont tous des anti-ſeptiques très-efficaces. 325, 333 note.
Auguſte (fort), endroit fort ſain. 43
Automne, ſaiſon mal-ſaine en général. 63, 64, 103
— Sur-tout pour une armée en campagne. 63, *&c.*
Antomne (maladies d'), ſont principalement putrides. 62
— A quoi on doit les attribuer. *ibid.*
Axillaires (glandes), comment affectées dans les fièvres d'hôpital. 263, *&c.*

B

Bains chauds, dangereux dans le temps des chaleurs. 290 & note.
Baſle, maladies peſtilentielles arrivées en cette ville. 296
Bandages, néceſſaires dans la tympanite. 192
Berg-op-zoom, l'air y eſt humide. 51
—— Comment les troupes en furent affectées. *ibid.*
Beurre (lait de), bon dans les diarrhées. 251
Bile, ſa trop grande abondance, quelles maladies produit. 63
— Se corrompt fort vîte. 312
— En quoi diffère des amers végétaux. 369
— Corrige l'acidité. 370
Bois, pays abondant en bois, très-mal-ſain. 55
Bois de lit néceſſaire dans les tentes des officiers. 85
Bois-le-Duc, ſa ſituation par rapport à la ſanté. 53, *ibid.*
— Inondations autour de cette place & ſes effets pernicieux. *ibid.*
Borax, ſa vertu anti-ſeptique. 321, 322, note.
Breda, ville mal-ſaine. 54
— Cauſe de la maladie qui y fit tant de ravages. 55
Brouillard fétide, cauſe des fièvres d'automne. 56, 159
— Ses effets ſur le corps humain. *ibid.*
Bruges, ville humide & mal-ſaine. 12
Bruxelles, ſon air eſt bon. 24
Bruyeres, on peut s'en ſervir en guiſe de paille. 44

C

Cachou, ſa vertu anti-ſeptique. 323
Cadavres, pourquoi flottent ſur l'eau. 384
— Quelles parties ſe corrompent le plutôt. 382

Caire [grand], quelles maladies y règnent. 173
Camiſoles, néceſſaires aux ſoldats. 82
Camomille, infuſion de fleurs de camomille, bonne dans les fièvres peſtilentielles. 274
—— Dans la dyſenterie. 235, 241
— Ses vertus anti-ſeptiques. 318
— Rétablit de la viande putride dans ſon premier état. 327
Campagnes de 1742, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747 & 1748, maladies auxquelles les troupes y furent ſujettes. 10, 14, 26, 30, 37, 46, 52.
— Les commencemens ſont mal-ſains. 101
— Et la fin auſſi. 103, 104
Camphre, ſe donne en petites doſes dans les fièvres inflammatoires. 114
— Sa vertu anti-ſeptique. 318
—— Supérieure à celle des autres ſubſtances. 324
Camps, leurs maladies endémiques. 9, 62
—— Leurs cauſes. 19, 67
—— Leurs cauſes en Hongrie. 286, note.
— Terrein propre à aſſeoir un camp. 85
Cantharides [mouches], ne ſont point ſeptiques. 339
— On en fait uſage dans la pleuréſie. 125, 126
Carminatifs [remèdes], quand ſont pernicieux dans la tympanite. 192
— D'aucune utilité dans la dyſenterie. 241
Carottes, ſont anti-ſeptiques. 338
Caſernes, humides, très-mal-ſaines. 11, 12, 33, 70
Caſtoreum de Ruſſie, n'eſt point ſeptique. 339
Cavalerie, moins ſujette aux maladies des camps que l'infanterie. 22, 154
— Par quelle raiſon. 160, note.
Cautères, utiles dans les rhumes invétérés. 148
— Raiſon de leur utilité. 379
Celeri, ſa vertu anti-ſeptique. 338
Cerveau [inflammations du], quand deviennent plus fréquentes. 63, 117

— Comment ſe trouve affecté dans ceux qui meurent d'une fièvre peſtilentielle. 44, *&c.*
— Abcès dans le cerveau, ne ſont pas toujours mortels. 282
Chair putréfiée, comment ſe rétablit dans ſon premier état. 327, *&c.*
—— Devient verdâtre. 378
— Fermente avec les végétaux. 347, 348
Chaleur d'entrailles, ſa cauſe. 362
— Son remède. *ibid.*
Chaleur, après de grandes pluies, préjudiciable à la ſanté. 5
— Quelles maladies occaſionne. 68
— Comment les ſoldats peuvent s'en garantir. 81
— Accélère la putréfaction. 335
— Animale, ſa cauſe. *ibid.*
Charbon, un ſymptome de la peſte. 285
Chaux [eau de], on s'en ſert pour arrêter les ſueurs trop abondantes. 148
— Juſqu'à quel point réſiſte à la putréfaction. 345, 346
— En quoi conſiſtent ſes principales vertus. 346, 371
— En quoi différent des ſels alcalis fixes & des teſtacées. 371
— Utile dans pluſieurs maladies chroniques. *ibid.*
Cheminées, valent mieux que les poëles pour échauffer les hôpitaux. 95
Chêne [décoction d'écorce de], bonne en clyſtère dans la dyſenterie. 244
Chiragra, conſidéré comme une eſpèce d'arthritis. 138
Cholera-morbus, fréquent dans les pays humides. 7
— Cauſé par la ſuppreſſion de la tranſpiration des humeurs putrides. 9, 63
— Epidémique à Java. 175
Choux, ſont anti-ſeptiques. 338
Chrétiens, pourquoi ne ſont pas ſi ſujets à la peſte que les Mahométans. 290

Clyſtères, avec une décoction de quinquina, bons dans la dyſenterie. 244
— Quand il faut les donner dans la fièvre inflammatoire. 115, 116.
—— Dans la fièvre d'automne. 185
—— Dans la fièvre d'hôpital. 275
— Anodyns & mucilagineux, très-utiles dans la dyſenterie. 240
— On ne doit pas en faire ſi ſouvent uſage dans les fièvres peſtilentielles que dans les inflammatoires. 275
Coagulum, ſe putréfie plutôt que la ſéroſité. 312
Coagulum aluminoſum, bon pour l'ophtalmie. 120
Cochlearia, n'eſt point ſeptique, ne corrige point l'acidité, fermente. 357, 358, 367
— Approche de la nature de la ſalive. 367
— Aide l'action de la ſalive. 369
Cœur, ſa groſſeur extraordinaire dans la peſte. 380, *&c.*
Conſomption, ſuite d'un rhume négligé. 14, 63
— A quel égard une maladie inflammatoire. 146
— Comment ſont affectés les poumons dans cette maladie. *ibid.*
— Manière de la traiter. 146, 147
— Saignées petites & réitérées, fort utiles dans ſon premier période. 147
Conſtantinople, pourquoi ſi ſujette aux fièvres peſtilentielles. 289
Conſtipation, la prévenir dans les fièvres d'hôpital. 275
— Accompagne ſouvent les fièvres d'automne. 153
Contrayerva [poudre de], quand il faut la donner dans les fièvres. 114
— Sa racine eſt anti-ſeptique. 325
Convaleſcens, doivent être envoyés dans les garniſons. 105
Copenhague, ſituée dans un pays bas & marécageux. 169

Cordiaux, quand il faut les donner dans les fièvres d'hôpital. 278
Cork [ville de], pourquoi ſujette aux fièvres peſtilentielles. 291
Corne de cerf [eſprit de]: on s'en ſert dans les rhumatiſmes. 142
— Eſt anti-ſeptique. 313, *&c.*
— [ſel de] ſe donne dans les fièvres peſtilentielles. 271
—— Eſt anti-ſeptique. 314, 321, 330
Couvertures de lit, néceſſaires pour les ſoldats. 83
Craie, ſa qualité ſeptique. 339
— [de Julep], quand on doit s'en ſervir dans la dyſenterie. 241, 250
Critiques [jours] doivent en général être rejettés. 124, 154
— Quand il faut les admettre. 124, 263

D

Damocrate [confection de], bonne dans les fièvres inflammatoires. 117
Délire, dans la fièvre d'hôpital, ſa deſcription. 260
— Subit, un ſymptome de la fièvre peſtilentielle. 285, *&c.*
Dettingen [bataille de], quand ſe donna. 17
— Les troupes y furent attaquées de la dyſenterie. 18
Diarrhée, accompagne ſouvent les maladies des camps. 41
— Comment il faut l'arrêter. 116
— En quel cas il faut la modérer dans les fièvres peſtilentielles. 280
— Habituelle, ſuite d'une dyſenterie, comment doit être traitée. 248
Dieghem, endroit le plus ſalubre des Pays-Bas pour y aſſeoir un camp. 31
Dinther, village très-mal-ſain. 57, 160
Diſſection d'une perſonne morte d'une fièvre d'automne. 153

— De la dyſenterie. 211
— De la fièvre d'hôpital. 266
Divertiſſemens dans les armées, réglement à ce ſujet. 101
Diurétique [ſel], eſt anti-ſeptique. 317, 321
Dormir ſur l'herbe, cauſe des rhumatiſmes. 30
— Trop, rend ſujet aux maladies. 80
Dyſenterie, fréquente dans les pays marécageux. 7
— Sa cauſe. 9, 48, 63
— N'eſt pas cauſée par des excès de fruit. 18
— Eſt contagieuſe. 19
— Comment ſe communique. 20
— Très-pernicieuſe dans les hôpitaux. *ibid.*
— Baiſſe avec l'automne. 65
— Des camps, ſes diagnoſtics. 194
— Comment ſe termine. 209, *&c.*
— Moyens de s'en garantir. 87
— Diſſections de perſonnes mortes de cette maladie. 211
— Des cauſes qui la produiſent. 222
— Linnæus en attribue la cauſe à des animalcules. 226 & note.
— Se diſtingue en trois états. 229
— Comment la traiter dans le premier. 230
— Comment la traiter dans le ſecond. 239
— Comment la traiter dans le troiſième. 246
— L'air pur eſt néceſſaire. 252

E

Eaux minérales, leſquelles ſont utiles après la dyſenterie. 251, *&c.*
L'*Ecluſe*, ville mal-ſaine. 1
Ecoulemens, rendent l'air ſalubre. 172
— Néceſſaires dans les villes. 172, 288
— Autour des tentes. 84
Ecreviſſes [yeux d'], leur nature ſeptique. 339
— Hâtent la fermentation alimentaire. 370

Eclymata des anciens, ce que c'eſt. 262, note.
Emanations putrides, ſont précipitées par la pluie. 5
—Sont contagieuſes. 90, note.
— Comment on en préſerve les camps. 87
— Cauſent des fièvres peſtilentielles. 285
— Leurs effets pernicieux. *ibid.*
Egliſes, ſont d'excellens hôpitaux de camps. 90
Egouts, néceſſaires dans les villes. 172, 288
Emétique en lavage. 183
Encens, purifie l'air. 96
Enterremens dans les villes, ſont pernicieux. 288
Eſquinancie, maladie fréquente dans les armées. 26
— Très-commune au commencement d'une campagne. 121
— Comment il la faut traiter. *ibid.*
Eſtomac [inflammation d'], comment ſe traite. 130
Evanouiſſement, comment le prévenir dans la ſaignée. 111
Europe, moins ſujette à la peſte qu'autrefois. 296
Exercice [erreurs dans l'], comment on en prévient les mauvais effets. 99
— Trois ſortes d'exercices dans les camps. 100
— Utiles à la ſanté. *ibid.*
— Exceſſifs, ſont dangereux. 101
Expectorans, quand on doit s'en ſervir dans la pleuréſie. 127
Extrémités [froids aux] quand un ſigne défavorable. 265
Eyndoven [ville d'], ſa ſalubrité. 55

F

Farineux, juſqu'à quel point anti-ſeptiques. 338
— Fermentent avec les ſubſtances animales. 347
— Produiſent peu d'acide, s'ils ne fermentent avec une ſubſtance animale. 363

Fatalité, ſes principes ont des effets funeſtes parmi les Turcs. 290
Fer, cauſe de ſa rouille. 174 & note.
Ferment, en quel ſens on prend ce terme par rapport à la putréfaction. 336 & note, 337
Fermentation, fait partie de la digeſtion. 360
— Juſqu'à quel point néceſſaire. *ibid.*
— Par quoi retardée ou ſupprimée. 365, 370
— Par quoi hâtée. 370
— Par quoi rendue plus tumultueuſe. *ibid.*
— Modérée par la ſalive. 351, 362
—— Par les plantes anti-ſcorbutiques. 367
— Vineuſe dans les végétaux, par quoi excitée. 357
—— Dans le lait. 359, &c.
Feu, utile aux ſoldats. 84
Fibres, ſont relâchées par la putréfaction. 380
Fiel de bœuf, comment ſe préſerve de la putréfaction. 331
— Ses effets avec le nitre. *ibid.*
Fièvre [gâteau de], ce que c'eſt. 163
— Ardente, ſes ſymptomes. 56, 161
— Rémittente & intermittente des camps, ſes ſymptomes. 151
— L'infanterie y eſt plus ſujette que la cavalerie. 154
— Des pays marécageux, ſes ſymptomes. 154, &c.
—— Varie avec la ſaiſon. 155
—— Affoiblit beaucoup. 157
—— Devient d'une nature plus douce ſur la fin de l'automne. 161
—— Eſt ſujette à des rechûtes. 163
—— Sa cauſe. 164
— N'eſt pas occaſionnée par la bile ſeule. 167
— Très-fréquente dans les pays chauds. 171
— Epidémique à Java. 175
— Ses ſymptomes. *ibid.*
— Manière de la traiter. *ibid.*

— Des Indes occidentales. 167
— D'Angleterre, d'une nature douce. 177
— Des camps, comment ſe guérit. 179
—— La ſaignée eſt indiſpenſable. *ibid.*
—— On ne doit pas donner le quinquina trop tôt. *ibid.*
—— Sous quelle forme on peut le prendre. 184
—— Quand on doit donner l'émétique. 180
—— On doit ſe paſſer des ſels neutres. 183
—— Les véſicatoires ſont très-utiles. 185
—— Les clyſtères, quand ſont néceſſaires. 186
—— Régime qu'il faut obſerver pour prévenir les rechûtes. 188
—— Son affinité avec la dyſenterie. 222
—— Avec les fièvres peſtilentielles. 287
Fièvre hectique ſe diminue par de petites ſaignées. 148
Fièvres inflammatoires, ſe diſtinguent des fièvres d'été & d'automne. 62, *&c.*
— Leurs cauſes. 108, *&c.*
— Celles d'une armée, pourquoi plus dangereuſes. 110
— Comment on doit les traiter. 110, *&c.*
Fièvre nerveuſe, dans quelle claſſe on doit la ranger. 302, *&c.*
— Comment ſe change en fièvre peſtilentielle. 303
Fièvre peſtilentielle, ſon origine, manière dont l'infection ſe répand. 254
— Sa nature, ſa cauſe. 283
— Ses ſymptomes. 256
— Accompagnée d'inflammation du cerveau. 301
— Pronoſtiques. 264, *&c.*
— Diſſections de perſonnes mortes de cette fièvre. 266, *&c.*
— En quoi diffère de la fièvre nerveuſe. 302
— Diffère fort peu de la vraie peſte. 283
Fièvres quartes, ne ſont pas fréquentes. 161
Foie [inflammation du], maladie commune à une armée. 129

— Très-ſujet à ſuppuration. *ibid.*
— Sa cure. *ibid.*
— D'une groſſeur extraordinaire dans la peſte. 380
Fontenoi [bataille de], quand ſe donna. 31
— Le temps alors favorable aux bleſſés. *ibid.*
Fourrages [aller aux], exercice très-ſain. 29
Froid, maladies qu'il occaſionne, & la manière de s'en garantir. 28, *&c.*
Fruit, n'eſt pas la cauſe des maladies des camps. 18, 76
— En quelles occaſions il faut s'en abſtenir. 77, *&c.*
Furnes, ville très-mal-ſaine. 1

G

GALE, eſt contagieuſe. 14, 80
— Comment ſe communique. 303
— On la confond ſouvent avec les éruptions miliaires. 304
— Comment la diſtinguer de ces éruptions. *ibid.*
— Le ſoufre eſt ſon grand ſpécifique. 305
— Sous quelle forme il faut le donner. *ibid.*
— Régime qu'il faut obſerver pendant ce temps-là. 306
— En quelle occaſion une médecine & la ſaignée ſe trouvent néceſſaires. *ibid.*
— Différente du ſcorbut & de la lèpre. *ibid.*
Gand, ſa ſituation par rapport à la ſanté. 10
Gangrène, ſe guérit par le quinquina. 327
Gâteau de fièvre, ce que c'eſt. 163
Gemme [ſel], ſes qualités anti-ſeptiques. 321
Genièvre, utile d'en brûler dans les hôpitaux. 96
Gingembre, anti-ſeptique très-efficace. 325
Gommes, leurs vertus anti-ſeptiques. 323
Gomme ammoniaque fort peu anti-ſeptique. *ibid.*
Goutte ſe confondoit autrefois avec le rhumatiſme. 137
Grains corrompus, cauſent des fièvres peſtilentielles. 292

Granges, très-bonnes pour ſervir d'hôpitaux de camp. 89
Gruau de ris, on en fait uſage dans la dyſenterie. 244
Guinée, à quelles maladies on y eſt plus ſujet. 175
— Pourquoi on n'y eſt pas ſujet à la peſte. 176

H

Hemitritæa, maladie épidémique à Rome. 171
Hepatitis. Voyez *Foie*.
Herbages, ſervent de préſervatif contre les maladies putrides. 297
Hocquet, quand un ſigne défavorable dans la dyſenterie. 215, 216
Hongrie [baſſe], fort mal-ſaine pour une armée. 168, note.
— Flux de ventre y ſont plus dangereux qu'ailleurs. 169
Hôpitaux des camps, leurs diviſions. 91
— Quels endroits leur conviennent davantage. 90
— Les ſalles doivent être grandes & bien aérées. 93
— Ventilateurs, ſont néceſſaires. 94
— Ne doivent point être échauffées par des poëles. 95
Huck [le docteur], ſa méthode de traiter la dyſenterie. 235
Humeurs animales, leſquelles ſe corrompent le plus vîte. 312
— Comment affectées par la putréfaction. 380
— Par les anti-ſeptiques. 331
Humidité, maladies qu'elle occaſionne. 70, *&c.*
— Comment on les prévient. 84, *&c.*
— De l'air, comment doit s'eſtimer. 71
— Ses effets ſur le corps humain. 72

— Accélère la putréfaction. 335
Hungaricus morbus, ce que c'eſt. 167
— Ses ſymptomes. *ibid.*
— Eſt mortelle & très-contagieuſe. *ibid.*
— La même que celle des pays marécageux. 168
Hydropiſie, ſuite d'une fièvre d'automne, mal guérie. 14, 163
— Cauſée par des obſtructions du foie & de la rate. 191
— Comment ſe diſtingue de la tympanite. *ibid.*
Hiver [maladies d'] ſont la plupart inflammatoires. 62, *&c.*
— Comment ſe préviennent. 81, *&c.*

J

JAMAÏQUE, relation de ſes fièvres. 176
Java, il y fait très-humide. 174
— Pourquoi n'eſt pas ſujet à la peſte. *ibid.*
— Quelles maladies épidémiques y ſont plus communes. 174, 175
Jaune [fièvre] des Indes occidentales, ſa comparaiſon avec les fièvres rémittentes & intermittentes des camps. 175, *&c.*
— Eſt d'une nature maligne. 176
Jauniſſe, quelquefois une ſuite des fièvres d'automne. 153, 163
— Comment on doit la traiter. 193
Iliaque [paſſion]. 130, *&c.*
Impetigo, ce que c'eſt. 307
Indes occidentales, leurs maladies épidémiques. 176, *&c.*
Indigeſtion, provient de différentes cauſes éloignées. 362, *&c.*
— Comment on y remédie. 367
Influenza, ſorte de fièvre. 15
Inondations, cauſes des fièvres rémittentes & intermittentes. 56, 73, 155

— De la fièvre ardente. 156
— De la fièvre peſtilentielle. 178, 286, 287
Inſomnie continuelle, ſigne défavorable dans les fièvres d'hôpital. 265
Inteſtins [inflammation des], comment doit être traitée. 130, *&c.*
— [Mortification des], effet de la dyſenterie. 220
— De la fièvre peſtilentielle. 269
— Pourquoi ſe corrompent ſi vîte après la mort. 382
Ipecacuanha, ſorte d'émétique très-ſûr. 180, 181
— Comment il faut s'en ſervir dans la dyſenterie. 231
— Ses vertus ſuivant Piſon. 231, note.
Iſchias, conſidéré des anciens comme une eſpèce d'arthritis. 138
Italie, ſujette en divers endroits aux fièvres peſtilentielles. 171, *&c.*
Juillet, mois très-ſalubre pour une armée en campagne. 65
Juin, le mois le plus ſalubre d'une campagne. *ibid.*

L

Lac, émanations putrides des lacs, cauſent des fièvres peſtilentielles. 285, 291
Laſfeld [bataille de], quand ſe donna. 47
— Les bleſſés ſouffrirent beaucoup de la chaleur. 48
Lait, fermente avec les ſubſtances animales. 360
Langue, comment affectée dans la fièvre peſtilentielle. 259
Lenticulæ, la même choſe que les taches pétéchiales. 291
Lèpre, différente de la gale. 306
— Des Grecs, la même que l'*impetigo* de Celſe. 307, note.
— Comment on la diſtingue du ſcorbut. 307

— Des Arabes, une maladie putride. 344
— Pourquoi moins fréquente à préſent qu'autrefois. *ibid.*
Leyde, ville ſituée dans un pays humide. 170
— Deſcription de la fièvre qui y cauſa tant de ravages. 170, *&c.*
Lienterie, ſouvent la ſuite d'une dyſenterie. 210
— Comment ſe guérit. 250
Lierre terreſtre, anti-ſeptique. 325
Linnæus. Voyez *Dyſenterie* & *Animalcules*.
Liqueurs, ne cauſent jamais de maladies épidémiques dans une armée. 76
— Priſes avec modération, préſervent des maladies des camps. *ibid.*
— On en doit faire uſage dans les camps. 76, 188
— Réglemens à ce ſujet. 98, 188
— Comment en prévenir les abus. 75
— Fermentées, bonnes contre toutes les maladies peſtilentielles. 290, 297
— Leur abſtinence y rend ſujets les Turcs. 290
Lixiviels [ſels], bons dans l'aſcite. 192
—— Dans la jauniſſe. 193
Londres, pourquoi n'eſt point ſujette aux fièvres peſtilentielles. 298
— Sa ſituation eſt très-ſalubre. *ibid.*
— Les alimens y ſont plus ſains qu'autrefois. 297
— Le peuple y eſt très-propre. 299

M

Mahométans, pourquoi ſujets à la peſte. 289, 290
Maladies épidémiques des pays marécageux, leurs divers périodes. 191, *&c.* 328
— Endémiques, leurs différentes cauſes dans les pays humides. 2
— De l'été & des pays marécageux. 6
— De la campagne de 1743. 14, &c.

— De 1744. 26, &c.
— De 1745. 30, &c.
Maladies militaires, leur diviſion. 62
— D'hiver. *ibid.*
— Leurs cauſes. *ibid.*
— D'été ou d'automne. *ibid.*
Maladies peſtilentielles, plus fréquentes dans un été ſec que dans un été pluvieux. 71
— Comment les empêcher de ſe répandre. 90
— Comment les prévenir. 86, &c.
Mal-propreté, une des cauſes des maladies peſtilentielles. 294, 297
— Concourt à arrêter la tranſpiration. 80
Manteaux, ſont utiles à la cavalerie. 17, 22
Marais [exhalaiſons des] ſont mal-ſaines & putrides. 2, 73, &c. 159, &c. 168
— Occaſionnent des fièvres rémittentes & intermittentes. 6, 154
— Des maladies peſtilentielles. 285, 286
— Comment prévenir leurs dangereux effets. 86, &c.
Maſtricht, ſa ſituation eſt fort ſaine. 48
Matière fécale, comment affectée par la dyſenterie. 205
— Quand ſe trouve infecte & contagieuſe. 74, 300
— Pourquoi n'eſt pas toujours infecte. 300, 376
Mai, à quel égard un mois mal-ſain pour les armées. 65
Mercure, n'eſt pas dans la gale auſſi efficace que le ſoufre. 305
— Par quelle raiſon. *ibid.*
— Eſt ſeptique. 346
Mercure doux, bon dans la dyſenterie. 232
Mercuriels, efficaces dans le ſcabies. 308
— En quoi conſiſtent ſes principaux effets. 245, note.
Menthe, anti-ſeptique très-efficace. 325
Miliaire [fièvre] ne doit pas être confondue avec la fièvre d'hôpital. 262 note, 392

— Eruption, ne doit pas ſe confondre avec la gale. 304
Mindereri ſpititus, diaphorétique sûr. 112 & note.
— Sa vertu anti-ſeptique. 321
— De quoi eſt compoſé. 322
Minerales. Voyez *eaux* minérales.
Mixture aſtringente, quand utile dans la dyſenterie. 248
— Saline, ſa vertu anti-ſeptique. 321
— De quoi compoſée. 322
— Corrige la putréfaction. 376
Moëlle, lente à ſe corrompre. 383
— N'occaſionne point l'odeur fétide d'un os carié. *ibid.*
Montagnes, empêchent la ſtagnation de l'air. 3
Moutarde, ſa vertu anti-ſeptique. 325
— Suſpend très-peu la fermentation alimentaire. 367
— Modère la fermentation. 368
Mouton [bouillons de], bons dans la dyſenterie, comme clyſtère. 240
— Comme aliment ne convient pas. 244
Muſc, ſes effets dans les fièvres peſtilentielles. 275
Myrrhe, beaucoup plus anti-ſeptique que le ſel marin. 318, 323

N

Navets, ſont anti-ſeptiques. 338
Nauſée, un ſymptome de la fièvre des pays marécageux. 156
— De la fièvre peſtilentielle. 173, 257
Neſs [Lac], ſa deſcription. 42
— Ne gèle jamais. *ibid.*
— Son eau eſt très-bonne dans quelques eſpèces de ſcorbut. *ibid.*
Neutres [ſels], bons dans la fièvre des pays marécageux. 180

— Juſqu'à quel point anti-ſeptiques. 317
— Ne ſont jamais ſeptiques, excepté le ſel marin, 343
— Table de leurs vertus comparées. 321
Newgate, priſon très-mal-ſaine. 294, note.
— Deſcription de la fièvre de priſon qui en tiroit ſon origine. 294, *&c.*
Niewland, très-mal-ſain. 57
Nil, quelles maladies occaſionne en ſe retirant. 173
Nitre, ſa vertu anti-ſeptique. 321
— Ne retarde pas beaucoup la putréfaction du fiel. 331
Nitreux (remèdes), bons dans les maladies inflammatoires. 113, 114
— En quel cas il ne faut pas s'en ſervir dans les fièvres peſtilentielles. 276
Noix de galle, ſa vertu anti-ſeptique. 325

O

Obstructions du foie, de la rate, cauſent des hydropiſies. 191
— Comment ſe traitent. 191, *&c.*
Œil [inflammation de l'], comment ſe doit traiter. 119, *&c.*
— Enflammé & égaré, ſigne défavorable dans les fièvres peſtilentielles. 265
Œuf [blanc d'] long à ſe putréfier. 312
— Frais, lent à digérer. 312
— Le jaune, long à fermenter & à ſe putréfier. 356
— Non fécondés, lents à ſe putréfier. 356
Officiers, moins ſujets aux maladies des camps que les ſoldats. 58, 164
— Régime qu'ils doivent obſerver pour prévenir les maladies des camps. 99
Oignon, anti-ſeptique. 338

Ophtalmie, ſa cauſe. 119, *&c.*
— En quel cas la ſaignée eſt néceſſaire. 119
— Quand il faut appliquer les véſicatoires *ibid.*
— Manière de traiter les cas légers. 120
Opium, réſiſte à la putréfaction. 323
— En quel cas convient dans la phthiſie pulmonaire. 149.
— Comment ſe corrige alors. *ibid.*
Os cariés, pourquoi ſi fétides. 383
Oſtende, ville ſituée dans un très-bon air. 3, 32
Oxymel ſcillitique, ſert d'expectorant. 127
— Corrige l'opium. 149

P

Paille, pourrie, une cauſe des maladies des camps. 19
— Doit être ſouvent renouvellée. 84, 88
Pain, fermente avec les ſubſtances animales. 347
— Effets de cette action. *ibid.*
Parotides, comment affectées dans les fièvres peſtilentielles. 259, 263, 278
— Comment il faut en traiter les abcès. 281
— Ne ſont pas toujours critiques. 281, note.
Pavot blanc, anti-ſeptique. 325
Pays-Bas, ſes maladies endémiques. 167, *&c.*
Péripneumonie, ſa cauſe. 70
— Eſt la même maladie que la pleuréſie. 126
— N'eſt point la même que la fièvre peſtilentielle. 284
— Pourquoi Conſtantinople y eſt ſujette. 289
— Le cœur & le foie groſſiſſent dans cette maladie. 380
Pétéchiales [taches] fréquentes dans la fièvre d'hôpital. 261, 262
— Leur deſcription. *ibid.*
— Ne ſont pas les mêmes que les ecthymata des anciens. 262, note.
— Quels pronoſtics on en peut tirer. 262

— Fièvre pétéchiale n'eſt pas la même que la miliaire. 393
Pétéchies, ſens indéterminé de ce mot. 394
Petit-lait fait au vinaigre, excellent dans les fièvres inflammatoires. 98
— Bon dans les rhumatiſmes. 141
Phlogiſtique, ce que c'eſt. 375
Phrénéſie, la ſaignée eſt néceſſaire. 118
— En quel cas il faut appliquer les véſicatoires. 118, 280
Pierre calaminaire réduite en poudre & mêlée avec de la graiſſe de vipère, bonne dans l'ophtalmie. 121, note.
Plaies, les chaleurs leur ſont pernicieuſes. 48
— Manière de les traiter. 150
—— Avec quelles précautions il faut faire uſage du quinquina. 333
Plantes alcaleſcentes, quelques-unes retardent la fermentation alimentaire. 367
— Approchent davantage de la nature de la ſalive. *ibid.*
— Ne guériſſent point le ſcorbut en corrigeant un acide. 390
Pleuréſies, très-fréquentes au commencement d'une campagne. 109
— Ne doivent point ſe confondre avec des points ſpaſmodiques. 124
— Saignées réitérées ſont néceſſaires. 125
— Véſicatoires ſont efficaces. *ibid.*
— Manière de les appliquer. *ibid.*
Pluies, quand purifient l'air. 5, 49, 71, 287
— Quand le corrompent. 5, 71
Voyez, *Inondations*, *marais*.
Plymouth, pourquoi ſujette aux fièvres peſtilentielles. 296
Poëles, ne valent rien dans les hôpitaux. 95
Poiſons, quelques-uns agiſſent comme ſeptiques. 346

Poiſſon, fermente avec le pain, de la même manière que la viande. 354, *&c.*
Poivre, anti-ſeptique. 325
Porc frais, pourquoi on le défend quelquefois dans les camps. 98
Poudre à canon, ſalutaire d'en brûler dans les hôpitaux. 96
Poumons, comment affectés dans la phthiſie pulmonaire. 146
— Se corrompent très-vîte après la mort. 382
— Embarras dans les poumons. 36
— Exigent d'amples ſaignées. 37
Printemps, ſaiſon ſaine pour une armée. 64
Privés d'une armée, une cauſe des maladies des camps. 19
— En quel temps ſont plus infects. 74, 225
— Règles qu'il faut obſerver à ce ſujet. 88
Propreté, utile pour la ſanté. 80
— Néceſſaire dans les camps, les hôpitaux, *&c.* 252
— Préſervatif contre les maladies peſtilentielles. 296
Pſora, n'eſt pas la même choſe que la gale. 306
Pus, comment ſe forme. 379
Putréfaction, ſa nature. 333, 334
— Néceſſaire pour préparer les alimens. 334
— La criſe des fièvres en dépend. *ibid.*
— Contribue à produire la chaleur animale. 335
— La digeſtion, la réſolution & la ſuppuration en ſont des eſpèces. 334, 335, note.
— Atténue les humeurs. 380
— Relâche les parties fibreuſes. *ibid.*
— Quelles ſubſtances l'excitent. 339, *&c.*
— Differe de la fermentation. 336 note, *&c.*
— Engendre beaucoup d'air. 384, 385
— Des humeurs, la cauſe des fièvres rémittentes & intermittentes. 164, 165

Q

Quartiers froids, quelles maladies produisent. 37
— humides, leurs effets dangereux. 12, 70, *&c.*
— Comment doivent être choisis. 84
Quinquina, en quelles circonstances doit être donné dans les maladies putrides. 67, 327, 328, 333
— Quand il faut le donner dans les rhumatismes. 144
— Si on doit le donner dans la consomption. 149
— Anti-septique très-efficace. 318, 327
— Bon dans les fièvres rémittentes & intermittentes. 184, 328
— Danger de le donner trop tôt. 179, 191
— Quand on doit le donner dans les fièvres pestilentielles. 276
— Pourquoi réussit dans la gangrène. 327, 328
—— Dans les fièvres pestilentielles. *ibid.*
— Remarques sur ses vertus anti-septiques. 333, *&c.*

R

Raifort, ses vertus anti-septiques. 325
— Suspend la fermentation alimentaire. 367
— La modère. *ibid.*
Rate, raison de son accroissement dans la fièvre pestilentielle. 380
— Dans le scorbut. 381
Rechûtes, comment on les prévient. 105
Relâchement des fibres occasionné par la putréfaction. 380
Résines, leurs qualités anti-septiques. 323, *&c.*
Rhubarbe, bonne dans la tympanite. 191
—— Dans la dysenterie. 238, &c.
—— Quand il faut y joindre le mercure doux dans la dysenterie. 234, 236

— Eſt anti-ſeptique. 325
Rhumatiſme, maladie commune en hiver. 13
— Sa cauſe. 63
— Se confondoit autrefois avec la goutte. 137, *&c.*
— Manière de le traiter. 140
— Remèdes internes dont il faut faire uſage. 142
— Chronique, très-opiniâtre. *ibid.*
— Comment le traiter. 143
Rhumes, très-communs en hiver. 13
— Par quoi occaſionnés. 63
— A quel égard une maladie inflammatoire. 146
— Négligés, ſe terminent par une conſomption. *ibid.*
— La ſaignée eſt le principal remède. *ibid.*
— Quels remèdes il faut faire. 146, 147
— En quelle occaſion les remèdes huileux ne ſont pas propres. 147
Riverius, ſes potions ſalines. *Voyez* Mixture ſaline.
Rome, ſujette aux fièvres d'automne. 171
— Très-mal-ſaine autrefois. 172
— Fièvres peſtilentielles y ſont très-fréquentes. *ibid.*
Roſes [conſerve de], quand utile dans la conſomption. 149
— Rouges, anti-ſeptique très-efficace. 325
Rouille, ſigne équivoque de l'humidité de l'air dans un endroit près de la mer. 174, note.

S

SAFRAN, puiſſant anti-ſeptique. 325
— Moins anti-ſeptique avec la ſéroſité qu'avec la chair. 331, *&c.*
— On s'en ſert à Java dans la fièvre putride. 175
Sagapenum, gomme très-peu anti-ſeptique. 323
Saignée, indiſpenſable dans les maladies inflammatoires. 66, 110
— Dangereux de la différer. 110
— Règles qu'il faut obſerver là-deſſus. 111
— Néceſſaire dans la phrénéſie. 118

— Quand néceſſaire dans l'ophthalmie. 119
— — Dans l'eſquinancie. 121
— — Dans la pleuréſie. 125
— — Dans le rhumatiſme. 140
— — Dans le rhume. 146
— Indiſpenſable dans la fièvre des camps. 179
— Quand néceſſaire dans les fièvres intermittentes. 179
— Précautions néceſſaires à ce ſujet. 186
— Quand néceſſaire dans la dyſenterie. 230
— — Dans la fièvre peſtilentielle. 271
— Avec quelles précautions il faut les faire. 271, 272
Salive, réſiſte à la putréfaction. 351, 352
— Modère la fermentation alimentaire. 351
— Néceſſaire dans la digeſtion. 362
— Quelles ſubſtances y ſuppléent. 362, 363, 368
— Putride, ſes effets dans la fermentation alimentaire. 353, 361
— — Comment ſe corrige. 367
Sang, comment affecté dans la fièvre d'hôpital. 257, 258, 301
— Sa partie rouge ſe putréfie fort vîte. 312
— Sa partie ſéreuſe lente à s'altérer. *ibid.*
— Comment on l'empêche de ſe putréfier. 331
— — Comment affectée par les teſtacées. 344
— Expériences ſur la putréfaction. 373
— — Sur celle de la partie ſéreuſe. *ibid.*
— — De la partie rouge. *ibid.*
— Effets des acides ſur du ſang putride. 374, *&c.*
— Expériences ſur la couleur de ſes différentes parties. 376, *&c.*
— Se trouve quelquefois putride, quoique nouvellement tiré. 387
— — Par quelle raiſon. *ibid.*
Saignées, en quel cas il faut s'en ſervir au lieu des ſaignées. 118, 141, 185, 272
— En quel cas ſont dangereuſes. 272
— Bonnes dans l'ophthalmie. 120

Sauge, puiſſant anti-ſeptique. 325
Scabies des anciens, n'eſt pas la même maladie que la gale. 306
— A été confondue avec le ſcorbut. 307
— Comment doit ſe traiter. 308
Sciatique, manière de la traiter. 145
Scorbut, maladie particulière aux pays marécageux. 8
—— Aux perſonnes qui ſe nourriſſent d'alimens ſalés. 388
— Provient d'une cauſe putride. *ibid.*
— Ses ſymptomes. 380, 381
— L'Europe y eſt moins ſujette qu'autrefois. 296
Scybala, excitent une irritation dans les inteſtins. 246
— Comment on doit les évacuer. *ibid.*
Sediment de l'urine d'une perſonne en ſanté, ſa nature. 379
Sel d'abſinthe. *Voyez* Abſinthe.
— Ammoniaque. *Voyez* Ammoniac.
— De corne de cerf. *Voyez* Corne de cerf.
— Diurétique. *Voyez* Diurétique.
— Gemme. *Voyez* Gemme.
— De ſuccin. *Voyez* Succin.
— Marin, ſa qualité anti-ſeptique comparée à celle des autres ſels. 321
— En quels cas ſe trouve ſeptique & anti-ſeptique. 341, 343
— Le ſeul ſel qui ait cette propriété. *ibid.*
— Pris dans les alimens, agit comme ſeptique. 341
— Retarde ou hâte la fermentation alimentaire, à proportion de ſa quantité. 370
Selles, comment affectées par la dyſenterie. 202
— En quel cas il faut les procurer dans les fièvres inflammatoires. 115
Senac [M. de], ſa manière de traiter la dyſenterie. 245
Séné, anti-ſeptique. 325
Septiques, quelles ſubſtances étoient réputées tels. 337
— Subſtances qui le ſont réellement. 339, 340

— Leur utilité. 344, &c.
— Hâtent la fermentation alimentaire. 370
Serpentaire [racine de], en quel cas on doit s'en ſervir dans la dyſenterie. 243
—— Dans les fièvres peſtilentielles. 277
— Puiſſant anti-ſeptique. 318, 324, 330, 331
— Eſt très-peu aſtringente. 333, &c.
Sétons, uſités dans les rhumes invétérés. 148
— Pourquoi ſi efficaces. 379
Sinapiſmes, en quels cas utiles dans les fièvres peſtilentielles. 280
— On s'en ſervoit autrefois à la place des véſicatoires. 125
Soif, manière de l'appaiſer dans les fièvres inflammatoires. 98, 117, 148
Solides, comment affectés par la putréfaction. 380
Soufre, ſpécifique dans la gale. 305
— Salutaire d'en brûler dans les hôpitaux. 96
Spaſmes, cauſés par les émanations putrides. 389
Squille, quand convient dans les rhumes. 128
Stupeur, ſymptome qui accompagne toujours la fièvre d'hôpital. 260
Subſtances animales, putrides, deviennent un véritable ferment. 328, note.
Voyez Fermentation.
—— Fermentent avec le pain & la plupart des végétaux. 347, &c.
— Sont néceſſaires pour ſe bien porter. 360, 361
Succin [ſel de], ſa qualité anti-ſeptique. 321
Sucre, anti-ſeptique. 343, 344
Sudorifiques, pris à propos, préviennent les fièvres inflammatoires. 111
— Manière dont il faut les donner dans les rhumatiſmes. 142
— Préviennent la fièvre peſtilentielle. 271
— Précautions qu'il faut prendre. 274
Sueur, comment on doit l'exciter dans les fièvres. 111, 274

Suppuration, eſpèce de putréfaction. 334, note.
Surdité, ſigne favorable dans les fièvres peſtilentielles. 265

T

Tartre émétique, bon dans les fièvres d'automne. 181
— On s'en ſert dans la dyſenterie. 230, 231
— Soluble & vitriolé, leurs vertus anti-ſeptiques. 317
— Comparées avec celle de quelques autres ſels. 321
Teinture thébaïque. *Voyez* Opium.
Teneſme, ſymptome conſtant de la dyſenterie. 194
— Ses différentes cauſes dans la dyſenterie. 246
— Comment ſe guérit. 246, 247
— Quelquefois occaſionné par un ulcère. 247, 248
Tentes, manière de les tenir sèches. 84
— Il faut leur donner de l'air tous les jours. 84, 85
Teſtacées, ſont d'une nature ſeptique. 339
— Leurs effets ſur le ſang humain. 344
— Raiſon du grand uſage qu'on en faiſoit autrefois. 345, note.
— En quel cas ſont utiles. *ibid.* note.
— Excitent la fermentation alimentaire. 371
— La rendent trop violente. *ibid.*
Thé verd, anti-ſeptique très-efficace. 325
— Concourt à ſupprimer les maladies putrides. 297
Toiles huilées, leur utilité dans les tentes. 85
Tormentille [décoction de racine de], bonne en clyſtère dans la dyſenterie. 244
Tranchée, autour des tentes des ſoldats, ſon utilité. 84
Tranchées, un des sûrs diagnoſtics de la dyſenterie. 194
— Comment on y remédie. 232, 235, 236, 241
— Les carminatifs chauds ne les adouciſſent point. 241
Tranſpiration [ſuppreſſion de la], produit diverſes maladies. 63, 165

Tremblement des mains, ſymptome de la fièvre peſtilentielle. 256, 260
— De la langue, en quelle circonſtance eſt dangereux. 265
Troupes, quelles règles doivent ſuivre par rapport aux repas. 96, *&c.*
—— Par rapport à l'exercice. 99, *&c.*
—— Par rapport aux divertiſſemens. 100, *&c.*
Tubercules des inteſtins dans la dyſenterie. 211, *&c.*
Tueries, leurs effets dangereux lorſqu'elles ſont dans l'enceinte d'une ville. 288
Tympanite, ce que c'eſt. 191
— Sa cauſe. 163
— Comment ſe guérit. 191
— Néceſſité des bandages dans cette maladie. 192

V

Vaisseaux de tranſport, pourquoi ſujets aux fièvres peſtilentielles. 254
Valériane ſauvage [racine de], ſa qualité anti-ſeptique. 325
Vapeurs humides putrides, pourquoi fréquentes en Zélande. 3
— Conſtantes dans tous les camps. 70
— Maladies qu'elles occaſionnent. 70, *&c.*
— Comment on y peut remédier. 84, *&c.*
Ventilateurs, leur utilité dans les hôpitaux. 94, 95, & note.
—— Dans les vaiſſeaux de tranſport. 94
— Deſcription d'un ventilateur propre à un hôpital de camp. *ibid.* note.
Vents, comment ſoulager les douleurs qu'ils cauſent. 241
Vents, empêchent la ſtagnation de l'air. 3, 174
— Empêchent la peſte dans les climats chauds. 174
— Quelques-uns rendent l'air humide. 71
— Des monts Crapaques, leurs effets ſur l'air. 168, note.

Verdâtre [couleur] dans la chair, cauſée par la corruption. 376
— Dans la ſéroſité du ſang. 378
Vérole [petite], n'eſt pas fréquente dans une armée. 67
Verre ciré d'antimoine, émétique très-ſpécifique dans la dyſenterie. 230
— Pourquoi abandonné par l'auteur. *ibid.*
Vers, fréquens dans les fièvres d'automne. 188
Vertige, ſuite d'une fièvre maligne. 282
Veſicatoires, néceſſaires dans les maladies inflammatoires. 115
— Comment les appliquer. *ibid.*
— Néceſſaires dans la phrénéſie. 118, 280
—— Dans l'ophtalmie. 120
—— Dans l'eſquinancie. 121, & note.
—— Dans la pleuréſie. 125, *&c.*
— Quand utiles dans les fièvres rémittentes & intermittentes. 185
—— Dans les fièvres peſtilentielles. 280
— Quand ſans ſuccès dans cette fièvre. 275
Viande, ſon trop grand uſage, quelles maladies cauſe. 288, 291
Villes, pourquoi les grandes villes ſont ſujettes aux maladies peſtilentielles. 288, *&c.*
— Sont pourvues de pluſieurs choſes qui empêchent l'air de ſe corrompre. 300
— Aſſiégées, ſujettes aux fièvres peſtilentielles. 291
Vin, quand néceſſaire de s'en ſervir pour ſe préſerver des maladies. 99, 367
— Très-agréable cordial dans les fièvres peſtilentielles. 278
— En quel cas ne convient pas dans les fièvres peſtilentielles. 279
— Tend à ſupprimer les maladies putrides. 297
— Son abſtinence diſpoſe les Turcs aux maladies peſtilentielles. 290
— Retarde la fermentation alimentaire. 365, 367
— Néceſſaires aux tempéramens ſcorbutiques. 368

Vinaigre [vapeurs de], bonnes contre l'infection. 96
— Les Romains en faiſoient grand uſage. 98
— Quand convient dans les fièvres peſtilentielles. 275
Vipères deſſéchées, ne ſont point ſeptiques. 339
Ulcères, pourquoi affoibliſſent. 379
— Cancéreux, on n'y connoît encore aucun remède. 333
Unguentum tutiæ, l'auteur ne s'en ſert plus dans l'ophtalmie. 121, note.
Vomiſſemens, ſigne défavorable dans la fièvre peſtilentielle. 265
Urine, comment affectée dans la fièvre peſtilentielle. 258
— Trouble, ſigne favorable dans la fièvre peſtilentielle. 258, 265
— Se putréfie fort vîte. 312
— Nature de ſon ſel. *ibid.*
— Ses vapeurs n'affectent pas la ſanté. *ibid.*
— Son eſprit eſt anti-ſeptique. 314, note.
— D'où provient ſa couleur dans les maladies aiguës. 377
—— Dans le ſcorbut. *ibid.*

Z

ZÉLANDE, pourquoi la plus mal-ſaine de toutes les provinces des Pays-Bas. 2
— Sa maladie endémique. 6

FIN.

De l'Imprimerie de CRAPELET, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n°. 3.